This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 157 i. 24

Presented by Mr. &
Mrs. G. Weiler

C. N. Cochin del.

Tillard Sculp. 1770

FABLES
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. L'ABBÉ AUBERT,

Lecteur & Professeur Royal en Littérature Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Contenant, entr'autres, *le Poëme de Psiché*, avec des augmentations considérables, & *le Discours de l'Auteur pour l'ouverture de ses Leçons au Collége Royal.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,
Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

EXPLICATION DU FRONTISPICE

DU TOME PREMIER.

MINERVE donne des leçons de ſageſſe aux hommes, & leur préſente un miroir à facettes, emblême de la Fable, où tous ſe voyent & voyent les autres ſous différens aſpects, qui produiſent chez eux différentes affections.

Le même Libraire vend ſéparément le POEME DE PSICHÉ, *du même format que l'Édition des* FABLES *petit* in-12, *qui a paru en* 1773.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
6 MAY 1953
UNIVERSITY OF OXFORD

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

QUAND la Fable à mes yeux étala ſes appas,
Je frémis de penſer qu'à chaque nouveau pas
Qu'on tentoit dans la route où marcha la Fontaine,
On couroit le danger d'une chûte certaine;
Et je n'eſpérai pas un plus brillant deſtin
Que tant d'imitateurs de cet homme divin,
Qui tous péniblement ſe traînant ſur ſes traces,
Ont fait de vains efforts pour acquérir ſes graces.
C'eſt toi qui leur prêtant un appui généreux,
De mes premiers Eſſais rendis le ſort heureux,
Et qui depuis treize ans ſoutenant leur foibleſſe,
Leur a, par quatre fois, fait affronter la preſſe.
Ton nom les a ſauvés de l'oubli dédaigneux
Où languit aujourd'hui tout Écrivain fâcheux,
Qui, ſans ménagement ſur le choix de l'organe,
Gourmande ſes pareils par la bouche de l'Ane,

Et voulant ramener ce ſiécle corrompu
Aux rigoureuſes loix que preſcrit la vertu,
Ne s'inquiéte pas ſi par cet artifice
Il irrite l'orgueil des Apôtres du vice.
Tel d'entr'eux qui ſe voit de la ſorte avili,
S'oſe encore flatter qu'un éternel oubli,
A ſa jalouſe voix enveloppant mes rimes,
Éclipſera ſoudain de ſévères maximes
Qui, lui faiſant haïr mes importuns Écrits,
Peuvent à d'autres yeux leur donner quelque prix.
Qu'ils pourſuivent le cours de leurs aigres critiques,
Ces ennemis du goût, des loix, des mœurs publiques:
Mon Livre, que ton nom ne défend point en vain,
De reparoître encor leur donne le chagrin.
Je ne mollirai point ſur la morale ſaine
Qu'un intégre Écrivain doit à la Race humaine;
Et, sûr d'être approuvé de tout bon Citoyen,
Sans craindre les méchans j'enſeignerai le bien.
Je ſais que de leurs traits la maligne piquûre
Peut faire quelquefois une vive bleſſure,
Que le plus patient, quand il reſſent leurs coups,
A peine à retenir l'ardeur de ſon courroux;
Mais ils n'ont point encor, quelque eſpoir qui les charme,
Porté juſqu'à mon cœur le dépit ni l'allarme,
Et je verrai toujours leur haîne ſans effroi,
Si ma Muſe ſçait plaire à l'ami de mon Roi.

AVANT-PROPOS.

IL ne dépend pas plus d'un Auteur que ſon génie porte à compoſer des Fables, d'être naïf de la manière dont l'étoit la Fontaine, qu'il ne dépend d'un homme qui veut chanter, de copier parfaitement le ſon de voix de quelque Chanteur eſtimé. Ce ſeroit deux entrepriſes également vaines & qui décéleroient un talent médiocre, que de s'attacher ſérieuſement à l'une ou à l'autre de ces deux études.

Toute imitation ſervile eſt peu naturelle, & le deſſein timide de s'y borner eſt ordinairement le germe de la médiocrité. Il n'y a jamais eu de vraiment célèbres dans les Arts, que ceux qui ont eu l'ambition de vouloir être originaux, & le courage de le devenir.

Si donc juſqu'à préſent les imitateurs de la Fontaine n'ont guères réuſſi, c'eſt préciſément par la raiſon qu'ils n'ont cherché qu'à être imitateurs. Cet Auteur charmant n'eſt lui-même jamais auſſi près de la perfection de ſon Art, dans les Fables qu'il a traduites preſque mot-à-mot de Phédre, que dans celles dont il eſt l'inventeur, ou qu'il a, pour ainſi dire, créées de nouveau, par la tournure ſingulière qu'il leur a donnée.

Quand Patru vouloit le détourner de ce genre, apparemment il n'imaginoit pas quelles pourroient

être les beautés nouvelles par leſquelles il le rendroit propre à être goûté des François, à qui la ſimplicité toute nue d'Ésope & l'élégance un peu froide de Phédre n'étoient guères capables de plaire, dans une traduction littérale. Peut-être encore ce célèbre Orateur croyoit-il la langue Françoiſe également éloignée de pouvoir ſe plier & à cette ſimplicité & à cette élégance, qu'il regardoit comme les deux caractères diſtinctifs de l'Apologue. Patru, l'un des plus grands Maîtres de notre Éloquence, s'eſt trompé: ceux qui aujourd'hui penſent qu'un Auteur travailleroit inutilement dans le genre de la Fontaine, moins en ſe bornant à eſſayer de copier ſon ton, qu'en employant tous les efforts poſſibles pour s'écarter de ſa manière & s'en faire une propre qui eût de quoi plaire, ne peuvent-ils pas ſe tromper de même?

Conſidérons pour un moment combien cet ingénieux Fabuliſte s'eſt éloigné dans le plus grand nombre de ſes Fables, du ton qui caractériſe les premières.

La Fable *de la Cigale & de la Fourmi*, celle *du Corbeau & du Renard*, celle *de la Grenouille qui veut ſe faire auſſi groſſe que le Bœuf*, ſont, ſans doute, des modéles admirables, pour la ſimplicité du récit, pour le choix naïf des expreſſions, pour la préciſion du dialogue: mais ne doit-on pas convenir que celles *du Chêne & du Roſeau*, *du Vieillard & des trois jeunes Hommes*, *des Animaux malades de la peſte*, & beaucoup d'autres ſemblables, leurs ſont bien ſupérieures par le grand ſens, par la beauté des ſentimens, par la fineſſe des alluſions? La Fontaine, dans pluſieurs éditions de ſes Fables, avertiſſoit à la tête du ſeptieme livre, qu'il avoit *jugé à propos de donner aux Fables ſuivantes un air & un tour un peu différent de*

celui qu'il avoit donné aux premières. Quel dommage qu'il n'ait allégué aucune des raiſons qui l'avoient engagé à en agir de la ſorte! Il eût peut-être fait revenir de leur préjugé les perſonnes qui veulent qu'un Fabuliſte ſe borne à travailler pour les enfans, ou du moins faſſe enſorte que ſes allégories ſoient toutes à leur portée: comme s'il étoit défendu, dans quelque genre de Poëſie que ce ſoit, de s'élever au-deſſus de la ſphère étroite des idées de cet âge, & qu'il n'y eût pas autant à profiter dans la morale qu'enſeigne particulièrement la Fable, pour les gens dont la raiſon eſt déja formée, que pour ceux en qui elle eſt encore foible.

La Fontaine au reſte ne paroît pas s'être beaucoup mis en peine de reſpecter un préjugé auſſi bizarre. Certainement il ſeroit difficile de prouver qu'il ait toujours cherché à être entendu des enfans, dans ſes plus belles Fables, dans celles où il a négligé de copier fidélement ſes modéles, & qui ſont devenues *la nourriture & les délices des eſprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.* (a) Auſſi ne met-on guères ſous les yeux de l'enfance, que le Corbeau qui perd ſon fromage pour avoir voulu montrer ſa belle voix; la Cigogne qui retire un os du goſier du Loup, & que celui-ci paye d'ingratitude; le Renard qui applique un bon mot à un buſte creux:

Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

On exerce rarement cet âge, qui n'a encore aucune expérience, ſur *le Philoſophe Scythe*, ſur *le Payſan du Danube*, ſur *le Juge Arbitre*, *l'Hoſpitalier & le*

(a) Dict. Encycl. article *Fable*.

Solitaire, & ſur tant d'autres Fables de ce genre ; auxquelles il lui ſeroit impoſſible de rien comprendre. En effet, quelle ſolidité d'eſprit, quelle ſagacité ne faut-il pas pour ſaiſir la juſteſſe de la comparaiſon du Scythe,

Qui tronque ſon verger contre toute raiſon,

& du Stoïcien, *qui retranche de l'ame*

Deſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocens ſouhaits !

Combien le goût n'a-t-il pas beſoin d'être cultivé, combien la raiſon ne doit-elle pas avoir de lumières, pour ſentir à quel point l'éloquence du Payſan du Danube eſt ſublime, à quel point elle eſt mâle, forte & pathétique, ſur-tout dans ces vers où l'avarice des Romains eſt peinte avec une énergie admirable :

La terre & le travail de l'homme
Font pour les aſſouvir des efforts ſuperflus :
. . . . . .
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laiſſons nos chères compagnes ;
Nous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime !

Enfin quels progrès n'eſt-il pas néceſſaire d'avoir déja faits dans l'étude de la Philoſophie, pour goûter la réponſe du Solitaire au Juge Arbitre & à l'Hoſpitalier, réponſe pleine de ſens, & qui renferme une des plus belles leçons de morale :

Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté ſuprême ;

Se connoît-on dans le tumulte du monde? Troublez l'eau, vous y voyez-vous? Laiſſez-la repoſer, vous verrez alors votre image! Quel eſt l'enfant, quand on le ſuppoſeroit né avec la conception la plus heureuſe, qui pourra atteindre à cette leçon admirable de la Fontaine?

Il la préſente aux *Rois*, il la propoſe aux *Sages*,

Et la termine ainſi:

O vous dont le public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt;
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque Flateur vous interrompt.

Avons-nous dans notre langue beaucoup de morceaux de Poëſie ſupérieurs à ceux-là, ſoit pour la grandeur & la beauté des penſées, ſoit pour la hardieſſe & la force des expreſſions? Les Fables où la Fontaine a ſuivi Phédre pas à pas, *le Geai paré des plumes du Paon, les Grenouilles demandant un Roi, les deux Mulets*, & quelques autres que j'ai déja citées, renferment-elles de pareils morceaux? Quoiqu'il y enchériſſe preſque toujours ſur ſon modéle, peut-on dire que ce ſoit avec cette vigueur de coloris qui caractériſe les vers qu'on vient de lire?

Voilà donc dans la Fontaine lui-même deux eſpéces de Fables, dont les dernières me ſemblent autant différer des autres, que celles-ci diffèrent de leurs originaux. Ce genre eſt donc beaucoup plus étendu

qu'on ne l'imagine : il n'y a donc aucune témérité à un Auteur de chercher à s'y exercer ; & il peut, ſans être vain, eſpérer de faire quelques récoltes dans ce champ,

Qui ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Quoi qu'il en ſoit, une naïveté piquante dans le récit & dans le ſtyle ; une délicateſſe ſingulière dans les réflexions ; une gaieté philoſophique dans la morale ; un choix exquis dans les images ; une façon de narrer toujours variée, toujours ſéduiſante ; une facilité étonnante à répandre tous les tréſors de la Poëſie, ſans paroître y ſonger ; un air de bonne foi, une ſimplicité apparente, qui empêchent qu'on ne ſoit en garde contre l'inſtruction ; mille graces ingénues & touchantes, quand il s'agit d'exprimer le ſentiment ; enfin un nombre prodigieux de maximes ſages, neuves, profondes & intéreſſantes : voilà les qualités heureuſes qui ont fait goûter en France l'Apologue manié par la Fontaine. Si la fineſſe des allégories de la Motte ſe fût montrée parée de tant de graces, comme cette fineſſe étoit toute à lui, il l'auroit, je penſe, emporté ſur ſon prédéceſſeur ; parce que celui-ci s'étoit contenté d'embellir les inventions des autres, & que les François paroiſſent ſur-tout faire cas des Auteurs qui leur offrent d'ingénieuſes fictions dont ils ne ſont redevables à perſonne. Mais la Motte, diſent les Critiques, n'avoit de facilité que pour inventer. Il n'eſt heureux ni dans les images ni dans les expreſſions. Il eſt Philoſophe ; mais il ne ſemble pas avoir cette tournure d'eſprit qu'il faut pour joindre l'enjouement à la philoſophie. Il n'a qu'un ris forcé ; & pour me

ſervir de l'expreſſion ſingulière d'un homme de goût : *Il vouloit rire comme* la Fontaine, *mais il n'avoit pas la bouche faite comme lui, & il faiſoit la grimace.*

Je ne doute pas qu'il n'eût pu mettre plus de naturel dans ſes Fables, s'il ne les eût pas compoſées après un Fabuliſte qui avoit emporté tous les ſuffrages.

C'eſt un piége où donnent communément ceux qui travaillent dans un genre que quelqu'un paroît avoir porté à ſa perfection avant eux, que de n'oſer s'écarter de la route qui a été ſuivie par ce premier inventeur. Occupés à ſaiſir ſa manière, ils ſe bornent à être ſes copiſtes ; & ſouvent ils ne font rien comme il faut, par l'envie qu'ils ont de faire comme lui. C'eſt le public qui après tout leur dreſſe ce piége, en adoptant pour modéle unique dans un genre, quel qu'il ſoit, la production qui s'y montre d'abord avec le plus d'éclat, & en ſe faiſant dès-lors une eſpéce de loi de mépriſer toutes celles qui par la ſuite ne ſeront pas formées ſur ce modéle. D'autres ſe ſont plaint avant moi de l'injuſtice du public à cet égard. M. de la Motte dans l'exorde du Diſcours qu'il a mis à la tête de ſes Fables, & M. Richer dans les dernières lignes de la Préface qui ouvre ſon recueil, attaquent le même préjugé que je combats ici. Il eſt très-certain que de deux Auteurs qui fourniſſent la même carrière, le premier qui y entre eſt preſque toujours celui que le public favoriſe le plus. Avec quels efforts les excellens Poëmes épiques qui ont paru depuis Homère ſe ſont-ils élevés au rang qui leur étoit dû dans la littérature ! Il y en a encore que l'on s'obſtine à regarder comme une eſpéce bâtarde, par la ſeule raiſon que l'on n'y trouve pas certaines fictions abſurdes que des

gens prévenus veulent qui ſoient de l'eſſence du Poëme épique, parce qu'un Théologien du paganiſme les a employées. On leur feroit, ſans doute, plus de grace, s'ils étoient écrits en grec.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cette admiration excluſive pour les premiers chef-d'œuvres qui paroiſſent dans un genre, a nui de tout tems aux progrès des Arts, & leur nuiroit encore davantage, s'il ne ſe trouvoit des génies aſſez courageux pour ſe roidir contre une prévention ſi déraiſonnable, & s'écarter des routes déja battues, au riſque d'échouer dans celles qu'ils veulent eux-mêmes ſe faire, perſuadés qu'il leur ſera toujours glorieux d'avoir eſſayé d'en tracer de nouvelles.

C'eſt par cette ferme réſiſtance aux obſtacles qui naiſſent d'un préjugé auſſi difficile à vaincre, que nos plus hardis Auteurs ont laiſſé bien loin derrière eux ces Écrivains timides qu'on voit ramper ſervilement ſur les traces de ceux qui les ont précédés. Il en eſt des derniers comme d'une troupe de Pygmées attachée à ſuivre les pas d'un géant; les autres ſont des géants eux-mêmes.

S'il falloit dans chaque partie des Arts s'en tenir aux ouvrages du premier écrivain qui paroîtroit y avoir excellé, il eſt à croire que rien ne ſe perfectionneroit. Le nombre des livres ſeroit alors bien peu conſidérable, puiſque ce qui les multiplie eſt la confiance où ſont les Auteurs d'un ſiécle, que ceux du ſiécle précédent peuvent être égalés par eux; qu'ils n'ont ni tout obſervé ni tout dit; qu'en un mot, ils ont laiſſé à leurs ſucceſſeurs un grand nombre de matières à remanier & de productions nouvelles à mettre au jour. On ne verroit plus de ces bibliothéques im-

menſes, dont un des premiers avantages eſt de comprendre dans leur diviſion tous les Écrivains qui ont travaillé au même genre d'ouvrage, ſans en excepter un ſeul. Il ne ſeroit plus pardonnable de n'avoir des livres que pour parer un cabinet: certainement ſi le nombre en étoit réduit aux ſimples originaux, on ne pourroit plus s'excuſer de n'en connoître que le catalogue, ou tout au plus les tables des matières, ſur l'impoſſibilité de feuilleter tant de volumes.

Chaque partie des Arts eſt un arbre immenſe, qui a une infinité de branches & de rameaux; un ſeul homme, quelque habile qu'on le ſuppoſe & malgré les recherches qu'il peut faire, ne ſauroit dépouiller ces branches de tous leurs fruits; il lui en échappera mille auxquelles il ne touchera nullement. Si l'on aime mieux une comparaiſon tirée du livre de la Fontaine:

La feinte eſt un pays plein de terres déſertes,
Chaque jour nos Auteurs y font des découvertes.

C'eſt ainſi que cet homme admirable encourage lui-même les Écrivains appellés au genre de l'Apologue, à continuer ce qu'il a ſi heureuſement commencé; à tâcher d'inſtruire les hommes par cette eſpéce de Satyre dont il a donné l'exemple; en un mot, à les conduire à la vertu par une critique fine & enjouée des vices, moins choquante qu'une cenſure directe & qui attaqueroit l'amour-propre à force ouverte:

On tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule,

dit-il dans quelque endroit de ſon recueil, avec cette

énergie qui lui eſt ſi naturelle ; & ailleurs :

Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait paſſer le précepte avec lui.

Mais en voulant arriver au même but que ce charmant Auteur, pourquoi s'obſtineroit-on à ſuivre préciſément les mêmes chemins, ſi l'on pouvoit compter de faire une plus riche récolte dans d'autres où perſonne n'auroit paſſé ? Et pourquoi ſeroit-il défendu à tout Fabuliſte qui commence, d'oſer s'en flatter, ſi cet Écrivain philoſophe a bien pu ſe tracer lui-même des routes inconnues juſqu'à lui, dont on vouloit d'abord le détourner, & où cependant il a trouvé le moyen de s'enrichir abondamment ?

La carrière des beaux Arts eſt comme celle des armes ; ce n'eſt qu'à force de courage & de hardieſſe qu'on peut la franchir : jamais les vrais lauriers ne s'y laiſſèrent cueillir par des mains timides. Mais comme dans la guerre on voit atteindre aux mêmes degrés de gloire des Héros formés ſur un modéle différent, on remarque auſſi dans les Arts, des hommes d'un caractère d'eſprit preſqu'entièrement oppoſé, aſſis aux mêmes places. Les deux plus grands Capitaines & les deux plus grands Poëtes tragiques du beau règne de Louis XIV, avec des qualités bien différentes, partageront également l'admiration de tous les ſiécles. Turenne ſera toujours mis en paralléle avec le grand Condé, & Racine avec le grand Corneille. Tel Euripide balança Sophocle chez les Grecs.

Les Poëmes d'Homère & de Virgile, de Milton & du Taſſe, ſont également renommés quoiqu'ils ne ſe reſſemblent guères dans leurs diverſes parties. Boſſuet

& Fléchier, Bourdaloue & Maſſillon, la Rochefoucauld & la Bruyère, ont compoſé des ouvrages de même genre, & ſont arrivés à la perfection en ſuivant des chemins contraires. Enfin, dans tous les Arts & dans tous les tems, on a vu diverſes tiges produire des fruits également précieux. Que d'ouvrages excellens ſeroient perdus pour la ſcène, ſi Molière n'eût oſé travailler après Térence, Regnard après Molière, & après Regnard tant d'autres Comiques agréables, qui ont chacun leur mérite particulier, ſans avoir d'autre reſſemblance avec leurs prédéceſſeurs, que celle du genre dont ils ont fait choix!

Dans la Muſique & dans la Peinture la diverſité des talens produit ſouvent auſſi l'égalité de ſuccès. La grande réputation de Lully n'a point empêché Rameau d'établir la ſienne. Si les Motets de Lalande enlèvent; ceux de Mondonville enchantent. Les plus grands Peintres, les plus grands Sculpteurs, les plus grands Architectes ont eu des ſucceſſeurs habiles, que la célébrité de ces Maîtres de l'Art n'a pu arrêter dans leurs progrès rapides, & qui ſe ſont bientôt mis en état d'aller s'aſſeoir à côté d'eux, couronnés des mêmes lauriers.

On ne croyoit point dans le dernier ſiécle, que la Sculpture pût conſerver long-tems les richeſſes qu'elle avoit acquiſes entre les mains des Puget & des Girardon: on a éprouvé depuis, que le bel Art d'animer le marbre & les métaux, ayant ſurvécu à ces grands hommes, s'eſt, pour ainſi dire, ſoutenu avec la même force au milieu de leurs cendres, & a été pouſſé de nos jours par les Bouchardon, les le Moine & les Pigale, à un point de perfection qui ſemble ne laiſſer rien à déſirer. D'autres ſe ſont élevés juſqu'à eux, en marchant ſur leurs traces; & déja ſe

forment de jeunes élèves qui promettent à leur tour d'égaler ces derniers. Les ſuccès prodigieux de le Brun, ſa jalouſie cruelle contre le Sueur, le grand nombre d'ouvrages brillans auxquels il a été employé, n'ont pû empêcher que celui-ci, qui mourut trop-tôt pour l'honneur de ſon Art, ne fût appellé le Raphaël de la France, & qu'il ne méritât ce nom glorieux. Manſard étoit un grand homme; & Perrault a fait le beau périſtyle du Louvre.

La célébrité de ces heureux génies, qui par leurs talens ſublimes ſont arrivés avant nous à un très-haut degré de gloire, ne doit donc pas plus être un motif de découragement pour nous, que ne l'a été pour eux-mêmes la réputation dont jouiſſoient quelques-uns de leurs prédéceſſeurs, que l'on croyoit ne pouvoir jamais être égalés. J'ajouterai ici une réflexion que j'abandonne au jugement des Lecteurs, & dont je ne me charge pas de ſauver les conſéquences: eſt-on jamais aſſez sûr de ſes propres lumières & même de celles de ſon ſiécle, pour oſer affirmer que tel Auteur qui eſt admiré aujourd'hui, le ſera également dans tous les tems? Quels éloges n'a-t-on pas prodigués aux Balzac, aux Voiture, & à pluſieurs autres beaux-eſprits de leurs jours, avant que l'on eût découvert qu'ils n'écrivoient pas naturellement? A peine les lit-on à préſent; & leurs ouvrages dont il ſembloit d'abord que tout fût précieux, & que les moindres phraſes dûſſent être à jamais reſpectées, ſont maintenant réduits par les gens de goût, à un très-petit nombre de pages. Peut-être ce jugement eſt-il auſſi trop ſévère: (b) mais qu'il y ait de l'injuſtice ou non à les

(b) Un Critique très-rigoureux, & qu'on n'accuſera certainement pas d'aimer les penſées recherchées, les jeux de mots, a rabaiſſer

rabaiſſer juſqu'à ce point-là, il eſt toujours certain qu'on ne regarde plus ces Auteurs comme des modéles de la vraie éloquence, & qu'autrefois il ſembloit qu'après eux, ce fût une entrepriſe ridicule de vouloir être éloquent.

Paſquier, contemporain de Ronſard, dit de lui : qu'*en quelqu'eſpéce de Poëſie où il ait appliqué ſon génie, en imitant les Anciens, il les a ſurmontés, ou pour le moins égalés ;* qu'*il a repréſenté Homère,*

remarqué depuis peu, au ſujet de Voiture, qu'il faut diſtinguer en lui deux ſortes d'eſprits, ſon eſprit naturel, &. ſon eſprit de ſociété ; que *ſes défauts viennent tous du goût de ſon ſiécle, où la fureur des pointes n'avoit pas encore été réprimée par Molière ; & du goût des cotteries dominantes, telles que l'Hôtel de Rambouillet, où le ſtyle précieux étoit fort en honneur, & où Voiture ſe gâta prodigieuſement.* Et, pour prouver que l'eſprit naturel de Voiture étoit excellent, il rapporte des paſſages entiers de ſes Lettres à des Grands, dans leſquels il n'y a que de vraies beautés. Il en cite qui ont été imités par la Fontaine, par M. de Voltaire. Je me bornerai à un exemple qui regarde le premier.

» Sans mentir, Monſieur, (écrit Voiture au Duc de Guiſe) » la fortune eſt une grande trompeuſe. Bien ſouvent en donnant » aux hommes des charges & des honneurs, elle leur fait de » mauvais préſens ; & pour l'ordinaire, elle nous vend bien » chèrement les choſes qu'il ſemble qu'elle nous donne ».

La Fontaine, en parlant du Sage, a rendu ainſi ce dernier trait :

Il regarde à ſes pieds les Favoris des Rois :
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Pindare, Théocrite, Virgile, Catulle, Horace Pétrarque; qu'*en Ronſard il ne fait nul triage*; que *tout y eſt beau*; que *ſi-tôt que les jeunes gens s'étoient frottés à ſa robe, ils ſe faiſoient accroire d'être devenus Poëtes. Ou jamais notre Poëſie n'arriva & n'arrivera à ſa perfection*, ajoute-t-il, *ou, ſi elle y eſt arrivée, c'eſt en notre Ronſard qu'il la faut telle reconnoître.* Si quelqu'un eût dit autrefois à Paſquier : » Ce Poëte que » vous admirez tant avec tout votre ſiécle, ſera un » jour mépriſé, à tel point même qu'on en regardera » la lecture comme un effort de courage ; un Auteur » eſtimé entre tous ceux qui ſacrifient plus à la raiſon » qu'à l'eſprit, citera dans des préceptes touchant la » Poëſie, les ouvrages de cet homme divin, comme » des exemples du goût le plus dépravé :

» On diroit que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques
» Vient encor fredonner ſes Idyles gothiques : »

Paſquier certainement n'eût point ajouté foi à cette prédiction.

De-là doit-on conclure que la poſtérité ne confirmera aucun des jugemens favorables que nous portons ſur quelques Écrivains de nos jours ? Non, aſſurément : une pareille conſéquence feroit injure au vrai mérite. Mais un avantage réel que l'on peut recueillir du mépris où ſont tombés des Auteurs qui autrefois furent ſi accrédités, eſt de ſe moins prévenir en faveur de quelques-uns. Il doit nous apprendre à ſecouer le joug de cette eſpéce de ſuperſtition aveugle, qui nous fait louer avec excès tout Écrivain dont le génie ſemble avoir atteint le comble de la perfection ; quoiqu'à dire

vrai, nous ne ſoyons guères capables de juger des degrés que la perfection peut acquérir; & qu'après s'être montrée à nos foibles yeux avec tout l'éclat imaginable en apparence, il ſe puiſſe faire que d'autres mains y ajoutent encore de nouveaux charmes.

Nous admirons la ſimplicité d'Eſope, l'élégance de Phédre, la naïveté de la Fontaine. Ces trois Fabuliſtes ont donc enchéri l'un ſur l'autre. Qu'il me ſoit permis en paſſant de remarquer ici combien il eſt abſurde de prétendre fixer les qualités d'un genre de Poëſie, d'après les ſeuls Auteurs qui ont travaillé juſqu'alors dans ce genre. Du tems d'Eſope, ſi l'on eût voulu tracer des régles sûres pour exceller dans l'Apologue, à quoi ſe ſeroient-elles réduites? On eût dit à un jeune Compoſiteur de Fables: « Que votre récit ſoit très-court, » qu'il ſoit ſimple & dénué de toutes ſortes d'orne- « mens: qu'il ne diſe préciſément que ce qu'il faut » pour amener la Morale: autrement vous vous écar- » terez du genre, ce ne ſera plus une Fable que vous » nous donnerez: comptez que vous n'en ferez jamais » une bonne, ſi vous n'imitez pas ſcrupuleuſement la » manière d'Eſope: » Du tems de Phédre, on eût tenu un autre langage. « Il ne faut pas qu'une Fable » ſoit toute nue, auroit-on dit; l'Apologue n'exclut » nullement l'élégance: au contraire, cette qualité eſt » néceſſaire pour faire goûter cette ſorte d'inſtruction » allégorique. Il ne ſuffit pas de ſe hâter de dire ce » qui s'eſt paſſé entre le Loup & l'Agneau; toutes les » fois qu'il s'agit de conter, fuſſent les choſes les plus » ſimples, il faut conter avec grace, il faut peindre. » Mais gardez-vous de donner trop d'étendue à ce » précepte: que Phédre ſoit votre modéle: il a en-

» chéri ſur Ésope ; & l'Apologue y a gagné ; ce genre » a reçu entre ſes mains toute la perfection dont il » étoit ſuſceptible ; quelques embelliſſemens de plus » le gâteroient maintenant. » Enfin la Fontaine eſt venu ; il a oſé ajouter à la Fable ces embelliſſemens qui devoient la défigurer, & elle s'en eſt trouvée plus belle. Les qualités heureuſes qui caractériſent ſa manière ſont toutes compriſes dans le mot de *naïveté*, dont pluſieurs Écrivains ont cherché la véritable ſignification. Je ne m'amuſerai pas ici à raiſonner ſur ce mot, qui d'ailleurs me paroît aſſez bien expliqué par la Fontaine lui-même, dans une de ſes Fables. En effet, qu'on faſſe attention à ce vers :

Son art de plaire & de n'y penſer pas ;

on trouvera qu'il donne une idée juſte de la *naïveté* & que, ſoit qu'on l'enviſage en elle-même, ſoit qu'on veuille conſidérer les moyens dont elle ſe ſert, il s'applique naturellement au génie de ce charmant Fabuliſte.

Mais quelle fécondité cet art ne renferme-t-il pas ? il s'en faut bien qu'il ſoit borné au point de n'admettre que la même eſpéce de talent. Je conviens qu'il eſt néceſſaire de l'étudier dans la Fontaine, parce que perſonne juſqu'à préſent ne l'a ſaiſi mieux que lui ; mais je penſe qu'ayant ſon principe dans la nature, qu'étant varié à l'infini & ſuſceptible de mille nuances différentes, un Auteur peut le poſſéder ſans reſſembler à la Fontaine. Cet excellent homme eſt à l'égard de tout Fabuliſte, ce que ſont les beaux morceaux de Rome & d'Athènes pour les élèves des Arts. Si ces

élèves ont du génie, ils chercheront dans ces morceaux, non les traits auxquels on diſtingue la manière des grands hommes à qui ſont dûs ces admirables chefs-d'œuvres, mais ceux qui caractériſent la nature qu'ils ont été jaloux d'imiter; ils feront enſorte par leurs efforts, que, s'il ſe trouve quelque reſſemblance entre leurs ouvrages & ceux de ces Artiſtes célèbres, l'envie même ſoit réduite à convenir qu'ils ont peint comme eux la nature.

Voilà les réflexions que j'avois ébauchées dans l'Avant-Propos de 1756, & que j'ai enſuite tâché de développer comme elles le ſont ici, quoique peut-être un peu trop au long, à la tête de celle qui a paru quatre ans après. Je les ai laiſſé ſubſiſter avec ces développemens dans l'édition de 1764, & dans celle de 1773, que j'ai portée, de même que celle-ci, à huit livres, au lieu de ſix que contenoient les précédentes.

Je ne me ſuis pas contenté de travailler avec un ſoin extrême les Fables que j'ai ajoutées à cette nouvelle édition (*); j'ai corrigé auſſi ſcrupuleuſement qu'il m'a été poſſible celles qui ont déja vu le jour; & plus le Public a montré d'indulgence à mon égard, plus j'ai cru devoir me traiter moi-même avec rigueur.

Pour des raiſons plus eſſentielles encore que celles qui m'ont fait conſerver, preſqu'en ſon entier, l'Avant-Propos des éditions antérieures, j'ai cru devoir changer très-peu de choſe à l'Avertiſſement que j'avois jugé

(*) Elles y ſont toutes marquées d'une étoile, comme dans l'Édition *in*-12 petit format, qui a paru au mois de Juillet de l'année derniere, chez le même Libraire.

néceſſaire d'y joindre dès 1761 ; & je le donne ici tel qu'il parut alors, à une note près, que des circonſtances particulières m'ont obligé d'y ajouter, & dont j'ai compenſé la longueur par le retranchement de quelques détails inutiles.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DE 1760,

ET LES SUIVANTES.

J'AVOIS cru, qu'indépendamment de l'utilité dont pourroit être la morale de mes Fables, on ne trouveroit pas mauvais que j'eſſayaſſe de renfermer pluſieurs genres d'inſtruction dans les éditions que j'ai publiées depuis celle de 1756, en y joignant des Notes relatives à l'Hiſtoire, à la Géographie, à la Mythologie & à l'Hiſtoire Naturelle. Je me ſuis preſque borné dans celle-ci, aux dernières, qui m'ont paru devoir y être conſervées, parce qu'elles ſervent à faire connoître mes Acteurs, & parce qu'aucun Fabuliſte n'a encore ſongé à en donner de ſemblables. Le goût que tous les hommes ont pour l'Hiſtoire Naturelle, les progrès que cette ſcience à faits de nos jours, la lumière qu'elle répand ſur tous les

objets qui nous environnent, la haute idée qu'elle donne de l'Être tout-puiſſant qui a ſu mettre tant d'ordre & tant de variété dans les ouvrages ſortis de ſa main, me font eſpérer que ces Notes, quoique peut-être un peu trop multipliées, intéreſſeront le plus grand nombre de mes Lecteurs. Je les ai preſque toutes tirées du Manuel Lexique de l'Abbé Prevoſt, en y ajoutant quelques développemens que les plus célèbres Naturaliſtes m'ont fournis.

Les ouvrages que l'abus de l'eſprit philoſophique fait regarder comme purement agréables, ont beſoin aujourd'hui d'acceſſoires pour être accueillis favorablement. On veut s'inſtruire par occaſion; & jamais il n'a été plus néceſſaire aux Auteurs d'avoir continuellement devant les yeux le précepte d'Horace; *Utile dulci*; heureuſe néceſſité, ſi la rigueur avec laquelle on exige que les Poëtes ſacrifient plus à la raiſon qu'au ſentiment & aux images, n'étoit pas pouſſée trop loin!

Quoi qu'il en ſoit; c'eſt pour me conformer à ce goût, devenu aujourd'hui preſque général, que j'ai répandu dans mes Fables le plus d'inſtruction qu'il m'a été poſſible; & que même en y attaquant quelques Écrivains qui ſe parent du titre de Philoſophes,

j'ai tâché cependant que le fonds en fût toujours un peu philoſophique.

On ne doit au reſte s'attendre à aucune juſtification de ma part ſur ces traits lancés de tems en tems contre la fauſſe Philoſophie. Les vrais Philoſophes entendroient mal leurs intérêts & agiroient contre leur propre conſcience, s'ils s'aviſoient de prendre pour eux la critique d'une morale qui n'eſt que celle de leurs prétendus imitateurs, de ces gens, qui, n'ayant que des lumières bornées, croyent s'élever au rang des plus grands hommes, en diſcutant hardiment des matières délicates, qu'ils pénétrent d'autant moins que les vrais Sages ont beſoin de raſſembler toutes les forces de leur génie & de leur raiſon, pour ne pas tomber dans l'erreur en voulant les approfondir. Il faut convenir avec l'Auteur des Mêlanges de Littérature & de Philoſophie, (a) que LE DESIR DE N'AVOIR PLUS DE FREIN DANS LES PASSIONS, ET LA VANITÉ DE NE POINT PENSER COMME LA MULTITUDE, n'ont rendu que trop nombreuſe la foule de ces *Eſprits foibles* que la Bruyère a ſi bien appréciés, (b) qui *chancellent dans les moindres efforts*

(a) Tome IV, page 326.
(b) Tome II, Chap. 16.

qu'ils ſont pour ſonder la vérité, & qui s'égarant dans une Métaphyſique nouvelle, *veulent nous faire recevoir des expreſſions ſéches, ſtériles, vuides de ſens, & admettre des penſées creuſes & écartées des notions communes.* Ce célèbre Critique ne ſemble-t-il pas avoir peint d'avance dans ce peu de mots *pluſieurs des livres de ce tems, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs ?* Il ajoute : *Plus la Philoſophie* répandue dans ces livres, *eſt ſubtile & idéale, plus elle eſt vaine & inutile pour expliquer des choſes, qui ne demandent des hommes qu'un ſens droit pour être connues juſqu'à un certain point, & qui au-delà ſont inexplicables.*

S'il eſt du devoir d'un Fabuliſte de comprendre dans le plan de ſes critiques les vices & les ridicules les plus frappans du ſiécle pour lequel il écrit ; l'abus de la Philoſophie, qui participe des uns & des autres, étant paſſé en mode, on conviendra qu'il ne m'étoit guères poſſible de n'en rien dire, ſurtout ſi l'on fait attention aux maux que cet abus entraîne après ſoi relativement à la morale, qui ne peut jamais manquer d'être altérée, dès qu'aux opinions généralement reçues dans la ſociété, on en veut ſubſtituer de nouvelles. Quand j'entends décla-

mer contre la Providence, critiquer les loix que ſa ſageſſe a établies, condamner les ſacrifices qu'elle exige de nous pour notre propre bonheur & pour le repos public, je me rappelle le diſcours de ce Villageois de la Fable, qui, trouvant le Gland & la Citrouille mal placés, demande *à quoi ſongeoit l'Auteur de tout cela*, & qui fait à ce ſujet cette réflexion très-philoſophique :

C'eſt dommage, Garo, que tu n'es pas entré
Au conſeil de celui que prêche ton Curé :
Tout en eût été mieux.

Cependant, malgré la néceſſité où je me ſuis vu de combattre des erreurs directement contraires à la morale que doit enſeigner un Fabuliſte bien intentionné, je n'ai eu garde de mettre de l'aigreur & des perſonnalités dans mes critiques. (c) Je n'ai point

(c) C'eſt en vain que des Journaliſtes, à qui je n'ai d'ailleurs que des graces à rendre, ont prétendu le contraire. L'un a dit : « Pourquoi faut-il que ce » joli recueil ſoit défiguré par » des ſatyres injuſtes & ſanglan- » tes contre les plus honnêtes » gens de la Littérature ? » (M. l'Abbé de la Porte, dans l'*Obſervateur littéraire*, année 1761, Tome III, page 236.) Un autre s'eſt exprimé de la ſorte : « L'Au- » teur livre trop ouvertement la » guerre à cette prétendue Phi- » loſophie de ce ſiécle, que tous » nos Philoſophes déſavouent, » & qu'il eſt peut-être injuſte » d'imputer aux plus hardis d'en- » tre-eux. » (M. Gaillard, dans le *Journal des Savans*, vol. de Septembre 1761.) Deux Lettres

cherché non plus à en rendre l'application trop générale : il ſuffit pour s'en convaincre, de remarquer l'uſage que j'ai fait des écrits d'un Philoſophe moderne. (d)

que M. de Voltaire me fit l'honneur de m'adreſſer dans le tems, & dont la première a été imprimée pluſieurs fois, prouvent, & que cette *guerre* prétendue *ouverte*, & que ces *ſatyres* prétendues *ſanglantes* n'ont rien de réel. M. de Voltaire, loin de s'en plaindre, en m'écrivant ſur la première & ſur la ſeconde édition de mes Fables, ſe ſert, à l'égard de l'une & de l'autre, des expreſſions les plus flatteuſes, à l'époque même où l'on formoit ces accuſations contre le recueil en général. Tandis que j'achevois l'édition de l'année derniere, on a encore cherché à renouveller ces reproches, en y en ajoutant d'autres qui en ſont la ſuite. J'ai cru que, pour toute réponſe, il ſuffiſoit de joindre à ce recueil les deux Lettres de M. de Voltaire. On les trouvera à la fin du ſecond volume, comme piéces juſtificatives.

(d) M. de Monteſquieu, à qui je dois les ſujets de quelques-unes de mes Fables. Ces ſujets ſe réduiſent à trois ou quatre : je les ai traités à ma manière, & j'ai tâché de me les rendre propres. Excepté auſſi trois ou quatre que j'ai imitées de l'Allemand, il y en a parmi les autres un bien petit nombre dont l'invention puiſſe m'être diſputée. On retrouvera dans celle *des Forçats*, p. 244, l'idée exprimée par ces vers de M. de Voltaire :

Je crois voir des Forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

FABLES NOUVELLES,

DIVISÉES EN HUIT LIVRES.

Par M. l'Abbé AUBERT.

PREMIERE PARTIE.

ÉPITRE

Adreſſée par l'Auteur à l'Académie Françoiſe, en lui préſentant l'édition de 1760.

Des loix du goût Interprêtes ſublimes,
Vous qui comptez parmi cent noms fameux,
L'Auteur chéri dont j'oſe dans mes rimes,
Quoiqu'en tremblant, renouveller les jeux;
Que direz-vous de l'ardeur qui m'anime?
En vain tâchant de ravir à l'eſtime
Ce que le goût pourra me refuſer,
D'inſtructions j'ai ſemé mes ouvrages.
En inſtruiſant ai-je eu l'art d'amuſer?
Puis-je, en faveur de quelques leçons ſages,
Après mon Maître eſpérer d'être lû?
Ce ton naïf par lequel il a plu,
Cet heureux choix de brillantes images;
L'ai-je ſaiſi? J'ai fait ce que j'ai pû.
Mais cet aveu, bon dans une Préface,
Ne ſauroit faire approuver mon audace.
Un froid Rimeur qui tout ſeul s'applaudit,
Sans ſe douter que ſa verve nous glace,
A ſes Lecteurs a beau demander grace,
Il ennuira: Boileau l'a déja dit.

S'il revenoit, ce Héros du Parnaſſe,
Combien d'Auteurs de ſa foudre frappés,
Chaſſés du Pinde & remis à leur place,
Verroient flétrir leurs lauriers uſurpés!
Mais vous régnez, Deſpréaux vit encore.
De quelque accueil que le Public honore
Certains écrits, en naiſſant trop loués,
Ils tomberont, s'ils ne ſont avoués
D'un Tribunal que le génie éclaire,
Dont un goût ſûr dicte les jugemens,
Guide éprouvé dans l'art heureux de plaire,
Par qui la langue aux outrages du tems,
Malgré la mode, apprend à ſe ſouſtraire.
En vain flaté d'un frivole ſuccès,
Je pourrai voir, dans ce ſiécle facile,
Quelques Lecteurs ſourire à mes eſſais;
Ils n'obtiendront qu'une gloire ſtérile,
S'ils n'ont auſſi des charmes à vos yeux.
Recevez-en le légitime hommage.
Jamais mon cœur, ſi j'ai votre ſuffrage,
N'aura joui d'un bien plus précieux:
Je trouve ici le Parnaſſe & ſes Dieux.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

PROLOGUE.

UN Auteur qui veut être utile,
Doit ſemer ſes écrits d'agréables leçons.
La morale eſt un champ fertile
Que jamais nous n'épuiſerons.
Qu'un autre aille en un plus haut ſtyle,
Chanter les faits d'Hercule & ſes brillans travaux ;
Qu'il repréſente ce Héros
De cent monſtres cruels briſant la tête altière :
Ma Muſe d'une voix moins fière
Enſeigne à l'homme à vaincre ſes défauts.

L'homme n'écoutant plus qu'un orgueil téméraire,
Qu'il appelle vertu, ſageſſe, liberté,
Outrage la Divinité,
Les Loix, les Souverains, la raiſon qui l'éclaire,
A l'oubli des devoirs joint le mépris des mœurs,
Et dans ſes coupables erreurs,
Par une inconſéquence extrême,
Fait conſiſter le bien ſuprême
A ramper avec mes acteurs.
Puiſſé-je le guérir de cette frénéſie!
Puiſſé-je réprimer l'eſſor ambitieux
De ſon impatient génie;
Lui faire reſpecter les Dieux,
Chérir ſes Rois, & ſervir ſa patrie;
Lui rappeller les droits, ces droits ſi précieux,
Que ſur ſon cœur ingrat la nature reclame;
Le rendre à ſes parens, à la ſociété;
Et renouveller dans ſon ame,
La ſource des vertus, la tendre humanité!

FABLE PREMIERE.

FANFAN ET COLAS.

FANFAN gras & vermeil, & marchant ſans liſière,
Voyoit ſon troiſieme printems.
D'un ſi beau nourriſſon Pérette toute fière,
S'en alloit à Paris le rendre à ſes parens.
Pérette avoit ſur ſa bourrique,
Dans deux paniers, mis Colas & Fanfan.
De la riche Cloë celui-ci fils unique,
Alloit changer d'état, de nom, d'habillement,
Et peut-être de caractère.
Colas, lui, n'étoit que Colas,
Fils de Pérette & de ſon mari Pierre.
Il aimoit tant Fanfan qu'il ne le quittoit pas.
Fanfan le chériſſoit de même.
Ils arrivent. Cloë prend ſon fils dans ſes bras:
Son étonnement eſt extrême,
Tant il lui paroît fort, bien nourri, gros & gras.
Pérette de ſes ſoins eſt largement payée;
Voilà Pérette renvoyée;
Voilà Colas que Fanfan voit partir.
Trio de pleurs. Fanfan ſe déſeſpère:
Il aimoit Colas comme un frère;
Sans Pérette & ſans lui, que va-t-il devenir?
Il fallut ſe quitter. On dit à la nourrice:
Quand de votre hameau vous viendrez à Paris,
N'oubliez pas d'amener votre fils,
Entendez-vous, Pérette? On lui rendra ſervice.

Pérette le cœur gros, mais plein d'un doux eſpoir,
De ſon Colas déja croit la fortune faite.
De Fanfan cependant Cloë fait la toilette.
Le voilà décraſſé, beau, blanc, il falloit voir:
Habit moiré, toquet d'or, riche aigrette.
On dit que le fripon ſe voyant au miroir,
Oublia Colas & Pérette.
Je voudrois à Fanfan porter cette galette,
Dit la nourrice un jour; Pierre, qu'en penſes-tu?
Voilà tantôt ſix mois que nous ne l'avons vu.
Pierre y conſent, Colas eſt du voyage.
Fanfan trouva (l'orgueil eſt de tout âge)
Pour ſon ami, Colas trop mal vêtu:
Sans la galette il l'auroit méconnu.
Pérette accompagna ce gâteau d'un fromage,
De fruits, & de raiſins, doux tréſors de Bacchus.
Les préſens furent bien reçus,
Ce fut tout; & tandis qu'elle n'eſt occupée
Qu'à faire éclater ſon amour,
Le marmot, lui, bat du tambour,
Traîne ſon charriot, fait danſer ſa poupée.
Quand il a bien joué, Colas dit: C'eſt mon tour.
Mais Fanfan n'étoit plus ſon frère,
Fanfan le trouva téméraire;
Fanfan le repouſſa d'un air fier & mutin.
Pérette alors prend Colas par la main:
Viens, lui dit-elle avec triſteſſe,
Voilà Fanfan devenu grand Seigneur;
Viens, mon fils, tu n'as plus ſon cœur.

L'AMITIÉ diſparoît où l'égalité ceſſe.

FABLE II.

LE PERROQUET ET LA PIE.

JACQUOT le Perroquet (a) avec Margot la Pie (b)
Dans un commun logis étoient en penſion.
Ces gens ne vivoient pas en trop bonne union,
Grace à certaine jalouſie
Que la même éducation,
Que les mêmes talens entre eux avoient nourrie.
L'un & l'autre occupoient la récréation
D'une femelle acariâtre,
Dont l'impatiente Cloton
Filoit en ſe hâtant, la trame opiniâtre.
Femme & vieille, jugez qu'elle école c'étoit,
Et qui devoit des trois babiller davantage;
Plaideuſe outre cela. Dame Pie en tenoit,
Et faiſoit fort mauvais ménage
Avec Dom Perroquet,
Qui fixoit tous les yeux par ſon brillant plumage.
Que l'on m'apprenne un peu ce qu'admirent ces gens;
Quel attrait a pour eux cet animal ſauvage,
Se diſoit-elle à tous momens?

(a) *Perroquet*, oiſeau des Indes & de pluſieurs régions d'Afrique, qui, outre la beauté de ſon plumage, a la propriété d'imiter le langage humain & le cri des animaux. On en diſtingue quantité d'eſpéces. Leur chair ſe mange, & n'eſt pas mauvaiſe dans les lieux où ils trouvent une bonne nourriture.

(b) *Pie*, oiſeau commun, noir & blanc, qui s'apprivoiſe, & qui apprend à parler. On lui attribue de l'inclination au larcin. Elle ne vaut rien à manger; & elle fait la guerre dans les plaines aux œufs de Perdrix & aux Perdreaux. On vante la Pie des Antilles pour la beauté de ſes couleurs.

Eſt-ce à ſon nez tortu qu'ils rendent leur hommage?
Le nôtre eſt, Dieu-merci, mieux tourné que le ſien.
Si c'eſt aux beautés de ſa cage,
La mienne ne lui cède en rien.
J'ai d'ailleurs comme lui le don de la parole.
D'où vient donc le dégoût de ces Oſtrogoths-là?
A la fin ils me rendront folle.
Mon habit eſt moins beau, mais qu'eſt-ce que cela?

COMMENT, Margot, c'eſt tout dans ce ſiécle bizarre:
Un fripon eſt un homme rare,
Quand il eſt diſtingué par-là.

FABLE III.

LE JEU D'ÉCHECS.

CERTAINES majeſtés jadis étoient fort vaines;
Les majeſtés d'un jeu d'Échecs.
Les rois plus reſpectés, plus puiſſans que les reines,
Ne les mettoient qu'au rang de leurs premiers ſujets.
Les reines à leur tour voyoient au-deſſous d'elles
Les chevaliers, les fous, & ceux-ci les pions.
Qui croiroit que les fous ont des prétentions?
Plus d'une cour pourroit en dire des nouvelles;
Plus d'un ſage s'eſt vû par un fou ſupplanté.
Bientôt la fin du jeu rabattant leur fierté,
Détruiſit ces vaines chimères.
De puiſſance & de dignité:

Bientôt avec éclat un dernier coup porté, (a)
Ruina des grandeurs ſi chères;
Et le même ſac à la fois
Reçut reines, pions, chevaliers, fous & rois.

CONTRE les bornes de la vie
Qu'un Grand ſe briſe avec fracas,
Je ne lui porte point envie.
En eſt-il moins que moi victime du trépas?
Tout eſt mis au niveau par la Parque ennemie:
Elle frappe & ne choiſit pas.

(a) *Un dernier coup porté*; c'eſt-à dire, Echec & mat, quand le Roi eſt forcé. Mat eſt un vieux mot qui a ſignifié *froid, triſte, peſant, confus*.

FABLE IV.

L'OR.

VOUS connoiſſez bien ce métal
Qui ſervant ſeul de poids au mérite des hommes,
Follement adoré par tous tant que nous ſommes,
Eſt le fléau le plus fatal
Dont le ciel puiſſe armer ſa fureur vengereſſe;
Ce métal ſéduiſant qui fait tant d'envieux;
Que l'intérêt couve des yeux,
Au ſein de la douce molleſſe;
Qui nourriſſant notre fierté,
Donne aux laides de la beauté,
Aux roturiers de la nobleſſe,
Aux méchans de la probité;
Que chacun veut ravir par force ou par adreſſe;

Qu'on appelle Or (a) enfin, nom cher & précieux.
Un jour il prit envie aux Dieux
D'en raſſaſier notre eſpéce.
Écoutez, dit Jupin au Dieu de la richeſſe,
Quel bruit cauſent là-bas vos dons mal répandus.
Le pauvre en demande ſans ceſſe ;
Le riche en deſire encor plus.
Il faut qu'une prompte largeſſe
Nous délivre une fois de leurs cris importuns.
Pour peu que l'on accorde aux uns,
Ils ſeront, diſent-ils, contens du néceſſaire.
Quand les autres verront encor
Telle ſomme achever d'arrondir leur tréſor,
Ils n'auront plus de vœux à faire.
Au gré de leur envie il faut les ſatisfaire.
Tandis que Diane & le Jour
Deux fois ſur ces mortels brilleront tour-à-tour,
Plutus fera pleuvoir ce métal qu'ils deſirent.
Ainſi dit Jupiter. Tous les Dieux applaudirent :
Pallas ſeule ſe tut, & Plutus obéit.
Si chacun courut vîte à la divine pluie,
Je le laiſſe à penſer. Maint tonneau ſe remplit.
Plus de goutte pour lors, plus de paralyſie.
Maint Hippocrate (b) y vole, & ſon malade ſuit.

(a) *L'Or* eſt regardé depuis un tems immémorial comme le plus précieux de tous les métaux, parce qu'il eſt le plus pur, le plus peſant & le plus ductile. Les Chymiſtes le nomment *ſoleil*. Il eſt ſi ductile & ſi malléable, que le Tireur l'étend juſqu'à ſix cens cinquante-un mille cinq cens quatre-vingt-dix fois, & le Batteur d'or juſqu'à cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, plus que ſon volume. D'une once d'or on tire ſeize cens feuilles, de trente-ſix lignes quarrées chacune, avec leſquelles on peut dorer cent pieds quarrés.

(b) *Hippocrate* : c'eſt, comme on le ſait, le nom du plus célèbre Médecin de l'antiquité, reconnu pour le Père de la Médecine, & mort 356 ans avant J. C. dans la cent-quatrieme année de ſon âge.

Mainte vieille eſt à l'agonie,
Que l'appétit de l'or au même inſtant guérit.
Jupiter ſe donnoit alors la comédie.
Cette pluie en Pérous changea juſqu'aux hameaux :
On vit les ondes du Pactole (a)
Se mêler, en grondant, au limon des ruiſſeaux.
Plus d'une tête en devint folle.
Quand il eut plu le jour & puis le lendemain,
L'Olympe ſe laſſa de rire,
Et Plutus referma la main.
Chacun compte ſon or, le reſſaſſe, l'admire.
Vous croiriez ces gens ſatisfaits
Au point de ne plus rien prétendre ;
N'ayant hier qu'à ſe baiſſer pour prendre,
Jouiſſant aujourd'hui par-delà leurs ſouhaits ;
Point du tout : chaque jour ils vont encore attendre
Que Plutus de-là-haut leur jette des ducats.
Nous en ferions autant, hélas ! n'en rions pas.

(a) *Le Pactole*, fleuve des Indes, qui roule de l'or dans ſes eaux.

FABLE V.

LE RENARD MENDIANT.

Pour ſes infirmités retiré du ſervice,
Et ne pouvant gagner ſon pain,
Un Renard, (a) autrefois ſoldat dans la milice,
Mendioit ſur le grand chemin.
Il méritoit les Invalides,
Mais, ſi je m'en ſouviens, ces peuples n'en ont pas.
Certains Renards chargés de lever les ſubſides,
(Car il eſt de ces gens dans les moindres États,)
Dès qu'il avoit reçu quelqu'aumône légère,
Venoient lui demander la part du Souverain.
Eh! Meſſieurs, diſoit-il, reſpectez ma misère.
Pour le Roi qu'eſt-ce qu'un tel gain?
C'eſt tout pour moi. Je dois à d'honnêtes perſonnes
Cette modique charité:
Hélas! ces gens ont-ils compté
Que la moitié de leurs aumônes
Fût pour aider ſa Majeſté?

(a) *Le Renard* eſt de la grandeur ordinaire d'un chien, & de couleur rouſſeâtre. Sa queue eſt longue & chargée de poil. Il eſt fameux par ſes ruſes, & mérite ſa réputation. Sa demeure eſt un trou qu'il creuſe, ou qu'il trouve tout creuſé dans la terre. Il ſe nourrit de volaille, de lapins, de liévres & d'autre gibier, qu'il chaſſe quelquefois à cris, comme les chiens. On dit qu'il ſe délivre de ſes puces, en ſe mettant dans l'eau peu à peu, le derriere le premier, [illegible] puces avançant tou[illegible] au bout du muſeau, [illegible]ge dans l'eau & s'en [illegible] Laponie produit des Re[illegible]tes ſortes de couleurs. La peau des noirs eſt la plus eſtimée.

Ce diſcours trop ſenſé pour n'être pas un crime,
Au Monarque Renard fut par eux reporté.
Ces Receveurs ſont durs, & leur avidité
S'immole chaque jour quelque foible victime;
Mais ceux-ci réuſſirent mal.
Le Monarque étoit bon : il manda l'animal,
Vit par ſes propres yeux ſa pauvreté, ſon âge,
Ses bleſſures encor, ſymbole du courage,
Laiſſa couler des pleurs qu'ignorent bien des Rois,
Secourut ſa misère, & l'exemta des droits.

Rois, nous n'avons rendu vos grandeurs deſpotiques,
Que pour marquer vos jours par cent bienfaits nouveaux;
Semblables ſur le trône à ces ſources publiques,
Qu'on ſe plaît d'élever pour répandre leurs eaux.

FABLE VI.

LE BILLET D'ENTERREMENT ET LE BILLET DE MARIAGE.

Deux Billets à l'envi vantant leur deſtinée,
De leur prix diſputoient entre-eux:
L'un qu'avoit ſigné l'Hymenée,
De l'étroite union de deux cœurs amoureux
[illegible]oit l'heureuſe journée.
Et l'[illegible]rtoit le cachet d'Atropos,
Du co[illegible]ortel reçu dans l'Elyſée
[illegible]la pompe peu ſenſée,
Et demandoit aux gens des vœux pour ſon repos.

Le premier ſe donnoit fièrement l'avantage ;
Il charmoit deux amans qu'il alloit rendre heureux ;
Il marquoit l'inſtant précieux
Où l'Hymen ſcelleroit un ſi doux eſclavage ;
Il alloit aſſembler les plaiſirs & les jeux. . . . .
Frère, de vos deſtins faites moins d'étalage,
Repartit le ſecond : vous flattez deux amans,
Mais combien de rivaux rendez-vous mécontens !
De combien d'héritiers trompez-vous l'eſpérance !
Ce n'eſt pas tout ; l'Amour perd ſa puiſſance,
Sitôt qu'Hymen diſpenſe ſes préſens :
Laiſſez agir & l'Hymen & le Tems ;
(Tous deux ſavent livrer les cœurs à l'inconſtance)
Vous verrez vos époux, d'abord indifférens,
Puis dégoûtés, puis à la haine en proie,
Attendre de moi ſeul la fin de leurs tourmens.
Que de gens aujourd'hui me liſent avec joie !
La veuve du défunt, & nombre de galans ;
Ceux qui ſuccédent à ſes places,
Et ceux qu'ombrageoient ſes talens ;
Ceux qu'au retour engageoient quelques grâces ;
Que ſa pitié leur fit en des tems malheureux ;
Ses héritiers valets, fils ou neveux,
Dont la douleur eſt peu ſincère ;
Le curé, les plaideurs, l'huiſſier & le notaire,
Tous gens qui pilleront ſon bien à qui mieux mieux.
Vous voyez, mon ami, qu'on ne vous céde guère.
Mais pour vous confondre en deux mots ;
J'annonce un éternel repos,
Vous, une éternelle ſouffrance ;
Je déſigne l'heureux moment
Qui de la vie achève le tourment,
Et vous, l'inſtant qui le commence.

FABLE VII.

LE ROCHER.

Un Berger, ce n'étoit Corydon, ni Tityre,
Ni tel autre rigaud du paſtoral empire :
Celui-ci s'appelloit tout ſimplement Pierrot,
Son chien Mâtin, & ſa femme Margot ;
Il mangeoit, buvoit bien, & dormoit mieux encore ;
Il ne chantoit pas moins, mais Dieu ſait ſur quels tons !
Et ſi les noms trop doux de Zéphire & de Flore
Embellirent jamais ſes burleſques chanſons.
Ce manant appuyant ſa mâchoire velue
Sur ſes deux poings fermés qu'un bâton ſoûtenoit,
Contemploit un Rocher dont l'aride ſommet
Fuyoit les yeux, fendoit la nue.
A quoi bon cette maſſe-là,
Diſoit le galant en lui-même ?
Mon étonnement eſt extrême
Que pour rien Jupiter ait élevé cela.
S'il y croiſſoit du moins quelque choſe d'utile !
Mais point : ce n'eſt que ſable, épines & cailloux.
La terre au loin gémit ſous ce fardeau ſtérile.
C'étoit bien la peine, entre nous,
Que l'abord aux paſſans en fût ſi difficile !
La fo[illegible] même inſtant tombant ſur le Rocher,
Pierro[illegible]ès tout le Ciel fait peu de grace
A ces [illegible]iers qui ſemblent le toucher.
Vraiment, dit alors ce Berger,

Il vaut mieux dans le monde occuper moins de place,
Et ſervir aux beſoins des gens.

MORTELS ingrats, aſſis aux premiers rangs,
C'eſt vous que la foudre menace.

*FABLE VIII.

L'ARAIGNÉE ET LES MOUCHES.

DAME Araignée un jour ſe mit en tête
De travailler tellement ſon réſeau,
Qu'elle eût toujours mets friand & nouveau.
Pour l'appétit de la gloutonne bête
Le moucheron étoit un méchant plat :
Il falloit qu'à ſon fil la mouche auſſi reſtât
Pour que la chère fût complette.
Je le ferai, dit-elle, avec tant d'art,
J'y mettrai tant de ſoin, que s'il m'en échappe une,
Ce ſera, ma foi, grand hazard.
Voilà la toile en train, toile groſſe & commune,
Mais forte, bien ourdie, & d'un tiſſu ſerré :
Voilà l'inſecte préparé
A voir enfler ſa gibecière.
La plus groſſe mouche à ſon gré
Devoit y tomber la première.
Mais il en fut tout autrement ;
De ce vain attirail les mouches ſe mocqu[illegible]
Au travers du tiſſu paſſèrent.
Force moucherons y reſtèrent :

Dieu ſçait comme elle les ſuça!
A l'avenir cette canaille-là
Paiera, dit-elle, pour les autres.

CE récit peint les gens de loix:
J'entends ceux du Japon, du Turc, ou des Chinois.
Je n'ai garde vraiment de m'attaquer aux nôtres.

FABLE IX.

L'ANON PETIT MAITRE.

POUR la premiere fois on menoit au moulin
Un jeune Anon qui bégayoit encore.
On avoit peu chargé la petite pécore,
De peur qu'il ne reſtât au milieu du chemin.
Ne croyez pas qu'il prît ainſi la choſe;
Oh! que nenni. Le drôle avoit trop bonne doſe
De cet amour fervent que chacun ſent pour ſoi,
Et qui nous fait traiter le prochain de canaille.
Il crut qu'on avoit peur de lui gâter la taille;
Il le crut, & de bonne foi.

J'AI vû bien des Anons encor plus ſots en France,
Que leur foibleſſe même a rendus glorieux.
Il n'eſt pas juſqu'à l'ignorance,
Qui les deux bras croiſés inſultant la ſcience,
Prétend être ici-bas l'enfant gâté des Dieux.

FABLE X.

LA POULE ET LES PETITS CANARDS.

UNE Poule pondoit un gros œuf chaque jour.
Quelqu'un pour tromper ſon amour,
Mit ceux d'une Cane (a) à la place.
La dame aucunement ne ſoupçonnant le tour,
Se flatte de l'eſpoir d'une nombreuſe race,
Et comme ſiens couve ces œufs.
Bientôt petits Canards ſortirent de leur coque.
Ses tendres ſoins alors augmentèrent pour eux.
Leur figure, leur voix, en eux rien ne la choque.
Le maternel amour fut pour le coup bien pris.
Elle les échauffoit, les couvroit de ſes aîles;
D'amitié chaque jour ce ſont marques nouvelles.
Mère, ouvrez-donc les yeux: ſont-ce là vos Petits?
Ne ſont-ils pas mieux faits, plus vifs & plus jolis?
Mère à cela ſe trompe-t-elle?
Pourtant le fit la Poule ſans cervelle.
Le duvet a déja couvert leur tendre peau.
Déjà près d'elle ils marchent bien & beau.

(a) *Cane*, femelle du Canard, oiſeau aquatique dont on diſtingue deux eſpèces, le ſauvage & le domeſtique. Il eſt ſi glouton qu'il ſe met quelquefois en beſogne pour avaler une grenouille entière, mais ſouvent il en eſt étranglé. Il ne ſe croit pas raſſaſié, qu'il ne ſoit contraint de rejetter; & il ſe vautre dans les lieux bourbeux.

Jalouſe

Jalouſe de ſe voir de la ſorte entourée,
La Poule aux champs les conduit tous les jours:
Telle au milieu d'une troupe d'Amours,
Se promène à Paphos l'aimable Cythérée.
Un jour donc ils alloient trotant à ſes côtés,
Quand d'aventure un ruiſſeau d'eau bourbeuſe,
(Pour ſon honneur rencontre malheureuſe)
Aux Canetons par l'inſtinct excités,
Parut ſi beau, que tous ils s'y jetèrent,
S'y baignèrent, y barbotèrent.
Ils n'ont jamais été de gaieté ſi ravis!
La Poule déſolée & maudiſſant cette onde,
Les ſuit de l'œil, leur donne des avis,
Demande du ſecours, raconte à tout le monde
Leur imprudence & ſes cruels ſoucis.
Ils ne pourront jamais regagner le rivage;
Dans cette mer ils vont être engloutis.
Si j'en pourvois du moins ſauver un du naufrage!
Elle retourne à l'eau, les rappelle à grands cris.
Petits Canards ont la cervelle dure:
Ils ne revinrent point. O nature, nature!
A plaider contre toi quand tu ſéduis nos ſens,
L'éducation la plus pure
A bientôt perdu tout ſon tems.

FABLE XI.

LES DEUX MOINEAUX.

Deux Moineaux (a) priſonniers s'en aimoient davantage;
Mais ſous le même toît ils vivoient ſéparés.
A leurs feux ſeulement de tems en tems livrés,
Pour appaiſer Vénus on leur ouvroit la cage.
Leur cœur de ces inſtans hâtoit le doux retour.
Ces amans le matin célébroient moins l'aurore,
Que l'eſpoir d'être heureux avant la fin du jour.
Si le ſoir ils chantoient encore,
Le ſoir ils béniſſoient l'Amour.
Dans leurs douces chanſons l'Amour entroit ſans ceſſe.
Pourtant, de ſes faveurs pleurant la rareté,
Ils ſouhaitoient à leur tendreſſe
Moins de deſirs, dit-on, & plus de liberté.
Mais ces mêmes deſirs ſont une volupté,
Petits oiſeaux, pourquoi vous plaindre?
Hélas! on voit ſi-tôt s'éteindre
Un feu qui par l'eſpoir ceſſe d'être irrité!
Petits oiſeaux, l'Amour eſt un enfant gâté,
Toujours impatient d'atteindre
Aux objets qu'on refuſe à ſon avidité.

(a) *Moineau*, nom d'un petit oiſeau gris, fort commun en France. On a remarqué que les Moineaux vivent neuf ou dix ans. Comme l'Ecriture leur donne le nom de Solitaires, il paroît que Moineau vient, de même que Moine, du mot grec qui ſignifie ſeul.

Leur prix ſe perd à l'inſtant qu'on lui céde,
Et le refus leur donnoit mille appas.
Il eſt de glace aux tréſors qu'il poſſéde;
Il eſt de feu pour tout ce qu'il n'a pas.
Le Tems fit une bréche à la cage du mâle:
L'Amour l'avoit, dit-on, ſecondé quelque peu:
Tout s'uſe ſous les traits de l'un & l'autre Dieu;
Pour la deſtruction leur puiſſance eſt égale.
Il faut à la priſon remettre des barreaux:
La même cage alors reçoit les deux Moineaux:
L'amant alla coucher au nid de ſa maîtreſſe.
Qui fut le plus content de l'hôte ou de l'hôteſſe?
Ils le furent également.
Ce jour-là leur amour éclata vivement.
Le lendemain il fut moins tendre.
A peine ils ont cinq fois compté l'aube en ce lieu;
L'autre cage revient: le mâle alla s'y rendre
Sans ſoupirs, ſans regrets, même ſans dire adieu.

FABLE XII.

LE RENARD ET SES ENFANS.

JADIS certain Renard, bon père de famille,
Parmi tous ſes enfans entretenoit la paix.
Chez lui l'on ne voyoit jamais,
Comme chez les humains, pour une peccadille,
Pour moins encor, parens contre parens,
Se déchirer à belles dents.
D'Atropos l'implacable haine

Eût épargné peut-être un Renard ſans vertu;
Mais pour celui-ci l'inhumaine,
Entre ſes doigts déja ne tournoit qu'avec peine
Un fuſeau plus qu'à demi-nu.
Un beau matin il paſſa l'onde noire.
Vous autres bonnes gens, tout d'un coup allez croire
Que des Renards ſes fils il fut fort regretté;
Moi qui de tels regrets connois la rareté,
Qui ſai qu'on ſonge moins au défunt qu'à l'armoire,
J'aurois gagé que ſon trépas
En feroit d'abord des ingrats,
Et de leur union termineroit l'hiſtoire.
Renards communément n'ont pas de coffre-fort;
Mais celui-ci, dit-on, laiſſoit après ſa mort,
Maints Poulets, maints Canards, maints Coqs pour héritage;
Il fallut faire le partage,
Dès-lors plus d'amitié, plus de paix, plus d'accord.

*FABLE XIII.

LE CHARDON.

DANS un pays rempli d'ânes & de chardons (a),
(Car la bienfaiſante nature,
Où l'animal pullule, eſt prodigue des dons
Qui ſervent à ſa nourriture)
Le Bœuf un jour paſſant: Maîtres aliborons,

(a) *Chardon*, plante épineuſe, dont il y a pluſieurs eſpèces. Le chardon commun ou épine blanche ſauvage, eſt celui que l'âne préfere.

A quoi bon ménager, dit-il, tant de pâture !
Ce n'eſt le tout de vivre, il faut faire du gain :
Vendez du chardon au voiſin.
Taupe : on en vend outre meſure ;
Chacun ſe fait marchand, & marchand de chardon,
Et l'on affame maint canton.
Le Bœuf à la cervelle ſage
Ne l'avoit pas de la ſorte entendu :
Le Bœuf n'avoit pas prétendu
Qu'en faiſant du chardon un lucratif uſage,
A vivre à jeun le peuple fût tenu.
Qu'arriva-t-il de cet abus funeſte ?
Que l'Etat par la ſuite eut de l'argent de reſte,
Et des membres de moins. O le rare pays
Où Plutus à ſa ſuite amène la famine,
Où les jours des gens ſont le prix
Par lequel on prétend racheter ſa ruine !
Quelqu'un dira peut-être : Eſt-ce bien loin d'ici
Qu'on a fait un pareil mécompte ?
Oui, oui, bien loin : c'eſt au Miſſiſſipi.
Mais j'ai ſu que depuis on en avoit eu honte.

FABLE XIV.

L'HIRONDELLE ET L'UN DE SES PETITS.

La défenſe pour nous a je ne ſai quels charmes
Qui doublent le plaiſir dans notre opinion.
Maris, ne vous ſervez jamais de telles armes;
C'eſt ſurcroît de tentation.

Mon fils, diſoit un jour l'Hirondelle (a) tremblante
A l'un de ſes Petits volant aux environs,
Je vois là-haut certains bâtons
Qui m'allarment pour vous; quelque main malfaiſante
Les mit-là pour bonnes raiſons.
Ne vous y frottez pas, croyez-en votre mère.
J'ai vécu; je connois ces perfides humains:
Leur race eſt occupée à dépeupler la terre.
Fuyez; à leur fureur dérobez vos deſtins:
Je vous donne mon fils, un conſeil ſalutaire.
Bon! dit l'autre tout bas, voilà de ſes chanſons;
Propos de vieille radoteuſe!
Je ne puis plus voler que ſon humeur grondeuſe
Ne me faſſe auſſi-tôt eſſuyer vingt ſermons.

(a) *Hirondelle*, petit oiſeau noir & blanc, qui n'habite nos climats qu'au printems & en été. Quelques-uns prétendent que les Hirondelles ſe cachent dans des trous pendant l'hiver. D'autres aſſurent que ſe mettant en tas & formant une eſpèce de mole, elles ſe laiſſent tomber au fond des étangs, où elles demeurent juſqu'au retour de la belle ſaiſon: ils le prouvent même par des exemples. D'autres les font venir d'Afrique, où elles retournent en automne. On immoloit des Hirondelles aux Dieux Lares, parce qu'elles font leur nid dans les maiſons. Elles le bâtiſſent de chaume, de foin & de paille.

Je ne comprends pas quel myſtère
Peut rendre dangereux les bâtons que voilà.
J'en aurai le cœur net. D'une aîle téméraire,
Le drôle à l'inſtant y vola.
Il y fut pris : ces bâtons, dit l'hiſtoire,
Etoient enveloppés de glû.
Il y demeura ſuſpendu,
Bien honteux, comme on le peut croire.
Un enfant arriva qui ſaiſit le vaurien :
Sa liberté fut pour jamais perdue.
Cet appât dans le fond ne lui plaiſoit en rien :
Mais c'étoit choſe défendue.

* FABLE XV.

LE CHYMISTE ET LES FRUITS.

CERTAIN Chymiſte, aimant le jardinage,
Moins par goût que par vanité,
De ſon ſavoir très-entêté,
Avoit l'extravagant uſage
D'enlever à ſes fruits leur première bonté.
Il ſe fut bien gardé, dans leur maturité,
De les préſenter ſur ſa table.
Habile à les décompoſer,
Sa main les dépouillant de leur goût véritable,
Sa main par l'alambic les faiſant tous paſſer,
En exprimoit certaine quinteſſence,
Certain ſuc qui nuiſoit par ſon effervescence,
Et que pour le fruit même il prétendoit donner.
Aux yeux de qui ſait raiſonner,

Certes, s'écrioit-il d'un ton de ſuffiſance;
Ces fruits bruts & groſſiers, ouvrages du hazard;
Acquérant en nos mains un degré d'excellence,
Pour être bien goûtés ont beſoin de notre art!
Tu te trompes, lui dit un Sage:
Tes fourneaux valent-ils les céleſtes rayons
De l'aſtre qui mûrit le fruit le plus ſauvage?
Ami, crois-moi, laiſſe ces dons
Tels que tu les reçois des mains de la nature.
Dieu t'a permis d'en aider la culture,
Mais non de changer en poiſons
Leur délicate nourriture.
Le Chymiſte orgueilleux rejetta ces raiſons.

PAR un ſemblable excès maint Auteur ſe ſignale:
Il décompoſe en cent façons,
Il ſubtiliſe la Morale;
Et fait tant qu'en venin il change ſes leçons.
Eh! laiſſez dans nos cœurs, qu'un inſtinct sûr éclaire,
Laiſſez de nos devoirs mûrir le ſentiment:
Sans votre dangereux talent,
Ils auroient aſſez de quoi plaire.
Vous en ôtez le goût en les analyſant.

FABLE XVI.

CLOÉ ET FANFAN.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Pérette, (a)
Pérette qui l'avoit nourri;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour ſon ami,
Et logeant la fierté déja ſous ſa bavette.
Fanfan grandit; & malgré les avis
De Cloé, mère tendre & ſage,
Son orgueil s'accrut avec l'âge:
Le fripon inſultoit tous les gens du logis.
Que fit Cloé pour corriger ſon fils?
Cloé par un adroit menſonge
Vint à bout de changer ſon cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juſte deſtin vous plonge:
Vous n'êtes point à moi; Pérette & ſon mari
Ont trompé tous deux ma tendreſſe;
Ce ſecret vient d'être éclairci.
De vous ſacrifier ils ont eu la foibleſſe.
Soit amour pour Colas, ſoit toute autre raiſon:
Soit l'eſpoir de tirer quelque jour avantage
Des tréſors uſurpés par vous dans ma maiſon,
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état & d'héritage.

(a) Voyez la première Fable de ce Livre, intitulée *Fanfan & Colas*.

Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur déteſtable artifice :
Colas eſt mon enfant & vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de ſa nourrice ;
Il va rentrer aujourd'hui dans ſes droits,
Et vous allez partir : votre orgueil en murmure ;
Adieu, je ſentois bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevoit point ſa voix.
Fanfan troublé, muet, l'œil fixé ſur ſa mère,
A ce nom de Colas laiſſe couler des pleurs.
Cloé tournant les yeux ailleurs,
Pour pouſſer juſqu'au bout l'affaire,
Tient ferme, le dépouille, & lui met les habits
Qu'il devoit porter au village.
Mille ſanglots alors échappent à ſon fils,
Les pleurs inondent ſon viſage ;
Il parle enfin : Maman, que vais-je devenir ?
Mal vêtu, mal nourri, fils du payſan Pierre,
Je ſerai malheureux .... Oui, Colas, mais qu'y faire ?
Le ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous mépriſiez mon fils & votre mère,
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour ſubſiſter oblige de ſervir ;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au ſein du bonheur
Les retours du ſort ſont à craindre
De vos cruels dédains reconnoiſſez l'erreur.
Si mon fils alloit vous les rendre ?
S'il alloit à ſon tour .... Fanfan n'y tenant plus,
Tombe aux pieds de Cloé, déſeſpéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je ſervirai, lui dit-il, votre fils ;
Je le reſpecterai, je lui ſerai ſoumis.

C'en fut aſſez pour cette ſage mère,
Qui ſe ſentoit trop attendrir :
Elle embraſſa ſon fils, quitta cet air ſévère,
L'appella par ſon nom, loua ſon repentir,
Et déſormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon ſalutaire.

FABLE XVII.

L'ABRICOTIER.

Un Manant imbécile, & vain par conſéquent ;
Car l'un ne va jamais ſans l'autre,
Et je crois l'eſprit d'un Manant,
En ce point-là, peu différent du nôtre :
Un Ruſtre ſe plaignant qu'un deſtin trop ingrat
Ne l'eût pas placé ſur le trône,
Attendu ſes talents pour régir un État ;
Blâmant, critiquant tout, & gloſant ſur le prône ;
Apperçut un Abricotier,
Tortu, mais jeune encore, & qu'un Jardinier ſage
S'étoit contenté d'étayer.
Mon Dieu! que d'hébêtés, dit-il, dans mon village
Ces gens-ci, par exemple, ont bien trouvé cela :
Ils ont long-tems rêvé, je gage,
Pour accoûtrer ainſi l'arbriſſeau que voilà.
Eh! parbleu, ſi c'eſt leur envie
de redreſſer cet arbre-là ;
Il penche par ici, qu'ils le courbent par-là :
Sous l'effort de leur bras il faudra bien qu'il plie.

Je n'ai jamais été Jardinier de ma vie
Et contre eux je vais parier,
Qu'en moins de quatre coups, de leur Abricotier
Je corrige à l'inſtant la pente vicieuſe.
Il dit, & commença d'abord par le lier,
Puis s'efforçant de loin de le faire plier,
Il attiroit à lui ſa tige tortueuſe.
Il croyoit agir ſagement:
Garo ne ſongeoit pas que c'eſt une folie
De détruire un défaut par un autre penchant.
Pomone avec chagrin voit agir ce Manant.
Sa ſotiſe eſt bientôt punie;
L'arbre crie & ſe rompt, & tombe en gémiſſant.

ÉCOUTE-moi, Pédant, dont la philoſophie,
Au lieu de les régler, dérange nos cerveaux,
J'ai peint dans cette allégorie
Les heureux fruits de tes rares travaux.
En des défauts plus grands tu changes mes défauts,
Tu veux me redreſſer & ta main m'eſtropie.

*FABLE XVIII.

LES DEUX RATS.

DANS un coin de l'Académie
Deux Rats un jour s'entretenoient tout bas:
(Rats venus du dehors). L'un ne concevoit pas
Que la Fable en ce lieu fût ſi fort applaudie.
L'autre vieux, mais très-vieux, & qui même autrefois
S'étoit gliſſé dans cette Compagnie
Quand Lamotte y portoit la voix,

Dit : L'ami tu n'as pas aſſez d'expérience :
Il faut avoir mes ans pour réſoudre ce cas.
Ces hommes que tu vois là-bas,
Dans les routes de la Science
De leurs pareils guident les pas.
Celle des mœurs, du goût, de l'harmonie
Occupe ſur-tout leur loiſir.
Il fut entre eux jadis un excellent génie,
Qui chez nous autres fut choiſir
Des exemples frappans pour remplir cette tâche.
Contre la vérité ſouvent l'homme ſe fâche :
Il la lui fit aimer ſous ce déguiſement
Appellé Fable, Apologue autrement.
(Le Rat ſavoit cela pour avoir dans ſa vie
Rongé bien des recueils de telle Poëſie).
Après lui vint un auteur moins exquis ;
Et celui-là, je l'ai connu, mon fils.
Il mit dans l'Apologue une fineſſe extrême.
Il fut prôné : mais le premier, on l'aime,
On l'arrache à nos dents, & l'on diſoit ici
Qu'à la Fable il falloit renoncer après lui.
Ecoute maintenant ; c'eſt un autre langage :
Nivernois vient de lire (a). Eh bien ! à chaque image
Sous laquelle il a fait briller la vérité,
Tout l'auditoire tranſporté
A reconnu d'abord les traits du premier ſage.

Ne preſcrivons jamais à la poſtérité
Une louange ſans partage.

(a) Cette Fable fut faite au ſortir d'une ſéance publique de l'Académie françoiſe, où ce Seigneur en avoit lu pluſieurs qui avoient été généralement applaudies, comme toutes celles qu'il y a lues depuis.

FABLE XIX.

LE JEU DE PALET.

CERTAIN Palet adroitement lancé,
Part comme un trait, & le voilà placé
Près du but. La place étoit bonne,
Il n'y craignoit, dit-on, perſonne;
Quand ſoudain par un autre il ſe voit repouſſé.
Un troiſieme à ſon tour donne au ſecond la chaſſe.
Un quatrieme part, tombe, roule & ſe place
Sur le but même. Il a gagné.

MEME cas tous les jours arrive chez les hommes.
Nous courons tous tant que nous ſommes,
Vers certain but plus ou moins éloigné.
Tel qui l'atteint d'abord eſt débuſqué ſur l'heure:
C'eſt ſouvent au plus ſot que la place demeure.

FABLE XX.

LES FOURMIS.

LA Reine des Fourmis (a) mourut: on la pleura.
Le trône étoit héréditaire.
Elle n'avoit qu'un fils; ce fils lui ſuccéda.
Mais il n'imita point les vertus de ſa mère,
Et bientôt on le détrôna:
Ce peuple avec ſes Rois n'entend pas raillerie.
Voulant à l'avenir éviter un tel cas,
Il abolit la monarchie.
Il fallut pour cela convoquer les États.
Ils créèrent des Magiſtrats;
Ils accrurent la tyrannie;
Et de ce nouveau joug chacun fut bientôt las.
Pour avoir mal choiſi, ces inſectes conclurent
Qu'un tel gouvernement ne leur convenoit pas;
Et leurs meilleurs cerveaux dès l'inſtant réſolurent
De n'avoir déſormais ni Magiſtrats ni Roi:
Le Louvre fut détruit & les loix diſparurent.
Alors chaque Fourmi ne vécut que pour ſoi.

(a) *Fourmi*, petit inſecte laborieux, à qui l'on prétend que la nature a donné une ſorte de prudence, qui conſiſte à faire des proviſions en été pour ſe nourrir pendant l'hiver. Ce fait, quoique démenti par des obſervations modernes, eſt ſi généralement reçu, qu'on peut continuer à le citer pour exemple, ſur-tout dans des Fables. Il y a différentes eſpéces de Fourmis, dont les unes ſont aîlées; il y en a de rouges, de noires & de jaunes. Elles ſont ſi groſſes en Afrique & dans d'autres lieux des Indes, qu'elles y ſont redoutables par les ravages qu'elles commettent. Elles s'y bâtiſſent des logemens, dont les Voyageurs font des deſcriptions ſurprenantes, & qui ont juſqu'à huit pieds de profondeur. La réſine laque eſt due à des Fourmis volantes.

Que m'importe ſi ma voiſine
Pour paſſer ſon hyver n'a pas aſſez de grains?
Je n'irai pas quitter le ſoin de ma cuiſine
Pour enrichir ſes magaſins :
L'une ainſi raiſonnoit. Grace à Dieu, diſoit l'autre;
Mon grain me durera quatre bonnes ſaiſons;
Plutôt que de donner du nôtre,
Le printems & l'été nous nous repoſerons.
Pluſieurs avoient, parmi ces inſectes avares,
Au pied d'un petit mont établi leurs foyers;
D'autres ſur la hauteur avoient mis leurs Dieux Lares.
L'Aquilon de ceux-ci vuide un ſoir les greniers.
Les Dames d'en-bas toutes fières
D'avoir leurs magaſins entiers,
Quand ils viennent quêter, rejettent leurs prières.
Mais la pluie à ſon tour ravageant leurs logis,
Ces beſtioles trop altières
Vont des rives du Styx groſſir les fourmillières.
Leurs voiſins par l'épargne & le tems rétablis,
Les laiſſèrent périr ſans en être attendris.
Une jeune Fourmi vit un jour avec joie
Un bel épi de bled à deux pas de ſon trôu.
Vingt Fourmis près de-là trotoient ſans ſavoir où:
Aidez-moi, leur dit-elle, à charger cette proie.
C'eſt très-bien dit vraiment, répond chaque Fourmi;
Allez vous fatiguer pour cette Demoiſelle?
Quant à moi, je prends l'air; mon grenier eſt rempli:
Le ciel vous aſſiſte, la belle!
De leur mépris barbare elle ſe vengea bien;
(Le dépit donne du courage:)
Tandis qu'elles goûtoient les plaiſirs du voyage,
La Dame alla piller leur bien.
De retour au logis, les autres ne trouvèrent

Que

Que la moitié de leur proviſion ;
Pour unique reſſource elles ſe déſolèrent ;
Perſonne ne prit part à leur affliction.

Les hommes deviendroient bientôt inſociables ;
S'ils ne connoiſſoient plus ni Monarques ni loix ;
Et les refus cruels qu'eſſuieroient leurs ſemblables
Leur nuiroient à tous à la fois.
Cérès a dans mon champ répandu ſes largeſſes ;
Ce que j'aurai de trop ſera pour mon voiſin,
Qu'elle a privé de ſes richeſſes ;
Et ſa reconnoiſſance eſt un tréſor certain,
Où je puiſerai l'abondance,
Quand Cérès me voyant avec indifférence,
Pour lui ſeul ouvrira ſon ſein :
Tel eſt le fondement de la loi naturelle ;
Mais tant de paſſions en détachent nos cœurs,
Que pour nous ramener vers elle,
Il faut des Dieux, des Rois, & des Décrets vengeurs.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

LA Fontaine, (a) ce guide aimable,
Dont j'oſe dans ce tems ſuivre les pas hardis,
Compoſa ſes charmans écrits
Pour un ſiécle bien moins coupable.

(a) *La Fontaine* (Jean de) étoit de Château-Thierri en Champagne. Il parvint juſqu'à l'âge de 22. ans ſans connoître ſes talens pour la poëſie, & ce fut la lecture d'une ode de Malherbe qui les développa. On ſait quel uſage il en a fait. Il y a dans tous ſes ouvrages des beautés qu'on ne trouve point ailleurs. M. Foucquet, Sur-Intendant des finances, lui fit une penſion. Cet admirable Fabuliſte trouva encore de généreux Protecteurs dans M. le Prince, M. le

Il n'eut à cenſurer que des vices communs,
Des ridicules de tout âge.
Nul n'abuſoit alors du beau titre de Sage.
Les cris de la nature, à préſent importuns,
Pouvoient encor ſe faire entendre.
Au criminel honneur d'affranchir les humains
Des nœuds les plus ſacrés, des devoirs les plus ſaints,
Perſonne ouvertement n'auroit oſé prétendre.
Ces excès odieux nous étoient réſervés.
Déplorables effets des bornes du génie!
A force de raiſon nos cœurs ſont dépravés.
Que juſque-là cette raiſon s'oublie;
Que pour ouvrir nos yeux
A la Philoſophie,
Elle étouffe en nos cœurs cet inſtinct précieux,
Ce germe renaiſſant de pitié, de tendreſſe,
Qui nous fait plaindre, aimer, ſervir l'humanité;
De ce coupable effort mon eſprit révolté,
Si c'étoient-là ſes traits, haïroit la ſageſſe.

Prince de Conti, M. de Vendôme, M. le Duc de Bourgogne, Meſd. de Bouillon & de Mazarin, & une amie ſincère dans Mad. de la Sablière, qui le retira chez elle. Il fut attaché pendant quelque tems en qualité de Gentilhomme, à la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monſieur. On remarquoit en lui le même eſprit de ſimplicité, de candeur, de naïveté, que nous admirons dans ſes livres. Il mourut à Paris le 13. Mars 1695. âgé de 74. ans, & fut enterré dans le cimetière de ſaint Joſeph, à côté de ſon ami Molière.

FABLE PREMIERE.

LE PATRIARCHE.

Un Vieillard au trépas s'avançoit ſans efforts;
Et l'âge chaque jour lui rendoit plus aiſée
La route qui conduit au royaume des morts:
Un de ſes pieds touchoit le ſeuil de l'Élyſée.
Ayant vécu ſans crime, il mouroit ſans remords.
Ce Sage comptoit ſes années
Par d'utiles vertus l'une à l'autre enchaînées.
L'univers avoit profité
De ſon long ſéjour ſur la terre.
Généreux citoyen, ſenſible époux, bon père,
Ses momens furent tous à la ſociété.
Pour elle il encenſa le Dieu de la richeſſe,
Heureux d'avoir acquis, parce qu'il put donner.
De nœuds ſacrés pour elle il voulut s'enchaîner,
Heureux de l'augmenter des fruits de ſa tendreſſe.
Toujours utile au monde, il n'eut point la foibleſſe
De le quitter par dégoût, par ennui.
Il ne crut pas devoir ravir à ſa patrie
L'exemple des vertus, ſes ſoins, ſon induſtrie,
Ni chercher le repos dans la haine d'autrui.
Des ans de ce Vieillard la meſure eſt complette,
Et le ciel va bientôt le rappeller à lui.
La Mort aux environs promenant ſon ſquelette,
Sur ſon chemin, prend en attendant mieux,
Un Philoſophe ingrat envers les Dieux,
Miſantrope chagrin, dont la langue indiſcrette

Au monde qu'il fuyoit vouloit rendre odieux
De la ſociété les liens précieux.
On la laiſſe attaquer cet homme en ſa retraite.
Quoiqu'il fût jeune encore, à peine on le regrette;
A peine on s'apperçoit qu'il a quitté ces lieux.
Enfin, précipitant ſa marche,
La Mort, la Mort arrive au lit du Patriarche.
La cruelle d'abord fixa ſes yeux jaloux
Sur ce vieil habitant du monde,
Victime tant de fois échappée à ſes coups.
Autour de lui régnoit une douleur profonde;
Enfans, amis, valets que ſes ſoins généreux
Traitoient en amis malheureux,
Tous pleuroient, tous ſembloient pleurer entre-eux un père.
La Mort alloit frapper une tête ſi chère,
Mille cris un inſtant ſuſpendent ſon courroux;
Un inſtant ſeulement; & l'affreuſe Déeſſe,
Sous ſes doigts décharnés preſſant ce foible corps,
Uſé, flétri par la vieilleſſe,
Achève d'en briſer les fragiles reſſorts.
Quoiqu'on eût dès long-tems dû prévoir ſes atteintes;
Malgré le poids des ans, malgré la loi du ſort
Qui nous ſoumet tous à la mort;
Les cœurs ſur ce Vieillard s'ouvrent encore aux plaintes;
La ſageſſe après ſoi laiſſe un long ſouvenir.
On plaignit ſes enfans, on pleura ſon grand âge:
Il avoit de ſes jours fait un ſi bel uſage!
Ces hommes, diſoit-on, ne devroient pas mourir.

On n'en dit point autant de ces prétendus Sages,
Qui d'un faux dehors revêtus,
Se croyant plus parfaits, plus leurs mœurs ſont ſauvages,
N'ont que le maſque des vertus;

Fardeau du genre humain que leur perte ſoulage.
L'univers perd beaucoup dans un bon citoyen,
Dont la poſtérité pourtant le dédommage;
Ceux-là meurent entiers, l'univers n'y perd rien.

FABLE II.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL.

On m'a conté qu'une Bourrique,
En dépit de ſa voix, & du peu de talens
Dont l'avare nature orna ces ſotes gens,
Voulut apprendre la muſique.
Pour réuſſir en ſon projet,
L'animal chaque jour alloit dans la forêt,
Étudier le chant de Philomèle. (a)
Il ne l'eut pas entendu quatre fois,
Qu'il ſe flata de l'emporter ſur elle.
Ah! vraiment, diſoit-il, j'ai bien une autre voix!
Je vais gager, ſans trop de vaine gloire,
Que tous les chantres de ce bois
Au moindre de mes ſons céderont la victoire.
Auſſi-tôt l'orgueilleux Baudet
Se met à braire à pleine tête.
Effrayé de cette tempête,
Dans tous les environs le peuple aîlé ſe taît.
C'en fut aſſez, l'impertinente bête
S'attribua l'honneur d'un triomphe parfait.

(a) *Philomèle*, c'eſt à dire, le Roſſignol, petit oiſeau de couleur rougeâtre, dont le ramage eſt admirable. Il vit de mouches & d'araignées, & chante nuit & jour, juſqu'au tems où il fait ſes petits, après quoi il devient muet. Pline l'appelle *le Chantre de la Nature*.

****

*FABLE III.

LES DEUX CHATTES ET LEURS PETITS.

Un jour dans un grenier je vis deux Chattes mères;
Mères comme, entre nous, certains Princes ſont pères
Des peuples qui leur ſont ſoumis; (a)
Prêtes à dévorer au beſoin leurs Petits,
Et les aimant en Chattes, c'eſt tout dire.
Entre elles il ſurvint des débats pour l'empire.
Ce coin-ci m'appartient. Point du tout, c'eſt à moi.
A vous? A moi-même. Et pourquoi?
Pourquoi? ce n'eſt pas-là l'affaire:
Que la guerre en décide. Eh bien! ayons la guerre.
C'étoit jadis, en langage de Chat,
Contre ſon ennemi ſoi-même ſe défendre.
Mais chez ce peuple ſcélérat
Nos mœurs n'ont pas de peine à prendre.
C'eſt par le bras d'autrui que chez nous l'on ſe bat:
Il ſeroit beau qu'un Potentat,
En fait de coups, fût recevoir & rendre!
De leurs petits formant chacune un bataillon,
Nos deux Chattes leur font diſputer la victoire.
Ils étoient déja grands, partant méchans, dit-on.
Quatre Chats des deux parts, animés par la gloire,

(a) La ſuite indique aſſez qu'il faut entendre ici les Conquérans, à qui, ſelon Deſpréaux,

L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.

Sans ſavoir pourquoi, ni comment;
Se vont tuer tout bonnement;
Et les mères ſont-là qui les regardent faire.
L'un d'eux qui n'avoit pas l'ame encor bien guerrière,
Prend la fuite en prudent minet;
Et ſa mère l'étrangle net.
Puiſqu'il nous faut mourir d'une ou d'autre manière,
Faiſons de notre mieux, diſent les autres Chats.
L'action engagée, un, deux, trois ſont à bas:
Trois de chaque côté; c'étoit l'armée entière
De la mère du Déſerteur.
Grace peut-être à ſa rigueur
Un dernier fils de l'autre eut le deſtin d'Horace. (a)
Mais la pate caſſée & les deux yeux crevés,
Il paya cher l'honneur d'avoir gardé la place.
Or à préſent vous concevez
Quel fruit il en revint aux deux barbares mères:
D'un côté les Petits & le grenier perdus;
Et de l'autre un enfant perclus,
Reſte de quatre. Autant en font nos guerres.

(a) *Horace*, célèbre guerrier de Rome. Choiſi, avec ſes deux frères, pour combattre contre les trois Curiaces de l'armée des Albins, il revint ſeul triomphant de ce combat cruel, & ſoumit par cette victoire la ville d'Albe aux Romains. On ſait comment Corneille a traité ce ſujet.

*FABLE IV.

LE MOUTON ET LA BERGÈRE.

Vous le croyez qu'il n'eſt rien ſur la terre
De comparable en douceur au Mouton?
Je l'ai cru comme vous, je n'en fais pas myſtère
Mais voyez combien j'étois bon!
Dans certain bourg il en fut un n'aguère
Qui par ſes geſtes & ſon ton,
Par ſon bêlement débonnaire,
Edifioit tout le canton.
Il n'étoit point d'enfant qui, ſoit jeu, ſoit careſſe,
A Robin mouton ne fit piéce,
Tantôt lui préſentant pour ſauter un bâton,
Et tantôt le menant en leſſe,
Ou le tirant par ſa toiſon.
Sur tout ce badinage il entendoit raiſon.
Mais un jour qu'il étoit moins gai qu'à l'ordinaire,
Voici qu'une jeune Bergère
Détache un ruban de ſon ſein
Pour en parer la tête de Robin;
Faveur qu'à Colin même elle n'eût oſé faire.
Et d'abord Robin en colère
Souffre avec peine une ſi belle main,
Puis du front la repouſſe, & puis, & puis enfin,
Renverſe rudement Chloé ſur la fougère,
Foulant aux pieds rubans & pannetière,
Et roſe encore, & muguet & jaſmin,
Par cette chûte éparpillés à terre.

Qu'on vante après cela cet animal ſi doux !
C'eſt un caprice, direz-vous.
Caprice ſoit : mais il eſt bien étrange.
Je dirai cependant, non pas à ſa louange,
Que l'homme en a de pareils quelquefois :
J'entends l'homme en ſanté, je fais grace aux malades.
Heureux celui qui, dans le mois,
N'a qu'une ou deux de ces boutades !

FABLE V.

LES MITES. (a)

Sur un fromage de Hollande,
Des Mites reſpiroient, trotoient, s'émancipoient.
Autour d'une table aſſez grande
A Pomone, à Bacchus des gens ſacrifioient.
Non ſans bruit : de Bacchus le culte ainſi l'ordonne.
Mites de diſputer. L'une diſoit : Il tonne.
Non, diſoit l'autre ; c'eſt le vent.
Le fromage entamé, la gent Mite s'étonne
Que le globe ait changé de face en un inſtant.
Maint rocher écraſe en tombant
Maint Philoſophe qui raiſonne
Sur ce fatal événement,
Ou maint eſprit-fort (b) qui prétend
Que ce bruit ne tuera perſonne.

(a) *Mite*, inſecte très-petit, qui naît dans le fromage & ailleurs.

(b) *Eſprit-fort.* » Les Eſprits-forts, » dit la Bruyere, ſavent-ils qu'on » les appelle ainſi par ironie ? Quelle » plus grande foibleſſe que d'être » incertain quel eſt le principe de » ſon être, de ſa vie, de ſes ſens, » de ſes connoiſſances, & quelle en » doit être la fin ! »

Un jour ſe paſſe. Un jour c'étoit comme cent ans.
Dames Mites diſoient à leurs petits enfans :
Il fut un tems que la terre étoit ronde.
Mais, je ne ſai par quel deſtin,
De forme un jour elle changea ſoudain.
Plus d'un peuple y périt. Hors des bornes du monde,
Un être tout-puiſſant diſpoſe de nos jours.
Les enfans prenoient ce diſcours
Pour un conte de vieille, enfanté par la crainte.
Le fromage reçoit une ſeconde atteinte;
Autre brèche fatale à nombre d'habitans.
Ceux-ci morts, la race ſuivante
Traitant de radoteurs ſes pères, ſes ſçavans,
De ces triſtes événemens
Trouva l'hiſtoire extravagante.
Il ſe pouvoit que le hazard,
Que le tems eût du globe altéré la figure;
Mais vouloir qu'à cette aventure
Je ne ſai quel pouvoir eût eu la moindre part
C'étoit ſotiſe toute pure.
Du fromage il reſtoit à peine un demi-quart,
L'inſecte né le ſoir n'en croit pas davantage
A ce pouvoir ſuprême, à cet être inconnu,
Par ſes ayeux tant rebattu.
Sur le dernier morceau, pour terminer l'hiſtoire,
Le dernier mourut ſans y croire.

INCRÉDULES mortels, ceci s'adreſſe à vous :
Race ingrate, parlez; ſera-ce quand la foudre
Aura réduit ce globe en poudre,
Que d'un être vengeur vous craindrez le courroux ?

FABLE VI.

LA COLÈRE DU LION.

Les États du Lion (a) touchoient à ceux de l'Ours, (b)
Et quoique ces meſſieurs & tout peuple ſemblable,
Soient gens d'un naturel aſſez peu ſociable,
Rien n'avoit juſqu'alors diviſé les deux cours.
Celle du Seigneur Ours étoit la moins aimable.
On y rimoit par fois, mais en mauvais jargon :
Leur langue, à dire vrai, n'eſt pas encor polie.
Des Ours rimer ! Et pourquoi non ?
Tant d'Ours ont parmi nous cette folle manie !
Tant d'Anes l'ont encore ! Un couplet de chanſon

(a) *Lion*, le plus noble & le plus courageux de tous les animaux. Cette raiſon l'en a fait nommer le Roi. Les anciens ont cru fauſſement qu'il avoit peur du coq. M. de Buffon nie qu'il dorme les yeux ouverts. Il voit la nuit comme les chats, ne dort pas long-tems, & s'éveille aiſément. » Sa taille eſt ſi bien » priſe & ſi bien proportionnée, » dit l'éloquent hiſtorien de la na- » ture, que ſon corps paroît être » le modele de la force, jointe à » l'agilité : auſſi ſolide que ner- » veux, n'étant chargé ni de chair » ni de graiſſe, & ne contenant » rien de ſurabondant, il eſt tout » nerf & tout muſcle ». Il n'y a pas de Lions à la Chine, quoiqu'il y ait toutes ſortes de bêtes ſauvages. L'Afrique en produit beaucoup. » Le » Lion né ſous le ſoleil brûlant de » cette troiſieme partie du monde, » dit encore M. de Buffon, eſt le » plus fort, le plus fier, le plus » terrible de tous : nos loups, nos » autres animaux carnaciers, loin » d'être ſes rivaux, ſeroient à peine » digne d'être ſes pourvoyeurs ». (Il y a une eſpece de Lynx qu'on appelle *le pourvoyeur du Lion*.)

(b) *Ours*, animal féroce, mais qui s'apprivoiſe juſqu'à pouvoir être dreſſé à danſer & à faire divers tours. Son poil eſt épais, de couleur grife, quelquefois noire, & blanche dans les pays ſeptentrionaux, ſur-tout au tems des neiges. Sa graiſſe fournit une très-bonne huile.

Fait ſur ſa majeſté Lionne,
Par un Ours déſœuvré, cauſtique outre cela,
Remplit ces deux États des fureurs de Bellone.
Aux oreilles du ſire un flateur en parla.
L'orgueil ſur de tels cas eſt toujours trop crédule.
Plutôt que d'avaler doucement la pilule,
Sa Majeſté fit tant de bruit,
Qu'un couplet ignoré fut ſû de tout le monde.
Bientôt de ſa vengeance il tire un autre fruit:
Il livre des combats, Bellone le ſeconde;
Et pour une chanſon le peuple Ours eſt détruit.
Quant au peuple Lion, il ne s'en fallut guère
Qu'il ne payât de tout ſon ſang
Les pénibles lauriers de cette heureuſe guerre.
Heureuſe! l'on a tort de placer en ce rang
Les cruelles faveurs que nous fait la Victoire;
On les devroit compter au nombre des malheurs.
Souvent parés de triſtes fleurs,
Victimes de l'État, aux autels de la gloire
Nous portons un encens tout trempé de nos pleurs.
Rois, ce ſont-là vos jeux: mais j'aurois trop à dire.
Voyons comment le redoutable ſire
Juſtifia ſes barbares fureurs.
Le Lion ſavouroit cette joie effrénée
Dont Mars victorieux enivre un cœur guerrier,
Lorſqu'en un combat ſingulier,
Un des ſiens termina ſa triſte deſtinée.
Bien qu'un duel fût ſans pardon,
L'offenſé cependant méritoit quelque grace:
Son rival à l'inſulte avoit joint la menace;
Il avoit même, diſoit-on,
Levé ſur lui la griffe, & frolé ſon menton.
L'offenſe étoit impardonnable;

Il eût autant valu recevoir un ſoufflet :
Mais le Roi ſans pitié fit pendre le coupable.
Alors on ſe ſouvint quel bruit il avoit fait
Pour un injurieux couplet.

FABLE VII.

LE SAGE.

OQUE, ſi je voulois, je citerois ſans peine
Maint autre ſot, maint autre extravagant !
Mais dans le monde il en eſt tant,
Qu'il faut choiſir, pour ne point perdre haleine.

UN homme qui vouloit triompher de ſes ſens,
Et qui n'étoit encor qu'à ſon apprentiſſage,
(a) Chez certain Philoſophe, ou plutôt chez un Sage,
(car ces termes ſont différens,)
Se plaignoit de tenter des efforts impuiſſans
Pour atteindre au ſang-froid d'un grave perſonnage.
Les cerveaux éventés faiſoient tourner le ſien.
Si quelqu'un devant lui ne raiſonnoit pas bien,
Un feu ſéditieux s'allumoit dans ſes veines ;
Il ne pouvoit ſouffrir cet abſurde entretien,
Et formoit mille plaintes vaines
D'entendre des diſcours qui ne ſignifioient rien.

(a) *Chez certain Philoſophe ou plutôt chez un Sage,*
(Car ces termes ſont différens)

Philoſophie eſt un mot grec compoſé, qui ſignifie *amour de la ſageſſe*. La modeſtie des Anciens ne leur permettoit pas de ſe qualifier du nom de *Sages*, mais ſeulement de celui d'*Amateurs de la ſageſſe*. N'abuſe-t-on pas un peu aujourd'hui de ces deux termes, dans une infinité de livres, & même dans certaines coteries, préſidées par des femmes ?

Il faut, lui dit le Sage, ou fuir dans la retraite,
Ou ne vous point choquer d'ouir de tels propos :
Tous les viſages ſont-ils beaux ?
Toute raiſon auſſi peut-elle être parfaite ?
Vous ne prétendez pas corriger un boiteux ;
Sa marche eſt loin, je crois, d'exciter votre haine :
Un eſprit de travers ſe redreſſe-t-il mieux,
Et doit-il cauſer plus de peine ?
Des dons qu'ils vous ont faits remerciez les Dieux.
Ils ne vous ont doué d'une raiſon plus ſaine,
Que pour offrir vos ſoins à ces gens moins heureux,
Et non pour déployer un vain courroux contre eux.
Si leur raiſon fuyant l'appui de la ſageſſe,
De ſe fortifier ne donne aucun eſpoir ;
Vous avez acquitté votre premier devoir :
Il en eſt un ſecond, ſupportez leur foibleſſe.

*FABLE VIII.

LE PONGO ET LES SAPAJOUS.

UN Singe que Pongo l'on nomme, (a)
Dont l'intelligence ſurprend,
Et qui n'eſt pourtant ſeulement
Qu'un peu plus que Singe & moins qu'homme,
Fit grand bruit autrefois dans notre continent.

(a) *Pongo*, appellé aux Indes orientales *Orang-outang*, mot qui ſignifie *Homme ſauvage*, *Homme des bois*. C'eſt de tous les Singes, celui qui reſſemble le plus à l'homme ; & il eſt proportionné de même.

Il ornoit la ménagerie
D'un Roi qui, quand il étoit las
Des Courtiſans, dirigeoit là ſes pas,
Pour s'amuſer d'une autre ſingerie.
Or, voici le portrait de ce Singe étonnant:
De longs bras, un grand corps, figure preſque humaine,
Et comme nous ſe ſoutenant
Sur deux pieds ſans aucune peine;
A table, comme nous, mangeant, & découpant
Dans de l'argent ou de la porcelaine;
De la ſerviette s'eſſuyant,
Rempliſſant lui-même ſon verre,
Et les convives ſaluant
Sans répandre une goutte à terre. (a)
Chacun crioit miracle en le conſidérant.
C'en fut aſſez; les gens de ſon eſpèce
Voulurent tous en faire autant.
Tout Sapajou, (b) pour peu qu'il eût d'adreſſe,
Quoiqu'en s'y prenant gauchement
Crut l'égaler par le talent.
Un point ſans plus, leur ôtoit l'avantage
De reſſembler à l'homme autant que lui;
C'étoit la taille & l'air du perſonnage.
Que firent nos magots? Ce qu'on fait aujourd'hui:
A l'animal ils s'attachèrent,
Et ſur ſes épaules grimpèrent,
Croyant par cette ruſe aux yeux des regardans
Se rendre & plus beaux & plus grands;
Mais les regardans les huèrent.

(a) Tout ce que je dis ici, M. de Buffon, dans ſon Hiſtoire naturelle, le raconte d'un Orang-outang qu'il a vu.

(b) *Sapajou*, petit Singe *fort divertiſſant*, ſuivant M. Valmont de Bomare. » Il y en a, dit ce » Naturaliſte, de bruns, de noirs, » de jaunes, de cornus, & à queue » de renard ». Ils diffèrent peu des Babouins & des Guenons, qui égratignent & mordent.

AUTANT

AUTANT en eſt de vous, Singes de notre tems,
Ecrivains dont la taille eſt à peine apperçue,
Et qui, pour être plus en vûe,
Grimpez ſur tel ou tel. Il ſuffit, je m'entends.

FABLE IX.

LE CHARDONNERET.

UN Chardonneret (a) jeune & beau,
Leſte, brillant, adroit, mais un peu trop volage,
Fut eſclave dès le berceau.
Une Belle au printems de l'âge
Etoit folle de cet oiſeau.
Il n'en aimoit pas plus la cage.
Il demandoit pour quels forfaits
On l'avoit chargé d'une chaîne?
Et pourquoi dans deux ſeaux qu'on ſuſpendit exprès,
Il falloit, achetant ſes repas de ſa peine,
Que lui, Chardonneret, puiſât ſoir & matin?
Tandis que l'oiſeau du voiſin,
Un Pinçon (b), diſoit-il, qui ne le valoit guère,

(a) *Chardonneret*, petit oiſeau qui tire ſon origine en françois, comme en grec & en latin, de ce qu'il ſe tient ordinairement ſur les chardons & les épines, dont il mange la graine. Son plumage & ſon chant ſont agréables. Il vit environ quinze ans. On le dreſſe quelquefois à tirer deux petits ſeaux qui contiennent ſon eau & ſa graine, & qui ſont ſuſpendus à une poulie, dans une cage ouverte où il eſt attaché à une petite chaîne.

(b) *Pinçon*, petit oiſeau de paſſage, qui imite le ramage du Roſſignol, qui chante plus l'hiver que l'été, & dont il y a des variétés nombreuſes. Au Cap de Bonne-Eſpérance on trouve une eſpèce de Pinçon remarquable par la conſtruction de ſon nid. Il entrelace artiſtement avec du coton de petites branches d'arbres & de buiſſons, & ſe pratique deux appartemens: celui du mâle eſt au-deſſus de celui de la femelle.

Exemt de tout travail, libre de tout lien,
Mangeoit ſans le gagner, & ſe donnoit carrière
Dans un logis plus vaſte que le ſien.
Il ne demandoit pas liberté toute entière,
Mais qu'on adoucît ſa priſon.
On le fit; on briſa cette chaîne cruelle;
En un brillant palais on changea ſa maiſon.
De joie il compoſa ſur l'heure une chanſon:
On n'en fit jamais de ſi belle!
Le voilà comme le Pinçon,
Allant, venant, ſautant de bâton en bâton,
Pour ſes repas n'ayant qu'à prendre.
Il n'y fut pas deux jours qu'il ne put ſe défendre
De deſirer d'être plus libre encor.
Si je pouvois prendre l'eſſor!
Pourquoi n'a-t-on pas fait cette cage plus haute?
Moineaux qui fendez l'air, que vous êtes heureux!
Je voudrois voyager comme eux:
Content, à la maiſon je reviendrois ſans faute.
Il perdit cette fois ſon tems.

LES vœux de cet oiſeau ſont ceux de bien des gens.

* FABLE X.

LES FURIES.

La vieilleſſe de trop de rides
Sillonne maintenant le front des Euménides ;
Dit un beau jour Pluton au Meſſager des Dieux ;
Je veux les remplacer. Va chercher trois Furies
Qui ſoient par l'âge moins flétries,
Et fais-les deſcendre en ces lieux :
Trois ſans plus : il en eſt là-haut bien davantage.
Soudain Mercure part, & remplit ſon meſſage.
Junon de ſon côté dit à la jeune Iris :
J'ai réſolu de confondre Cypris.
Tout le ſexe là-bas, ſi nous voulons l'en croire ;
Reconnoît ſa puiſſance & celle de ſon fils.
Tâché de découvrir, n'importe en quels pays,
Trois Beautés dont le cœur ait l'éclatante gloire
De ne leur être point ſoumis :
Sinon trois, du moins deux : fais, s'il eſt néceſſaire ;
Pour une ſeulement tout le tour de la terre.
Iris vole auſſi-tôt de climats en climats.
Mais envain : la machine ronde
N'offre à ſes yeux brune ni blonde ;
Pour qui l'Amour n'ait des appas,
N'en offre aucune qu'à Cythère
Ce Dieu n'ait proſternée aux genoux de ſa mère.
Iris retourne ſeule au céleſte pourpris.

Quoi ! pas une, lui dit Junon tout en colère :
O vertu ! .... que Vénus déſormais ſera fière !
Déeſſe, répondit Iris,
Un peu plutôt vos vœux étoient remplis.
Si je n'euſſe été prévenue,
Je vous amenois trois objets
Dont la ſageſſe eſt reconnue,
Trois Belles qu'on ne vit jamais
De l'Amour éprouver les charmes ;
Dédaignant toutes trois les ſoupirs & les larmes,
Toutes trois ſans deſirs & ſans penchans ſecrets.
Mais pour Pluton par Mercure choiſies,
De la terre à mes yeux elles ont diſparu.
Pour Pluton ! trois Beautés, modèles de vertu !
Qu'en veut-il faire ? Des Furies.

FABLE XI.

LA SOURIS ET LE VIEUX RAT.

La Souris dans ſon trou réfléchiſſant jadis
Sur le deſtin des Chats, ſur celui des Souris :
Ce monde, diſoit-elle, eſt un plaiſant ouvrage !
Les grands en chaſſent les petits :
Chacun y ſignale ſa rage ;
Et c'eſt à qui ſe mangera.
Le Seigneur Jupiter qu'on dit être ſi ſage,
A bien mal arrangé cela.

Car pourquoi, par exemple, en créant notre eſpèce,
A-t-il auſſi créé des Chats?
Ces animaux pervers, attachés à nos pas,
Font peu d'honneur à ſa ſageſſe.
Tout en raiſonnant ſur ce cas,
Dame Souris ſe met en quête.
Une ſouricière l'arrête:
Autres plaintes, autre embarras.
C'eſt encore, dit-elle, un tour de cette engeance:
Il me faut périr ſous leurs coups.
Et puis louez les Dieux d'une triſte exiſtence
Qui ſert de jouet aux Matous!
Un vieux Rat converti, voiſin de ſa demeure,
S'en vint lui dire alors: Ma commère, entre nous,
Je vous entends depuis une heure
Tenir les propos les plus fous.
D'abord votre injuſte colère
S'en prend à tort aux Chats. Jamais Chat n'a ſû faire
Une priſon ſemblable à celle-là.
Ce fut l'homme qui l'inventa,
Lui que vengent les Chats de notre brigandage (a)
Vous ſouvient-il de ce fromage
Qui périt l'autre jour ici ſous votre dent?
Vous le voliez à l'homme; & quand l'homme vous prend,
C'eſt Jupiter qui n'eſt pas ſage.
J'ai penſé comme vous, ma commère, mais l'âge
Eſt venu m'enſeigner ce précepte excellent:
Les maux dont nous voulons rendre le ciel garant
Sont ſouvent notre propre ouvrage.

(a) *Le Rat* eſt omnivore, dit M. de Buffon: il ronge, ainſi que la Souris, tout ce qu'il rencontre.

FABLE XII.

LA MOUCHE ET LE PAUVRE HOMME.

En été, ſur le nez d'un Homme,
(Non de ceux que Plutus chérit,
Mais qui ſous l'humble toît que lui-même il bâtit,
Dormoit la nuit d'un profond ſomme,)
Une Mouche, (a) dit-on, alla droit ſe camper.
Et la dame auſſi-tôt y prenant ſon ſouper,
Va, vient, vole & revole, & ſe donne carrière;
En Mouche qui n'a rien à faire;
Piquant juſques au ſang ce nez qui ſe tient coi.
Il ronfloit mieux qu'un nez de Roi.
Quand de ce jeu la commère fut laſſe,
Vers un château ſuperbe elle prit ſon eſſor.
Là par-tout elle voit briller la pourpre (b) & l'or;
Mais aucun n'y repoſe, aucun, quoiqu'elle faſſe,
N'eſt prêt à recevoir ſon incivil abord;
Chacun la maudit & la chaſſe.
La dame s'en retourne aux endroits où l'on dort.

(a) *Mouche.* Quelques Naturaliſtes en diſtinguent quarante-huit ſortes, ſans y comprendre les Moucherons.

(b) *Pourpre* eſt le nom d'un poiſſon de mer, à coquille, qui renferme une liqueur du plus beau rouge, qu'il rend en mourant & qui ſervoit autrefois à faire des teintures précieuſes. On fait aujourd'hui la pourpre avec de la cochenille ou de la graine d'écarlate; & l'on connoît à peine, ſi ce n'eſt peut-être aux Indes, le poiſſon des Anciens, qu'ils appelloient *Murex*.

FABLE XIII.

LE CHIEN D'UN POETE ET LA CHATTE D'UN ABBÉ.

Un Chien avoit la table & le lit d'un Poëte.
De dire s'il faiſoit de ſomptueux repas,
A parler franchement, je ne le penſe pas.
Je garde le ſilence auſſi ſur la couchette :
De lits de plume & de mets délicats
(a) Auteurs & Chiens, dit-on, font rarement emplette.
L'animal cependant, (je veux parler du Chien,)
En ſon taudis natal ſe trouvoit aſſez bien.
Il y vécut toujours comme un Anachorète :
Va-t-il s'imaginer qu'on peut devenir gras,
Ni que dans l'univers il ſoit une retraite
Plus belle que le galetas
Où logeoient près du toît notre Auteur & ſes rats ?
Là tout étoit en proye aux traits de la ſatyre :
Des Souverains ſur-tout il l'entendoit médire,
Vanter l'art de rimer, ſe dire enfant des Dieux.
Le galant là-deſſus ſe forge une chimère :
Si ſon Maître jamais s'en retournoit aux cieux,
Sans doute que lui, Chien, dans la céleſte ſphère

(a) Par ces Auteurs je n'entends point ceux d'un mérite réel : il eſt rare aujourd'hui qu'ils ſoient privés des honneurs & des récompenſes qui leurs ſont dûs. Il n'eſt queſtion ici que de ceux qui par leur médiocrité ne ſont dignes ni de la faveur du public ni de celles de la fortune, & à qui s'adreſſe le conſeil de Boileau : *Soyez plutôt Maçon,*

Occupant un rang glorieux,
Il verroit ſous ſes pieds tous les Chiens de la terre.
Ainſi, tel que l'Auteur, au ſein de la misère,
Ce craſſeux animal étoit préſomptueux.
Certaine Chatte un jour vint lui rendre viſite.
D'un gros Abbé vermeil très-digne favorite,
Elle étoit ronde d'embonpoint.
Il lui fit un accueil conforme à ſon mérite.
La dame cependant ne s'en contenta point:
Mais en Chatte bien née, elle eut la retenue
De ſe déguiſer ſur ce point.
Tout choquoit dans ces lieux ſa délicate vûe.
Une cruche égueulée, une chaiſe rompue;
Pour murs quelques vieilles cloiſons,
Et pour feu, deux méchans tiſons:
Elle aimeroit autant loger en pleine rue.
C'étoit un dégoût bien fondé
Dans une dame entretenue
Par un dévotieux Abbé.
Bonne table, bon feu, bon lit, enfin que ſai-je!
La commère avoit tout en la maiſon du Saint.
Quand du jour cependant le flambeau fut éteint,
Et que, pour s'en aller, elle leva le ſiége,
Quel propos croyez-vous que ſon hôte lui tint?
Il s'imagina faire à cette Chatte honnête,
Pour prix de ſa viſite, un compliment flatteur,
En ſouhaitant de tout ſon cœur
Qu'elle pût être un jour ſous les loix d'un Poëte.

De ce qui tient à nous ſoyons moins éblouis.
La moitié des humains croit valoir mieux que l'autre.
Notre pays natal eſt le plus beau pays;
Le plus puiſſant Roi, c'eſt le nôtre.

FABLE XIV.

L'ANE ET SON MAITRE.

UN Ane des plus ſots prétendoit faire accroire
Que ſa cervelle étoit un tréſor de bon ſens.
On en parleroit dans l'hiſtoire.
Les Dieux avoient ſué vingt ans
Pour former les reſſorts qui jouoient là-dedans.
Raiſon, ſageſſe, eſprit, mémoire,
Il avoit tout en un degré parfait.
Si l'avenir regrette un Socrate (a) Baudet,
La race des Baudets lui devra cette gloire.
Le galant enivré de cet orgueil ſi vain,
Réſiſtant un jour à ſon Maître,
Refuſa d'aller au moulin.
Cet emploi dégradoit ſon être :
Le beau métier pour un Caton ! (b)

(a) *Socrate*, très-célèbre Philoſophe Grec, fils de Sophroniſque, Sculpteur, & de Phœnaréte, Sage-femme, & diſciple d'Archelaüs. Il fut déclaré par l'Oracle, le plus ſage de tous les Grecs. Comme il ſe moquoit de la pluralité des Dieux du paganiſme, & qu'il n'admettoit qu'une Divinité, il fut accuſé d'impiété par Anyte & par Mélite, & condamné à boire du jus de ciguë qui l'empoiſonna. Il mourut avec une conſtance admirable, 400. ans avant J. C. âgé de 70. ans. Socrate étoit Athénien. Il n'a laiſſé aucun écrit : il avoit ſeulement mis en vers, pendant ſa priſon, les Fables d'Eſope ; mais ces vers ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

(b) *Caton*. Il y a eu deux célèbres Romains de ce nom ; Caton le Cenſeur, qui étoit, ſelon Cicéron, excellent Orateur, Sénateur accompli, & grand Général ; & Caton d'Utique, arriere petit-fils du précédent, qui s'attacha à la ſecte des Stoïciens, où il puiſa une grandeur d'ame admirable. Il ſuivit le parti de Pompée contre Céſar ; & après la bataille de Pharſale, pour ſe dérober au reſſentiment du vainqueur, il ſe mit ſur ſon lit, lut deux fois le Traité de l'immortalité de l'ame de Platon, & ſe donna un coup de poignard, dont il mourut à l'âge de 48. ans.

Ha! je trouve celui-là bon;
Dit Gros-Jean le Meûnier. Et que prétends-tu faire?
Penſer, reprit l'Aliboron:
Je ne veux plus déſormais d'autre affaire.
Faites porter vos ſacs à quelque Ane vulgaire;
Et reſpectez un Sage comme moi.
Le bon homme ſe tût. Quelle mouche le pique,
Diſoit-il en lui-même? il eſt fou ſur ma foi:
Gros-Jean, la tête tourne à ta pauvre Bourrique.
Ce mal lui vient je ne ſai d'où.
Laiſſons-la penſer tout ſon ſou;
Et cependant retranchons ſa pitance.
Ce parti n'étoit pas trop ſot pour un Meûnier.
L'Ane bientôt ſe laſſa d'un métier
Qui ne rempliſſoit pas ſa panſe.
Il ſe plaignit. Gros-Jean tout auſſi-tôt
Lui dit: Impertinente bête,
Me prends-tu pour un idiot?
Quel fruit me revient-il des rêves de ta tête?
Porte ton bât, travaille, & l'on te nourrira.

TOUT en iroit mieux ſur la terre
Si chacun ſe bornoit à faire
Le métier pour lequel Jupiter l'appella.

*FABLE XV.

LE PAPILLON ET LE FLAMBEAU.

Un Papillon étoit déſeſpéré
De s'être brûlé l'aîle à certaine bougie
Dont l'éclat l'avoit attiré.
On ne m'y prendra de ma vie,
Diſoit-il d'un ton pénétré.
Piége maudit! ſans ma folle imprudence,
Me verrois-je à préſent dans l'état où je ſuis?
Toujours quelques maux ſont les fruits
De la tardive expérience.
Mais ce premier malheur m'apprend
A n'en pas courir un plus grand.
A peine a-t-il fini cette triſte élégie,
Qu'un flambeau ſe préſente à ſa vue éblouie:
Soudains remords, ſermens, voilà tout oublié,
L'enfant de l'air fit encor la folie.
D'y voler, quoiqu'eſtropié.
Il y perdit l'autre aîle, & puis la vie.

FABLE XVI.

LA MÈRE ET LA MORT.

RÉSERVIEZ-vous, grands Dieux, ce prix à ma tendreſſe!
En proye à toutes les erreurs
Qu'embraſſe imprudemment une aveugle jeuneſſe,
Aux dangereux plaiſirs s'abandonnant ſans ceſſe,
Hélas! mon fils s'égare & perd le goût des mœurs!
Lui, dont avec plaiſir j'ai cultivé l'enfance,
Cet arbre où brilloient tant de fleurs,
Quand j'en attends des fruits, trahit mon eſpérance!
Ah! combien tes erreurs me coûtent de regrets!
Tu veux avancer ma carrière,
O mon fils! la vertu pour toi n'a plus d'attraits;
Et j'ai ceſſé de t'être chère!
Ainſi dans ſa douleur amère,
Sur les égaremens de ſon malheureux fils
S'exprimoit une tendre mère.
D'autres peines encor ſes chagrins ſont ſuivis.
A ce jeune emporté la volupté perfide
Fit enfin payer cher ſes funeſtes préſens.
Un poiſon apprêté par ſa main parricide,
En un cercle de maux enchaîna tous ſes ſens.
La vieilleſſe barbare avec ſes doigts peſans
Dans un corps tout uſé produit moins de ravage.
Pour toucher au ſombre rivage,
Il ne lui falloit plus qu'un pas.
A mon amour trahi qu'importe ſon trépas,

Diſoit la mère alors, ſans paroître attendrie ?
Lui-même de ſes mains à creuſé ſon tombeau.
O Mort ! délivre-moi d'un éternel fléau ;
Fais qu'il ne trouble plus le bonheur de ma vie !
Comme elle dit ces mots, la Mort vient à grands pas ;
Par ſon cœur auſſi-tôt ſa bouche eſt démentie :
O Mort ! corrige-le, mais ne l'emporte pas !

FABLE XVII.

LE DOGUE ET SA CHAINE.

COMMENT ! je garderai la cour & le jardin ;
Et l'on m'enchaînera pour prix de tant de peine,
Et l'on me nourrira de pain !
Par Jupiter ! ... Mouflar ſe débattant ſoudain,
Entre en fureur, briſe ſa chaîne,
Et s'enfuit dans le bois voiſin.
Mais Mouflar avoit eu beau faire ;
Il traînoit à ſon cou les trois quarts du lien ;
Fardeau cruel & qui le déſeſpère.
Il falloit voir ce pauvre Chien,
Courant les bois, ſecouant les oreilles,
Mordant avec effort ce fatal inſtrument.
Jamais Siſyphe en ſon affreux tourment,
N'éprouva des fureurs pareilles.
Dans ton premier état tu vivois plus content ;
Ton Maître adouciſſoit parfois ton eſclavage :
Pauvre Mouflar, quel avantage

Te revient-il d'avoir fait le méchant?
Te voilà pour toujours enchaîné quoique errant.
Cette réflexion rendit Mouflar plus ſage.
Il retourne au logis, préſente ſon colier,
Reçoit quelques coups d'étrivière,
Et reprend ſon premier métier.

Ce récit feroit la matière
D'un long diſcours ſur les Sages du tems.
Ecoutez-les: ils ſont indépendans;
Ils ont de la raiſon aggrandi le domaine,
Et ſecoué le joug de ces anciens tyrans,
Que nous nommons devoirs, nous autres bonnes gens.
Mais regardez de près cette engeance ſi vaine:
C'eſt le Dogue Mouflar traînant par-tout ſa chaîne.

FABLE XVIII.

LES DEUX ŒILLETS.

Dans un parterre orné des tréſors du printems,
Un Œillet (a) blanc frappoit ſur-tout la vûe.
Son eſpéce en ces lieux étant ſeule connue,
Il épuiſoit les éloges des gens.
D'imaginer que la nature
Pût produire un Œillet plus beau que celui-ci,
Chimère que cela, ſotiſe toute pure!
La nature pourtant accepta le défi.

(a) *Œillet.* On prétend que les Anciens n'ont pas eu connoiſſance de cette fleur. Il y en a de toutes ſortes de couleurs. On les varie même par artifice, en ſemant à la fois des graines de toutes les eſpèces.

A loiſir elle fit éclore
Un Œillet nuancé des diverſes couleurs
Dont ſont peints les habits de Flore.
Mais cet éclat nouveau trouva mille Cenſeurs.
Vit-on jamais Œillet de cette eſpéce ?
L'eſſence de l'Œillet n'eſt-ce pas la blancheur ?
Ce faux éclat flatte moins qu'il ne bleſſe :
La nature n'a pu produire cette fleur.
A chaque trait brillant ce fut une ſatyre ;
Et quand ſur les couleurs on n'eut plus rien à dire,
On le chicana ſur l'odeur.

*FABLE XIX.

LES RATS.

La nation des Rats voulut élire un Prince,
Un Potentat, à qui fuſſent ſoumis
Les Rats des plus lointains pays.
Auſſi-tôt de chaque province
Il arrive à Ratapolis
Nombre de Rats blancs, noirs ou gris,
Les uns venant du nouveau monde :
Les autres, habitans de Rome ou de Paris.
(a) Il en vint de gros, de petits ;
Il en vint tant, qu'une lieue à la ronde
Les chemins en étoient remplis.

(a) *Il en vint de gros, de petits, &c.*

On diſtingue pluſieurs ſortes de Rats. Les Rats muſqués qui ſont naturels dans la Martinique & dans quelques autres îles, embaument d'une odeur

Tous aſpiroient au Trône. Il fallut faire un choix:
Ceux qui manquoient ou de queue ou d'oreilles;
Ou d'autres qualités pareilles,
Furent exclus d'une commune voix.
Ce n'eſt cependant pas choſe ſi ſingulière
Qu'un Roi ſans oreilles, ſans yeux:
Beaucoup reſſemblent à ces Dieux
Qu'on faiſoit de bronze ou de pierre.
Il en eſt peu comme LOUIS.
De l'éclat du Rat blanc les États éblouis,
Furent prêts, dit-on, de l'élire.
Le Rat muſqué ſe préſenta:
Le nez des Sénateurs auſſi-tôt opina
Que c'étoit celui-là qu'il falloit nommer Sire.
Mais le Rat d'Egypte arrivant,
La Diéte en ſa faveur ſuſpendit les ſuffrages.
Par un diſcours très-éloquent
Il fit valoir ſes avantages.
Qu'étoit-ce que l'odeur qui les ſéduiſoit tant,
Qu'étoit-ce qu'un habit brillant
En comparaiſon du courage?
D'un monſtre qui du Nil déſoloit le rivage,
Lui, Rat, avoit été vainqueur.
S'ils vouloient dans leur Roi chercher un défenſeur,

de muſc l'air des lieux voiſins. Le Rat d'Egypte tient un peu de l'Ecureuil. On prétend qu'il entre dans la gueule du Crocodile, & que ſe gliſſant dans ſon ventre, il lui ronge les entrailles. Dans divers pays les Rats ſont blancs & cendrés, & plus grands que l'Hermine. Dans d'autres, tels que celui de Nuremberg, ils ont le poil preſque ſemblable à celui du Liévre, la queue courte, & deux trous ſeulement à la place où devroient être les oreilles. Les Rats de Hongrie reſſemblent à la Belette, ſont d'une couleur qui tire ſur le verd, & ne ſont guères plus gros que les Souris. Les Rats d'Inde ſont de la groſſeur d'un Chat. Leur poil eſt d'un blanc argenté, & reſſemble fort à celui des Marmotes, qui eſt aſſez rude, excepté ſous le ventre où il eſt doux & touffu.

C'étoit

C'étoit à lui qu'appartenoit l'empire.
Sa harangue plut fort, & chaque Sénateur
Trouva qu'on ne pouvoit mieux dire.
Un long *Vive le Roi* fut par-tout répété.
A ce Rat ſi puiſſant le ſceptre eſt préſenté :
Mais tandis qu'il goûtoit la gloire,
De ſa nouvelle dignité,
Certain Chat qui s'étoit gliſſé dans l'auditoire,
Aux yeux des Sénateurs croqua Sa Majeſté.

QUE conclure de cette Fable ?
Ce qu'enſeigne mon Maître en un ſujet ſemblable,
Qu'à peu de gens convient la Royauté ;
Et que tel ſe croit redouté,
Qui n'eſt dans bien des cas rien moins que redoutable.

FABLE XX.

L'OURS ET LE RAT,

OU

L'OURS PHILOSOPHE.

CERTAIN Ours mal-léché, (a) n'ayant ri de ſes jours,
S'aviſa de vouloir devenir Philoſophe :
On dit que Jupiter fit de la même étoffe
Les Philoſophes (b) & les Ours.
Les premiers quelquefois étant d'humeur brutale,
Un Ours peut embraſſer cette profeſſion.
Celui que j'introduis choiſit dans la morale,
Pour premiere vertu, la modération.
Au fond d'un bois obſcur, un antre ſolitaire
Lui parut propre à ſon projet.
Rien dans ce lieu caché ne le pouvoit diſtraire.
Il eſt vrai : mais auſſi, ſeul en cette forêt,
Quel mérite avoit-il de vaincre la colère ?
Tout Hermite eſt bâti de cette façon-là :
Il cherche les déſerts, les bois, la ſolitude.
Eh ! mon ami, ce n'eſt pas-là
Que l'on peut de ſon cœur faire une heureuſe étude :

(a) *Certain Ours mal-léché* : On prétend que l'Ours n'eſt pas plus gros qu'une ſouris en naiſſant ; qu'il naît ſans forme diſtincte, & que l'Ourſe lui en donne une à force de le lécher.

(b) On doit entendre ici ſeulement les Pédans de la Philoſophie.

Le vice y dort, mais n'y meurt pas.
Il n'eſt pas étonnant qu'à l'abri de l'injure,
La vengeance ſoit ſans appas.
Loin de tout bienfaiteur, c'eſt choſe auſſi très-sûre
Que tu ne ſeras point ingrat.
Pauvre, tu ne ſaurois abuſer des richeſſes.
Seul, comment ſerois-tu fourbe, indiſcret ou fat?
Mais tu vis avec tes foibleſſes;
Tu fuis pour t'affranchir d'un trop rude combat.
Revenons à notre Ours, qui, plein d'un zéle extrême,
Et brûlant d'arriver à la perfection,
Réfléchiſſoit ſur l'art de ſe vaincre ſoi-même.
Un Rat interrompit ſa méditation.
De notre Sage alors le cerveau ſe dérange;
Seigneur Ours oubliant auſſi-tôt ſa ferveur,
Contre ce Rat en fureur,
Le pourſuit, l'atteint & ſe venge.

Gens qui vous ſéqueſtrez, connoiſſez votre erreur:
Le feu des paſſions couve dans votre cœur!
Ainſi qu'un furieux, qui ſouffre qu'on le lie,
Sait en dépit du frein jouir de ſa folie;
Tel a ſevré ſes ſens d'un poiſon ſéducteur,
De qui l'ame en ſecret en ſavoure la lie.

Fin du Second Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE TROISIEME.

PROLOGUE.

MORTELS qui ne prenez que la haîne pour guide,
N'apprendrez-vous jamais, race ingrate & perfide,
A quel deſſein le ciel vous a doués d'un cœur?
Il voulut vous faire un bonheur
De chérir, d'aider vos ſemblables.
Renoncer à cette douceur,
Envers l'humanité c'eſt vous rendre coupables;
C'eſt profaner du ciel le don le plus flatteur.
Veux-tu qu'à tes deſirs les Dieux ſoient favorables,
Lecteur, imites-les, & ſois compâtiſſant.
Le plaiſir d'être humain devroit-il coûter tant!

Il nous offre de ſi doux charmes !
L'inſenſibilité n'offre que de l'ennui.
Malheureux celui qui d'autrui
N'a jamais partagé les larmes !

FABLE PREMIERE.

LES DEUX CHIENS ET LE CHAT.

DEUX Chiens logeoient dans la même maiſon.
Comme voiſins, ils avoient l'un pour l'autre
Une rare amitié, dit-on.
(a) Le naturel du Chien parfois vaut bien le nôtre.
De la riche Aglaë l'un étoit le Toutou ;
Et l'autre le Barbet de la pauvre Claudine.
Celui-ci logé dans un trou,
Près du grenier, faiſoit maigre cuiſine.
Celui-là commenſal d'un ſuperbe logis,
Ne vivoit que de mets exquis.
Mais, admirez d'un Chien la pitié ſecourable !
Toutou nourriſſoit ſon voiſin ;
Toutou n'étoit d'aucun feſtin,
Qu'il n'offrît à Barbet quelques plats de ſa table.

(a) *Le naturel du Chien parfois vaut bien le nôtre.*

Le Chien eſt le ſymbole de la fidélité ; il étoit autrefois conſacré à Mercure, comme au plus ruſé & au plus vigilant des Dieux ; deux qualités qui diſtinguent encore cet animal. La durée de ſa vie eſt de douze ou quinze ans. Il naît aveugle. Ses eſpéces ſont en grand nombre, & on les déſigne par des noms différens.

Sur un point ſeulement il avoit du chagrin :
Aglaë, qui craignoit de lui gâter la taille,
(Car elle étoit, dit-on, folle des animaux,)
Pour régaler Barbet comptoit trop ſes morceaux.
Il avoit beau s'en plaindre. Enfin, vaille que vaille,
Barbet partageoit ſon deſtin,
Barbet ne mourroit pas de faim.
Les ſoins du bon Toutou n'étoient vus de perſonne.
Notre Chien, diſoit-on, eſt devenu gourmand;
On ne ſait ce qu'il fait de tout ce qu'on lui donne.
Les gens le maltraitoient : le monde eſt ſi méchant !
Toutou pâtiſſoit, mais n'importe :
Son frère étoit encor cent fois plus malheureux.
Sur l'eſcalier, près de certaine porte,
Etoit un coin bien connu de tous deux,
Qui receloit les dons du Toutou généreux:
Là chaque jour Barbet ſe reconforte.
Nos deux Chiens vivans de la ſorte,
Un dévot Chat (a) compagnon de Toutou,
Le vit porter en ce lieu ſa pitance.
Frère, dit-il, es-tu donc fou?
Quelle loi pour un gueux t'oblige à l'abſtinence ?
Laiſſe-le faire diéte, & mange tout ton ſou.
L'honnête-homme de Chien, ſans ſe mettre en colère,
Lui dit : Si vous ſaviez quelle félicité
L'on goûte à ſoulager autrui dans ſa misère,
Vous auriez pour Barbet la même charité.
Du peu dont je me prive il fera grande chère.

(a) *Un dévot Chat.* Le Chat eſt hypocrite. Il tient un peu du Tigre par ſa forme & ſa légéreté. On prétend que ſa cervelle eſt une ſorte de poiſon. Les Indes produiſent diverſes eſpéces de Chats ſauvages. Il y a des Chats appellés *Harets*, qui ſe retirent dans les bois pour y vivre de Lapins. Cet animal, ſans être dreſſé, eſt bon chaſſeur.

Ne ſuis-je pas heureux d'avoir ce ſuperflu,
Pour appaiſer la faim d'un frère!
Je conçois qu'un bon cœur peut aimer la vertu,
Pour le ſeul plaiſir de bien faire.
Alte-là; votre Chien a beaucoup trop d'eſprit,
Dira quelque Cenſeur; il parle comme un livre.
Qu'il parle bien ou mal, retenons ce qu'il dit:
Ses préceptes ſont bons à ſuivre.

FABLE II.

LES DEUX JOUEURS.

Un homme ayant perdu tout ſon argent au jeu,
Frappoit du pied, juroit. Mais jurer c'eſt trop peu:
Ses tranſports ne ſauroient ſe rendre.
Dans l'ardeur de ſon premier feu,
Il étoit tout prêt de ſe pendre.
Le déſeſpoir rend furieux.
Un de ſes compagnons ne proſpérant pas mieux,
S'alloit auſſi ruiner ſans reſſource,
Et voyoit le fond de ſa bourſe.
Le premier lui dit: Tuons-nous,
Puiſqu'auſſi bien la faim le viendra faire;
Donnons-nous l'un à l'autre une mort néceſſaire,
Et faiſons repentir les Dieux de leur courroux.
L'autre qui n'avoit pas perdu toute eſpérance,
Ne goûta point pour lors cet avis-là.
Son camarade s'emporta,
S'arracha les cheveux, fit mainte extravagance:

Sa rage étoit au comble. Un fauteuil étoit-là ;
Il s'y jette, & bientôt un ſommeil ſalutaire
Vient rendre le calme à ſes ſens.
Il n'y repoſa pas long-tems.
L'autre, qui n'avoit pu rappeller la fortune,
Ayant perdu ſa bourſe & ſes bijoux auſſi,
L'éveille : Allons, dit-il, j'accepte ton défi ;
Terminons par le fer une vie importune.
Le dormeur revenu de ſon premier accès,
Lui répondit alors : Je te céde ma place ;
Tiens, dors un ſomme, & nous verrons après
A terminer notre diſgrace.

FABLE III.

LES VŒUX,

Des feux de deux époux qui s'aimoient tendrement ;
Sans qu'Hymen leur eût fait aucun préſent encore,
Après bien des ſouhaits, on vit un fils éclore.
Dieu ſait ſi cet événement
Remplit le tendre eſpoir de ce couple charmant !
Par mille jeux on célébra l'aurore
De cet enfant ſi précieux.
Des deux époux cette heureuſe naiſſance
Reſſerra de nouveau les nœuds.
Leur premier ſoin fut d'implorer les Dieux
Pour ce cher fils, douce & frêle eſpérance
D'un avenir qui doit les rendre heureux.
Ils ne demandent point les grandeurs, l'opulence ;
Mais qu'il devienne vertueux.

Puiſſe mon fils, diſoit le père,
Dans le printems de l'âge être ſage & prudent!
Qu'il ait l'eſprit docile & le cœur bienfaiſant:
Qu'il ſoit équitable, ſincère,
Qu'il abhorre le vice; & je mourrai content
D'avoir fait ce don à la terre.
La mère de ſa part diſoit: Qu'il ſache aimer!
Son vœu ſe bornoit-là; vœu digne d'une mère!
De l'amour en effet naît le deſir de plaire,
Si voiſin du deſir de ſe faire eſtimer.
L'amour polit le caractère,
Épure l'ame, y ſéme les vertus.
On prend pour lui certain fils de Vénus,
Qui n'en eſt cependant qu'une image groſſière.
Le véritable amour, celui qui dans nos cœurs
Rappelle nos devoirs, les guide, les éclaire,
Eſt fils de la raiſon, & le père des mœurs.

*FABLE IV.

LA GUERRE DES COQS.

PLUSIEURS Coqs ſe battoient. Les Poules à l'écart,
Par leurs cris hâtoient la victoire.
Plus d'une à cette guerre eût volontiers pris part,
Pour en fixer toute la gloire
Sur certain héros, ſes amours;
Dût la foule des Coqs, victime de ſa rage,
Combler le Styx, en arrêter le cours.
Le combat s'animoit; & déja le carnage

Paroiſſoit appeller la mort de mille endroits.
Déja couloit le ſang. Les Poules au cœur tendre,
Mais les yeux éblouis par de ſi beaux exploits,
Sans pitié le voyoient répandre.
Maître Renard vient à paſſer,
Guette un Poulet chétif, le croque & court encore.
Et Poules de s'intéreſſer
Au deſtin de cette pécore :
Le pauvre enfant! Quel mal avoit-il fait,
Pour périr ſous la dent d'un ennemi barbare ?
C'étoit à qui le pleureroit.
Et cependant Bellone ſe déclare
Pour un Coq jeune & fier, l'Alexandre des Coqs.
Il avoit au fond du Ténare
Précipité tous ſes rivaux.
On n'en pleura pas un. La gent qui porte crête
Reçut avec tranſport le héros triomphant.
Mainte Hélène (a) au caquet bruyant
Ambitionna ſa conquête.

(a) *Hélène*, Beauté célèbre, qui fut cauſe de la ruine de Troyes.

FABLE V.

LES DEUX ANES.

Je ſuis Philoſophe, moi,
Diſoit un jour un Ane à ſon confrère :
J'ai rompu mon licou. Toi, tu ne ſais que braire,
Servir ton Maître, & marcher devant toi.
Quoi? dit l'autre ſurpris, t'es-tu de bonne foi
Affranchi de tout eſclavage ?
Et qui te nourrira? Qui, répondit le Sage?
Mon ami, je vois bien que tu ne m'entends pas.
Etre libre eſt un avantage
Dont aucun animal ne jouit ici-bas :
Pour le repos de chaque eſpèce,
Il eſt de certains nœuds qui les enchaînent tous,
Nœuds que forma d'abord ou la force ou l'adreſſe,
Par conſéquent plus ou moins doux,
Mais cependant toujours involontaires.
Vous autres bonnes gens, ignorez ces myſtères :
Nous voulons vous ouvrir les yeux.
En attendant, ne pouvant faire mieux,
Nous portons, en jurant, le poids de nos misères.
J'ai bravé l'homme ce matin ;
Et ce ſoir je prendrai mon ſouper de ſa main.
Belle proueſſe, reprit l'autre !
Etre rebelle, ingrat & lâche en même tems!
Paſſe encor, meſſieurs les Sçavans,
Si vous adouciſſiez votre ſort & le nôtre;
Un tel effort alors pourroit me ſembler bon :
Mais arracherez-vous à l'homme ſon bâton ?

FABLE VI.

LE MERLE.

D'UN bois fort écarté les divers habitans,
Animaux, la plûpart ſauvages, malfaiſans,
De l'homme ignoroient l'exiſtence.
Nos ſemblables jamais ne pénétrèrent-là.
Un Merle (a) en un couvent élevé dès l'enfance,
En voyageant au loin, parvint chez ces gens-là.
Il étoit beau parleur, & ſortoit d'une cage,
Où Merle de tout tems apprit à s'énoncer
En jeune oiſeau dévot & ſage.
Son zéle dans ce bois eut de quoi s'exercer.
Eclairons, diſoit-il, nos frères miſérables:
Tout Merle à ce devoir par état engagé,
Plus éclairé, plus ſaint, doit prêcher ſes ſemblables.
Un jour donc notre oiſeau ſur un arbre perché,
Harangua vivement les plus conſidérables
D'entre ces animaux à ſon gré ſi coupables.
Nouveau Miſſionnaire, il ſuoit en prêchant.
D'abord on ne comprit ſon diſcours qu'avec peine:
Il parloit d'un être puiſſant,
Qu'il nommoit Homme, ayant l'univers pour domaine,

(a) *Merle*, oiſeau commun, dont le chant eſt naturellement agréable, & qui apprend à ſiffler. Son plumage eſt noir, & ſon bec jaune. De-là vient le proverbe du Merle blanc qu'on ſuppoſe impoſſible à trouver. Mais il y en a en Afrique, en Arcadie, & même en Savoye & en Auvergne. On en connoît auſſi de bleus, de verds & de couleur de roſe. Celui du Bréſil eſt d'un rouge éclatant.

Sachant tout, & pouvant, s'ils ne s'apprivoiſoient,
Détruire par le feu tout leur race entière.
Ours, Tigres, Sangliers étoient-là qui bâilloient :
Mais à ce dernier trait ils dreſſent la crinière.
Le Merle profitant d'un inſtant précieux,
S'agite, entre en fureur, & déploye à leurs yeux
Les grands traits de l'art oratoire :
(Eſchine (b) en ſes diſcours montroit moins d'action)
On dit qu'il arracha des pleurs à l'auditoire.
Dans le bois chacun ſonge à ſa converſion,
Et tremble d'encourir la vengeance de l'Homme.
Sur ce nouveau Roi qu'on leur nomme,
Au Docteur Merle ils font cent queſtions.
L'Homme eſt, répondoit-il, doué par la nature
De toutes les perfections.
Il a donc une belle hure (c)
Dit le Porc en l'interrompant?
Sans doute qu'il reçut une trompe en partage,
Reprit à ſon tour l'Éléphant? (d)

(b) *Eſchine*, célèbre Orateur Grec, rival de Démoſthène. Il ſe diſtingua tellement par ſon éloquence, que les Grecs donnèrent le nom des trois Graces aux trois Harangues qui nous reſtent de lui, & celui des neuf Muſes à neuf de ſes Epîtres. Il fleuriſſoit vers l'an 316. avant J. C.

(c) *Hure*. Le Sanglier eſt un Porc ſauvage, dont la tête s'appelle *hure*, ainſi que celle du Saumon & celle du Brochet.

(d) *Eléphant*, le plus grand & le plus gros de tous les animaux à quatre pieds. Sa trompe, qui eſt en même tems un bras nerveux dont les coups ſont terribles, & une main adroite qui ſaiſiſſant les corps les plus minces, fait tout ce que nous faiſons avec les doigts, réunit encore l'organe de l'odorat, enſorte que *cet animal*, comme s'exprime M. de Buffon, *a le nez dans la main ;* & c'eſt de cette réunion de ſens que provient ſon intelligence ſupérieure. Car on lui attribue mille choſes qui approchent du jugement & du raiſonnement des hommes. Deux grandes dents courbées qui lui ſortent du côté de la mâchoire d'en haut, ſont ce qu'on appelle l'*yvoire*. Les Indiens prévenus des idées de la métempſycoſe, regardent les Eléphans blancs comme les mânes vivans de leurs Empereurs. Auſſi ces animaux, au rapport des voyageurs, ont-ils chacun un palais,

Le Tigre (e) prétendoit qu'il devoit faire rage
Avec ſes griffes & ſes dents;
Et l'Ours, (f) qu'entre ſes bras il étouffoit les gens.
Les foibles s'en formoient des images pareilles,
Et penſoient le douer d'attributs aſſez beaux,
Le Cerf, (g) en lui donnant des jambes de fuſeaux,
Et l'Ane de longues oreilles.

Tout ce qui nous reſſemble eſt parfait à nos yeux.
D'après leurs traits groſſiers, leur inſtinct vicieux,

une maiſon compoſée d'un nombreux domeſtique, une vaiſſelle d'or, des mets choiſis, des vêtemens magnifiques, & ſont diſpenſés de tout travail & de toute obéiſſance. L'Empereur vivant eſt le ſeul devant lequel ils fléchiſſent les genoux, & ce ſalut leur eſt rendu par le Monarque; ſur quoi il échappe à M. de Buffon une ſaillie, qui feroit une bonne morale de Fable: cependant les attentions, » les reſpects, les offrandes les flat» tent ſans les corrompre; ils n'ont » donc pas une ame humaine: cela » ſeul devroit ſuffire pour le démon» trer aux Indiens ». Ce Naturaliſte eſtime que l'Eléphant en liberté doit vivre au moins deux cens ans. Celui que le Roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668, n'avoit que quatre ans; & on n'en donnoit que cinq à celui qui a été vu à Paris en 1771.

(e) *Tigre*, animal très-féroce, dont heureuſement l'eſpèce n'eſt pas nombreuſe, & paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Il a la tête d'un Chat & les pattes d'un Lion. Ses dents & ſes ongles ſont fort aigus. C'eſt peut-être de tous les animaux le ſeul dont on ne puiſſe fléchir le naturel. Il n'a pour tout inſtinct qu'une rage conſtante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne diſtingue rien, & qui lui fait dévorer ſes propres enfans, & déchirer leur mère lorſqu'elle veut les défendre. Il plonge ſa tête dans l'animal qu'il éventre, pour en ſucer à longs traits le ſang. Le Roi de Congo punit ſévérement ceux qui lui apportent des peaux de Tigre ſans le poil de leurs mouſtaches, parce que pris en pillule, c'eſt un poiſon qui pique les membranes de l'eſtomac avec autant de douleur qu'un paquet de fines aiguilles. On dit que l'animal quand il boit, évite d'avaler ces poils, en ſe plaçant paralélement au fil de l'eau.

(f) *Ours*. Cet animal a les pieds aſſez ſemblables à des mains, & ſes deux pattes de devant lui ſervent comme de bras.

(g) *Cerf*, animal innocent, tranquille, & qui aime la ſolitude des forêts. Sa tête eſt parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, qui croît & pouſſe comme le bois d'un arbre, & qu'il met bas chaque année. Ses jambes ſont fort menues.

Ces animaux peignoient les hommes.
Et vils inſectes que nous ſommes,
A notre image auſſi notre orgueil peint les Dieux.

FABLE VII.

LES DEUX POULES ET LE MOUTON.

DEUX Poules dans certain marché,
Voyoient avec douleur tant d'œufs qu'on alloit vendre.
Elles nous maudiſſoient! il falloit les entendre.
Mon Dieu! que l'homme eſt dur, & qu'il eſt peu touché
Des larmes qu'il nous fait répandre!
Avant qu'ils ſoient éclos il nous prend nos enfans,
Et ne nous laiſſe pas le loiſir d'être mères.
Nos œufs, nos tendres œufs ſont les mets de ces gens.
Tandis qu'ainſi diſcouroient ces commères,
Arrive un troupeau de Moutons.
Robin, l'un des plus gras, leur dit: Qui vous chagrine?
C'eſt cette race humaine, hélas! dont nous parlons;
Ce ſont nos œufs que nous pleurons:
Chaque jour cette engeance en fournit ſa cuiſine.
Qui, vos œufs! ha! vraiment, plaignez ces embryons!
Et nous donc; que l'homme aſſaſſine,
Nous qu'il engraiſſe exprès pour faire un meilleur plat, (a)

(a) *Pour faire un meilleur plat.* La groſſeur & la beauté des Moutons & de leur laine varient, ſuivant les climats & la nature des pâturages; mais on connoît peu d'endroits où leur chair ne ſoit regardée comme une excellente nourriture. Leur laine ſert à faire diverſes

Croyez-vous qu'à bon droit nous n'ayons rien à dire
Contre ce peuple ſcélérat ?
En vérité, bonnes, je vous admire.
Embryons tant que vous voudrez !
Ce ſont nos fils, dit l'une. Ami, répondit l'autre,
L'homme vous traite mal, plaignez-vous, murmurez ;
Mais le malheur d'autrui n'empêche pas le nôtre.
Laiſſez-nous déplorer notre deſtin commun.
L'amour d'une mère eſt extrême :
Voir périr ſes enfans ou périr elle-même,
Pour une mère c'eſt tout un.

ſortes de draps, & leur graiſſe à faire communément du ſuif de chandelle. Dans pluſieurs endroits de l'Afrique, ils s'engraiſſent tellement par la queue, qu'elle pèſe juſqu'à vingt livres : on eſt obligé de la ſoutenir avec une petite brouette.

FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE VER-A-SOYE.

CERTAIN Enfant avoit un Ver-à-ſoye,
Dont il faiſoit ſes plus doux paſſe-tems.
Un rien divertit les enfans.
Celui-ci n'avoit pas de plus parfaite joye
Que celle d'élever ſon jeune priſonnier.
Il faut qu'à toute heure il le voye,
Qu'il le nourriſſe, qu'il le choye :
Il ne l'eût pas donné pour l'univers entier.

De

De ſon tendre feuillage il dépouille un mûrier; (a)
De cartons enlaſſés fait un château fragile,
De feuilles le tapiſſe, & dans ce domicile
Met le Vermiſſeau repoſer.
Lui de s'y promener, d'y filer, d'y manger:
C'eſt plaiſir qu'être eſclave en un ſi doux aſyle!
Le tems vint que Nature, aux regards des humains
Voulant dérober ſes merveilles,
Fit qu'à bâtir le Ver employa quelques veilles.
A l'ouvrage elle ſeule elle prêta les mains;
Tout ce que touche la Nature
Devient or ſous ſes doigts. L'inſecte en peu de tems
Se façonne un logis d'admirable ſtructure.
Il ſe retire là-dedans,
Pour en ſortir un jour ſous une autre parure.
L'Enfant voudroit déja qu'il eût briſé ſes fers;
Il voudroit qu'à l'inſtant, d'habitant de la terre
Il devînt citoyen des airs;
Il voudroit déja qu'il fût père:
Pour un ſeul Ver, dit-il, j'aurai cent Vermiſſeaux.
Le voile où s'opéroit cette métamorphoſe,
Sembloit trop retarder tant de plaiſirs nouveaux.
A couper ce tiſſu le marmot ſe diſpoſe.
Sa main mal aſſurée, & les cruels ciſeaux
De concert avec ceux de la Parque fatale,
Pour l'inſecte chéri trop funeſte concours,
Tranchèrent & ſa ſoie & le fil de ſes jours:
De ſa coque il paſſa dans la barque infernale.

C'est ainſi qu'en voulant ſe hâter de jouir,
Souvent on perd un bien qu'on alloit recueillir.

(a) *Mûrier*: le bois de cet arbre dont les feuilles ſervent à nourrir les Vers-à-ſoye, eſt eſtimé, parce qu'il dure long-tems & qu'il a de la facilité à ſe courber. On peut faire des cordes avec ſon écorce.

*FABLE IX.

LE BOUC, L'ANE, LE RENARD ET LE TAUREAU.

MESSIRE Bouc, (a) animal aſſez vain,
Avec Maître Ane un jour alloit de compagnie.
Le galant de ſon mieux entretenoit Martin;
Martin de ſon côté jaſoit comme une Pie.
Il fut d'abord entr'eux queſtion du prochain:
Sur ce point-là leur caquet fit merveilles.
Puis on parla de ſoi par contre-coup.
Le Bouc vanta ſa barbe, & l'Ane ſes oreilles.
Au dire de chacun, il s'en falloit beaucoup
Que l'autre eût ſur lui l'avantage.
Lorſqu'un Renard paſſant par-là:
Courage, leur dit-il, mes bons amis, courage!
Le plaiſant orgueil que voilà!
Vos dons, foi de Renard, ne me font nulle envie;
Je n'en donnerois pas cela.
Regardez cette queue, & dites, je vous prie,
Si jamais la Nature a rien fait d'auſſi beau?
A peine a-t-il parlé, que ſur ces entrefaites,
Arrive un vigoureux Taureau.
On lui conte le cas: Pauvres gens que vous êtes,

(a) *Meſſire Bouc.* Le Bouc eſt le mâle de la Chévre. Il diffère du Bélier en ce qu'il eſt couvert de poils & non pas de laine, & en ce que ſes cornes ſont moins contournées. Il a de plus une longue barbe, qui croît tellement qu'on en fait des perruques, en la mêlant avec des cheveux. Il y a des Boucs qui n'ont point de cornes.

Répond, en mugiſſant, l'animal encorné !
Ce qu'à chacun de vous la Nature a donné
Vaut-il ceci, parlez ? Le redoutable Sire
Baiſſe à ces mots la tête, & les fait fuir tous trois.
Contre cet argument qu'auroient-ils pû lui dire ?
Lecteur, tu n'en ſçais rien, je crois;
Ni moi non plus : mais je te dois inſtruire.

Tout homme eſt glorieux; c'eſt la commune loi:
Tout homme met autrui fort au-deſſous de ſoi.
Cet orgueil-là vraiment a de quoi faire rire:
Tandis qu'à vos dépens moi-même je m'admire,
Un tiers vient qui vaut mieux & que vous & que moi.

FABLE X.

L'EPHÉMERE ET LE FRÊLON.

Né le matin, le ſoir près du tombeau,
Un Ephémère (a) avoit changé deux fois de peau,
Pondu des œufs, couvé, fait le tout à la hâte,
Et chez Pluton deſcendoit bien & beau.
Vous êtes d'une bonne pâte,
Lui dit un Frêlon (b) étonné;
Vous voilà décrépit qu'à peine êtes-vous né.

(a) *Ephémère*, petit inſecte volant, qui ne vit, dit-on, qu'un ſeul jour, & qui dans cet eſpace, change deux fois de peau, fait des œufs & jette des ſemences. Les Pêcheurs s'en ſervent pour amorcer leurs hameçons. On prétend qu'avant que d'être inſecte aîlé, il vit trois ans ſous la forme de Ver.

(b) *Frêlon*, eſpéce de Mouche inutile, qui reſſemble à la Guêpe, mais qui eſt plus groſſe du double. Si l'on coupe un Frêlon en deux, il ne laiſſe pas de manger.

Qui vous preſſoit? pourquoi faire auſſi tant d'ouvrage?
Vous auriez vécu davantage,
En vous repoſant comme moi.
L'Ephémère lui dit: Tais-toi.
Ton exemple eſt honteux à ſuivre.
J'ai travaillé; je laiſſe après moi des enfans:
Quand dans l'oiſiveté j'aurois vécu cent ans,
Dis-moi donc, auroit-ce été vivre?

FABLE XI.

LA POULE ET LE POULET.

CERTAIN Auteur raconte qu'un Poulet
A peine ſorti de la coque,
Déja trotoit, déja s'émancipoit.
On croiroit, ſans mentir, que cet Auteur ſe mocque,
Si chez nous chaque jour pareil cas n'arrivoit.
La Poule auſſi ſage que tendre,
Blâmoit ſon fils de ſa témérité:
Quel délire vous prend? pourquoi ne pas attendre
Que vous puiſſiez marcher en ſûreté!
Les enfans aujourd'hui m'étonnent!
Que ne me laiſſez-vous guider vos premiers pas!
Mon fils, vous ne connoiſſez pas
Les dangers qui vous environnent.
Vous marcherez aſſez, quand l'âge & la raiſon
Rendront votre importune mère
Moins utile à vos jours, & peut-être moins chère.
En attendant, craignez le ciſeau de Cloton;

Et laiſſez-moi, fournir juſque-là ma carrière,
Sans voir entrer le deuil en ma maiſon.
Le Poulet rejetta cette ſage leçon :
Ma mère, en vérité, me paroît ſingulière
D'affecter un ton ſi chagrin,
Pour un peu de bon tems que j'ai pris ce matin.
Franchement ſon humeur eſt parfois tracaſſière :
Mais je la laiſſe dire, & vais toujours mon train.
Le fripon paya cher ſon naturel mutin :
Un ſoir trompant l'œil de la Poule,
(Elle avoit des petits en foule)
Le pauvret ſautant comme un fou,
Voletant, culbutant, trotant ſans ſavoir où,
Du poulailler gagna la porte.
Mouflar dormoit. Un Renard étoit-là,
Priant les Dieux de faire enſorte
Que le Mâtin dormît toute cette nuit-là.
Il apperçut l'imprudente volaille.
Oh! oh! dit-il, ceci vaut encor mieux:
Sire Jupin amène ici cette canaille :
Ce que c'eſt que d'être pieux !
Il dit, & du Poulet ne fit qu'une bouchée.
Le Mâtin s'éveilla trop tard.
De vous dire à quel point la Poule en fut touchée,
Quand j'emploirois tous les pinceaux de l'art,
Sa douleur ne ſeroit encore qu'ébauchée.

O NATURE! à ta voix pourquoi ſommes-nous ſourds?
Soins d'un cœur que l'amour tient agité ſans ceſſe,
Flambeaux devant nos pas portés par la tendreſſe,
A combien de dangers vos généreux ſecours
Arracheroient notre jeuneſſe,
Si dans ce tems d'erreurs nous vous ſuivions toujours!

FABLE XII.

LA GUESPE ET LE CHOU.

Mes amis, quel eſt donc cet homme
Qui chaque jour s'en vient vous noyer d'eau,
Et qui ſur ſa bête de ſomme,
Quand il lui plaît, vous liant bien & beau,
Vous mène ou ne ſçait où? D'où vient qu'à ce voyage
Il ne met point un terme, dites-moi?
A-t-il ſur vous tant d'avantage,
Que vous ne puiſſiez pas vous ſouſtraire à ſa loi?
J'aimerois à vous voir vivre ici ſans rien craindre,
Sans importuns liens, ſans en bouger jamais.
Il le faut avouer, votre eſpèce eſt à plaindre!
Ainſi parloit la Guêpe (a) aux hôtes d'un marais.
Un Chou quelque peu Philoſophe,
Lui dit: Commère, en vérité,
Vous ne raiſonnez pas: ſommes-nous d'une étoffe
A durer une éternité?
Tout périt; & jamais l'effort de la nature
Ne fit un être exempt des outrages du tems.
C'eſt à ſa ſeule loi, toujours conſtante & sûre,
Que ſont aſſujettis tant d'êtres différens.

(a) *Guêpe*, eſpèce d'Abeille, qui eſt auſſi armée d'un aiguillon, mais qui fait de mauvais miel. Les Guêpes ſont d'une groſſeur extraordinaires dans pluſieurs parties de l'Amérique.

Quant à cet homme, ma commère,
Dont vous nous vantez tant le pouvoir abſolu,
Mais auquel je croirai lorſque je l'aurai vu,
Ce n'eſt qu'un être imaginaire;
Ouvrage de la peur, fantôme de grand-mère,
Préjugé d'éducation.
Sur cette folle opinion,
Ma bonne, quelque jour on pourra vous inſtruire.
Maître Chou n'en eut pas le tems:
L'homme arrive à ces mots, l'emporte & le fait cuire.
Maître Chou fut lui-même inſtruit à ſes dépens.

FABLE XIII.

LE MOUTON.

UN jour Robin Mouton, animal foible & ſot,
Fourré comme un Docteur & gras comme un dévot,
Mais plus orgueilleux que Therſite, (a)
Crut qu'un Mouton de ſon mérite,
Etoit trop bon d'obéir à Guillot.
Robin donc réſolut d'être libre au plutôt.
Il iroit bien tout ſeul promener, paître & boire:
Un lourdaud de Berger, aux champs, à la forêt,
Ne mettroit plus le nez dans tout ce qu'il feroit.
Parmi tant de Héros de célèbre mémoire,

(a) *Therſite*, le plus difforme des Grecs qui allèrent au ſiége de Troye. Il oſa dire des injures à Achille, qui le tua d'un coup de poing.

Qui ſe ſont affranchis d'un pouvoir uſurpé,
Robin-le-grand ſeroit compté.
De ce bel endroit de ſa vie
Quelque Poëte un jour ſubitement frappé,
En feroit une Tragédie:
On y citeroit ſes diſcours.
Ce Mouton n'étoit pas comme ceux de nos jours
Un ignorant en poëſie.
Je ſuis, ajoutoit-il, le plus grand du troupeau;
Jamais Mouton ſi fort n'orna la bergerie:
Contre tous les Chiens en furie
Je me défendrai bien & beau.
A l'entendre, on croiroit que le galant médite
Quelqu'exploit glorieux, quelque ſanglant combat;
Ou qu'il brigue en Romain que le péril invite,
L'honneur du premier coup dans un aſſaſſinat,
(b) En abattant une tête proſcrite,
Aux yeux d'un auguſte ſénat.
Il crut faire en effet une action d'éclat;
Un beau matin il prit la fuite:
Et Moutons auſſi-tôt de courir à ſa ſuite,
Et Chiens d'aller après, & Guillot de crier.
Rien ne put arrêter cette race maudite.
Un Loup ſortant des bois étrangla le premier:
C'étoit Robin lui-même. On dit qu'il fit paroître
Beaucoup de fermeté dans ſes derniers momens.
Les autres effrayés retournèrent au Maître:
Ils firent bien, les bonnes gens!

(b) *En abattant une tête proſcrite,*
Aux yeux d'un auguſte ſénat.

Alluſion à la conſpiration de Brutus, de Caſſius & des autres Conjurés qui aſſaſſinèrent en plein ſénat, Jules-César, premier Empereur Romain, âgé alors de 56 ans, l'an de Rome 710.

L'INDÉPENDANCE a beau vous plaire,
O peuple ! vrais Moutons pour la ſtupidité,
L'obéiſſance importe à votre ſûreté.
Sachez donc être heureux ſous un joug néceſſaire,
Moins à craindre pour vous que n'eſt la liberté.

*FABLE. XIV.

LES CRIMES ET LE CHASTIMENT.

LES Crimes une nuit échappés du Tartare,
Du monde conſterné parcouroient les climats;
Nuit horrible, où leur main barbare
Avec impunité ſème les attentats.
Des meurtres, des aſſaſſinats
Au Voyageur tremblant atteſtent leur paſſage.
La Nature s'éveille, & ſe plaint qu'on l'outrage.
Echo, dont la voix fait frémir,
Ne répond qu'à des cris de douleur & de rage.
On entend Dioné gémir
A l'approche du ſang qui couvre ſon rivage.
Dans le ſein des ſillons les germes corrompus,
N'engendrent que d'affreux reptiles:
La mort a pénétré dans les plus ſûrs aſiles;
Les murs ſont démolis, & les verroux rompus.
Fiers du trouble où leur rage a plongé la Nature,
Les Crimes marchoient à grands pas.
L'herbe meurt ſous leurs pieds; & ſemblable aux frimats,
Le ſouffle de leur bouche impure
Des forêts d'alentour fait jaunir la verdure.

Cependant, appuyé ſur un bâton noüeux,
Le Châtiment ſévère en boitant ſuit leurs traces.
Ils l'apperçoivent derrière eux:
Ils raillent ſa lenteur, & bravent ſes menaces.
Mais, conſtant à les ſuivre, il trompe leur effort;
Sur leurs pas tortueux il attache ſa vûe:
L'heure de la vengeance enfin étant venue,
Il les atteint, les frappe, & les livre à la mort. (a)

(a) *Rarò antecedentem ſceleſtum*
Deſeruit pede Pœna claudo.
HOR. L. III, Ode II.

FABLE XV.

LE LION ET LE LIÉVRE.

On raconte qu'un jour ſa majeſté Lionne
Du Liévre (a) rabattit aſſez bien le caquet.
Celui-ci qui croyoit au Roi la donner bonne,
D'être l'appui de la couronne
A ſon nez, dit-on, ſe vantoit.
Sire, ſans irriter votre auguſte perſonne,
Avouez que je ſuis un excellent ſujet.
Le Léopard n'eſt point docile,
L'Ours & le Tigre encore moins.
Pour l'Ane, il eſt gourmand preſqu'autant qu'imbécile,

(a) *Liévre*, petit animal ſauvage de la forme d'un Lapin, mais un peu plus gros, qui a le poil gris & rougeâtre, & qui eſt répandu avec profuſion ſur toute la ſurface de la terre. Il a peu d'induſtrie, & eſt naturellement peureux. Les Liévres de la Laponie & des autres pays ſeptentrionaux, deviennent blancs en hiver, & reprennent leur couleur au printems: il n'y en a que quelques-uns qui reſtent toujours blancs.

Et ne peut que charger l'État dans ſes beſoins.
Le Bœuf à regret ſert un Maître.
Le Loup (b) fait l'important, & le Renard eſt traître;
C'eſt un drôle, entre nous, à vous jouer d'un tour.
Tout ce qui forme votre cour
Après la révolte ſoupire.
Ce n'eſt pas ſans courir des hazards dangereux,
Que d'une part des ſoins qu'exige cet empire
Mon Roi ſe repoſe ſur eux.
Je ſuis, ma foi, le ſeul qui vaille quelque choſe.
Tais-toi, reprit alors le Monarque, & pour cauſe.
C'eſt de toi-même avoir trop bonne opinion;
Apprends-le de ton Roi pour ton inſtruction.
Fuir de ces animaux l'odieuſe malice,
C'eſt n'être pas méchant, mais non pas être bon.

PARBLEU, ce Lion-là n'étoit pas bête, non!
On n'eſt pas vertueux pour n'avoir aucun vice,
Ni plus ſoumis au joug pour fuir la trahiſon:
La foibleſſe eſt ſouvent toute notre juſtice.

(b) *Loup*, animal farouche & carnaſſier, qui eſt une eſpéce de Chien ſauvage. L'Angleterre n'a pas de Loups, par le ſoin qu'on a pris d'en purger l'Iſle, en payant un prix pour chaque tête. Les pays ſeptentrionaux en ſont remplis. En Orient, on les exerce à la danſe. Il eſt difficile de forcer les vieux Loups à la courſe, parce qu'ils peuvent courir pluſieurs jours ſans s'arrêter.

* FABLE XVI.

LES DEUX MASQUES.

Un Maſque à certain bal cachoit une Beauté.
L'Ouvrier prit plaiſir à le faire difforme ;
Nez bourgeonné, menton énorme,
Bouche béante & lèvre de côté :
C'étoit les traits d'une Gorgone.
Mais celle qu'il cachoit brilloit par le maintien,
Avoit le pied petit & la taille mignone :
Partant chacun diſoit : *Beau maſque*, on ne voit rien
Qui ne plaiſe en votre perſonne ;
Et le Maſque prenoit cet éloge pour ſien.
Cette expreſſion familière
Semblant à lui ſeul s'adreſſer,
Il croit qu'on ne peut ſe laſſer
D'admirer en ces lieux ſa beauté ſingulière.
Quand la mère du jeune objet
Qui par je ne ſai quel caprice
S'étoit muni d'un viſage ſi laid,
Arrive au bal, chignon bien fait,
Viſage nud, mais peint avec tant d'artifice,
Que ſur ſes pas d'abord voilà maints étourdis
Vantant les roſes & les lis
Dont cette Vénus ſurannée
A rechampi ſa face bazannée,

Eh bien! ne le diſois-je pas,
Reprend le Maſque alors? J'ai vu ſur ſa toilette
Cette femme tantôt fabriquer ſes appas,
Lorſque des miens ſa fille a fait l'emplette:
Partant, c'eſt moi qu'on loue en louant celle-ci.
La mère avec ſon fard, la fille avec le nôtre,
Ont également réuſſi:
Maſque pour Maſque, l'un vaut l'autre.

FABLE XVII.

LA FAUVETTE.

Aux branches d'un tilleul une jeune Fauvette (a)
Avoit de ſes petits ſuſpendu le berceau.
D'écoliers turbulens une troupe inquiéte,
Cherchant quelque plaiſir nouveau,
Apperçut en paſſant le nid de la pauvrette.
Le voir, être tentés, l'aſſaillir à l'inſtant,
Chez ce peuple enclin à mal faire,
Ce fut l'ouvrage d'un moment.
Tous ſans pitié lui déclarent la guerre.
Le pauvre nid vingt fois penſa faire le ſaut.
Il n'étoit ſi petit marmot
Qui ne fît de ſon mieux pour y lancer ſa pierre.

(a) *Fauvette*, petit oiſeau qui tire ſur le fauve, d'où lui vient ſon nom, & dont le chant eſt fort agréable. Elle a beaucoup d'induſtrie. Elle fait ſon nid ſur les arbres des grands chemins, & le compoſe très-artiſtement de crins de cheval. On la nourrit comme le Roſſignol.

L'allarme cependant étoit grande au logis.
La Fauvette voyoit l'inſtant où ſes petits
Alloient périr ou ſubir l'eſclavage;
Un eſclavage, hélas! pire que le trépas!
Les gens qu'elle voyoit là-bas
Etoient aſſurément quelque peuple ſauvage
Qui ne les épargneroit pas.
Que faire en ce péril extrême!
Mais que ne fait-on pas pour ſauver ce qu'on aime!
Elle vole au-devant des coups;
Pour ſa famille elle ſe ſacrifie,
Eſpérant que ces gens, dans leur affreux courroux,
Se contenteront de ſa vie.
Aux yeux du peuple ſcélérat
Elle va, vient, vole & revole,
S'éléve tout-à-coup, & tout-à-coup s'abbat,
Fait tant qu'enfin cette race frivole
Court après elle & laiſſe-là le nid.
Elle amuſa long-tems cette maudite engeance,
Les mena loin, fatigua leur conſtance;
Et pas un d'eux ne l'atteignit.
L'amour ſauva le nid, le ciel ſauva la mère.
A ſes petits elle en devint plus chère.
Dieu ſait la joie & tout ce qu'on lui dit
A ſon retour de touchant & de tendre!
Comme ils avoient paſſé tout ce tems ſans rien prendre,
Elle appaiſa leur faim; puis chacun s'endormit.

*FABLE XVIII.

LES OURS ET LES CHIENS.

Du peuple Ours & du peuple Chien
Je vais vous raconter l'hiſtoire.
Chez l'un il ne s'en falloit rien
Qu'on ne crût parvenir au plus haut point de gloire
En contrefaiſant l'autre ; & chez l'autre au rebours,
(Je veux dire chez le peuple Ours,)
On tenoit à grand avantage
D'éviter du voiſin juſques au moindre uſage.
Du reſte, entre eux longs & fréquens débats
A qui des deux dans la machine ronde
Devoit appartenir le pas.
L'Ours en ſa cervelle profonde,
Trouva pour l'avoir un moyen
Que n'eût pas en mille ans imaginé le Chien.
Ce peuple en tous points nous imite,
Dit un Ours philoſophe ; il peut le payer cher :
Voulons-nous voir dans peu ſa nation réduite ?
Tuons-nous par raiſon, il ſe tuera par air :
Et comme il outre tout, la mode ſera cauſe
Que, pour un de nos gens curieux du trépas,
Dix Chiens voudront ſauter le pas.
Se tuer pour un Ours, & rien c'eſt même choſe :
Partant le diſcours prit ; & maint Ours ſe noya,
Et chez le peuple Chien ce goût s'accrédita,

Tellement, ajoute l'hiſtoire,
Que ſur l'autre bientôt ce peuple l'emporta :
Trente Chiens en deux jours au Styx allèrent boire.
Si la mode en continua,
J'ai beaucoup de peine à le croire :
Mais, ô combien l'exemple a ſur nous de pouvoir!
C'eſt où j'en veux venir, François, par cette Fable :
Crains qu'en imitant trop un voiſin redoutable,
Il ne t'arrive de décheoir.

FABLE XIX.

LE CHAT ET LE COQ D'UN CLOCHER.

Pour bien juger des Grands il faut les approcher.

Un jeune Chat rôdant ſur le toît d'une égliſe,
Admiroit le Coq du clocher,
Qui brilloit fort. Raton, dans ſa ſurpriſe,
Diſoit : Où s'eſt allé percher cet animal ?
Son éclat me ravit; je n'ai rien vu d'égal.
C'eſt peut-être quelque machine
Sans mouvement, pour faire peur aux Chats.
Mais non, le voilà qui chemine :
Ce Coq aſſurément vient des lointains climats.
Pour mieux le contempler Raton alors s'arrête.
Quand il eut bien examiné le cas,
Philoſophé ſur la queue & la crête :
Il eſt d'or, ou, parbléu, je ne m'y connois-pas;

Ce

Ce Coq eſt d'or, vous dis-je, & d'or très-pur encore.
Nous allons voir s'il a du cœur.
O Jupiter! tu ſais que je t'honore,
Voilà le Roi des Coqs, fais que j'en ſois vainqueur!
Après cette courte prière,
Raton ranimant ſon ardeur,
S'élancè ſur une goutière,
Gagne une tour, & ſaute de manière
Qu'il atteint le clocher. De-là Grippeminaud
De lucarne en lucarne arrive juſqu'au haut.
Non ſans péril: Raton avoit l'ame guerrière,
Et ne s'effrayoit pas des dangers de l'aſſaut.
Arrivé, le voilà bien ſot:
Ce Coq ſi beau n'étoit que matière groſſière.
Raton lui fait défi: l'autre ſans dire mot,
Tourne tantôt la tête & tantôt le derrière.
Raton dans ſa lucarne enrage comme il faut
De la ſotiſe qu'il a faite.
Enfin voyant qu'il tournoit à tout vent:
Je t'ai pris, lui dit-il, pour un être vivant,
Et tu n'es qu'une girouette!

Tel brille ainſi de loin dans un poſte éminent,
Qui de près n'eſt qu'une mazette.

*FABLE XX.

LE PYRRHONIEN ET LE VERRE ARDENT.

Un homme qui doutoit de tout,
(Manie aujourd'hui trop commune,)
Qui, quand on le pouſſoit à bout
Sur la clarté du jour, ſur celle de la Lune,
Pour la nier fermoit les yeux;
Au mois de Juin, lorſque plus radieux,
Et plongeant ſur notre hémiſphère,
Le brûlant amant de Thétis
Fond nos humeurs, & fait mûrir nos fruits,
Nioit obſtinément ſa chaleur ſalutaire.
Certain Sage entreprit de guérir ſon cerveau:
Un jour que ce Pyrrhon (a) nouveau
En plein champ avoit pris ſon ſomme,
De l'aſtre bienfaiſant qui jaunit nos moiſſons,
Dans un verre courbé concentrant les rayons,
Il brûla quelque peu la barbe de notre homme.
Celui-ci s'éveille en criant,
Porte la main ſur ſon viſage,
Et ne ſait plus que dire au Sage
Contre un ſi ſenſible argument.

(a) *Pyrrhon*, fameux Philoſophe grec, Diſciple d'Anaxarque, qu'il accompagna juſqu'aux Indes, & Chef de la ſecte des Septiques ou Pyrrhoniens. Il trouvoit partout des raiſons d'affirmer & des raiſons de nier. Il vivoit du tems d'Epicure & de Théophraſte, environ 300. ans avant J. C. & étoit natif d'Elis au Péloponèſe.

CECI peut aiſément s'appliquer à la Fable :
Les principes qu'en nous la Providence a mis,
Niés par maint Auteur, à cet homme ſemblable,
Comme en un centre réunis,
Dans un récit clair & concis,
Mêlé d'une adroite critique,
Réveillant ſes ſens engourdis,
Font ſur lui l'effet du cauſtique.

Fin du Troiſieme Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE QUATRIEME.

PROLOGUE.

O combien j'aimerois un mortel dont le cœur
Ne connoîtroit la haine ni l'envie ;
Qui du bonheur d'autrui feroit tout ſon bonheur
Qu'on verroit ſans orgueil & ſans hypocriſie,
Par quelques dons verſés au ſein des malheureux,
Marquer tous les jours de ſa vie !
Où le trouverons-nous ce mortel généreux ?
Lecteur, je t'ai déja crayonné ſon image :
Il y faut ajouter encor de nouveaux traits.

J'aurai beau, je le vois, en remplir mon ouvrage,
Les hommes n'apprendront jamais
Que l'oubli même des bienfaits
Ne doit point rebuter le Sage.

FABLE PREMIERE.

LA COLOMBE ET LE NID DE PINÇON.

POUR autrui de l'urbanité,
Pour ſon Roi de l'amour, pour ſoi de la gaieté;
Voilà des dons que j'idolâtre.
Mais ce n'eſt point aſſez: ſur ce vaſte théâtre
Où tour-à-tour nous naiſſons & mourons,
Je veux que l'on joigne à ces dons
La pitié pour autrui, quand le deſtin l'accable.
Ecoutez les Héros que fait parler la Fable;
Plus éloquens entre eux qu'ils ne ſont dans mes vers,
Plus ſages que leur Roi, tyran de l'univers,
Qu'ils apprennent à l'homme à chérir ſon ſemblable.

UNE Colombe (a) en voyageant,
Du Nid infortuné d'un Pinçon indigent
Fit, dit-on, la rencontre heureuſe;
Heureuſe pour un cœur noble & compatiſſant:
Or la Colombe eſt tendre & partant généreuſe.

(a) *Colombe*; c'eſt, ſelon quelques Ornithologiſtes, la femelle du Pigeon, & ſelon d'autres, une eſpèce particuliere. On la nomme *l'Oiſeau de Cithère*, parce que le char de Vénus étoit tiré par des Colombes, ou parce que cet oiſeau eſt fort porté à l'amour. Il eſt regardé comme le ſymbole de la douceur. Il vole en troupe, & eſt paſſager.

Pour ces gens auſſi-tôt ſe prenant d'amitié ;
Elle approche, elle voit la faim qui les aſſiége.
La mère avoit péri depuis peu dans un piége ;
Le père étoit eſtropié ;
Les petits ſe mouroient : ce Nid faiſoit pitié.
La Colombe en pleura. C'eût été grand dommage
Que le ſort ne l'eût pas conduite en ce lieu-là !
La mort un peu plus tard dévoroit tout cela :
Le ciel a béni ſon voyage.
De ces pauvres enfans la voilà qui prend ſoin,
Les échauffant, leur donnant la pâture,
Exprès pour eux l'allant chercher au loin.
Quand ſon cœur eût été guidé par la nature,
La nature n'eût pas fait mieux.
Elle y voloit au lever de l'Aurore,
Repaiſſant les petits dès qu'ils ouvroient les yeux.
Le ſoir elle y voloit encore ;
Puis le Nid bien repu recevoit ſes adieux.
Le Pinçon attendri la recommande aux Dieux.
Le tems vint, (hélas ! tout s'oublie)
Que le père guéri, les petits voletans
Purent aller chercher leur vie.
Notre Colombe arrive un beau jour de printems :
Les ingrats auſſi-tôt prennent la clef des champs ;
Tous quittèrent le Nid, tous fuirent devant elle.
Quelqu'un lui dit : Ne vous chagrinez pas,
(Ce fut, je penſe, l'Hirondelle)
Il eſt beau, croyez-moi, de faire des ingrats.

FABLE II.

L'OURS ET LE LION.

Les forfaits de l'humaine engeance
De Jupiter un jour laſſèrent la bonté.
Pour punir les mortels, la céleſte puiſſance
Mit entre eux l'inégalité
D'eſprit, de force & de naiſſance,
Qui du monde opprimé chaſſa la liberté.
Jupiter à regret exerce la vengeance.
Bientôt ſe repentant de ſa ſévérité,
Il voulut adoucir la fatale ſentence.
L'Équité par ſon ordre abandonnant les cieux
Vint en nous fixer ſa demeure,
Et réprimer l'eſſor des cœurs ambitieux.
Mortels, ſans ce bienfait des Dieux,
Vous ſeriez l'un à l'autre, en tous lieux, à toute heure,
Des Lions affamés, des Tigres furieux.
L'Équité balançant un pouvoir tyrannique,
Dans le cœur des méchans veille & combat pour nous.
Ses cris jettent le trouble au ſein du Politique;
Du Conquérant avide ils ſuſpendent les coups.
Oui, ſévère Équité, principe pur & ſage,
Par qui l'univers eſt en paix,
Ton pouvoir vient des Dieux; il n'eſt point notre ouvrage;
S'il l'étoit, il faudroit l'ignorer à jamais.

L'OURS un jour aſſembla les hôtes des forêts.
Mes amis, leur dit-il, j'ai pitié des ténèbres
Qui voilent à vos yeux vos plus grands intérêts.
J'ai fréquenté des Ours, Philoſophes célèbres,
Ours égalant les Dieux & ſages comme moi.
Ici-bas chacun eſt pour ſoi.
Si ſur tous autres la nature
A voulu vous favoriſer
D'ongles forts, d'une belle hure,
Ce ſeroit être ingrats que de n'en pas uſer.
Profitez de ces dons. Pour moi, je vous le jure,
Je ne reſpecterai plus rien.
Demandez-moi ſur quoi ſe fonde
Cette loi du *tien* & du *mien*?
Nous ſommes citoyens du monde.
Jupiter à chacun de nous
N'a point aſſigné de domaines;
Et ces diſtinctions ſi vaines
Sont l'ouvrage du tems, & d'animaux trop doux,
Qui ſe ſont librement donné d'injuſtes chaînes.
Plus d'antres, plus de loix: notre bien eſt partout.
L'Ours pendant ce diſcours s'étoit tenu debout:
Il s'aſſit. Le Lion ſe lève & dit: Mes frères,
J'admire de maître Ours l'éloquence & l'eſprit.
Il nous a dévoilé de ſublimes myſtères
Que dès ce même inſtant je veux mettre à profit.
Seigneur Ours, il me faut pour l'hiver un habit
Bien chaud & bien fourré; c'eſt l'avis d'Hippocrate.
Notre bien eſt partout; j'ai, ſi je ne me flate,
Pour le reprendre ſur les gens,
Bonnes griffes, je penſe, & d'aſſez bonnes dents!
Souffrez que votre peau me ſerve de fourrure.
L'Ours n'étoit déja plus à la fleur de ſes ans;

Le Lion profitant du droit que la nature,
Comme au plus fort, lui donnoit ſur ſa peau;
L'attaque, le défait, l'écorche bien & beau,
Confond les partiſans du pauvre Philoſophe,
Et leur fait redouter pareille cataſtrophe.

FABLE III.

LA GUENON.

CERTAINE Guenon (a) fière & mordante à l'excès,
Du matin juſqu'au ſoir gloſoit ſur ſes pareilles :
L'une avoit tout au plus des ébauches de traits;
Et pour quelque jeuneſſe & des yeux fort coquets,
Elle prétendoit être une des ſept merveilles.
Deux grands yeux qui ne diſoient rien
Sortoient à l'autre de la tête;
Son regard toujours fixe annonçoit une bête.
Telle autre croyoit marcher bien,
Qui meſuroit ſes pas comme une précieuſe.
Dame Guenon la radoteuſe
Etoit difficile, entre nous :
Mais voulez-vous ſavoir d'où venoient ſes dégoûts ?
Elle étoit à la fois vieille, louche & boîteuſe.

COMMENT donc, me dira quelque Cenſeur malin,
Comptez-vous empêcher une femme, une fille,
De babiller ſur le prochain ?
Non; je ſai bien qu'il faut que ce ſexe babille:
Mais je voudrois du moins que ce qui manque en lui
Il ne l'imputât pas à défaut dans autrui.

(a) *Guenon*, Singe femelle.

FABLE IV.

LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ſes préſens,
Combla de biens tant d'être différens,
Ouvrages merveilleux de ſon pouvoir ſuprême ;
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un Livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre : *La Raiſon.*
Ce Livre ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devoit tous conduire à la vertu.
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus ſages.
L'enfance y vit des mots & rien de plus ;
La jeuneſſe, beaucoup d'abus ;
L'âge ſuivant, des regrets ſuperflus :
Et la vieilleſſe en déchira les pages.

FABLE V.

LES FLEURS.

Les côteaux émaillés étoient baignés des pleurs
Dont, en quittant ſon lit, l'Aurore les arroſe.
L'Aurore pour Titon ſignaloit ſes ardeurs,
Malgré les triſtes fruits de ſa métamorphoſe;
Et dans un char doré traîné par les Zéphirs,
Sur nos feux ſatisfaits vengeant ſes vains deſirs,
Précipitoit un tems dont le plaiſir diſpoſe:
Ou, pour dire en françois la choſe,
Le jour venoit de naître; & les nouvelles fleurs,
L'Amarante (a) & l'Œillet, la Tulipe (b) & la Roſe,
Se diſputoient le prix des plus vives couleurs.
La querelle dura juſqu'à la nuit obſcure.
Le Soleil formoit ſeul leur brillante parure,
Mais ces fleurs ne s'en doutoient pas;
Lorſqu'effaçant les traits dont il peint la nature,
Le Soleil dans ſon char emporta leurs appas.
Cette nuit-là ſa ſœur de plaiſirs enivrée,
Auprès d'Endymion oublia l'empyrée.

(a) *L'Amarante*, fleur d'un rouge très-vif, qui a donné ſon nom à l'eſpèce de rouge qui fait ſa couleur.

(b) *La Tulipe*, belle fleur qui fait l'objet des ſoins d'une infinité de Fleuriſtes, mais qui étant ſans odeur, ainſi que l'Amarante, n'a d'admirable que la beauté de ſa forme & de ſes couleurs. Elle nous vient de Turquie, & ſon nom eſt formé de *Tulipan*, qui ſignifie *Turban* dans les pays orientaux. La Tulipe eſt une fleur commune dans les prés de Tartarie, qui s'eſt perfectionnée par la culture. La variété en eſt infinie.

L'odorat vint alors juger
Les Reines des brillans parterres :
Toutes ne ſavent pas fixer ce ſens léger.
La Tulipe une des plus fières
Quand Phébus éclatoit aux céleſtes lambris,
Dans l'ombre avoit perdu ſon prix :
L'odorat, que vers elle aucun parfum ne guide,
A peine s'apperçoit qu'elle eſt-là ſeulement,
Ce juge délicat non moins rapidement
Paſſa l'Amarante inſipide :
Mais la Roſe & l'Œillet le ſurent arrêter.
Dans les Œillets nouveaux tout ſait nous enchanter ;
Tout eſt délicieux dans les Roſes nouvelles :
On y revient ſans ceſſe, on ne les peut quitter.
La jeune Violette (c) auſſi charmante qu'elles,
Mais plus timide, & qui n'avoit rien dit,
Des Zéphirs parfumant les aîles ;
Ne fut pas la dernière à qui l'on applaudit.

JAMAIS, pour mériter un hommage fidèle,
La ſeule beauté ne ſuffit :
Flatez moins les yeux que l'eſprit ;
On vous trouvera toujours belle.

(c) *La Violette*, petite plante des prés, des bois & des jardins, qui porte au printems une fleur purpurine d'une odeur agréable. C'eſt la couleur de la violette qui a donné ſon nom à celle qu'on nomme *violet*. Cette fleur ſert beaucoup en Pharmacie.

*FABLE VII.

LE MOUCHERON ET LES TROIS DOGUES.

UN Moucheron eut autrefois l'audace
De déclarer la guerre à trois Dogues puiſſans.
Gens foibles, comme on ſait, ſont parfois inſolens.
J'ai pris un Moucheron; je pouvois à ſa place
Choiſir maint petit Prince, orgueilleux, imprudent,
Maint téméraire Conquérant:
L'eſpèce n'eſt pas rare. Achevons notre conte.
L'inſecte prend ſon tems; l'attaque eſt vive & prompte,
Et nouvel Alexandre, il vole en un inſtant
De l'un à l'autre combattant.
L'ennemi qu'une telle guerre
Outrageoit, rendoit furieux,
Au lieu de mépriſer cette tête légère,
S'abandonne aux tranſports d'un courroux ſérieux.
Voilà nos Dogues en défenſe,
Allant, venant, faiſant maint & maint ſaut.
Le Moucheron les pique, & s'envole auſſi-tôt.
Chacun d'eux tour-à-tour abboye & puis s'élance:
Mais ſon agilité les met tous en défaut.
C'en fut aſſez pour faire croire
A notre orgueilleux Moucheron,
Qu'il alloit ſubjuguer tous les Chiens du canton:
Mais la mort qui met fin à la plus belle hiſtoire,

La mort qui détruit tout, ſoit Mouches, ſoit Héros,
Soudain vint lui ravir l'honneur de la victoire.
Les aîles qu'il avoit au dos
Faiſoient les trois quarts de ſa gloire.
Un des Dogues s'écrie : Ah ! vraiment je ſuis bon
De me mettre en courroux pour un tel avorton !
Puis il prend un parti plus ſage,
S'aſſit, léve la tête, & le ſuivant des yeux,
Obſerve, ſans bouger, le Moucheron volage.
L'inſecte aîlé qui croit que ce Dogue eſt peureux,
L'attaque de plus près, & lui fait maint outrage.
L'autre tient bon, l'attend,
Le laiſſe approcher davantage,
Ouvre la gueule, avance, & le happe à l'inſtant.

FABLE VII.

LES DEUX HIBOUS ET LE PÉLICAN.

O vous qui mépriſez le monde & ſon Auteur,
Faux Sages, admirés du vulgaire ſtupide,
Prenez donc une fois le ſentiment pour guide.
Je vais, ſi je le puis, parler à votre cœur:
Entre le monde & vous que votre cœur décide.

Deux Hiboux (a) avoient fui toute ſociété:
Femmes, enfans, amis, ils avoient tout quitté.
Fiers d'étouffer l'amour, l'amitié, la nature,
Ils vivoient dans un trou, ſans ſoins, ſans embarras.
Sans parler mal d'autrui? je ne le penſe pas.
Sans regrets? j'en appelle à l'ame la plus dure:
Au fond des antres & des bois,
La nature à nos cœurs fait entendre ſa voix;
La nature jamais n'eſt tout-à-fait muette.
Ces oiſeaux rechignés, qu'en leur ſombre retraite
Avoient conduits les mêmes ſentimens,
Goûtoient en apparence une union parfaite.
Le monde étoit d'ailleurs un deſert pour ces gens.

(a) *Hibou*, oiſeau qui ſe nomme auſſi *Chat-huant*, parce qu'il ſe nourrit de Souris comme les Chats, & qu'il jette un cri lugubre. Sa tête d'ailleurs reſſemble aſſez à celle du Chat. Il hait la lumière & marche avec ſûreté dans les ténèbres.

Le hazard amène à leur porte
Un Pélican (b) qui les connut jadis.
Vous avez donc perdu vos femmes & vos fils?
Car qui peut vous forcer à quitter de la ſorte
Vos concitoyens, vos amis?
Des amis, dirent-ils, en eſt-il ſur la terre?
Pour des concitoyens, nous n'en connoiſſons pas;
Ce n'eſt qu'un titre imaginaire.
Nous ne faiſons pas plus de cas
De celui d'époux & de père:
Quand le Hibou reçoit la Chouëtte en ſon nid,
C'eſt un penchant commun qui tous deux les unit;
C'eſt un échange volontaire,
Un engagement libre où chacun met du ſien:
Ce penchant ſatisfait, ils ne ſe doivent rien.
Quant aux fruits qui viennent à naître
D'un concours fortuit de goûts & de beſoins,
Aveugle inſtrument de leur être,
Moi Hibou, leur dois-je aucuns ſoins!
Eh! que m'importe que le monde
Soit plus ou moins peuplé de Chats-huants!
Le Pélican frémit; & ſur ces deux méchans
Croit entendre à ces mots le tonnerre qui gronde.
Ingrats! s'écria-t-il, que le ciel vous confonde!
Eh! pourquoi, malheureux, vous donna-t-il un cœur!
Bon! le ciel! vous en avez peur?
Allez, allez porter vos rêves creux à d'autres.
Le ciel voit nos forfaits, il punira les vôtres,

(b) *Pélican*, oiſeau de la groſſeur du Cygne, qui fait ſon nid autour des lacs, & qui ſe nourrit de poiſſon. La nature lui a placé ſous la gorge une ſorte de ſac pour ſa proye & celle de ſes petits. Les Anciens ont célébré un autre Pélican fort rare & qui vit dans les deſerts, dont l'amour pour ſes petits va juſqu'à les nourrir de ſon ſang. C'eſt de ce Pélican, connu en Afrique, qu'il eſt queſtion ici.

Reprit

Reprit le Pélican ; tremblez que ſa fureur
Avec éclat ſur vous ne venge la nature !
Tandis qu'à vos petits refuſant la pâture,
Vous oſez blaſphémer contre les droits du ſang,
Je vais aux miens ouvrir mon flanc,
Content par mon trépas de racheter leur vie.
Il les quitte auſſi-tôt & vole à ſes enfans.
D'un promt effet ſa menace ſuivie,
Signala des Hiboux les rares ſentimens.
L'un d'eux accablé d'ans (cruelle maladie !)
Ne pouvant plus aller à la proviſion,
Prit une réſolution
Digne de ſa philoſophie ;
Ce fut de manger l'autre : & pour y réuſſir,
Il choiſit une nuit en pavots (a) libérale.
Mais le galant eut beau choiſir ;
Sa cruauté lui fut à lui-même fatale :
Son confrère en mourant ſe défendit ſi bien,
Qu'il l'entraîna ſur la rive infernale.

LECTEUR, à ce récit je n'ajoûterai rien :
Je veux à tel & tel épargner la morale.

(a) *Pavot.* Les têtes des Pavots blancs entrent dans les remédes & ſont aſſoupiſſantes. C'eſt cette plante qui donne l'*opium*.

FABLE VIII.

LES DEUX COMMÈRES.

En côtoyant une rivière,
Certaine femme un jour contoit à ſa Commère,
Qu'un enfant ſur ces bords ramaſſant des roſeaux,
S'étoit noyé la ſemaine dernière:
Il avoit rencontré l'Achéron dans ces eaux.
Que dites-vous d'une telle avanture?
Je dis que des parens méritent bien cela;
Que je ne conçois pas comme on plaint ces gens-là.
Car enfin, n'eſt-ce pas dépouiller la nature?
N'eſt-ce pas à plaiſir immoler ſon enfant?
Leur cœur n'eût-il pas dû prévoir cet accident?
Mettons à part l'amitié parternelle;
Pour peu, répondez-moi, que l'on ait de cervelle,
Laiſſe-t-on un enfant aller ſeul près de l'eau?
Il faut, en vérité, qu'on ne raiſonne guère.
Grace à Dieu, quand mon fils quittera le berceau,
Il n'ira nulle part ſans ſon père ou ſa mère.
Je ſaurai le conduire; & d'une autre manière
Je prétends veiller ſur ſes jours.
La dame n'avoit pas achevé ce diſcours,
Que rencontrant ſur ſa route une pierre,
Elle veut en ſautant franchir cette barrière;
La voilà qui dans l'eau tombe la tête en-bas.
Elle fut ſecourue & ne ſe noya pas:
Mais ſur autrui peut-être apprit-elle à ſe taire?

FABLE IX.

LES DEUX PIGEONS.

DEUX Pigeons s'aimoient tant qu'ils ne ſe quittoient point.
L'amitié n'eſt chez nous qu'un goût dont on ſe laſſe,
Un nœud qu'uſe le tems, un caprice qui paſſe.
Chez le peuple Pigeon (a) c'eſt au contraire un point
Que le tems rarement efface.
Cependant les deux que voici
Ne furent pas toujours l'un à l'autre fidèles.
L'amitié quelquefois eſt difficile auſſi!
Leurs premières ardeurs furent, dit-on, ſi belles,
Qu'aux ménages les mieux unis
Ces oiſeaux ſervoient de modèles.
Enſemble le matin ils quittoient le logis;
Plus gais au ſoir ils y rentroient enſemble.
La nuit ils partageoient les douceurs du foyer.
Plus ils s'aiment, plus il leur ſemble
Qu'ils naquirent pour vivre en même colombier.
Chacun d'eux ne connoît dans l'univers entier
Que ſon ami qui lui reſſemble.
De ſoins, d'attentions, ils nourriſſoient leurs feux.
Ils auroient été trop heureux

(a) *Pigeon*, oiſeau domeſtique, très-chaud & très-fécond, qui n'a point de fiel. La forte inclination des Pigeons pour leur logement ordinaire, les a fait employer autrefois à porter des lettres. On eſt sûr qu'un Pigeon tiré de ſon colombier, y retournera avec le fardeau qu'on attache à ſon cou, & qu'on ſuppoſe proportionné à ſes forces.

Si rien n'eût altéré cette amitié ſi tendre.
Hélas! auroit-on pu comprendre
Que du ſein même de leurs jeux
La diſcorde naîtroit chez eux!
L'amitié veut certaines déférences
Dont ſe laſſa leur zéle familier.
Des riens ſervent à nous lier:
Et ces riens négligés deviennent des offenſes.
A la dînée un jour l'un vola le premier:
L'autre eut beau le prier d'attendre;
Le méchant fit ſemblant de ne le point entendre,
Moitié jouant, moitié preſſé par l'appétit.
Certain mouvement de dépit
S'emparant auſſi-tôt de ſon ami ſenſible,
Au logis ſans rien prendre il paſſa tout le jour,
Bien réſolu d'être inflexible:
Et quand l'autre fut de retour,
Alors, ſans l'écouter, s'échappant à ſon tour,
Il s'envola ſi loin qu'il ne fut plus poſſible
De regagner ces lieux juſqu'alors trop chéris.

Amis, reſpectez-vous: les égards ont leur prix.

FABLE X.

L'HOMME INFIRME.

MON Dieu! diſoit un Homme âgé,
Chez qui logeoient la goutte & la paralyſie,
Mon Dieu, depuis trente ans combien tout eſt changé!
J'ai vû qu'on jouiſſoit des douceurs de la vie:
Tout le monde ſe portoit bien;
On marchoit, on danſoit; chacun aimoit à rire.
Préſentement on n'aime rien:
Partout l'ennui triomphe, & le plaiſir expire.
Le moyen qu'on ſoit enjoué!
Sur un triſte fauteuil on eſt toujours cloué,
Et l'on y ſouffre le martyre.
Le logis où l'on vit c'eſt l'arche de Noë;
L'on n'en ſort qu'au bout d'une année.
Il n'eſt plus de printems, les jours ne ſont plus beaux.
Je prévois qu'à ſa fin la nature entraînée,
Dans peu ſera réduite à la nuit du cahos.
A peine il achevoit ces mots,
Sa niéce entre en ſautant, en déployant ſa joye.
Adieu, mon oncle; on nous envoye,
Mon frère & moi, promener dans les champs:
Il fait ſi beau, mon oncle! & la voilà partie.
Voyez un peu quelle étourdie,
Reprit notre Homme alors! Jadis nos jeunes gens

Avoient l'air plus poſé, plus ſage, moins frivole.
Le monde eſt fou, ſur ma parole :
Il ne reſſemble en rien au monde de mon tems.

HOMMES, voilà vos jugemens.

*FABLE XI.

LES BOUTEILLES DE SAVON ET LA PHIOLE.

CERTAIN Enfant, Phyſicien nouveau,
A regret voyoit diſparoître
Un globe compoſé de ſavon, d'air & d'eau,
Qu'un léger ſouffle avoit fait naître
Au bout d'un foible chalumeau.
Il ſouffle encore : autre globe auſſi beau,
Non moins brillant, non moins futile.
Un feutre le renvoye, il retombe, il n'eſt plus.
Las d'employer des efforts ſuperflus
Pour fixer un corps ſi fragile,
L'Enfant très-prompt à ſe dédommager,
Court au buffet, ſe ſaiſit d'une Phiole,
Et déja la fait voltiger ;
Jeu bien plus périlleux, mais tout auſſi frivole.
Contre un tel paſſe-tems la Phiole ne tient pas ;
Elle tombe : l'Enfant veut garantir ſa chûte,
Et fait lui-même la culbute,
Et ſe bleſſe avec ſes éclats.
Son Précepteur arrive ; il lui conte le cas,

Sa bleſſure étoit très-légère.
Mon ami, répondit le Précepteur prudent,
Ce double exemple vous apprend
Comme tout périt ſur la terre.
Le trépas éteint les petits
Sans bruit, ſans en laiſſer l'ombre la plus légère.
Les Grands avec fracas briſés comme le verre,
Ne laiſſent après eux que d'odieux débris.

FABLE XII.

LE PAPILLON ET L'ŒILLET.

Un jeune Papillon, (a) après s'être gorgé
Du ſuc délicieux des plus beaux dons de Flore,
Prétendit recueillir encore
La vapeur d'un Œillet par le tems outragé.
Eſt-il rien ſous les cieux que le tems ne dévore?
Cet Œillet languiſſoit ſur la terre penché.
Il avoit vû trop d'une aurore;
Et le favorable Zéphir
En vain par ſes douces haleines
S'efforçoit de le rajeunir.
Le long âge eſt un mal dont on ne peut guérir.
Se voyant pour ſurcroît de peines,

(a) *Papillon*, petit inſecte volant, qui vient d'une Chenille ou d'un Ver. On croit que chaque plante a ſa Chenille & ſon Papillon particulier. Swammerdam a décrit 114. eſpèces de Papillons de nuit, & Aldrovande 118. Il y en a dont les aîles ſont d'une beauté ſingulière.

En proye aux friands appétits
De notre Papillon à la tête légère :
Ne mets pas, lui dit-il, le comble à ma misère,
Volage enfant de l'air. De ces parfums exquis
Qu'exhalent mes pareils, tu t'enivres ſans ceſſe.
Je n'en murmure point ; c'eſt la loi du deſtin.
Je t'ai laiſſé dans ma jeuneſſe,
Aſſez & trop ſouvent recueillir ſur mon ſein
Cette chère & douce ambroiſie,
Ce précieux nectar principe de ma vie.
Aujourd'hui je ſuis vieux ; c'eſt beaucoup maintenant
Si je puis voir encore un matin ſeulement :
Bientôt j'irai parer le ſein de Proſerpine.
N'avance point ce tems. J'ai perdu ces couleurs
Dont, jaloux d'embeſſir ta parure divine,
Pour peindre tes habits tu dépouilles les fleurs :
Tout nous quitte dans la vieilleſſe.
Papillon, ſi la faim te preſſe,
Sur tant d'autres tu peux te repaître à loiſir.
Pour ſatisfaire mieux à ton cruel plaiſir,
Il te faut une fleur plus jeune & plus aimable.
Papillon fut impitoyable,
Il acheva de le flétrir.

AMOUR, amour ! tu n'es pas plus traitable.

*FABLE XIII.

L'AUTOUR ET LES MOINEAUX.

QUAND l'aquatique Gent (a) voulut avoir un Maître,
Elle ne ſavoit trop ce qu'elle demandoit.
Elle en eut un qui la grugeoit.
Il ſe ſeroit raſſaſié peut-être:
Mais Dieu préſerve tout État;
Ceux de l'onde & des airs, auſſi-bien que les nôtres,
D'avoir jamais un Potentat
Qui le donne à gruger aux autres!
C'eſt ce que jadis l'Autour (b) fit,
L'Autour, oiſeau pillard & de bon appétit.
Il étoit Roi dans un bois ſolitaire,
Où le Sire en ſon tems fit la chaſſe aux Moineaux;
Où les plumant de ſa royale ſerre,
Il les grugeoit tout vivans juſqu'aux os.
Sans murmurer ces gens le voyoient faire:
Il falloit bien d'un honnête ordinaire
Laiſſer jouir ſa majeſté.
Le Monarque d'ailleurs, malgré ſa large panſe,
N'en prenoit que ſa ſuffiſance.
Mais le tems vint que dégoûté

(a) *L'aquatique Gent*, les Grenouilles qui demandèrent un Roi, & à qui Jupiter envoya une Grue, qui les *goboit à ſon plaiſir*, ſuivant l'expreſſion de la Fontaine.

(b) *Autour*, oiſeau de proie, qui, au rapport de M. de Buffon, *plume les oiſeaux fort proprement, & enſuite les dépece avant de les manger. Il eſt d'un naturel très ſanguinaire.*

D'être ſon pourvoyeur lui-même,
Par un acte émané de ſon pouvoir ſuprême,
(c) Le Milan, l'Épervier, & juſqu'aux Hobereaux,
Furent chargés de plumer ſes vaſſaux.
De ce cruel devoir trop bien ils s'acquittèrent,
Tellement que Monarque & ſujets murmurèrent.
Meſſieurs les pourvoyeurs les grugeant à leur tour,
Il n'en reſta plus pour l'Autour.

(c) *Le Milan, l'Épervier, & juſqu'aux Hobereaux,*

Autres oiſeaux de proie, dont le Hobereau ou Hobreau eſt le plus petit. » Dans quelques-unes de nos » provinces, dit le même Naturaliſte, on donne ce nom aux petits Seigneurs qui tyranniſent leurs » payſans, & plus particulièrement » au Gentilhomme à lièvre, qui » va chaſſer chez ſes voiſins, ſans » en être prié, & qui chaſſe moins » pour ſon plaiſir que pour le » profit ».

FABLE XV.

LE TREMBLEMENT DE TERRE ARRIVÉ CHEZ LES FOURMIS.

Près d'un chêne entouré d'une ſource féconde,
Dames Fourmis depuis long-tems,
Avoient & la ville & les champs.
Ce gîte leur ſembloit toute la terre ronde;
Cette ſource étoit l'Océan:
L'autre rive eût ſans doute été le nouveau monde,
Si dans l'art de traverſer l'onde
Il ſe fût trouvé-là quelqu'inſecte ſavant.

Reines de l'univers, tout ce qui le décore
Nous offre des plaiſirs, ou charme nos ennuis.
Pour réjouir nos yeux on voit briller l'aurore;
Jupiter fit pour nous & les jours & les nuits,
Il créa les ſaiſons encore;
Jupiter eſt flatté qu'une Fourmi l'honore:
Il le faut avouer, nous ſommes d'un grand prix!
Ainſi parloit cette chétive race;
Tandis qu'aux Dieux elle eût dû rendre grace
De vivre de fétus, d'exiſter ſeulement.
La frayeur rabbatit leur caquet inſolent.
Borée un jour ſouffloit, & ſur la fourmillère
Il fit tomber un gland.
Sa chûte fut fatale à plus d'un habitant,
Et répandit l'effroi juſque ſur la frontière.
Il pèſe à la nature entière,
La terre en a tremblé de l'aurore au couchant.
L'avez-vous ſenti, ma commère?
En vain nous avons cru que Jupiter jaloux
De notre fragile exiſtence,
Attachoit à nos jours l'éclat de ſa puiſſance;
Tout nous vient de lui ſeul, il n'attend rien de nous
Rendons grace à ſa bienveillance,
Et craignons ſon juſte courroux.

Ainsi l'orgueil fit place à la reconnoiſſance
Ce que les dons du ciel n'avoient pu ſur leur cœur
Un coup de vent en eut l'honneur.

*FABLE XV.

LES NAINS ISSUS DE GÉANS.

C'est une belle invention
Que cet art par lequel tout un peuple extravague,
En voulant ſoumettre, dit-on,
Les préjugés à la raiſon;
Cet art qui, ſous un titre vague,
Renverſe ſans diſtinction,
Toute commune opinion,
Change Meſſaline en Lucrèce,
Fait de Toinon une Princeſſe,
Et d'un ſcélérat un Caton!
Courage, va-t-on dire! on voit à votre ton
Que vous n'aimez point la ſageſſe.
Cette ſageſſe-là! Non, certainement, non;
Non, vous dis-je; & ſi c'eſt folie
De tenir fortement à la Religion,
A l'honneur, au devoir, aux loix de la patrie,
Qu'on me mène bien vîte aux petites-Maiſons.
Je vois juſques aux plus grands noms
Cet eſprit deſtructeur inceſſamment s'étendre:
Le ſeul déſir de les défendre
Eſt aujourd'hui l'objet de mes leçons.

En un pays où la nature
Sembloit s'être épuiſée à produire des gens
Forts & bien faits, & de haute ſtature,
Il ne naiſſoit depuis cent ans,

Que maigres avortons, que délicats enfans,
Nains chétifs, & pourtant très-vains, à ce qu'aſsûre
Certain Hiſtorien du tems.
Dans maint endroit public brilloit mainte ſtatue,
Qui retraçoit à leur débile vûe
La majeſté de leurs ayeux.
Cet aſpect impoſant, chez le peuple Pygmée
Fit d'abord nombre d'envieux.
Puis, des Nains d'une taille un peu mieux conformée,
Et d'un ou deux pouces plus grands
Que le commun des habitans,
Sur la foi de la Renommée,
Se crurent auſſi des Géans.
La Renommée a beau mentir, être infidelle,
Son crédit ſe ſoutient. On vit conſéquemment
De nos Nains & demi l'orgueilleuſe ſequelle,
D'abord à leurs ayeux s'égaler hardiment,
Puis trouver leur figure & leur taille groſſière,
Et partant s'eſtimer plus qu'eux;
Puis ne les regarder que d'un air dédaigneux,
Puis enfin leur jetter des pierres.
Mais ſur l'airain les pierres bondiſſant,
Retournèrent frapper la ſéquelle elle-même.
Plus d'un Nain s'en fut clopinant:
Aucun ne fut guéri de ſon orgueil extrême.

FABLE XVI.

LE CHAT ET LA SOURIS.

RATON un jour s'étoit mis en poſture,
Pour guetter certaine Souris,
Dont le drôle, en rôdant, en cherchant aventure,
Avoit découvert le logis.
Gare à préſent que la dame n'en ſorte!
Le dos voûté, l'œil fixe, & la patte en avant,
Raton a le nez à la porte.
La Souris ſort, il court & l'attrape à l'inſtant.
Ayant pour lors la panſe pleine,
Le galant ne la croqua pas.
C'étoit pourtant le plus friand des Chats:
Mais on n'a pas des Souris par douzaine;
Pour les bons jours de la ſemaine
Il faut réſerver les bons plats.
En attendant jouons. Auſſi-tôt le compère
Tracaſſe la Souris & la mène grand train;
Lui donne un coup de ſa patte légère,
La laiſſe fuir, la ratrape ſoudain;
Va, vient, fait mille ſauts, mille bonds autour d'elle.
Quand il a joué tout ſon ſou,
La dame alors prenant ſa belle,
S'échappe & part: la voilà dans ſon trou.
Raton a beau flairer & faire ſentinelle;
Il fallut cette fois ſe paſſer de Souris.
Je crois qu'on ne vit plus déſormais le Mitis
S'amuſer à la bagatelle.

FABLE XVII.

LES LAPINS.

Le ſoleil de la vie eſt couvert de nuages :
Jeunes, les paſſions obſcurciſſent nos ſens.
Ce ſoleil s'éteint-il, c'eſt au ſein des orages :
Le remords & la peur aſſiégent nos vieux ans.

Un beau matin, maint chaſſeur à la ronde,
Faiſoit tomber maint gibier ſous ſes coups.
Les Lapins (a) effrayés, n'oſant quitter leurs trous
Croyoient être à la fin du monde.
Aux patriarches des Lapins
Chacun courut, ainſi qu'au livre des deſtins :
Vîte, il faut cent réponſes prêtes.
En leur tems ont-ils vu de pareilles tempêtes ?
Les Dieux ont-ils juré de détruire ce lieu ?
Connoiſſez-vous ces machines de feu,
Qui font un ſi grand bruit au-deſſus de nos têtes ?
Le plus vénérable d'entre eux,
Leur Neſtor, impoſant ſilence à cette bande,
En Lapin radoteur, moins ſage que peureux,
Satisfit à chaque demande.

(a) *Lapin*, animal fort commun en France, qui ſe retire dans des trous qu'il fait en terre avec ſes pattes de devant, & que l'on nomme *terriers*. La femelle du L eſt d'une fécondité ſi ſurprena que hors de l'hiver, elle fait les mois cinq ou ſix petits.

Mes enfans, leur dit-il, nous ſommes des méchans;
Dont le ciel en courroux veut l'entière ruine.
Chez nos jeunes Lapins le vice a pris racine;
Ils ont tous mis le comble à leurs égaremens;
Et déſormais il n'eſt plus tems
De vouloir appaiſer la colère divine.
C'eſt la foudre qui gronde & qui pleut dans nos champs.
L'entendez-vous? Non, dit une jeune Lapine,
Qui, pour voir cette pluye, avançoit hors du trou.
Mon bon père, écoutez, vous êtes un vieux fou;
C'eſt moi qui vous le dis: les Dieux n'ont point envie
Qu'en même tems que vous nous voyions le trépas.
Nos champs n'ont point ſouffert, l'orage eſt tout là-bas:
Allons, gai, mes amis, jouiſſons de la vie;
Et laiſſons crier ceux qui n'en jouiſſant pas,
Condamnent nos plaiſirs par pure jalouſie.
Cette Lapine, encore à ſa jeune ſaiſon,
Diſcouroit, va-t-on dire, en cervelle éventée:
Mais auſſi ſur leurs mœurs bavardant ſans raiſon,
L'autre mal-à-propos faiſoit un tel ſermon.

Le blâme ſort toujours d'une bouche édentée.

FABLE

FABLE XVIII.

LE LION DE LA FOIRE.

Le Roi des animaux, déchu de ſa nobleſſe,
Servoit en déplorant ſon ſort,
Un animal d'une autre eſpèce,
Non moins cruel, pas auſſi fort,
Mais qui ſait par ſon art réparer ſa foibleſſe.
Un homme l'avoit pris : il n'eſt pas queſtion
D'expliquer de quelle manière.
Il l'avoit pris comme on prend un Lion,
Un Ours, un Tigre, une Panthère. (a)
Ainſi de Jupiter les décrets éternels
Ont mis les animaux au pouvoir des mortels :
Leur rage ſans cela dépeupleroit la terre.
Le Lion en public étalant ſon malheur,
Chargé d'une chaîne peſante,
Et de Roi qu'il étoit, devenu Bateleur,
Repaiſſoit les regards d'une foule inſolente.
Pour ſon argent on ſifloit les fureurs
De ſa majeſté rugiſſante.
Ha ! c'eſt trop du deſtin éprouver les rigueurs !

(a) *Panthère*, mot grec qui ſignifie *bête tout à fait farouche*. C'eſt le nom d'un animal furieux, que quelques-uns prennent pour la femelle du Léopard. La Panthère eſt de la grandeur d'un veau. Elle a la peau marquetée. Les Romains en faiſoient paroître beaucoup dans les ſpectacles qu'ils donnoient au peuple. On en a fait le ſymbole de l'hypocriſie, parce qu'on prétend que l'odeur douce de ſa peau attire les bêtes qu'elle dévore, & qu'en les voyant approcher, elle cache ſa tête qui eſt hideuſe, avec ſes deux pattes de devant.

Je prétends ſortir d'eſclavage,
Dit-il : & ranimant ſa force & ſon courage,
Le crin dreſſé, les yeux étincelans,
Il s'agite, il ſe bat les flancs.
La chaîne qui réſiſte augmente encor ſa rage.
L'animal irrité la mord en frémiſſant :
Il s'obſtine à briſer ce fatal inſtrument.
Mais rougiſſant le fer d'une ſanglante écume,
Il y briſa toutes ſes dents.

En combats dangereux, en efforts impuiſſans
Contre le joug des loix l'homme ainſi ſe conſume ;
Plus heureux s'il pouvoit triompher de ſes ſens !

FABLE XIX.

LE LAURIER ET L'OLIVIER.

Comme moi, des Héros ornez-vous les trophées ?
Couronnez-vous jamais la tête d'un guerrier,
Diſoit un jour à l'Olivier (a)
Le Laurier (b) glorieux ? Cent batailles gagnées

(a) *Olivier*, arbre d'une moyenne grandeur, qui produit l'olive dont on tire une excellente huile. Son bois ſert à quantité d'ouvrages. Cet arbre eſt le ſymbole de la paix.

(b) *Laurier*, arbre qui conſerve toujours ſa verdure, dont les feuilles ſont odoriférantes, & la tige unie & ſans nœuds. On lui attribue quantité de vertus, ſur-tout celles d'être inacceſſible à la foudre, de garantir le bled de la nielle, & de produire du feu par le ſeul frottement de ſes branches ſur du ſouffre en poudre. Les Généraux Romains étoient couronnés de Laurier dans leurs triomphes ; & les rameaux qui avoient ſervi à cet emploi, ſe plantoient dans les lieux les plus éminens de Rome.

N'ont ſouvent que moi pour tout prix.
De Bellone & de Mars les heureux favoris
Viennent ſe repoſer ſous mon noble feuillage ;
Et vous n'avez que des mépris.
Ceſſez d'être ſi vain, repartit d'un ton ſage
L'arbre à Minerve conſacré :
Si vous êtes plus révéré,
Moi, je ſuis aimé davantage.
Vous allumez la guerre, & j'annonce la paix.
Vous faites des Soldats pleins d'un bouillant courage :
Ces Soldats valent-ils les Héros que je fais !
Pour aller juſqu'à vous, on ne s'ouvre un paſſage
Qu'à travers les débris, la flamme & le carnage ;
Et les mêmes chemins conduiſent au Cyprès. (c)
Souvent un Roi qui fait trembler la terre,
Pour chérir trop vos dons, opprime ſes ſujets :
C'eſt par moi qu'il en eſt le père.

(b) *Cyprès*, arbre dont le bois ſe corrompt difficilement. Les vers ne s'y mettent jamais. Les Anciens l'avoient dédié à Pluton, & le plaçoient devant les maiſons où quelqu'un étoit mort. Le grand hyver de 1709 fit périr tous les Cyprès du royaume.

FABLE XX.

LE RENARD PEINTRE.

Au tems d'Éſope, (a) où tous les animaux,
Diſcourant comme les ſept Sages,
Comptoient entre-eux d'illuſtres perſonnages,
Des Rois, des Sçavans, des Héros;
Un Renard qui marchoit ſur les traces d'Apelle, (b)
Avec tel artifice avoit peint un tableau,
Que l'Ane, l'Ours & le Taureau,
Y retrouvoient, dit-on, leur image fidelle.
Ces gens, comme on croit bien, n'étoient pas peints en beau.

(a) *Éſope*, Auteur célèbre par ſes Fables, étoit Phrygien, ſelon la plus commune opinion. Il naquit Eſclave, & fut mené à Athènes où il apprit la Philoſophie morale. Par la ſuite ayant été affranchi, il fut appellé à la cour de Créſus qui le combla de bienfaits, & il s'y entretint avec Solon & les autres Sages de la Gréce. Créſus l'envoya à Delphes pour y faire des ſacrifices à Apollon, & diſtribuer à chaque Citoyen quatre mines d'argent. Éſope s'étant apperçu que les terres labourables des environs de Delphes étoient en friche, reprocha aux Delphiens leur pareſſe, & renvoya à Créſus le reſte de l'argent employé aux ſacrifices. Les Delphiens irrités le précipitèrent du haut d'un rocher. Toute la Grèce s'intéreſſa à ſa mort, & les Athéniens lui élevèrent une magnifique ſtatue. On croit communément, ſur le témoignage de Planudes, qu'Éſope étoit le plus difforme & le plus contrefait de tous les hommes. Mais ſa vie écrite par cet Auteur, eſt remplie de contes ridicules & puérils, auxquels on ne doit nullement ajouter foi.

(b) *Apelle*, le plus grand Peintre de l'antiquité, qui vivoit environ 300. ans avant J. C. Alexandre, par pure vaine gloire, ne voulut jamais permettre qu'à trois hommes de travailler à ſon portrait; à Praxitéle en Sculpture, à Lyſippe en fonte, & au célèbre Apelle en peinture.

Pardevant le Lion ils allèrent ſe plaindre.
Celui-ci pour toutes raiſons,
Leur dit : Vous l'accuſez d'avoir voulu vous peindre ?
Au bas de ſon ouvrage a-t-il écrit vos noms ?
Nullement, dirent-ils. Eh ! qui donc vous oblige
De vous en appliquer les traits ?
Mais la malignité charge tous ſes portraits.....
Qui s'y reconnoît ſe corrige.

On oſa de tout tems attaquer nos défauts
Par l'artifice heureux d'un adroit badinage :
De tout tems le ciel fit les ſots
Pour les menus plaiſirs du Sage.

ÉPILOGUE.

MAIS c'eſt aſſez conter ; reſpirons un moment.
A la fin le menſonge ennuie.
Pour inſtruire plus ſûrement,
Il faut avec économie
Employer cet art ſéduiſant
Dont uſa ſobrement l'Eſclave de Phrygie. (a)
Art fécond, mais frivole aux yeux de bien des gens,
Cenſeurs outrés dont la manie
Eſt d'envier à nos amuſemens
Les douceurs de la Poëſie.

(a) *L'Eſclave de Phrygie*, Ésope, de qui la Fontaine a dit :

Phèdre étoit ſi ſuccinct qu'aucuns l'en ont blâmé ;
Ésope en moins de mots s'eſt encor renfermé.

D'autres penſant agir beaucoup plus ſagement,
Voudroient au compas d'Uranie
Aſſujettir le ſentiment;
Et dans un cercle étroit reſſerrant le génie,
Prétendent démontrer qu'un froid raiſonnement
Vaut toute l'eau de Caſtalie.
Laiſſons, laiſſons parler ces rigides Cenſeurs:
Et cependant, que l'homme apprenne en nos ouvrages
A vaincre ſes penchans, à réformer ſes mœurs.
Pour changer l'univers, l'enjouement des neufs Sœurs
Vaut la morale des ſept Sages.

Fin de la premiere Partie.

FABLES NOUVELLES,

DIVISÉES EN HUIT LIVRES.

Par M. l'Abbé AUBERT.

SECONDE PARTIE.

ÉPITRE

A MA MERE.

Sur les traces de la Fontaine
J'eſſaye aujourd'hui de marcher, (a)
Content de pouvoir arracher
Des bords fortunés d'Hypocrène,
Quelques-unes des fleurs qu'il y cueilloit ſans peine:
Sous ſes heureuſes mains ces fleurs venoient s'offrir.
Il eut l'art de tout embellir:
Cet art ne coûtoit rien à ſa fertile veine.
D'ingénieux Auteurs à qui ſon règne a nui,
Sont demeurés dans l'ombre en ſuivant ſa carrière:
Pour jetter la même lumière
Il faut être né comme lui.
De ces victimes de ſa gloire
Ma chûte encor plus prompte augmentera l'hiſtoire,
Si le public me juge avec les mêmes yeux:
Mais au-deſſous du rang des Dieux,
Ne peut-on pas encore au temple de Mémoire
Occuper un rang glorieux?
Votre ſuffrage m'en aſſure,
O vous que je chéris, vous à qui la nature

(a) Cette Épître étoit placée à la tête de l'Édition de 1756.

Donne tant de droits ſur mon cœur
J'ai conçu l'eſpoir trop flatteur
D'acquitter une ardeur ſi pure.
Mes vers ont ſçu vous plaire ; acceptez-en le don :
J'y peins quelques vertus que j'appris de vous-même.
Cet encens qu'on recueille au pied de l'Hélicon,
On l'offre aux Rois, aux Grands : je l'offre à ce que j'aime.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE CINQUIEME.

PROLOGUE.

Il eſt, je le répete, un inſtinct précieux,
Ame de l'univers, bienfait de la nature,
Dont l'impreſſion vive & pure
Eſt le plus doux plaiſir des mortels vertueux:
Cet inſtinct c'eſt l'amour, le chef-d'œuvre des Dieux.
Non cet amour qui mit en cendre
Les murs où combattoit le malheureux Troyen;
Mais ce ſentiment noble & tendre,
Que Voltaire exprime ſi bien,
Quand pour Mérope il fait couler nos larmes.
Quand il peint d'Idamé les tragiques allarmes,

Ou le ſage Zopire, un poignard dans le ſein,
Pardonnant à ſon aſſaſſin.
Je ne puis trop chanter cet amour plein de charmes,
Source de tout pouvoir, lien cher & ſacré:
Le premier qui fut Roi, fut un père adoré.

FABLE PREMIERE.

LA POULE ET LES POUSSINS,

OU

L'ŒIL DE MERE.

Telle qu'une Beauté par Morphée embellie,
Étale à ſon réveil mille agrémens nouveaux;
Telle pendant la nuit la nature enrichie,
Déployoit un matin ſes tréſors les plus beaux.
L'or paroiſſoit briller ſur les rians côteaux,
L'émail au ſein des fleurs que le jour fait éclore,
Le cryſtal dans le fond des eaux.
L'azur faiſoit pâlir les roſes dont l'Aurore
Séme en habits légers les campagnes des cieux.
Les Zéphirs à l'envi venoient careſſer Flore.
Les échos ſoupiroient les feux
De la Linotte & de la Tourterelle.
Des faveurs de Thétis encor tout glorieux,
Phébus ſembloit répandre une clarté nouvelle;
Et le gazon promettre à tout Berger fidèle

Que l'amour ce jour-là couronneroit ſes vœux :
Tout reſpiroit l'amour, les plaiſirs & les jeux ;
Et de l'éclat des cieux la terre étoit ſi belle,
Que les Pouſſins s'ennuyoient au logis.
La mère part, & voilà les petits
Caquetant, becquetant, s'égayant autour d'elle.
Mais à peine ils ſont dans les champs,
Que la Poule élevant la vûe,
Se trouble, ſe déſole, & par ſes cris perçans
Avertit du danger ſa famille éperdue.
Les Pouſſins diſperſés regrettent la maiſon,
Se blotiſſent, moitié parmi l'herbe menue,
Moitié dans les ſillons creuſés par la charrue,
Près d'une taupinée, ou derrière un buiſſon.
Le paſſant rit, s'arrête, & condamne la mère.
Je ne vois rien là-haut, dit l'un, de menaçant ;
Ni moi, dit un ſecond, & j'ai l'œil bon pourtant :
Cette Poule s'eſt mis en tête une chimère.
Mais un autre, à l'aide du verre,
Leur fait voir au ſommet des cieux,
D'abord comme un point noir qui par les airs chemine.
Ce point qu'ils conſidèrent mieux,
Devient enſuite oiſeau, puis Vautour (a) à leurs yeux.
Mais il faut qu'à travers la brillante machine,
Pour en être aſſuré chacun d'eux l'examine :
Et du premier coup d'œil la Poule l'avoit vu.

O ! des yeux d'une mère admirable vertu !
O ! tendreſſe inquiéte & pure !

(a) *Vautour*, gros oiſeau de proye, qui fait ſon aire ſur des lieux très-eſcarpés. On en compte juſqu'à onze eſpèces, & il y en a dans preſque toutes les parties du monde. Sa peau eſt belle & recherchée.

On peint l'Amour aveugle ; eſt-ce lui faire injure ?
Je vous laiſſe plaider, Amans, un tel procès.
Mais pour cet autre amour que l'on nomme nature,
Il a plus d'yeux qu'Argus, & ne s'endort jamais.

FABLE II.

LA ROSE ET FLORE.

CHACUN voudroit avoir tous les dons en partage,
Les graces de l'eſprit avec celles du corps ;
Poſſéder de Créſus (a) les immenſes tréſors,
Et joindre à ce rare avantage
La ſcience & l'eſprit du Sage :
Ce n'eſt choſe poſſible. On compte à ce propos ;
Que la Roſe un beau jour au tribunal de Flore
Se plaignit en ces mots :
Mon ſort eſt bien cruel ! Je nais avec l'Aurore,
Et je ne ſerai plus ce ſoir.
Étant aimable & jeune encore,
(b) Et Reine outre cela, c'eſt pitié de ſe voir

(a) *Créſus*, cinquiéme & dernier Roi de Lydie, fameux par ſes richeſſes. Un jour qu'il en faiſoit l'énumération, & qu'il exaltoit la félicité de ſon règne, Solon rabaiſſa ſa vanité, en lui diſant *qu'on ne devoit regarder aucun homme comme heureux avant ſa mort.* Effectivement Créſus, ayant été vaincu par Cyrus, fut conduit devant ce Prince, qui fit élever un bucher pour l'y brûler. Alors reconnoiſſant la vérité de ce que Solon lui avoit dit, il s'écria : *ô Solon ! Solon !* Cette parole remarquée par Cyrus lui ſauva la vie. Créſus commença à régner 557 ans avant J. C.

(b) *Et Reine outre cela :* La Roſe, eſt regardée comme la Reine des fleurs. On diſtingue une infinité d'eſpèces de Roſes, dont la moins feuillue a cinq feuilles : quelques-unes en ont juſqu'à cent. Il y en a de toutes ſortes de couleurs.

Si rapidement moiſſonnée !
Du plaiſir de régner eſt-ce donc-là jouir !
De la Roſe pourtant telle eſt la deſtinée.
Si-tôt que le Soleil l'a fait épanouïr,
Qu'il donne un dernier trait à ſa beauté nouvelle,
Et que le doux Zéphir rend hommage en paſſant
A ſes naiſſans appas ; une Guêpe cruelle,
Jalouſe de la voir ſi belle,
Vient flétrir de ſon teint l'éclat éblouiſſant.
Ainſi par ſon aſtre expoſée
A n'ouvrir qu'une fois ſon ſein à la roſée,
Elle céde bientôt au deſtin trop jaloux.
Une Reine mérite un traitement plus doux.
Flore à ces derniers mots ſe mit preſqu'en colère :
(C'eût été la première fois
Qu'on eût peint cette belle avec un front ſévère).
Contre le ſort, dit-elle, élevez moins la voix,
Petite Roſe ſans cervelle.
Des fleurs vous êtes la plus belle,
Mais vous en vivez moins : eh bien !
On ne peut tout avoir : vos cris n'y feront rien.
Ils y firent fort peu de choſe :
Elle n'en eut pas moins le deſtin d'une Roſe.

FABLE III.

LA PLUYE ET LE BEAU TEMPS.

PARLER de Pluye & de beau Tems,
C'eſt avoir peu de choſe à dire.
Il faut bien, pour forcer cette race à s'inſtruire,
De quelques contes bleus amuſer les enfans :
Il faut, ſi la raiſon veut corriger les gens,
Qu'avec eux elle apprenne à rire.
Les hommes ſont encore enfans à ſoixante ans.
Eſſayons toutefois d'ennoblir la matière.
De la Fontaine imitons l'Apollon,
Tantôt adouciſſant ſon ton,
Tantôt chantant d'une voix mâle & fière.

TELS que d'avides Conquérans,
Qu'on voit ſortir du nord pour ravager le monde,
Des fils d'Eole un jour les eſcadrons errans,
Après avoir ſoulevé l'onde,
Et préſenté la mort aux Matelots tremblans,
Etendirent au loin leur courſe vagabonde.
Des airs impétueux tyrans,
Précurſeurs fougueux des orages,
Ils aſſemblèrent les nuages,
Qui preſſés dans leur choc par ces eſprits puiſſans,
Se briſant tout à coup, inondèrent les champs.

O Jupiter! arrête! & ſuſpens cette pluie
Qui va faire couler nos vins!
Ne permets pas, grand Dieu! que Pomone nous fuye,
En voyant ſes tréſors s'écouler de nos mains!
Ces cris ont déſarmé le maître des humains.
Il parle, l'air ſe calme, Atlas mouillé s'eſſuye;
Le Zéphire revient habiter les jardins,
Et ramène Pomone encor toute éperdue;
De rayons entourés, & ſecouant leurs crins,
Les courſiers du Soleil ont pénétré la nue;
Les cieux ſont devenus ſereins.
Mais, ô de l'homme ingrat vœux indiſcrets & vains!
La paix ſur l'horiſon à peine eſt deſcendue,
A peine quatre fois aux céleſtes pourpris,
L'homme a-t-il vu briller les rayons ſalutaires
De l'ardent amant de Thétis,
Que de ſes cris encor les Dieux ſont étourdis.
Tels étoient des mortels les diſcours téméraires:
Bientôt la triſte aridité
Régnera ſeule ſur nos plaines.
Le Soleil va tarir les ruiſſeaux, les fontaines;
Nous allons être en proye à la ſtérilité.
Cybèle ne roulant que du feu dans ſes veines,
Va perdre ſa fécondité.
O Jupiter! prends pitié de nos peines;
Humecte des Zéphirs les brûlantes haleines,
Fais pleuvoir ſur nos champs & rafraîchis Bacchus!
Mais ces prières furent vaines,
Jupiter irrité ne les écouta plus.

FABLE IV.

L'ANE GOURMAND.

UN Ane avoit jadis mené joyeuſe vie.
Il s'en repentit le glouton.
La réforme un beau jour fut miſe en ſa maiſon
La bonnne chère en fut bannie.
A l'avenir, ſe bornant au chardon,
Sa table d'autres plats ne ſera plus ſervie:
Il veut enfin ſonger à ſa converſion.
Mais cette réſolution
D'un autre excès fut auſſi-tôt ſuivie.
Le chardon eſt un mets fort goûté du griſon:
Il en paſſa tellement ſon envie,
Qu'il mourut d'indigeſtion.

FABLE V.

LES RÊVES.

SULTAN Léopard, (a) grand rêveur,
Vouloit qu'en ſon empire on reſpectât ſes ſonges:
Et ſi quelqu'indiſcret les traitoit de menſonges,
Il l'envoyoit là-bas faire le raiſonneur.
Yvre de ſon pouvoir, rêvoit-il que la lune,
A ſon commandement, avoit quitté les cieux:
Sa viſion d'abord publiée en tous lieux,
Devenoit une erreur commune.

(a) *Léopard*, animal féroce, commun au Sénégal & en Guinée, dont la peau marquée de diverſes taches, eſt improprement appellée *peau de Tigre* par les Fourreurs. Il a les mœurs & le naturel de la Panthère. « Les Négres le regardent comme le roi des forêts. » Lorſqu'ils en ont pris un, il eſt » d'uſage de le préſenter au roi » des Négres; mais comme dans » leurs coûtumes il ſeroit honteux » qu'un autre Roi fût introduit » dans le village royal ſans réſiſ» tance, les habitans vont au» devant de ceux qui conduiſent » le Léopard. On en vient aux » mains. Le combat ceſſe à l'ar» rivée d'un député du roi Négre. » Le roi Léopard & les athlétes » arrivent en triomphe juſqu'au » marché. Là, en préſence de tout » le peuple aſſemblé, on dépouille » de ſa fourrure le roi des ani» maux, & on lui arrache les » dents. C'eſt le lot du Roi des » Négres. Le reſte eſt abandonné » au peuple, qui fait cuire ſa chair, » ſe régale bien & fait grande » fête. Comme, ſuivant eux, nul » animal ne mange ſon ſemblable, » leur roi n'en mange point; & » crainte de s'aſſeoir ou de mar» cher ſur la fourrure, il la fait » vendre auſſi-tôt, & donne les » dents à ſes femmes, qui les por» tent ſur leurs habits, ou en font » des colliers mêlés avec du co» rail ». MANUEL DU NATURALISTE, au mot *Léopard*.

Si le ſommeil troublant cet animal ſi vain,
Lui peignoit Jupiter, comme lui ſanguinaire,
A ſes ſens, comme lui, ne mettant aucun frein
Dieu forcené, barbare père,
Toujours prêt d'accabler des éclats du tonnerre
Les êtres ſortis de ſa main :
Chaque animal devoit ſoudain
Trouver des crimes à la terre,
Et, ſans comprendre en rien la divine colère,
Trembler pour tout le genre humain.
Un jour que tourmenté d'une triſte inſomnie,
Le galant goûta trop le nectar d'Idalie,
Morphée en traits hideux lui peignit cet Enfant
Qui dans le monde entier ſéme un feu pénétrant,
Et juſqu'au fond des mers fait éclore la vie :
Le lendemain par ſon Viſir
Il fut à ſes ſujets ordonné de haïr
Le culte de ce Dieu, comme profane, impie,
Et, parce qu'il troubla ſa hauteſſe endormie,
De laiſſer le monde finir.
La nature irritée envain prit ſa défenſe.
Ce Monſeigneur Léopard-là,
Certes, dans l'Alcoran n'avoit pas lu cela.
On ne crut tant d'erreurs d'abord qu'en apparence ;
La peur dans les eſprits glaçoit la vérité :
Mais enfin chaque jour quelque Rêve adopté,
Servant d'inſtruction à la crédule enfance,
Fut dans tous les cerveaux par le tems cimenté.
Bientôt ceux qu'on avoit bercés de ces chimères,
Les croyant, par reſpect, ſur la foi de leurs pères,
Prirent les Rêves creux d'un Tyran redouté,
Pour de vénérables myſtères.
Malheur à qui ſe rit de leur ſimplicité!

AINSI dans l'univers l'erreur s'impatroniſe :
La force la fait recevoir,
L'habitude accroît ſon pouvoir,
L'imbécillité l'éterniſe.

FABLE VI.

LE RADOTEUR.

UNE jeune Beauté, dans l'empire de Flore,
Fruſtroit de leurs amours les volages Zéphirs ;
La belle déroboit à leurs tendres ſoupirs
D'aimables fleurs, comme elle à leur aurore :
Tels ſont du doux printems les innocens plaiſirs.
Un Vieillard qui déja touchoit le noir rivage,
Que voit dans le lointain un objet de quinze ans ;
Et qui ne comptant plus les jours, mais les inſtans,
D'un œil jaloux contemploit le bel âge,
Du jeu de notre Iris grommeloit dans ſes dents.
C'eſt une choſe bien cruelle,
Qu'il faille, diſoit-il, voir tous nos jeunes gens
S'amuſer à la bagatelle !
Et puis pourquoi piller ces roſes, ces œillets ?
Le Soleil les a fait éclore tout exprès,
Pour aller expirer au ſein de cette belle !
Un peu plus loin Pierrot chantoit en labourant.
Celui-ci qui feroit beaucoup mieux de ſe taire,
Peut-être à la moiſſon ne chantera pas tant,
Dit alors notre Octogénaire :

Mon Dieu! combien cet âge eſt indiſcret & vain!
Ils s'imaginent que la terre,
Dès qu'ils ont commandé, leur doit ouvrir ſon ſein.
Mariés depuis peu, Guillot & ſa Climène
Sous un arbre voiſin ſe faiſoient les yeux doux.
Ah! pour filer l'amour voilà de beaux bijoux,
Dit encore notre homme! & c'étoit bien la peine,
Que l'hymen unît ces morveux,
Afin de mettre au jour des enfans malheureux!
Quand je me mariai j'avois la ſoixantaine;
Pour être bien en fonds c'étoit-là le vrai tems:
Plus le coffre eſt rempli, meilleur eſt le ménage.
Le ciel n'a pas voulu que j'euſſe des enfans;
Mais c'eſt en vérité dommage,
Car je m'y prenois bien pour les rendre opulens.
Oui; mais ces jeunes gens ſans cathare ni goutte,
Repart ſa femme qui l'écoute,
S'y prennent mieux pour en avoir.
Ce Laboureur qui chante, eſt plus ſage, ſans doute,
De laiſſer arriver les maux ſans les prévoir;
Son âge lui permet l'allégreſſe & l'eſpoir.
Enfin ce jeune objet cueillant les fleurs nouvelles,
Et mêlant leur éclat à ſes ajuſtemens,
Pour goûter leurs tréſors jouit de tous ſes ſens:
C'eſt un plus beau deſtin pour elles
De mourir de ſes mains que de celles du tems.

Que je plains l'âge où l'on radote!
Plus foible eſt la raiſon, plus fort eſt le caquet.
A la vieilleſſe tout déplaît;
La jeuneſſe avec elle eſt toujours une ſote.

*FABLE VII.

SOCRATE S'ENTRETENANT AVEC SES DISCIPLES.

PEUT-ETRE, ami Lecteur, n'as-tu pas lu Platon (a)
Ni ſon Banquet, (b) ni ſon Phédon: (c)
Car je ſais qu'on ne le lit guère,
(d) Cet Auteur que pourtant on appelle divin.

(a) *Platon*, fils d'Ariſton, Philoſophe d'Athènes, & chef de la Secte des Académiciens, né 426. ans avant J. C. & mort à 81. ans. Il apprit d'abord la Muſique; il s'appliqua enſuite à la Peinture & à la Poëſie, & fit même des Tragédies qu'il brûla à l'âge de vingt ans, après avoir entendu Socrate, à qui il s'attacha depuis uniquement. Toute ſa philoſophie étoit compriſe dans dix dialogues, où il exprimoit ſes ſentimens ſous les perſonnages de Socrate & de Timée, & ceux des autres ſous les perſonnages de Gorgias & de Protagoras. Pluſieurs Pères de l'Egliſe ont admiré la conformité qu'il y a, en beaucoup de choſes, entre la doctrine de Platon & celle de l'ancien Teſtament.

(b) *Son Banquet.* Le Banquet eſt un des dialogues de Platon, ce qui » ne tend, dit M. Dacier dans la » vie de ce Philoſophe, qu'à nous » dégager de l'amour des beautés » terreſtres, pour nous porter à » aimer la ſouveraine beauté, qui » eſt Dieu. »

(c) *Son Phédon.* Autre dialogue de Platon, dans lequel Socrate, condamné à mourir, prouve à ſes Diſciples l'immortalité de l'ame, & l'eſpérance d'une autre vie. C'eſt de ce ſecond dialogue que j'ai tiré tout ce que je fais dire à Socrate dans cette Fable. J'ai ſeulement étendu à la ſituation où il ſe trouve, & aux preuves qu'il donne d'une vie plus heureuſe après celle-ci, le ſens de la petite Fable qu'il auroit voulu qu'Ésope, dont il goûtoit fort le génie, eût compoſée.

(d) *Cet Auteur que pourtant on appelle divin.*

On dit communément *le divin Platon.* Numenius, Pytagoricien, nommoit Platon *le Moyſe Athénien*; & S. Clément d'Alexandrie approuve ce mot dans le I. Livre de ſes Stromates.

Je te pourrois citer maint & maint Ecrivain
Envers qui de nos jours j'en vois tout autant faire ;
Mais tu ne ſaurois pas te taire,
Et nous devons ménager le prochain.

A SOCRATE (c) on alloit apporter la ciguë.
De ſes amis en pleurs ce Sage environné,
Voyoit d'un viſage étonné
Qu'en ce moment leur ame à ce point fût émue.
Débarraſſé des fers dont on l'avoit flétri,
Sur le lit de la mort, il paſſoit en revue
Les raiſons de quitter gaîment ce monde-ci.
Quand, ſortant de ſa rêverie,
A ſa jambe il porte la main,
La frotte doucement, & dit d'un air ſerein :
Que d'illuſions dans la vie!
Le plaiſir que l'on chérit tant,
Semble être à la douleur entièrement contraire ;
De l'un à l'autre on voit pourtant
Que le paſſage eſt néceſſaire :
On les diroit entr'eux liés étroitement,
Tant leur ſucceſſion eſt prompte & régulière!
Mes liens me faiſoient ſouffrir ;
Les voilà détachés, je reſſens du plaiſir.
Sur ce ſujet Ésope eût pu faire une Fable :
Jadis, auroit-il dit, le ciel voulut unir
Le plaiſir & la peine : il n'y put réuſſir.
Voyant la choſe impraticable,
Aux deux bouts d'une chaîne il les lia tous deux ;
Si bien que l'un toujours traînant l'autre à ſa ſuite,
D'abord que la douleur nous quitte,
Le plaiſir vient nous rendre heureux.

(c) *Socrate.* Voyez ſur ce Philoſophe la note (a) de la Fable XIV du ſecond Livre.

Or, pouvoit ajouter le demi-Dieu d'Athêne, (f)
Eſt-il une plus grande peine
Que de vivre ? Partant, béniſſons le trépas:
Après avoir franchi ce pas,
Nous atteindrons l'autre bout de la chaîne.

(f) *Le demi-Dieu d'Athêne.* On ſait qu'Eraſme a été juſqu'à s'écrier, qu'autant de fois qu'il liſoit la belle fin de Socrate, il ne pouvoit preſque s'empêcher de dire: *Sancte Socrates, ora pro nobis!* Cicéron, dans ſes Tuſculanes, s'exprime ainſi ſur le même ſujet: *Cum pœnè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita eſt, ut non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur aſcendere.* « Dans le tems qu'on alloit lui » apporter le breuvage mortel, » il parla non en homme à qui » l'on arrache la vie, mais en » homme qui monte au ciel ». Trad. de l'Abbé d'Olivet.

FABLE VIII.

LE SERIN MIS EN CAGE.

Les maux que l'eſclavage entraîne
Rarement peuvent s'adoucir.
Une chaîne dorée eſt toujours une chaîne,
Dont le poids ſe fait trop ſentir.

Un Serin jeune encore, ayant un beau plumage,
Un air vif, un tendre ramage,
Dans les jardins d'un grand Seigneur
Fut pris & ſoudain mis en cage:
Le mérite toujours attire le malheur.
Voilà l'oiſeau, pleurant ſon eſclavage,
Devenu citoyen d'un ſuperbe ſalon.

S'il eſt une douce priſon,
C'eſt la ſienne: grilles dorées;
Lit de duvet & de coton;
Pour ſes repas, friandiſes ſucrées,
Biſcuit, pralines & bonbon;
Pour prix de ſes accens, mille & mille careſſes,
Baiſers de Ducs & de Ducheſſes,
Grands éloges de ſa beauté:
Il a tout hors la liberté.
Sans elle rien n'eſt doux: l'eſclave l'apprécie
Au poids dont le malade eſtime la ſanté.
L'oiſeau cherche envain ſa patrie
Dans les froids ornemens de ces lambris ſi beaux:
Les bois & leurs charmans ombrages,
Les prés fleuris, les clairs ruiſſeaux,
Les fertiles vallons, & les brillans côteaux,
Il ne les voit là qu'en images.
L'art y déploye envain ſes attraits ſéduiſans;
Il connoît trop bien la nature;
Et la plus fidèle peinture
Ne dédommage pas de ſes charmes puiſſans.
Jadis quand il voloit de bocage en bocage,
De plaiſirs il pouvoit à chaque inſtant changer;
Jupiter pour cela lui donna ce plumage,
Vain préſent qui des fers ne l'a pu dégager,
Et dont il oublira l'uſage!
A peine en ſa douleur l'amour le conſola;
Il eut une compagne: il fût mort ſans cela.
Mais le tems, le dégoût mit le trouble au ménage:
Ce fut bien un autre eſclavage,
Quand il en fut arrivé-là!

*FABLE IX.

LE LION ET LE TAUREAU.

SIRE Lion, quoiqu'il ne fût pas bête,
(Jamais un Roi ne l'eſt) eut la ſottiſe un jour
De perdre tout le fruit d'une juſte conquête.
Il venoit d'abattre la tête
D'un parti qui devoit le perdre ſans retour.
Le Tigre & le Taureau l'attaquant tour-à-tour,
Avoient démembré ſon royaume ;
Mais, graces à certain Vendôme, (a)
Habile Léopard, le Tigre avoit péri.
Fier d'avoir triomphé d'un premier ennemi,
Le Lion ordonna partout des feux de joye ;
Il fit frapper mainte monnoye
Où Mars étoit repréſenté
Soumettant à ſa Majeſté
Les plus puiſſantes républiques.
Des danſes, des tournois, des fêtes magnifiques
De ſes brillans ſuccès ſignalèrent le cours.
Mais, tandis qu'à voir danſer l'Ours,

(a) *Graces à certain Vendôme.* M. le Préſident Hénault, dans ſon Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, fait ce bel éloge de Louis-Michel de Vendôme, fils de Louis, duc de Vendôme, qui fut depuis Cardinal, mort en Eſpagne, le 11 Juin 1712, âgé de 58 ans : « Les talens éminens de M. de » Vendôme pour la guerre, ſon » courage & ſa bonté faiſoient » aiſément reconnoître en lui » l'arrière-petit fils de Henri » IV. »

Tandis qu'à mille jeux s'occupoit notre Sire ;
Le Taureau, profitant de ſa ſécurité,
Du Monarque orgueilleux vint attaquer l'empire.
De l'outrage éclatant fait à ſa liberté,
Maint autre peuple révolté,
Saiſit ce même inſtant pour en tirer vengeance.
Le Lion aſſailli, battu de tous côtés,
Eut bientôt perdu ſa puiſſance.

PRINCES, triomphez moins de vos proſpérités,
Ou redoutez un jour pareille décadence.

FABLE X.

LE SINGE, LE RENARD ET L'ANE.

ON conte qu'un Renard, un Singe, (a) une Bourrique,
A qui mieux mieux un jour s'égoſillant,
A la fin d'un repas parlèrent politique ;
Comme chez nous, leur deſſert fut bruyant ;
Comme chez nous, ſans perdre un coup de dent,
On réforma la république,
On changea le gouvernement.
Le Renard & le Singe, eſpèce plus habile,
Dans la diſpute avoient le premier pas.
Mais le Baudet ſtupide & partant indocile,
Parloit toujours & ne leur cédoit pas.

(a) *Singe.* La reſſemblance de la figure de cet animal avec celle de l'homme, a donné lieu à quantité d'imaginations fabuleuſes ſur ſon origine. Il y a diverſes eſpèces de Singes. L'Afrique en produit un nombre ſurprenant, qui courent les bois en troupes dans pluſieurs contrées, & qui ſe rendent redoutables aux habitans.

Enfin voyant ſa ſeigneurie
Contrainte de ſe rendre à la conviction,
L'Ane ſe mit à braire, & de telle façon
Qu'il leur fit quitter la partie.
Hé bien! dit-il, ſa muſique finie,
Vous voyez que j'avois raiſon.

FABLE XI.

LE MOINEAU-FRANC.

UN Moineau-franc à gorge noire,
Moineau charmant, jeune & fort amoureux,
Mais inconſtant, léger, rempli de vaine gloire,
Jaloux de tout ſoumettre à l'ardeur de ſes feux,
Dans tous les nids voiſins paſſoit pour dangereux.
A de nouveaux plaiſirs il ſe livroit ſans ceſſe;
Et dans les lieux chéris qu'habitoit le fripon,
Il n'étoit arbre ni buiſſon
Qui n'eût vu mille fois triompher ſa tendreſſe.
Un enfant l'y ſurprit; n'importe pas comment:
Les enfans pour ces coups ne manquent pas d'adreſſe.
Il emporte en ſa chambre & l'un & l'autre amant.
Il les loge ſéparément:
Nouveau malheur qui leur coûta des larmes!
Ces oiſeaux ſéparés ſe trouvent mille appas,
Qu'avant leur infortune ils n'appercevoient pas.
Amans & malheureux, en effet que de charmes!

Joint à cela l'embarras irritant
De parler de leurs feux à travers une cage,
D'en parler & rien davantage.
Si l'amour étant libre eſt un feu violent,
L'amour que l'on gêne eſt bien pire.
Après la liberté notre couple ſoupire
Pour habiter enſemble & s'aimer conſtamment.
Si dans la même cage ils logeoient ſeulement;
Ils y ſupporteroient leur ſort avec courage!
Toujours unis, ils y vivroient contens:
On admireroit leur ménage!
L'enfant combla leurs vœux: (il étoit dans un âge
Où les mêmes objets n'amuſent pas long-tems)
Il leur donna la clef des champs.
Que firent ces oiſeaux en ſortant d'eſclavage?
Ils s'envolèrent bien & beau,
Le mâle d'un côté, la femelle de l'autre.

HUMAINS, voudriez-vous que le cœur d'un Moineau
Fût plus fidèle que le vôtre?

FABLE XII.

LA POULE.

UNE Poule encor jeune attiroit par ſes cris
Les habitans du voiſinage :
Toute la baſſe-cour entouroit ſon logis.
Commère, qu'avez-vous ? & d'où vient ce tapage ?
Pourquoi ne pas laiſſer en repos vos amis ?
De quoi nous donnez-vous avis ?
Parlez : car tant de bruit, ſans doute, eſt le préſage
De quelqu'événement dont nous ſerons ſurpris.
Dame Poule à ces mots crie encor davantage.
Dindons, (a) Coqs & Canards en étoient étourdis.
Ces gens croyoient qu'il alloit naître d'elle
Un Éléphant, ou pour le moins un Bœuf :
Dame Poule pondit un œuf.

DE maint petit Auteur c'eſt l'image fidelle.

(a) *Dindon*, ou Coq d'Inde, gros oiſeau domeſtique que l'on appelle ainſi, parce qu'il nous eſt venu des Indes occidentales.

*FABLE XIII.

LA CHATTE ET SON PETIT.

(a) SI j'ai dit qu'une mère Chatte
De ſa nature étoit ingrate,
Et traitoit ſes petits comme un Roi ſes ſujets,
On n'en conclura pas, j'eſpère,
Que tout Monarque eſt mauvais père :
Sans ſortir de chez vous, je puis par mille traits,
François, vous prouver le contraire.
Mais ſur ce point votre cœur vous en dit
Plus que ma Muſe ne peut faire.
Entamons un autre récit :
Eſſayons d'adoucir une cenſure amère ;
Et pour l'honneur de la maternité,
Titre ſacré, qualité chère & pure,
Prouvons par quelque vérité,
Que mainte fois le cri de la nature
Chez la gent Chatte eſt écouté.

UNE Minette auſſi douce que belle,
Au logis d'une Veuve avoit fait ſon Petit,
Un Minet doux & beau comme elle.
Dans le ſalon d'honneur un fauteuil eſt leur lit.

(a) *Si j'ai dit qu'une mère Chatte*
De ſa nature étoit ingrate.
Voyez la Fable III du ſecond Livre.

C'étoit

C'étoit au tems où l'hiver qui finit,
Cède à regret au printems qui commence:
Or on ſait qu'en cette occurrence
L'hiver prend ſes ébats la nuit.
Une nuit donc, malgré ſa fourrure de Chatte,
Minette eut froid. Elle étoit délicate.
La Veuve, dame de céans,
Couchoit dans la chambre voiſine.
Aimer les Chats étoit le foible de Roſine;
(C'eſt ſon nom) je connois beaucoup d'honnêtes gens;
Et moi tout le premier, que ce foible domine.
Minette, en Chatte de bon ſens,
Deſcend, ſe frotte, flaire, & miaule à la porte.
Chez Roſine auſſitôt la tendreſſe l'emporte
Sur les pavots aſſoupiſſans.
La voilà hors du lit; elle ouvre, s'y rejette,
Et dans ſes draps reçoit Minette,
De la voix, de la main tour-à-tour la flattant.
Minette eſt-là bien chaudement,
Qui ſe tapit, s'étend, & faute d'éloquence,
Tâche en un long bourdonnement
D'exprimer ſa reconnoiſſance:
Quand ſoudain s'occupant du fruit de ſes amours,
De ſa harangue elle interrompt le cours,
Puis du lit tout-à-coup en miaulant s'élance,
Prend ſon enfant, remonte, & lui fait partager
Le bien qu'elle goûtoit auprès de ſa Maîtreſſe.
Si Roſine admira cet acte de tendreſſe,
S'il enchanta ſon cœur, je le laiſſe à juger!

Et voilà cependant ce que Deſcarte appelle
Simple reſſort, mouvement machinal!
Je ris de voir ce Sage & toute ſa ſéquelle

Par le Phyſique expliquer le moral.
La Fontaine l'a dit (b); je le dirois plus mal:
Celui-là vainement ſe creuſe la cervelle
Qui veut entre une montre & le moindre animal
Établir quelque parallèle.

(a) *La Fontaine l'a dit.* Dans le Diſcours à Mad. de la Sablière, qui précéde la Fable intitulée *les deux Rats, le Renard & l'Œuf.*

FABLE XIV.

L'INJUSTICE ENVERS LES DIEUX.

DE la ville, en danſant, Javote revenoit,
Cœur joyeux, bourſe bien garnie,
Portant au bras un panier qui peſoit
Bien moins que quand des champs la dame étoit partie.
Elle s'en va ſautant parmi les prés fleuris,
Foule gaiment l'émail de l'herbe printanière,
Et gagne à grands pas le logis.
Du gain qu'elle avoit fait la commère étoit fière:
Les Dieux, chemin faiſant, par elle en ſont bénis.
Quand à l'inſtant un horrible nuage,
Crevant de toutes parts inonde tous ces lieux.
Javote étoit encor fort loin de ſon village.
Point d'endroit pour ſe mettre à l'abri de l'orage:
Que faire? Elle maudit les Dieux
Qu'elle béniſſoit tout à l'heure;
Et contre eux jurant de ſon mieux,
A grand peine la dame arrive en ſa demeure.

Le plus léger dommage a bientôt ralenti
Toute dévote ardeur que le bonheur fait naître.
S'en prendre au ciel eſt un mauvais parti :
Que nous en revient-il ? Jupiter eſt un Maître
Qui jamais avec nous n'en a le démenti.

FABLE XV.

LE LABOUREUR ET LA TERRE.

Un Laboureur courbé ſous le travail & l'âge,
Recueillant peu de fruit du ſoin de ſes guérets,
Las de ſe conſumer au culte de Cérès,
Un jour enfin perdit courage.
Cet homme abandonnant & charrue & chevaux,
Les laiſſe errer à l'aventure,
Va s'aſſeoir ſous un arbre, & par un vain murmure,
A la Terre, en pleurant, il reproche ſes maux.
Ingrate, lui dit-il, c'eſt pour toi que j'endure
Depuis quarante hyvers la rigueur des ſaiſons.
En ai-je eu pour cela de plus riches moiſſons?
Eſt-il quelqu'un dans la nature
Qui profite moins de tes dons?
Achève ; mes deſtins n'ont été que trop longs;
Reprends de triſtes jours que je te ſacrifie :
Je ne puis plus porter le fardeau de la vie.
Sous mes membres briſés, ô Terre, entr'ouvre-toi !
Dans ton avide ſein, ô Terre, reçois-moi !
Mourir eſt mon unique envie.

La Terre s'entr'ouvrant lui fait voir ſon tombeau.
Notre homme avec horreur détourne alors la vûe,
Se léve, & reprenant un courage nouveau,
Retourne vîte à ſa charrue.

* FABLE XVI.

LA LINOTTE ET SON NID.

UNE Linotte (a) ſe laſſa
D'habiter le nid de ſa mère.
Il faut ſe mettre à ſoi : chacun doit ſur la terre
S'arranger pour en venir-là.
Dame Linotte part. Un chêne la frappa.
Rien n'égale à ſes yeux la majeſté d'un chêne.
Ce ſera tout là-haut qu'elle s'établira ;
Elle y ſera comme une Reine.
Le nid fait, la foudre y tomba.
Elle étoit par bonheur allé faire ſa ronde,
Pour avoir de la mouſſe & du chenevis frais.
Au retour elle pleure, elle éclatte en regrets
Sur ſon ignorance profonde.
J'apprends qu'il ne faut pas s'aller loger ſi près
Du ſéjour où la foudre gronde.

(a) *Linotte*, petit oiſeau dont la nourriture eſt de la graine de lin, d'où lui eſt venu ſon nom. Elle a le ramage très-agréable, & on lui apprend à ſiffler avec beaucoup de juſteſſe & de douceur. Il y a la *Linotte de vigne* & la *Linotte de montagne*. Celle-ci choiſit pour faire ſon nid, les lieux bas & frais, les buiſſons d'aubépine, de ronce ou de genêt. Elle le rétablit juſqu'à trois fois, lorſqu'on le détruit.

Ces broſſailles là-bas m'accommoderont mieux.
Autre nid, autres maux : les vers & la pouſſière
Perdirent tout. Nouvelle plainte amère :
Où donc habiter ſous les cieux ?
J'étois ſi bien au logis de ma mère...
Mais vraiment je ſuis bête ; & je n'y ſonge pas :
Son nid n'étoit placé ni ſi haut ni ſi bas.
Cet arbre ſera mon affaire :
C'étoit un modeſte genêt.
Elle y bâtit en hâte, il le fut en effet :
Elle ne craint plus là les vers ni le tonnerre.
Un gîte ſûr, une odorante fleur
Qui croît exprès pour réjouir ſa vue :
Au comble de ſes vœux la voilà parvenue ;
Elle a trouvé le vrai bonheur.

Ce n'eſt point ſous le chaume, encor moins ſur le trône,
Qu'on jouit du repos, qu'on vit en ſûreté :
Loin les ſoucis cuiſans de la néceſſité ;
Loin les dangers de la couronne.
L'honnête médiocrité :
Voilà ce qu'ici-bas le Sage ambitionne.

*FABLE XVII.

LES MARIONNETTES.

Vous connoiſſez ces Figures de bois
Qui ſur des planches vont & viennent.
Lévent les bras, les yeux, & d'une rauque voix,
En ſe démenant s'entretiennent.
Un homme eſt-là, qui ſans être apperçu,
A ces êtres muets, pour leurs différens rôles,
Donne le mouvement & fournit des paroles;
Sans quoi des ſpectateurs le tems ſeroit perdu.
Or, il avint qu'un jour de foire,
Ces mannequins plâtrés, n'ayant raiſon ni ſens,
Voulurent qu'à leurs jugemens,
L'homme à qui ces magots devoient toute leur gloire,
Soumît les entretiens ſérieux ou plaiſans,
Dont en les leur prêtant, s'amuſoit l'auditoire.
L'homme qui n'étoit pas d'humeur
Qu'un automate peint, qu'une ſimple pagode
De le juger s'attribuât l'honneur,
Se vit contraint de changer de méthode,
Mit, par l'eſpoir d'un nouvel agrément,
Le ſpectacle en ſcènes muettes;
Et, pour le rendre plus brillant,
Au lieu de vingt Marionnettes,
Sur le théâtre en introduiſit cent,
Les arma de poignards, de lances & d'épées,
De groteſques habits affubla ces poupées;

A ſéduire les yeux bornant tous ſes efforts,
Leur fit, dans leurs jeux fantaſtiques,
Enterrer des vivans, reſſuſciter des morts.
Les enfans & les ſots, autres gens à reſſorts,
Trouvèrent ces jeux magnifiques.
Mais tôt ou tard, on ſe laſſe à la fin
De n'admirer que des machines :
Le ſpectacle tomba. Par la ſuite Arlequin
Bâtit le ſien ſur ſes ruines.

FABLE XVIII.

L'OURS ET LE CHIEN.

SA Majeſté Lionne eut pour Miniſtre un Ours:
C'étoit un grand eſprit, une excellente tête.
Cet Ours connoiſſoit bien les intérêts des cours;
Mais peu civil en ſes diſcours,
Il faiſoit trembler chaque bête
Qui de ſon miniſtère imploroit le ſecours.
Sire Rhinocéros, (a) Roi d'une autre contrée,

(a) *Rhinocéros*, nom grec du plus puiſſant des animaux quadrupedes, après l'Éléphant, dont il diffère beaucoup par les facultés naturelles & par l'intelligence. Il a la tête d'un cochon, avec une corne & quelquefois deux ſur le nez (ce que ſignifie ſon nom), les yeux fort petits, & placés de manière qu'il ne voit que devant lui, la peau ſans poil, diſpoſée en forme de cuiraſſe, & tellement impénétrable qu'il ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chaſſeur. On prétend qu'il attaque & bleſſe mortellement l'Éléphant en lui portant des coups de corne ſous le ventre. Cette arme & ſa peau ſont ce qui excite les Indiens à le chaſſer : ils font de celle-ci des boucliers; & ils eſtiment plus l'autre que l'yvoire

Laiſſoit aux mains d'un Chien les rênes de l'État.
De dire qu'à Bâcon (b) ce Chien-là reſſemblât,
La choſe pourroit bien paroître exagérée.
Mais, bon comme on l'étoit au ſiécle heureux d'Aſtrée,
En Chien qui ſait bien vivre il accueilloit les gens;
Des foibles & des indigens
Sa perſonne étoit révérée:
Tous accouroient le voir & retournoient contens.
Tel Jupiter ſourit au plus chétif encens.
L'Ours par ſes brutales manières
Épouvantant les malheureux,
Juſqu'au fond de leur cœur étouffoit leurs prières.
Le Chien les prévenoit par ſes ſoins généreux;
D'avouer leurs beſoins leur épargnoit la honte;
Et toujours s'empreſſoit pour eux,
Quand au Prince il en rendoit compte.
Par le peu de bien qu'il faiſoit,
L'Ours croyoit du Lion ménager les finances;
Mais il ne comptoit pas tous les cœurs qu'il perdoit:
Les cœurs ſont pour l'État des richeſſes immenſes.
Quelqu'attentat commis contre un Ambaſſadeur,
Rompit alors la paix entre les deux puiſſances.
Seigneur Ours étoit l'offenſeur.
Le royaume enrichi pendant ſon miniſtère,
Pouvoit fournir ſans peine aux beſoins de la guerre;

des Éléphans, parce qu'ils attribuent à la ſubſtance de cette corne pluſieurs qualités ſpécifiques & propriétés médicinales. Dans les préſens que le Roi de Siam envoya à Louis XIV en 1686, il y avoit ſix cornes de Rhinocéros. Un Capitaine de vaiſſeau Hollandois a tranſporté en France un de ces animaux, qui a été vu de tout Paris en 1748.

(b) *Bâcon* (François) Chancelier d'Angleterre, & l'un des plus beaux génies de ſon ſiécle, mort le 9 Avril 1626, âgé de 66 ans. Il étoit à la fois Philoſophe, Théologien, Hiſtorien, Juriſconſulte & Poëte.

Et le tréſor puplic regorgeoit de ducats :
Mais pour la ſoutenir on manqua de Soldats.
D'un joug qui leur peſoit les troupes s'affranchirent,
Et chacun fit ſerment qu'il ne marcheroit pas :
Dans le camp ennemi la plupart ſe rendirent.
Le malheureux Lion perdant tous ſes ſujets,
Se voit réduit à faire une honteuſe paix.
L'Ours tremble pour ſa tête, & lui-même il s'exile.
L'infortune adoucit ſes mœurs ;
Et bientôt il convint que de gagner les cœurs
Eſt un art ſans lequel tout autre eſt inutile.

Il vaut mieux être bon qu'habile.
Avant que de ſonger à vous faire eſtimer,
Grands, commencez par plaire à tous tant que nous ſommes :
On apprend de bonne heure à commander aux hommes ;
On ſait toujours trop tard qu'il faut s'en faire aimer.

FABLE XIX.

LE PARTERRE ET LE POTAGER.

RETIRE-TOI de-là, tu me choque la vue ;
Tu ſens le chou, l'oſeille & la laitue,
Cette odeur m'importune : ami, retire-toi,
Diſoit au Potager ſon voiſin le Parterre.
Ha ! ha ! dit l'autre ; par ma foi,
Vous êtes délicat, mon frère.
Je m'éloignerois bien, pour ne plus vous déplaire ;
Mais cela dépend-il de moi ?
Unis tous deux par la nature,
Il n'eſt pas en ma liberté,
Malgré votre orgueilleux murmure,
De détruire la parenté.
J'en ſuis fâché pour votre vanité ;
Mais je ne bougerai d'ici, je vous le jure.
Tant pis, lui répondit le Parterre irrité,
Tant pis : cette union m'afflige & me fait honte.
Ingrat, reprit le Potager,
Je ſuis bien vil à votre compte :
Mais apprenez à ne plus m'outrager.
Je me ſouviens que notre commun père
A pris à vous former des ſoins infructueux.
Il vous a décoré de l'emploi de Parterre,
Parce qu'il n'a pu faire mieux ;
Emploi brillant, mais nullement utile.
S'il eût trouvé chez vous la nature docile,

Il vous eût fait Potager comme moi.
Chaque jour encor je le voi
Regretter le frivole uſage
Des dons verſés dans votre ſein.
Frère, il a pris ſur moi quelque peu de terrein,
Pour vous agrandir davantage;
Et cependant, malgré ſes ſoins,
Vous êtes plus brillant, mais vous valez bien moins.

FABLE XX.

LE LOUP.

UN Loup voulant donner l'exemple à ſes confrères,
Dans ſa tête entreprit de policer les Loups.
Nous paſſons, diſoit-il, pour bêtes carnacières;
Les enfans ne craignent que nous;
Toujours, dans les chanſons des timides Bergères,
Quelqu'infâme épithéte eſt jointe à notre nom:
Le Loup cruel, le Loup glouton . . . .
Je ne veux plus qu'aux bois on chante ſur ce ton;
Et conſens de bon cœur d'avoir les étrivières,
Si déſormais je mange un ſeul petit Mouton:
Ma tempérance un jour embellira l'hiſtoire.
On ne peut pourtant pas vivre de l'air du tems:
Pour faire quelquefois des repas innocens,
Cherchons un moyen sûr qu'approuve notre gloire.
Si je mangeois ces Chiens qui gardent les troupeaux?
On n'aura plus beſoin de ces ſots animaux;

J'ai ſur le cœur nombre d'offenſes :
La vengeance, dit-on, *eſt un morceau de Roi :*
(Seigneur Loup n'étoit pas un Loup ſans connoiſſances)
Mangeons-les : ces gens-là me cauſent trop d'effroi.
Et puis ſe meſurer à moi !
Oh ! je prétends punir cette engeance & leur maître :
L'homme mérite auſſi d'aſſouvir notre faim.
Ainſi ce Loup qui croyoit être,
Entre tous ſes pareils, fort ſobre & fort humain,
Pour tout mérite étoit fort vain.

LA vertu n'eſt qu'un nom, mais l'orgueil eſt un être,
Sous ce nom faſtueux, facile à reconnoître.
Sans un vil intérêt notre cœur ne fait rien.
Nous rempliſſons les jours d'une inutile vie
De tant de mal & de ſi peu de bien !
Hélas ! pour comble de folie,
Falloit-il trouver le ſecret
De faire mal encor le peu de bien qu'on fait !

*FABLE XXI.

LE PAON ET LE DINDON.

UN Paon (a) ſe promenoit étalant les couleurs
De ſon magnifique plumage,
Et ſembloit défier les plus brillantes fleurs.
Un Dindon, qui voyoit les gens du voiſinage
Admirer ce ſuperbe oiſeau,
Crut pouvoir leur donner un ſpectacle auſſi beau,
Si même, avec un peu d'audace & de courage,
Il ne leur plaiſoit davantage.
(Cet orgueil-là n'eſt pas nouveau,
Témoin tel avorton qui ſur la ſcène échoue.)
Auſſitôt le Coq d'Inde & s'enfle & fait la roue,
Puis, fatigue l'écho de ſes cris rebutans,
Pour attirer les regardans.
Le Paon l'entend, le Paon craint que cette muſique
N'enlève à ſa beauté quelques admirateurs;
De crier à ſon tour le voilà qui ſe pique:
Il y perdit. A ſes aigres clameurs

(a) *Paon*, oiſeau, ſur le plumage duquel *la nature a réuni toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de ſa magnificence*, & qui, en conſéquence, doit appartenir, ſuivant M. de Buffon, aux Indes orientales, c'eſt-à-dire au climat qui produit l'or, les perles & les pierreries. Il eſt le ſeul des oiſeaux, à l'exception du Coq d'Inde, qui ait la faculté d'étendre ſa queue en rond, comme s'il ſe plaiſoit à en faire admirer la richeſſe. Sa voix ne répond pas à ſa beauté; & un Paon avec ces mots *ut placeat taceat* (qu'il ſe taiſe s'il veut plaire) eſt la deviſe d'un homme ſtupide ou frivole qui n'a que des qualités extérieures.

Tout fuit, & l'enchantement ceſſe :
On ne voit plus ſur ſes habits
Ni l'azuré ſaphir, ni l'eclattant rubis ;
Tant ſa voix eſt choquante & bleſſe !
Il s'en apperçoit, & ſe tâît,
Et replie à l'inſtant toutes ſes pierreries,
Et ſe promet d'être muet,
S'il reprend au Dindon de pareilles envies,
Comme dès Dindons c'eſt le fait.
L'autre continuant ſa roue & ſon caquet,
Faute de ſpectateurs, s'applaudit & s'admire.
Par la ſuite le Paon ſe montra plus diſcret :
Mais dès l'abord il eût mieux fait
De briller & de ne rien dire.

Je compare ceci, Lecteur, à la ſatyre :
Le public aura fait accueil à vos écrits ;
Un envieux Zoïle (b) avec vous ſe meſure :
C'eſt vous deshonorer de répondre à ſes cris ;
Ce ton ne vous va point. Le payer de mépris,
Vous taire, eſt une voie & plus ſage & plus ſûre.

(b) *Zoïle*, ancien Critique, qui s'égaya à faire des railleries ſur Homère ; liberté, dit Boileau, que ſe ſont donnée depuis, à l'égard des plus grands Écrivains, *beaucoup de petits eſprits auſſi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes.* Ce nom a paſſé comme en proverbe, pour déſigner un mauvais critique, un envieux.

Fin du Cinquieme Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE SIXIEME.

PROLOGUE.

LA retraite ne vous plaît pas !
Mais n'en dégoûtez pas les autres,
Dira quelqu'un : le monde a-t-il donc tant d'appas,
Et peut-on ne pas être las
De vivre avec des gens bâtis comme les nôtres ?
On ne rencontre à chaque pas
Que des ſots ou bien des ingrats.
Plus de milieu : l'homme eſt méchant ou bête.
Comment ne le pas fuir ? Lecteur, point de courroux ;
La critique eſt outrée & par trop malhonnête.
Portez de notre eſpèce un jugement plus doux.
Si l'homme eſt tel que vous le faites,
En le fuyant, le corrigerez-vous ?

A vous entendre, on diroit que vous êtes
L'unique Sage que Dieu fit.
Hé-bien! ſoit: vous avez bon cœur & bon eſprit:
Pour qui réſervez-vous des qualités ſi rares?
Pour les Ours, avec qui vous vivrez déſormais!
Le plus fou de tous les projets,
C'eſt celui-là ſans doute! O Mortels trop avares
Des dons que le ciel vous a faits,
N'aimez-vous donc rien ſur la terre?
N'avez-vous point de parens ni d'amis,
Que vos généreux ſoins, que vos ſages avis,
Que votre exemple, encor plus ſalutaire,
Inſtruiroient, toucheroient, rendroient à la vertu?
Le Ciel vous donna-t-il pour vous ſeuls la ſageſſe?
Ce bienfait peu commun, ce don de ſa largeſſe,
Eſt ſans prix s'il n'eſt répandu.
Quand vous ne ſauveriez qu'un ſeul de vos ſemblables
De la contagion d'un ſiécle corrompu,
N'auriez-vous pas aſſez vécu?
Si de ravages effroyables
La peſte, mère du trépas,
Remplit d'infortunés climats;
De Galien les Diſciples coupables,
De leurs ſecrets privant le genre humain,
Vont-ils, ſous un Ciel plus ſerein,
Jouir ſeuls des dons d'Eſculape?
Cette comparaiſon vous frappe:
Puiſſe un récit que m'a dicté
La Muſe & de Phédre & d'Éſope,
Retracer encor mieux à votre œil miſanthrope,
Ce que nous devons tous à la ſociété!
Puiſſe votre raiſon goûter la vérité
Sous le voile léger dont ma main l'enveloppe!

FABLE

FABLE PREMIERE.

*LE JUGEMENT DE MINOS.

AU rivage du Styx, le ſévère Minos
Alloit juger trois différentes ombres :
Un Solitaire, un Marchand, un Héros,
Que le trépas, d'un ſeul coup de ſa faulx,
Avoit précipités dans les Royaumes ſombres.
Le Héros ſe préſente & vante ſes exploits :
C'étoit de ces Princes ſans loix,
Grands faiſeurs d'injuſtes conquêtes,
Les premiers des brigands, & les derniers des Rois;
Nommés Héros par leurs Poëtes,
Et dignes du nom d'aſſaſſin
Aux yeux du pauvre genre humain.
Envain il fit valoir les ſiéges, les batailles
Où de lauriers Mars l'avoit couronné;
Par Minos il fut condamné,
Tantôt à bâtir des murailles,
Et tantôt à tourner le fuſeau de Cloton;
D'un deſtructeur de gens digne punition !
Après lui le Reclus vint aborder le trône
Du Juge intègre des enfers.
Si celui-ci n'avoit tué perſonne,
Perſonne auſſi dans l'Univers
Ne lui devoit reconnoiſſance aucune :
Talens, dons naturels, & biens de la fortune,
Il avoit tout ſacrifié;

Soit haine, ſoit dégoût, il avoit délié
Les nœuds par qui le Ciel nous attache à la terre.
N'ayant connu l'amour ni l'amitié,
N'ayant été ni citoyen, ni père,
Minos obtint du Maître du tonnerre,
Que cet homme revînt au jour,
Pour mener dans le monde une nouvelle vie,
Servir malgré lui ſa patrie,
Etre l'eſclave de l'amour,
Et devenir enfin l'époux d'une harpie.
Le Marchand venant à ſon tour,
D'aucuns crimes pareils ne ſe trouva coupable.
Il avoit enrichi ſa patrie & les ſiens,
Peuplé l'État d'utiles citoyens,
Reçu l'indigent à ſa table,
Voué ſes vertus & ſes biens
Au public, maître ingrat, mais toujours reſpectable.
Il avoit plus vécu pour autrui que pour ſoi.
Aux champs Elyſiens Minos en fit un Roi.
Il régnoit déja quand la Parque
L'étoit venu ravir à la ſociété;
De ſes enfans plus regretté,
Plus chéri qu'un puiſſant Monarque.
Ainſi jugea Minos. Revenons maintenant:
Lequel aimez-vous davantage,
De ce Miſanthrope ſauvage,
Ou de cet honnête Marchand?
Pour le Héros, il ne ſeroit pas ſage
D'en parler trop ouvertement.

FABLE II.

L'ANE RÊVANT.

UN Ane un jour dormoit, & c'étoit de grand cœur:
Car trouvez-moi quelqu'un qui dorme mieux qu'un Ane?
Ce n'eſt pas que je le condamne;
Dormir n'eſt point un mal: j'en fais juge un Prieur.
Trompé par un ſonge flatteur,
Ce Baudet ſe croyoit animal raiſonnable.
Il avoit laiſſé-là le métier de griſon,
Et faiſoit celui d'homme. Y gagnoit-il? Ho! non.
Mais ſon orgueil couvroit d'un voile favorable
Sa nouvelle condition.
Des vapeurs du ſommeil la douce illuſion
A ſes propres regards le peignoit redoutable.
C'étoit lui qui le fouët en main,
Et jurant d'un ton convenable,
Menoit préſentement les Anes au moulin.
Il goûtoit en ſe faiſant craindre
Des plaiſirs pour lui bien nouveaux.
Mon Dieu! que les Anes ſont ſots,
S'écrioit-il; & que l'on eſt à plaindre
D'avoir à gouverner de pareils animaux!
Avec eux il faut toujours dire.
A cela près, la vanité du ſire
En ce moment triomphoit comme il faut.
Lorſque martin-bâton l'éveillant en ſurſaut,

Adieu toute ſa vaine gloire.
Cet Ane à ſon réveil reconnut en pleurant,
Qu'il n'étoit pas d'un grain moins Ane que devant.

CHEZ nous que de Baudets dont ce rêve eſt l'hiſtoire!

FABLE III.

LE PEUPLE.

CHEZ un peuple ami des talens
On avoit établi des jeux de toute eſpéce,
Où triomphoient l'eſprit, les graces, la nobleſſe,
L'éloge des vertus, les tendres ſentimens,
Et des arts réunis la pompe enchantereſſe.
Par d'agréables fictions,
Des hommes y peignoient les foibleſſes humaines,
Les généreux efforts des grandes paſſions,
Le pouvoir de l'amour, ſes plaiſirs & ſes peines.
Le caprice fut prêt de détruire ces jeux.
Sur le théâtre un jour pluſieurs Singes parurent;
Tout le peuple auſſi-tôt tourne les yeux ſur eux:
Dans un coin ſeulement quelques Sages murmurent.
Mais il faudra céder à la contagion.
(a) L'animal aux frivoles têtes
Ne veut plus accorder ſon admiration
Qu'à ces impertinentes bêtes.
Le Singe, eſquiſſe d'homme, eſpéce d'avorton,
Groteſque rebutant, ridicule bouffon,

(a) *L'Animal aux frivoles têtes*; c'eſt le peuple.

Sur l'homme même a l'avantage;
L'homme, j'entends ceux dont l'art enchanteur
Sait par un brillant aſſemblage
De ce que la nature offre de plus flateur,
Plaire à l'eſprit, toucher le cœur:
Admirables mortels, digne de notre hommage,
Autrefois eſtimés, chéris,
Et maintenant payés d'un dur mépris.
Le Singe préféré gâta par ſes grimaces
Femmes, filles, vieillards, & gens de tous états.
La raiſon vainement prit le parti des Graces;
Il fallut aux Guenons céder le premier pas.

Je définis le Peuple un animal étrange,
Dont au moindre ſujet le cerveau ſe dérange,
Dont l'œil toujours ſe fixe à des objets nouveaux,
Qui ſur le goût enfin ſans ceſſe prend le change.
Trop heureux cependant quand d'un mot de louange
Il veut bien payer nos travaux!

FABLE IV.

LES DEUX MOINEAUX ET LE CHAT.

Deux jeunes Paſſereaux logés en même cage,
Sur un rien jadis prirent feu :
Il faut en accuſer leur âge :
Il eſt un tems où le plus ſage
Aux paſſions réſiſte peu.
Et puis certaine humeur qu'engendre l'eſclavage
Quelques baiſers donnés par Iris à l'un d'eux ;
Peut-être auſſi l'amour : car l'amour & ſes jeux
Cauſent ſouvent bien du ravage.
Nos Moineaux ſe battoient : leur courroux furieux
Alloit enſanglanter les lieux
Témoins de leur vive querelle.
Un Minet approcha, qui leur dit : Mes enfans,
Pourquoi rompre aujourd'hui l'union fraternelle
Qui chez vous régna de tous tems ?
Le Ciel puniſſe les méchans
Qui peuvent vous armer ainſi l'un contre l'autre !
Contez-moi vos chagrins, & d'où naît ce tranſport ;
Parlez ; mon intérêt m'eſt moins cher que le vôtre :
Je tâcherai de vous mettre d'accord.
Ainſi les haranguoit Raton le bon apôtre.
Mais tandis que chacun expoſe à ſa façon
Le différend dont il veut être juge,
Grippeminaud fait tant qu'il ouvre la priſon,
Puis les attrape, puis les gruge,
En déclarant l'un & l'autre un fripon.

FABLE V.

L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOYE.

SUR un jeune mûrier l'habile Vermiſſeau
Qu'entre tous ſes pareils diſtingue la Nature,
(a) A l'aide de ſes doigts, Architecte nouveau,
Pour habiller un Prince ourdiſſoit ſon tombeau.
Non loin, dans les recoins d'une vieille mazure,
L'Ouvrière autrefois rivale de Pallas,
Punie, & non moins vaine après ſon aventure,
Tendoit aux Moucherons d'inviſibles appas.
Que tu travailles mal, diſoit-elle à toute heure!
Pauvre Ver, tu me fais pitié!
Tiens, mon ami, je ne veux que moitié
De tout le fil qui ſert à former ta demeure,
Pour tapiſſer ce mur du haut juſques en bas.
Regarde ce réſeau, (b) voi, chétive pécore,
Voi ces fils, comme ils ſont & fins & délicats!
Le Moucheron (c) eſt dans mes lacs,
Qu'il croit parcourir l'air encore....

(a) Voyez *le Spectacle de la Nature*, Tome I, page 75.

(b) *Réſeau:* l'Araignée tend avec beaucoup d'art cette eſpéce de toile qu'elle tire de ſa propre ſubſtance, & elle ſe place au centre pour y faire ſa demeure & pour y prendre des Mouches dont elle ſe nourrit. On diſtingue des Araignées de diverſes eſpéces, les unes que l'on croit venimeuſes, d'autres qui paſſent pour ne l'être pas. L'Afrique & l'Amérique produiſent des Araignées monſtreuſes.

(c) *Moucheron.* On prétend que les Moucherons s'engendrent dans l'eau, d'œufs fort petits que la mère y cache. C'eſt un ſpectacle admirable qu'un Moucheron conſidéré avec le microſcope.

Mais tu n'y ſaurois voir, je perds ici mon tems.
Outre tous mes autres talens,
(d) Par huit brillans canaux je reçois la lumière.
Le ſort m'a prodigué ſes plus rares préſens;
Il t'a refuſé tout: il chérit peu de gens.
Mais, dit le Ver, ces yeux dont vous faites la fière,
De mon aveuglement diffèrent-ils beaucoup?
Ils ſont faits pour guetter des Mouches; voilà tout.
Quant aux talens, ma bonne, on ne vous en doit guère:
Ce fil par qui nous différons,
M'approche des Dieux de la terre.
On voit quelques ſots Moucherons
Étourdiment ſe prendre au vôtre;
Cet art, ſans doute, eſt beau: gardons chacun le nôtre.

PETITS Auteurs féconds, Écrivains pénétrans,
Qui par un ſubtil verbiage,
Avez l'art d'enchanter tant de petites gens,
Dame Araignée eſt votre image:
Sots Moucherons ont été de tous tems.

(d) *Par huit brillans canaux je reçois la lumière.*
L'Araignée a ſix yeux, quelques-uns diſent huit.

FABLE VI.

LES VENTS.

UN Manant d'eſprit foible, à qui dans ſon enfance;
Sa mère avoit ſouvent fait peur des loups-garoux,
Pouſſoit, dit-on, l'extravagance
Juſqu'à croire les Vents, des Diables en courroux,
Par qui l'on eſt mangé la nuit ſans qu'on y penſe.
Un Manant en effet, eſt un friand morceau,
Pour tenter l'appétit du Diable!
Que voulez-vous? cet homme, amoureux de ſa peau,
La croyoit d'un goût admirable.
Au reſte, il raiſonnoit d'une étrange façon,
Pour ſe fortifier dans ſon erreur extrême:
Si ce qu'on nomme Vent, diſoit-il en lui-même,
A quelque choſe ſembloit bon,
Je ne le craindrois pas comme un méchant génie:
Mais lorſque je le vois qui ravage nos champs,
Ai-je donc ſi grand tort de craindre ſa furie?
Il peut lui prendre envie
De s'attaquer aux gens.
Ma peur n'eſt point une chimère;
Et je mets, quel qu'il ſoit, cet être furieux
Au même rang que le tonnerre:
Ce ſont de vrais fléaux qui déſolent la terre.
Dites-moi quel honneur ces fléaux font aux Dieux!
Tu le ſauras bientôt, reprit du haut des cieux
Jupiter, qu'offenſoit ce diſcours téméraire.

Au même inſtant ce-Dieu défend aux Aquilons
De ſouffler ſur le champ que cultivoit notre homme.
Enchaîné loin de lui, dans d'épais tourbillons,
Le Vent n'interrompt plus ſon ſomme:
Mais l'air des environs ſe groſſit de vapeurs;
La terre n'eſt plus humectée
Que d'un bourbier impur dont elle eſt infectée:
Tout périt, Bœufs, Moutons, légumes, fruits & fleurs.
Le Ruſtre changeant de langage,
A Jupiter alors demanda de l'orage
Pour épurer cet air groſſier.
Le remords déſarma la vengeance ſuprême:
Jupiter ne ſe fit prier
Qu'en père qui châtie à regret ce qu'il aime.

TEL peint nos paſſions en noirciſſant leurs traits,
Qu'on pourroit comparer à ce Ruſtre imbécile:
A nos ſens engourdis l'uſage en eſt utile;
Il n'en faut blâmer que l'excès.

FABLE VII.

LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE.

MILLE beſoins preſſans aſſiégent les humains;
Pour les ſoulager mieux, l'homme a reçu deux Mains:
Mais dans les champs de Mars fière de le défendre,
La Main droite, dit-on, dès le commencement,
Oſa refuſer hautement
Les ſervices communs qu'elle devoit lui rendre.
Bien qu'elle tînt au corps, le corps n'en recevoit
Le manger ni le boire: il avoit beau prétendre;
La dame ſe tranquilliſoit.
Elle eût cru déroger en nourriſſant ſon père:
La Main gauche étoit roturière,
Et cet emploi la regardoit.
(Ainſi du moins, la droite raiſonnoit:)
Je protége vos jours, & vos biens à la guerre;
N'eſt-ce pas faire aſſez pour vous!
Je porte aux ennemis les plus terribles coups;
Je dirige le fer, la fronde & la maſſue;
Et quand j'ai ſatisfait à des devoirs ſi beaux,
Pour vaquer aux plus vils travaux,
Vous voulez que je me remue?
Vante un peu moins ton pénible ſecours,
Dit l'homme; ta compagne aide mieux ma foibleſſe:
Je n'ai point d'ennemis qui m'attaquent ſans ceſſe,
Au lieu que j'ai faim tous les jours.

Les mets que ta ſœur me préſente
Rendent la vie à tous mes ſens.
Elle engraiſſe d'autant, & ſa force en augmente:
Tu dédaignes ces alimens;
Sans eux tu ſerois languiſſante.

L'ART de ſe battre eſt noble, on ne ſait pas pourquoi.
J'eſtime bien mieux l'art d'éviter la diſette:
Mourir de faim eſt, ſelon moi,
La roture la plus complette.

*FABLE VIII.

BERNARD-L'HERMITE (a) *ET LE LIMAÇON.*

BERNARD-L'HERMITE à ſa naiſſance
A le derriere nud. L'homme l'a bien auſſi:
Mais, comme on va l'apprendre ici,
Le Roi des animaux, malgré ſon arrogance,
N'a pas pour ſe vêtir la même intelligence.
Savez-vous ce que fait Bernard l'induſtrieux?
Il voit maint & maint coquillage
Dont Amphitrite a paré le rivage:
Voilà, dit-il, qui ſe rencontre au mieux;
Cherchons dans tout cela quelque choſe à ma taille.
Et Bernard auſſi-tôt s'ajuſte en une écaille.

(a) *Bernard-l'Hermite*, appellé auſſi *le Soldat*, eſt un animal cruſtacé qui reſſemble beaucoup à l'écreviſſe, mais dont la partie poſtérieure n'eſt point recouverte d'écaille. La nature lui a donné l'inſtinct que je tâche ici de décrire d'après ce que nombre d'Auteurs en diſent.

Eſt-elle trop étroite? Il fait un autre choix.
Trop large? Il change encor, juſqu'à ce qu'une fois
Il ait trouvé gîte à ſa guiſe:
Il s'en empare alors, ſaute & ſe réjouit.
En voilà pour un an; pour moins, car s'il groſſit,
L'écaille n'étant plus de miſe,
Il lui faudra chercher un nouveau logement.
Ainſi Bernard à chaque accroiſſement
Du même expédient s'aviſe.
Or écoutez ma Fable maintenant.

Deux de ces animaux un jour ſe rencontrèrent.
Tous deux étoient pareils en groſſeur, & partant
A la même coquille enſemble ils s'arrêterent.
L'un va pour l'eſſayer, l'autre en veut faire autant.
Grand débat. Je l'aurai. Tu l'auras? Oui, vraiment;
A ton nez, qui plus eſt. Parbleu je m'en fais fête.
Mais raiſonnons auparavant:
Quel eſt ton droit? Mon droit? C'eſt celui de conquête.
En ce cas défends-toi. Puis d'en venir aux coups.
De la coquille alors il ſortit un tête
Qui leur dit: mais vous êtes fous!
De ce bouillant courroux modérez la tempête.
Cette maiſon a maître: il faut pour y gîter
Qu'auparavant l'un de vous deux m'en chaſſe.
Vous comptez l'envahir; après mon décès paſſe:
Mais moi vivant, je vous en avertis,
Je ne ſuis pas d'humeur à céder mon logis.
C'étoit un Limaçon, qui de leur entrepriſe
Tançoit en ces mots la ſotiſe.
Il dit & ſe retire, & laiſſe les Bernards
Honteux d'avoir fait les Céſars
Pour une place déja priſe.

FABLE IX.

LA LINOTTE.

A CERTAINE Linotte un jour on enleva
Le précieux tréſor qui tenoit renfermée
Sa tendreſſe avec ſa couvée :
Une perfide main avoit fait ce coup-là.
C'étoit le premier fruit d'un heureux hymenée ;
C'étoit ſa richeſſe, ſon bien ;
C'étoit tout : jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mère à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que ſa nichée.
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter ſon malheur
Dans tout le voiſinage. On la plaint ; mais qu'y faire ?
Il faut vous conſoler, lui dit-on : vos petits
Sont peut-être en bon lieu, bien choyés, bien nourris...
S'ils vivoient ſeulement, répond la tendre mère !
Ah ! croyez que les Dieux en auront eu pitié :
Croyez que de leurs jours le fil ſi délié
N'a point ſenti la main de la Parque cruelle.
Eh ! quand cela ſeroit, dit-elle !
Quand la main du trépas les auroit reſpectés,
Leur perte pour mon cœur en eſt-elle moins dure !
D'un autre ils prennent leur pâture ;
Par un autre ils ſont careſſés ;
Un autre a le plaiſir de les voir à toute heure ;
J'en ſuis ſeule privée : il faudra que j'en meure.

Mais ſi l'on a pour eux des ſoins vifs, empreſſés!
On n'en aura jamais aſſez:
Cet autre, eſt-ce une mère, attentive, zélée,
Sachant ce qu'il leur faut & ce qui leur nuiroit?
Cette main qui ſous eux arrange le duvet,
Par l'amour eſt-elle guidée!

Pour ceux qui lui doivent le jour
Tels ſont les ſoucis d'une mère:
Sa tendreſſe eſt jalouſe, inquiète & ſincère!
C'eſt le chef-d'œuvre de l'amour.

FABLE X.

LE CHAT.

IL étoit un Tartuffe, un inſigne fripon,
Appellé Chat, & digne de ce nom,
Digne d'avoir pour ſon rare mérite,
Le premier rang chez la race hipocrite
Qui porte griffe & queue, & longs poils au menton.
Le ſcélérat hantoit une maiſon
Où contre ceux de ſon eſpèce
Les gens faiſoient agir le fouët & le bâton.
Il étoit-là des Souris à foiſon,
Des Rats auſſi, tellement que Raton
Au ſoupirail alloit flairer ſans ceſſe.
Par ſon humble & ſage maintien,
Par ſon air doux, par ſa mine fournoiſe,
Notre hipocrite fit ſi bien
Qu'on ceſſa de lui chercher noiſe

Il imitoit le naturel du Chien
Qui du logis gardoit la porte;
Fréquentoit peu les fripons de ſa ſorte,
Faiſoit le guet, écartoit tout vaurien,
S'empreſſant de donner la chaſſe
Aux mendians, aux filous à beſace.
Avec le tems, il ne s'en fallut rien
Qu'on ne le prît pour un homme de bien,
Tant il ſavoit ſe contrefaire!
Avec le tems, Raton s'établit-là.
Je laiſſe à penſer quelle chère!
Bientôt plus de Souris: l'eſpéce s'épuiſa.
Dans ce logis n'ayant plus rien à faire,
Raton un beau jour décampa.
Mais une Perdrix qu'il vola
Fit connoître trop tard ſon méchant caractère.
Tant qu'il vécut, par mille autres beaux tours
Raton ſe ſignala; mais agiſſant toujours
En Chat dévot, en Minet ſage,
Il confirma ce bon mot ſi connu:
L'hipocriſie eſt un hommage
Que rend le vice à la vertu. (a)

(a) C'eſt une penſée du fameux *Livre des Maximes*, du Duc de la Rochefoucault.

FABLE

FABLE XI.

LE DINDON ET LE COQ.

Les Dindons élurent un Roi.
Oui vraiment, les Dindons: je ne vois pas pourquoi
Cette race auroit moins de talent que la nôtre
Pour monter ſur un trône, & dire: *Nous voulons.*
Ce Roi fut juſte au moins; & pour en perdre un autre,
N'expoſa pas les jours de cent mille Dindons.
De croire qu'il dicta de ſages ordonnances,
Qu'il réforma les loix, qu'il régla les finances,
Je n'ai pas prétendu lui donner tant d'eſprit:
Mais il aima ſon peuple, & cet amour ſuffit.
Il avoit des voiſins jaloux de ſa puiſſance;
Le Coq ſur-tout, Monarque ambitieux,
Qui chaque jour lui faiſoit quelqu'offenſe.
Même l'on dit, que dans maints & maints lieux,
Malgré les égards dûs au trône,
Il répandoit ſur ſa perſonne
Mille brocards injurieux.
Le pacifique Roi de la gent Dindonnière,
A venger cette injure excité par les ſiens,
Leur dit un jour: Je ſai qu'il ne m'épargne guère,
Et que je ſuis l'objet de tous ſes entretiens.
Il m'offenſe: je lui pardonne.
Si d'un ſeul des ſujets ſoumis à ma couronne,
Il oſoit attaquer ou les biens ou les jours,

Alors je punirois ſon inſolence extrême;
De Mars alors j'emploirois le ſecours:
Mais irai-je à de vains diſcours
Immoler un peuple que j'aime?

TEL fut, ou peu s'en faut, le propos du Dindon.
Si j'étois Roi, je penſerois de même:
Lecteur, n'aurois-je pas raiſon?

*FABLE XII.

LE CHÊNE ET LE HIBOU.

VOUS le voyez, j'étois naguère
Beau, touffu, verdoyant, & portois dans les cieux,
Avec fierté, ma tête octogénaire:
Aujourd'hui je n'offre à vos yeux
Qu'un ſquelette jauni qui finit ſa carrière.
Mais attendez le retour des zéphirs;
Et je reparoîtrai dans ma beauté première,
Et ſous mon ombre encore on verra la Bergère
Flater de ſon Berger les amoureux deſirs.
Ainſi parloit à l'Oiſeau de Minerve,
Un Chêne aſſez voiſin du toît
Où l'animal, à ce qu'on croit,
Avoit des Souris en réſerve;
Toît menaçant ruine, & que depuis deux ans,
S'il n'eût fallu changer de gîte,
Eût abattu le maître de céans.
Partant, notre Oiſeau là-dedans

Ne peut manger morceau qui lui profite.
Nuit & jour la crainte l'agite :
A peine a-t-il le cœur, en cette émotion,
D'augmenter ſa proviſion.
Sur le propos du Chêne il crut qu'il l'avoit belle
Pour placer ſûrement ſon habitation.
Votre Alteſſe a raiſon, reprit-il ; & ſur elle
Le tems qui détruit tout, n'a qu'un foible pouvoir.
Dans quelque cavité de ſa tige immortelle
Me ſeroit-il permis d'aſſeoir
Ma maiſon ? Volontiers, dit à l'inſtant le Chêne :
Auſſi-bien ton état me fait compaſſion ;
Tu crains que de ce mur la chûte ne t'entraîne :
Viens chez-moi, je te prens ſous ma protection.
L'Aquilon contre moi vainement ſe déchaîne ;
(a) Je dois un ſiécle encore ombrager ce canton.
Auſſitôt fait que dit, le Hibou déménage.
Mais il n'a pas porté ſes lares en ce lieu,
Que du mur chancelant auquel il dit adieu,
Le Chêne eſt accuſé de cauſer le dommage,
Et condamné d'abord au feu.
Une lourde cognée en vingt coups fit l'affaire ;
L'arbre tombe, & ſon hôte auſſi.
Le Hibou voit alors qu'il n'a pas réuſſi
En quittant ſon premier repaire.

(a) *Je dois un ſiécle encore ombrager ce canton.*

Le Chêne, qui ſe fait remarquer par ſa majeſté, eſt le plus grand, le plus utile, & le plus durable des arbres qui croiſſent dans nos forêts.

FABLE XIII.

L'ANE HERMITE.

UN Ane, le plus Ane & le plus idiot
Qu'on eût jamais vu de la vie,
Tenant fort mal ſon coin dans une compagnie,
Pendant un jour entier ne diſoit pas un mot.
Certain ſoir, chez ſon maître, il entendit Margot,
Qui s'acquittant au mieux de ſon métier de Pie,
Du paſſant étoit applaudie.
Ces éloges choquoient dom Baudet le lourdaut.
Quoi, diſoit-il, j'aurai du bon ſens, du génie,
Et l'on me prendra pour un ſot!
Tandis que cette folle & ſa voix de harpie
Sans ceſſe à notre porte arrêtent le Badaut.
Que fait cette bête? Elle crie:
S'il ne faut que crier je brillerai bientôt.
Et notre Ane auſſi-tôt de braire.
Mais ſa muſique ne prit pas;
Et ce qui dut le moins lui plaire de l'affaire,
C'eſt que martin-bâton le fit chanter plus bas.
L'animal irrité de voir que ſon mérite
Aux yeux des gens étoit compté pour rien,
Dit: je les attraperai bien;
Pour les punir, je veux me faire Hermite.
Il tint parole. Un beau matin

Qu'aux champs on l'avoit laiſſé paître,
Il s'alla confiner au fond d'un bois voiſin;
Et pour lors ſon orgueil, à l'abri du dédain,
N'eut plus de Cenſeurs ni de Maître.

FABLE XIV.

LE MOINEAU, LE CORBEAU, ET LE PINÇON.

FOIBLE, nud, tremblotant, un jeune Paſſereau,
De ſes ailes encor ne pouvant faire uſage,
Attendoit que le tems allongeant ſon plumage,
Un beau matin le chaſsât du berceau.
A demi-dépouillé par les glaces de l'âge,
Tranſi de froid, mal ſain, ſon voiſin le Corbeau, (a)
Tout prêt d'aller errer ſur le ſombre rivage,
Attendoit que le tems vînt ouvrir ſon tombeau.
Un Pinçon déja fort & volant bien & beau
Autre habitant du voiſinage,
Vint un jour viſiter & l'un & l'autre oiſeau.
Il fut frappé de ces triſtes images.
Ce Pinçon n'étoit pas ſi jeune du cerveau,
Qu'il ne fît quelquefois des réflexions ſages,

(a) *Corbeau*, gros oiſeau noir, qui vit très-long-tems, & qui ſe nourrit de la chair des animaux qu'il trouve morts. En Angleterre il eſt défendu de le tuer, parce qu'il mange les charognes terreſtres & des rivages, qui pourroient empuantir l'air. On le reſpecte auſſi en Suéde. Il eſt très-eſtimé dans les Indes; mais en revanche, dans l'Iſle de Féroë, où il eſt de tous les oiſeaux de proye le plus redoutable aux brebis, chaque habitant eſt tenu à certain jour de l'année d'apporter à la chambre de Juſtice un bec de Corbeau. On fait un monceau de tous ces becs, & on y met le feu.

Qu'il ne s'en piquât tout au moins.
Mais il fut dupe alors de ſa philoſophie.
Ces deux oiſeaux, dit-il, ont les mêmes beſoins.
Chez l'un trop foible encor, chez l'autre anéantie,
La nature à regret leur accorde ſes ſoins.
L'aurore & le ſoir de la vie
Des mêmes traits ici ſont marqués par les Dieux.
Sur ces deux malheureux luit la faulx meurtrière;
Le Paſſereau naiſſant redoute la lumière,
Et du Corbeau qui meurt elle offenſe les yeux.
Vive un Pinçon à la fleur de ſon âge,
Léger, brillant, goûtant tous les plaiſirs,
Volant de bocage en bocage,
Donnant un libre cours à ſes vaſtes deſirs!
Il en auroit dit davantage:
Mais un mangeur d'oiſeaux, ſoit Milan (b) ou Chaſſeur,
(Le nom de l'animal ne fait rien à l'affaire)
Envoya ce beau raiſonneur
Devancer chez Pluton le Corbeau centénaire.
Cloton pour celui-ci fila long-tems encor.
De deſſous l'aîle de ſa mère,
Le Moineau cependant ayant pris ſon eſſor,
Mena joyeuſe & longue vie.

AINSI l'âge nous trompe: eſt bien fou qui s'y fie!

(b) *Milan*, oiſeau de proye, de couleur fauve ou noire, qui a pluſieurs traits de reſſemblance avec la Buſe, & qui eſt ignoble, lâche & immonde comme elle. Les Milans ſont en ſi grand nombre & ſi hardis en Afrique, qu'ils viennent enlever la viande entre les mains des hommes. De tout tems, dit M. de Buffon, on a rayé le Milan de la liſte des oiſeaux nobles: « de tout tems on a » comparé l'homme groſſièrement » impudent au Milan, & la femme » triſtement bête à la Buſe. »

FABLE XV.

LE CABRIOLET.

QUOI! j'aurai beau prêcher, crier, perdre mon tems:
Les gens n'apprendront point à vivre?
Eſt-ce qu'on prend ceci pour des contes d'enfans?
Humains, corrigez-vous, ou laiſſez-là mon livre.

CONTRE un peſant carroſſe où ſans ſonger à rien,
Alloit un riche épais, traîné par quatre bêtes,
Un Cabriolet vole, & verſe bel & bien.
Cocher, Maître & Laquais, tous gens de bonnes têtes,
Crièrent gare, après qu'il fut à bas.
Ces cris ne divertirent pas
Le jeune Phaëton de la frêle voiture:
L'affront d'avoir verſé lui tenoit trop au cœur,
Et, bien que le galant n'eût aucune bleſſure,
Il jura ſes grands Dieux de venger une injure
Qui de près, ſelon lui, touchoit à ſon honneur.
Le carroſſe étoit loin qu'il juroit de plus belle.
Il fouëte ſon cheval, de ſa chûte innocent,
L'appelle roſſe, le dételle,
Le monte enfin, & part comme le vent.
Le courſier écumant de rage,
Prend auſſi-tôt le mords aux dents,
Paſſe, ſans s'arrêter, le maſſif équipage,
Et s'en va promener ſon homme dans les champs.
Le ſuive qui voudra; l'animal court encore.
Le Cavalier hué des gens,
Fut pour le coup une pécore.

Les ſotiſes du tems feront bientôt changer
L'objet du point d'honneur en France :
Autrefois on couroit venger
Un affront qui bleſſoit la vertu, la naiſſance ;
Mais c'eſt préſentement une plus grave offenſe
De paſſer pour mauvais Cocher.

FABLE XVI.

LE LION ET LES ANIMAUX.

Ce ne ſont point ici des contes, vous dit-on ;
Ce ſont des vérités utiles,
Que je crayonne à ma façon ;
Que peindroient des mains plus habiles.
Je voudrois faire mieux, mais chacun a ſon ton.
Je n'irai point à la voix des Virgiles (a)
Mêler celle de l'Ours, de l'Ane ou du Mouton.

(a) *Virgile*, le plus excellent des Poëtes Latins, fils d'un Potier d'Andès, dans le territoire de Mantoue, où il naquit le 15 Octobre de l'an 70 avant J. C. Il étudia d'abord à Mantoue, puis à Crémone, à Milan & à Naples, d'où étant allé à Rome, il s'acquit l'eſtime des plus illuſtres perſonnes de ſon tems, entre autres de l'Empereur Auguſte, de Mécènes & de Pollion. Il étoit habile non-ſeulement dans les Belles-Lettres & dans la Poëſie, mais auſſi dans la Philoſophie, les Mathématiques, la Géographie, la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. Quoiqu'il fût un des plus beaux génies de ſon ſiècle, il étoit d'une modeſtie ſingulière. Il ordonna avant que de mourir qu'on brûlât ſon Enéïde, mais Auguſte ne le permit pas. Virgile mourut à Brindes en Calabre, âgé de 51 ans. Son corps fut porté près de Naples.

LE Lion rouloit dans ſa tête
Un projet qui devoit étonner l'univers.
La terre frémiroit au bruit de la tempête
Dont étoient menacés mille animaux pervers,
Ennemis de ſon règne & jaloux de ſa gloire,
Ingrats que ſon courroux étoit las d'épargner.
Tremblez, peuple rebelle; enfin je vais régner.
Puiſque c'eſt aux Tyrans à briller dans l'hiſtoire,
J'eſſairai, malheureux, d'y briller à mon tour.
De ſon antre, à ces mots, dans les bois il s'élance,
Réſolu d'arracher le jour
A tous les animaux qui fuiroient ſa préſence;
Signe, ſelon lui, très-certain
Du trouble de leur conſcience.
Dieu préſerve le genre humain
De toute Majeſté raiſonnant de la ſorte!
Sire Lion, que ſa fureur emporte,
Dépeuple en un inſtant les bois.
Tout fuit à ſon approche, innocens & coupables;
De ſon injuſte arrêt tous ſubiſſent les loix.
Le ſoleil en pâlit. Les Taureaux toutefois,
Du pouvoir du Monarque ennemis implacables,
Mais marchant à pas plus peſans,
Gens d'ailleurs peu craintifs & parfois redoutables,
L'attendent de pied ferme: il les juge innocens;
Et cependant pourſuit les Anes, les Gazelles; (b)
Et les Moutons, ſujets fidèles,
Et les Liévres peureux, foibles, mais bonnes gens.

(b) *Gazelle*, joli quadrupéde, qui reſſemble beaucoup au chevreuil, & qui paſſe pour une eſpéce de Chévre ſauvage; auſſi ſon nom vient-il d'un mot Arabe qui ſignifie *Chévre*. Sa couleur eſt fauve, à l'exception du ventre & de l'eſtomac, dont le poil eſt blanc. Ses cornes ſont noires & creuſes, droites & pointues, mais un peu recourbées par le bout. Les Gazelles ſont fort communes en Afrique & en

La colère eſt aveugle alors qu'elle eſt extrême :
Rois, ne vous y livrez jamais :
L'injuſtice, la haîne, & la lâcheté même
En dirigent ſouvent les traits.

Aſie. Celles-ci donnent le bézoard oriental, pierre qui ſe trouve dans leur corps, & à laquelle on attribue de grandes vertus ſudorifiques. C'eſt auſſi d'une eſpèce de Gazelle qu'on retire le muſc ; ce qui ſe fait par une opération très-cruelle.

FABLE XVII.

LA VOLIERE ET LE SERIN.

Dans un commun logis vingt oiſeaux différens
Paſſoient tranquillement leur vie.
Seul entre eux tous, l'oiſeau de Canarie (a)
Se rengorgeoit, & trouvoit que ces gens
Étoient pour lui mauvaiſe compagnie.
Devroit-on, diſoit-il, confondre ainſi les rangs,
Et ſuis-je fait pour vivre avec cette canaille ?
Linottes, Pinçons, ni Bréans, (b)
Il n'en eſt pas un qui me vaille.
Il le faut avouer, le maître du logis
Ne ſe connoît guère en mérite.
Quelqu'un lui fit préſent d'une cage de prix.
Notre homme auſſi-tôt en profite ;

(a) *L'Oiſeau de Canarie :* les Serins d'Europe viennent des Canaries, iſles de l'Océan, près de l'Afrique, ainſi nommées de la plus grande, qui a environ quarante lieues de circuit.

(b) *Bréan* ou *Bruant*, petit oiſeau d'un verd-brun, mêlé de quelques taches jaunes au bout des ailes, & l'un de ceux qui par ſon éducation privée, eſt admis dans l'intérieur de nos maiſons.

Il y met le Serin. Cet oiſeau fut flaté
De voir qu'on lui rendoit juſtice.
Le voilà ſeul, dans un riche édifice,
Traité, nourri ſuivant ſa qualité.
Mais quoi? de la ſociété
Il ne goûtoit plus les délices.
Voyez quels étranges caprices
Règnent chez les oiſeaux: on ne le croiroit pas!
Notre Serin fut bientôt las,
Il ſe plaignit bientôt de vivre de la ſorte:
J'étois avec des gens fort au-deſſous moi
Parmi ce peuple; mais qu'importe?
C'eſt être encor plus mal, quand même on ſeroit Roi,
Que d'être toujours avec ſoi.
Je goûtois chez ces gens des biens que je regrette.
Pour vivre ſeule, je le voi,
Aucune eſpèce ne fut faite.

En quelque rang que le ſort vous ait mis,
Sans ſociété, ſans amis,
Point de félicité parfaite.

FABLE XVIII.

LA ROSE ET LE BOUTON.

En vérité, je ne vous comprends pas;
Vous vous perdrez, ma ſœur, par votre humeur coquette:
Voilà, de compte fait, depuis que je vous guette,
Vingt amans, tour-à-tour épris de vos appas,
Dont vous écoutez la fleurette.
Je vois ſur votre ſein Zéphir & Papillon
Cueillir à chaque inſtant le fruit de leur tendreſſe;
Vous les favoriſez ſans ceſſe.
Ma ſœur, vous devriez vivre d'autre façon:
Sçavez-vous bien que l'on en cauſe?
Ainſi des amours de la Roſe
Diſcouroit un jour le Bouton.
Frère, votre conſeil eſt bon,
Je vous rends graces, lui dit-elle:
Mais vous-même aujourd'hui ſervez-moi de modèle;
Chaſſez d'auprès de vous l'Abeille (a) & le Frêlon:
Je pourrai profiter alors de la leçon.

(a) *Abeille*, inſecte aîlé qui produit la cire & le miel. Les Latins l'ont nommé *Apis*, parce qu'il naît ſans pieds. Ceux qui ont écrit ſur les opérations & le gouvernement des Abeilles, prétendent qu'elles ont un Roi femelle, ou, ſi l'on veut, une Reine, qui jette environ ſix mille œufs par an, & qui eſt deux fois plus groſſe que les autres. On diſtingue des Abeilles de diverſes eſpéces & de différentes couleurs. Celles d'Éthiopie & des Antilles n'ont point d'aiguillon, ce qui fait qu'étant comme déſarmées, elles s'obſtinent à faire leur miel dans des lieux déſerts, ſans qu'il ſoit poſſible de les apprivoiſer.

*FABLE XIX.

LA MORUE ET LE BROCHET.

AMI, j'ai la colique & n'y puis plus tenir,
Diſoit dame Morue (a) au Brochet (b) ſon compère.
Mais auſſi, pourquoi, ma commère,
Mangez-vous tant! le ciel vous veut punir.
(c) Vous êtes quelque peu friande de mitrailles;

(a) *Morue*, poiſſon de mer très-goutmand, & dont l'eſtomac eſt ſi grand, qu'on y trouve quelquefois cinq à ſix autres petites Morues. Sa pêche, ſuivant Schonneveld, eſt, ſans contredit, un des plus grands objets du commerce, ainſi qu'une des preuves les plus éclatantes de la Providence, qui fait abonder ce poiſſon dans les pays ſeptentrionaux, en Danemarck, en Norwége, en Suéde, en Iſlande, dans les iſles Orcades, dans pluſieurs endroits de la Moſcovie, & dans d'autres contrées qui ne produiſent point de froment, à cauſe du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Leewenhoeck a trouvé que la ſomme totale des œufs que porte une Morue ordinaire, ſe monte à neuf millions trois cens quarante-quatre mille.

(b) *Brochet*, poiſſon vorace d'eau douce, qui dépeuple les étangs. Il deſcend quelquefois des rivières dans l'Océan, mais il y devient maigre. Sa fécondité eſt très-grande: on a compté dans une femelle juſqu'à cent quarante-huit mille œufs. Le Brochet, eſt ruſé; il ſe tient comme à l'affût contre le courant de l'eau, & lorſqu'il apperçoit quelque proie, il ſe jette deſſus avec avidité. Sa glouronnerie lui fait dévorer des grenouilles, des crapauds même. Jonſton, en ouvrant un de ces poiſſons, y trouva un autre Brochet, qui avoit avalé un rat d'eau. Il y a des Brochets de mer formidables.

(c) *Vous êtes quelque peu friande de mitrailles.*

M. Duhamel du Monceau, dans la ſeconde partie de ſon Traité général des Pêches, Chap. I. de la premiere Section, fait une digreſſion curieuſe ſur cette voracité des Morues, qui les porte à avaler du fer, du bois & d'autres matières dures, & qui leur a fait attribuer, ainſi qu'à l'Autruche, une puiſſance digeſtive incroyable.

Quel étrange appétit! Eſt-ce là, dites-nous,
Un mets bien ſain pour les entrailles?
Et puis, ce bois, ce verre, ces cailloux
Dont je vous vois auſſi faire votre ordinaire!....
En vérité, vous ne ménagez guère
Votre eſtomac. Tout en diſant ces mots,
(d) Le Brochet hape un ſien confrère,
Qu'il prétend grûger juſqu'aux os.
Celui-ci n'étoit pas de taille
A ſe laiſſer avaler aiſément.
L'autre s'efforce, ſe travaille,
Mange la tête, & compte engloutir le reſtant.
Mais le morceau réſiſte & s'arrête au paſſage.
Le vorace animal redouble de courage,
Et bientôt d'effort en effort,
Pouſſé juſque ſur le rivage,
Tenant toujours ſa proie, il y trouve la mort.
Dame Morue en rit, & la commère eut tort.
On peut conſeiller bien ſans ſoi-même être ſage.
D'un petit Cabillaud (e) la ſéduiſante image

(d) *Le Brochet hape un ſien confrère.*

Suivant tous les Naturaliſtes, le Brochet eſt ſi gourmand, qu'il tâche d'en avaler d'autres preſque auſſi gros que lui: il commence par la tête, & il attire peu-à-peu le reſte du corps, à meſure qu'il digère ce qui eſt dans ſon eſtomac. Ils ajoutent qu'on voit quelquefois des Brochets d'égale force vouloir ainſi ſe dévorer l'un l'autre, & venir expirer tous deux ſur le rivage. Ce Poiſſon, au ſurplus, vit très-long tems.

(e) *Cabillaud*, eſpéce de Morue nommée ainſi par les Hollandois. Les Morues, indépendamment de ce qu'elles ſe mangent les unes les autres, dévorent, comme on l'a vu plus haut, tout ce qui tombe à la mer; enſorte, dit M. Duhamel, que pour les pêcher, il ſuffit ſouvent de leur préſenter un leure, qui eſt un morceau d'étain ou de plomb imitant à peu-près la forme d'un poiſſon: on a ſeulement ſoin qu'il ſoit brillant; c'eſt pour cela que quelques-uns étament ceux de plomb.

Lui fit ſubir le même ſort :
A ce brillant aſpect ſa colique s'oublie,
Elle en veut paſſer ſon envie ;
C'étoit un leure en plomb qui l'étrangla d'abord.

J'OFFRE ce double exemple à la gloutonnerie,
Mais ſans eſpoir de la guérir :
Le glouton dit : Mangeons, duſſions-nous en périr !

*FABLE XX.

LES DEUX HIBOUX, LE CANARD ET L'OIE.

UNE Choüette avare & morte ſans enfans,
Avoit à deux Hiboux laiſſé ſon héritage.
C'étoit force Souris, force Rats noirs & blancs,
Mobilier qu'aiment fort Meſſieurs les Chats-huans.
Les Souris en commun entroient dans le partage ;
Mais les Rats point : de l'un les noirs étoient la part ;
Les blancs celle de l'autre, & c'étoit la moins forte.
Celui-ci dit : Faiſons enſorte
De groſſir notre lot ; voyons Maître Canard.
Maître Canard étoit très-habile en cet art
Qui par maint ſophiſme, maint doute,
Sur-tout par le ſecret de toujours bavarder,
Vient à bout de perſuader
Qu'en plein midi l'on ne voit goute.

Il promit que, pourvu qu'elle le payât bien,
Il feroit tant par ſon génie,
Que l'héritage entier ſeroit pour ſa partie,
Et qu'à l'autre il n'écherroit rien.
L'autre inſtruit de la circonſtance,
A Maître Oiſon, non moins bavard,
Vole auſſitôt remettre ſa défenſe :
Même promeſſe de ſa part.
Les legs en attendant furent mis à l'écart.
Le Canard établit pour moyen péremptoire,
Que jamais Rat ne naquit blanc ni noir,
Mais brun ou gris ; & qu'étant bien notoire,
Que la Choüette avoit eu le vouloir
D'être envers Jacques teſtatrice,
Jean devoit, pour avoir, comme il apparoiſſoit,
De ces mots *noirs* & *blancs* ſuggéré l'artifice,
Etre privé de ce qu'il réclamoit.
Maître Oiſon à ſon tour diſoit :
J'ai voyagé, (a) j'ai vu dans plus d'une contrée,
Des Rats blancs comme neige, & je ne comprends pas
Qu'on puiſſe ainſi nier une choſe avérée.
(b) Pour des noirs, en aucun climats,

(a) *J'ai voyagé.* » Des Oies domeſtiques s'aſſemblent chaque année le long de la Loire, & paſſent en d'autres pays, d'où elles reviennent quelques mois après, dans les maiſons d'où elles ſont parties ». COURS D'HISTOIRE NATURELLE, Tome III, pag. 145.

(b) *Pour des noirs, en aucuns climats*
Je n'en ai rencontré de cette couleur triſte.

M. de Buffon dit ſimplement, » qu'outre les Rats ordinaires qui ſont *noirâtres*, il y en a de bruns, de *preſque noirs*, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs ». L'Oie plaidant pour l'un des deux Hiboux, peut, par conſéquent, ſoutenir qu'il n'y a point, à proprement parler, de Rats noirs.

Je

Je n'en ai rencontré de cette couleur triſte.
Il n'eſt à cet égard nul beſoin que j'inſiſte:
Je prends acte ſur ce point-là
De l'aveu de notre adverſaire;
D'où je conclus qu'il abandonnera
Toute demande à ce contraire:
Et partant, Jean demeurera
De la défunte unique légataire.
Graces à leur babil, Meſſieurs les Avocats
Firent un mois entier ſubſiſter ces débats,
Sans qu'on vît nullement l'affaire décidée;
Lorſqu'enfin il vint dans l'idée
D'examiner les piéces du procès.
Mais le tems deſtructeur avoit rendu les legs
Aux plus fins yeux méconnoiſſables.
Les Rats par les vers dépecés
N'étoient plus des mets ſupportables.
Les deux Chats-huans miſérables
Furent mis hors de cour, les dépens compenſés.

*FABLE XXI.

LE SERPENT ET LE LIMAÇON.

Deux animaux d'un naturel rampant,
L'un Limaçon, l'autre Serpent, (a)
Gagèrent à qui le plus vîte
Au haut d'un Pin (b) trouveroit gîte.
Le Serpent étoit très-petit,
L'arbre très-gros. Le Limaçon s'y prit
Tout bonnement, s'accrochant à l'écorce,
Et droit devant lui cheminant.
L'autre, de ſon côté, s'efforce
D'embraſſer l'arbre, & tourne & tourne tant
Qu'en voulant avoir l'avantage,
Il double & triple le voyage.
Enfin le Limaçon touche au faîte du Pin,
Que le Serpent décrivant ſa ſpirale,
Eſt à peine à moitié chemin.

Gens de cour, tirez la morale.
A la manière du Serpent

(a) *Serpent*, reptile qui a la faculté de plier ſon corps en pluſieurs ſens ſur les corps étrangers, & dont on compte une infinité d'eſpèces. Dans l'Inde il y en a de ſi énormément grands, qu'ils domptent des cerfs & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux ſi étroitement qu'ils les étouffent.

(b) *Pin*, arbre réſineux, qui devient fort grand. Les Canadiens font des bateaux d'une ſeule pièce, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent.

On parvient, je le ſais; mais je n'en fais pas compte.
L'autre méthode aſſurément,
Eſt plus ſage enſemble & plus prompte.
Par les deux, il eſt vrai, l'on rampe également.

Fin du Sixieme Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE SEPTIEME.

PROLOGUE.

Pour ſauver notre eſprit des piéges de l'erreur
En vain nous embraſſons une étude ſévère.
Ce n'étoit point aſſez, le ciel a voulu faire
Un dédale de notre cœur;
Et tout notre être eſt un myſtère,
Dont la raiſon ne peut ſonder la profondeur.
L'homme à lui-même impénétrable,
Aux yeux d'autrui déguiſe encor ſes traits:
Plein d'un orgueil inſupportable,
Il craint d'être vu de trop près.

De ſes pareils ſans ceſſe il ſe méfie;
Et d'un maſque couvert tout le tems de ſa vie,
Au dernier terme parvenu,
Il meurt au milieu d'eux ſans en être connu.
Le montrer tel qu'il eſt, la choſe eſt impoſſible:
Mais ſous une image ſenſible,
En paroiſſant le ménager,
Je trahis des défauts qu'il s'obſtine à cacher.
Heureux, ſi de quelque foibleſſe
Je le fais rougir en ſecret!
Pourſuivons; Apollon me preſſe
D'achever un ſi beau projet.

FABLE PREMIERE.

LES OISEAUX.

C'EST mon ami: ce mot aujourd'hui me fait rire:
(Cet ami qu'on ſe donne eſt ſouvent un vaurien.)
Au bon vieux temps c'étoit tout dire;
Préſentement c'eſt dire moins que rien.
Siécle pervers! quel aveugle délire
Te pouſſe au mal & t'éloigne du bien!
Où la vertu perd ſon empire
L'amitié reſte ſans ſoutien.

TANT que les habitans d'un maronnier antique
Conſervèrent le goût des mœurs,
Leur innocente république
D'une union parfaite éprouva les douceurs;

L'amour & l'amitié qui partageoient leur vie,
Animoient leurs chanſons, rendoient plus doux leurs jeux:
Ils étoient alors vertueux;
Ils ne connoiſſoient point l'envie.
Petits Oiſeaux, que vous étiez heureux!
Enfans gâtés de la nature,
Sur le même rameau vous chantiez toujours deux.
Rien ne vous chagrinoit, rien ne troubloit vos feux.
Cette félicité ſi pure
Dura peu. Connoît-on quelque choſe qui dure?
L'amour de la vertu s'éteignit dans les cœurs.
Quelques petits Oiſeaux docteurs,
En leur cerveau fripon trouvèrent ridicule
Que tel nid appartînt à Paul plutôt qu'à Jean.
Ce partage eſt fou, croyez-m'en,
Dit ſur-tout un d'entre eux à la troupe crédule:
Les biens ſont communs ici-bas.
Il dit; & tous vont de ce pas
Dans le nid du voiſin s'établir ſans ſcrupule.
Première ſource de débats.
Un autre Oiſeau ſe mit en tête
De déloger un nid qu'il remarquoit là-haut.
A quel propos de l'arbre occupoit-il le faîte?
Cet Oiſeau-là raiſonnoit comme un ſot:
Etoit-ce pour le nid un ſi grand avantage?
Il anima la troupe à lui livrer l'aſſaut.
Eh! que ne laiſſoit-il ce ſoin à quelqu'orage!
Cependant le nid fit le ſaut.
De diſcorde & de guerre autre ſource funeſte:
On ne ſut bientôt plus où bâtir ſa maiſon.
Infidélité, trahiſon,
Cruauté, jalouſie, avarice, & le reſte,
Régnèrent à la fois chez cette nation.

D'amour alors plus de nouvelle ;
D'amitié partant encor moins.
A la fin ce peuple infidéle
Nous reſſembla dans tous les points.

FABLE II.

LE DANGER D'ÊTRE BELLE.

IL fut jadis une femme ſi belle,
Si belle qu'on eût dit une Divinité.
Nul fard ne déguiſoit ſa beauté naturelle.
Brillante comme Iris, & fraîche comme Hébé,
Son teint avoit l'éclat de la roſe nouvelle.
On voyoit ſur ſon front règner la majeſté,
Et les ris voler autour d'elle.
C'étoit Junon, Minerve & Vénus à la fois ;
C'étoit mille traits admirables :
Près d'elle l'amour-propre avoit perdu ſes droits :
Elle étoit belle aux yeux de ſes ſemblables.
Forcé de faire cet aveu,
Le ſexe ſe vengea des attraits de la dame.
Il mit ſes mœurs & ſon eſprit en jeu,
Fit contre elle mainte épigramme :
Que c'étoit une bonne femme,
Mais qui, ſans y ſonger, ſe reſpectoit trop peu ;
Qu'on parloit d'elle en plus d'un lieu ;
Que ceux qui lui rendoient hommage
N'étoient rien moins que des Catons ;
Qu'elle avoit un ton, un langage,
Propre à juſtifier les plus malins ſoupçons.

Que ſai-je ? Son corſet, ſes rubans, ſa coëffure :
Juſqu'aux treſſes de ſon chignon,
Tout fut ſujet à la cenſure.

FEMMES, elle plaiſoit ; & plaire eſt une injure
Qui jamais n'a chez vous obtenu de pardon.

*FABLE III.

LE MOUTON ET LA BICHE.

JE ne ſai d'où Robin-Mouton
Avoit appris certain dicton (a)
Par trop injurieux aux gens d'une Province
Pour qui Bacchus a de l'affection :
Mais il auroit voulu qu'un bon Édit du Prince
Eût proſcrit à jamais cette dériſion.
Quoi donc ? à notre égard être ſi malhonnête,
Diſoit-il ! quoi ? traiter chacun de nous de bête,
Nous qui, ſans murmurer, au couteau du Boucher,
Pour nourrir les humains préſentons notre tête !
Nous qu'on ſe hâte d'écorcher
(b) Pour couvrir l'inſtrument qui règle le courage,
Pour perpétuer d'âge en âge

(a) *Certain dicton* : le mauvais Proverbe, *quatre-vingt-dix-neuf moutons & un Champenois font cent bêtes*, que dément bien le grand nombre d'excellens génies en tous genres, que cette Province a produits, entr'autres, la Fontaine, dont Molière diſoit, en parlant de Racine & de Deſpréaux : *Nos beaux-eſprits ont beau ſe trémouſſer, ils n'effaceront pas le bon homme.*

(b) *Pour couvrir l'inſtrument qui règle le courage :* c'eſt-à dire le tambour. On le couvre auſſi de peaux de veau, de chévre, & de loup. Ces dernières même ſont les plus recherchées, ſuivant M. de la Lande (*Art du Parcheminier*, faiſant partie de la collection des

Des actes importans, des titres précieux,
Pour mille autres emplois encor plus glorieux!
De l'homme en vérité l'injuſtice eſt étrange.
Eh! de quoi te plains-tu, répond incontinent
Une Biche, (c) à Briſaut donnant alors le change?
L'homme te trouve ſot, & tu l'es juſtement
Par les raiſons dont tu t'appuyes.
Oui, vous êtes des ſots, le Bœuf également,
Sans oublier nos commères les Truyes (d)
Qui laiſſent manger leur enfans,
Les Anes qu'à grands coups on fait courir les champs,
Succombant ſous leur bât, endurant grêle & pluye;
Et plus qu'eux tous encor les Chiens & les Chevaux,

Arts & Métiers, de l'Académie Royale des Sciences). « C'eſt un préjugé » dans les Troupes, dit cet Académicien, qu'un tambour de peau » de loup fait caſſer les autres; c'eſt » du moins une manière d'exprimer » la force ſingulière qu'on leur » connoît » On emploie encore au même uſage les peaux d'âne. *Voyez le même Art*, p. 34. Je m'étends un peu ſur cet objet pour avoir occaſion de relever deux erreurs du Dictionnaire de Trévoux, au mot *Tambour*; l'une qu'on n'en fait jamais de peau de loup; l'autre qu'on n'en fait point non plus de peau d'âne, « quoique, (ajoutent » les Auteurs du Dictionnaire) le » peuple le croye, & qu'il diſe » que l'âne eſt battu pendant ſa » vie & après ſa mort ». Cette ſeconde erreur mérite d'autant plus d'être relevée dans un recueil tel que celui-ci, qu'il y a une jolie Fable de Phédre (*Aſinus & Galli*), dont la moralité porte directement ſur cette prétendue idée fauſſe du peuple:

Qui natus eſt infelix, non vitam modò
Triſtem decurrit, ſed ſuum poſt obitum quoque
Perſequitur illum dura fati miſeria.

(c) *Biche*, femelle du Cerf. Elle n'a ordinairement qu'un faon, qu'elle a grand ſoin de dérober à la pourſuite des chiens: elle ſe préſente & ſe fait chaſſer elle-même pour les éloigner, après quoi elle vient le rejoindre.

(d) *Truye*, femelle du Cochon, que M. de Buffon regarde comme l'animal le plus brut, & dont la gourmandiſe eſt telle qu'il dévore indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture au moment qu'elle vient de naître: il eſt ſujet à devenir ladre.

Lâches valets de nos bourreaux.
Ainſi parle la Biche, & la voilà partie.
Robin-Mouton comprit qu'elle raiſonnoit bien;
Et de fuir avec elle il eut preſque l'envie;
Mais l'exemple du Bœuf, du Cheval & du Chien
Modéra cette fantaiſie.
Et cependant la Biche pourſuivie
Vient mourir à ſes pieds ſous les coups des chaſſeurs.
Il triomphe alors, il s'écrie:
Vous voilà ſotte auſſi, convenez-en, ma mie.
Tais-toi, reprit-elle; je meurs,
Mais j'ai tâché du moins de défendre ma vie;
Heureuſe ſi j'avois, lorſqu'elle m'eſt ravie,
Ces hommes ſeuls pour oppreſſeurs!
Ils ſont cent. Mais enfin, ſans leur cavalerie,
Sans leur meute, dis-moi, ſeroient-ils mes vainqueurs?

FABLE IV.

LE RENARD.

La bonté n'eſt ſouvent qu'un retour de malice;
Et la vertu qu'un plus grand vice.

Pour attirer les Poulets au logis,
Certain Renard s'y prit de telle ſorte,
Qu'on le dit à bon droit le plus fin du pays.
Le poulailler ouvert, il reſtoit à la porte,
Et diſoit aux Chiens: Mes amis,
Par-tout de vos pareils les Renards ſont haïs;
Mais dites-moi ce qui vous porte

A tant de haine contre nous ?
Un Ruſtre qui toujours payant mal votre zéle,
Souvent vous régale de coups,
Et qui, bien moins humain que vous,
Des volailles pour qui vous faites ſentinelle,
Soir & matin compoſe ſes ragoûts.
Sachez donc une fois connoître l'injuſtice :
Le mal chez les humains ſe rend pour le ſervice :
Le ſervice chez nous ſert à payer le mal.
Après ce beau diſcours, le perfide animal,
Leur jettant quelques os, trompoit leur vigilance.
L'auditoire gourmand goûtoit ſon éloquence ;
Et cependant le drôle, en paſſant, excroquoit
Tantôt un maître Coq, & tantôt un Poulet.

FUYONS les piéges redoutables
Que la ſéduction nous tend.
L'écouter, c'eſt déja ceſſer d'être innocent.
Si le penchant fait dix coupables,
La ſéduction en fait cent.

FABLE V.

LES FOUS.

JE juge de tout à ma tête :
Ma tête eſt-elle ſaine ? Hélas ! je n'en ſai rien.
Humains, humains, Pyrrhon n'étoit pas bête :
Un peu de doute vous ſiéd bien.

PRES de cet élément qui produit les orages,
Il étoit un pays habité par des Fous.
(Pays unique ? Non : j'en connois entre nous,
Où les gens ne ſont pas trop ſages.)
L'un, qui par la raiſon vouloit tout concevoir,
Bornoit le ſuprême pouvoir
Aux limites de ſes penſées.
Il s'entretenoit ſeul ; c'étoit ſa paſſion :
Et ſur ſes rêves creux plein de préſomption,
Il les croyoit, pour les têtes ſenſées,
Marqués au coin de la conviction.
L'autre, épris d'une autre chimère,
A travers des tuyaux lorgnant toujours les cieux,
Prétendoit pénétrer dans les ſecrets des Dieux,
Et deviner les deſtins de la terre.
Tel abuſant de tout, blâmoit tous les abus,
Réformoit l'univers au gré de ſes caprices,
Oſoit aux Dieux, aux Rois preſcrire des vertus,
Quoiqu'il n'eût guère que des vices,
Et vouloit qu'après lui l'on ne raiſonnât plus.

Tel comptant de ſes jours prolonger la durée,
En conſumoit la trame au feu de vingt fourneaux;
Et préparant d'une main décharnée
Des remédes à tous nos maux,
Bravoit le ciel, mépriſoit ſes fléaux.
Celui-ci, non moins téméraire,
Avec un fer pointu qu'il dreſſe ſur ſon toît,
(a) Va dans la main des Dieux éteindre le tonnerre.
Celui-là chante, rit & boit;
Et certain qu'à la Providence
Ses jours ainſi remplis ne ſont point odieux,
Soûtient que le ciel le diſpenſe
De tout devoir religieux:
La terre tremble, il tonne; & le voilà qui prie.
Celui qui défioit les céleſtes carreaux,
Commence à craindre pour ſa vie.
La peur a guéri leurs cerveaux:
Le Fou Rêveur plus ne rumine;
Le Fou Lorgneur laiſſe-là ſes tuyaux;
Et le Souffleur ſa Médecine,
Et le Déclamateur ſes cyniques propos.
Tous, ſans l'avoir prévu touchant à leur ruine,
Révèrent, en tremblant, la puiſſance divine,
Et conviennent qu'ils ſont des ſots.

(a) *Va dans la main des Dieux éteindre le tonnerre.*

Il eſt queſtion ici de l'uſage des barres de fer placées ſur le haut des maiſons, & par le moyen deſquelles on prétend les préſerver de la foudre: uſage très-périlleux, quoiqu'on ait nommé le fil de fer qui tient à ces barres, *fil de ſalut.*

*FABLE VI.

LES DEUX CHARLATANS.

Deux Charlatans à Londre en plein marché,
Sur des trétaux étaloient leur ſcience.
Quelque mal, diſoit l'un, dont on ſoit entiché,
Qu'on vienne à moi, Meſſieurs, en toute confiance;
Je guéris à l'inſtant, ſans la moindre ſouffrance,
Sans gêne, ſans dégoût; le tout à bon marché:
Même on en peut *gratis* faire l'expérience.
L'autre crioit: Venez ici.
Guérir n'eſt rien, Meſſieurs; moi, j'ai l'art, Dieu-merci,
De prévenir la maladie.
Venez à moi, ſi vous aimez la vie:
Prenez de cette poudre, un grain vous ſuffira;
Oui, Meſſieurs, un grain ſeul. Or qu'étoit ce grain-là?
C'étoit l'extrait, la quinteſſence
Des maux que ce Docteur ſe flattoit de guérir,
Et qu'une fois traités par ſa haute ſcience,
Il prétendoit ne jamais revenir.
Et gens de s'adreſſer à ces deux Empyriques.
Le premier à ſon art fit céder aiſément
Quelques rhumes, quelques coliques,
Des crampes, des vapeurs. C'étoit toujours autant.
L'autre engendra bien & duement
Dans des corps ſains, des humeurs morbifiques.
Très-sûr d'avoir inceſſamment,
Par ce moyen, bon nombre de pratiques,
Et d'être payé doublement;

Pour le mal qu'il donnoit, puis pour le traitement.
Galien n'eût jamais employé tant d'adreſſe:
Notre homme à Galien apprendroit ſon métier.
Pendant un tems il eut la preſſe,
Et l'on campa-là le premier.
Oh! oh! dit celui-ci, c'eſt ainſi qu'il faut faire?
Je ſaurai, comme un autre, attraper le moyen
De rendre, pour ſon plus grand bien,
Un homme en ſanté grabataire.
Il y réuſſit en effet;
Tellement qu'à la fin, tant lui que ſon confrère,
A l'art médicinal firent changer d'objet:
Au lieu de s'efforcer d'arracher notre vie
A la foule des maux prêts à la dévorer,
Le ſecret déſormais pour ſe faire admirer,
Fut de la mettre aux mains avec la maladie,
Sauf après à les ſéparer.

FABLE VII.

LE MOINEAU-FRANC ET LE PINÇON.

Au haut d'un mur, certain vaſe de terre,
Qu'une maligne main plaça-là tout exprès,
Logeoit un Moineau-franc, ſes petits & la mère,
Un Maronnier (a) étoit auprès.
Sur cet arbre un Pinçon, ſans beaucoup de dépenſe,
Avoit pour ſes petits conſtruit certain palais,
Qu'en langue de Pinçon, l'on nomme nid, je penſe.
Le Moineau, qui parfois ſongeoit au mauvais tems,
De loger en plein air blâmoit ſon imprudence.
Mon voiſin, diſoit-il, n'aime pas ſes enfans;
Ou c'eſt un bien pauvre génie:
Aux injures du tems il expoſe leur vie.
Son cœur eût dû prévoir pour eux mille accidens:
(Bon cœur peut quelquefois tenir lieu de bon ſens.)
Pour moi, j'ai mis les miens à l'abri de la pluye.
Adieu le nid, ſi de ſes flancs
Le Nord laiſſe échapper le plus léger des vents.

(a) *Maronnier*, bel arbre qui nous eſt venu des Indes orientales, en 1615. avec les premières anémones doubles. On peut, en leſſivant ſon fruit avec des cendres, lui enlever ſon amertume, & en préparer une bonne nourriture pour les volailles. On a eſſayé d'en faire de la bougie pour éclairer. Son bois n'eſt guère propre qu'à conſtruire des bières.

Ma

Ma maiſon brave leur furie;
Sans craindre aucun danger nous vivons là-dedans.
Je plains cette famille, hélas! ſi peu chérie:
Ce que c'eſt qu'un père imprudent!
Il achevoit ces mots, lorſqu'un fripon d'enfant,
Par une lucarne ennemie,
Mettant la main ſur le fatal logis,
Enlève le Moineau, la mère & les petits.

FABLE VIII.

LES DEUX VIEILLES CHATTES.

CERTAINE Chatte douairière,
Avec une autre vieille un jour s'entretenoit:
Devinez ſur quelle matière?
C'étoit d'amour qu'il s'agiſſoit.
Sur l'amour on ne tarit guère:
(Je ne parle que du caquet.)
Femelle d'homme une journée entière
En jaſera ſans ſe faire prier:
Femelle de Matou par fois auſſi babille
Sur ce chapitre, un jour entier.
Celle que j'introduis en ſon tems fut gentille.
L'autre vieille étoit Chatte auſſi de ſon métier:
Ne trouvez-vous pas, ma commère,
Qu'en amour, comme en tout, le ſiécle dégénère;
Et que nos jeunes Chats, autrefois ſi galans,
Sont devenus groſſiers, brutaux, impertinens?
Mon Dieu! j'en ſuis choquée autant que vous, ma chère;

Leurs procédés ſont mal au cœur.
Jadis il n'étoit pas de ſi laide goûtière,
Qui ne parût charmante aux yeux du Chat vainqueur,
Dont j'y récompenſois la tendreſſe ſincère
Par quelque légère faveur.
Nos plus jeunes Minets alors étoient fidèles.
Ma chère, vous r'ouvrez des bleſſures cruelles,
Dit l'autre; & je connois bien des ingrats auſſi.
Un Chat les entendoit: Le beau train que voici!
Avez-vous tout conté, mes deux bonnes amies,
Dit-il, en rompant l'entretien?
Quand nous étions galans, vous étiez plus jolies.
Grondez, emportez-vous; vos cris n'y feront rien.
Vous ne remarquez pas que vous êtes vieillies;
Mais pour nous, nous le voyons bien.

COQUETTES, qui briguez vainement la louange
Quand de vos yeux éteints les ris ſont délogés;
Vous criez que le ſiécle change,
Tandis que c'eſt vous qui changez.

FABLE IX.

LA ROSE.

L'HALEINE des Zéphirs & les pleurs de l'Aurore ;
Sous un ciel azuré, venoient de faire éclore
Une Roſe déja digne du plus beau ſein ;
Digne qu'un jeune amant l'y plaçât de ſa main.
Flore, avec un ſouris, admire ſon ouvrage
Dans ce bouton épanoui
Qui flate l'odorat, dont l'œil eſt ébloui,
Dont l'éclat doit fixer le Papillon volage.
Arrive un galant perſonnage,
Un Berger qui venoit chaque jour en ces lieux,
Orner de fleurs, ſon chapeau, ſa houlette,
Et je penſe auſſi ſa muſette.
Il reſpecta le bouton précieux :
Ce ſeroit, diſoit-il, dommage
D'aller à préſent le cueillir.
Laiſſons-le croître encor ſous l'aîle du Zéphir ;
Laiſſons-le juſqu'au ſoir déployer davantage
Les tréſors qu'il cache en ſon ſein.
Le ſoir vint. Quel fut ſon chagrin
De trouver la Roſe ternie !
Maint Frêlon étourdi, moins que lui délicat,
Maint Papillon l'avoit flétrie.

AMANS, ce ſiécle ſcélérat
Offre mille exemples ſemblables.
Preſſez l'inſtant qui doit par des liens durables
Vous unir à l'objet de vos tendres deſirs,
Ou les Frêlons viendront partager vos plaiſirs.

FABLE X.

LE RICHE, LE NOBLE ET LE SAGE.

Soyez parent d'un moderne Créſus;
Quand vous ſurpaſſeriez les Sages de la Gréce,
Si vous êtes ſans bien, il ne vous connoît plus.
Soyez ami d'un Noble, ayez quelques vertus;
N'euſſiez-vous qu'elles pour richeſſe,
Il vous accueillera par-tout avec tendreſſe:
Comme elle trop ſouvent maltraité par Plutus,
Le mérite toujours fut cher à la Nobleſſe.

Jadis équipage brillant,
Remiſe enſuite, & fiacre maintenant,
Un carroſſe rouloit; & certain Militaire,
Héritier d'un grand nom, mais d'un modique bien,
Quoiqu'il y fût caché, s'y trouvoit aſſez bien.
C'eſt de plus d'un Héros la voiture ordinaire.
Jadis Laquais d'un Financier,
Commis enſuite, & maintenant Caiſſier,
Certain Riche occupant lui ſeul les quatre places
D'un char qui gémiſſoit ſous ſon individu,
Croyoit au travers de ſept glaces
N'être pas encore aſſez vu.
Un Sage paſſe, ami du premier perſonnage,
Parent du Financier, mais en Sage vêtu,

Allant à pied comme tout Sage.
Le Traitant voit cet homme & détourne les yeux.
Le Noble le prévient en ami généreux,
Et partage avec lui ſon modeſte équipage.

FABLE XI.

LE LION, LE TIGRE, LE CHEVAL ET L'ANE.

JE ne ſai par quelle aventure
Contre le Tigre un jour le Lion diſputa :
La diſpute entre ces gens-là
Ne ſe termine pas ſans quelqu'égratignure.
Le Tigre avec ſa griffe emporta l'œil du Roi.
Sa Majeſté rugit, & ſes cris lamentables
Plongèrent ſes vaſſaux en un mortel effroi.
Dans ſa colère elle établit la loi,
Qu'on puniroit dès-lors comme ſujets coupables,
Ceux d'entre eux qui ſeroient atteints & convaincus
De porter des ongles crochus.
Un tel arrêt eſt à peine notoire,
Qu'à décamper ils ſont tous diligens.
L'Ane reſta ; l'Ane pouvoit-il croire
Que par les ruſes des méchans,
Sa corne paſſeroit pour griffe aux yeux des gens ?
Avec les animaux choiſis par notre ſire
Pour être juges en ce cas,
Il eut jadis quelques débats :
C'eſt eſt aſſez ; & quoiqu'il puiſſe dire,

La cour, vu les pieds du Baudet,
Sans l'écouter, le condamne au gibet.
Un Courſier généreux, & pardonnant l'offenſe,
Voulut leur inſpirer des ſentimens plus doux;
Leur remontra que par cette ſentence,
Au même châtiment ils ſe condamnoient tous:
Dans le point agité quelle eſt la différence
Qui peut être entre l'Ane & nous?
Devons-nous du Monarque étendre la vengeance
Plus loin qu'un triſte arrêt dicté par ſon courroux?
Veut-il que l'innocent périſſe ſous nos coups?
Que ne nous chargeoit-il d'en prendre la défenſe!
C'eût été là, Meſſieurs, un ſoin digne de vous.
Les Chevaux en ce tems avoient de l'éloquence.
Celui-ci prêcha vainement,
La cour ne voulut point caſſer ſon jugement:
Quand on ſuit du Lion les volontés ſuprêmes,
Qu'importe qu'on puniſſe un Baudet innocent!
(Le Lion toutefois l'entendoit autrement:)
Notre honneur nous défend de nous trahir nous-mêmes;
L'Ane eſt jugé, qu'il ſubiſſe la mort.
Il ſeroit beau vraiment que la juſtice eût tort!

FABLE XII.

LE SINGE.

MAITRE Singe un beau jour, en croquant une noix,
Philoſophoit ſur la nature.
Des êtres animés il calculoit les droits,
Mettoit tant pour l'adreſſe, & tant pour la figure;
Puis après s'étonnoit qu'aucune créature
A lui Singe impoſât des loix.
De l'homme, diſoit-il, la vanité m'étonne:
J'ai plus d'adreſſe au bout des doigts,
Que lui dans toute ſa perſonne;
Aux yeux d'une jeune Guenon,
Beaucoup mieux que le ſien mon viſage ſait plaire:
Et je ſupporterai, ſans entrer en colère,
Qu'il me donne le fouët, qu'il me mette en priſon!
De tous les animaux l'homme eſt, dit-on, le maître;
Mais à plus juſte droit le Singe pourroit l'être:
Car enfin, mes amis, vos dons ſont-ils ſi beaux?
D'un arbre ou d'un clocher atteignez-vous le faîte?
Sautez-vous comme nous, les plus larges ruiſſeaux?
Avez-vous jamais ſu paſſer en des cerceaux,
Cabrioler, baller, & marcher ſur la tête?
Il penſoit pour cela qu'on dût le ſupplier
De prendre le timon de la machine ronde.

PLUS d'un homme ſe croit propre à régir le monde,

Qui tout au plus, farceur de ſon métier, (a)
Toujours bouffon, toujours dans le délire,
N'eſt propre qu'à le faire rire.

(a) *Farceur de ſon métier.* C'eſt dans les mains des Bouffons Moreſques & Indiens, dit M. de Bomare, qu'il faut voir les gentilleſſes du Singe. » Dans le ſéjour de MM. de » la Condamine & Bouguer au Pé» rou, des Singes privés examinè» rent ſi bien comment ces Académiciens faiſoient leurs opérations » ſur les montagnes, qu'on fut fort » étonné, dans une Comédie pan» tomine, exécutée par pluſieurs » de ces animaux, & à laquelle » nos Aſtronomes furent invités, » de voir les Singes planter des » ſignaux, courir à une pendule, » écrire, regarder les aſtres avec » des lunettes, &c. »

FABLE XIII.

LES DEUX RICHES.

RICHE, gourmand & d'épaiſſe encolure,
Un homme à ſe repaître employoit tout ſon bien.
L'hiſtoire dit que la nature
En formant de ſon corps la groſſière ſtructure,
Avoit compté le cœur pour rien.
Le galant eut par ce moyen
L'eſtomac fort, mais l'ame un peu bien dure.
Indifférent à tout, libre de tout lien,
Mauvais parent, plus mauvais citoyen,
Cet homme dont la panſe étoit toujours remplie,
Paſſoit à digérer la moitié de ſa vie.
Je ne troquerois pas mon ſort contre le ſien.
Son voiſin, riche auſſi, mais généreux & ſage,
Des tréſors connoiſſant l'uſage,
Mangeoit peu, mais faiſoit du bien.

Ce mortel vertueux, doué d'un cœur ſenſible,
Aux malheureux tendant la main,
Eût voulu, s'il étoit poſſible,
Répandre ſes bienfaits ſur tout le genre humain.
Le tréſor du gourmand bientôt ſe trouva vuide.
Son voiſin à ſon tour fut auſſi ruiné.
L'un avoit mangé tout, l'autre avoit tout donné.
Celui-ci n'avoit pris que ſon bon cœur pour guide,
L'autre ſon appétit: rare & ſingulier choix!
Le glouton ſe trouva ſans amis, ſans reſſource.
Ceux mêmes qu'à ſa table il admit autrefois,
Maintenant lui ferment leur bourſe.
La faim par qui s'accroît l'empire dè la Mort,
Et dont l'intempérance eſt la ſource ordinaire,
De Tantale bientôt lui fit ſubir le ſort.
Son généreux voiſin eut un deſtin contraire:
Aidé de toutes parts, ſobre & chéri des Dieux,
Soulageant même encor les pauvres de ſon mieux,
Il vécut ſans chagrins, content du néceſſaire.
Ce mortel recueillit le fruit de ſes vertus.
Ceux qu'il aida jadis s'empreſſant de lui rendre
Les dons qu'ils en avoient reçus,
Prouvèrent à ce cœur ſi tendre,
Ce précepte tant rebattu:
Qu'un bienfait n'eſt jamais perdu.

FABLE XIV.

L'OURS EN GUERRE AVEC LE LION.

EN s'emparant de l'antre du Lion
Seigneur Ours réſolut d'aggrandir ſa province.
Pour deſirer le bien d'autrui, dit-on,
Il n'eſt rien tel que d'être Prince.
Celui-ci par Ambaſſadeurs
Fit ſommer ſon voiſin d'aller loger ailleurs.
Je ne ſai qui voulut ſe charger du meſſage :
Pour moi qui n'aime point à parler net aux Rois,
J'euſſe été peu jaloux d'un pareil avantage.
Sire Lion rugit par trois & quatre fois :
Ce fut-là toute ſa réponſe.
Dans les États de l'Ours auſſi-tôt on annonce,
Qu'ayant formé d'ambitieux projets,
Sans reſpect des traités, le Lion rompt la paix.
L'Ours a juré de punir cette offenſe,
Et contre lui gage tous ſes ſujets,
(Pauvres gens qui n'en peuvent mais)
Qu'il en ſaura tirer vengeance.
Le Lion met auſſi ſes ſujets pour enjeu.
Mars, cet inexorable Dieu,
En peuple les forêts où vont chaſſer les ombres.
Il plut auſſi des Ours dans les Royaumes ſombres;
Et qui pis eſt, le nombre en fut plus grand.
Leur Roi, qu'avoit tenté le nom de Conquérant,
Perdit & l'antre & ſa gageûre.

QUANT à lui, je ne le plains pas.
Mais tant de gens livrés aux fureurs du trépas,
Sous le prétexte faux d'une commune injure,
Pour dépouiller autrui de ſes États,
Voilà ceux que je plains. Rois, vuidez vos débats
Sans qu'il en coûte à la nature.

FABLE XV.

LE MOINEAU, LE LIMAÇON, LE LYS ET LA FOURMI.

UN Paſſereau, grand comme père & mère,
Voloit par-tout en pleine liberté.
Un Limaçon (a) qui ſe traînoit à terre,
Rioit tout bas de ce jeune éventé.
Un Lys (b) ſuperbe, ornement d'un parterre,
Du Limaçon rioit de ſon côté.
Mais Lys & Limaçons ont-ils jamais ſu rire,
Dira maint Cenſeur auſſi-tôt?
Hé-bien, ils ſe mocquoient, Meſſieurs, ſi c'eſt mieux dire:
Faut-il chicaner ſur un mot?

(a) *Limaçon*, inſecte gluant, dont on diſtingue ceux qui ſont renfermés dans une coquille, & ceux qui ne le ſont pas. Les premiers ſe nomment auſſi *Eſcargots*. Les anciens Grecs & Romains en étoient ſi friands, qu'ils en nourriſſoient exprès pour n'en pas manquer.

(b) *Lys*; nom d'une plante commune & de ſa fleur. Il y a des Lys jaunes & des Lys rouges. L'Amérique en offre d'orangés, qui forment une fleur très-belle, mais ſans odeur. Les Lys blancs panachés ſont les plus beaux.

L'oiſeau fembloit à la bête rampante,
Bien imprudent de s'élever ſi haut.
Le Lys voyoit cheminer l'Eſcargot,
Et lui trouvoit l'allure un peu bien lente.
Lui, marcher! c'eſt un idiot.
Hé! notre ami, dites-nous, je vous prie,
Comptez-vous arriver bientôt?
Pour moi je n'ai pas la folie
D'aller ainſi courir les champs.
Je brille, ſans bouger, ſur ma tige fleurie.
Le ciel aux Limaçons donna peu de bon ſens!
L'Eſcargot raillé de la ſorte,
Ne tenoit pas de plus ſages propos:
Il falloit que chez les oiſeaux
L'ardeur de voler fût bien forte!
Ils font pitié, tant ils ſont imprudens:
Entre la terre & la voûte céleſte,
On les voit, ſans ſoûtien, braver l'effort des vents.
Le ciel qui nous donna du jugement de reſte,
A bien mal partagé ces gens!
Une Fourmi courant à ſon ouvrage,
Fit taire alors le reptile inſolent.
Fort bien, dit-elle! Avoir moins de talent,
Selon toi, c'eſt être plus ſage.
A l'eſſor du Moineau, crois-moi, n'inſulte pas:
Voler eſt ſon deſtin, ramper eſt ton partage:
Pour oſer l'attaquer tu le vois de trop bas.
Et toi Lys, mon ami, tu n'as pas bonne grace
De cenſurer cet inſecte rampant.
Il arrive à la fin, quoique bien lentement;
Mais tu ne peux changer de place.
Adieu, Meſſieurs; mon magaſin m'attend.

FABLE XVI.

LE CHAT, LE SINGE ET LE PERROQUET.

UN homme avoit un Singe, un Perroquet, un Chat,
Un enfant écolier, autre maligne bête,
Une femme aimant le ſabat,
Femme en tous points, à jaſer toujours prête;
C'eſt tout, je crois: c'eſt plus qu'il n'en faudroit
Pour me faire tourner la tête.
Mais bien ou mal, cet homme s'en tiroit.
Mon fils, redoutez le Minet,
Diſoit-il à l'enfant ſans ceſſe;
Ne lui faites jamais d'imprudente careſſe,
Car le drôle auſſi-tôt vous égratigneroit:
C'eſt ainſi de tout tems qu'en agit ſon eſpéce.
Il ne fut queſtion à l'égard du marmot,
Du Perroquet ni du Magot.
L'un étoit enchaîné, l'autre étoit dans ſa cage;
Il les craignoit tous deux & ne leur diſoit mot.
La mère en prenoit ſoin; mais l'époux, homme ſage,
Lui diſoit tous les jours: Ne les agacez pas:
Il en pourroit réſulter des débats
Où vous n'auriez pas l'avantage.
De la leçon elle fit peu de cas.
Un jour que ſon mari ſortit pour quelque affaire,
La dame avec Jacquot fit aſſaut de caquet;
Elle fouëtta le Singe & le mit en colère:

Et l'enfant qui la voyoit faire
De ſon côté careſſa le Minet.
Qu'arriva-t-il de-là? Ce qu'avoit dit le père:
Le Chat égratigna l'enfant.
Jacquot mordit la femme. Et que fit dom Bertrand?
Mille fois pis encor: Bertrand rompit ſa chaîne,
Fit un vacarme de démon,
Briſa maint ornement façonné dans Vincenne,
Caſſa glaces & pots, démeubla la maiſon.
Le mari de retour, recueillant tout le blâme
Des malheurs arrivés dans cette occaſion,
Vit qu'il avoit à tort compté ſur la raiſon
D'un écolier & d'une femme.

FABLE XVII.

L'ŒILLET ET LA ROSE.

FEMMES, calmez votre courroux;
Je plaide aujourd'hui votre cauſe:
Il faut bien une fois enfin parler pour vous.

L'Œillet comptoit un jour les défauts de la Roſe:
Elle a, diſoit-il, des attraits;
Mais flétrie auſſi-tôt qu'écloſe,
Et cependant vaine à l'excès,
Les tributs qu'on lui doit, lorſqu'aux yeux de l'Aurore
Elle étale en naiſſant les tréſors de ſon ſein,
Le ſoir elle prétend les mériter encore:
Le ſoir elle a perdu tout l'éclat du matin.

Le tems alors avec ſa faulx barbare
En vain mutile ſes appas ;
Prête d'aller border les rives du Ténare
La coquette ne ſe rend pas,
Et veut encor fixer le Zéphire auprès d'elle.
Du moins ſi dans l'inſtant que brille cette belle,
Son abord étoit ſans danger !
Mais la perfide cache une épine cruelle,
Et nuit à qui l'oſe l'approcher.
D'où vient cet importun murmure,
Dit à l'Œillet la jeune Déité
Qui du printems peint la riche parure ?
Pour l'intérêt de votre vanité,
La Roſe ſans défauts eût été trop brillante :
Ils vous vengent de ſa beauté.
Ainſi la nature prudente
Partagea tous les dons avec égalité.
L'éclat de cette fleur diſparoît comme un ſonge.
Hé-bien ! faut-il être irrité
Que juſqu'au ſoir ſa vanité prolonge
Le cours d'un règne, hélas ! ſi limité ?
Œillet, que votre plainte eſt vaine !
Malgré l'épine, & les noires couleurs
Dont vous peignez la plus belle des fleurs,
Vous la reconnoiſſez enfin pour votre Reine.
Œillet, Œillet, diſons tout en deux mots ;
C'eſt l'orgueil qui produit vos injuſtes querelles ;
Si les Roſes étoient moins belles
Vous leur verriez moins de défauts.

FABLE XVIII.

LE BROCHET.

MAITRE Brochet s'appercevant
Qu'il goûtoit trop les plaiſirs de la vie,
Et deſirant finir en Brochet pénitent,
Un beau matin, quitta l'onde chérie
Où ſon heureux deſtin l'avoit mis en naiſſant.
Adieu Tanches, (a) Goujons, (b) adieu la bonne chère;
Adieu brillantes eaux où faiſant mille tours,
Avec la Carpe (c) ma commère,
J'ai dans l'oiſiveté paſſé mes plus beaux jours!
Après cet éloquent diſcours,
Maître Brochet gagna la terre.
A peine ſe fut-il traîné juſqu'à dix pas,
Qu'il regretta bientôt l'onde & ſes habitantes.
Y retourner, le galant n'oſe pas:
Il craint d'être raillé. Que faire en pareils cas?
D'un bourbier les eaux croupiſſantes,

(a) *Tanche*, poiſſon d'eau-douce, que quelques-Auteurs ont nommé *le Médecin des poiſſons*, parce que ceux-ci, dit-on, lorſqu'ils ſont bleſſés, la cherchent avec empreſſement pour frotter leurs bleſſures contre ſon corps, qui eſt enduit d'une viſcoſité ſalutaire. On a dit auſſi que, pour cette raiſon, le Brochet étoit ami de la Tanche; mais il eſt certain qu'il ne l'épargne pas plus que les autres poiſſons.

(b) *Goujon*, petit poiſſon gris, de rivière. On a prétendu, mais fort mal-à-propos, qu'il engendroit l'Anguille; & cela n'eſt pas plus vrai du Goujon, que de l'Éperlan, de la Perche & de l'Able, dont on vouloit que les Anguilles tiraſſent également leur origine.

(c) *Carpe*, poiſſon d'eau-douce, fort commun en France. La Carpe n'a point de dents ni même de langue, & l'on donne improprement ce nom à la chair de ſon palais. On a vérifié qu'une Carpe ordinaire produit plus de trois cens quarante-deux mille œufs.

Tant

Tant bien que mal, le tirent d'embarras.
Il s'y jette, il y gruge, il y reprend courage.
La Grenouille, (d) au défaut de tout autre poiſſon,
De la Carpe le dédommage,
Et le Crapaud, (e) de l'Eſturgeon. (f)
Oh! la rare converſion!

(d) *Grenouille*, animal amphibie & très-commun, dont on diſtingue pluſieurs ſortes. Il y a des Grenouilles fort venimeuſes, nommées *Verdiers*, qui ne coaſſent point. La Grenouille vient d'un œuf. Il s'élève quelquefois avec les vapeurs de la terre, quantité de ces œufs, dont les germes ſe développent dans l'air, & retombent formés dans une certaine grandeur; ce que le peuple appelle *une pluye de Grenouilles*.

(e) *Crapaud*, reptile de nature amphibie, qui reſſemble à la Grenouille, & qui paſſe pour venimeux.

(f) *Eſturgeon*, poiſſon de mer, fort eſtimé, qui ſe plaît à remonter dans les rivieres. Il ſe nourrit plutôt en ſuçant qu'en devorant; & on ne lui trouve jamais dans l'eſtomac de nourriture groſſiere, ce qui a fait dire proverbialement en Allemagne, *ſobre ou frugal comme un Eſturgeon*.

FABLE XIX.

L'ANE MINISTRE.

MAITRE Ane fut un jour choiſi par le Lion,
Pour l'aider à porter le poids de la couronne.
En ce tems-là Sa Majeſté Lionne
Radotoit quelque peu, dit-on.
A peine de l'État l'Ane eut pris le timon,
Que ne ſongeant qu'à ſoi, d'ailleurs plein d'ignorance,
Comme tout maître Aliboron,
Il forma maint projet rempli d'extravagance;
Se réſerva tout le chardon
Du canton;
Changea les loix, fit un code (a) à ſa guiſe:
Quel code! un vain fatras de groteſque jargon,
Un chef-d'œuvre de balourdiſe,
Aux fripons, aux méchans donnant toujours raiſon.
Mais où brilla l'eſprit de l'Ane,
Ce fut aux choix qu'il fit d'animaux ſans talens,
Pour remplir les poſtes vaçans.
Ses confrères, gens lourds, gens à groſſier organe,
Furent élus Ambaſſadeurs.
Le Liévre tourmenté de paniques terreurs,
Eut la conduite de l'armée.
A l'emploi d'Eſpion la Taupe (b) fut nommée,

(a) *Code*, recueil de loix.

(b) *Taupe*, petit animal velu, qui tient du Rat par la forme, & qui vit ſous terre de vers ou d'autres inſectes, dans un domicile fait avec une intelligence admirable. On croit qu'il ne voit goute. M. de Buffon dit, que, ſans être aveugle, la

La Taupe qui n'y voit pas plus que dans un four.
Le Singe, juſqu'alors ſimple bouffon de cour,
Fut élu Chef de la juſtice.
Le Loup brigand eut la police.
Enfin mettant le comble à tant d'abſurdités,
L'Ane choiſit pour faire les traités,
La Marmote (c) qui dort la moitié de l'année.
Tant que la nation fut ainſi gourvernée,
Tout alla mal, en guerre comme en paix.
Le Lion perdoit ſa puiſſance,
Si la mort n'eût ſurpris le plus ſot des Baudets,
Au milieu de ſes grands projets.

QUE de maux peut d'un ſeul produire l'ignorance,
Quand il a le pouvoir en mains!
Rois, vos intérêts ſont les nôtres:
Ne confiez aux ſots vos droits, ni nos deſtins;
Un mauvais choix toujours en entraîne mille autres.

Taupe a les yeux ſi petits, ſi couverts, qu'elle ne peut faire grand uſage de la vûe.

(c) *Marmote*, animal fort répandu dans les montagnes de Savoye & du Dauphiné, & qui par ſon adreſſe à grimper entre deux rochers, a, dit-on, appris aux Savoyards à monter dans les cheminées. Les Marmotes dorment ou reſtent engourdies tout l'hiver, comme les Loirs, dans du foin ou de la paille, au fond d'une retraite qu'elles conſtruiſent en commun, de la manière la plus propre, la plus ſûre & la plus commode. Leur induſtrie pour tapiſſer cette retraite eſt merveilleuſe: « on » aſſûre, dit M. de Buffon, que » les unes coupent les herbes les » plus fines, que d'autres les ra» maſſent, & que tour-à-tour elles » ſervent de voitures pour les tranſ» porter au gîte; l'une ſe couche » ſur le dos, ſe laiſſe charger de » foin, étend ſes pattes en haut pour » ſervir de ridelles, & enſuite ſe » laiſſe traîner par les autres, qui » la tirent par la queue, & prennent » garde en même tems que la voiture » ne verſe. On croit que c'eſt par ce » frottement trop ſouvent réitéré, » qu'elles ont preſque toutes le poil » rongé ſur le dos ». Elles ſifflent pour s'avertir quand leur logis eſt menacé.

FABLE XX.

LES FORÇATS.

DES Criminels à périr condamnés,
Chargés de fers, accablés de misères,
Comptoient des jours ſans ceſſe empoiſonnés
Par la rigueur de leurs deſtins contraires.
Aux malheureux ſiéd-t-il d'être jaloux,
De ſe haïr, de connoître l'envie ?
Ceux-ci rivaux, & ſe trahiſſant tous,
En noirs complots paſſoient leur triſte vie.
Un jour livrés au plus affreux courroux,
Et ſe frappant avec leurs propres chaînes,
Ces furieux ſe meurtrirent de coups.
Quelqu'un leur dit : Cruels ! y penſez-vous ?
Quelle fureur vous fait doubler vos peines !
Modérez-les plutôt en vous aimant.

HUMAINS, humains, je vous en dis autant.

*FABLE XXI.

L'ÉCREVISSE ET LE CRABE.

COMMENT avec autant de bras,
N'allez-vous pas mieux, ma commère?
Je ne vous vois pas faire un pas
Devant vous. L'allure ordinaire
Eſt celle-là pourtant; & nous n'en chommons pas
Nous autres. Regardez-moi faire,
Prenez, prenez leçon: je vais également
A droite, à gauche, en arrière, en avant;
Et même de travers, au gré de mon caprice.
Jupiter envers nous prodigue de bienfaits,
Peut être à votre égard accuſé d'injuſtice.
Ainſi parloit à l'Écreviſſe (a)
Un Crabe (b) armé comme elle, informe & des plus laids;
Et, s'il faut qu'en deux mots je vous le définiſſe,
Un ſecond Briarrée, (à la ſtature près.)
L'Écreviſſe répond: Chacun a ſa manière.
De marcher en tous ſens que ſert de te vanter?
Je vais toujours, quoiqu'en arrière.
Attendons que le flot ceſſe de te porter;

(a) *Écreviſſe*, poiſſon de mer & de rivière, qui eſt muni de quantité de pattes, & qui, malgré cela, nâge & marche plutôt en reculant qu'en avançant.

(b) *Crabe*, animal du genre des cruſtacés, que la nature n'a pas borné à une ſeule eſpèce. Il a un attirail de pieds qui le rend hideux, par la maniere dont il dirige ſa marche, tantôt en avant ou à reculons, tantôt de travers ou de côté. Lorſque la mer le laiſſe ſur le rivage, & qu'il y eſt à ſec, il retire ſes jambes ſous ſon corps, & demeure immobile juſqu'au retour de la marée. Les Caraïbes ne vivent preſque que de Crabes.

Et puis je t'écouterai, frère.
Elle dit; & déja le terrible élément
Qui ſoûtient contre Eole une éternelle guerre,
Fuyant la côte avec colère,
(c) A de l'aſtre des nuits ſuivi le mouvement.
Alors le Crabe reſte à ſec ſur le rivage :
Alors de ſes bras, de ſes pieds
Il paroît ignorer l'uſage;
Il les tient ſous lui repliés,
Juſqu'au retour des eaux demeurant immobile.
Et l'Écreviſſe cependant
Chemine. Frère, hé bien! que dis-tu maintenant?
Si je ne ſuis pas bien agile,
Si je n'ai qu'une allure, au moins je la ſoutiens;
Tandis que ni toi ni les tiens,
Ne bougez de l'endroit où la mer vous fait faute.
Allons, cours après elle, à droite, à gauche, ſaute;
Elle ne peut te fuir, toi qui vas ſi bon train.
Tu l'attends-là? bon ſoir. Avant qu'elle revienne,
J'aurai fait aſſez de chemin.
Une autre fois qu'il te ſouvienne
De n'être ni moqueur ni vain.

(c) *A de l'aſtre des nuits ſuivi le mouvement.*

Il s'agit ici du flux & reflux, deux mouvemens de l'Océan, qui ont un rapport conſtant & régulier avec ceux de la lune; & qu'on explique par la gravitation de cet aſtre.

Fin du Septieme Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE HUITIEME.

PROLOGUE.

O la Fontaine, ô mon cher Maître,
Qu'imiter ton génie eſt un pénible emploi!
Plus j'oſe marcher après toi,
Et plus j'apprends à me connoître.
Avec le don de plaire Apollon te fit naître;
Apollon n'a rien fait pour moi.
Pourtant ſi je pouvois des rayons de ta gloire
Détourner ſur moi quelques traits:
Si des rivaux que tu t'es faits,
Un ſeul me cédoit la victoire,
Je brillerois aſſez au temple de Mémoire,
Et mes vœux ſeroient ſatisfaits!

La raiſon à mes yeux retrace les images
Des dangers que court un Auteur
Qui prétend au brillant honneur
D'égaler tes divins ouvrages :
Mais les Poëtes ſont-ils ſages ?
De la raiſon qui crie entendent-ils la voix ?
Sur cette onde orageuſe & célèbre en naufrages,
Embarquons-nous encor pour la dernière fois.

FABLE PREMIERE.

LA FORCE DU SANG.

S'il ſort d'un arbre ſain quelques rameaux gâtés;
Si de la ſource la plus pure
Il coule dans les bois des ruiſſeaux empeſtés,
L'on ne s'en prend qu'à la nature.
Humains, falloit-il donc que d'un monſtre odieux
La naiſſance imprimât une éternelle injure
Au front d'un père vertueux!

Un Sage qui touchoit aux bornes de la vie,
Déja voyoit avec douleur
Dans un fils qu'il laiſſoit, ſa mémoire flétrie.
Livré tout entier à l'erreur,
Aux feux des paſſions conſumant ſa jeuneſſe,
Aveugle en ſes excès, & ſourd au repentir,
Ce fils traçoit un avenir
Marqué par les forfaits, l'opprobre & la baſſeſſe.
Remontrances, conſeils, complaiſance & rigueur,
Tout ce qu'invente enfin l'amour & la ſageſſe,
Ne pouvoient entamer ſon inflexible cœur:
Le vice dans ſon ame étoit inébranlable.
Pourquoi me donniez-vous un enfant ſi coupable,
S'écrioit, en pleurant, ſon père malheureux!
Mon fils déshonore la terre:
Dieux cruels! reprenez un don trop dangereux,
Ou ne me laiſſez plus des entrailles de père;

Sa vûe eſt un poiſon qui corrompt tous les lieux
Où je paſſe ma triſte vie :
Fils indigne de moi, va, fuis loin de mes yeux ;
Porte au-delà des mers ton infâme génie !
J'étouffe la nature en mon cœur paternel :
Ne me revois jamais ; & puiſſe une mort prompte,
T'empêchant d'être un jour encor plus criminel,
Faire oublier bientôt ta naiſſance & ma honte !
Son fils part ; & tandis qu'en chemin il rêvoit
Sur les moyens d'éviter la diſette,
De s'habiller, d'avoir une retraite ;
Son père, qui des yeux cependant le ſuivoit,
S'apperçut que ſa rêverie
Inceſſamment le conduiſoit
Au pied d'une maiſon d'où l'ardoiſe pleuvoit.
Sa colère auſſi-tôt s'oublie ;
Il tremble pour ſon ſang ; il s'agite, il s'écrie :
Malheureux, ne va pas près de cette maiſon !
Ce trait de tendreſſe inouie,
Ayant ému ſon fils, le mit à la raiſon.

Un père eſt toujours père, & quand ſa main châtie,
Son cœur en eſt plus tendre & plus près du pardon.

FABLE II.

LE HIBOU ET LE ROSSIGNOL.

ON conte qu'un Hibou
Aimoit tant la muſique,
Qu'il en étoit devenu fou.
Du tronc pourri d'un chêne antique,
Sans ceſſe ce Hibou chantoit;
Et ſans ceſſe il s'appercevoit
Qu'aux oiſeaux qui rodoient près de ſon domicile
Sa lugubre voix déplaiſoit.
Ces gens ſont, diſoit-il, d'un goût bien difficile!
Je chante mieux qu'eux mille fois.
N'ai-je pas, en naiſſant, reçu de la nature,
Outre mille autres dons, une agréable voix,
Ainſi qu'une aimable figure?
Si fait vraiment: je m'y connois:
Mon frère le Hibou, d'ailleurs, qui n'eſt pas bête,
Me fait tous les jours compliment
Sur mon chant.
Laiſſons donc ces nigauds raiſonner à leur tête.
Un Roſſignol paſſant par-là,
Chanta quelques couplets que le Hibou goûta.
La pécore auſſi-tôt tint un autre langage:
Oh! oh! dit-il, pour celui-là,
Il m'a dérobé mon ramage;
Oui, parbleu! Quel gozier! Il faut même avouer
Qu'il a ſur moi quelque peu d'avantage.

L'autre charmé de s'entendre louer,
Pour chanter de nouveau ſe veut faire prier,
Et garde auſſi-tôt le ſilence.
Chantez, dit le Hibou, chantez, mon bel ami;
Et par vos doux accens diſſipez mon ennui.
Néant: dom Roſſignol fait l'oiſeau d'importance.
Eh! que falloit-il donc à cet orgueilleux-là?
Le Hibou s'impatienta,
Et ſans autre diſcours, ſoit jalouſie ou rage,
Il l'envoya chanter ſur le ſombre rivage.

TIRONS de ce récit quelques ſages leçons.
L'amour-propre y paroît dépeint de deux façons:
Maint ignorant ſe croit un merveilleux génie;
C'étoit ce qu'au Hibou l'on ne pouvoit paſſer.
Maint ſavant veut forcer les gens à l'encenſer;
C'étoit du Roſſignol la ſote frénéſie.

FABLE III.

LA PERDRIX ET SES PETITS.

UNE Perdrix ſe promenoit un jour
Avec ſa petite famille.
Mère & perdrix, la jeune volatille,
Comme on croit bien, ne manquoit pas d'amour.
Elle inſtruiſoit cette troupe chérie,
A fendre l'air, à parcourir les champs.
Il étoit tems que les pauvres enfans
Appriſſent à chercher leur vie.

Juſqu'à préſent j'ai veillé ſur vos jours;
Je vous ai donné la pâture;
Je vous ai mis à l'abri des Vautours,
Et des humains, eſpèce encor plus dure:
Mais vous ne m'aurez pas toujours.
A peine a-t-elle achevé ce diſcours,
Que d'un Chaſſeur elle entend le tonnerre.
Fuyez, dit-elle à ſes petits tremblans;
Le ciel encor réſerve à votre mère
De vous ſauver aujourd'hui de ſes gens.
Eux de s'aider de la plume nouvelle,
Pour éviter le foudre deſtructeur.
Elle d'aller au-devant du Chaſſeur,
Geignant, boîtant, traînant de l'aîle,
Pour détourner ſa barbare fureur.
Notre homme la croyant du plomb mortel atteinte,
De la piller à Brifaut (a) donne ſoin.
Alors la Perdrix part. L'homme admire la feinte.
Et cependant les petits ſont bien loin.

(a) *Brifaut*, nom d'un Chien de chaſſe.

FABLE IV.

POLICHINEL.

POLICHINEL gagnoit tout l'argent de la foire.
Ce fut lui qui devant la cour
L'an paſſé parut avec gloire.
Il faiſoit maint & maint beau tour,
Dont il ſeroit parlé quelque jour dans l'hiſtoire.
Il babilloit au mieux, chantoit, geſticuloit,
Rioit, danſoit, cabrioloit:
Si l'on ne l'avoit vu l'on ne pouvoit le croire.
Chacun s'empreſſe d'y courir,
L'enfant, le précepteur, la tante & la grand-mère.
Aucun ne veut céder ſa part de ce plaiſir.
Théâtre, loges & parterre,
Tout étoit plein, on s'y portoit.
Tandis qu'en l'admirant chacun le contemploit,
Soudain le feu prend aux machines:
Voilà Polichinel à bas:
Plus de quolibets, plus de mines.
Il fut alors ſiflé. J'ai vu dans maints États,
Maint perſonnage de théâtre,
Maint Grand agiſſant par reſſort,
Dont le peuple étoit idolâtre.
Mais au moindre retour du ſort,
Le feu prend, le reſſort ſe caſſe:
Celui que le public admiroit tant d'abord,
Eſt mépriſé, honni, dès qu'il n'eſt plus en place.

FABLE V.

LES RENARDS.

Aux pieds d'un Jupiter ou de bois ou de pierre
Un Renard faiſant ſa prière,
Reprochoit à ce Dieu les imperfections
Qu'offre aux yeux la nature entière.
Quelle inégalité dans les conditions!
Valons-nous moins que les Lions,
Nous Renards? Cependant ces gens-là nous impoſent
Il nous faut reſpecter leur odieux pouvoir,
Applaudir à tout ce qu'ils oſent,
Nous laiſſer étrangler, ſi tel eſt leur vouloir.
Quoique doués ſouvent d'un très-mince génie,
Ils ont toujours bon gîte, & table bien ſervie;
Tandis qu'ayant mille talens,
Nous traînons une pauvre vie:
Trop heureux que notre induſtrie
Nous procure de tems en tems,
D'un vieux Coq de rebut la carcaſſe pourrie.
A tout cela, dit-on, Jupiter fut muet:
(Jupiter qui là-haut ſavoure l'ambroiſie, (a)
Et dont l'autre étoit le portrait.)
Il auroit répondu par un coup de tonnerre,
S'il n'eût pris en pitié ce Renard indiſcret:
Car de vouloir des Dieux pénétrer le ſecret,
C'eſt être aveugle & téméraire.

(a) *L'Ambroiſie*, viande que l'on ſervoit ſur la table des Dieux. Quand on en goûtoit une fois on devenoit immortel. Il y a dans les œuvres de M. le Franc de Pompignan, un excellent Eſſai *ſur le Nectar & ſur l'Ambroiſie*, compoſé originairement en Italien, par M. l'Abbé Venuti.

Cependant le Renard, pour réparer le mal
Que par ce partage inégal,
Faiſoit à ſes pareils la ſuprême Puiſſance,
Réſolut de tromper les gens par l'apparence,
Et d'avoir l'air au moins d'un puiſſant animal.
Tout le peuple Renard le réſolut de même.
Dans les bois d'alentour ſitôt qu'un Grand mouroit,
Un d'entre-eux à l'inſtant de ſa peau s'habilloit.
L'orgueil ſe trouva bien d'un pareil ſtratagême.
L'un reſſembloit au Tigre & marchoit ſon égal.
Du ſeigneur Léopard l'autre avoit la livrée.
Un troiſieme inſultoit les Loups de la contrée,
Croyant ſous leur habit être en tout leur rival.
Cet orgueil devint général.
Les Loups pour n'être plus inſultés de la ſorte,
Se vêtirent en Ours, & les Ours en Lions.
Sur tous les animaux la gloire fut ſi forte,
Qu'ils renoncèrent même à leurs profeſſions;
Et tel Ane portoit, qui prétend qu'on le porte.

Cependant qu'eſt-ce au fond que cette vanité?
Sur un grand nom en *ac* un Cadédis enté,
En eſt-il moins Fermier d'un bourg de ſa province?
Un fat eſt-il moins fat avec l'habit d'un Prince?
En créant l'univers, Dieu régla les états;
Il mit l'un ſur le trône, & l'autre dans la boue:
Le ſort de ce dernier eſt fâcheux, je l'avoue;
Mais il ne s'en affranchit pas
En faiſant l'homme d'importance;
Et le maſque de l'opulence
Nous donne un air bouffi ſans nous rendre plus gras.

FABLE VI.

L'ENFANT ET LES FOURMIS.

UNE Fourmi diſoit à ſa commère :
Vois-tu ce coloſſe effrayant,
Qui dans les cieux porte ſa tête altière ?
Ce coloſſe étoit un Enfant.
Il arriva que ce Géant
Mit le pied ſur la fourmillière.
Le peuple des Fourmis crut voir en ce moment,
Les cieux pâlir, & la nature entière
Rentrer dans le ſein du néant.
Mais cette peur ne dura guère.
L'Enfant alla s'aſſeoir tout près de leur logis.
Morphée accourt & touche ſa paupière :
L'Enfant s'endort. Alors reprenant leurs eſprits,
Pour le voir à loiſir dames Fourmis trotèrent.
Juſqu'au nez du Géant dames Fourmis grimpèrent.
Dans les plis du menton l'une va ſe nicher.
L'autre le pique aux yeux, à la bouche, aux oreilles.
Toutes font à l'envi cent ſottiſes pareilles.

TEL eſt l'homme après le danger.

FABLE VII.

LE CHAT ET LA CHATTE.

SEIGNEUR Minet fit un jour bonne chère;
Mais bonne au point qu'il fut prêt d'en crever.
Dame Mimi, ſon épouſe très-chere,
Lui fit la guerre, & penſa l'achever.
Diſpenſez-moi de citer ſes paroles:
Il vous ſuffit de ſavoir que Mimi,
Riche en gros mots, ainſi qu'en croquignoles,
Chapitra fort ſon gourmand de mari.
Pour lui, tapi ſous la table fatale,
Où ſes regards mourans lorgnoient encor des plats,
Il étoit prêt de deſcendre là-bas,
Pour y ſubir la peine de Tantale:
Cloton avec effort filoit alors ſes jours.
Quand l'autre eut terminé ſa piéce d'éloquence,
Il lui vint en l'eſprit d'appeller du ſecours,
Et d'aller de Matou conſulter la ſcience.
C'étoit le Galien (a) de nos ſeigneurs les Chats.
Elle y court; mais avant que de conter le cas,

(a) *Galien*, Médecin du deuxieme ſiécle, & le plus grand de l'antiquité après Hippocrate. Il avoit compoſé 200 volumes, qui furent brûlés dans l'embraſement du temple de la Paix. Quoiqu'il fût d'un tempérament foible & délicat, comme il l'aſſure lui-même, il ne laiſſa pas de parvenir à une extrême vieilleſſe par ſa frugalité & ſon habileté dans la Médecine. Il faiſoit des guériſons ſi ſurprenantes, qu'étant à Rome il fut accuſé de magie, ce qui l'obligea de ſortir de cette ville.

Démangeaiſon lui prend de faire de la proſe
Sur les maux qu'on endure avec certains époux,
Sans probité, ſans cœur, emportés, vains, jaloux,
Et débauchés ſur toute choſe :
Pourquoi gagnez-vous tant, vous autres Médecins ?
Leur déréglement en eſt cauſe.
Nos plus jeunes Minets ſont impotens, mal ſains.
Du moins, s'ils n'abrégoient que le cours de leur vie !
Mais on a la bonté d'aimer ces animaux ;
Et la Parque avec eux ſouvent nous expédie.
Enfin, dit-elle, après beaucoup d'autres propos,
Le mien a tant mangé qu'il eſt à l'agonie :
Peut-être qu'à l'inſtant où je parle, il eſt mort.
Tout débauché qu'il eſt, j'ai pitié de ſon ſort.
C'eſt pour lui, grace au ciel, montrer aſſez de zéle,
Que d'accourir exprès moi-même ſur le champ :
Dieu-merci, je n'ai pas laiſſé perdre un inſtant ;
Et je fais mon devoir en épouſe fidelle.
S'il meurt, je le ſuivrai de près.
Elle eût donc dû partir, car la choſe étoit faite ;
Et Matou le Docteur arriva bien après :
Tant on l'avoit preſſé de donner ſa recette !

Le feu ſeroit à la maiſon,
L'ennemi ſeroit prêt de ſaccager la ville,
Que n'écoutant ni rime ni raiſon,
Une femme en colère exhaleroit ſa bile.
Jugez donc ſi ſon cœur ſe décharge à demi,
Quand il n'y va que des jours d'un mari !

*FABLE VIII.

LES DEUX FRÈRES.

ON m'a conté qu'il fut jadis deux frères
De ſi différens caractères,
Qu'on ne concevoit pas comment le même ſang
Pouvoit circuler dans leurs veines.
A s'accorder ils avoient mille peines :
Ce que l'un vouloit noir, l'autre le vouloit blanc.
De-là des débats, des querelles ;
Parfois auſſi d'injurieux propos :
Sur les plus minces bagatelles
On en venoit aux plus gros mots.
Les gens diſoient : Prenons courage ;
Ce n'eſt rien que cela. Mais il faudra dans peu
De leur père mourant partager l'héritage :
C'eſt alors qu'on verra beau jeu.
Le père en effet déménage.
Gens de loi d'accourir, & de n'épargner rien
Pour allumer entr'eux la guerre.
Tenez bon, diſoit l'un ; l'autre, gardez-vous bien
D'abandonner jamais vos droits à votre frère.
Ils goûterent d'abord ces perfides avis ;
Ils eurent des procès ; leur bien n'en accrut guère :
Il fallut engraiſſer l'Huiſſier, le Commiſſaire,
Le Rapporteur & ſes Commis,
Avocat & Greffier, Procureur & Notaire.
C'étoit de jour en jour quelque choſe de pris

Sur les effets de l'inventaire.
Cette réflexion ramena leurs eſprits.
Mais vraiment, dirent-ils, en reſtant déſunis
Nous verrons dans peu nos affaires,
Graces à la chicane, aller de mal en pis.
Faiſons vîte la paix; & la paix fut jurée.
Bien leur en prit: leur quinteuſe raiſon
Par l'intérêt fut à tems éclairée;
Car déja, par proviſion,
D'un tiers de la ſucceſſion
La Juſtice avoit fait curée.
Du reſte, ce n'eſt pas la ſeule guériſon
Que l'intérêt ait opérée.

FABLE IX.

L'OURS, LE RENARD, L'ANE ET LE LIÉVRE.

Les Animaux entre-eux ſe régalant un jour,
Quand ils eurent bu tour-à-tour,
A qui mieux mieux tour-à-tour babillèrent.
Petits & grands s'égoſillèrent,
Dans le gouvernement cenſurant maint défaut.
Morbleu! vivent les Ours pour livrer un aſſaut,
Dit l'Ours en frappant ſur la table!
Sans nous l'État iroit au diable:
Cependant quels honneurs, quel gain pour tout cela!
Si l'on manque ſon coup l'on eſt encor coupable:
Nous ſommes de grands ſots d'aimer ce métier-là.

Et nous, dit le Renard, nous dont la politique,
Du conſeil ennemi pénétrant les ſecrets,
Par de plus grands deſſeins ruine ſes projets,
Et prête de périr ſoutient la république;
A payer notre zéle eſt-on fort empreſſé?
On a beau ſe creuſer la tête;
Le mérite aujourd'hui n'eſt pas récompenſé.
Je ne ſai pour moi, qui m'arrête,
S'écria le Baudet, ſans perdre un coup de dent,
Que ceſſant par ma voix qui leur ſert de trompette,
D'animer chaque combattant,
Je ne faſſe au gouvernement
Regretter bientôt ma retraite.
Il ne fut pas juſqu'au Liévre peureux,
Qui calculant les ſervices nombreux
Que ſes pieds chaque jour rendoient à la patrie,
Dit qu'il vouloit être pendu,
Si déſormais il lui prenoit envie
D'annoncer qu'on étoit battu.

FABLE X.

ZÉPHIRE, LE PAPILLON ET LA ROSE.

Roi paiſible des airs, toujours beau, toujours tendre,
Zéphire ſur les fleurs promenoit ſes deſirs.
A captiver ce Dieu toutes oſoient prétendre :
Plus d'une paroiſſoit mériter ſes ſoupirs.
Certain bouton coquet, & qui venoit d'éclore,
Bouton de Roſe, épanouï, brillant,
Echappé des doigts de l'Aurore,
Fixa du Dieu léger le deſir inconſtant.
Jeune fleur, que vous êtes belle,
Dit Zéphire en la careſſant !
Je vous vois, je vous aime, & je ſerai fidèle :
(Le Zéphire aimer conſtamment,
Ce n'eſt pas une bagatelle.)
La Roſe fut ſenſible à ce début galant.
Il ajouta : Mais ſi je ſuis conſtant,
J'exige une ardeur éternelle.
Et la Roſe devint cruelle.
Un Papillon ſuccéde au Zéphire amoureux.
A la Roſe il tint ce langage :
Jeune fleur, recevez mes vœux,
Des tranſports les plus vifs ce baiſer eſt le gage.
La jeune fleur ſourit d'abord à cet hommage.
Je n'aime qu'un inſtant ou deux,
Ajoûta le galant ; mais quand je me dégage,

Je permets qu'on change à ſon tour;
Et la Roſe à ces mots rejetta ſon amour.

Pour plaire aux yeux d'une coquette,
(Car les fleurs ont été coquettes de tout tems,)
Il ne faut ſe piquer ni d'une ardeur parfaite,
Ni de trop légers ſentimens.
L'un choque en ſecret ſes penchans;
L'autre à ſa beauté fait outrage.
Quel parti prendre enfin? Je le donne au plus ſage.
Quant à moi, je conſeille aux gens,
De porter ailleurs leur hommage.

FABLE XI.

LE LION ET LE TIGRE.

Il fut jadis un Lion débonnaire,
Qui conſervant la paix avec tous ſes voiſins,
Aimé de ſes ſujets dont il étoit le père,
Aux fureurs du Dieu Mars n'expoſoit leurs deſtins,
Que quand il ne pouvoit mieux faire.
Imitez ce Lion, Monarques des humains.
Souverain d'un autre Royaume,
Un Tigre aſſociant Mars à tous ſes projets,
Eſclave de la gloire, abbreuvoit à longs traits
Du ſang des ſiens ce barbare fantôme.
La Mort qui vient ſaiſir un prince en ſon palais,
Comme un manant dans ſa chaumière,
De nos deux Souverains termina la carrière.

Le premier dans le monde avoit fait peu de bruit :
Son tombeau fut, dit-on, baigné de quelques larmes :
De ſa bonté ce fut-là tout le fruit.
Le Tigre avoit ſemé devant lui les allarmes :
Il fut après ſa mort chanté par mille voix.
Certain Tigre rimeur en fit un Alexandre ; (a)
Un Sculpteur à ſes pieds enchaîna tous les Rois,
Il y mit le Lion. Le pourroit-on comprendre,
Que de tels Souverains on profanât la cendre,
Pour en faire un trophée à ces Rois furieux,
Que le peuple révère & que le Sage abhorre !
Oh ! combien de Titus, (b) les images des Dieux ;
A qui l'on fait pis encore !

(a) *Alexandre*, ſurnommé *le grand*, fils de Philippe, Roi de Macédoine, & d'Olympias : tout le monde ſait l'hiſtoire de ce fameux Conquérant. Il mourut à Babylone, ſoit de poiſon, ſoit par un excès de vin, 324 ans avant J. C. âgé de 32 ans. Il ſe faiſoit paſſer pour le fils de Jupiter.

(b) *Titus Veſpaſien*, Empereur Romain, fils aîné de Veſpaſien & de Flavia Domitilla. Il ſe fit tellement aimer par ſa clémence & par ſa douceur, qu'il fut appellé *les Délices du genre humain*. Sa libéralité étoit ſi grande, qu'ayant paſſé une journée ſans rien donner, il dit ces belles paroles, en ſe tournant vers ſes Courtiſans : *Mes amis, j'ai perdu ce jour*. Il aimoit les Belles-Lettres & les Sciences, & il compoſa divers poëmes en grec & en latin. Il mourut le 13 Septembre de l'an 81 après J. C. âgé de 41 ans, empoiſonné, ſelon quelques Auteurs, par Domitien ſon frère. Deux jeunes Praticiens ayant attenté à ſa vie, il leur pardonna de la façon du monde la plus généreuſe.

FABLE XII.

LA SERVANTE.

UNE femme eut jadis beſoin d'une Servante.
Nanette auſſi-tôt ſe préſente.
Çà, Nanette, que ſavez-vous?
Madame, vous ſerez contente.
Depuis un an un jour je ſuis hors de chez nous.
J'ai ſervi quatre mois, ſans reproche, une dame:
Ah! c'étoit bien la plus méchante femme!
Elle boudoit, elle grondoit toujours.
Après, Nanette; ce diſcours
Ne m'apprend pas ce que vous ſavez faire.
Enſuite j'ai ſervi trois mois un Procureur,
Dont la maiſon ne me convenoit guère.
Madame n'aimoit pas Monſieur.
En revanche ſon Clerc.... Paſſons, paſſons, Nanette.
Que m'importe ces gens? Venons au fait enfin:
Savez-vous acheter? Je quitte un Médecin,
Dont la femme n'eſt pas tout-à-fait ſi coquette.
Mais lui, Madame, ah! c'eſt le plus grand libertin!
Il a vingt fois tenté de me ſéduire;
Et ſi je n'avois eu de l'honneur, Dieu-merci....
Nanette, c'eſt aſſez; je ne veux plus m'inſtruire:
Vous n'entrerez jamais ici.
En quoi puis-je donc vous déplaire,
Reprit Nanette alors? mon talent le voici:

Je ſuis ſobre, fidelle, active & ménagère;
Je ſai coudre, filer, faire de bons ragoûts.
Oui, mais vous jaſez trop, ce n'eſt point mon affaire.

QUI dit du mal d'autrui peut en dire de nous.

FABLE XIII.

LES DEUX SINGES ET LE RENARD.

DEUX Singes ſe vantoient d'être d'illuſtre race.
L'un ſe diſoit formé du ſang des Immortels;
(a) Ses pères dans l'Egypte avoient eu des autels
En leur vivant: depuis, ils obtinrent tous place
Dans le ſéjour des Dieux, pour leurs rares vertus.
Le premier article eſt notoire;
Ainſi de ces tems-là le rapporte l'hiſtoire:
De tous Singes ſavans pareils faits ſont connus.
Qui peut, quant au ſecond, démontrer le contraire?
Le Singe, ſon confrère,
Parlant à ſon tour là-deſſus,
Prétend auſſi prouver, mais d'une autre manière,
Que ſes ayeux ſont tous en droite ligne iſſus
D'un habitant du ciel: Il ſoûtient que Momus
N'eſt qu'un Singe là-haut, par grace ſingulière

(a) *Ses pères dans l'Egypte avoient eu des autels.* L'Egypte adoroit un grand nombre d'animaux, tels que le Bœuf, le Chien, le Loup, l'Épervier, le Crocodile, le Chat, le Singe, &c.

Diſtingué dans ſon tems des Singes d'ici-bas ;
Qu'ainſi que Ganimède, affranchi du trépas,
En faveur de ſa mine, & du talent de plaire
Qu'il poſſédoit bien mieux qu'aucun Singe de cour,
Il ſe vit enlever au céleſte ſéjour,
Pour dérider le front du Maître du tonnerre,
Et pour être en un mot Singe de Jupiter.
De ma race, dit-il, voilà quel eſt le père :
Avouez maintenant, que, ſans trop nous vanter,
Ami, ſur ce point-là nous ne vous cédons guère.
Un Renard écoutant jaſer ces fanfarons,
Leur dit : Vous vous parez vraiment de fort grands noms ;
Ce que chacun de vous raconte
De Momus, & des Dieux que l'Egypte adora,
Pourroit bien être vrai ; mais qui m'aſſurera
Que votre vanité ne nous fait point un conte,
Lorſque vous vous donnez pour fils de ces Dieux-là?
C'eſt le point à prouver : Meſſieurs, à votre compte,
Eſt-ce vous que l'on en croira?

*FABLE XIV.

L'AIGLE ET L'HIRONDELLE.

L'HIRONDELLE d'un vol rapide
Raſoit la terre, & de planer ſi bas
Oſoit défier l'Aigle. (a) Injurieux débats
Où le triomphe eſt pour le plus timide!
Qu'arriva-t-il ? l'Aigle, ſans dire mot,
Laiſſe l'oiſeau léger friſer le ſable & l'onde,
Et dans les cieux s'élevant auſſi-tôt,
Va braver le flambeau du monde.
Progné fut confondue. Ainſi maint avorton,
Maint barboteur des ruiſſeaux d'Aonie,
Parce qu'il ſait ramper en un ſujet bouffon,
Avec Corneille & Crébillon
Prétend chez Nicolet faire aſſaut de génie.

(a) *Aigle.* C'eſt le Roi des oiſeaux, & celui de tous qui s'éleve le plus haut. M. de Buffon fait remarquer qu'il a pluſieurs convenances phyſiques & morales avec le Lion, qui a l'empire ſur les quadrupédes.

*FABLE XV.

L'ÉLÉPHANT ET SON CONDUCTEUR.

JE vais raconter maintenant
D'un puiſſant animal l'action mémorable.
L'hiſtoire en paroît incroyable ;
(a) Mais j'en ai Buffon pour garant.

Il fut un Éléphant de la plus riche taille,
Coloſſe ardent & fier, propre à livrer bataille,
Et qui pour paſſe-tems s'amuſoit quelquefois
(b) A renverſer un pont, un arbre, une muraille.
C'eſt ainſi que tout Roi travaille :
(Parmi les animaux les Éléphans ſont Rois.)
Celui-ci, certain jour qu'il ne ſavoit que faire,
Jetta ſon Conducteur à terre,
Et le mit en grand déſarroi :
Chez plus d'un Potentat aventure ordinaire,
Sans qu'on ſache ſouvent pourquoi.

(a) *Mais j'en ai Buffon pour garant.*

M. de Buffon raconte fort en détail, d'après M. le Marquis de Montmirail, l'action de l'Éléphant qui m'a ſervi à compoſer cette Fable ; & je n'ai fait, pour ainſi dire, que mettre en vers ſon récit.

(b) *A renverſer un pont, un arbre, une muraille.*

M. de Buffon conſidérant les avantages de la force & de la grandeur dans l'Éléphant, *qui eſt*, dit-il, *ſi nous voulons ne nous pas compter ; l'être le plus conſidérable de ce monde*, les retrace de la ſorte : « Il faut ſe

Le Cornac, (c) c'eſt le nom qu'on donne à ces Miniſtres,
Miniſtres d'Éléphant, gens dont la vanité
Eſt de mener à volonté
Sa Majeſté,
Au riſque d'accidens ſiniſtres;
Le Cornac donc, puiſque Cornac y a,
Voulut à l'Éléphant reprocher ſon caprice:
Mais l'autre auſſi-tôt l'envoya
Chez Pluton demander juſtice.
Du Cornac la femme étoit-là,
Que ce cruel trépas à tel point déſola,
Qu'à ſes enfans elle court tout en larmes,
Puis les prend, puis les jette aux pieds de l'animal:
Si notre mort, dit-elle, a pour toi tant de charmes,
Achève de peupler le ſéjour infernal,
Achève, ingrat; & ſur les pas du père,
Précipite à la fois les enfans & la mère.
L'Éléphant s'arrêta, l'air triſte & conſterné,
Fit enſuite éclater une douleur extrême,
Careſſa les enfans, choiſit entre-eux l'aîné,
Sur ſon dos le plaça lui-même,
Et, ſage déſormais, ſouple & plein de douceur,
L'adopta ſeul pour Conducteur.

Si ce récit n'eſt point un conte,
L'inſtinct de l'Éléphant à la raiſon fait honte.

» repréſenter, que ſous ſes pas il » ébranle la terre, que de ſa main » il arrache les arbres, que d'un » coup de ſon corps il fait bréche » dans un mur ».

(c) *Le Cornac.* C'eſt encore le récit de M. de Buffon, qui m'a appris que tel eſt le nom qu'on donne au Conducteur de l'Éléphant.

FABLE XVI.

LA VEUVE.

DANS le Mogol (a) une Veuve jadis
Vint au Juge du lieu, ſuivant un vieil uſage
Qu'avoient rêvé les Prêtres du pays,
Demander qu'il lui fut permis
De ſe brûler, pour l'honneur du veuvage :
Cet uſage chez nous certes n'auroit pas pris !
Le Magiſtrat, homme prudent & ſage,
A ſon deſir s'oppoſa vivement.
Dieu ſait ſi ce refus lui parut inſultant !
Voyez quelle gêne, dit-elle !
Les gens ne pourront plus ſe brûler maintenant.
Ma mere a ſur ce point fait éclatter ſon zèle ;
Mes ſœurs à leurs époux ont rendu ce devoir ;
Et moi, Veuve encor plus fidelle,
De ſignaler ma foi je n'ai pas le pouvoir !
Un Bonze (b) étoit préſent, qui lui dit : C'eſt dommage
Qu'on s'oppoſe au bonheur qui vous attend aux cieux :
Le Dieu Brama, (c) content d'un tel hommage
Vous eût fait retrouver cet objet précieux

(a) *Le Mogol*, grand Empire d'Aſie dans les Indes. Tamerlan en fut le Fondateur, mais de toutes ſes conquêtes il n'eſt reſté à ſa famille que l'Indoſtan. Ce pays a au moins 500 lieues de long. Le grand Mogol eſt abſolu, jouit de plus de neuf cens millions de revenu, & entretient un nombre prodigieux de Soldats.

(b) *Bonze*, nom des Prêtres Indiens.

(c) *Brama* ou *Brahma*. Il paſſe pour le premier qui poliça les Indes ; & il y eſt en ſi grande vénération, ſur-tout au Mogol, qu'on l'y adore comme un Dieu. On le repréſente avec quatre têtes.

Pour

Pour qui vous offrez votre vie.
Il eût au gré de votre envie,
De liens éternels ſu vous unir tous deux.
Vous me faites frémir, interrompit la dame!
Quoi! c'eſt-là le bien le plus doux
Que doit après ſa mort eſpérer une femme!
Se brûle qui voudra pour revoir ſon époux:
Le mien étoit vieux & jaloux:
Le Dieu Brama garde ſon ame!

* FABLE XVII.

LA GRIVE ET LE FAISAN.

LA ſaiſon s'avançoit où l'Amant d'Érigone
Sourit au Vendangeur épris de ſes bienfaits.
Les fruits dont ce Dieu ſe couronne,
Sous leur riche fardeau faiſoient courber les ceps.
(a) Une Grive en goûta, friande de ce mets.
Par le bec de la dame un grain, deux grains paſſèrent,
Et puis la grappe, & puis deux ou trois grappillons.
Pour la conſidérer des enfans s'arrêtèrent.
Elle en prit tant que les fripons
Virent bien qu'aiſément ils en feroient leur proye;
Elle étoit yvre morte: ils en eurent la joye;

(a) *Une Grive en goûta, friande de ce mets.*

Cet oiſeau, dont M. Valmont de Bomare compte quatre eſpéces différentes, mange beaucoup de raiſin. Auſſi eſt-il très-gras & très-rempli » dans le tems des vendanges: » c'eſt ce qui a donné lieu au » proverbe, *ſaoul comme une* » *Grive.* »

Et la Grive paya ſon appétit glouton.
Voyez, dit un Faiſan, témoin de cette ſcène;
Cet oiſeau gourmand pour ſa peine
Finira ſes jours en priſon.
Je le plains; mais auſſi quel vice déteſtable!
Je n'en connois aucun qui lui ſoit comparable:
Il mérite punition.
Tout en diſant cela le Faiſan ſe pavane, (b)
Il regarde ſa queue, & ſes riches couleurs,
Il s'extaſie: Heureuſe la Faiſane
Qu'il daignera combler de ſes faveurs!
Autre yvreſſe. Un gros de chaſſeurs
Vient à paſſer, le voit, & tandis qu'il s'admire,
Le plus adroit d'entre-eux le tire;
Il tombe mort. Ce coup l'étonna bien.
L'oiſeau du Phaſe alla ſur un autre rivage
Étaler ſon brillant plumage;
Ou, pour mieux dire, il n'étala plus rien.

(b) *Le Faiſan ſe pavane.* Le Faiſan, autrement dit l'oiſeau du Phaſe, parce que les Argonautes, en remontant le Phaſe pour aller à Colchos, trouvèrent ce ſuperbe oiſeau ſur ſes bords, aime, comme le Paon, à ſe regarder & à s'admirer, ce qui donne aux chaſſeurs le tems de venir à lui & de le tuer. Il eſt naturellement ſtupide.

*FABLE XVIII.

LE LION ET LE CHAMEAU.

(a) J'EN ai déja fait la remarque :
De confier légèrement ſes droits,
C'eſt trop riſquer, & ſur-tout pour les Rois.

IL étoit un Lion, qui, preſſé par la Parque,
D'autres diſent par le deſir
De ſe mieux livrer au plaiſir,
Fut un jour dégoûté du métier de Monarque.
Il réſolut de faire choix
De quelqu'un, qui, ſans être Sire,
Bras droit du Souverain, mais ſoumis à ſes loix,
Portât pour lui le fardeau de l'Empire.
Il lui falloit un animal
D'un ſang illuſtre, habile politique,
Digne en tous points de ce rang magnifique,
Qu'en maint pays maint Grand remplit ſi mal.
Il y réfléchit tant, qu'enfin le Dromadaire, (b)

(a) *J'en ai déja fait la remarque.*

Voyez la Fable XIX du ſeptieme Livre, intitulée *l'Ane Miniſtre.*

(b) *Dromadaire.* Ce nom & celui de *Chameau* ne déſignent pas deux eſpéces différentes, mais deux races diſtinctes dans la même eſpéce. « Le principal, & pour ainſi dire, » l'unique caractère ſenſible par le- » quel ces deux races diffèrent, con- » ſiſte, ſelon M. de Buffon, en » ce que le Chameau porte deux » boſſes, & que le Dromadaire n'en » a qu'une ». Cet animal, au ſurplus, eſt un quadrupéde domeſtique.

L'air noble & vain, taille haute & long cou,
(c) Et pourtant ſouple du genou,
Lui parut être ſon affaire.
A la Cour ſottiſe ordinaire :
Soyez fier au-dehors, & rampant près des Rois,
Vous aurez les plus beaux emplois.
Voilà notre Chameau qui s'aſſied près du Trône,
Et qui trouve d'abord que cela lui va bien.
Le voilà de l'État le premier citoyen,
Et couſin de celui qui portoit la couronne.
Force Chameaux qui n'étoient rien,
Comme amis ou parens, & pour mainte autre cauſe,
En s'éveillant ſe trouvent quelque choſe.
Le Dromadaire a cela d'excellent,
Diſoient ces gens avec tendreſſe,
C'eſt qu'il n'eſt ſi pauvre parent
Que dans un poſte auſſi brillant,
Il ne prévienne, il ne carreſſe.
Il avoit ſes raiſons vraiment :
Sa famille dans peu s'agrandit tellement,

particulier aux climats chauds de l'Afrique & de l'Aſie, & d'une utilité ſingulière dans ces climats, où la nature eſt extrême. Les Arabes le regardent comme un don du ciel, un animal ſacré, ſans le ſecours duquel ils ne pourroient ni ſubſiſter, ni commercer, ni voyager ; ils l'appellent *navire de terre*, relativement à la grande charge qu'il porte.

(c) *Et pourtant ſouple du genou.*

Tavernier dit que, pour accoutumer le Chameau à s'agenouiller lorſqu'on veut le charger, on lui plie, dès qu'il eſt né, les quatre pieds ſous le ventre & on le couche deſſus, après quoi on lui couvre le dos d'un tapis pendant juſqu'à terre, ſur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne puiſſe ſe lever ; & on le laiſſe en cet état l'eſpace de quinze ou vingt jours. Il acquiert par-là une telle habitude de ſe coucher, qu'au premier ſigne, il plie les genoux & s'accroupit juſqu'à terre pour ſe laiſſer charger dans cette poſture.

Devint ſi riche & ſi puiſſante
Que le public, qui ſur un rang ſi haut,
A la plûpart du tems la vue aſſez perçante,
Sans reſpect du Miniſtre en murmura bientôt :
Il n'étoit plus de Dromadaire
Qui voulût dans l'État porter aucun fardeau ;
Leurs genoux avoient bien & beau
Perdu leur allure ordinaire ;
Si le Lion les laiſſoit faire,
On verroit le peuple Chameau
Former dans le Royaume un Royaume nouveau :
Et mille autres diſcours, que traitoient de chimère
Ceux qu'au Chameau l'intérêt attachoit.
Et cependant ſa Majeſté dormoit.
Le couſin veilloit aux affaires.
A ſes affaires ? oui, mais à celles du Roi ?
On prétend qu'il n'y ſongeoit guères ;
Et l'événement en fit foi.
Je veux, je prétends & *j'ordonne*,
Devinrent déſormais ſes termes favoris :
Et l'ignoble mot *j'obéis*
Ne lui parut plus fait pour ſa haute perſonne.
Si bien que le Lion ſortant de ſon ſommeil
Aux cris tumultueux de toutes ſes provinces,
Vit, mais trop tard, à ſon réveil,
Ses États pleins de gens qui commandoient en princes ;
Leur parla ſans être écouté,
Voulut les châtier & reçut des ruades,
Et vaincu par les ans & par la volupté,
Vit leur chef enlever à ſes griffes malades
Le ſceptre avec l'autorité.

FABLE XIX.

L'ÉCUREUIL, LA CHATTE ET LE CHIEN.

UN Écureuil, (a) malin s'il en fut un,
Un Chien, aſſez bonne perſonne,
Mais n'ayant pas le ſens commun,
Une Chatte eſpiégle & friponne,
A l'Écureuil le cédant peu,
Enſemble un jour raiſonnoient près du feu,
Sur les moyens d'eſcroquer une Caille (b)
Qu'un d'eux avoit lorgnée en certain lieu ſecret.
Le Chien, dans ce conſeil, opina du bonnet.
L'Écureuil, friand de volaille,
En Politique habile approfondit le cas,
Diſcuta ſavamment les raiſons pour & contre.
La Chatte en fit autant. Leur plus grand embarras
Étoit d'éviter la rencontre
D'un Argus appellé Lucas,

(a) *Écureuil*, petit animal vif, léger, propre, induſtrieux, qui a la queue fort grande, qui loge ſur les arbres, & qui eſt dans un mouvement preſque continuel. Il conſtruit ſon nid avec beaucoup d'art; & quoiqu'il ne ſoit ni carnaſſier ni nuiſible, il ſaiſit quelquefois des oiſeaux.

(b) *Caille*, oiſeau de paſſage, dont la chair eſt fort eſtimée, excepté dans les pays qui produiſent beaucoup d'ellébore, parce que la Caille s'en nourriſſant, devient fort dangereuſe, juſqu'à cauſer l'épilepſie à ceux qui en mangent. Il eſt prouvé par des obſervations certaines, que les Cailles paſſent dans les pays chauds à la fin de l'automne, & reviennent vers la fin du printems. Elles multiplient prodigieuſement; mais il en périt beaucoup dans les voyages qu'elles font au-deſſus des mers.

Garçon d'office, armé ſans ceſſe
Contre les animaux gloutons.
L'Ecureuil & la Chatte, uſant enfin d'adreſſe,
Dirent entre eux: Faut-il tant de façons
Pour attrapper cet importun Cerbère?
Mouflar ſeul en vendroit cinquante comme lui.
Frère, écoute, il faut aujourd'hui
Nous montrer ce que tu ſais faire:
(Ils s'y prenoient bien, les filous!)
Lucas te laiſſe entrer plus volontiers que nous
Dans l'endroit où le drôle a caché cette proye:
Tâche d'y demeurer tantôt, ſans qu'il te voye;
Et puis par la fenêtre il faudra dans la cour
Faire voler ce mets: nous ſerons-là, compère;
Mais, foi d'amis, ni moi, ni la commère,
Nous n'y toucherons pas juſques à ton retour.
Le Chien les crut; le Chien, comme une bête,
Se laiſſe enfermer bel & bien,
Jette la Caille, & voit le couple malhonnête
La croquer ſans en laiſſer rien.
Par la fenêtre il les regardoit faire.
Les drôles s'en mocquoient: mais le pis de l'affaire,
C'eſt que ſon dos paya les frais de leurs repas.
Il eut beau dire; point de grace.
On prétend que ce ne fut pas
Le dernier tour que lui fit cette race.

FABLE XX.

LE MIROIR.

UN Miroir merveilleux & d'utile fabrique,
Où ſe paignoit par art le naturel des gens,
Attiroit, au milieu d'une place publique,
Les regards de tous les paſſans :
J'ignore chez quel peuple; il n'importe en quel tems.
Chacun gloſe à l'envi ſur ce tableau fidèle.
Arrive une Coquette : elle y voit traits pour traits,
Ses petits ſoins jaloux & ſes penchans ſecrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'Iſabelle !
Préſomption, deſirs, mépris d'autrui : c'eſt elle;
C'eſt ſon eſprit tout pur, je la reconnois-là;
Le joli Miroir que voilà !
Et combien je m'en vais humilier la belle!
Un petit-maître ſuccéda;
Et la glace auſſi-tôt préſente pour image
Beaucoup d'orgueil, & fort peu de raiſon :
Parbleu ! je ſuis ravi que l'on ait peint Damon,
S'écrie, en ſe mirant, l'important perſonnage;
Et je voudrois, que, pour devenir ſage,
De ce Miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat, vint un vieil Harpagon, (a)
D'une eſpéce tout-à-fait rare.
Il tire une lunette & ſe regarde bien;

(a) *Harpagon*, c'eſt le nom de l'Avare dans la Comédie de Molière.

Puis ricannant d'un air bizare :
C'eſt Ariſte, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
Qui ſe feroit fouëtter pour accroître ſon bien :
J'aurois un vrai plaiſir à montrer ſa lézine ;
Et paierois de bon cœur cette glace divine,
Si l'on me la donnoit pour rien.
Mille gens vicieux, ſur les pas de cet homme,
Tour-à-tour firent voir la même bonne foi :
Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme,
Qui l'un, qui l'autre, & jamais ſoi.

TOUT homme eſt vain, tout homme aime à médire ;
On riroit moins des traits de la ſatyre,
Si la préſomption, dont naquit le dédain,
Entre eux & nous ne mettoit le prochain.

Fin du huitieme Livre.

ÉPILOGUE.

AINSI dans de rians tableaux,
Sous des traits empruntés je peignois mes ſemblables.
Si pour ſe corriger quelqu'un d'eux lit mes Fables,
Je n'aurai point regret à ces foibles travaux.
De croire qu'adoptant des principes nouveaux,
A ma voix aujourd'hui l'univers ſe refonde,
Je ne m'en flatte pas. Je connois trop le monde :
Il aime ſes erreurs, & craint de les quitter.
Vainement la raiſon s'en vient nous demander
De nos égaremens un entier ſacrifice :
Il eſt de doux penchans qu'on s'obſtine à garder.
Mais de voir par l'orgueil, la haine ou l'avarice

Les mortels ſe laiſſer guider ;
S'applaudir pour un rien, pour un rien s'irriter ;
Mépriſer la vertu, défifier le vice ;
A mille excès s'abandonner,
S'égorger, ſe trahir, & ne rien pardonner ;
Voilà l'aveuglement dont je viens les reprendre :
A leurs moindres défauts j'offre ici le miroir.
Mais s'ils refuſent de s'y voir,
Je ne ſai plus comment m'y prendre.

Fin de la ſeconde Partie.

AVIS.

UN ſavant Jéſuite (le P. Deſbillons) a publié un très-grand nombre de Fables latines, dans leſquelles on retrouve les graces & l'élégance de Phédre. Il y en a eu pluſieurs éditions. La dernière, qui eſt en un volume in-12, petit format, très-bien imprimé, ſe vend chez Barbou, rue des Mathurins, à Paris. Elle eſt diviſée en quinze Livres. Les Fables ſuivantes ſont preſque toutes tirées du quatorzieme & du quinzieme. Je me félicite de lui en avoir fourni les ſujets.

IMITATIONS

EN VERS LATINS,

DE QUELQUES-UNES

DES FABLES

DE CE RECUEIL.

Par le P. DESBILLONS.

FABULA PRIMA.

LATRUNCULORUM LUDUS. (a)

LATRUNCULORUM prœliis cùm luditur,
Rex & Regina, Pedites & Equites, loco
Quiſque ſuo & ordine varia obeunt munia:
At bello ubi finis impoſitus eſt ludicro,
Capsâ conduntur unâ omnes promiſcuè.

HUMANAS variat vita, mors æquat vices.

(a) LE JEU D'ÉCHECS, Livre premier, Fable III.

FABULA II.

ASELLUS JUNIOR. (a)

CUM quidam Aſellus ad laborem junior
Inſtitueretur, viribus infirmis adhuc,
Humeros vacillare ejus, & crura, & pedes,
Perſpexit herus explorans, & mediam ſuper
Lumborum ſpinam manibus impactis premens:
Onus ergo, commiſeratus, impoſuit leve.
Tunc ille, totus qui videbatur ſibi
Pulchellus eſſe, dixit: Prudenter facis,

(a) L'ANON PETIT - MAITRE, Livre premier, Fable IX.

Quòd metuis, here mi, ne graviore farcinâ
Dorsi hujus noſtri offendas elegantiam.

Qui captus eſt amore credulo ſui,
Quò ſtultior erit, hòc ſibi placebit magis.

FABULA III.

HIRUNDO ET EJUS FILIA. (a)

Prudens Hirundo ſic monebat filiam:
Me ſequere; mecum paribus hàc, quà prævolo,
Contende pennis: atque audin? lævam time;
Cave huc aberres; muro adfixos proximo
Vides bacillos: vetula ſum; homines jam diù
Novi doloſos, perfidos: aliquid mali
Suſpicor ibi eſſe. At illa: Quid fingit ſibi
Mea mater, inquit murmurans? quid ſomniat?
Verè fatetur ſe vetulam; nugas enim
Has ejus eſſe planè aniles arbitror.
Accedere iſtos ad bacillos me vetat:
Id equidem facere minimè cogitaveram;
At experiri, me timere quod jubet,
Quàm non timendum fuerit, protinùs volo.
Dixit, ſimulque prævolavit huc levis,
Undè revolare non ſinent miſeram doli,
Quos fugere juſſit provida nimiùm parens:
Nam vix attigerat, ſentit, & fruſtrà gemit
Seſe retentam glutinoſâ compede.

(a) L'Hirondelle et l'un de ses Petits, Livre I, Fable XIV.

PUERI & puellæ contumacem meminerint
Avem irruiſſe tam grave in periculum,
Non quòd placeret, ſed quia vetitum fuit.

FABULA IV.

CULEX IN CASA, TUM IN AULA. (a)

ET rura & urbes Somnus tacitè pervolans
Sua dona diſtribuerat, parciùs quidem
Ubi luxus habitat ſegnis, at benigniùs
Ubi vita miſera eſt, agricolæque pauperis
Durum torum diurnus ementat labor;
Cùm tenuis, ore ſtridulo exiles ſonos
Culex ingeminans, ruſticam ſubiit caſam,
Naſumque petiit quemdam, hec politulum,
Nec delicatum, ſed ronchos æquabiles
Graviùs proflantem, doctiùſque quolibet
Regali naſo: inſedit, & proboſcide
Aculeatâ fugere cœpit ſanguinem:
Nec naſus ideò ruſticus officii ſui
Quidquam remittit. Hinc ad ædes regias,
Noctis adhuc multum cùm ſupereſſet, ſe Culex
Tranſtulit: at ejus vix datur prænuntius,
Auditur illicò & extimeſcitur ſonus;
Et inclamantur & excitantur ſervulæ
Ac ſervuli, hoſtem qui tam terribilem necent,
Abigantve. Tantos ille ad adventum ſuum

(a) LA MOUCHE ET LE PAUVRE HOMME, Livre II, Fable XII.

Fieri videns tumultus, repetit rimulam,
Quâ permeârat, &c : His ab ædibus procul
Fugiamus, inquit; Somnus ipſas non amat.

ALTUM ſoporem durus adducit labor.

FABULA V.

ACANTHIS ET PUERI (a).

IN tiliâ Achantis nidum collocaverat
Paulò altiùs : eum, prava gens, Pueri leves
Et malitioſi, dùm ſcrutantur omnia,
Vident; ſimulque lapidibus crebris petunt.
Pia mater educabat, ah ! pullos adhuc
Infirmiores, ah ! volare neſcios :
Jamque aliquot ictus omnem turbârant domum.
Quid agat ? ſibi timet, pullis at multò magis.
Maternus amor exacuit ingenium : exſilit
Repentè : quos amat unicè, ipſos deſerit,
Ut ſervet : alas ſe movere debiles
Vix poſſe, ſimulat : turba perſequitur procax,
Prædamque facilem ſperat : omnes irruunt;
Et cùm tenêri jam putant, levis ilicet
Pileolos, & bacillos, & avidas manus
Fruſtratur; & ſic perſeverat fervidos
Decipere, donec longiùs produxerit
In devia loca, feſſoſque intellexerit :

(a) LA FAUVETTE, Livre III, Fable XVII.

Tum

Tum paribus alis ac celeribus præpetem
Se tollit, & mox ab oculis hiantium
Vanescit, & se, & gaudia ad nidum refert.

CARERE sensu tam piam matrem putas,
Tamque ingeniosam? Si quis id contenderit,
Dicat quibusnam pertrahi corpusculis
Hùc illa possit, undè periculum videt
Instare. Matrem amor, amor pertrahit
Maternus, æquè perspicax, ac sedulus.

FABULA VI.

RATIONIS LIBER (a).

EXIMIUS, ipsa Ratio quem confecerat,
Quique ipse *Ratio* inscribebatur, in manus
Hominum à Minervâ traditus fuerat Liber:
Virtutis optima quævis & sapientiæ
Præcepta, ad omnes vitæ usus idonea,
Is continebat: ponerentur in lucro,
Hinc oriebatur omnium felicitas.
At pueri in illo, præter verba, nil vident:
Juvenes, videre si quid nôrunt, negligunt:
Et pleraque vident, & ea corrumpunt viri:
Et omnia vident, & nil arripiunt senes.

(a) LE LIVRE DE LA RAISON, Livre IV, Fable IV.

FABULA VII.

GALLINA ET PHILOSOPHUS (a).

GALLINA in altum ſuſpiciebat æthera,
Et inquietis advocans ſingultibus
Pullos monebat, ut caverent, & ſuâ
Nuſquam à parente longiùs recederent;
At ſe ſub alas condere ipſius ſtatim
Eſſent parati, ſi inſtaret periculum.
Quidam hoc Philoſophus ut animadvertit: Meis
Clarè, inquit, oculis video; nil video tamen:
Gallina ſomnium iſta finxerit ſibi,
Ut imperiti ſæpè vigilantes ſolent:
Sed manifeſtandus error eſt. Longum ſimul
Huc ille, quò ſagaces mater anxia
Intendit oculos, conſpicillum dirigit:
Cujus ope primò perſpicit corpuſculum
Exile quoddam & mobile; deindè hanc avem
Attonitus eſſe colligit, alarum videns
Remigium; denique vulturem eſſe comperit.

AMORE materno excitatus, plurimùm
Ibi videt oculus, ubi alii nihil vident.

(a) LA POULE ET LES POUSSINS OU L'ŒIL DE MERE, Livre V, Fable premiere.

FABULA VIII.

ASINUS SOMNIANS (a).

DORMIBAT Aſinus arctè: credetur mihi;
Dormire nam quis arctiùs Aſino ſolet?
Sed & ille ſomniabat, & non jam ſibi
Eſſe videbatur Aſinus, at animal ſagax,
At homo. Quas ipſe tamdiu miſeras vices
Obivit, alios his obeundis nunc herus
Exercet imperioſus; & Aſinos agit
Præ ſe, & flagello cædens: O ſtupidum genus,
Et pravum, & indocile; ait! Hominum quàm gravis
Conditio, quos regendis his animalibus
Studere oportet! Dùm ſuperbit hoc modo,
Nodoſo fuſte Agaſo ſtertentem excitat.

BIPEDIBUS Aſinis Fabula multis convenit.

(a) L'ANE RESVANT, Livre VI, Fable II.

FABULA IX.

ARANEA ET BOMBYX (a).

BOMBYCEM acerbis vocibus his laceſſere
Aranea auſa eſt: Quid tibi eſt, quod vendites,
Inepte vermis? Textile hoc opus meum,
Hoc delicatum ſtamen adſpice, ſi potes;
Et iſta, nere quæ tuum ſolet genus,
Huc fila confer. Ille reſpondit: Tuus
Quid pariat, undè ſic ſuperbias, labor,
Non video: filis hiſce quòd ſubtilibus
Circumdare tete noveris, quid proficis?
Culices minutos, vel aliquot miſerabiles
Muſcas, doloſis impeditas caſſibus;
Opprimis. At eſſe craſſius noſtrum objicis
Opus omne: quid agis, ſtulta? jam noſtro faves
Honori; quod enim noſtra laus eſt, exprobras:
Non tam tenuibus eſſe filis quid nocet,
Quibus, ubi tela validiori ſtamine
Contexta ſemel eſt, majus hinc pretium venit?
Perge ergo retia beſtiolis prætexere:
Nebo interim, quod ipſos Reges veſtiat.

QUI corda vulgi irretiunt opuſculis
Futilibus, hos Fabella ſcriptores notat.

(a) L'ARAIGNÉE ET LE VER-A-SOIE, Livre VI, Fable V.

FABULA X.

RUSTICUS ET VENTI (a).

AGRUM excolebat diligenter Ruſticus :
Cujus labores optima juvabat parens
Tellus, & uberem aperiens ultro ſinum,
Profundebat opes : jamque fructuum pyrus
Maluſque bellam ſuſtinebant copiam;
Jamque expetebat triticea falcem ſeges :
Cùm ſæva ſubitò Ventorum vis ingruit
Glomerata cæco turbine : adflictæ ſolo
Jacent ariſtæ; mox & effracti volant
Culmi complures, præliantibus Notis
Ludibria : tum quatiuntur pomiferæ arbores,
Pubentiumque parte magnâ frûctuum
Spoliantur; aliquas etiam, tres aut quatuor,
Violentiore turbines acti impetu
Radicibus diſruptis everſas ruunt.
Victus dolore Ruſticus : Veſtrum eſt, ait,
Feroces ô tyranni, præclarum hoc opus,
Veſtrumque facinus! at præſtare quid boni
Poteſtis? Amens his Ventos convîciis
Cùm peteret, illi planè conquieverant;
Et conquiêrunt tamdiu, donec putres
Jugeſque inerti aſpergerent vitium aëri
Terræ vapores. Hîc homo meus : Hui! ſtatu

(a) LES VENTS, Livre VI, Fable VI.

Sic uſquè eodem cœlum pertinaciter
Manere! certè, ni moveatur oclùs,
Obducta miſero cuncta langueſcent ſitu.
Vix ea locuto Ventus en ſupervenit
Aridus, & auras peſtilente inertiâ
Liberat, & omnes illico nebulas fugat,
Solemque campis reddit optatiſſimum.
At at, Colonus inquit admirans, propè eſt
Ut illa planè nunc refellam, quæ priùs
Acerba dixi in omne Ventorum genus:
Nam vel Aquilonis iſte flatus, qui modò
Irrupit, omnia recreavit commodè.

COMMOTIONES cordis humani docet
Fabella, ventos eſſe quoſdam, qui vices
Obeundo varias, modò nocent, modò & juvant.

FABULA XI.

PHILOMELA ET AVES ALIÆ (a).

SIBI multiforme confici vir nobilis,
Clathriſque claudi juſſerat aviarium :
Ibi Carduelis, Paſſer, Anthus, Graculus,
Fringuilla, Sturnus, Pica, Merula, Galbula,
Aliæque, ſtrepitus edere indoctos aves
Solitæ, agitabant communiter ætatulam.
Quas inter ægro maceratur tædio
Philomela, cantus quòd animadvertat ſuos
Plerumque meritis defraudari laudibus ;
Totque audire ſonos his ſuis tam diſpares
Cogatur : ergo ſolitudinem expetit ;
Et muta languet. Rem Dominus intelligit ;
Solamque, caveâ clauſam in auguſtâ, procul
Ab omni ſtrepitu inordinato ſemovet.
Tunc illa ſecum cuncta reputare incipit
Vitæ prioris commoda : facilem, obviam
Communitatem victûs cum ſodalibus
Lætis, jocoſis, præditis variâ indole,
Ideoque luſus varios exhibentibus :
Tum ſpatia magnis terminata finibus,
Quos intra opacas explicent arbuſculæ
Frondes, & umbras hoſpitales præbeant,
Ac proindè longiùs evolandi copiam :

(a) LA VOLIERE ET LE SERIN, Livre VI, Fable XVII.

Quapropter ingemiſcens : Quædam , ait , licèt
Incommoda ibi ſint , commoda tamen nunc reor
Superare multùm ; præ quibus utilitas mihi
Nulla hìc videtur eſſe , quæ non ſordeat.
Ita computatis omnibus , delabitur
In miſeriorem , quàm priùs , ægritudinem ;
Altúmque longúmque ſilet : Obſervans herus ,
Mœrore nimio ne conſumatur , timet :
Anguſtiore caveâ prudens extrahit ;
Jamque minùs afflictam ad aviarium refert
Commune ; moxque gutture liquidiſſimo
Emittit illa cantus lætitiæ indices.

Quos hominum ſola pellit importunitas ,
E ſocietate eorum , in ſolitudinem ;
Bonum hi reperiunt rarò , quod ſperaverant.

DISCOURS

SUR LA MANIERE

DE LIRE LES FABLES

OU DE LES RÉCITER.

DISCOURS

SUR LA MANIERE

DE LIRE LES FABLES

OU DE LES RECITER.

C'est un talent que de ſavoir bien lire les vers. Peu de gens le poſſédent; ceux même qui verſifient le mieux, ſouvent ne le connoiſſent pas. Ce n'eſt point au collége que les jeunes gens peuvent l'acquérir. On a dans les écoles, parmi un grand nombre d'autres abus contraires au bon goût, la dangereuſe coûtume de faire *ſcander* les vers (c'eſt le terme qui y eſt uſité), aux enfans qui récitent de mémoire quelques morceaux des meilleurs Poëtes du ſiécle d'Auguſte. On leur apprend à en compter exactement les pieds. Ils ſe font une habitude de cette manière vicieuſe de réciter, & la tranſportent ſur les ouvrages mêmes de nos Poëtes, lorſqu'ils commencent à les lire.

Voilà l'origine de cette déclamation monotone que la plûpart des jeunes gens contractent, & qui rend mauſſades, quand ils paſſent par leur bouche, les vers les mieux faits.

Rien ne défigure tant un morceau de Poëſie, quel qu'il ſoit, que de le réciter en appuyant lourdement ſur chaque ſyllable, en coupant régulièrement en deux les vers Alexandrins, & en s'appeſantiſſant ſur les rimes : mais cette groſſière déclamation offenſe ſurtout l'oreille d'un homme de goût, quand il s'agit de Fables.

M. de la Motte a dit :

> Les vers ſont enfans de la Lyre ;
> Il faut les chanter, non les lire.

Voilà un précepte dont je ne conſeillerois pas de laiſſer faire aux jeunes gens l'application. Ils ne chantent que trop la plûpart, en récitant des piéces de Poëſie de tout genre. D'ailleurs, il ne faut pas prendre ces vers dans toute la rigueur du ſens. Ils ſont aſſez bien placés ſous la plume d'un Poëte lyrique. Les Odes demandent une certaine déclamation meſurée. La forme & l'arrangement ſymmétrique de leurs vers, ſemblent même inviter au ton ſoûtenu. Le Poëme épique, l'Eglogue, & plus particulièrement encore les Drames lyriques, ſont dans un cas ſemblable. A l'égard des autres ſortes de Poëmes, ce ſeroit bien abuſer

de la leçon de M. de la Motte, que d'en étendre le ſens juſqu'à eux. Je ne crois pas qu'il ait jamais prétendu que l'on dût chanter les vers de ſa Tragédie d'*Inès*, & encore moins ceux de ſes Fables.

Ce dernier genre eſt d'une ſi grande naïveté en ſoi, la meſure des vers y eſt tellement arbitraire, le ton en eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi peu emphatique, qu'il ne ſemble pas exiger plus de déclamation qu'une Lettre, un Dialogue, ou tout autre ouvrage de cette eſpéce en Proſe.

Qu'on récite les vers ſuivans en meſure; l'oreille n'en ſera point choquée:

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs;
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Juſques-à-quand, trompeuſe idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels!
Verra-t-on toujours tes caprices
Conſacrés par les ſacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Mais qu'on veuille réciter d'un ton ſemblable ceux-ci, de la Fontaine, ſur le même ſujet:

Qui ne court après la fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du ſort, de royaume en royaume,
Fidèles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont prêts du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt à leurs deſirs échappe.

Il eſt certain que par une cadence marquée & régulière dans le récit, on eſtropiera ces vers. On ſent que le dernier genre, entièrement différent de l'autre, admet une manière de réciter toute oppoſée. Mais quelle eſt-elle cette manière? De combien de degrés doit-elle être au-deſſous du ton ſoûtenu? Quelle règles faut-il ſuivre pour la ſaiſir préciſément & ne s'en écarter jamais?

Avant que de répondre à ces différentes queſtions dont le goût ſeul peut s'établir juge, je diſtinguerai deux ſortes de perſonnes pour qui mes réflexions pourront être utiles: celles d'un âge tendre, qui n'ont encore que de la mémoire, & celles d'un âge un peu plus avancé, qui commencent déja à faire uſage de leur eſprit. Je ne prétends pas en inſtruire d'autres.

§. I.

Les conſeils que je crois pouvoir donner pour les enfans, ſe réduiſent à un très-petit nombre d'objets. Examinons de quoi ils ſont capables, & ne leur demandons que ce qu'ils ſont en état de nous accorder, même en leur ſuppoſant des diſpoſitions naturelles.

L'Apologue a beau être ſimple, je dis l'Apologue manié par le célèbre la Fontaine; il y entre des tours, des figures, des fineſſes de ſens, & ſur-tout des alluſions fréquentes, qu'il eſt impoſſible, ce me ſemble, qu'un enfant ſaiſiſſe d'abord, quoique né avec une conception heureuſe (a).

Qu'on liſe à cet enfant la Fable où Guillot débute par ces mots :

Quoi ? toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le Loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ; ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir notre pauvre Robin,
Robin Mouton, qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.

Je doute qu'à la premiere lecture, il en comprenne tout-à-fait le commencement. Je veux bien croire qu'il ne dira pas en général comme M. Jourdain (b) : *Il y a du mouton dedans.* Mais pourra-t-il ſuivre les détails ? Saura-t-il rendre raiſon de chaque vers ? Entrera-t-il avec jugement dans la douleur impatiente du Berger ? J'ai de la peine à me l'imaginer. Pourquoi ce bruſque début ? Quel eſt celui qui parle ? Quel eſt

(a) « On fait apprendre les Fables de la Fontaine à tous » les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. » EMILE, Tom. I, pag. 276.

(b) Dans la Comédie du *Bourgeois Gentilhomme.*

ce peuple dont il parle ? C'eſt un ouvrage pour l'eſprit d'un enfant, que de démêler cela. Il faut qu'on lui en donne au moins une explication légère. Il ne ſeroit donc pas raiſonnable de lui demander qu'il récitât cette Fable avec tous les tons qui lui conviennent. On ne pourroit l'exiger que d'une perſonne à qui il n'échapperoit aucune des fineſſes d'un Apologue auſſi heureuſement tourné.

C'eſt aſſez pour quelqu'un qui ignore encore ce que c'eſt qu'exclamation, métaphore, répétition, (car il y a de tout cela dans le commencement de la Fable *du Berger & ſon troupeau*); c'eſt aſſez, dis-je, qu'il ſache s'arrêter aux endroits où finit le ſens, & qu'il s'habitue à bien prononcer, & à faire en ſorte que ſa voix ne ſoit ni glapiſſante ni rauque.

Ce ſont-là d'abord, j'en conviens, les intentions de ceux qui les inſtruiſent; mais ils s'en écartent peu à peu par zéle pour un enfant qui conçoit facilement. Ils cherchent à flater les parens en leur faiſant voir dans leur fils des diſpoſitions naturelles & un goût prématuré. Ils lui laiſſent prendre à ſa fantaiſie un prétendu ton familier, qui eſtropie preſque toujours le ſens de l'Auteur, à force de vouloir le rendre fidélement; qui à coup sûr avilit le ſtyle, en eſſayant d'en exprimer la naïveté; & qui enfin n'eſt rien moins que familier & naïf, pour prétendre trop à l'être. C'eſt ordinairement le ton d'un écolier cauſant avec

ſes

ſes camarades : jugeons de-là quelles graces il doit avoir.

On croit faire très-bien de dire aux enfans, pour qu'ils ſoient moins gênés en récitant des Fables : « Imaginez-vous vous entretenir avec un de vos com- » pagnons d'études ; faites comme s'il vous parloit, » & comme ſi vous répondiez : enfin prenez le ton » de la converſation ». Oui, qu'ils le prennent, ſans doute ; ils ne ſauroient mieux faire : mais qu'on leur enſeigne donc auparavant, quel eſt le bon ton de la converſation, le ton du monde poli ; & qu'on n'aille pas les laiſſer ſe perſuader, qu'ils s'entretiennent avec leurs camarades de collége, comme *les honnêtes gens* s'entretiennent entre-eux. Ou plutôt, ce que j'appelle le bon ton de la converſation, ne pouvant s'acquérir que par un grand uſage du monde, & les enfans étant encore bien éloignés de le connoître, puiſqu'il manque ſouvent à ceux mêmes qui ſe chargent de leur inſtruction, il ne faut jamais leur demander qu'ils le prennent. Encore une fois, qu'ils ſachent articuler les mots, & diſtinguer le ſens de chaque phraſe, ſuivant les repos qui y ſont ménagés, & non pas ſeulement ſuivant la meſure des vers & la chûte des rimes ; alors on doit être content d'eux : c'eſt tout ce qu'on peut raiſonnablement leur demander.

Une choſe plus commune dans les Fables, que dans toute autre eſpéce de Poëme, excepté dans les

Drames, où le dialogue rend encore cela très-fréquent, c'eſt que les dernières ſyllables d'un vers, indépendantes des premières pour la continuité exacte du ſens, ſoient liées avec une partie du vers ſuivant, ou avec le vers entier, & même avec quelques autres encore; auquel cas on doit prononcer de ſuite cette moitié de vers & tout ce qui compoſe le corps de la phraſe, ſans faire ſeulement attention à la rime.

Par exemple, dans la Fable *du Vieillard & des trois jeunes Hommes*, quand ceux-ci ont dit:

Ne ſongez déſormais qu'à vos erreurs paſſées;
Quittez le long eſpoir & les vaſtes penſées:
Tout cela ne convient qu'à nous.

L'Octogénaire répond:

Il ne convient pas à vous-mêmes.
.....Tout établiſſement
Vient tard & dure peu.
La main des Parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier?
Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſûrer d'un ſecond ſeulement?

Il y a dans la Fontaine beaucoup de vers partagés de la ſorte, & en une infinité d'autres manières. Voilà ce qui rend difficile la lecture de ce genre de

Poëſie, où l'on ſe donne plus de liberté que dans les genres élevés, & où cette liberté même eſt la ſource d'un grand nombre de beautés : voilà ce qu'il faut s'étudier à bien apprendre aux enfans.

Que l'un d'eux ait à réciter la Fable intitulée *le Chat, la Belette & le petit Lapin ;* il faut l'arrêter à tous les repos, dès qu'on veut qu'il la récite, ſinon avec toutes les graces imaginables, du moins avec quelque bon ſens :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Il y a ici un point que l'enfant doit marquer, malgré la meſure du vers qui ſe trouve rompue par ce repos, dont l'énergie eſt admirable.

C'eſt une ruſée.

Cette petite réflexion doit être détachée par le récit.

Le maître étant abſent ce lui fut choſe aiſée.

Autre repos. Tout le commencement de cette Fable demande à être coupé par celui qui récite, à meſure qu'il ſe rencontre des points qui terminent le ſens. Mais lorſqu'une fois l'Auteur fait parler la Belette, comme ſon deſſein a été de peindre le caquet de ce petit animal femelle, & que tout ce qu'il lui fait dire eſt extrêmement ſerré, & preſque ſans aucun

intervalle ſenſible, l'enfant ne doit pas s'arrêter; par la raiſon pour lui, qu'il n'y a pas de points dans ce petit diſcours : C'étoit un beau ſujet de guerre, qu'un logis où le Lapin n'entroit qu'en rampant !

Et quand ce ſeroit un royaume,
Je voudrois bien ſavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi ?

On ſent que tout cela doit être dit de ſuite; & aſſurément en n'exigeant que cette attention d'un enfant, on aura lieu d'être fort ſatisfait de lui, s'il partage ainſi le ſens de chaque endroit d'une des plus jolies Fables du monde, & de toutes celles qu'on pourra lui faire apprendre par cœur pour exercer ſa mémoire. Les tons viendront après. Il ne lui faut parler ni de pieds, ni d'hémiſtiches, ni de rimes. On ne doit ſentir que fort légèrement ces choſes, en écoutant réciter des Fables.

Tantôt c'eſt le Singe de la Foire, qui tâche d'attirer des ſpectateurs :

. . . . . Venez, de grace,
Venez, Meſſieurs;
je fais cent tours de paſſe-paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Léopard l'a ſur ſoi ſeulement.
Moi, je l'ai dans l'eſprit.

votre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraîchement dans cette ville,
Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler.
Car il parle;
on l'entend;
il ſait danſer, baller,
Faire des tours de toute ſorte;
Paſſer en des cerceaux;
& le tout pour ſix blans:
Non, Meſſieurs, pour un ſol.
Si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Tantôt c'eſt le Savetier interrogé par un Homme de Finance.

. . . . . Or çà, ſire Grégoire,
Que gagnez-vous par an?
Par an? ma foi, Monſieur,
(Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier)
ce n'eſt pas ma manière
De compter de la ſorte;
& je n'entaſſe guère
Un jour ſur l'autre:
il ſuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène ſon pain.

Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins:

le mal eſt que toujours
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honnêtes),
Le mal eſt que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer ;
on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre :
& Monſieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours ſon prône.

Ici c'eſt le Roſeau plaint d'une manière un peu inſultante par le Chêne :

La nature envers vous me ſemble bien injuſte !
Votre compaſſion, lui répondit l'arbuſte,
Part d'un bon naturel ;
mais quittez ce ſouci.
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie & ne romps pas.
Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Réſiſté ſans courber le dos :
Mais attendons la fin.
Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horiſon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût portés juſque-là dans ſes flancs.
L'arbre tient bon ;
le Roſeau plie ;
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Ailleurs c'eſt la Grenouille qui pour égaler le Bœuf en groſſeur,

Envieuſe, s'étend
& s'enfle,
& ſe travaille,
Diſant :
Regardez bien, ma ſœur ;
Eſt-ce aſſez, dites-moi ?
N'y ſuis-je point encore ?
Nenni.
M'y voici donc ?
Point du tout.
M'y voilà ?
Vous n'en approchez point.

La chétive pécore
S'enfla ſi bien qu'elle creva.

N'eſt-il pas vrai que de tels morceaux lus ou récités ſimplement comme ils ſont imprimés ici, indépendamment des tons qui conviennent au diſcours, auroient toujours aſſez de grace dans la bouche d'un enfant, & feroient voir en lui, ſinon beaucoup de goût, du moins aſſez de bon ſens & d'intelligence ? Aime-t-on mieux qu'au hazard de faire à tous momens des contre-ſens par ſa déclamation, bien loin de paroître fort ſpirituel, il donne un ton d'écolier aux Acteurs de l'Apologue ?

Attendons que l'eſprit & la raiſon ſoient formés en lui, & alors nous lui permettrons d'eſſayer de faire ſentir aux autres les beautés qu'il ſentira lui-même.

Alors le ſens lui rendra raiſon des points ; au lieu que quand il étoit encore enfant, les points lui rendoient raiſon du ſens. Il ſéparera de même qu'autrefois les phraſes les unes des autres ; mais avec cette différence qu'il entrera dans l'eſprit de l'Auteur, en les diſtinguant par des repos. Il dira comme il faiſoit jadis :

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara.

Mais ce ne ſera plus uniquement parce qu'il y a un point après ce mot *s'empara*, qu'il s'y arrêtera ; ce ſera plutôt parce que ce mot peint l'action de la Belette, & qu'il eſt rejetté à l'autre vers pour attirer ſur ſoi toute l'attention de celui qui lit ou qui écoute.

A cette manière intelligente de couper les vers ſans aucun égard à la meſure, & ſeulement ſuivant que le ſens l'exige, il joindra les tons, qui ſont comme les couleurs dans un tableau.

Mais ceci eſt un nouveau travail, qui demande une attention extrême, un eſprit fin, un goût sûr, & pour lequel il eſt bon d'entrer dans quelques détails particuliers.

§. II.

Je ſuppoſe que le jeune homme qui veut ſe rendre familière la lecture des Fables, ſait en général ce

qu'on entend par figures, tours, naïveté, fineſſe, &c. Je ne lui demanderois pas qu'il sût donner de définitions, preſque toujours auſſi mal rendues que mal conçues, de ces différens attributs du diſcours. Pourvu qu'il les ſente, on doit être content.

La Fable *de la Laitière & du Pot au lait* eſt un chef-d'œuvre de naïveté. Voyons comment le goût de ce jeune homme le guidera dans la lecture de cet Apologue :

Pérette ſur ſa tête ayant un pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.

Le ſecond vers qui a moins de ſyllabes que les deux autres, & qui ſemble mis-là par réflexion, veut être prononcé, ſi je ne me trompe, comme s'il étoit en parenthèſe ; c'eſt-à-dire, d'un demi-ton plus bas que le premier & le troiſieme vers. Qu'on eſſaye de le rendre de la ſorte, tandis que les deux autres vers ſeront tous deux récités du même ton, on verra que cette manière de les dire n'eſt pas ſans grace, & qu'elle exprime bien le ſens.

Légère & court-vêtue, elle alloit à grands pas ;
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.

On doit remarquer encore cette chûte, ſur laquelle

la voix tombe, pour ainſi dire, d'elle-même, après s'être ſoûtenue l'eſpace de deux grands vers.

Notre Laitière ainſi trouſſée,
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait; en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée.

Il doit y avoir, je crois, un plus long repos à chacune de ces virgules, qu'il n'y en a communément. Tout cela au reſte, veut être récité ſimplement, ſans preſqu'aucune nuance dans le ton; mais le vers qui ſuit doit faire élever la voix:

La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.

L'Auteur ſembloit compter avec la Laitière & entrer dans ſa rêverie; puis tout à coup perdant cette attention qu'il paroiſſoit donner à ſes calculs, il ſe raille d'elle: le ton doit contribuer à faire ſortir du corps du récit cette derniere expreſſion, en y mettant de la vivacité.

Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maiſon:
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un Cochon.

C'eſt maintenant la Laitière qui parle: il eſt eſſentiel de donner à ſon diſcours le ton d'une perſonne fort perſuadée de la réalité de ſes projets.

Le Renard ſera bien habile :

Rien n'exprime mieux la confiance où elle eſt que ce vers.

En voici deux autres qui ſont de la plus grande naïveté ; & il faut bien du goût pour les réciter du ton que la Fontaine devoit y donner en les compoſant :

Le Porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon ;
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable.

Le ſecond achève de peindre l'enthouſiaſme de Pérette. Il veut être dit comme par réminiſcence d'un bien acquis à un prix fort au-deſſous de ſa valeur, & qu'on ſe félicite d'avoir en ſa poſſeſſion à ſi bon compte. Pérette a acheté ce Porc. Elle l'a vu. Il étoit déja fort. Elle a été très-contente du marché. Ses projets, ſes deſirs ſont réaliſés dans ſa tête. Ce n'eſt déja plus l'argent qu'elle compte gagner avec ſon lait, qui l'occupe agréablement ; c'eſt celui qu'elle retirera de la vente de ſon Cochon (qu'elle n'a pas encore acheté),

J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon :

On ſent avec quel ton de complaiſance on doit prononcer ce vers. *Bel & bon :* il faut appuyer ſur cette dernière expreſſion.

Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il eſt, une Vache & ſon Veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau !

L'interrogation eſt vive, & demande la même vivacité dans le ton.

Que je verrai ſauter au milieu du troupeau :

Il faut rendre ce vers avec un ſentiment de joie.

Pérette là-deſſus ſaute auſſi tranſportée.
Le lait tombe : adieu Veau, Vache, Cochon, Couvée.

La différence du ton doit faire appercevoir dans le premier vers, que Pérette ne parle plus, & que le Poëte reprend la parole. *Tranſportée* au bout du vers, n'eſt pas mis indifféremment ; la voix doit ſe ſoutenir ſur ce dernier hémiſtiche, & puis s'éteindre ſur *le lait tombe.* Elle appuyera enſuite ſur *Veau, Vache, Cochon, Couvée,* pour marquer l'énumération ; & la Fable ſera rendue de façon, je crois, à être goûtée de celui à qui on la racontera.

En voici une qui renferme encore un plus grand nombre de beautés de détail ; c'eſt celle *des Animaux malades de la peſte.* Il y a plus d'action, plus d'Interlocuteurs, & par conſéquent, plus de variété. Il faut une attention toute particulière pour la réciter avec grace & y donner les tons convenables :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en ſa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peſte :

Ce début eſt admirable. Il ſemble que l'Auteur péné-

tré d'horreur & de pitié, veuille éviter de nommer le fléau dont il va décrire les funeſtes effets. Il effraye d'avance le Lecteur en définiſſant cette horrible punition de nos crimes. Il le tient en ſuſpens pour l'émouvoir davantage; & laiſſe enfin échapper le mot affreux:

La peſte; puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom.

Cette ſuſpenſion pleine d'art doit être bien marquée par le récit. Il faut appuyer ſur la répétition qui eſt au commencement, réciter avec majeſté le troiſieme vers, élever enſuite la voix, après un petit repos, pour prononcer *la peſte*, & achever d'un ton plus bas: *puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom.*

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Quelle métaphore! le ton le plus beau, le plus ſoutenu eſt néceſſaire pour bien exprimer ce vers.

Faiſoit aux animaux la guerre.

Celui-ci doit être dit avec un ſentiment de compaſſion.

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.

Ici les expreſſions ſont triſtes, & demandent la même triſteſſe dans le ton. *Mais tous étoient frappés:* il faut faire ſentir vivement la répétition du mot *tous.*

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le ſoutien d'une mourante vie.
Nuls mets n'excitoient leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.

Peut-on rien de plus touchant que cette deſcription? Il n'y a pas un mot qui ne porte au cœur. On y remarque cette molle & douce négligence qui caractériſe ſi bien la douleur. La même négligence doit régner dans le récit.

Les Tourterelles ſe fuyoient :
Plus d'amour ; partant plus de joye.

Ces deux vers qui ſont charmans, & qui achèvent d'intéreſſer le Lecteur en faveur des animaux, veulent être dits, ce me ſemble, d'un ton un peu plus élevé que ceux qui les précédent. C'eſt ici le comble du malheur. Les Tourterelles, ces oiſeaux ſi tendres, les ſymboles de la fidélité, ſacrifioient leur amour même à l'horreur de la contagion : elles ſe fuyoient : tous les plaiſirs étoient perdus pour elles. Il n'eſt pas poſſible de fixer la manière de faire ſentir tout cela par le récit. C'eſt le goût, c'eſt le ſentiment qui doit guider la voix de celui qui a ces vers à réciter. On y reconnoît le *molle & facetum* d'Horace.

Le Lion tint conſeil, & dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.

Le paſſage de la deſcription de la peſte au diſcours du Lion eſt ſi marqué, qu'il n'eſt pas néceſſaire, je crois, d'avertir de changer de ton en cet endroit.

Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux :
Peut-être il obtiendra la guériſon commune.

On ſent que la voix en récitant ces vers & ſur-tout le dernier, doit recevoir cette inflexion qu'on remarque dans le ton de quelqu'un qui étant arrivé au comble du malheur, compte à peine ſur une dernière reſſource. Ceſt ce que ſignifie le *peut-etre* qui commence le troiſieme vers.

L'hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.

Ceci doit être dit d'un ton ſérieux & même un peu grave. C'eſt le Lion, le Roi des animaux, qui cite l'hiſtoire, dans un cas où il eſt queſtion de ſauver tout l'État, en ſacrifiant un de ſes membres.

Ne nous flattons donc point ; voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.

Le Lion a dû dire ceci d'un ton humble ; il faut, par conſéquent, baiſſer un peu la voix pour réciter ces deux vers.

Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils fait ? Nulle offenſe

Il doit y avoir un petit repos avant ceux-ci. L'hypocriſie en fait le caractère & en décide le ton.

Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le Berger.

Le Lion en cet endroit ſe confeſſe un peu à la hâte. C'eſt ſon plus gros péché qu'il eſt queſtion de faire paſſer. Il faut preſſer le récit.

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi:
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.

Le Lion reprend courage; ſa confeſſion eſt faite. Il prononce les vers précédens d'un ton de confiance, où règne encore beaucoup d'hypocriſie: c'eſt celui qu'on doit prendre pour les réciter. *Je me dévouerai donc, s'il le faut:* le Lion n'eſt rien moins que diſpoſé à ſe ſacrifier. Il eſt donc eſſentiel de paſſer légèrement ſur ces premiers mots, & d'appuyer au contraire fortement ſur ceux qui ſuivent: *Mais je penſe qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi, &c.*

Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi.
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe.

A préſent c'eſt un autre Acteur qui parle; c'eſt un Courtiſan petit-maître. Il faut mettre de l'intervalle entre les vers précédens & ceux-ci. Le ton doit tout-à-fait changer. Les inflexions de la voix doivent varier beaucoup

beaucoup dans le petit diſcours du Renard. Il eſt néceſſaire de dire les premiers vers avec ce ton d'aſſurance qu'employent les Flatteurs à l'égard des Princes, pour nourrir leurs foibleſſes & leur applanir le chemin du vice :

Hé bien, manger Moutons, canaille, ſote eſpèce,
Eſt-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.

On ne peut rien voir d'auſſi impudent que ce que dit ici le Renard. Le récit s'égaye. Un ton de mépris convient parfaitement au premier vers. Les autres doivent être dits avec aſſurance & vivacité.

Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui ſur les animaux
Se font un chimérique empire.

On reconnoît ici ce que Racine appelle *les lâches adreſſes* des Courtiſans. Il n'eſt pas juſqu'aux plus grandes fautes des Princes qu'ils ne trouvent moyen d'excuſer. Un ton mépriſant convient encore très-bien à ces vers, ſur-tout aux deux derniers. *Ces gens-là :* eſt-il rien de plus dédaigneux que cette expreſſion ?

Ainſi dit le Renard ; & Flatteurs d'applaudir.

Ce vers doit être précédé d'un petit repos. Le Poëte reprend la parole, & conſéquemment le ton change.

On n'oſa trop approfondir
Du Tigre ni de l'Ours, ni des autres Puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.

Tout ceci veut être récité avec fineſſe. *Gens querelleurs..... de petits Saints :* il faut faire ſentir le contraſte heureux de ces expreſſions.

L'Ane vint à ſon tour, & dit: J'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe,
Quelque Diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Ici on doit élever la voix. Ce *J'ai ſouvenance* demande ſur-tout à être dit d'un ton haut & un peu traînant. *La faim, l'occaſion, l'herbe tendre*: il doit y avoir un intervalle marqué entre tous ces mots.

Quelque Diable auſſi me pouſſant:

Il faut bien articuler ce vers.

Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.

Il entre plus de franchiſe dans cet aveu que dans celui du Lion. Le ton, par conſéquent, ne doit pas être le même; il ne doit pas être affecté.

Auſſi-tôt on cria haro ſur le Baudet.

Le ton change; c'eſt le Poëte qui parle.

Un Loup quelque peu Clerc prouva par ſa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venoit tout le mal.

Un Loup quelque peu Clerc eſt plaiſant, & demande un ton ſérieuſement groteſque. Ce *maudit animal*, *ce pelé*, *ce galeux* : il faut appuyer ſur ces expreſſions.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

L'oppoſition de ces deux mots *peccadille* & *cas pendable* doit être bien marquée par celui qui récite.

Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable !

On doit prononcer ce vers avec vivacité & en élevant la voix, & ſur-tout bien articuler le premier hémiſtiche.

Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait.

Ceci demande encore le même ton. *Son forfait* : il faut que la voix appuye ſur ce mot.

On le lui fit bien voir.

Ici le ton doit totalement changer.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

Ces deux vers qui renferment la morale, n'exigent dans la voix aucune inflexion bien marquée. Il faut ſeulement obſerver de faire ſentir l'antithèſe.

Il eſt aiſé de comprendre par ces détails quels ſont à peu-près les devoirs d'un Lecteur intelligent, quand l'Apologue fait ſon objet.

I. Saiſir le caractère & les intérêts de chaque Acteur de la Fable, & pour cela, peſer juſqu'à une expreſſion en apparence indifférente, mais jointe cependant quelquefois par le Poëte aux noms des animaux, pour caractériſer chaque perſonnage qu'il introduit ſur la ſcène: comme une Tortue *à la tête légère*: Un *ſaint-homme* de Chat: un Renard *Gaſcon.*

II. Remarquer les tours & les figures, & les faire paroître dans toute leur énergie: la Répétition, par exemple, en élevant la voix ſur le mot qui a déja été dit, & que l'on répéte pour donner plus de force ou plus de grace au diſcours:

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme. . . . . .

Grippeminaud leur dit: Mes enfans approchez,
Approchez, je ſuis ſourd. . . . . .

La Gradation, en fortifiant le ton par degrés:

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.

La Disjonction, en faiſant ſentir par un plus long repos aux virgules, que les particules ſont ôtées:

Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;

On m'élit Roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont ſur ma tête pleuvant:
Quelqu'accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je ſuis Gros-Jean comme devant.

Veut-on un autre exemple?

Mais à quoi ſert Bacchus? qu'à cauſer des querelles,
Affoiblir les plus ſains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de triſtes chemins.

Voilà pour ce qui concerne les figures de mots. Viennent enſuite les figures de penſées, qu'on exprime auſſi différemment:

1°. L'Apoſtrophe, en élevant tout d'un coup la voix avec une eſpèce de tranſport plus ou moins ſenſible, ſuivant que l'occaſion l'exige:

Deux Coqs vivoient en paix: une Poule ſurvint,
Et voilà la guerre allumée:
Amour, tu perdis Troyes! . . . . . .

Un ſot par une puce eut l'épaule mordue;
Dans les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printems revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

2°. L'interrogation, en mettant de la vivacité dans le ton:

Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment?

C'est l'Homme riche qui parle ainsi au Savant, dans la Fable intitulée : *l'Avantage de la science.* Ce que dit la Mouche à la Fourmi doit être récité de même ;

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur ou d'une Belle ?

3°. La Métaphore, en appuyant sur les expressions figurées, afin d'en faire sur-tout remarquer la hardiesse :

Le luxe & la folie enflèrent son trésor.
. . . . . La Parque & ses ciseaux
Avec peine y mordoient . . . . . .

Quel tour pour exprimer un Sanglier dur à tuer !

4°. Les Descriptions, en variant le ton à chaque trait qui forme le tableau, à mesure qu'ils enchérissent les uns sur les autres, comme dans cette peinture du Héron :

Un Héron au long bec, emmanché d'un long cou,
Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où.

Dans celle des petits du Hibou :

De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Et dans celle du Payſan du Danube :

Son menton nourrissoit une barbe touffue :
Toute sa personne velue

Repréſentoit un Ours, mais un Ours mal-léché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſes lévres, *&c.*

Ou ſi l'on veut des peintures plus gracieuſes :

La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas ;
Encore aſſure-t-on, ſi l'hiſtoire en eſt crue,
Qu'en un de ſes ſupports le tems l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans,
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure du tems.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérès.

C'eſt au goût à faire valoir en récitant, tout ce qu'il y a de piquant dans ces morceaux achevés.

5°. La Correction s'exprime en donnant à la voix cette inflexion qu'on remarque dans le ton d'un homme qui ſe reprend :

Depuis qu'il eſt des loix, l'homme pour ſes péchés,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ! Les trois quarts, & bien ſouvent le tout.

6°. L'Antithèſe, en eſſayant de mettre entre les tons la même oppoſition qui ſe trouve entre les objets que cette figure fait contraſter :

On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt.

Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe:

. . . . . .

Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.

7o. L'Anté-occupation, en diſtinguant par le ton les objections ou les demandes des perſonnes qui ſont ſuppoſées attaquer ou interroger l'Auteur, d'avec les réponſes qu'il leur fait:

Vraiment, me diront les Critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiques;
Et d'un ſtyle plus haut? En voici: Les Troyens, *&c.*

Un Intendant? Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble....

Qui déſignai-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſecourable?
Un Moine? Non, mais un Dervis:
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

Et ainſi des autres figures, qui pour être ſenties vivement, demandent dans le ton différentes nuances plus ou moins marquées, ſuivant l'énergie du tour.

III. Faire appercevoir le paſſage du récit à l'action, ou des diſcours des animaux aux réflexions du Poëte. Exemple: les Canards diſent à la Tortue:

Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; & vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez :
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulyſſe en cette affaire :

On conçoit bien que pour rendre cette dernière réflexion, il eſt néceſſaire de changer de ton, & de prendre celui d'un homme qui s'égaye du propos groteſque qu'il ſuppoſe avoir été tenu par les Canards.

IV. Diſtinguer encore par la variation des tons, les queſtions & les réponſes des divers Interlocuteurs qui ſe trouvent dans une même Fable :

Que faiſiez-vous au tems chaud ?

Dit la Fourmi à la Cigale :

Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez ? J'en ſuis fort aiſe :
Eh bien, danſez maintenant.

Et quand le Maître du champ où l'Alouette a fait ſon nid, dit à ſon fils d'aller chez ſes parens les prier de venir l'aider :

L'épouvante eſt au nid plus forte que jamais :
Il a dit ſes parens ; mère, c'eſt à cette heure . . .
Non, mes enfans, dormez en paix ;
Ne bougeons de notre demeure.

V. Enfin varier les inflexions de la voix, ſuivant

que les expreſſions l'exigent. Elles ſont tantôt hardies :

Le tems qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Echancré, ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.

Sur ces arbres que vous mutilez, diſoit le Philoſophe Scythe,

Laiſſez agir la faulx du tems :
Ils iront aſſez-tôt border le noir rivage.

Tantôt ſublimes, comme dans ces vers, en parlant de l'Aſtrologie judiciaire : Dieu, dit la Fontaine,

Auroit-il imprimé ſur le front des étoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ſes voiles ?

Et dans celui-ci, au ſujet de la Mort :

Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.

Les vers ſuivans, quoiqu'ils appartiennent à l'Apologue, ſont encore du même ton :

Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des Dieux ?
C'eſt le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur. . . . .

Les jours donnés aux Dieux ne ſont jamais perdus. . . . . .

Apprendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
Qu'impoſe à tous mortels la Majeſté ſuprême. . . . . .

Il connoît l'univers & ne ſe connoît pas.

Tantôt les expreſſions ſont riches. *Le Sage regarde à ſes pieds les Favoris des Rois ;*

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Tantôt elles ſont brillantes :

L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés....

Sur les aîles du tems la triſteſſe s'envole ;
Le tems ramène les plaiſirs....

L'Apothéoſe à la voûte eût paru :
Là tout l'Olympe en pompe eût été vu,
Plaçant Iris ſous un dais de lumière.

Tantôt elles ſont naïves :

Un Liévre en ſon gîte ſongeoit :
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſonge ?

Il devint gros & gras : Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens....

Deux Rats cherchoient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.
Le dîner ſuffiſoit à gens de cette eſpèce :
Il n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.

Et quand Garo aſſure que *c'eſt dommage qu'il ne ſoit point entré au conſeil de celui que prêche ſon Curé :*

A quoi ſongeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là :
Eh ! parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà.

Tantôt elles ſont fines :

Au fond du temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſouris, ſes appas ;
Son art de plaire & de n'y penſer pas.

Et ailleurs :

Certaine fille un peu trop fière
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bienfait & beau, d'agréable manière ;
Point froid & point jaloux : notez ces deux point-ci.

Enfin elles ſont gracieuſes : par exemple, en parlant de deux Amans qui s'embarquent avec l'eſpoir d'être bientôt unis :

Ils commettent aux flots cette douce eſpérance :
Zéphire les ſuivoit . . . . . .

En peignant la déſolation que la peſte cauſoit parmi les animaux :

Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourterelles ſe fuyoient :
Plus d'amour ; partant plus de joye.

Et dans un autre endroit, au ſujet de la louange :

Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles :
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flatteur.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Ce nectar que l'on ſert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la louange. . . . . .

Et encore ailleurs, en parlant de la mort du Sage :

Rien ne trouble ſa fin ; c'eſt le ſoir d'un beau jour.

Il y a certains vers iſolés qui demandent un goût exquis pour être dits du ton qu'il faut : tels ſont ceux-ci que je cite au hazard, & que je tire de la Fable intitulée *la Cour du Lion :*

Ce Monſeigneur du Lion-là
Fut parent de Caligula.

Telle eſt auſſi cette réflexion de Garo, dans celle *du Gland & de la Citrouille*, dont on a déja vu quelques vers :

On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.

Telle eſt celle-ci de la Fontaine lui-même, Fable *du Faucon & du Chapon :*

Une traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle ;
Ne vous preſſez donc nullement :
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en,
Que le Chien de Jean de Nivelle.

Et encore, lorſque dans celle *des deux Amis*, après avoir dit :

Deux vrais Amis vivoient au Monopotapa :
L'un ne poſſédoit rien qui n'appartînt à l'autre ;

Il ajoute :

Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Voilà les traits qui diſtinguent la Fontaine de tous les Fabuliſtes du monde. Voilà en quoi il excelle ſingulièrement. Ce ton naïf a été le déſeſpoir de tous ceux qui, après lui, ont travaillé dans le même genre. Il n'a été ſaiſi par aucun d'eux. C'eſt peut-être ce qui fait que, quoiqu'ils ayent d'ailleurs beaucoup de mérite, on en a peu vu qui ayent réuſſi. A Dieu ne plaiſe, qu'on m'accuſe de donner tacitement à mes Fables ce que je refuſe aux leurs. Ce ſeroit une ſurpriſe de l'amour-propre, que le ſuccès de cette nouvelle édition pourroit me forcer de déſavouer. Si le ſort des autres a ſurpaſſé mes eſpérances, je le dois aux bontés du Public, qui peut-être m'a ſu gré des efforts que j'ai faits pour conſerver à l'Apologue un de ſes plus beaux priviléges, celui de ſervir auſſi avantageuſement à l'inſtruction des perſonnes avancées en âge, en raiſon & en ſcience, qu'à l'éducation des jeunes gens.

F I N.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES

Contenues dans ce premier Volume.

ÉPITRE *à Mgr. le Duc de la Vrilliere*, page iij
AVANT-PROPOS, v
AVERTISSEMENT ſur l'Édition de 1760, & les ſuivantes, xxiij
Épître à l'Académie Françoiſe. xxxj
Épître à ma Mère. 137

FABLES.

A.

L'ABRICOTIER, *page* 27
* L'Aigle & l'Hirondelle, 269
L'Ane gourmand, 146
L'Ane Hermite, 196
L'Ane Miniſtre, 242
L'Ane & ſon Maître, 57
L'Ane rêvant, 179
L'Ane & le Roſſignol, 38
Les deux Anes, 75
L'Anon Petit-Maître 15
* L'Araignée & les Mouches, 14
L'Araignée & le Ver-à-ſoie, 183
* L'Autour & les Moineaux, 121

B.

* BERNARD-L'HERMITE & le Limaçon, 188

Le Billet d'Enterrement & le Billet de Mariage, 17
* Le Bouc, l'Ane, le Renard & le Taureau, 82
* Les Bouteilles de Savon & la Phiole, 118
Le Brochet, 240

C

Le Cabriolet, 199
* Le Chardon, 20
Le Chardonneret, 49
* Les deux Charlatans, 222
* Le Chat, 191
Le Chat & la Chatte, 258
Le Chat & le Coq d'un Clocher, 96
*La Chatte & ſon Petit, 160
Le Chat, le Singe & le Perroquet, 237
Le Chat & la Souris, 126
* Les deux Chattes & leurs Petits, 39
Les deux vieilles Chattes, 225
* Le Chêne & le Hibou, 194
Le Chien d'un Poëte & la Chatte d'un Abbé, 55
Les deux Chiens & le Chat, 69
* Le Chymiſte & les Fruits, 23
Cloë & Fanfan, 25
La Colère du Lion, 44
La Colombe & le Nid de Pinçon, 101
Les deux Commères, 114
* Les Crimes & le Châtiment, imitée de l'Allemand, 89

D.

Le danger d'être belle, 215
Le Dindon & le Coq, 193
Le Dogue & ſa Chaîne, 61

E.

* L'Écrevisse & le Crabe, 245
L'Écureuil, la Chatte & le Chien, 278
* L'Éléphant & ſon Conducteur, 270
L'Enfant & les Fourmis, 257
L'Enfant & le Ver-à-ſoie, 80
L'Éphémère & le Frêlon, 83
Premier Épilogue, 133
Second Épilogue, 281

F

Fanfan & Colas, page 3
La Fauvette, 93
Les Fleurs, 107
La Force du Sang, 249
Les Forçats, 244
Les Fourmis, 31
Les Fous, 220
* Les deux Frères, 260
* Les Furies, imitée de l'Allemand, 51

G.

* La Grive & le Faisan, 273
La Guenon, 105
La Guêpe & le Chou, 86
* La Guerre des Coqs, 73

H.

Le Hibou & le Roſſignol, 251
* Les deux Hiboux, le Canard & l'Oie, 207
Les deux Hiboux & le Pélican, 111
L'Hirondelle & l'un de ſes Petits, 22
L'Homme infirme, 117

J.

Le Jeu d'Échecs, 6
Le Jeu de Palet, 30
L'Injuſtice envers les Dieux, 162
Les deux Joueurs, 71
* Le Jugement de Minos, 177

L.

Le Laboureur & la Terre, 163
Les Lapins, 127
Le Laurier & l'Olivier, 130
La Linotte, 190
* La Linotte & ſon Nid, imitée de l'Allemand, 164
Le Lion & les Animaux, 200
* Le Lion & le Chameau, 275
Le Lion de la Foire, 129
Le Lion & le Liévre, 90
* Le Lion & le Taureau, 155
Le Lion & le Tigre, 264
Le Lion, le Tigre, le Cheval & l'Ane, 229

Le Livre de la Raiſon, page 106
Le Loup, 171

M.

La Main droite & la Main gauche, 187
* Les Marionnettes, 166
* Les deux Maſques, 92
La Mère & la Mort, 60
Le Merle, 76
Le Miroir, 180
Les Mites, 42
Le Moineau, le Corbeau & le Pinçon, 197
Le Moineau-franc, 157
Le Moineau-franc & le Pinçon, 224
Le Moineau, le Limaçon, le Lys & la Fourmi, 235
Les deux Moineaux, 18
Les deux Moineaux & le Chat, 182
* La Morue & le Brochet, 205
La Mouche & le pauvre Homme, 54
* Le Moucheron & les trois Dogues, 109
Le Mouton, 87
* Le Mouton & la Bergère, 41
* Le Mouton & la Biche, 216

N.

* Les Nains iſſus des Géans, 124

O.

L'Œillet & la Roſe, 238
Les deux Œillets, 62
Les Oiſeaux, 213
L'Or, 7
L'Ours & le Chien, 167
L'Ours & le Lion, 103
L'Ours en guerre avec le Lion, 234
L'Ours & le Rat, ou l'Ours Philoſophe, 66
L'Ours, le Renard, l'Ane & le Liévre, 261
* Les Ours & les Chiens, 95

P.

Le Paon & le Dindon, 173
Le Papillon & l'Œillet, 119
* Le Papillon & le Flambeau, 59
Le Parterre & le Potager, 170
Le Patriarche, 36
La Perdrix & ſes Petits, 252

Le Perroquet & la Pie, pag. 8
Le Peuple, 180
Les deux Pigeons, 115
La Pluye & le beau Tems, 144
Polichinel, 254
* Le Pongo & les Sapajous, 47
La Poule, 157
La Poule & les petits Canards, 16
La Poule & le Poulet, 84
La Poule & les Pouſſins, ou l'Œil de Mère, 140
Les deux Poules & le Mouton, 79
* Le Pyrrhonien & le Ver ardent, 98
Prologues, à la tête de chaque Livre.

R.

Le Radoteur, 149
* Les Rats, 63
* Les deux Rats, 28
Le Renard, 218
Le Renard & ſes Enfans, 19
Le Renard mendiant, 10
Le Renard Peintre, 132
Les Renards, 255
* Les Rêves, 147
Le Riche, le Noble & le Sage, 218
Les deux Riches, 232
Le Rocher, 13
La Roſe, 127
La Roſe & le Bouton, 204
La Roſe & Flore, 142

S.

Le Sage, 46
Le Serin mis en cage, 153
* Le Serpent & le Limaçon, 210
La Servante, 266
Le Singe, 231
Le Singe, le Renard & l'Ane, 156
Les deux Singes & le Renard, 267
* Socrate s'entretenant avec ſes Diſciples, 152
La Souris & le vieux Rat, 52

T.

Le Tremblement de terre arrivé chez les Fourmis, 122

V.

Les Vents, page 185
La Veuve, 272
Les Vœux, 72
La Volière & le Serin, 202

Z.

Zephire, le Papillon & la Rose. 263

Imitations de quelques-unes des Fables, par le P. Desbillons.

A.

Acanthis & Pueri, 288
La Fauvette.
Aranea & Bombyx, 292
L'Araignée & le Ver-à-soie.
Asellus junior, 285
L'Anon Petit-Maître.
Asinus somnians, 291
L'Ane rêvant.

C.

Culex in casâ, tum in aulâ, 287
La Mouche & le pauvre Homme.

G.

Gallina & Philosophus, 296
La Poule & les Poussins.

H.

Hirundo & ejus Filia, 286
L'Hirondelle & l'un de ses Petits.

L.

Latrunculorum Ludus, 285
Le Jeu d'Échecs.

P.

Philomela & Aves aliæ, 295
La Volière & le Serin.

R.

Rationis Liber, 289
Le Livre de la Raison.
Rusticus & Venti, 293
Les Vents.
Discours sur la manière de lire les Fables, 295

Fin de la Table du Tome Premier.

Dessiné par C.N. Cochin.
Gravé à Beauforte par Aug. de St. Aubin
Et terminé par J.J. Le Veau 1776.

FABLES
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. L'ABBÉ AUBERT,

Lecteur & Profeſſeur Royal en Littérature Françoiſe.

NOUVELLE ÉDITION,

Contenant, entr'autres, *le Poëme de Pſiché*, avec des augmentations conſidérables, & *le Diſcours de l'Auteur pour l'ouverture de ſes Leçons au Collége Royal.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE,
Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

EXPLICATION DU FRONTISPICE

DU TOME SECOND.

L'AMOUR, après l'accident arrivé à Pſiché pour avoir eu la curioſité d'ouvrir la boëte qu'elle a été chercher aux enfers, implore avec elle la clémence de Vénus, qui, touchée de compaſſion, permet que Jupiter lui rende ſa beauté.

PRÉFACE.

VOICI un Ouvrage d'un genre aſſez neuf, ſi je ne me trompe, pour qu'on me pardonne d'entrer dans quelques détails ſur ce qui m'a déterminé à l'entreprendre, ſur les difficultés que j'ai éprouvées en le compoſant, ſur le ton que j'ai cru devoir adopter par préférence à celui dont la Fontaine a fait choix, ſur la conduite qu'il m'a fallu tenir envers cet agréable modéle, afin d'eſſuyer de la part de ſes juſtes admirateurs le moins de reproches qu'il étoit poſſible, relativement à ce que je lui ai pris & à ce que je lui ai laiſſé.

Nourri de la lecture de cet Écrivain original, dont j'ai toujours fait mes plus chères délices, attentif à ſaiſir dans ſes moindres ouvrages tout ce qui tend à caractériſer ſon génie, occupé ſans ceſſe à méditer ſes penſées & ſes tours, pour m'aſſurer de la manière dont il s'affectoit des objets avant que de les peindre, j'oſe me perſuader que la ſource des beautés qui lui ſont propres, m'eſt à peu-près connue. C'eſt cette étude particulière que j'en ai faite, qui m'a engagé à travailler dans le même genre que lui, & qui m'a inſenſiblement conduit à tenter à ſon égard les efforts dont je vais rendre compte.

Son Roman des Amours de Pſiché, qui au rapport

de Moréri, fut *une production de ſa jeuneſſe*, & où l'on convient généralement qu'il s'eſt abandonné à toute ſa négligence, paſſe, malgré le grand nombre de défauts qu'il ſe reprochoit lui-même d'y avoir laiſſé, pour un des plus agréables morceaux que nous ayons dans notre langue; &, ſans quelques libertés qu'il s'y eſt permiſes, je regretterois qu'on ne l'ait pas imprimé à la ſuite de ſes Fables, au lieu de le joindre à quatre volumes d'Œuvres diverſes qu'on ne lit guères, & qui, pour la plûpart, ne méritoient pas de voir le jour. Le nom que la Fontaine donne lui-même à ce Roman ſemble juſtifier mes regrets. » On ne s'ima-» ginera jamais, dit-il, qu'une FABLE contée en proſe » m'ait tant emporté de loiſir ». Les Aventures de Pſiché ſont donc, à proprement parler, une Fable. On y trouve *du ſolide auſſi bien que de l'agréable.* La morale en eſt auſſi bonne, auſſi ſenſible, & auſſi naturellement amenée, que dans l'Apologue le plus ingénieux & le mieux fait. C'eſt ſous ce point de vue que j'ai enviſagé ce Roman. Je l'ai regardé comme une Fable qui pouvoit être miſe à côté des plus belles de la Fontaine. J'ai ſenti combien cette Fable auroit gagné entre ſes mains s'il ne ſe fût pas contenté d'y ſemer quelques vers, la plûpart fort négligés, & s'il l'eût verſifiée en entier, comme toutes celles qu'il a empruntées d'Ésope, de Phédre, de Pilpai & de pluſieurs autres Fabuliſtes. J'ai cru enfin qu'après m'être long-tems exercé dans ce genre, on ne trouveroit pas mauvais que j'eſſayaſſe de revêtir des charmes de la Poëſie une fiction qui y tient de ſi près.

Cette entrepriſe n'étoit pas auſſi facile qu'on pourroit le penſer; & je n'ai ſenti tout le poids du fardeau que je m'étois impoſé, que quand j'ai eu fait

les premiers pas. J'ai même été tenté pluſieurs fois de l'abandonner ; & ce n'a été réellement qu'à force de courage, que je ſuis venu à bout de le porter juſqu'au terme marqué. Il m'a fallu à cet effet employer toutes ſortes de moyens pour le rendre plus léger. Ai-je réuſſi dans le choix de ces moyens ? C'eſt ce que le jugement du Public m'apprendra. Si la Fontaine a craint ce jugement ; s'il dit au commencement de ſa préface, *qu'il a trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage, qu'en aucun autre qui ſoit ſorti de ſa plume ;* je dois, à plus forte raiſon, redouter l'examen qu'on fera de mon travail, puiſque j'ai oſé mettre en vers ce qui lui a tant coûté de peine à rendre en proſe. Écoutons parler cet Auteur. » Pour le principal but, qui eſt la conduite, j'avois » mon guide ; il m'étoit impoſſible de m'égarer. Apu- » lée me fourniſſoit la matière ; il ne reſtoit que la » forme ». Cela eſt vrai : mais ce guide avec lequel il ne pouvoit s'égarer, la Fontaine prétendoit-il l'avoir ſuivi bien fidélement ? Il n'y a guères d'apparence, puiſqu'il dit ailleurs : » Il faut conſidérer mon ouvrage » ſans relation à ce qu'a fait Apulée ; & ce qu'a fait » Apulée ſans relation à mon livre, & là-deſſus s'a- » bandonner à ſon goût ». Certain de ſa ſupériorité, la Fontaine pouvoit parler ainſi. Mais moi qui n'ai ambitionné juſqu'à préſent que l'honneur de marcher après lui, ſerois-je bien reçu aujourd'hui à faire la même déclaration ? Et ſi je m'aviſois de dire qu'il faut conſidérer mon Poëme ſans relation à ſon Roman, & ſon Roman ſans relation à mon Poëme, n'armerois-je pas auſſi-tôt tous les Critiques contre moi ? Que ſeroit-ce, ſi j'avois la hardieſſe d'ajouter qu'à peine ai-je jugé à propos de conſerver une ſeule

des inventions un peu conſidérables dont la Fontaine a tâché d'enrichir celles d'Apulée ? Il me faudroit alors, pour me ſauver, recourir à ſon aveu même. » Ce que j'ai pris de mon Auteur, dit-il, eſt la » conduite & la fable ; & *c'eſt en effet le principal*, » *le plus ingénieux & le meilleur de beaucoup* ». Que ce fût par excès de modeſtie, que la Fontaine s'exprimât de la ſorte, c'eſt ce dont je me garderai bien de convenir. Je ne crois pas cependant que, s'il eût entrepris de faire des Amours de Pſiché un Poëme au lieu d'un Roman, il eût conſervé bien religieuſement toutes les inventions d'Apulée, quoiqu'il les regardât comme *les principales & les meilleures*. On verra par la ſuite ſur quoi ce doute eſt fondé. En attendant, on peut juger par ce que je viens de dire, de l'embarras où m'a jetté la néceſſité d'abandonner quelquefois mes deux originaux, & la crainte qu'on ne me reprochât de m'en trop écarter. Il eſt vrai que je ne me ſuis réellement attaché qu'à celui qui mérite davantage mon reſpect, & d'après lequel j'ai compté être jugé avec le plus de rigueur : c'eſt-à-dire que je n'ai lu l'hiſtoire de Pſiché que dans la Fontaine. Je n'ai pas ſeulement ouvert Apulée ; & je ne ſais que je me ſuis écarté de lui, que par le dénombrement exact que ſon illuſtre imitateur a fait des *Épiſodes* & des *enrichiſſemens* qu'il a ajoutés à ſa Fable. Comme, outre la plûpart de ces Épiſodes & de ces enrichiſſemens, j'ai encore ſacrifié beaucoup de choſes, il y a certainement toute apparence qu'Apulée ſe trouve également mutilé dans mon Poëme.

En voilà aſſez pour faire ſentir à mes Lecteurs combien la contexture de ce Poëme a dû me coûter de ſoins & de peine, par l'appréhenſion qu'on ne

me trouvât exceſſivement téméraire, chaque fois que j'oſerois prendre le parti d'abandonner mes guides. Quant au fruit que j'ai prétendu qui en réſulteroit pour l'amuſement du Public, peut-être eſſaierois-je vainement d'expliquer ici ſur quoi j'ai fondé à cet égard mes eſpérances, & ferois-je bien de m'en tenir à cette réflexion de la Fontaine : » Ce n'eſt pas à force de » raiſonnement qu'on fait entrer le plaiſir dans l'ame » de ceux qui liſent : leur ſentiment me juſtifiera, » quelque téméraire que j'aie été ; ou me rendra » condamnable, quelque raiſon qui me juſtifie. » Mais il faut quelque choſe de plus à des Lecteurs prévenus d'une juſte eſtime pour un Écrivain inimitable, que l'on a oſé cependant imiter ; il faut leur mettre au moins ſous les yeux quelques-uns des motifs pour leſquels on n'a pas étendu cette imitation à tout ce qui pourroit être regardé chez lui comme des beautés.

M. de Voltaire, en parlant de Pſiché, Tragédie-Ballet, à laquelle travaillèrent Corneille & Quinault, dit que « Molière fut chargé du ſujet de la fable le plus » ingénieux & le plus galant, & qui étoit en vogue par » le Roman *beaucoup trop allongé* que la Fontaine ve- » noit d'en donner en 1669 ». Voilà donc un Écrivain très-célèbre, & dont on ne récuſera certainement pas le témoignage, qui a trouvé des longueurs dans ce Roman. Quelles ſont-elles ces longueurs ? Les voici, ſuivant moi ; & je ne crains pas qu'étayé du jugement de M. de Voltaire, je puiſſe être ſoupçonné de les exagérer. D'abord la Fontaine imagine de réunir quatre amis de différens caractères, qui s'en vont à Verſailles voir les nouveaux embelliſſemens qu'y faiſoit faire Louis XIV ; & il prend de-là occaſion de décrire une partie des beautés de ce magnifique ſéjour, & d'anti-

ciper même ſur celles qui y ont été ajoutées depuis. Cette deſcription, quelqu'agréable qu'elle puiſſe paroître à certains égards, eſt un hors-d'œuvre, qui aſſurément ne pouvoit trouver place dans mon Poëme. Que diroit le Lecteur, ſi ayant à l'entretenir des aventures de Pſiché, je l'arrêtois dès le début pour lui réciter ces vers d'Acante (l'un des perſonnages en queſtion) ſur l'Orangerie de Verſailles ?

Sommes-nous, dit-il, en Provence ?
Quel amas d'arbres toujours verds
Triomphe ici de l'inclémence
Des Aquilons & des hivers !

Jaſmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites ſouvenir.

Orangers, arbres que j'adore
Que vos parfums me ſemblent doux !
Eſt-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ?

Vos fruits, aux écorces ſolides
Sont un véritable tréſor,
Et le jardin des Heſpérides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorſque votre automne s'avance
On voit encor votre printems :
L'eſpoir avec la jouiſſance
Logent chez vous en même tems.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je reſpire ;
Toujours un aimable Zéphire
Autour de vous ſe va jouant.
Vous êtes nains ; mais tel arbre géant
Qui déclare au Soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ſes bras.

Ce ſeroit bien pis encore, ſi continuant de m'écarter de mon ſujet, j'entreprenois de décrire, d'après mon Auteur, la grote où ſont les bains d'Apollon, & de peindre à la ſuite de beaucoup d'autres tableaux, ce Dieu aſſis au milieu d'un chœur de Néréïdes qui *toutes ſont des Vénus*,

De qui l'air gracieux
N'entre point dans ſon cœur & s'arrête à ſes yeux.
Il n'aime que Thétis, & Thétis les ſurpaſſe :
Chacune en le ſervant fait office de Grace.
Doris verſe de l'eau ſur la main qu'il lui tend ;
Chloë dans un baſſin reçoit l'eau qu'il répand ;
A lui laver les pieds Mélicerte s'applique ;
Delphire entre ſes bras tient un vaſe à l'antique ;
Climène auprès du Dieu pouſſe en vain des ſoupirs :
Hélas ! c'eſt un tribut qu'elle envoie aux Zéphirs.
Elle rougit par fois, par fois baiſſe la vue,
(Rougit autant que peut rougir une ſtatue :
Ce ſont des mouvemens qu'au défaut du Sculpteur,
Je veux faire paſſer dans l'eſprit du Lecteur.)

Cette ſeconde deſcription contient cent trente-deux vers, dont voici les derniers ;

Mille jets, dont la pluie à l'entour ſe partage;
Mouillent également l'imprudent & le ſage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun eſt égal;
Chacun ſe trouve en butte au liquide cryſtal.
Plus les jets ſont confus, plus leur beauté ſe montre.
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,
Se rompt, ſe précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, diſtiller leurs planchers.
Niches, enfoncemens, rien ne ſert de refuge;
Ma Muſe eſt impuiſſante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.

Ce n'eſt qu'après avoir fui de cette grote pour n'être point mouillés, que les quatre amis vont s'aſſeoir *en un coin*, & que Poliphile *ayant touſſé pour ſe nétoyer la voix*, entame enfin le récit des Amours de Pſiché.

J'ai entièrement ſacrifié ce premier détail; & j'oſe me perſuader qu'on ne le regrettera pas. Mais ce n'eſt-là qu'un des moindres retranchemens que je me ſuis permis de faire à mon modèle. En voici un d'une toute autre conſéquence, parce qu'il tombe ſur le corps même de l'ouvrage, & ſur l'endroit, d'ailleurs, qu'on peut regarder comme le plus intéreſſant. C'eſt lorſque l'Amour, brûlé par l'huile de la lampe, abandonne Pſiché: là finit *ſon bonheur & ſa gloire*, dit Poliphile, dans la bouche duquel la Fontaine met ce récit. Puis ajoutant:

Ce n'eſt pas mon talent d'achever une hiſtoire
Qui ſe termine ainſi;

Acante l'engage à ne pas laiſſer de continuer; & ſur ce qu'il reprend, qu'ils verront ſouffrir une Belle, &

qu'ils pleureront : Hé bien nous pleurerons, repart Acante. Gélaſte qui aime à rire, n'eſt pas de cet avis. Ariſte, lui, veut qu'on l'attendriſſe : il donnera des larmes aux aventures de Pſiché avec le plus grand plaiſir du monde. Il ſoutient que de tous les mouvemens du cœur, celui de la pitié eſt *le plus noble*, *le plus excellent*, *& même le plus agréable*. Grandes exclamations de la part de Gélaſte ; grand dialogue ſur la compaſſion & le rire, ſur la Tragédie & la Comédie ; après quoi reviennent encore les merveilles des jardins de Verſailles, décrites de nouveau dans cent autres vers, parmi leſquels on trouve ceux-ci :

Par ſentiers allignés l'œil va de part & d'autre ;
Tout chemin eſt allée aux royaumes du NÔTRE.
Muſes, n'oublions pas à parler du canal ;
Cherchons des mots choiſis pour peindre ſon cryſtal.
Qu'il ſoit pur, tranſparent, que cette onde argentée
Loge en ſon moite ſein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ſa rive ſans Zéphirs :
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs ſoupirs.
Les Nymphes d'alentour ſouvent dans les nuits ſombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints ; le canal, le rondeau,
Parterres, d'un deſſein agréable & nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés ſe confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !
On ne connoiſſoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du tems de nos ancêtres ;
Tous vergers ſont faits parcs : le ſavoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des ſimples bourgeois,
Comme en jardins des Dieux ils changent ceux des Rois.

Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore !
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore
Les Nymphes des jardins loueront inceſſamment
Celui qui les ſavoit loger ſi richement.

La Fontaine, avant que de retourner à Pſiché, ajoute encore à cette tirade, quelques éloges en proſe tant de Louis XIV que de ſes Miniſtres. Les quatre amis vont enſuite s'aſſeoir ſur le gazon, & Poliphile commence enfin le récit des aventures de ſon héroïne. Il m'a fallu encore ſacrifier, & cette longue diſcuſſion des quatre amis ſur le rire & ſur la pitié, & cette nouvelle deſcription des lieux qu'ils ont choiſis pour leur promenade. Ces deux morceaux auroient paru tout-à-fait déplacés dans mon Poëme; ils en auroient tout-à-fait rallenti l'action.

Venons aux Épiſodes & à quelques-unes des inventions principales, que je n'ai pas cru devoir reſpecter davantage. C'eſt ſur-tout dans cette ſeconde partie de l'hiſtoire de Pſiché, que mes deux modèles ſemblent avoir pris à tâche de les multiplier, pour y jetter plus de merveilleux. Mais qu'eſt-ce en bonne foi que ce merveilleux dont je vais rendre ici un fidele compte, & quel uſage en aurois-je pu faire ?

Pſiché, qui a vu ſon palais diſparoître & l'Amour s'envoler, reſtée ſeule ſur le rocher, s'abandonne au déſeſpoir, ſe jette dans un précipice, & eſt retenue par le Zéphire; elle s'élance enſuite dans un fleuve, au bord duquel ce Dieu la poſe avec ſes habits, & eſt portée à l'autre rive par deux Nymphes qui la ſervoient pendant ſa fortune, & qui l'aident pour la dernière fois à s'habiller. Juſques-là tout va bien : mais voici où commence ce merveilleux, qu'aſſurément un Poëme

où je n'ai pas prétendu imiter le burleſque de Scarron, ne comportoit nullement. Pſiché, à qui l'Amour ſe montre un inſtant, pour lui dire qu'elle n'eſt plus ſon épouſe, qu'il ne la veut pas même pour eſclave, & qu'il la livre à ſa mère, Pſiché ſe détermine à courir le monde, afin de trouver quelque herbe pour la brûlure de ce Dieu; & cependant Vénus apprend ſon aventure. » Et voyez comme les choſes ſe rencontrent, dit » le bon la Fontaine : les Médecins avoient ordonné à » cette Déeſſe de ſe baigner pour des chaleurs qui l'in- » commodoient. Elle prenoit ſon bain dès le point du » jour, puis ſe recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle » ſe baignoit d'ordinaire, à cauſe de la qualité de ſes » eaux refroidiſſantes... Une oie babillarde qui ſavoit » ces choſes, & qui ſe trouvant cachée entre des » glayeuls, avoit vu Pſiché arriver à bord, & avoit en- » tendu enſuite les reproches de ſon mari, ne manqua » pas d'aller dire à Vénus toute l'aventure de point en » point. Vénus ne perd point de tems; elle envoie des » gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener, » morte ou vive, Pſiché ſon eſclave. Il s'en fallut peu » que ces gens ne la rencontraſſent ». Après une demi-heure de chemin, elle arrive à l'habitation d'un vieillard & de deux jeunes Bergères, dont l'hiſtoire forme un Épiſode de l'invention de la Fontaine. Je n'en ai extrait abſolument que ce qu'il me falloit pour faire quitter à Pſiché ſes riches habits, & pour lui en faire prendre de plus ſimples, de plus conformes à ſa ſituation. On verra dans les notes, les événemens ſur leſquels eſt fondée cette hiſtoire, & on jugera s'ils étoient de nature à être employés dans mon Poëme, ainſi que tout ce qui ſe paſſe entre Pſiché & ces trois perſonnes.

Elle ſe remet en chemin, dans la réſolution d'aller

trouver ſes ſœurs. » Les gens qu'avoit envoyés Vénus » pour ſe ſaiſir d'elle, ayant rendu à leur Reine un » fort mauvais compte de leur recherche, cette Déeſſe » ne trouva point d'autre expédient que de faire trom- » petter ſa rivale. Le Crieur des Dieux eſt Mercure ; » c'eſt un de ſes cent métiers. Vénus le prit dans ſa » belle humeur ; & après s'être laiſſé dérober deux ou » trois baiſers & une paire de pendans d'oreilles, elle » fit marché avec lui, moyennant lequel il ſe chargea » de crier Pſiché par tous les carrefours de l'univers, » & d'y faire planter des poteaux où ce placard ſeroit » affiché :

» De par la Reine de Cithère,
» Soit dans l'un & l'autre hémiſphère
» Tous humains dûment avertis,
» Quelle a perdu certaine eſclave blonde,
» Se diſant femme de ſon fils,
» Et qui court à préſent le monde.
» Quiconque enſeignera ſa retraite à Vénus,
» (Comme c'eſt choſe qui la touche)
» Aura trois baiſers de ſa bouche ;
» Qui la lui livrera, quelque choſe de plus. »

Pſiché rencontra un de ces poteaux. Ses ſœurs par le moyen des placards ſavoient ce qui lui étoit arrivé. Elle les va trouver tour-à-tour, & en eſt indignement traitée. Elle fuit de leur royaume, & recommence ſes courſes : mais cette fois-ci c'eſt pour chercher l'Amour. En général il n'y a guères de ſuite dans le voyage que la Fontaine lui fait faire. Il la conduit dans une chapelle de Cérès, à qui elle demande ſa protection contre Vénus. Elle en eſt mal reçue. » Pourquoi

» rompre en faveur d'une mortelle, avec une Déeſſe » de ſes amies ? Vénus ne lui en avoit donné aucun » ſujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de ſa con- » duite, c'étoit une bonne femme, qui lui avoit obli- » gation, à la vérité, ainſi qu'à Bacchus ; mais elle » le ſavoit bien reconnoître & le publioit par-tout ».

Notre héroïne, chaſſée de la chapelle de Cérès, a recours à Junon. Elle la rencontre en chemin, lui chante une hymne & eſt éconduite encore une fois, & même un peu plus durement que la première. » Outre les conſidérations de Cérès, Junon ajouta » qu'il falloit punir ces mortelles à qui les Dieux font » l'amour, & obliger leurs galans à demeurer au logis. » Que venoient-ils faire parmi les hommes, comme » s'il n'y avoit pas dans le Ciel aſſez de beautés pour » eux ? Non qu'elle en parlât pour ſon intérêt, ſe ſou- » ciant peu de ces choſes, & ne craignant du côté des » charmes qui que ce fût ».

De Junon Pſiché paſſe à Diane. Elle trouve un temple où cette Déeſſe rendoit des oracles : une Prê- treſſe lui apporte celui-ci : *Ceſſe d'être errante ; ce que tu cherches a des aîles : quand tu ſauras comme lui mar- cher dans les airs, tu ſeras heureuſe.* » Pſiché ſe tour- » menta fort pour tirer quelque ſens de ces paroles, » & n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me » preſcrive ce qu'il voudra, il faut mourir ou trouver » l'Amour ; nous ne le ſaurions trouver, il faut donc » mourir : allons nous livrer à notre ennemie, c'en » eſt le moyen ».

Elle s'arrête à ce deſſein, & s'informe du plus prochain temple de Cythérée. On lui en indique un, portant pour inſcription, *à la Déeſſe des Graces.* La Fontaine fait une longue hiſtoire de l'origine de ce

temple : c'eſt encore un Épiſode de ſa façon ; dont je n'ai fait aucun uſage, non plus que de toutes ces ſtations de Pſiché, qui jettent beaucoup de langueur dans le récit.

Suivent les bizarres peines que Vénus impoſe à cette infortunée rivale. Je n'en ai conſervé qu'une ; & j'en ai imaginé une autre qui dans cette nouvelle édition, remplace toutes celles qu'on va lire. Vénus envoie Pſiché à la fontaine de Jouvence, pour lui en apporter *une cruchée d'eau.* Un dragon la gardoit. *Une des Servantes de Vénus, aux gages de Cupidon*, & qui trahiſſoit ſa maîtreſſe, indique à cette Belle le moyen d'endormir ce monſtre. Pſiché lui chante ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je ſuis meſſagère des Dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune ſerpente,
Et qui change au ſoleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie ;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille & qui te plaiſe ?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux ſont flambans comme braiſe.
Tu te peux rajeunir ſans dépouiller ta peau ;
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir permets que l'on y puiſe ;
Quelque tribut qu'il faille, il te ſera porté.
J'en ſais qui pour avoir cette commodité
Donneront juſqu'à leur chemiſe.

Pſiché

Pſiché lui chanta beaucoup d'autres choſes. Le dragon l'écouta d'abord avec plaiſir ; *à la fin il commença à bâiller, & puis s'endormit.* Pſiché prend vîte l'occaſion, emplit ſa cruche, & s'en retourne triomphante.

Vénus courroucée, imagine une autre pénitence plus difficile. Elle l'envoie querir de la laine des moutons du ſoleil : il falloit paſſer une rivière extrêmement large & profonde ; il n'y avoit ni pont, ni bateau, ni gondole ſur cette rivière. La Suivante, qui étoit d'intelligence avec l'Amour, profite d'un moment où Vénus recevoit des viſites par rapport à la maladie de ce Dieu, *qui ne bougeoit du lit ;* elle prend un cigne que les Amours ont dreſſé à ſervir de gondole, & traverſe par ce moyen la rivière avec Pſiché. Deux jeunes Faunes gardoient les moutons ; ils commençoient déja à courir après les Nymphes. *Je paſſerai la première, & je les amuſerai*, dit l'officieuſe Suivante. » Au pis » aller, j'en ſerai quitte pour deux baiſers : vous paſſe» rez cependant ». Mais comment approcherai-je des moutons, repart Pſiché ? » Vous prendrez de leur » laine parmi les ronces ; ils y en laiſſent aſſez quand » elle eſt mûre & qu'elle commence à tomber : tout ce » canton-là en eſt plein ». Pendant qu'elles exécutent cette entrepriſe ainſi concertée, les Déeſſes qui ſont venues rendre viſite à Cythérée, veulent être médiatrices entre elle & l'Amour, mais inutilement ; & elles ſe ſéparent en ſe querellant. Au retour de Pſiché, Vénus lui demande comment elle a fait pour traverſer la rivière. Pſiché répond qu'il n'en a pas été beſoin, & que le vent a envoyé des floccons de laine de ſon côté. Vénus en croit ce qu'elle veut.

La nuit ſuivante *elle s'aviſe d'un commandement*

qu'elle croyoit hors de toute poſſibilité. Elle fait venir Pſiché, lui ordonne de la ſuivre, & la mène dans la baſſe-cour du château. » Là, ſous une eſpèce de halle, » étoient entaſſés pêle-mêle quatre différentes ſortes de » grains, leſquels on avoit donné à la Déeſſe pour la » nourriture de ſes pigeons. Ce n'étoit pas proprement » un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la lar- » geur du magaſin, & touchoit le faîte. Cythérée dit » à Pſiché, je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons » que de mil ou de froment pur; c'eſt pourquoi ſépare » ces quatre ſortes de grains. Fais-en quatre tas aux » quatre coins du monceau, un tas de chaque eſpèce. » Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de » plaiſir: je reviendrai ſur le ſoir. Si à mon retour je » ne trouve la tâche faite, & qu'il y ait ſeulement un » grain de mêlé, je t'abandonnerai aux Miniſtres de ma » vengeance ». Cette Déeſſe eſt encore trompée dans ſon eſpérance. L'Amour, pour tirer Pſiché de peine, envoie avertir une Fée qui, *par ſes ſuffumigations, par ſes cercles, par ſes paroles*, contraint tout ce qu'il y a de fourmis au monde, d'accourir à l'entour du tas. » Il y eut telle fourmi qui ce jour-là fit quatre mille » lieues ».

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thétis & l'Océan encore.
L'Indien dégarnit toutes ſes régions.
Le Garamante envoie auſſi ſes légions.
Il en part du Couchant des nations entières.
Le Nord, ni le Midi, n'ont plus de fourmillières.
Il ſemble qu'on en ait épuiſé l'univers.
Les chemins en ſont noirs, les champs en ſont couverts.

Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuſes.
Il n'eſt arbre mangé, qui, ſous ſes voûtes creuſes,
Souffre que de ce peuple il reſte un ſeul eſſain.
Tout déloge & la terre en tire de ſon ſein.
L'Éthiopique Gent arrive & ſe partage.
On crée à chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil ſur ſa bande ; aucun n'oſe faillir.
On entend un bruit ſourd ; le mont ſemble bouillir.
Déja ſon tour décroît ; ſa hauteur diminue.
A la ſoudaineté l'ordre auſſi contribue.
Chacun a ſon emploi parmi les travailleurs :
L'un ſépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau diſparoît ainſi que par machine.
Quatre tas différens réparent ſa ruine ;
De bled, riche préſent qu'à l'homme ont fait les cieux ;
De mil, pour les pigeons manger délicieux ;
De ſeigle au goût aigret ; d'orge rafraîchiſſante,
Qui donne aux gens du Nord la cervoiſe engraiſſante.
Telles l'on démolit les maiſons quelquefois :
La pierre eſt miſe à part ; à part ſe met le bois :
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En ſon être premier retourne l'aſſemblage.
Là ſont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornemens qui ſe ſont conſervés.

Vénus à ſon retour, trouve l'ouvrage fait, & entre en une furieuſe colère contre Pſiché. C'eſt alors qu'elle l'envoie aux royaumes ſombres chercher le fard de Proſerpine. La deſcription des enfers & tout ce qui arrive à Pſiché pendant ſon voyage, ſont des inventions que la Fontaine revendique. J'y en ai ſubſtitué d'autres dans cette édition ; & c'eſt leur étendue qui

m'a fait porter mon Poëme à dix Chants, au lieu de huit auxquels il étoit d'abord réduit. On va voir ſi celles de la Fontaine étoient plus ſuſceptibles que les précédentes d'entrer dans un Ouvrage, que je n'ai pas eu deſſein comme lui, de remplir *d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuſer des enfans.*

Pſiché part pour exécuter ce nouvel ordre. Elle va trouver la Fée que ſon mari avoit fait venir. Celle-ci lui dit : » Vous voyez d'ici une vieille tour, allez-y tout » droit, & entrez dedans ; vous y apprendrez ce qu'il » vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui » bouchent la porte : elles ſe détourneront d'elles-» mêmes. Pſiché remercie la Fée & s'en va au vieux » bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla : Bon » jour, Pſiché, lui dit-elle, que votre voyage vous ſoit » heureux ! Ce m'eſt un très-grand honneur de vous » recevoir en mes murs : jamais rien de ſi charmant n'y » étoit entré. Je ſais le ſujet qui vous amène. Pluſieurs » chemins conduiſent aux enfers ; n'en prenez aucun » de ceux qu'on prend d'ordinaire. Deſcendez dans » cette cave que vous voyez, & garniſſez-vous aupa-» ravant de ce qui eſt à vos pieds : ce panier à anſe » vous aidera à le porter. Pſiché baiſſa auſſi-tôt la vue, » & comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit » à terre une lampe, ſix boules de cire, un gros paquet » de ficelle, un panier avec deux deniers ». Toutes ces choſes vous ſont néceſſaires, pourſuivit la tour ; les deux deniers pour payer Caron en allant & en revenant, la ficelle pour démêler en revenant les détours du chemin des enfers, les ſix boules de cire pour *empâter* les trois gueules de Cerbère, en lui en jettant une d'abord dans chaque gueule, & autant au retour : ces

trois boules auront auſſi la force de l'endormir. La Fée ajoute à ces inſtructions un conſeil important ſur l'uſage de la ficelle. » Le Styx paſſé, vous rencontrerez, » dit-elle, un âne boîteux & n'en pouvant plus de vieil- » leſſe, avec un miſérable qui le chaſſera. Celui-ci » vous priera de lui donner par pitié, un peu de ficelle, » ſi vous en avez dans votre panier, afin de lier cer- » tains paquets dont ſon âne ſera chargé. Gardez-vous » de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'eſt un » piége que vous tend Vénus. Vous avez beſoin de votre » ficelle à une autre choſe ». Pſiché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, & deſcend dans la cave. Je paſſerai ici ſur ſon voyage, ſur les ſingularités qu'elle y vit, ſur ſon arrivée à la Cour de Pluton, ſur ſa harangue : on trouvera ces détails dans les notes du neuvieme Chant. Je me hâte de venir à ſon retour. A peine a-t-elle atteint notre monde, c'eſt-à-dire, la cave où elle étoit d'abord deſcendue, qu'elle a envie de ſavoir quel eſt ce fard dont Proſerpine l'a chargée : après avoir long-tems héſité, elle ouvre la boëte en tremblant, & il en ſort auſſi-tôt » une vapeur fuligi- » neuſe, une fumée noire & pénétrante, qui ſe répand » en moins d'un moment par-tout ſon viſage & ſur une » partie de ſon ſein ». Elle ſoupçonna d'abord quelque triſte accident, & ſe hâta de ſortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit miſe. » Quand elle fut dans la tour, & qu'elle ſe pré- » ſenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui » s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laiſſer paſſer » Pſiché la premiere fois, ne la connoiſſant plus l'arrê- » tèrent : la tour fut contrainte de lui demander ſon

» nom. Notre infortunée le lui dit en ſoupirant. Quoi » c'eſt vous, Pſiché ? Qui vous a teint le viſage de cette » ſorte ? Allez vîte vous laver, & gardez-vous bien de » vous préſenter en cet état à votre mari ».

On ne trouvera dans mon Poëme aucune de ces particularités minutieuſes & enfantines. La Fontaine a pu les employer ſans ſcrupule, ainſi que beaucoup d'autres d'un genre différent, parce qu'*après pluſieurs expériences, il lui avoit ſemblé que le goût de ſon ſiécle ſe portoit au galant & à la plaiſanterie :* il n'en eſt pas ainſi du nôtre. On veut plus de ſérieux dans les écrits, même dans ceux qui en ſont le moins ſuſceptibles. L'eſprit philoſophique ne s'accommode pas du merveilleux de la Féerie. Un Auteur ne ſeroit pas bien venu aujourd'hui à dire, pour s'excuſer d'y avoir eu recours ;

Si peau d'âne m'étoit conté
J'y prendrois un plaiſir extrême.

Il a donc fallu, dans le plan de la Fontaine, qu'il badinât depuis le commencement de ſon Roman juſqu'à la fin ; il lui a fallu chercher pour l'égayer, *du galant & de la plaiſanterie :* » quand il ne l'auroit pas » fallu, ajoute-t-il, mon inclination m'y portoit, & » peut-être y ſuis-je tombé en beaucoup d'endroits » contre la raiſon & la bienſéance ». C'eſt ce que je n'entreprendrai pas d'examiner. Je vais ſeulement, pour terminer cette Préface, & achever de me juſtifier d'avoir pris un ton tout différent du ſien, rapporter encore quelques traits dont j'ai cru également devoir m'écarter.

Pour rapprocher l'Amour de Pſiché, il ſuppoſe que

ce Dieu, qui commençoit à être guéri de ſa colère auſſi bien que de ſa bleſſure, quittoit le lit dès que le ſoleil étoit levé, afin d'éviter les viſites de ſa mère, & s'alloit promener dans les bois où la belle Ethiopienne avoit choiſi ſa retraite. Là ils ſe rencontrent, ils ſe font des excuſes réciproques, ils ſe reconcilient : l'Amour jure par le Styx d'épouſer Pſiché ; mais il veut que Jupiter lui rende tous ſes lys, *ſans qu'il y en ait un ſeul de perdu.* Vénus, par un caprice de femme, y conſent. J'ai imaginé, dans cette édition, de rendre Junon contraire à cette première demande de l'Amour, & de faire impoſer ſilence à cette Déeſſe par ſon époux, qui a de bonnes raiſons de ne pas permettre qu'elle ſoit jalouſe. Dans la Fontaine, Vénus ne s'oppoſe même point à ce qu'*un brevet de Déeſſe* ſoit donné à Pſiché, ſi on peut y engager Jupiter. L'Amour ne perd pas un inſtant ; il va trouver le Maître des Dieux ; il en obtient facilement le premier point. Mais à l'égard du ſecond, Jupiter lui repréſente que le nombre des Déeſſes eſt déja aſſez grand à ſa Cour ; que *c'eſt une néceſſité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes ;* que la beauté de Pſiché excitera des jalouſies, des querelles ; qu'il lui faudra des temples, & que cette augmentation de culte diminuera *la portion* des autres Dieux : » déja, ajoute-t-il, » nous nous morfondons ſur nos autels, tant ils ſont » froids & mal encenſés » ! A cela l'Amour répond entre autres choſes, que *jamais la compagnie n'eſt bonne s'il n'y a des femmes aimables.* » Cybèle, con- » tinue-t-il, eſt vieille ; Junon de mauvaiſe humeur ; » Cérès ſent ſa Divinité de province, & n'a nullement » l'air de la Cour ; Minerve eſt toujours armée ; Diane » nous rompt la tête avec ſa trompe : on pourroit faire

» quelque choſe d'aſſez bon de ces deux dernières ; » mais elles ſont ſi farouches qu'on ne leur oſeroit dire » un mot de galanterie. Pomone eſt ennemie de l'oiſi- » veté, & a toujours les mains rudes : Flore eſt agréa- » ble, je le confeſſe ; mais ſon ſoin l'attache plus à la » terre qu'à ces demeures : l'Aurore ſe lève de trop » grand matin : on ne ſait ce qu'elle devient tout le » reſte de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous » réjouiſſe ; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui » la détourne, & demeure une partie de l'année à » Paphos, Cythère ou Amathonte. Comme Pſiché n'a » aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe, &c. » J'ai tâché de conſerver ce qu'il y a de riant & de philoſophique dans ces deux diſcours ; mais je me ſuis ſervi pour cela d'un tour moins familier. Je ſouhaite qu'il plaiſe au Lecteur, ainſi que tous ceux auxquels j'ai eu recours, pour remplacer autant qu'il m'a été poſſible, par des beautés d'un autre genre, celles qui dans mon original m'ont paru, généralement parlant, plus convenables au ton qu'il a pris qu'à celui que j'ai cru moi-même devoir prendre.

Il n'en eſt pas d'un Poëme comme d'un Roman ; voilà ce que je prie de ne point perdre de vue en me liſant. Je dis un Roman, parce que l'ouvrage de la Fontaine, à le bien prendre, n'eſt pas autre choſe. Il eſt vrai que cet inimitable Conteur ne le regardoit pas tout-à-fait comme tel. Mais quel caractère donc avoit-il prétendu lui donner ? Il ne s'en explique pas aſſez clairement, pour qu'on puiſſe décider d'après lui la queſtion. Voici ſes termes. » Je ne ſavois quel caractère » choiſir : celui de l'Hiſtoire eſt trop ſimple, celui du » Roman n'eſt pas aſſez orné, & celui du Poëme l'eſt

» plus qu'il ne faut. Mes perſonnages me demandoient » quelque choſe de galant : leurs aventures étant pleines » de merveilleux en beaucoup d'endroits, me deman- » doient quelque choſe d'héroïque & de relevé. D'em- » ployer l'un en un endroit, & l'autre en un autre, » il n'eſt pas permis : l'uniformité de ſtyle eſt la règle » la plus étroite que nous ayons. J'avois donc beſoin » d'un caractère nouveau, & qui fût mêlé de tous ceux- » là : il me le falloit réduire dans un juſte tempéra- » ment ; j'ai cherché ce tempérament avec un grand » ſoin. Que je l'aie ou non rencontré, c'eſt ce que le » Public m'apprendra ».

J'en puis dire à peu-près autant, avec cette différence que je n'ai pas cru le caractère du Poëme *plus orné qu'il ne faut*, pour traiter un des plus agréables ſujets de la Fable. Mais de quelle eſpèce de Poëme la Fontaine vouloit-il parler ? Il y en a de bien des genres ; celui du Lutrin, celui de Vert-vert, & quelques autres ont chacun un caractère différent. Par les raiſons que la Fontaine allégue, aucun de ces caractères ne me convenoit ; il a donc fallu, comme lui, en chercher un nouveau. On a vu plus haut qu'il appelle ſon ouvrage *une Fable contée en proſe*. Hé bien ! mon Poëme ſera, ſi l'on veut, une Fable contée en vers ; mais une Fable qui, par la longueur dont elle eſt, par l'uniformité du rythme qui y règne, par le degré d'élévation que j'ai tâché d'y ménager, ne reſſemble à aucune autre Fable. Je n'avois, pour en régler les traits, pour en arrêter les couleurs, aucun modèle, aucun prototype dans notre langue ; il m'a fallu, ſi je puis m'exprimer ainſi, en créer le ton, l'air, le caractère.

Si le Lecteur veut bien ne pas perdre de vue les con-

ſidérations précédentes, il conviendra que cet ouvrage a dû me coûter beaucoup de travail; il excuſera les endroits foibles qui pourront s'y trouver. Heureux ſi je n'ai pas perdu tout-à-fait les ſoins que je me ſuis donnés pour lui plaire!

PSICHÉ,

POËME

EN DIX CHANTS.

CHANT PREMIER.

L'Enfant cruel (1) qui tourmente nos ames,
N'eſt pas exempt des maux qu'il fait ſouffrir.
Même on a vu ſes redoutables flammes,
Ses traits puiſſans aider à le punir.
Il eſt aveugle, & peut avec ſes armes,
Lorſqu'il médite un dangereux deſſein,
En ſe bleſſant venger le genre humain.
Pſiché lui plût, Pſiché de qui les charmes
Furent pour elle une ſource de larmes.
Ainſi ſouvent le Ciel fait à nos cœurs
Payer bien cher les dons de la Nature.
De cette Belle écoutez l'aventure:
Je vais chanter ſa gloire & ſes malheurs.

Il fut un Roi parmi ceux de la Gréce;
Qui de l'Hymen éprouvoit les douceurs:
L'Hymen pour lui prodigue de faveurs,
Avoit trois fois couronné ſa tendreſſe;
Ce Roi comptoit trois Graces dans ſa Cour.
A l'âge où luit l'aurore de l'Amour,
A tous les cœurs elles donnoient des chaînes.
Sur le bruit ſeul de leur rare beauté,
Peuples voiſins les vouloient tous pour Reines:
Leur cœur étoit par vingt Rois diſputé.
Rien ſous les cieux n'égaloit ces mortelles:
Mais ſi Pâris eût été Juge entre elles,
A la plus jeune il eut donné le prix.
Figurez-vous les roſes & les lys
De plaire aux yeux ſe diſputant la gloire;
Figurez-vous le corail & l'ivoire
Brillant enſemble à vos yeux éblouis:
Ce n'eſt encor qu'une image infidèlle
Du jeune objet qu'eût préféré Pâris.
Pſiché, (c'étoit le nom de cette Belle,)
A Vénus même enlevoit tous les cœurs.
Vénus voyoit tous ſes adorateurs
Se proſterner aux pieds de cette idole:
Femme & Déeſſe, il faut qu'à ſes fureurs
Sa jalouſie au même inſtant l'immole.

Vénus prenant l'Amour ſur ſes genoux:
(2) Mon fils, dit-elle en le baignant de larmes,
Contre Pſiché ſeconde mon courroux.
Vois ſes appas, & conçois mes allarmes:
Vois ſi mon cœur en doit être jaloux!
Cette Pſiché, rivale de ta mère,
Fera bientôt déſerter nos autels.

Bientôt, mon fils, tu verras les mortels
L'honorer ſeule à Paphos, à Cithère.
Tu la verras, fière de ſes attraits,
Sans atteſter ton pouvoir redoutable,
Sans implorer le ſecours de tes traits,
De ces mortels domptant le plus aimable,
S'unir à lui par des liens heureux.
Il en naîtra quelque enfant dangereux....
O mon cher fils, épargne-moi le reſte :
Je vois ce fruit d'une union funeſte,
Jeune inſolent, à toi-même fatal,
Lancer tes traits & marcher ton égal.
Préviens ta honte, & ſers ma jalouſie.
De ma rivale empoiſonne la vie :
Qu'un étranger, le rebut des humains,
A la perfide engage ſes deſtins ;
Qu'après l'hymen il nous la ſacrifie ;
Qu'il la conduiſe en des deſerts affreux ;
Qu'elle y périſſe, & nous venge tous deux.

L'Amour malin promit tout à ſa mère.
Déja plus fière elle applaudit aux maux
Qui vont dans peu ſignaler ſa colère.
Neptune (3) ordonne aux habitans des eaux
De la conduire en triomphe à Cythère.
Un char brillant, porté par des Tritons,
Sortit des flots & reçut la Déeſſe.
Sa conque en main, frappant l'air de ſes ſons,
Glaucus au loin répandoit l'allégreſſe.
Des Ris, des Jeux, les folâtres eſſains
Se balançoient ſur les plaines humides.
Autour du char danſoient les Néréïdes :
Cent raretés que déployoient leurs mains,

Tréſors de l'onde, ornemens des rivages,
A la Déeſſe en tribut ſont offerts.
Telle on la vit, ſortant du ſein des mers,
Dès ſa naiſſance enlever mille hommages.
Les vents fougueux, ſuſpendus dans les airs,
N'oſoient troubler les concerts des Sirênes.
Zéphire ſeul éveilloit les Échos.
Du Dieu léger les humides haleines
Rafraîchiſſoient la Reine de Paphos:
Près de Vénus Zéphire oublioit Flore.
Tout, juſqu'aux eaux, paroiſſoit enchanté:
Un flot mouroit, un autre alloit éclore,
Pour expirer aux pieds de la Beauté.

Des nuits deux fois la Courrière inégale
Dans le ſilence ayant rempli ſon cours,
Vénus apprend que ſa jeune rivale
Voyoit ſans fruit s'écoûler ſes beaux jours;
Et que, tandis qu'un hymen favorable
A couronné les deſirs de ſes ſœurs,
Pſiché plus jeune, & cent fois plus aimable,
Avoit perdu l'art d'enchaîner les cœurs.
Un tel malheur ſembloit inconcevable.
Soit que ce fût vengeance de l'Amour;
Soit que des vœux offerts à cette Belle
Le Ciel jaloux s'offensât à ſon tour,
De mille amans qu'elle eut juſqu'à ce jour,
Pas un, dit-on, n'étoit reſté fidèle.
On l'admiroit, on l'eſtimoit encor;
Mais plus d'amour. Quand ce ſentiment ceſſe,
Vaine beauté, tu n'es plus un tréſor.
Ce changement dont s'étonnoit la Gréce,
De quelque effroi rempliſſoit les eſprits.

Vénus alors déclare que ſon fils
Contre Pſiché s'eſt armé par ſon ordre;
Que la perfide ayant mis le déſordre
Dans tous les lieux ſoumis à ſon pouvoir,
De la fléchir doit perdre tout eſpoir;
Que ſes parens, pour expier ſon crime,
Voudroient en vain ſe ſacrifier tous;
Que Pſiché ſeule en s'offrant pour victime,
En périſſant, peut calmer ſon courroux.

A ce récit Pſiché fut conſternée:
Dieu des amans, de quoi vous plaignez-vous,
S'écria-t-elle? Et quelle deſtinée,
Par un injuſte & déplorable choix,
Lorſque mes ſœurs ont épouſé des Rois,
M'arrache ſeule au joug de l'Hymenée?
Cette beauté que les Dieux m'ont donnée,
N'eſt plus pour moi qu'un préſent odieux.
Ah! cachons-nous, fuyons, fuyons des lieux
Où mes amans m'ont tous abandonnée,
Où tout réſiſte au pouvoir de mes yeux.

Tandis qu'en proie à ſa douleur extrême,
De mille ennuis ſon cœur eſt tourmenté,
Par ſes parens l'Oracle conſulté,
Dicta des Dieux la volonté ſuprême:
» Il eſt un Monſtre (4), ennemi des mortels,
» Qui ſe repaît de ſanglots & de larmes,
» Qui, pour trahir, pour ſemer les allarmes
» Sut inventer mille moyens cruels:
» Le feu, le fer, le poiſon ſont ſes armes.
» Dans l'univers on lui voit tout oſer.
» Sur un rocher que l'horreur environne,

» Ce Monſtre attend Pſiché pour l'épouſer.
» A ſes deſirs il faut qu'on l'abandonne.
» Les cris, les pleurs, l'appareil du trépas,
» Au pied du roc doivent ſuivre ſes pas:
» Ainſi des Dieux la volonté l'ordonne.

O déſeſpoir! ô douloureux momens!
D'un Monſtre affreux Pſiché ſeroit la proie,
Pſiché ſi belle, à peine en ſon printems!
Non, non, le Ciel ne peut voir avec joie
Sacrifier tant d'innocens appas.
Il parle en vain; nous n'obéirons pas.
Si cet arrêt n'offenſoit ſa juſtice,
En le dictant, il eût déſigné mieux
Le lieu marqué pour un tel ſacrifice.
Où le trouver ce rocher odieux,
Qu'avec horreur l'aſtre du jour éclaire?
En quels climats abandonnés des Dieux,
Faut-il chercher le Monſtre ſanguinaire?
N'en doutons point; le Ciel nous l'a caché
Pour nous forcer de trahir ſa colère.
Ainſi, dit-on, les parens de Pſiché
Aux loix du Sort cherchoient à la ſouſtraire.
Pſiché plaignoit d'inutiles bontés:
Ceſſez, ceſſez de défendre ma vie
Contre les Dieux juſtement irrités,
Leur diſoit-elle; & craignez l'ennemie
Qui me punit d'avoir quelque beauté.
Rivale, hélas! d'une Divinité,
Sans murmurer, j'expierai cette offenſe.
Je vous plains ſeuls, les Dieux m'en ſont témoins.
Je ne regrette aujourd'hui que les ſoins
Qu'à votre amour a coûté mon enfance.

Toujours

Toujours préſente, & toujours dans les pleurs,
J'euſſe troublé votre heureuſe vieilleſſe :
Oubliez-moi ; prodiguez à mes ſœurs
Ces doux tranſports, ces fruits de la tendreſſe,
Qui pouvoient ſeuls adoucir mes malheurs.

Son père, atteint d'une douleur mortelle,
Le cœur ſerré, les yeux fixés ſur elle,
Pour lui parler faiſoit de vains efforts.
Mais peignez-vous les violens tranſports,
Les cris affreux d'une mère éperdue ;
Tantôt ſerrant ſa fille ſur ſon ſein ;
Tantôt tremblante & détournant la vue,
En maudiſſant la rigueur du Deſtin :
Viens, viens, Vénus, Divinité barbare,
Viens, ſi tu peux, l'arracher de mes bras.
Chère Pſiché ; non, tu ne mourras pas !
Non, ou du moins avant qu'on nous ſépare,
Il me faudra livrer bien des combats.

Et cependant un Pontife implacable
Leur répétoit la réponſe des Dieux :
Quel faux eſpoir vient aveugler vos yeux ;
Leur diſoit-il ! l'ordre eſt irrévocable :
Le Monſtre attend. Partez : pourquoi tâcher
D'interpréter en un ſens favorable
Ce que les Dieux ont voulu vous cacher ?
Un char ſans Guide, où ſera la coupable,
La conduira juſqu'au fatal rocher :
Obéiſſez ; les Dieux feront le reſte.

On ſouſcrivit à cet arrêt funeſte.
Pour le départ un char d'ébene eſt prêt :

Là de Vénus la rivale paroît,
Une urne en main, & de deuil entourée.
Ses yeux, ſes traits en étoient plus touchans.
A côté d'elle eſt ſa mère éplorée,
Rempliſſant l'air de ſes gémiſſemens.
Son père ſuit les yeux noyés de larmes.
De ſombres voix, de lugubres flambeaux
Portent au loin l'horreur & les allarmes.
Un Dieu caché conduiſoit les chevaux;
Le peuple en foule accourt à ce ſpectacle,
Et de Pſiché plaint les malheureux jours.

Déja Phébus avoit triplé ſon cours;
On commençoit à douter de l'Oracle:
Quand tout-à-coup par un charme ſecret,
Au pied du mont les courſiers s'arrêtèrent.
Soudain les cris, les pleurs recommencèrent:
L'ordre des Dieux déja s'accompliſſoit.
Pſiché deſcend du char avec ſa mère.
La troupe monte, & paſſe une forêt
Qui les conduit en un lieu ſolitaire,
Repaire affreux de monſtres, de dragons,
Où la Nature eſt ſauvage, impuiſſante,
Où le Soleil jette en vain ſes rayons.
De quelques rocs la cime menaçante
Prête à crouler, fait fuir les plus hardis.
Ici l'on voit des cavernes profondes,
Et dans leur ſein des torrens engloutis.
Là, des dragons les haleines immondes
Ont ſéché l'herbe, ont empeſté les airs.
Hélas! Pſiché dans ces affreux deſerts
Devoit reſter ſans ſuite, ſans compagne.
Sur le ſommet de l'horrible montagne,

S'élève au ciel un énorme rocher,
Qu'en ſon circuit défend un précipice.
Aucuns mortels n'en pouvoient approcher:
C'étoit le lieu marqué pour ſon ſupplice.
Sa mère alors (5) ne ſe poſſédant plus,
Reproche aux Dieux leur cruauté barbare,
Entre en fureur contre eux, contre Vénus,
Court à Pſiché, l'embraſſe, s'en ſépare,
Ferme les yeux, ſent trembler ſes genoux,
Pâlit, & tombe aux pieds de ſon époux.
Tous deux ſans voix, & reſpirant à peine,
Sont arrachés de ces funeſtes lieux.
Las d'éclairer ce ſpectacle odieux,
L'aſtre du jour fuit vers l'humide plaine,
S'y précipite, & paſſant ſous les eaux,
Porte ſes feux en des climats nouveaux.
Que deviendra Pſiché dans ſon abſcence!
L'horreur s'accroît en ces ſombres deſerts:
La nuit arrive; & déja le ſilence
A répandu l'effroi dans l'univers.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

PSICHÉ, livrée aux plus mortelles craintes,
A chaque inſtant s'attendoit à périr.
Pſiché n'oſoit faire éclater ſes plaintes;
L'ombre, le vent, tout la faiſoit frémir:
La peur, hélas! avoit tari ſes larmes.
Mais qui pourroit exprimer ſes allarmes,
Ses cris perçans, quand un bras inconnu
Vint l'enlever au milieu des ténèbres!
Mille démons, mille images funèbres
S'offrent en foule à ſon cœur éperdu.

Belle Pſiché, lui dit une voix tendre,
Je ſers l'époux qui vous eſt deſtiné.
A ſes deſirs hâtez-vous de vous rendre;
Venez trouver cet époux fortuné,
Brûlant d'ardeur, impatient d'attendre.
C'étoit d'un Dieu le langage flatteur;
C'étoit la voix de l'amoureux Zéphire.
Pſiché l'entend, ſe raſſure, & ſoupire:
Un doux eſpoir a paſſé dans ſon cœur.

De ſon époux le miniſtre fidèle
Au haut du roc la tranſporte à l'inſtant.
Lorſqu'à travers le ſubtil élément
Il eut guidé quelque tems cette Belle,
Pſiché ſe trouve en un palais brillant.
Loin les travaux de la race mortelle!

La main d'un Dieu décora ce ſéjour.
Tels que les feux de la voûte azurée,
Mille flambeaux y remplaçoient le jour.
De vingt Beautés une Nymphe entourée,
Rendant hommage à ſes jeunes attraits,
Reçut Pſiché dans ce riche palais.
On lui cacha l'auteur de ces merveilles;
On lui parla d'un ton myſtérieux :
Et cependant en parcourant ces lieux,
Tout enchantoit ſes yeux & ſes oreilles.
Le marbre & l'or y brilloient à la fois.
Mille inſtrumens, mille inviſibles voix
Chantoient Pſiché, ſes graces, ſa jeuneſſe.
Dans un ſallon de glaces entouré
Pour cette Belle un bain eſt préparé.
A l'y ſervir chaque Nymphe s'empreſſe.
Pſiché timide éprouve en ce moment
De la pudeur les premières allarmes;
Pſiché d'abord réſiſte, & puis ſe rend,
Et puis leur laiſſe admirer tous ſes charmes.
Fière Vénus, viens voir ſortir du bain,
Viens voir parér ta charmante rivale!
D'or & de ſoie une divine main
Avoit brodé ſa robe nuptiale.
Ses cheveux blonds deſcendoient ſur ſon ſein,
Rangés ſans art, bouclés par la nature.
Les diamans, les perles, les rubis
Étoient mêlés aux fleurs de ſa coëffure.
Pſiché ſentoit, ſous ces riches habits,
Des mouvemens qui la rendoient plus belle.
A chaque pas ſa ſurpriſe eſt nouvelle.
On la conduit en un ſallon voiſin :
Là, Pſiché trouve une table ſervie,

Où l'or étoit caché ſous l'ambroiſie,
Où de nectar le cryſtal étoit plein.
Pſiché, dit-on, mangea peu; quand ſoudain
Une voix douce, agréable & légère
Vint l'égayer au milieu du repas,
Chanta l'Amour, célébra ſes appas.
Cet air ſur-tout (1) à Pſiché parut plaire,
Quoiqu'il accrût ſon timide embarras.

» Du Dieu charmant à qui tout ſacrifie,
» Dans vos beaux jours éprouvez les douceurs.
» C'eſt au printems qu'on voit naître les fleurs;
» Et les plaiſirs ſont les fleurs de la vie.
» Jeune Pſiché, formez de tendres vœux:
» Aimez, aimez: l'Amour ſeul rend heureux.

» Sur votre cœur cédez-lui la victoire.
» Les plus beaux lieux languiſſent ſans l'Amour;
» Jupiter même, au céleſte ſéjour,
» S'il n'aimoit pas, s'ennuieroit de ſa gloire.
» Belle Pſiché, formez de tendres vœux:
» Aimez, aimez: l'Amour ſeul rend heureux.

Déja Morphée avoit ſur la Nature
Preſſé le ſuc des pavots enchanteurs.
Pour ſe livrer à ſa douce impoſture,
Et de la veille oublier les malheurs;
Pour ſavourer d'autres plaiſirs encore,
Dans un réduit que le Soleil ignore,
Pſiché fut miſe en un ſuperbe lit.
Au même inſtant, cette Beauté ſentit
Je ne ſai quoi d'inquiet & de tendre;
Elle éprouva certaine émotion,

Certains deſirs que je ne ſaurois rendre :
Au même inſtant, dans ſon opinion
Le Monſtre a pris la forme la plus belle.
Cet époux vient, & dans l'obſcurité,
Avec tranſport ſe place à côté d'elle.
Pſiché d'abord le crut fort irrité,
Et repouſſa vivement ſa colère ;
Puis, je ne ſais par quel heureux myſtère,
La Belle enfin ne lui réſiſtant plus,
Dans cet époux approuva la manière
Dont ſe vengeoit & l'Amour & Vénus.
J'ai triomphé de vos premiers refus ;
Soyez encor ſenſible à ma prière,
Belle Pſiché : vous ne me verrez pas ;
Avant l'Aurore il faut que je vous laiſſe.
Je reviendrai tous les ſoirs dans vos bras ;
Vous jouïrez de toute ma tendreſſe :
Mais gardez-vous de jamais oublier
Qu'il ne faut point que Pſiché me connoiſſe ;
Votre bonheur en dépend tout entier.
Il dit, & part dès que le jour commence.
Pſiché s'étonne, & dans cette défenſe
Croit voir déja l'Oracle s'accomplir :
Qui peut forcer mon époux à me fuir
Quand le Soleil vient peindre la Nature ?
Pourquoi craint-il de paroître à mes yeux ?
N'en doutons pas, c'eſt un Monſtre odieux !
Qu'oſé-je dire ? ah ! je lui fais injure.
Tout me le peint ſous un air raviſſant :
Sa voix eſt douce & n'a rien de ſauvage ;
Si de mes mains j'en crois le témoignage,
Il n'eſt mortel au monde ſi charmant.
Alors Pſiché rappelle à ſa mémoire

Mille autres dons, plus précieux, plus beaux
Puis cette Belle, oubliant tous ſes maux,
Ne ſonge plus qu'à l'éclat de ſa gloire:
Tout ſecondoit ſes vœux dans ce Palais;
Des Déités qu'effaçoient ſes attraits,
Pour l'y ſervir ſuivoient par-tout ſes traces;
C'étoit Vénus qu'accompagnoient les Graces.
De ce ſéjour les plaiſirs enchanteurs,
De cette nuit les charmantes douceurs
Lui paroiſſoient l'ouvrage d'une Fée.
Pſiché rêvant à tant d'objets flatteurs,
Se laiſſe aller dans les bras de Morphée.
Un ſonge alors lui fait voir ſon époux,
Jeune, bien fait, beau comme l'Amour même;
Plein de deſirs, amant tendre & jaloux.
Soudain Pſiché, dans ſon ardeur extrême,
Pour l'embraſſer fait de tendres efforts.
Mais le ſommeil cédant à ſes tranſports,
Son bonheur fuit, les regrets ſuccédèrent.

Déja l'Aurore a fait place au Soleil.
Près de Pſiché les Nymphes arrivèrent:
Certain déſordre & ſon tein plus vermeil,
A ſon lever les ayant fait ſourire,
Elle rougit. Vingt habits précieux
Lui ſont offerts: la Belle les admire;
Mais ſûre alors du pouvoir de ſes yeux
Que cette nuit vient d'embellir encore,
Sur le plus ſimple elle fixa ſon choix.
Heureuſe nuit, qui ſoumet à tes loix
Ces lieux charmans, ces lieux où l'on t'adore;
Belle Pſiché (2)! Tu brûles du deſir
De contempler tout ce que la Nature

Et l'Art jaloux à l'envi vont t'offrir !
De ce Palais la noble Architecture
Ravit ſes ſens, enchante ſes regards.
Mille Beautés qu'anime la Sculpture,
Viennent frapper ſes yeux de toutes parts.
Tout ce qui fut, tout ce qui devoit être
En ce ſéjour étoit repréſenté.
Dans chaque objet avec art imité,
La main d'un Dieu ſe faiſoit reconnoître.
Sur le portique, en un baluſtre d'or,
Elle exprima dans deux buſtes d'albâtre
Les traits d'Hélène & ceux de Cléopâtre.
Plus haut, parmi d'autres Beautés encor,
Pſiché flattée admire ſa ſtatue.
Le marbre & l'or, la laine & les pinceaux
Offrent par-tout ſon image à ſa vue.
Ici, les Jeux dans de rians tableaux,
Sément des fleurs, folâtrent autour d'elle.
Là, les Amours couronnent cette Belle.
Un peu plus loin, le Zéphire amoureux,
Prenant Pſiché pour la roſe nouvelle,
Baiſe ſon ſein, carreſſe ſes cheveux.
Dans le tiſſu d'un magnifique ouvrage ;
Qui d'une alcove embraſſe le contour,
Minerve ailleurs a brodé ſon image.
Pſiché ſur-tout (3) admire en ce ſéjour
Une ſuperbe & vaſte galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie :
Là, Cupidon débrouillant le cahos,
Autour du feu faiſoit tourner la terre,
Semoit les vents, domtoit l'orgueil des flots.
Ailleurs, aux pieds de l'enfant de Cythère

Le fils d'Alcmène oublioit ſes travaux.
Ici, Jupin lui remet ſon tonnerre,
Mars ſa cuiraſſe, Atropos ſes ciſeaux.
Mais à ſon tour à Cupidon lui-même
Une mortelle avoit donné des loix.
A ſes genoux, ſans fléches, ſans carquois,
Il l'aſſuroit de ſon ardeur extrême.
Cette Beauté dans un tendre embarras,
N'oſoit le voir, & détournant la tête,
Au ſpectateur déroboit ſes appas.
Sur ce tableau l'œil de Pſiché s'arrête:
Certain penchant qu'elle ne comprend pas,
Certain plaiſir ſans ceſſe l'y ramène.
La Belle enfin s'en ſépare avec peine.
D'autres objets bientôt charment ſes ſens.
Soutiens ma voix, Muſe (4); je vais décrire
Des lieux où règne un éternel printems.
Flore y fixa le volage Zéphire;
Flore embellit ces lieux de ſes préſens.
Jardins charmans où le ſort de la roſe
Eſt de briller ſans jamais ſe flétrir!
Où le gazon qu'une onde pure arroſe,
A chaque pas offre un trône au plaiſir!
A longs replis, dans des canaux preſſée,
L'onde rendue au centre d'un baſſin,
Eſt avec bruit juſqu'au Ciel élancée;
L'air agité la chaſſe de ſon ſein,
Et la renvoie en perles, en roſée.
Par gros bouillons l'onde ailleurs diviſée,
Écume & tombe à flots précipités:
L'Écho répond au bruit de ſes caſcades.
Des Dieux marins par le bronze imités,
Fleuves, Tritons, Sirènes & Naïades,

La font jaillir ici de tous côtés.
Là, par degrés l'eau s'étend, ſe déploie,
Et va ſe perdre en un brillant canal:
Un roc l'attend, qui, briſant ſon cryſtal,
Avec fracas auſſi-tôt la renvoie.

Pſiché jamais n'a rien vu de ſi beau.
L'art dans ces lieux ſurpaſſoit la Nature.
Pſiché tantôt contemple la verdure,
Tantôt les fleurs, plaiſir toujours nouveau.
Mais ſur ſes traits, qu'anima le ciſeau,
Portant encore un regard plus avide,
La Belle, au fond d'un ſuperbe berceau,
Admire un groupe où l'on voyoit Armide
Qui lui cédoit le prix de la beauté.
Ainſi par-tout ce ſéjour enchanté
A ſes beaux yeux préſentoit ſon image:
De leur pouvoir glorieux témoignage;
Plaiſir ſecret dont ſon cœur eſt flatté.
Qu'eût dit Vénus en voyant cette Belle,
De ce Palais jeune Divinité,
Braver ſa haine, & l'emportant ſur elle,
De ſes appas jouir en liberté!
Tant de bonheur doit un jour diſparoître.
Au fond d'un bois qui bornoit ces jardins,
Pſiché timide, & qui craignoit peut-être
D'y rencontrer des Faunes, des Sylvains,
(D'un jeune cœur ordinaires allarmes,)
N'avoit encore oſé porter ſes pas:
Vaine frayeur, & qui ne dura pas.
D'un clair ruiſſeau qui répétoit ſes charmes,
La Belle un ſoir voulut ſuivre le cours:
Ses flots groſſis après mille détours,

En un baſſin creuſé par la Nature
Dans une grotte où régnoient les Zéphirs,
Alloient ſe perdre avec un doux murmure.
Pſiché ſentit quelques ſecrets deſirs
De viſiter cet aſyle champêtre.
Mais s'égarant dans ſon obſcurité,
Des mouvemens dont ſon cœur n'eſt plus maître,
A chaque pas troublent cette Beauté.
Enfin perdant un reſte de clarté
Pſiché ſoudain vit le jour diſparoître.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

L'OMBRE s'accroît ; Pſiché reſte en ſuſpens.
Ses yeux à peine ont vu fuir la lumière,
Que la terreur s'empare de ſes ſens.
Mais auſſi-tôt une voix familière
Se fait entendre, & calme ſes eſprits :
Jeune Pſiché, votre époux eſt ſurpris
De ne devoir qu'à la beauté de l'onde
Le charme heureux qui guide ici vos pas.
Vous redoutez cette grotte profonde :
L'amour ſans doute a pour vous peu d'appas ;
Les vrais amans cherchent la ſolitude.
Si vous aviez pour le plus tendre époux
Cet amour pur, ce ſentiment jaloux,
Vous vous feriez une douce habitude
De l'enchaîner ſans ceſſe auprès de vous.
Hé quoi, répond auſſi-tôt cette Belle,
Vous m'accablez de ſi triſtes refus !
Vous m'impoſez une loi ſi cruelle ! . . . .
Comment aimer des charmes inconnus ?
Belle Pſiché, peignez-vous-en l'image,
Avouez-moi ma honte ou mon bonheur.
Que mon portrait, Pſiché, ſoit votre ouvrage :
Il m'apprendra ce que ſent votre cœur.
Ah ! cher époux, je vous crois jeune, aimable
Vif, & joignant à l'air le plus flatteur
Je ne ſais quoi qui vous rend redoutable,
Un minois fin, des yeux remplis d'ardeur :

Tel on nous peint le fils de la Déeſſe
Dont je devois éprouver la rigueur.
Ce ſouvenir vient m'affliger ſans ceſſe
Ce ſouvenir m'arrache à mon erreur.
Prenez pitié d'une amante éperdue!
Pourquoi, cruel, pourquoi tromper ma vue?
Telle eſt, Pſiché, la volonté des Dieux.
Je ne ſaurois me montrer à vos yeux;
Je ne ſaurois expliquer ce myſtère:
Contentez-vous de m'être toujours chère;
Et renfermez ce deſir curieux.
Ah! ceſſez donc d'exiger qu'on vous aime,
Répondit-elle avec vivacité.
Son cœur troublé condamne à l'inſtant même
Ce mot cruel par le dépit dicté.
Le tendre époux, que ce diſcours outrage,
Reſte long-tems ſans mouvement, ſans voix:
Mais un ſoupir enfin ſe fait paſſage;
Mille ſanglots éclatent à la fois.
Vous haïſſez celui qui vous adore;
Méritiez-vous un ſi parfait amant,
S'écria-t-il avec ſaiſiſſement!
Puis ſes ſanglots recommençant encore,
Il veut parler; il pleure amérement.
Pſiché vingt fois ſe reproche ſon crime;
Pour l'appaiſer Pſiché fait mille efforts:
Ah! ſi d'un monſtre elle étoit la victime,
Le vif éclat d'un dépit légitime
Produiroit-il chez lui ces doux tranſports!
Cette penſée accroît la violence
De ſon chagrin, de ſes juſtes remords.
Elle rompit à ſon tour le ſilence,
Et s'approchant de ſon fidéle époux,

Par un baiſer déſarma ſon courroux;
Pour voir ſes traits ne lui fit plus d'inſtance,
Et, quel qu'il fût, ſoit Dieu, Monſtre, ou Démon,
Lui proteſta la plus rare conſtance.
Foible ſerment! Ce doute eſt un poiſon
Dont chaque jour l'atteinte dangereuſe
Rendra Pſiché déſormais malheureuſe:
Pourquoi le Sort voudroit-il à ſes yeux
Toujours cacher un époux auſſi tendre?
Elle conçut l'eſpoir de le ſurprendre
En revenant ſouvent aux mêmes lieux:
Le Sort trompa ſes deſirs curieux.
Jamais l'époux ne ſe faiſoit entendre
Que quand la nuit avoit voilé les cieux.
Il s'approchoit alors de cette Belle;
Il lui juroit une ardeur éternelle:
Mille baiſers ſignaloient ſes adieux.
Vaine tendreſſe: il eſt ignoré d'elle;
Mille baiſers valent-ils un regard
Que lui ravit ſa défenſe cruelle?
Un ſoir, aſſis près d'elle ſur un char
Enveloppé de ténèbres épaiſſes,
Il lui faiſoit les plus tendres careſſes.
Le char rouloit ſur un ſable léger,
Près d'un ruiſſeau dont l'aimable murmure
Éveilloit ſeul les Échos du verger.
Pſiché lui dit: L'éclat de la Nature,
Qu'a diſſipé la nuit la plus obſcure,
Avec le jour demain reparoîtra;
A ſon lever demain Pſiché verra
Le Ciel briller d'une clarté plus pure:
Un autre eſpoir, grace à votre rigueur,
Eſt pour toujours interdit à ſon cœur.

Barbare époux, connoiſſez ma foibleſſe :
De tous les dons que votre main m'a faits,
Aucun, cruel, aucun ne m'intéreſſe,
Tant que mes yeux ignoreront vos traits.
Ils ſont charmans, ſi j'en crois ma tendreſſe :
Ah! reprenez vos jardins, vos palais,
Et paroiſſez : montrez-moi cette bouche
Dont un ſourire enchanteroit mes ſens.
Laiſſez-moi voir ces beaux yeux que je touche,
Où je lirois vos deſirs, vos ſermens ;
Ces yeux . . . . . Hélas! votre fidelle épouſe
Leur a livré tous ces fragiles biens,
Tous ces appas dont Vénus eſt jalouſe :
Pourquoi ſont-ils plus heureux que les miens ?

Oui, j'ai ſur vous, Pſiché, cet avantage ;
La nuit ne peut me cacher vos appas ;
Mais croyez-moi, ne me l'enviez pas,
Reprit l'époux : il vous rendroit volage.
Quand on n'a plus de deſirs à former,
Quand on jouit d'un bonheur ſans mêlange,
Un jeune cœur ceſſe bientôt d'aimer.
Je crains, Pſiché, que le vôtre ne change
Si je vous fais connoître votre époux.
Ah! laiſſez-lui le plaiſir rare, étrange,
Mais délicat, d'être embelli par vous.
Il vous adore, il eſt jeune & jaloux :
Vous vous formez la plus aimable image
Des traits cachés de ce tendre vainqueur ;
S'il ſe montroit, peut-être votre cœur
Y chercheroit vainement ſon ouvrage :
Non que je ſois . . . . L'époux n'acheva pas.
A ce diſcours cette Belle ſenſible,

Avec

Avec tranſport ſe jette dans ſes bras :
Non, cher époux, non il n'eſt pas poſſible
Que j'imagine un portrait trop flatteur.
Ne craignez point de tromper mon attente ;
Ne craignez point que votre jeune amante
Brûle jamais d'une inconſtante ardeur.
L'époux garda quelque tems le ſilence.
Jeune Pſiché, redoutez ma préſence,
Dit-il enſuite, en élevant la voix.
Que je ſois Dieu, Monſtre, ou Démon, n'importe,
Je ne ſaurois agir ſuivant mon choix,
Et du Deſtin la puiſſance l'emporte.
Si, violant ſes redoutables loix,
Je me rendois à votre ardeur extrême,
Sachez, hélas! que dès le moment même
Vous m'auriez vu pour la dernière fois;
Sachez qu'alors, cette Pſiché que j'aime,
En butte aux traits du plus affreux courroux,
Redouteroit juſques à ſon époux.
Cette menace intimida la Belle ;
Elle ſe tût afin de le calmer.
Mais qui pourroit cependant exprimer
L'impreſſion qu'en ſecret fit ſur elle
De ſon époux le refus obſtiné?
Rien déſormais ne charmera ſes peines ;
A mille ennuis ſon cœur eſt condamné :
Ses ſœurs, hélas ! ſes ſœurs ne ſont que Reines ;
Mais leur bonheur eſt plus pur que le ſien.
Dans ce palais où règne la richeſſe,
On la révère, on la traite en Déeſſe :
Tant de tréſors; tant d'honneurs ne ſont rien :
Le ſeul aſpect de ce que l'on adore
Pour un cœur tendre eſt le ſouverain bien.

Que dois-je, ô Ciel ! penſer d'un tel lien,
Bizarre époux, s'il faut que je t'ignore ?
Ainſi Pſiché rouloit dans ſon eſprit
Mille ſoucis, mille importunes craintes :
Mais ſoit amour, ſoit frayeur ou dépit,
Dans ce moment elle retint ſes plaintes.
Elle eſpéra pouvoir avec le tems
Rendre le Sort à ſes vœux moins contraire.
Elle inventa des jeux pour ſe diſtraire ;
Contre ſon mal remèdes impuiſſans.
Toute ſa Cour empreſſée à lui plaire,
La ſecondoit dans ſes amuſemens.
Tantôt, en corps les Nymphes partagées,
Armoient leurs mains de touffes de lilas,
Et devant elle avec ordre rangées,
Sur le gazon ſe livroient des combats :
Dès qu'un parti remportoit la victoire,
On s'aſſembloit ſous un riant berceau ;
On y dreſſoit un trophée à ſa gloire,
De ce que Flore offroit de plus nouveau ;
Et par des jeux, par des danſes galantes,
Le front paré de roſes & d'œillets,
L'eſſain joyeux des Nymphes triomphantes,
Juſqu'à la nuit célébroit ſes ſuccès.
Tantôt Pſiché, de ſes Nymphes ſuivie,
Dans un boſquet, ſous de jeunes ormeaux,
Prêtoit l'oreille aux concerts des oiſeaux ;
Concerts touchans, flatteuſe mélodie,
Qu'accompagnoient les plaintes des Échos !
Chaque habitant du paiſible bocage
Semble épuiſer dans de charmans duos
Les doux accens de l'amoureux langage.
Tous ces amans jouiſſoient en repos

Des plaiſirs purs d'une innocente vie.
A leur bonheur Pſiché portoit envie :
Au prix des ſiens que leurs jours étoient beaux !
Ils s'attroupoient ſur les mêmes rameaux ;
Ils ſignaloient ſans honte leur tendreſſe :
Feu toujours vif, quoiqu'appaiſé ſans ceſſe.
Le jour propice à l'ardeur de leurs jeux,
En leur faveur perce à travers l'ombrage ;
Et pour eux ſeuls prodigue de ſes feux,
Il les éclaire en dépit du feuillage.
Ici, des eaux les citoyens muets,
Pris à l'appât d'une amorce perfide,
Sont enlevés de leur retraite humide ;
Et chaque Nymphe en remplit ſes filets.
Pſiché les trouble auſſi dans leur palais :
Puis, les rendant à l'élément liquide,
Pſiché leur dit : Fuyez l'appât fatal ;
Éloignez-vous d'un dangereux rivage :
Rentrez au ſein de ce brillant canal,
Et de vos jours faites un libre uſage.
Hélas ! livrée à d'éternels chagrins,
Je me reproche un inſtant d'eſclavage
Que vous avez ſouffert entre mes mains !
Là, par les ſoins d'une troupe immortelle,
D'autres plaiſirs attendent cette Belle :
Puiſſent ceux-ci diſſiper ſes ennuis !
Dans ſon palais, ſous de riches lambris,
Eſt un théâtre où l'art divin des Fées
Dreſſe à l'Amour de glorieux trophées,
Fait voir ſes traits tombant par-tout ſans choix,
Peint juſqu'aux Dieux languiſſans ſous ſes loix.
Pſiché ſéduite, & ſe flattant peut-être
Que ſon époux, touché de ſon tourment,

A la faveur de cet enchantement,
A ſes regards s'alloit faire connoître,
Sur ce théâtre aimoit à voir paroître
Les Dieux épris pour de jeunes Beautés
De plus d'amour qu'eux-mêmes n'en font naître.
Du genre humain ces Maîtres redoutés,
Se déguiſant ſous cent formes nouvelles,
Fuyoient l'Olympe & ſes Divinités,
Pour ſoupirer aux pieds de ces mortelles.
Dans un nuage environné de feux,
L'Amour porté ſur de brillantes aîles,
Favoriſoit leurs tranſports amoureux.
Ses traits hâtoient l'inſtant de la victoire :
Puis, auſſi-tôt que triomphoient les Dieux,
Impatient de publier ſa gloire,
L'Amour vainqueur planoit au haut des cieux.
Loin, loin ces jeux qu'inventa Melpomène,
Mêlange adroit de pitié, de terreur,
Où par l'effort d'un talent impoſteur,
Un fait paſſé, reproduit ſur la ſcène
Pour nous charmer afflige notre cœur!
Ceux-ci plus beaux, ont un Dieu pour auteur.
Ceux-ci tantôt retracent à la vue
Tous les excès de cette paſſion
Qui vend ſi cher à notre ame éperdue
Les doux plaiſirs d'une tendre union;
Des murs détruits, des villes embraſées,
Des Souverains chaſſés de leurs Palais,
De flots de ſang des plaines arroſées :
De la beauté trop funeſtes effets!
Tantôt, ornant la ſcène de verdure,
D'ormes touffus & de myrtes fleuris,
De l'âge d'or ils offrent la peinture,

Age charmant, printems de la Nature.
Chaque Berger, ſur le gazon aſſis,
D'œillets choiſis compoſe une guirlande,
Et dans ſon cœur deſtine cette offrande
A la Beauté dont il ſe ſent épris.
Bientôt l'eſſain des Plaiſirs & des Ris
Conduit vers eux leurs charmantes Bergères :
Puis, à leur gré ces amans aſſortis,
Formant alors mille danſes légères,
Dans un boſquet propre aux tendres myſtères,
De leur amour vont recevoir le prix.
Pſiché confuſe admiroit ce ſpectacle,
Sans concevoir quel invincible obſtacle
De ſe cacher obligeoit ſon époux.
Vingt fois, jaloux de démentir l'Oracle,
Et ſe montrant ſous les traits les plus doux,
La Belle crut le voir à ſes genoux,
Qui lui juroit une ardeur éternelle,
Qui vouloit vivre à jamais auprès d'elle,
Dût-il du ſort éprouver le courroux.
Songe perfide, illuſion cruelle,
Qui de ſon cœur augmente encor les maux !
Souvent aux bois elle contoit ſes peines.
Elle erroit ſeule au bord des clairs ruiſſeaux,
Et s'irritoit contre mille ombres vaines
Que répétoit le cryſtal de leurs eaux.
Sa tendre main ſur l'écorce des chênes
Gravoit ſon nom, le nom ſeul de Pſiché.
Heureuſe, hélas ! ſi le Deſtin touché
Du deſir vif que cette Belle endure,
A ce tourment bornoit ſon aventure !
Bientôt, bientôt d'un ſecret ſi caché
Elle voudra pénétrer le myſtère.

Qui que tu ſois, rare objet de ſes vœux;
Ne permets pas qu'une Beauté ſi chère
Suive jamais des conſeils dangereux!

Fin du troiſieme Chant.

CHANT QUATRIEME.

Trois fois la Nuit avoit tendu ſes voiles ;
Trois fois, montant ſur la voûte des cieux,
Le Jour avoit remplacé les étoiles ;
Et de Pſiché l'époux myſtérieux,
Qui prévoyoit les maux qu'à cette Belle
Alloient coûter ſes deſirs curieux,
Appréhendoit de ſe rendre auprès d'elle.
La nuit venoit d'éteindre encor le jour,
Lorſque cédant aux charmes du retour,
Il raſſura ſa tendreſſe inquiéte.
Mais, pénétré d'une douleur ſecrete,
Il ne lui tint que de triſtes diſcours.
Il paroiſſoit regreter ſes careſſes ;
Il lui diſoit : M'aimerez-vous toujours ?
N'aurez-vous point de coupables foibleſſes ?
Puis tout-à-coup, interrompant le cours
De ſes ſanglots, de ſes plaintes amères,
Il s'appuya ſur le ſein de Pſiché,
Et l'inonda de ces larmes ſi chères,
Gages certains d'un cœur vraiment touché.
Pour lui parler Pſiché trop attendrie,
Gémit, ſoupire, & tremble pour ſa vie ;
Mêle ſes pleurs aux pleurs de ſon amant,
Voudroit mourir, craint qu'il ne la prévienne,
Contre ſon ſein le ſerre étroitement,
Porte en tremblant ſa bouche ſur la ſienne,
Et près de lui tombe ſans mouvement.

D'un ſi grand trouble à peine revenue :
Ingrat, dit-elle, apprenez-moi du moins
Quelle fureur, à mon ame inconnue,
Pour tourmenter une amante éperdue
A votre cœur inſpire tant de ſoins ?
Vos yeux, vos yeux viennent d'être témoins
Du triſte état où votre ardeur jalouſe
Par ſes ſoupçons a plongé votre épouſe :
Quel témoignage, hélas ! plus éclatant,
Quelle autre preuve exigez-vous encore
De cet amour, de ce feu violent
Dont en ſecret la flamme me dévore !
Le Sort injuſte, & qui ne hait que moi,
Entre nous deux mit trop de différence :
Trois jours entiers d'une coupable abſence
Ne me font point ſoupçonner votre foi ;
Tandis que moi, moi qui ſuis la victime
De je ne ſais quelle bizarre loi,
Moi qu'on ne peut accuſer d'autre crime
Que d'aſpirer ardemment à vous voir,
Et qui, s'il faut que j'en perde l'eſpoir,
Aimerois mieux cent fois ceſſer de vivre ;
Vous m'accuſez . . . Gardez-vous de pourſuivre,
Interrompit ſon époux irrité !
Jeune Pſiché, c'eſt ce deſir extrême
Dont mon amour craint la vivacité :
Un ſeul inſtant de curioſité
Me ravira pour jamais ce que j'aime.
Eh ! quoi ? (1) toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée !
Qu'avec le ciel la terre conjurée
Vienne en mes bras attaquer mon amant !
Qu'à leurs efforts l'enfer ſe réuniſſe ;

Je jure ici que de ces foibles bras
Le monde entier ne l'arracheroit pas ;
Et le cruel, s'oſant rendre complice
De la fureur d'un Deſtin menaçant,
A mon amour craint d'en jurer autant!
Ah! que nos cœurs ne ſe reſſemblent guère!

Chère Pſiché, quelle erreur vous ſéduit,
Reprit l'époux d'une voix moins ſévère!
Le vain éclat d'une injuſte colère
Ne peut changer le Sort qui nous pourſuit :
Quand tous les Dieux ardens à vous défendre,
Viendroient s'unir à l'époux le plus tendre,
Pour vous ſouſtraire à d'éternels décrets,
Le Sort tiendroit ſa cruelle promeſſe :
Dès que vos yeux ſe ſeront ſatisfaits,
Vous perdrez tout, juſques à ma tendreſſe.
Ah! faudra-t-il qu'un inſtant de foibleſſe
De votre époux vous raviſſe le cœur!
Ce cœur, en proie aux plus mortelles craintes,
Laiſſe à regret échapper quelques plaintes
Dont l'amertume aigrit votre douleur :
Et que ſera-ce, hélas! lorſque la haîne,
En d'autres feux changeant des feux ſi beaux,
De notre hymen viendra briſer la chaîne,
Et dans mon ſein plongera ſes flambeaux!
Que deviendra l'épouſe la plus chère,
Quand, malgré moi, victime du Deſtin,
Triſte, éplorée, errante ſur la terre,
Ses cris perdus m'appelleront en vain!
De tant de maux cette image effrayante
Remplit Pſiché d'une ſecrete horreur.
Elle jura qu'une ardeur imprudente

Ne mettroit plus d'obſtacle à ſon bonheur;
Et que, pourvu qu'une flamme conſtante
Lui conſervât le cœur de ſon époux,
Ne pouvant trop payer un bien ſi doux,
A l'avenir elle vivroit contente.
De ce ſerment l'époux parut touché :
Fiez-vous-en, lui dit-il, à vos charmes;
Comptez ſur moi, jeune & belle Pſiché.
Mais il me reſte encor quelques allarmes:
On peut, hélas! par des conſeils trompeurs
Tenter un jour de hâter vos malheurs :
Si votre cœur s'alloit laiſſer ſéduire!
Ah! gardez-vous de jamais écouter
Ceux que le Sort armera pour vous nuire.
Tremblez, Pſiché! Déja, prêt à porter
De nouveaux coups à vos ſermens timides,
Il a conduit près d'ici deux perfides
Dont la douleur eſt un piége caché.
Au pied du mont ce couple ſe déſole :
Ce couple aux vents adreſſe la parole;
D'un ton plaintif il demande Pſiché.
Si juſqu'à vous leur voix ſe fait entendre,
Au nom des Dieux, ſoyez ſourde à leurs cris.
Secondez-moi, prenez ſoin de défendre
A leur abord ces aziles chéris.
Ces mots à peine ont frappé ſes eſprits,
Que, ſans vouloir s'expliquer davantage,
L'époux s'éloigne, & d'un deſir nouveau
Laiſſe à Pſiché le pénible fardeau.
C'en étoit trop: l'épouſe la plus ſage
Eût violé tôt ou tard un devoir
Qui de ſes ſens lui défendoit l'uſage.
Quelle rigueur! & comment concevoir

Le nouveau trouble où cet arrêt la plonge!
Qui ſait, hélas! ſi le flatteur eſpoir
De voir les Dieux convaincus de menſonge,
N'amenoit pas vers elle ſes parens?
Ah! falloit-il à leurs derniers momens,
Qu'avoient hâtés, ſans doute, un vain Oracle,
Leur envier après tant de tourmens,
De ſon bonheur le conſolant ſpectacle!
Si c'étoient eux, que craignoit ſon époux?
N'avoient-ils pas dès ſa plus tendre enfance,
Fait à ſon cœur chérir l'obéiſſance?
De leur amour étoit-il donc jaloux?
Peut-être encor, l'amitié généreuſe
Juſqu'en ces lieux avoit conduit ſes ſœurs,
Pour eſſayer de calmer ſes douleurs,
Pour conſoler Pſiché trop malheureuſe.
Qu'avec plaiſir leurs regards ſatisfaits,
Cherchant leur ſœur dans un antre ſauvage,
Admireroient ce ſuperbe Palais,
D'un ſort brillant glorieux témoignage!
Combien la Cour qui lui rendoit hommage,
Combien ſa voix qui commande aux Zéphirs,
Des Dieux jaloux confondant le Miniſtre,
Démentiroient un Oracle ſiniſtre!
L'Hymen, ſans doute, a comblé leurs deſirs;
A leur départ de cet heureux azile,
Mille préſens, dont ces réduits ſont pleins,
Pour ſes neveux enrichiroient leurs mains.
Ainſi Pſiché, toujours plus indocile,
Fortifioit le dangereux poiſon
Dont ſes deſirs corrompoient ſa raiſon.
Tantôt, croyant qu'un reſte de tendreſſe
A quelques-uns de ſes premiers amans,

Avoit pu faire abandonner la Gréce,
Pour ſecourir ſes attraits innocens:
Ton cœur craint-il qu'ils n'égarent mes ſens?
A mon amour tu dois plus de juſtice,
Charmant époux, diſoit-elle tout bas;
Ah! laiſſe-les porter ici leurs pas:
Je t'en ferai l'éclatant ſacrifice.
Raſſure-toi: le plus honteux mépris,
S'ils eſſayoient de me rendre infidèlle,
De leurs efforts ſeroit le digne prix:
J'en fais ſerment. A peine achevoit-elle,
Que le Zéphire, à qui l'époux troublé
N'avoit point dit de cacher ce myſtère,
Vint ſoulager ſon eſprit accablé,
Lui vint offrir ſon cruel miniſtère.
Au pied du mont qui borne ce ſéjour,
Vos ſœurs, dit-il, vous appellent ſans ceſſe.
Sa cime énorme afflige leur amour,
Et les dragons qui veillent à l'entour
Mettent le comble au chagrin qui les preſſe:
Permettez-moi d'aller à leur ſecours.
C'en eſt aſſez, repartit cette Belle:
Si je le puis, j'aurai tantôt recours
Aux ſoins touchans que m'offre votre zèle.
Puis auſſi-tôt, méditant un diſcours
Sur la douleur de vivre en ſolitude,
Et de cacher l'éclat de ſa grandeur,
Cette Beauté mit toute ſon étude
Aux moyens sûrs de hâter ſon malheur.
Elle ſaiſit un inſtant favorable,
Et de baiſers accablant ſon époux,
Lui remontra que le Sort le plus doux,
S'il n'étoit ſu, devenoit déplorable;

Qu'on ne goûtoit un bonheur véritable,
Un bien parfait qu'en faiſant des jaloux;
Qu'il lui falloit des témoins de ſa gloire,
S'il prétendoit qu'elle dût en jouir;
Qu'il étoit dur pour elle de ſouffrir
Que le menſonge outrageât ſa mémoire,
Et que doutant du prix de ſa beauté
Aux yeux trompés de la poſtérité
L'hymen d'un Monſtre achevât ſon hiſtoire.
Vos intérêts plus encor que les miens,
Pourſuivit-elle, exigent que j'éclaire
Les yeux d'autrui ſur nos charmans liens:
Cachez la main qui me comble de biens;
Mais laiſſez-moi du moins me ſatisfaire,
Laiſſez mon cœur goûter un doux plaiſir
En publiant combien elle m'eſt chère.
Si de mes ſœurs la tendreſſe eſt ſincère,
Un ſi beau Sort, hélas! va les ravir.
Si dans leur ame il fait naître l'envie,
Son éclat même, aidant à les punir,
Humiliera leur fière jalouſie.
L'époux ſurpris (1), après quelques momens,
Lui dit: Hé bien! perdez-vous, j'y conſens;
Vous les verrez ces ſœurs que je redoute:
Mais ſi jamais leur préſence vous coûte
Un ſeul des maux prédits par votre époux,
Alors au moins n'en accuſez que vous.

Non, non, dit-elle, à ſon tour étonnée,
Puiſque contraire à mes moindres ardeurs,
A n'aimer rien vous m'avez condamnée,
Il faut vous plaire, il faut haïr mes ſœurs;
De vos chagrins victimes malheureuſes,

Il faut, cruel, pour un jaloux ſoupçon,
Laiſſer périr ces ſœurs ſi dangereuſes
Sur le rocher qui ferme ma priſon.

Vous les verrez, Pſiché, je le répéte:
Mais gardez-vous, reprit l'époux ému,
De vous fier à leur langue indiſcrette.
Elles pourront tenter votre vertu:
Vous êtes foible; & puiſque ma tendreſſe
Ne ſuffit pas pour remplir vos deſirs,
Mon cœur craint tout d'une telle foibleſſe.
Jeune Pſiché, cette crainte vous bleſſe:
J'aurois regret de gêner vos plaiſirs;
Voyez vos ſœurs; comblez-les de carreſſes;
Diſpoſez même à leur gré des richeſſes
Que pour vous ſeule enfermoit ce ſéjour:
Mais n'allez pas leur livrer votre amour.
Pſiché promit qu'à leur perfide adreſſe
Son cœur trahi ne ſe rendroit jamais.
Puiſſe le Ciel entendre ſa promeſſe,
Et révoquer de funeſtes décrets!

Fin du quatrieme Chant.

CHANT CINQUIEME.

Du Jour naiſſant déja les premiers traits
Ont de la Nuit percé les voiles ſombres;
Déja l'époux, dans l'épaiſſeur des ombres,
S'eſt retiré du tranquille Palais;
Et le Zéphire, avant l'heure où l'Aurore
Par ſon éclat doit troubler les faveurs
Du doux ſommeil que Pſiché goûte encore,
En ſon ſalon a tranſporté ſes ſœurs.
Déja l'Envie à ces ſœurs criminelles
Dicte en ſecret mille jaloux propos:
Pſiché dormoit; & l'on n'oſoit pour elles
Précipiter la fin de ſon repos!
D'un autre ſang eſt-elle donc iſſue?
Ou craignoit-on d'altérer ſa beauté?
A quels honneurs la voilà parvenue
Si quelque Dieu, de la Belle entêté,
En avoit fait une Divinité,
Il n'étoit pas étonnant que du trône
On reſpectât ſi peu la majeſté:
De ce ſéjour la moindre rareté
Effaceroit la plus riche couronne.

Tandis qu'ainſi s'exhaloit leur orgueil,
A ſon lever par les Nymphes conduites,
Pſiché leur fit le plus touchant accueil.
Ce couple ingrat, de larmes hypocrites,

De vœux forcés paya ſes doux tranſports.
A la ſervir chaque Nymphe empreſſée,
De ſes habits déployant les tréſors,
Bientôt, bientôt dans leur ame bleſſée
A de l'Envie enfoncé tous les traits.
Enfin Pſiché, plus fraîche que l'Aurore,
Brillant aſſez de ſes propres attraits,
A leur dépit ſemble ajouter encore;
Pſiché préfère aux plus riches habits,
Le lin, la gaze, & quelques fleurs nouvelles:
Pſiché leur donne & perles & rubis,
Vains ornemens, plus utiles pour elles.
Juſqu'à ſes dons, tout irrite leur cœur.
De ce Palais l'élégante ſplendeur,
Dans cent réduits pleins de magnificence,
A chaque pas offre à leurs yeux troublés
De raretés une telle abondance,
Que tous les goûts s'y trouvent raſſemblés.
Les doux parfums de l'empire de Flore,
Unis à ceux que ſous un ciel ſerein,
Dans l'Yémen le Soleil fait éclore,
De l'odorat, ſur leur choix incertain,
Flattent ici le délicat organe.
Là, pour les bains, loin de tout œil profane,
Des vaſes d'or travaillés avec art,
Reçoivent l'eau d'une ſource argentine.
Ailleurs, orné par une main divine,
Sur un tapis de pourpre & de brocard,
S'élève un lit, trône de la molleſſe,
Où le Sommeil du ſuc de ſes pavots
Prépare un baume aux amoureux travaux.
Une toilette, où la délicateſſe,
Où le goût règne avec la propreté,

Paroit

Paroit auſſi ce ſéjour enchanté.
Loin (1), loin ces fards que l'humaine foibleſſe
Oppoſe au Tems, ce tyran redouté;
Secrets honteux, dont le rare avantage
Eſt de vieillir à la fois la Beauté,
Et de maſquer les rides du vieil âge.
A de tels ſoins Pſiché n'a point recours;
Belle ſans art, Pſiché n'a point l'adreſſe
D'enſevelir la fleur de la jeuneſſe
Sous l'appareil de mille vains atours.
Sa beauté ſeule avoit d'une Déeſſe
Contre ſes yeux allumé les tranſports:
Elle effaçoit tant de brillans tréſors.
Mais par l'éclat d'une telle richeſſe,
L'époux trompant l'attente de ſes ſœurs,
A leurs regards ſignaloit ſa tendreſſe.
Mille ſerpens déja rongeoient leurs cœurs;
Lorſque Pſiché, qui de leur jalouſie
Ne ſoupçonnoit que les moindres chagrins,
De ſon Palais paſſant dans ſes jardins,
Par les Zéphirs auſſi-tôt accueillie,
Leur dit d'aller, dans les boſquets voiſins,
Dire aux oiſeaux que ſous le vert feuillage
Ses ſœurs vouloient entendre leurs concerts;
Leur ordonna de parfumer les airs,
Et d'augmenter la fraîcheur de l'ombrage.
Nouveau tourment pour ce couple envieux:
Quoi! diſoit-il; elle commande aux Dieux!
Tout eſt ſoumis à ſa vaſte puiſſance!
Pour quelqu'éclat dont brille ſon enfance,
Falloit-il donc qu'un Sort injurieux
Entre elle & nous mit tant de différence!

Et cependant un repas ſomptueux
A leur retour vint encor les ſurprendre:
De mille voix les chants mélodieux
Dans le ſalon ſoudain ſe font entendre.
Leur cœur jaloux ne ſe poſſédant plus,
Soupire au nom que chaque voix répéte:
Leur jeune Sœur comparée à Vénus,
Accroît l'excès de leur douleur ſecrette.
Pſiché, trop vaine, & pour lors indiſcrette,
Sur ſon théâtre exigea qu'à leurs yeux
De ſon hymen on retraçât l'hiſtoire;
Deſir frivole & qui ternit ſa gloire.
De ſon époux le couple curieux
Dans ce ſpectacle en vain cherchant l'image,
Se défia de ſes traits, de ſon âge,
Crut que c'étoit quelque Roi dont les ans
Avoient éteint la premiere tendreſſe,
Et qui tâchoit, par de riches préſens,
De réparer les torts de la vieilleſſe.
Pſiché pourtant leur peignoit cet époux
Beau comme Mars, mais le regard plus doux,
Mais moins âgé que la plus jeune d'elles,
Vif, & brûlant d'ardeurs toujours nouvelles,
Amant ſenſible & même un peu jaloux.
Elle ajoutoit qu'à l'Oracle funeſte,
Dont la menace effraya ſes parens,
Elles devoient, ſans pénétrer le reſte,
Se bien garder de donner un vrai ſens;
Qu'elles pourroient, dans un ſecond voyage,
Sur ſon époux en ſavoir davantage;
Qu'avec regret éloigné de ſes yeux,
Quoique Pſiché lui fût toujours préſente,
Pour quelque tems une affaire importante

Le retenoit alors en d'autres lieux.

Ce faux récit au cœur de ſes aînées
A chaque mot portoit un coup mortel.
Chère Pſiché, puiſſent tes Deſtinées
Te dérober à leur dépit cruel!
Dès ce moment (2), l'Envie au tein livide,
A leurs fureurs laiſſant un libre cours,
Vint inſpirer à ce couple perfide
L'affreux projet de troubler ſes amours.
En leur parlant, Pſiché, d'un air timide
De l'artifice employant les détours,
Jeune & naïve, avoit dans ſon diſcours
Fait entrevoir je ne ſais quel myſtère,
Qui, confondant leur jalouſe raiſon,
Contre ſes feux irritoit leur colère.
Un cœur perfide & que l'Envie éclaire,
Met à profit le plus léger ſoupçon.
Le Ciel trompé dans ſa haine implacable,
Et de menſonge un Prêtre convaincu;
Au lieu d'un Monſtre, un Monarque abſolu,
Un jeune époux auſſi tendre qu'aimable;
Un antre affreux en Palais transformé,
Tant d'autres traits d'un courroux inutile,
Courroux éteint auſſi-tôt qu'allumé,
Sur ſon bonheur rendoient leur ſœur tranquille:
Mais cet époux, épris de ſa beauté,
Pouvoit un jour devenir infidèle.
Et qui ſavoit ſi, déja dégoûté
Des premiers feux qu'il reſſentit pour elle,
Il n'étoit pas allé loin de ces lieux
Offrir ſon cœur à quelqu'autre mortelle?
Il en étoit mille de qui les yeux

Méritoient mieux ce glorieux hommage.
Cette Pſiché, fière de ſes attraits,
Et comptant trop ſur ce frêle avantage,
D'un deſtin sûr croyant jouir en paix,
Brûloit peut-être alors pour un volage.
Peut-être auſſi, malgré tant de bienfaits,
Qui le devoient rendre cher à jamais;
Malgré l'ardeur & ſi vive & ſi pure,
Qu'en ſes diſcours montroit cette Beauté:
Quelque moyen de la rendre parjure
Avec ſuccès pourroit être tenté.

Telles étoient les cruelles vengeances
Que méditoient ces criminelles ſœurs;
Mais, déguiſant leurs barbares fureurs,
De l'amitié les vives apparences
Sembloient répondre à Pſiché de leurs cœurs.
Pour aſſurer leur projet déteſtable,
Elles feignoient de plaindre ſon amour,
Sitôt privé d'un époux adorable;
Exagérant l'allarme inſupportable
Qu'elle eſſuieroit juſques à ſon retour.
Non qu'il fallût ſoupçonner ſa tendreſſe:
Ses feux étoient trop juſtes, trop ardens,
Pour redouter en lui quelque foibleſſe:
Et quand d'ailleurs des objets moins charmans
Pourroient enfin ſéduire ſa jeuneſſe,
Quand l'inconſtance entraîneroit ſes ſens,
Égarement pardonnable à cet âge,
Pſiché bientôt trouveroit mille amans
Qui la ſauroient venger d'un tel outrage.
La Gréce avoit des Monarques puiſſans,
De jeunes Rois, tous pleins de ſa mémoire,

Dont la conquête, éterniſant ſa gloire,
Seroit facile à des yeux ſi touchans.

Frivoles ſoins ! Pſiché libre de crainte
Sur ſon époux, ſur ſa conſtante ardeur,
S'applaudiſſant du ſuccès de ſa feinte,
Sans s'émouvoir jouit de leur erreur.
Son air ſerein, ſa froide indifférence,
Déſeſpéroit le couple ſéducteur.
Il réſolut d'attendre que l'abſence,
Remède sûr, uſât la paſſion,
Qui, de Pſiché ſoutenant l'innocence,
Fermoit ſon cœur à la ſéduction;
Et, ſi l'époux, brûlant d'impatience,
Par ſon retour prévenoit leur départ,
Ces ſœurs alors décidèrent entre elles,
Qu'à le tromper employant tout leur art,
Elles feindroient que le tems, le haſard,
La vanité, défaut commun des Belles,
Leur avoient fait découvrir dans Pſiché
Quelque penchant à des ardeurs nouvelles.

Déja huit fois le Soleil s'eſt caché
Au ſein doré de la liquide plaine,
Sans que l'époux, dont leur fatale haine
A projetté d'empoiſonner l'amour,
En ſon Palais ait hâté ſon retour;
Sans que Pſiché, qui vantoit tant ſes charmes,
Et ſa jeuneſſe & ſes deſirs brûlans,
Sur cette abſence eût les moindres allarmes.
Leur cœur ſurpris du calme de ſes ſens,
Taxe auſſi-tôt de groſſière impoſture
Les heureux traits dont à leurs yeux jaloux,

En s'efforçant d'en flatter la peinture,
Sa bouche avoit embelli cet époux.
Mille plaiſirs, mille nouvelles fêtes
De chaque inſtant avoient rempli le cours;
Et par des jeux Pſiché comptoit les jours,
Que l'infidèle à d'illuſtres conquêtes
Peut-être alors oſoit ſacrifier,
Ou, qu'en ſes traits portant des caractères
Propres, ſans doute, à le faire oublier,
Courbé ſous l'âge, il paſſoit à payer
Au poids de l'or des faveurs mercenaires:
Car quel moyen de la juſtifier,
S'il étoit tel qu'elle en traçoit l'image?
Mais jeune ou vieux, époux tendre ou volage,
Dans ſes plaiſirs elle met trop d'éclat.

C'étoit ainſi que contre cette Belle
Avec fureur s'armoit ce couple ingrat;
Lorſqu'il fallut prendre enfin congé d'elle.
Pſiché leur dit, les huit jours écoulés,
De retourner chacune en ſon Empire.
De ſon bonheur elles iroient inſtruire,
En arrivant, ſes parens déſolés.
Cette nouvelle attendriſſant leur ame,
Rendroit la vie à leurs ſens accablés.
Son amitié ſeroit digne de blâme,
Si les plaiſirs qu'elle offroit à ſes ſœurs
De leurs parens retardoient l'allégreſſe:
Hé! pouvoit-on trop tôt ſécher les pleurs
Que ſon deſtin coûtoit à leur vieilleſſe!

Pour leurs époux, pour elles, pour leurs fils,
Pſiché ſoudain, d'une main libérale,

Leur préſenta des dons du plus grand prix.
Elle y joignit (3) ſa robe nuptiale,
Pour confirmer aux yeux de ſes parens
De ſon hymen les récits ſurprenans :
Puis, embraſſant ſes ſœurs avec tendreſſe,
Cette Beauté, dans des adieux touchans,
D'un prompt retour exigea la promeſſe ;
Les aſſurant que l'abord de ce lieu
Leur deviendroit déſormais plus facile,
Que les Zéphirs s'en écarteroient peu,
Qu'elles pourroient au pied de cet aſyle
S'abandonner au ſouffle de ces Dieux.
Ses ſœurs alors parurent attendries ;
Et quelques pleurs coulèrent de leurs yeux:
Mais en partant, ces jalouſes Furies,
Sentant aigrir leurs ſoupçons odieux,
Et ne comptant ſur un ſecond voyage
Que dans l'eſpoir d'un ſuccès plus certain,
Firent ſerment de tout mettre en uſage
Pour conſommer leur horrible deſſein.

Fin du cinquieme Chant.

CHANT SIXIEME.

LAISSONS Pſiché prodiguer ſes carreſſes
A ſon époux revenu dans ſes bras,
Et celui-ci jouïr de ſes appas,
Sans redouter déſormais des foibleſſes
Que ſon courroux ne pardonneroit pas.

Loin de vouloir par un récit fidèle
Faire éclater la gloire de Pſiché,
Ses ſœurs bientôt ſemèrent la nouvelle,
Quelles avoient vainement voyagé
Pour découvrir quelque antre ſolitaire,
Quelque caverne; où le Ciel outragé
Sur cette Belle épuiſoit ſa colère;
Que cependant leur zèle généreux
Que ce Ciel même approuveroit, ſans doute;
Oſant encor tenter une autre route,
Seroit peut-être à la fin plus heureux.
Pénible effort quand il faut que la bouche
Déguiſe ainſi les ſentimens du cœur!
Mais en ſecret, une haine farouche,
Donnant l'eſſor à leur jalouſe ardeur,
Contre Pſiché les armoit l'une & l'autre:
Que ſon deſtin eſt différent du nôtre!
Un jeune époux, (du moins elle le dit,)
Outre les biens dont il comble la Belle,
De feux nouveaux brûle toujours pour elle;

Tandis qu'à peine approchant de mon lit,
S'il ne falloit des ſucceſſeurs au trône,
Le mien, ailleurs prodigue de ſes feux,
Du tendre hymen briſeroit tous les nœuds.

Ah! comme vous mon époux m'abandonne;
Et ſi le ſoin d'affermir la couronne
Contraint le vôtre à vous porter ſes vœux,
Le mien, ſujet à mille maux fâcheux,
Exige encor qu'Eſculape l'ordonne.
Hé! quel mérite a donc cette Pſiché,
Pour goûter ſeule un ſort digne d'envie!
Mais, écoutez; certain ennui caché
Semble après tout empoiſonner ſa vie:
Croyons le Ciel, il ne ſauroit mentir:
Elle eſt en proie à quelque horrible flamme.
Il faut, il faut toutes deux nous unir,
Pour arracher ce ſecret de ſon ame.

Pendant un mois leur haine s'occupa
Des piéges sûrs qu'elles pourroient lui tendre:
Puis, vers le roc ce couple retourna,
Bien réſolu ne point en deſcendre
Qu'il n'eût rempli ſon coupable deſſein.
A leur abord, un ſouffle favorable
Juſqu'au ſommet les enleva ſoudain.
Leur tendre ſœur (1), toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir;
Leur demanda ce que diſoit la Gréce
Et ſes parens de ſon ſort glorieux:
Ceux-ci, ſans doute, ont pleuré de tendreſſe
En contemplant ſes habits précieux;

Avec ce gage ils ſupporteront mieux
A l'avenir le poids de la vieilleſſe!
A ce diſcours le couple préparé,
Pour y répondre employa l'impoſture:
Puis, il feignit d'être déſeſpéré
De n'avoir pu retracer à ſon gré
Du jeune époux la fidelle peinture.
Pſiché les croit; Pſiché veut de nouveau
Leur en offrir l'agréable tableau:
Mais quand un cœur a manqué de droiture,
Il ſoutient mal un menſonge oublié.
De cet époux elle flatta l'image,
Et le peignit plus jeune de moitié;
Des traits de Mars dépouilla ſon viſage,
Les ſuppoſa plus beaux, plus délicats;
Changea d'ailleurs le but de ſon voyage,
Pour ſon ſéjour nomma d'autres climats.
Le couple alors, étonné d'un langage
Si peu conforme à ſes premiers diſcours,
Contre la Belle & contre ſes amours
Sut en tirer un cruel avantage;
Et pourſuivant ſes jalouſes fureurs,
Il employa tant d'art pour la ſurprendre,
Fit tant d'éclat ſur ſes récits menteurs,
Qu'enfin Pſiché, ne pouvant s'en défendre,
Avoua tout à ces perfides ſœurs.

C'en fut aſſez: leur rage impatiente
Se modéra pour gliſſer dans ſon ſein
De leurs conſeils le dangereux venin:
Toute mortelle & ſoumiſe & prudente,
Doit dans l'époux qu'elle a reçu des Dieux
Enviſager leur volonté puiſſante,

Et lui vouant une ame obéiſſante,
Sur ſes défauts ne point ouvrir les yeux:
Si cependant, malgré tant de richeſſes,
Diſoit ce couple, un Monſtre eſt votre époux,
Nous vous plaignons: le fruit de ſes careſſes,
Pourroit un jour, en nous affligeant tous,
Déshonorer & la Nature & vous . . . .
Vos fils . . . . Mais non; la divine colère
Reſpectera de ſi touchans attraits:
Ce Ciel jaloux ne permettra jamais
Que notre ſœur rougiſſe d'être mère.
Ce mot cruel égarant ſa raiſon,
Sur ſon eſprit répandit un nuage,
Qui de ſes ſens lui raviſſant l'uſage,
Fit dans ſon cœur fermenter le poiſon.
Au même inſtant ſes ſœurs s'éloignent d'elle,
Pour le laiſſer plus librement agir.
Barbares ſœurs, s'écria cette Belle,
Quel noir flambeau venez-vous de m'offrir!
Depuis le tems que par un vain deſir
De mon époux j'ai ſouhaité la vue,
Tranquille, hélas! dans les bras du Plaiſir,
Je n'ai pas craint le danger qui me tue.
Riche & puiſſante, au printems de ſes jours,
Pſiché frémit de devenir féconde!
Affreux revers! de Graces & d'Amours
Cette Pſiché devoit peupler le monde:
De mille amans éloges trop flatteurs!
Deſtin trop beau! Des Monſtres naîtront d'elle.
Ah! du trépas les ſecrettes horreurs
N'ont rien d'égal à ma douleur mortelle.
Plus de repos: quoiqu'il puiſſe arriver,
Je veux enfin pénétrer ce myſtère.

Le couple alors l'empêchant d'achever ;
Revint près d'elle ; & de ſa plainte amère
Dont il avoit ſaiſi les derniers mots,
D'un air touché, feignit, dans ſes propos,
De condamner l'excès repréhenſible ;
Pour l'enflammer, combattit ſon deſir ;
Plaignit ſes maux pour l'y rendre ſenſible :
Puis, à l'écart, pouſſant un long ſoupir,
S'entretenant tout bas de cette Belle,
Avec pitié tournant les yeux ſur elle,
Il mit le comble à ſes ennuis ſecrets.
C'en étoit peu pour leurs jaloux projets :
Contre le Sort, lui dirent les cruelles,
Voici l'inſtant d'armer votre vertu ;
Nous l'expoſons à des terreurs nouvelles ;
Mais notre cœur a long-tems combattu :
Au point du jour, autour de cette enceinte,
A nos regards un Monſtre eſt apparu,
Dragon hideux, Monſtre inſpirant la crainte.
Par le Zéphire il étoit ſoutenu,
Et dans les airs, vers un antre effroyable,
Le dos courbé, s'avançoit lentement.
En cet endroit Zéphire le quittant,
Ce Monſtre affreux s'eſt couché ſur le ſable ;
Puis, ſe traînant vers un terrein fangeux,
Il s'eſt repu d'inſectes venimeux.
Sans les frayeurs de notre ame interdite,
Sans le deſir de voler près de vous,
De ce repas nous aurions vu la ſuite :
Mais nous avons évité par la fuite
Que notre aſpect n'allumât ſon courroux.

Par ce récit trop aiſément ſéduite ;

Injuſtes Dieux! voilà donc mon époux,
S'écrie alors Pſiché fondant en larmes!
Voilà ce Monſtre, objet de mes allarmes....
Ah! c'en eſt fait: ſur votre Oracle affreux
Pſiché, Pſiché n'a plus le moindre doute.
Tel eſt, hélas! le ſort des malheureux;
Un cœur troublé croit tout ce qu'il redoute.
Il eſt pourtant, malgré ſon déſeſpoir,
Quelques momens, où reprenant courage,
Cette Beauté chaſſe une affreuſe image
Que ſa raiſon ne ſauroit concevoir.
Comment peut-elle allier la peinture
De ce Dragon, l'horreur de la Nature,
Avec ces dons ſi beaux, ſi précieux,
Que tous ſes ſens, au défaut de ſes yeux,
Ont reconnus dans l'époux qui l'adore!
Mais pourquoi fuir au lever de l'Aurore?
Pourquoi défendre à ſon œil curieux
De contempler des qualités ſi belles?
Eſt-ce un Démon, qui, par un art trompeur,
Prend à ſon gré mille formes nouvelles:
La nuit, époux charmant & plein d'ardeur;
Monſtre le jour? Ainſi tout mon bonheur
Ne ſeroit donc qu'une vaine impoſture?
De ce Palais la riche architecture,
De Déités ce cortége flatteur,
De biens, d'honneurs ce brillant aſſemblage,
D'un art magique eſt l'exécrable ouvrage!
Ah! je mourrai, plutôt que de ſouffrir
Qu'un noir Démon m'abuſe davantage.
Mais en mourant je prétends le punir.
Son ſang impur lavera mon outrage:
Oui, s'il eſt tel que me l'ont peint mes ſœurs,

Si le cruel, quand d'un ſommeil paiſible
A mes côtés il goûte les douceurs,
S'offre à mes yeux ſous cette image horrible,
Un même fer percera nos deux cœurs.
Ses ſœurs goûtant ce projet téméraire,
Pour l'appaiſer ne firent plus d'effort.
Ce beau ſéjour n'offroit à ſa colère
Nul inſtrument de vengeance & de mort:
L'odieux couple eut l'audace inhumaine
De lui promettre une lampe, un poignard,
Pour ſatisfaire & ſes yeux & ſa haine.
Puis, auſſi-tôt avançant ſon départ,
Il lui tardoit déja que cette Belle
Par un forfait eût comblé ſes malheurs.

Pſiché (2) reſta quelques jours dans les pleurs,
Ne ſouffrant plus ſon époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémiſſement,
Forcée encor de cacher ſon tourment.
Seule, elle étoit tour à tour agitée
D'eſpoir, de crainte, & de haine & d'amour;
Contre ſes ſœurs aujourd'hui révoltée,
Demain preſſant leur funeſte retour;
Toujours portée à ſe noircir l'idée
Des traits hideux d'un Monſtre ſon époux,
Vu par ſes ſœurs, ſervi par le Zéphire,
Prédit enfin par le Ciel en courroux.
De la raiſon ordinaire délire!
Notre eſprit foible & craintif à l'excès,
Toujours ſe fixe aux plus triſtes objets.

Le couple arrive, & d'une main cruelle,
Offre à Pſiché le déplorable don.

Qui la rendra doublement criminelle.
Il lui promit (3) que la lampe fidelle
Éclaireroit tous les traits du Dragon,
Et que le fer trempé dans du poiſon,
Lui porteroit une atteinte mortelle.
Pſiché rend grace à leur zèle prudent,
Et ſent d'abord renaître dans ſon ame
De la pitié le tendre mouvement.
Mais par ſes ſœurs l'image de ſa flamme
Pour un Dragon, pour un affreux Serpent,
L'impiété, les redoutables ſuites,
La honte enfin d'un tel engagement,
A ſes regards ſans ceſſe reproduites,
Eurent bientôt éteint ce ſentiment.

Déja le jour achevoit ſa carrière;
De ſes conſeils craignant le châtiment,
Le couple fuit. A peine la lumière
A dans les eaux précipité ſes traits,
L'époux en proie à mille ennuis ſecrets,
D'un ſort cruel inutile préſage,
Près de Pſiché vient goûter le repos.
Bientôt le ſuc des humides pavots
De tous ſes ſens a rallenti l'uſage.
Pſiché tremblante, éprouve en ce moment
Toute l'horreur qui précède le crime:
Un tendre époux, un généreux amant
Va cette nuit devenir ſa victime!
Mais quel moyen d'effacer autrement
D'un tel hymen l'irréparable injure?
Du moins, dit-elle, il faut que je m'aſſure
Juſqu'à quel point va la haine des Dieux;
Et que mon cœur, convaincu par mes yeux,

N'accuſe plus l'Oracle d'impoſture.
Enfin Pſiché cédant à ce deſir,
De ſes ſermens perdit le ſouvenir.
Elle ſe lève, & d'une main timide
Saiſit la lampe & le fer homicide,
Qu'en un lieu sûr elle avoit ſu cacher;
Puis (4), vers le lit à peine oſant marcher,
Par un ſoupir craignant d'être trahie,
A pas légers, tremblans & ſuſpendus,
Cette Beauté ſatisfait ſon envie.
Elle apperçoit mille appas inconnus,
Mille tréſors dont ſa vue eſt ravie.
Cet époux tendre & cruel tour à tour,
Sur qui ſa haine alloit être aſſouvie,
Ce noir Démon, ce Monſtre étoit l'Amour.
L'éclat du lys, la fraîcheur de la roſe
N'ont rien qu'on puiſſe oppoſer à ſon teint;
Sa bouche aimable, où le ſourire eſt peint,
Semble une fleur nouvellement écloſe.
Ses membres ronds, potelés, délicats,
Sur le duvet imprimant ſa poſture,
Ne laiſſoient voir que leurs moindres appas.
Les nœuds flottans de ſa blonde coëffure,
De ſes beaux bras mollement étendus
Entrelaſſoient les contours demi-nus.
Ses yeux couverts d'une longue paupière,
Cachant encor des traits plus précieux,
Font regretter que le plus beau des Dieux
En ce moment les ferme à la lumière.
D'un voile clair le tiſſu délié
Embraſſe, flatte, exprime mille charmes,
Que l'œil ſe plaint de ne voir qu'à moitié.
Pſiché confuſe, en verſa quelques larmes.

Le

Le fer tombant de ſa timide main :
O Dieux, dit-elle ! O trop heureux deſtin !
C'eſt Cupidon : oui, c'eſt l'Amour lui-même !
Et j'ai tenté de lui percer le ſein !
Ah ! de mon cœur aveuglement extrême !
Divin époux, quel étoit ton deſſein ?
Pourquoi, pourquoi de mon bonheur ſuprême
Juſqu'à préſent m'avoir fait un ſecret ?
Si mon deſir te paroît indiſcret,
Punis Pſiché : je mourrai trop contente
De t'avoir vu cette fois ſeulement.
Dans les tranſports d'un tendre mouvement,
Pſiché voulut porter ſa bouche ardente
Aux lys touffus de ce corps ſi charmant ;
Mais penchant trop la lampe chancelante,
D'huile enflammée une goûte brûlante
Tombe à l'inſtant ſur la cuiſſe du Dieu :
L'Amour s'éveille ; il voit près de la Belle
L'affreux poignard, & lance alors ſur elle,
En s'envolant, un regard plein de feu.
Palais, jardins, tout s'éclipſe à ſa vue.
Pſiché, livrée à la fureur du Sort,
Triſte, muette, & pâle & preſque nue,
Au haut du roc, n'attend plus que la mort.

Fin du ſixieme Chant.

Laiſſe Vénus diſpoſer de ta vie ;
Cherche tes ſœurs (1) & me les ſacrifie :
A ce ſeul prix je puis t'aimer encor.
Que de chagrin, que de juſtes allarmes
Un tel arrêt dût cauſer à Pſiché !
Des derniers mots ſon cœur fut ſi touché
Que ſes beaux yeux ſe remplirent de larmes.
Mais en rêvant à ce triſte diſcours,
Ces mots n'offroient qu'une vaine eſpérance :
Car ſi Vénus diſpoſe de ſes jours,
Fière & cruelle, hélas ! quelle apparence
Que ſon deſtin prenne un plus heureux cours !
Et puis trahir ſes ſœurs ! quoique coupables,
Pſiché jamais n'y pourra conſentir.
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'eſt aſſez les punir.
Ainſi Pſiché toujours plus agitée,
N'oſe eſpérer d'obtenir ſon pardon.
Zéphire, Amour, Naïs & Leucothée,
Tout fuit loin d'elle. Et déja de Titon
La jeune amante en ſon char eſt montée,
Sème la roſe & dore l'horiſon.
Pſiché s'habille, & ſe traînant à peine,
Les yeux baiſſés, les genoux chancelans,
Gagne un côteau qui bornoit cette plaine,
Et qu'ombrageoient mille arbuſtes charmans :
Des plus beaux fruits leur tige couronnée,
Quelques appuis ſous leurs foibles rameaux,
Et pour baigner ces tendres arbriſſeaux
Une onde pure avec art détournée,
Montroient aſſez qu'à de ſoigneuſes mains
Pomone avoit confié leurs deſtins.
Hélas ! Pſiché des Dieux abandonnée

Cherchoit alors le ſecours des humains.
Sur le ſommet de ce côteau fertile,
Pſiché (2) voyant des troupeaux arriver,
Près de ces lieux ſe flatte de trouver
Quelque hameau, quelque champêtre aſyle,
Où des mortels les ſoins compâtiſſans
Pourront calmer le trouble de ſes ſens.
Elle avançoit en élevant la vue,
Lorſqu'au détour d'une longue avenue,
S'offre à ſes yeux un Paſteur chargé d'ans,
Mais auſſi frais qu'au printems de ſon âge,
La taille haute & le maintien d'un Sage,
Le front uni, malgré ſes cheveux blancs.
Un doux ſourire animoit ſon viſage;
Et quoiqu'il eût du ſpectacle des champs
Joui pendant un ſiécle entier de vie,
Son ame encore en paroiſſoit ravie.
Mais ce fut bien un autre enchantement,
Quand ſes regards rencontrèrent la Belle.
Il recula, rempli d'étonnement,
Et ſe ſeroit proſterné devant elle,
S'il en eût eu la force en ce moment.
Divin objet, dit-il en l'abordant,
Auriez-vous fui la demeure éternelle
Pour habiter en ces groſſiers climats?
Car à ces yeux, à cet air plein d'appas,
Vous n'êtes point une ſimple mortelle.
Ah! je le ſuis aux maux que je reſſens,
Lui répliqua cette Beauté confuſe;
Femme d'un Dieu qu'ont trahi mes ſermens,
Ce Dieu jaloux du plaiſir de mes ſens,
Pour ſa compagne aujourd'hui me refuſe.
Cet époux fier & qu'offenſe un regard,

C'eſt Cupidon. A ce nom le Vieillard
Lui veut encor rendre un pieux hommage.
Pſiché l'arrête ; & d'un prochain bocage
Voit auſſi-tôt deux Bergères ſortir,
Qui, moiſſonnant des fleurs ſur leur paſſage,
Vers ce Vieillard s'empreſſoient d'accourir.
Ce ſont, dit-il, les filles de mon frère.
La mort trop-tôt vint les priver d'un père,
Lorſque déja leur mère n'étoit plus.
De la beauté, mais ſur-tout des vertus
Depuis ce tems me les rendent bien chères;
Privé d'enfans, elles m'en tiennent lieu.
Après ma mort je leur laiſſerai peu :
Mais que faut-il à de ſimples Bergères !
Près d'eux alors ſes nièces arrivant,
Devant Pſiché parurent ſi timides,
Qu'elle en ſourit. Puis, d'un ton careſſant :
Voulez-vous bien, dit-elle, être mes guides,
Et me donner retraite auprès de vous,
Jeunes Beautés ? Si jamais mon époux
Calme ſa haine & me devient propice,
Je le prierai d'acquitter ce ſervice.

A ce diſcours, par le Vieillard compris,
On s'achemine, on traverſe un bois ſombre,
Qui, loin du bruit, renfermoit ſous ſon ombre,
Derrière un tertre, un modeſte logis ;
Séjour heureux, demeure hoſpitalière,
Où le Sommeil, qui fuit votre paupière,
De la Fortune orgueilleux Favoris,
Se plaiſoit mieux qu'en vos riches lambris,
Sur une nappe, aux fêtes deſtinée,
Blanche ſur-tout, & de fleurs couronnée,

Chaque Bergère apprête de ſes mains
Quelques gâteaux, du lait & des raiſins.
La propreté de ce repas champêtre
Plut à Pſiché : mais elle fit connoître,
Après avoir goûté de chaque mets,
Que le repos apporteroit peut-être
Un plus doux calme à ſes ennuis ſecrets.
Soudain au fond d'une grotte écartée,
Où n'a jamais pénétré le Soleil,
Par le Vieillard elle fut invitée
A ſe jetter dans les bras du Sommeil.
Il la laiſſa ſeule avec les Bergères :
Ce couple alors l'aidant à ſe vêtir
De ſimple lin & de gazes légères,
Innocemment partageoit le plaiſir
De contempler les charmes de la Belle,
Les admiroit, ſe les montroit des yeux,
Et ſe faiſoit cent ſignes derrière elle,
En découvrant ces charmes précieux.
Le lit étoit de mouſſe & de feuillage :
Pſiché, malgré le pénible veuvâge
Où ſans pitié l'Amour la réduiſoit,
Y repoſa mieux que ſur le duvet.
A ſon réveil, par un récit fidèle
De ſes amours, de leur ſuite cruelle,
Elle attendrit le généreux Paſteur ;
Puis, de ce Sage elle excita le zèle
A la guider dans l'excès du malheur.
Il la blâma d'avoir voulu détruire
Par ſon trépas le chef-d'œuvre des Dieux,
Lui dit qu'un jour le Sort capricieux
Se laſſeroit peut-être de lui nuire
Qu'en attendant, docile à ſon époux,

Malgré Vénus & ſa jalouſe envie,
Elle tremblât de s'arracher la vie,
Préſent du Ciel, & dont il eſt jaloux :
Les Dieux s'armoient d'un éternel courroux,
Quand de la mort volontaires victimes,
Nous nous jettions au-devant de ſes coups.
C'étoit au Ciel ravir ſes droits ſur nous :
Ce crime ſeul renfermoit tous les crimes.
Pſiché goûtant de ſi ſages avis,
A ſon époux jura d'être fidelle,
En le laiſſant jouïr de ſes ennuis,
En reſpectant la puiſſance cruelle
A qui ſes jours venoient d'être ſoumis.
Quant à ſes ſœurs, elle eut quelqu'eſpérance
Qu'en d'autres mains remettant ſa vengeance,
Et les traitant avec moins de rigueur,
D'une coupable & lâche obéiſſance
L'Amour fléchi dégageroit ſon cœur.
Pour toute peine, à ces ſœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaiſſement,
De ſon état faire un ſecret tourment.
Le lendemain, ſans tarder davantage,
Elle iroit ſeule aux premiers traits du jour,
Chercher la ville où réſidoit leur Cour.
Il lui falloit pour faire ce voyage
Se traveſtir, & laiſſer en ces lieux
Ses vêtemens, triſtes, mais précieux.
Elle exigea par de vives prières
Que le Paſteur en acceptât le don :
Ils ſerviroient de dot aux deux Bergères,
Et dans leurs cœurs ils graveroient ſon nom.
Le Vieillard crut qu'aux dons d'une Déeſſe

Sans réſiſter il devoit conſentir.
Le jour ſuivant, ſur le point de partir,
Pſiché près d'elle appella chaque niéce,
Leur dit d'avoir pour ce ſage mortel
Des ſentimens de reſpect, de tendreſſe,
De ſoulager, d'amuſer ſa vieilleſſe,
Et lorſqu'un jour par un vœu ſolemnel
Il prétendroit fixer leur deſtinée,
Lorſque ſa main les guidant à l'autel,
Les ſoumettroit au joug de l'Hymenée,
D'aimer l'époux dont il auroit fait choix,
D'avoir ſur-tout Pſiché toujours préſente,
Pſiché jadis heureuſe & triomphante,
Tant que du ſien elle ſuivit les loix,
Et maintenant abandonnée, errante,
Pour les avoir enfreintes une fois,
De tels adieux remplirent de triſteſſe
Le bon Vieillard, ſes niéces & Pſiché.
Leurs pleurs couloient. L'Amour en fut touché:
Car ſur Pſiché ce Dieu veilloit ſans ceſſe.
Mais ſon courroux n'étoit point ſatisfait.
Des maux qu'alors ce Dieu lui réſervoit,
A mes Lecteurs je voudrois pour ſa gloire
Taire à jamais la déplorable hiſtoire.
Je puis du moins en adoucir les traits,
En abréger les triſtes circonſtances.

Voilà Pſiché traverſant les forêts,
Courant les champs, & malgré les inſtances
Du ſecourable & déſolé Paſteur,
Voyageant ſeule en Bergère vêtue,
Sous cet habit charmant encor la vue,
Volant, hélas! au-devant du malheur.

Qu'eſt devenu le tems où d'ambroiſie,
Où de nectar ſa table étoit ſervie,
Où les doux ſons du luth harmonieux
Introduiſoient le ſommeil dans ſes yeux?
Au fond d'un antre ou de quelque maſure,
Près des hiboux elle paſſe la nuit;
Le plus ſouvent le roc forme ſon lit,
L'eau ſa boiſſon, le gland ſa nourriture.
Heureuſe, hélas! ſi, quand le Dieu du jour,
De l'horiſon embraſſant le contour,
A fait des cieux une voûte enflammée,
Laſſe, rendue, & de ſoif conſumée,
Elle rencontre au bord d'un clair ruiſſeau
Quelqu'herbe tendre ou quelque fruit nouveau!

Fin du ſeptieme Chant.

CHANT HUITIEME.

DÉJA cinq fois elle avoit vu l'Aurore,
Et le haſard guidoit toujours ſes pas;
Et ces climats n'offroient perſonne encore
A qui compter un ſi triſte embarras;
Lorſqu'une femme enfin paſſant près d'elle:
Au nom des Dieux, ſuis-je loin des États,
Où de Pſiché, cette jeune mortelle
Qui de Vénus alluma le courroux,
Les ſœurs, dit-elle, ont des Rois pour époux?
Elle ſavoit que de cette aventure
Le bruit s'étant en tous lieux répandu,
Son nom par-tout devoit être connu.
Cette étrangère admirant ſa figure,
Sa majeſté ſous un ſi ſimple habit,
Avec reſpect, au même inſtant lui dit,
Qu'un jour au plus ſuffiſoit pour ſe rendre
A ces États l'un de l'autre voiſins;
Puis, lui montra quels étoient les chemins
Que juſques-là la Belle devoit prendre.
Pſiché rend grace à ces ſoins généreux,
Et ſuit dès-lors une route certaine.
Le lendemain le Soleil eut à peine
Sur les côteaux lancé ſes premiers feux;
Qu'elle apperçut à droite de la plaine,
Dans le lointain un Palais ſomptueux.
A cet aſpect elle baiſſe les yeux;
Son cœur ſe ſerre, & ſa marche eſt plus lente;

Elle va voir dans une Cour brillante
Ses ſœurs régner, ſes ſœurs dont le pouvoir
Ne lui devoit jamais cauſer d'envie,
Et qu'à préſent ſon triſte déſeſpoir
Imploreroit volontiers pour ſa vie.
De ſon orgueil trop funeſtes effets !
Qui l'eût penſé qu'en leur propre Palais
Elle dût être un jour ſi confondue,
Quand de l'éclat de ſa proſpérité,
Son inſultante & dure vanité
Prenoit plaiſir à fatiguer leur vue ?
Ainſi ſon cœur de remords pénétré,
L'accuſoit ſeule. Et déja cette Belle
Pour arriver à ce Palais doré,
A fui la foule empreſſée autour d'elle :
Déja ſon pied touche au premier degré.
Alors Pſiché prend un ton aſſuré,
Entre au Palais & demande la Reine.
Ses traits, ſes yeux, ſon air de Souveraine,
Peut-être auſſi quelque charme ſecret
Qu'au lit d'un Dieu contracte une mortelle,
De ſa grandeur quelque foible étincelle,
Lui ſoumet tout ſitôt qu'elle paroît.
Au pied du trône elle fut introduite.
Sa ſœur, malgré ſes modeſtes habits,
La reconnoît, fait éloigner ſa ſuite,
Et l'accablant d'abord de ſes mépris,
Accroît encor le trouble qui l'agite.
Pſiché debout eut à peine le tems
De s'incliner, de la prier d'entendre
Le court récit de ſes affreux tourmens ;
Comment, la nuit, ayant compté ſurprendre
A ſes côtés un Monſtre furieux,

L'Amour lui-même avoit frappé ſes yeux ;
Puis auſſi-tôt l'avoit répudiée,
Puis, à Vénus l'ayant ſacrifiée,
Malgré l'effroi d'un ſi rigoureux ſort,
Lui défendoit de ſe donner la mort.
L'ingrate ſœur ne fut pas peu contente
De voir Pſiché confuſe & ſuppliante,
Pour d'autres yeux ſpectacle bien touchant,
A ſes dédains ouvrir un ſi beau champ.
Sourire amer, remontrances hautaines,
Rebuts cruels, rien ne fut épargné.
Pſiché la quitte, & le cœur indigné,
Dans l'autre Cour va raconter ſes peines.
Elle eſſuya de ſa ſeconde ſœur
Mêmes affronts, même excès de rigueur.

Et cependant (1) l'Amour à ces deux Reines
Séparément inſpire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.
Des deux côtés l'orgueil le ſecondoit.
Déja l'aînée eſſaie à cet effet
Maint élixir, mainte eſſence nouvelle,
Les bains, le fard & mille autres ſecrets,
Pour réparer, pour embellir ſes traits.
L'autre plus jeune eut moins de ſoins à prendre,
Et fut auſſi la première à ſe rendre
Sur le rocher qui fermoit le ſéjour
Qu'à ſes plaiſirs faiſoit ſervir l'Amour.
Là, du Zéphire implorant l'aſſiſtance,
Accours, dit-elle, aimable Dieu des airs :
A Cupidon je viens offrir des fers.
Je bannirai par mon obéiſſance
De ſon eſprit cette jeune Pſiché

Trop curieuſe & ſans expérience.
Soit qu'à mes yeux il ſe tienne caché,
Soit qu'il ſe montre, heureuſe de lui plaire,
Je veux n'avoir de deſirs que les ſiens :
De mon époux gouteur, ſexagénaire,
J'ai trop appris à modérer les miens.
Comme elle achève, elle ſent autour d'elle
L'air s'agiter, & s'élançant ſoudain,
Non ſans louer Zéphire de ſon zèle,
De roc en roc, par un triſte chemin,
Court s'enfoncer dans la nuit éternelle.
Bientôt l'aînée eut un ſemblable ſort,
Voulut de même au ſouffle du Zéphire
Comme autrefois s'abandonner d'abord,
Et de Pluton alla groſſir l'Empire.
Ainſi finit ce couple ambitieux,
D'un ſot orgueil exemple mémorable :
Puiſſe le cœur de tous les envieux
Craindre à jamais un ſort ſi déplorable !

Déja Pſiché, qui ne ſoupçonnoit pas
Que ſes deux ſœurs fuſſent au noir rivage,
Avoit laiſſé loin d'elle leurs États,
Et ſans objet pourſuivoit ſon voyage :
Heureuſe alors d'avoir autant d'appas
A moiſſonner pour le tems, pour la crainte,
Pour la douleur dont ſon ame eſt atteinte,
Pour le beſoin qui ſuit par-tout ſes pas.
Maigre & flétrie, elle étoit belle encore ;
Aſſez du moins pour déplaire à Vénus.

Un jour, ô ciel ! laſſe & n'en pouvant plus,
Elle apperçoit un Temple où l'on adore

Ceſte Déeſſe ; & dans ſon déſeſpoir,
S'armant ſoudain de courage & d'audace,
Se détermine à lui demander grace,
A s'efforcer, ſinon de l'émouvoir,
D'en obtenir du moins une mort prompte,
Qui, terminant ſa miſère & ſa honte,
L'arrache au jour qu'elle ne peut plus voir.
Avant ce Temple (2) eſt un bois ſolitaire,
Bordé par-tout de myrte & de jaſmin,
Où la fauvette, où l'amoureux ſerin
De leurs doux chants reçoivent le ſalaire.
Là le Berger qui ſoupiroit en vain,
Quand il y peut égarer ſa Bergère,
La voit d'abord prendre un air moins ſévère,
Puis, le laiſſer diſpoſer de ſa main,
Chercher des yeux le plus épais feuillage,
Céder bientôt à ſon tendre deſſein :
Puis, s'enfonçant tous deux dans le bocage,
La Nuit le trouve endormi ſur ſon ſein.
Ce beau ſéjour, ce gazon, cet ombrage,
L'air qu'on reſpire au fond de ces boſquets,
Charment Pſiché, lui donnent des regrets :
De ſes jardins ce bois étoit l'image.
Elle s'avance, & du Temple ſacré,
De mille amans à toute heure entouré,
Le cœur ſaiſi, pénètre enfin l'enceinte,
Au même inſtant ſent redoubler ſa crainte,
Veut, mais en vain, regagner le degré.
La foule accourt, l'admire & la révère :
C'eſt, diſoit-on, la Reine de Cythère
Qui par bonté fuit les honneurs divins,
Et, ſous l'habit d'une ſimple Bergère,
Vient ſe montrer aux regards des humains.

Pſiché tremblante eut voulu fuir l'hommage
Que l'on rendoit alors à ſa beauté.
Vénus la voit, & du ſein d'un nuage
Lance ſur elle un regard irrité.
Dans tout l'Olympe on ſavoit ſon hiſtoire;
Et quoiqu'éteints peut-être pour jamais,
Les feux qu'avoient allumés ſes attraits,
De ſa rivale offenſoient trop la gloire.
Pour ſe venger Vénus ſaiſit l'inſtant
Où dans ſon Temple on traitoit en Déeſſe
Le triſte objet de ſon reſſentiment.
Près de Pſiché le nuage s'abaiſſe,
Et la dérobe aux regards étonnés
De cent mortels devant elle inclinés.
Un char l'enlève, où, de longs fouets armées,
L'œil en courroux, Tiſiphone & ſes ſœurs,
Filles du Stix, aux pleurs accoutumées,
La menaçoient de toutes leurs fureurs.
Alors Pſiché ſe crut ſans eſpérance.
Le char s'arrête au pied d'une priſon,
Lieu de douleurs, trône de la vengeance,
Sombre cachot, voiſin de l'Achéron.
Là, les trois ſœurs frappant l'air de leurs armes,
Et dépouillant Pſiché de ſes habits,
A coups preſſés meurtriſſent tous ſes charmes,
Et de ſon corps enſanglantent les lys.
Pſiché pouſſoit des cris ſi lamentables
Que Vénus même en eut quelques regrets;
Elle arrêta les bras impitoyables
Qui déchiroient à l'envi tant d'attraits.
A peine, hélas! à de légères traces
Eût-on jugé de leur premier éclat.
Les noires ſœurs (3) ſur ce corps délicat

N'avoient

N'avoient laiſſé nulle retraite aux Graces.
L'Amour trop tard apprit ce châtiment.
Ce Dieu, touché d'un ſi cruel tourment,
Donne à Morphée un baume ſalutaire,
Et le mêlant lui-même à ſes pavots,
Lui dit de rendre à Pſiché le repos,
Son teint, ſes lys, ſa fraîcheur ordinaire.
Morphée a l'art de calmer tous les maux.
D'un doux ſommeil l'impreſſion ſoudaine
Ote à Pſiché celle de la douleur.
Pſiché reprend ſa première blancheur:
Pour ſa rivale autre ſujet de haine.

Ce n'étoit-là que le premier effet
D'une éclatante & vaine jalouſie.
Heureuſe, hélas! que l'Amour en ſecret,
Jeune Pſiché, veille encor ſur ta vie!
Par la rigueur des plus rudes travaux
Bientôt Vénus ſignalant ſa vengeance,
De ſon Eſclave épuiſe la conſtance,
En la forçant à mille emplois nouveaux.
Jamais la haine, en moyens ſi fertile
Quand ſon courroux s'exerce librement
Ne ſe montra plus promte & plus habile
A varier la peine & le tourment.
Ni nuit ni jour Pſiché n'étoit tranquille;
Vénus veilloit pour troubler ſon repos:
Plus de ſéjour à Cythère, à Paphos;
L'affreux plaiſir de l'injuſte Déeſſe
Eſt d'affliger, eſt d'opprimer ſans ceſſe
Celle qu'un fils irrité, mais plus doux,
Met, ſans paroître, à l'abri de ſes coups.
Il n'étoit point de loi dure & pénible

Qu'à cette Belle elle ne preſcrivît,
Et que l'Amour, à qui tout eſt poſſible,
Secrettement auſſi-tôt ne remplît.
Hélas! Pſiché, dans ſon triſte eſclavage,
Trembla cent fois de perdre ce ſoûtien;
Lorſque Vénus, par un dernier moyen
Voulut tenter d'abattre ſon courage.

Fin du huitieme Chant.

CHANT NEUVIEME.

Sur un cryſtal où d'un léger pinceau
L'œil avoit peine à diſtinguer les traces,
Dans ſes loiſirs la plus jeune des Graces
De Cupidon avoit peint le tableau :
Chef-d'œuvre exquis d'une main immortelle,
Jamais portrait ne fut auſſi fidèle.
Vénus pour elle en exige un plus beau :
Il faut, Pſiché, ſi vous daignez me plaire,
Que vous traciez l'image de mon fils.
Lorſque votre œil voulut ſe ſatisfaire,
Quoique ce Dieu ne vous l'eût point permis,
Vous dûtes prendre, en voyant tant de charmes,
A les compter un extrême plaiſir.
Vous en aurez gardé le ſouvenir :
Peignez l'Amour, mais ſans bandeau, ſans armes,
Et tel qu'alors il parut à vos yeux,
Tel que le peint ce bijou précieux.
Entre vos mains je conſens qu'il demeure,
Une heure au plus, oui ſeulement une heure,
Sûre, Pſiché, que vous aurez dans peu,
Sans nul effort, ſurpaſſé cet ouvrage :
A qui reçut tous les dons en partage
Le plus bel art ne doit être qu'un jeu.
Vénus en vain compoſant ſon viſage,
D'un rire amer accompagne ces mots ;
Et Pſiché reſte en proie à tous les maux
Qu'éprouve un cœur où s'éteint le courage.

Eh! quoi, toujours ſes regards curieux
Sont condamnés à quelque ſacrifice!
Toujours d'un bien on lui fait un ſupplice!
Épouſe, hélas! du plus jeune des Dieux,
Sans un inſtant de déſobéiſſance,
Elle eut toujours ignoré ſes attraits;
Et maintenant l'image de ſes traits
Devient encor l'objet d'une défenſe!
On ne veut pas que mon œil ſeulement
Puiſſe à loiſir contempler ton image:
A cette peine on ajoute l'outrage;
On veut avoir ton portrait de ma main....
Eh! que ne l'ai-je, ô ciel! cet art divin
Qui fait aux yeux revivre ce qu'on aime!
Je te peindrois, cher époux, pour moi-même,
Et défierois Vénus & tous les Dieux
De m'arracher ce tableau précieux.
L'Amour entend cette plainte ſecrette;
Et ſur le champ, Pſiché voit ſous ſa main
Se préſenter & pinceaux & palette,
Et blanc d'émail, nuancé de carmin.
A cet aſpect un rayon d'eſpérance
Luit dans ſon cœur. Elle eſſaie un pinceau;
Un trait s'achève, un autre qui commence
Forme déja l'ébauche du tableau.
Pſiché ſentoit ſa main libre & flexible,
Par je ne ſai quel magique ſecours,
De cette ébauche arrondir les contours,
Fondre des chairs la nuance inſenſible,
Y ménager des ombres & des jours.
Elle eut bientôt ſurpaſſé le modèle
Qu'entre ſes mains Vénus avoit remis.
Vénus voyant cette image fidelle,

Y reconnut la touche de ſon fils :
Et ſa vengeance en devint plus cruelle.
Elle ſavoit que, mutin & jaloux,
L'Amour guidé par un caprice extrême,
De ſon ſeul goût faiſoit ſa loi ſuprême,
Et n'approuvoit dans ſon plus grand courroux
Que les rigueurs qu'il exerçoit lui-même.
Il ſuffiſoit qu'elle punît Pſiché
Pour qu'à ſon cœur Pſiché redevînt chère.
De ſes liens cet enfant détaché
Y rentreroit en dépit de ſa mère :
Il lui falloit tout d'un coup enlever
Le jeune objet que, malgré ſa colère,
Il s'obſtinoit à vouloir conſerver.

Près du cachot, où, de maux aſſiégée,
Quoiqu'en ſecret par l'Amour ſoulagée,
Pſiché ſouffroit mille tourmens divers,
Étoit un antre, une caverne affreuſe,
D'où s'échappoit à longs flots dans les airs
Une vapeur épaiſſe & ſulfureuſe :
Ce gouffre étoit le chemin des enfers.
Vénus ordonne à Pſiché d'y deſcendre :
Puiſque, dit-elle, on ne peut ſe défendre
De vous trouver plus belle que Vénus ;
Que ce ſoit goût, ou raiſon, ou caprice,
A vos deſtins je ne m'oppoſe plus :
Mais de ma gloire un ſi prompt ſacrifice
Mérite bien, avant qu'il s'accompliſſe,
Qu'à l'art du moins j'aye encore recours.
Jamais ſans vous (1) la mère des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.
Il eſt un fard que l'hymen de Pluton

A Proſerpine a rendu néceſſaire :
De ce ſecret demandez-lui le don
Pour embellir la Reine de Cythère.
Allez : il tarde à mon cœur envieux
Que des enfers vous ſoyez revenue :
Mais gardez-vous ſur ce fard précieux
D'oſer porter une indiſcrette vue.
Vénus alors prend la route des cieux ;
Et Pſiché croit ſa perte réſolue :
Comment deſcendre au ténébreux ſéjour ?
Comment fléchir & Caron & Cerbère ?
Puis, dans les lieux où Pluton tient ſa Cour
Quand elle auroit mis un pied téméraire,
Comment compter ſur un libre retour ?
De cet Empire on ne revenoit guère :
C'en eſt fait d'elle, à moins que de l'Amour
Aux ſombres bords le flambeau ne l'éclaire.

Pſiché s'arrête à cet eſpoir flatteur :
Voici l'inſtant de connoître le cœur
De cet époux capricieux, bizarre ;
Et ſi ce Dieu perſiſte en ſa rigueur,
Pour ſa Pſiché ce n'eſt plus un malheur
D'être livrée aux monſtres du Tartare.
Cette penſée & beaucoup mieux encor
L'Amour lui-même excitant ſon courage,
Pſiché pénètre au ſéjour de la Mort.
Mille Démons volent à ſon paſſage ;
Et Pſiché voit leur effrayante image
Sans ſe troubler : tant l'Amour en ſecret
Raſſure alors cette jeune mortelle !
Ses yeux brilloient dans la nuit éternelle :
A leur pouvoir tout l'enfer ſe ſoumet.

Déja Caron veut qu'un ſi bel objet
Sans rien payer entre dans ſa nacelle.
Minos ſe livre à d'amoureux tranſports,
Cerbère tombe aux pieds de cette Belle,
Clothon prétend toujours filer pour elle,
Et Tiſiphone eſt en proie aux remords.

Sous une voûte élevée & profonde
Qu'un feu bleuâtre éclaire à longs fillons,
Pſiché pénètre, & voit de notre monde
D'ombres en pleurs tomber des légions.
Semblable au bruit de l'Océan qui gronde,
De leurs ſanglots le murmure confus
Étonne, émeut l'Eſclave de Vénus.
Ce ſont donc-là ceux qu'une mort récente
Vient de frapper, dit-elle; & dans l'inſtant
Tombe à ſes pieds mainte ombre maudiſſant
L'art aſſaſſin qui trompa ſon attente,
Ou regrettant une mère, une amante,
Un père infirme, un protecteur chéri,
Un tendre époux, des enfans, un ami.
Mais qu'elle foule ici ſe précipite
Et ſurpaſſant les feuilles que les vents
Aux premiers froids entaſſent dans nos champs,
De le combler menace le Cocyte?
Ce ſont tous ceux que pour un vain renom,
Pour ſeconder la folle ambition
De ces brigands qu'honore le vulgaire,
On voit chercher un trépas ſanguinaire;
Ou dont la peſte, enrichiſſant Pluton
D'un ſeul revers de ſa faulx meurtrière,
Nourrit la Mort & triple ſa moiſſon.
Plus loin ſont ceux qui ſur leur propre vie

Des Dieux jaloux uſurpant le pouvoir,
D'aucun pardon n'ont conſervé l'eſpoir;
Troupe ici-bas livrée à l'infamie,
Et dans ces lieux, pour avoir à la fois
De la nature enfreint toutes les loix,
Par Néméſis ſévèrement punie.
Là couvre auſſi les bords du Phlégéton
La foule, hélas! de ceux que ſur la terre
La faim réduit au ſort d'Éréſicton;
Et tout près d'eux, ceux qui de leur miſère
Spectateurs froids, s'armant d'un œil ſévère,
Fermoient leur cœur à la compaſſion,
Mais qui, remplis de ſalerne & de bile,
Par une route encore plus facile
Sont deſcendus au ſéjour d'Alecton:
Ceux qui de l'or ayant fait leur idole,
A ce Dieu ſeul, jour & nuit reſpecté,
Sacrifiant leurs beſoins, leur ſanté,
Sont morts de ſoif dans les eaux du Pactole:
Et ceux encor, nouveaux Pigmalions,
Plus inſenſés, plus à plaindre peut-être,
Qui de l'Amour, cet impérieux maître,
Écoutant trop les fatales leçons,
Ont ſoupiré pour de froides images,
Ont à des cœurs durs, ingrats ou volages,
Sans aucun fruit immolé leur raiſon:
D'autres enfin, qui d'un mortel poiſon,
Dans les tranſports d'une fougueuſe yvreſſe,
Volant ſans choix de Philis à Toinon,
Ont à longs traits abreuvé leur jeuneſſe;
Ou qui bravant le deſtin de Titon,
Tendres par air, ardens ſans paſſion,
Par des excès qui hâtent la vieilleſſe,

Fiers de compter les marches du tombeau,
A leur Phryné ſacrifiant ſans ceſſe,
Ont de leurs jours conſumé le flambeau.

Pſiché s'avance (2); & parmi les victimes
Qui près du Styx endurent pour jamais
Des châtimens aſſortis à leurs crimes,
De ſes deux ſœurs reconnoiſſant les traits,
Cette Beauté dans leur nouveau ſupplice
De Rhadamante admire la juſtice.
A chaque inſtant à leurs regards jaloux
Venoit s'offrir une glace importune,
Qui leur peignoit ſa brillante fortune,
Et les appas de l'Amour ſon époux:
Un voile étoit répandu ſur la ſuite.
Les ſœurs fuyoient ce fantôme odieux,
Mais en tous lieux la glace reproduite
Se retrouvoit toujours devant leurs yeux.
Près de Pluton (3) Pſiché fut introduite.
Pluton la voit, & ſoudain ſent des feux
Dont en ſon cœur Proſerpine inquiéte,
Pour l'avenir craint l'ardeur indiſcrette.
Pſiché ſans peine obtint d'elle le fard
Qu'elle devoit porter à ſa rivale:
Mais auſſi-tôt la Déeſſe infernale
La congédie & preſſe ſon départ.
Alors Pſiché traverſe l'Élyſée
Pour retourner au terreſtre ſéjour.
La route étoit moins triſte & plus aiſée,
Claire, fleurie, & du choix de l'Amour.
Là ſont tous ceux qui d'une longue vie
Ont dans ce monde obtenu la faveur,
Sages mortels à qui je porte envie,

Sachant régler leur eſprit & leur cœur ;
Sobres en tout, aimant ſans phrénéſie,
Du ſuperflu ne faiſant aucun cas,
Par tempérance exempts de maladies,
Sans Médecins défiant le trépas :
Graces, hélas ! qu'à vrai dire, ici bas,
A peu de gens le Ciel a départies !
La vertu crie : Uſez, n'abuſez pas :
Ceux qu'à ſa voix elle trouve dociles
Sont les Élus : ils peuplent ces aſyles.
Ainſi quiconque uſa modérément
De tous les dons que nous fait la nature,
Dans des torrens d'une volupté pure
Après la mort nâge éternellement.
Belle leçon pour celle qu'un Dieu même
Avoit pris ſoin d'enivrer de plaiſirs,
Et qui n'avoit, dans ce bonheur ſuprême,
Su modérer ſes violens deſirs !

Dès que ce Dieu l'eût rendue à la terre
Par le ſecours d'une inviſible main,
Il la laiſſa ſuivre encor ſon deſtin,
Servir encor la Reine de Cythère.

Fin du neuvieme Chant.

CHANT DIXIEME.

PSICHÉ rêvant au préſent qu'elle tient,
Aux changemens qu'ont éprouvés ſes charmes,
A ſon époux, qui, puiſqu'il la ſoutient,
Semble être prêt de lui rendre les armes:
Peut-être auſſi (car au cœur de Pſiché
Un peu d'orgueil reſtoit toujours caché,)
Cette Beauté craignant qu'à la Déeſſe
Le divin fard ne réuſsît trop bien,
Veut, en dépit de ſa défenſe expreſſe,
Sur elle-même eſſayer ce moyen.
Je n'ai, dit-elle, en cet endroit champêtre
Que les rochers, que les bois pour témoins:
Voyons ce fard qu'avec de ſi grands ſoins
Vénus prétend m'empêcher de connoître.
Lors à la boîte elle porte la main,
L'entr'ouvre un peu, la referme ſoudain,
La conſidére avec un œil avide,
Craint, ſe raſſure, héſite, & l'ouvre enfin.
Il en ſortit une flamme perfide
Qui pénétra ſon viſage & ſon ſein.
Au même inſtant Pſiché d'un pas rapide,
Le cœur troublé, gagne un ruiſſeau voiſin.
Que devint-elle en voyant ſon image?
Ses lys étoient en ébene changés:
L'onde préſente à ſes yeux outragés
Une Beauté de l'Africain rivage.

Dieux! s'écria cette Belle en pleurant,
J'ai tout perdu. Ma cruelle ennemie
Pour cet opprobre a ménagé ma vie.
Jouis, Vénus, d'un triomphe éclatant!
De mon époux je vais être haïe;
L'Amour fuira mon aſpect effrayant!
L'eau du ruiſſeau fut en vain employée
Pour effacer cette triſte couleur.
Alors Pſiché confuſe, humiliée,
Court dans un antre enterrer ſa douleur.
Elle y vouloit languir ſans nourriture,
Sans voir le jour, ſans prendre de repos;
Livrer ſa trame au ciſeau d'Atropos,
Ou des ſerpens devenir la pâture.

Et cependant au courroux de l'Amour
Déja ſuccède une vive tendreſſe;
Déja ce Dieu veut près de ſa Maîtreſſe,
Malgré Vénus ſe fixer ſans retour.
Soudain il vole, il arrive à l'entrée
De la caverne où languiſſoit Pſiché.
Il l'apperçoit, qui, d'ennuis dévorée,
Entre des fleurs le viſage caché,
Sur le gazon arroſé de ſes larmes,
Dérobe au jour la perte de ſes charmes.
Ses bras ſont nuds, &, malgré ſon malheur,
Ont conſervé leur premiere blancheur:
L'Amour y porte un baiſer plein de flamme.
Pſiché d'abord reconnoît ſon époux:
Ce doux baiſer a paſſé dans ſon ame.
L'Amour alloit embraſſer ſes genoux;
Pſiché ſe lève, & voilant ſon viſage,
Fuit auſſi-tôt dans ſon obſcur réduit.

L'époux brûlant, gémit, pleure & la ſuit,
En l'aſſurant d'un éternel hommage.
Non, dit Pſiché, vous ne m'aimerez plus:
Victime, hélas! du courroux de Vénus,
De la beauté j'ai perdu l'avantage.
Quoi! dit l'Amour, ces traits ſi précieux!....
Ils ſont changés, & je ne ſuis plus belle.....
Je veux les voir.... Ils effraieront vos yeux....
Ils me plairont ſous leur forme nouvelle:
Je ſuis un monſtre, un amant furieux;
C'eſt moi qui dois redouter votre haine;
Mon ſeul caprice a cauſé vos malheurs:
Mais c'en eſt fait; je rentre dans ma chaîne;
Vénus va mettre un terme à ſes rigueurs.
Il n'eſt plus tems; elles ſont épuiſées,
Reprit l'épouſe. Et l'Amour à ces mots,
Serrant ſes mains de larmes arroſées,
Laiſſe échapper les plus triſtes ſanglots.
Enfin ce Dieu rompant un long ſilence:
Venez, dit-il, c'eſt trop de réſiſtance;
Voyons le tort qu'à vos jeunes appas
A compté faire une injuſte vengeance:
Ah! quel qu'il ſoit, je ne changerai pas.
Alors Pſiché tendrement lui rappelle
Combien l'ingrat pour un pareil deſir
D'un dur refus s'étoit armé contre elle.
Vaines raiſons! Ce cruel ſouvenir
Accroît du Dieu la flamme impétueuſe;
Et par le Styx il jure au même inſtant
D'être toujours ſon époux, ſon amant,
De l'adorer, lui parut-elle affreuſe.
Puis, hors de l'antre auſſi-tôt l'entraînant,
Sur ſon viſage avec ſaiſiſſement

Il voit du fard l'impreſſion funeſte;
Mais, revenu de ſon étonnement,
Songeant ſoudain à tout ce qui lui reſte :
Pſiché, dit-il, je tiendrai mon ſerment.
De votre teint les roſes ſont flétries,
Mais de vos yeux l'éclat n'eſt point changé.
Vénus ſuccombe; & ſous vos loix chéries
L'Amour ſe voit pour jamais engagé.
Allons trouver cette implacable mère :
J'obtiendrai d'elle ou du Maître des Dieux,
Que recouvrant votre beauté première,
Vous preniez place avec moi dans les cieux;
Ou des humains, dépourvus de mes feux,
Je laiſſerai périr la race entière.
Il dit, & vole avec elle à Cythère.

Vénus alors s'occupoit de Pſiché;
Et, la pitié ſuccédant à l'envie,
En ce moment ſon cœur étoit touché
D'avoir porté trop loin la jalouſie :
Caprice étrange, & qu'explique pourtant
Sa qualité de Femme & de Déeſſe !
Pſiché ſe jette à ſes pieds en pleurant.
Vénus la plaint, l'embraſſe & la carreſſe;
Et ſe piquant de généroſité,
Permet ſoudain (tant d'une extrémité
Ce ſexe paſſe aiſément en une autre !)
Que Jupiter lui rende ſa beauté.
En attendant, ma Cour ſera la vôtre,
Ajouta-t-elle, & mes jeunes ſujets
De votre hymen y feront les apprêts.
D'un tel accueil Pſiché fut pénétrée.
L'Amour content de ce premier ſuccès,

Monte auſſi-tôt à la voûte azurée,
De Jupiter réclame les bienfaits,
Lui fait valoir l'aveu de Cythérée,
Voue à ce Dieu le plus doux de ſes traits
Si de Pſiché la honte eſt réparée,
Fait tant qu'enfin Jupiter ſe rendoit;
Lorſque ſoudain Junon, qui l'entendoit,
Exhale ainſi ſa jalouſe colère:
Vous écoutez les deſirs d'un enfant?
Il ſeroit beau de donner à la terre
De cet éclat le ſpectacle indécent!
Qu'importe aux Dieux le ſort d'une maîtreſſe
Qui fut coupable & que Vénus punit!
Quelque beauté, des yeux, de la jeuneſſe,
Vaine, ſur-tout, & fille à ce qu'on dit
De je ne ſai quel Prince de la Gréce,
Eſt-ce trop peu que partageant ſon lit
Elle ait ſéduit le fils d'une Déeſſe?
Ne faut-il pas, quand ſon teint s'obſcurcit,
Qu'à l'éclaircir tout l'Olympe s'empreſſe?
Bientôt, ſans doute, on demandera plus;
Et je m'attends, ſi la Belle eſt vengée,
A voir un jour en triomphe érigée
L'injure faite à d'autres qu'à Vénus.

Tel qu'une mer que l'Aquilon ſoulève,
Et dont les flots ſont enſuite applanis,
A ce diſcours, qu'un long ſoupir achève,
Jupin d'abord fronce ſes noirs ſourcis;
Puis, reprenant une face riante:
Junon, dit-il, oublions nos débats.
Si de l'Amour je ne remplis l'attente,
Il fera perdre à l'Hymen ſes appas.

C'eſt par l'Amour, c'eſt par ſes ſeules armes
Que la beauté conſerve ſon pouvoir:
Sans lui vous-même auriez bien moins de charmes;
Et mon refus comblant ſon déſeſpoir,
Pourroit hâter l'objet de vos allarmes.
Pſiché lui plaît, pourquoi la lui ravir?
Il fait aimer; on ne veut point qu'il aime!
Laiſſez, laiſſez pour votre intérêt même,
En ſa faveur votre époux s'attendrir.

Junon s'éloigne en gardant le ſilence;
Et dans l'inſtant par la toute-puiſſance
Du Dieu qui dicte au Deſtin ſes arrêts,
Pſiché devient plus belle que jamais.
Mais l'Amour veut qu'elle ſoit immortelle;
Et Jupiter craint qu'avec tant d'attraits,
Pſiché traînant tous les cœurs après elle,
N'allume aux cieux une guerre éternelle:
Pour accorder les compagnes des Dieux
Tout mon pouvoir ſait à peine ſuffire:
Si Pſiché monte à ce rang glorieux,
Je n'aurai plus la paix dans mon Empire.
Il lui faudra des temples, des autels;
Et nous verrons déſormais les mortels,
D'encens déja devenus trop avares,
Nous rendre encor des hommages plus rares.
Ainſi parla le vainqueur des Titans.
L'Amour reprit: Qu'importe à votre gloire
De ces humains le mépriſable encens!
Sans le tonnerre & la grêle & les vents,
L'homme bientôt refuſeroit de croire
Qu'il eſt des Dieux; & ſon cœur inſenſé
Ne rend au Ciel qu'un culte intéreſſé.

Notre

Notre bonheur dépend-il de la terre ?
Quel fruit revient à Pomone, à Cérès,
De la combler tous les ans de bienfaits ?
L'Aurore en vain dès le matin l'éclaire,
Flore au printems s'épuiſe à l'embellir ;
Quand le Soleil termine ſa carrière,
On voit Diane auſſi-tôt accourir,
Et dans les cieux répandre la lumière :
L'homme reçoit ces dons ſans les ſentir.
Père des Dieux, puiſque chaque Immortelle
Fuit votre Cour pour veiller aux beſoins
De cette race ingrate & criminelle,
Attachez-vous une Beauté nouvelle,
Jeune, enjouée, exempte de ces ſoins,
Qui chériſſant la demeure éternelle,
Auprès de vous, ſous vos triſtes lambris,
Fixe à jamais les Plaiſirs & les Ris.

A ce diſcours, le Maître du tonnerre
Fait de la tête un léger mouvement,
Qui par trois fois fit chanceler la terre,
Qui balança trois fois le firmament.
L'Amour connut à ce ſigne éclatant
De Jupiter la volonté ſuprême.
Ce Dieu ſoudain monte en un char brillant,
Vole à Cythère ; & cette nuit-là même,
Admiſe au rang de la Divinité,
Les feux d'hymen ſe rallumant ſans ceſſe,
Pſiché goûta dans une longue ivreſſe
Les premiers fruits de l'immortalité.

J'ai de Pſiché tracé les infortunes ;
Mais à préſent je me ſens arrêté :

L'Amour peut ſeul avec fidélité
Rendre l'excès de leurs ardeurs communes.
Il me ſuffit d'avoir dans ce récit
Peint des amans les étranges caprices,
Les vains deſirs, les ſoupçons, le dépit;
Mille regrets, après mille injuſtices;
Un ſexe foible, en ſes vœux emporté,
Jaloux, ingrat, outré dans ſes vengeances,
Bravant ſur-tout les plus graves défenſes
Pour contenter ſa curioſité.
De ce défaut Pſiché fut trop punie:
L'hymen d'un Dieu l'en dédommagea bien.
Qui ne voudroit, pour un ſi beau lien,
Avoir ſouffert la moitié de ſa vie?

Avec l'Amour tranquille déſormais,
Pour voir ſes vœux pleinement ſatisfaits
Pſiché n'eut plus de larmes à répandre.
Aux doux attraits de ſa poſtérité
On vit depuis tout l'Olympe ſe rendre:
De ſon hymen (1) naquit la Volupté.

Fin du dixieme & dernier Chant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(1) L'enfant cruel qui tourmente nos ames.

Pour n'être point ſoupçonné de vouloir m'approprier ce qu'il peut y avoir d'agréable dans le Roman de la Fontaine, j'en rapporterai dans mes Notes les principaux traits, quand l'occaſion s'en préſentera, ſur-tout ceux qu'il a mis en vers. Il fait débuter Poliphile par ceux-ci :

» Le Dieu qu'on nomme Amour, n'eſt pas exempt d'aimer.
» A ſon flambeau quelquefois il ſe brûle ;
» Et ſi ſes traits ont eu la force d'entamer
» Les cœurs de Pluton & d'Hercule,
» Il n'eſt pas inconvénient
» Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
» Il ſe bleſſe en les maniant.
» Je n'y vois rien qui ne ſe puiſſe faire :
» Témoin Pſiché, dont je vous veux conter
» La gloire & les malheurs chantés par Apulée.
» Cela vaut bien la peine d'écouter ;
» L'aventure en eſt ſignalée.

(2) Mon fils, dit-elle, en le baignant de larmes.

La Fontaine a auſſi rimé ce diſcours de Vénus à l'Amour.

» Mon fils, dit-elle, en lui baiſant les yeux,
» La fille d'un mortel en veut à ma puiſſance.
» Elle a juré de me chaſſer des lieux
» Où l'on me rend obéiſſance.

» Et qui ſait ſi ſon inſolence
» N'ira pas juſqu'au point de me vouloir ôter
» Le rang que dans les cieux je penſe mériter ?

» Paphos n'eſt plus pour moi qu'un ſéjour importun ;
» Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne ;
» Tous les Amours, ſans en excepter un,
» S'en vont ſervir cette perſonne.
» Si Pſiché veut notre couronne,
» Il faut la lui donner ; elle ſeule auſſi bien
» Fait en Gréce à préſent votre office & le mien.

» L'un de ces jours je lui vois pour époux,
» Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
» Sans le tenir de vos traits ni de vous,
» Sans vous en rendre aucun hommage.
» Il naîtra de leur mariage
» Un autre Cupidon qui, d'un de ſes regards,
» Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

» Prenez-y garde ; il vous y faut ſonger.
» Rendez-la malheureuſe ; & que cette cadette ;
» Malgré les ſiens, épouſe un étranger,
» Qui ne ſache où trouver retraite,
» Qui ſoit laid, & qui la maltraite,
» La faſſe conſumer en regrets ſuperflus,
» Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

(3) Neptune ordonne aux habitans des eaux.

» La Cour de Neptune l'accompagna, dit la Fontaine. Ceci » eſt proprement matière de poéſie : il ne ſiéroit guères bien » à la proſe de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ail» leurs je ne penſe pas qu'on pût exprimer avec le langage » ordinaire, ce que la Déeſſe parut alors.

» C'eſt pourquoi nous dirons en langage rimé,
» Que l'Empire flottant en demeura charmé.
» Cent Tritons la ſuivant juſqu'au port de Cythère,
» Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire:
» L'un nâge à l'entour d'elle, & l'autre au fond des eaux
» Lui cherche du corail & des tréſors nouveaux.
» L'un lui tient un miroir fait de cryſtal de roche:
» Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
» Palémon qui la guide, évite les rochers:
» Glauque de ſon cornet fait retentir les mers.
» Thétis lui fait ouïr un concert de Sirênes.
» Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines:
» Le ſeul Zéphire eſt libre, & d'un ſouffle amoureux,
» Il carreſſe Vénus, ſe joue à ſes cheveux;
» Contre ſes vêtemens par fois il ſe courrouce.
» L'onde, pour la toucher, à grands flots s'entrepouſſe;
» Et d'une égale ardeur chaque flot à ſon tour
» S'en vient baiſer les pieds de la mère d'amour.

(4) Il eſt un Monſtre, ennemi des mortels.

La Fontaine rapporte ainſi cet Oracle: il avoue dans ſa Préface, qu'il lui a été impoſſible de le rendre ambigu & court, *qui ſont les deux qualités que les réponſes des Dieux doivent avoir:*

» L'époux que les Deſtins gardent à votre fille,
» Eſt un Monſtre cruel qui déchire les cœurs,
» Qui trouble maint État, détruit mainte famille,
» Se nourrit de ſoupirs, ſe baigne dans les pleurs.

» A l'univers entier il déclare la guerre,
» Courant de bout en bout, un flambeau dans la main:
» On le craint dans les cieux, on le craint ſur la terre;
» Le Styx n'a pu borner ſon pouvoir ſouverain.

» C'eſt un empoiſonneur, c'eſt un incendiaire,
» Un tyran qui de fers charge jeunes & vieux.
» Qu'on lui livre Pſiché ; qu'elle tâche à lui plaire
» Tel eſt l'arrêt du Sort, de l'Amour & des Dieux.

» Menez-la ſur un roc au haut d'une montagne,
» En des lieux où l'attend le Monſtre, ſon époux ;
» Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne ;
» Car elle doit mourir pour ſes ſœurs & pour vous.

Sur ce que cet Oracle eſt trop clair, non-ſeulement dans ſon ouvrage, mais même dans celui d'Apulée, la Fontaine allégue diverſes raiſons auxquelles je renvoie le Lecteur. Quelque ſpécieuſes qu'elles ſoient, elles n'ont pu m'empêcher d'éviter le défaut dont il s'accuſe d'abord, & qu'il eſſaie enſuite de juſtifier.

(5) Sa mère alors ne ſe poſſédant plus.

» De repréſenter à quel point l'affliction ſe trouva montée, » c'eſt ce qui ſurpaſſe mes forces, s'écrie ici la Fontaine.

» L'éloquence elle-même impuiſſante à le dire,
» Confeſſe que ceci n'eſt point de ſon empire :
» C'eſt au ſilence ſeul d'exprimer les adieux
» Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
» Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
» Ni les pleurs de Pſiché, ni les cris de ſa mère,
» Qui du fond des rochers renvoyés dans les airs,
» Firent de bout en bout retentir ces deſerts.
» Elle plaint de ſon ſang la cruelle aventure,
» Implore le Soleil, les Aſtres, la Nature ;
» Croit fléchir par ſes cris les Auteurs du Deſtin :
» Il lui faut arracher ſa fille de ſon ſein.

» Après mille ſanglots enfin l'on les ſépare.
» Le Soleil las de voir ce ſpectacle barbare,
» Précipite ſa courſe, & paſſant ſous les eaux,
» Va porter ſa clarté chez des peuples nouveaux :
» L'horreur de ces déſerts s'accroît par ſon abſcence :
» La Nuit vient ſur un char conduit par le Silence ;
» Il amène avec lui la crainte en l'univers.

J'ai profité autant que j'ai pu de ces dernières idées, mais je n'ai pu profiter que de celles-là.

NOTES DU SECOND CHANT.

(1) Cet air ſur-tout à Pſiché parut plaire.

La Fontaine y a ſuivi la même meſure que moi : j'aurois pu me contenter de le copier ; mais je n'ai pas voulu que l'on eût ce reproche à me faire. Voici de quelle manière il s'exprime dans ces deux couplets :

» Tout l'univers obéit à l'Amour ;
» Belle Pſiché, ſoumettez-lui votre ame.
» Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
» Et leur pouvoir eſt moins doux que ſa flamme.
» Des jeunes cœurs c'eſt le ſuprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reſte n'eſt rien.

» Sans cet Amour tant d'objets raviſſans,
» Lambris dorés, bois, jardins & fontaines,
» N'ont point d'appas qui ne ſoient languiſſans ;
» Et leurs plaiſirs ſont moins doux que ſes peines.
» Des jeunes cœurs, c'eſt le ſuprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reſte n'eſt rien.

(2) Belle Pſiché, tu brûles du deſir
De contempler tout ce que la Nature
Et l'art jaloux à l'envi vont t'offrir.

» L'avidité de ſes yeux la faiſoit courir de chambre en chambre, & conſidérer à la hâte les merveilles de ce Palais, où » par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore, » & ce qui ne devoit jamais être ſe rencontroit.

» On fit ſes murs d'un marbre auſſi blanc que l'albâtre.
» Les dedans ſont ornés d'un porphyre luiſant.
» Ces Ordres, dont les Grecs nous ont fait un préſent,
» Le Dorique ſans fard, l'élégant Ionique,
» Et le Corinthien ſuperbe & magnifique,
» L'un ſur l'autre placés, élèvent juſqu'aux Cieux
» Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
» Pour ſervir d'ornement à ſes divers étages,
» L'Architecte y poſa les vivantes images
» De ces objets divins, Cléopatre, Phrinés,
» Par qui ſont les Héros en triomphe menés.
» Ces fameuſes Beautés dont la Gréce ſe vante,
» Celles que le Parnaſſe en ſes Fables nous chante,
» Ou de qui nos Romans font de ſi beaux portraits,
» A l'envi ſur le marbre étaloient leurs attraits.
» L'enchantereſſe Armide, héroïne du Taſſe,
» A côté d'Angélique avoit trouvé ſa place.
» On y voyoit ſur-tout Hélène au cœur léger,
» Qui cauſa tant de maux pour un Prince Bergen.
» Pſiché dans le milieu voit auſſi ſa ſtatue,
» De ces Reines des cœurs pour Reine reconnnue:
» La Belle à cet aſpect s'applaudit en ſecret,
» Et n'en peut détacher ſes beaux yeux qu'à regret.
» Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire;

» Là, ſes traits ſont de marbre, ailleurs ils ſont d'yvoire.
» Les Diſciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
» En ont auſſi formé de différens tableaux.
» Dans l'un, on voit les Ris divertir cette Belle;
» Dans l'autre, les Amours danſer à l'entour d'elle:
» Et ſur cette autre toile, Euphroſine & ſes ſœurs
» Ornent ſes blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
» Enfin, ſoit aux couleurs, ou bien dans la ſculpture,
» Pſiché dans mille endroits rencontre ſa figure;
» Sans parler des miroirs & du cryſtal des eaux,
» Que ſes traits imprimés ſont paroître plus beaux.

(3) Pſiché ſur-tout admire en ce ſéjour
Une ſuperbe & vaſte galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie.

» Je me contenterai de parler d'une tapiſſerie relevée d'or, » laquelle on fit remarquer principalement à Pſiché, non tant » pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le ſujet. La ten- » ture étoit compoſée de ſix piéces.

» Dans la premiere on voyoit un cahos,
» Maſſe confuſe, & de qui l'aſſemblage
» Faiſoit lutter contre l'orgueil des flots
» Des tourbillons d'une flamme volage.

» Non loin de-là, dans un même monceau,
» L'air gémiſſoit ſous le poids de la terre:
» Ainſi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
» Entretenoient une cruelle guerre.

» Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
» Ce jeune enfant, ſans beaucoup de myſtère,

» En badinant vous débrouille le tout,
» Mille fois mieux qu'un Sage n'eût ſu faire.

» Dans la ſeconde un Cyclope amoureux,
» Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,
» Se démêloit la barbe & les cheveux ;
» Ce qu'il n'avoit encor fait de ſa vie.

» En ſe moquant la Nymphe s'enfuyoit :
» Amour l'atteint ; & l'on voyoit la Belle,
» Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
» Qu'il l'excuſât d'avoir été rebelle.

La Fontaine décrit en proſe les autres piéces de cette riche tapiſſerie : j'ai reſſerré le plus qu'il m'a été poſſible cette deſcription, celle du palais, & celle des jardins, qui en général, m'ont parues longues & languiſſantes dans ſon Roman. Les morceaux où il emploie le langage de la Poéſie, ſont ſur-tout fort négligés : j'ai déja oſé le dire ; peut-être m'accuſera-t-on d'en trop multiplier les preuves, ſi je continue de le citer. Mais comment me juſtifier autrement d'avoir ſi peu profité des tableaux de ce grand Peintre ?

(4) Soutiens ma voix, Muſe ; je vais décrire
Des lieux où règne un éternel printems.

» Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine ; ils vous pour-
» ront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

» Aſſemblez, ſans aller ſi loin,
» Vaux, Liencourt & leurs Naïades,
» Y joignant, en cas de beſoin,
» Ruel, avecque ſes caſcades.

» Cela fait, de tous les côtés,
» Placez en ces lieux enchantés
» Force jets affrontant la nue :
» Des canaux à perte de vue.
» Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jaſmins,
» Qui ſoient auſſi géans que les nôtres ſont nains :
» Entaſſez-en des pépinières :
» Plantez-en des forêts entières ;
» Des forêts où chante en tout tems
» Philomèle, honneur des bocages,
» De qui le règne en nos ombrages
» Naît & meurt avec le printems ;
» Mêlez-y les ſons éclatans
» De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
» Chaſſez de ces forêts les ſiniſtres oiſeaux ;
» Que les fleurs bordent leurs ruiſſeaux ;
» Que l'Amour habite leurs antres.
» N'y laiſſez entrer toutefois
» Aucune hôteſſe de ces bois,
» Qu'avec un paiſible Zéphire,
» Et jamais avec un Satyre.
» Point de tels amans dans ces lieux :
» Pſiché s'en tiendroit offenſée :
» Ne les offrez point à ces yeux
» Et moins encore à ſa penſée.
» Qu'en ce canton délicieux
» Flore & Pomone, à qui mieux mieux
» Faſſent montre de leurs richeſſes ;
» Et que ce couple de Déeſſes
» Y renouvelle ſes préſens
» Quatre fois au moins tous les ans.
» Que tout y naiſſe ſans culture ;
» Toujours fraîcheur, toujours verdure,

» Toujours l'haleine & les ſoupirs
» D'une brigade de Zéphirs ».

Je n'imagine pas qu'on puiſſe trouver aucune reſſemblance entre cette deſcription & la mienne.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

J'ai peu de choſe à faire remarquer ſur ce Chant, ſinon que j'ai emprunté de mon modèle, l'idée de faire donner à Pſiché des ſpectacles pour la diſtraire. La Fontaine pouſſe cette feinte beaucoup plus loin ; il dit qu'on lui enſeigna juſqu'aux ſecrets de la Poéſie. » Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter » celui de notre héroïne, & la fit tomber dans un mal que les » Médecins appellent glucomorie, qui lui pervertit tous les » ſens & la ravit comme à elle-même. Elle parloit étant ſeule,

» Ainſi qu'en uſent les amans
» Dans les vers & dans les romans ».

Elle entretenoit les arbres de ſa paſſion. Après les arbres, elle s'adreſſoit aux ruiſſeaux : *ceux-ci étoient ſes principaux confidens.* » Elle leur diſoit à peu-près les choſes que je vais vous » dire, & les diſoit en vers auſſi bien que moi.

» Ruiſſeaux, enſeignez-moi l'objet de mon amour.
» Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde eſt ſi pure.
» Ne dormiroit-il point en ce ſombre ſéjour,
» Payant un doux tribut à votre doux murmure ?
» En vain pour le ſavoir Pſiché vous fait la cour :
» En vain elle vous vient conter ſon aventure.
» Vous n'oſez déceler cet ennemi du jour,
» Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure,

» Il s'envole avec l'ombre, & me laiſſe appeller.
» Hélas! j'uſe au haſard de ce mot d'envoler!
» Car je ne ſais pas même encor s'il a des aîles.
» J'ai beau ſuivre vos bords, & chercher en tous lieux:
» Les autres ſeulement m'en diſent des nouvelles;
» Et ce que je chéris n'eſt pas fait pour mes yeux ».

Je n'ai pas cru devoir ajouter la manie des vers aux autres vices de Pſiché, qui ſont la curioſité & l'indiſcrétion; c'eſt aſſez de ces deux derniers, pour perdre une jeune perſonne comme elle.

J'ai jetté au reſte dans ce Chant, le plus d'images qu'il m'a été poſſible, pour racheter le défaut d'action qui s'y trouve, & pour rendre le Lecteur moins impatient d'arriver aux événemens qui doivent ſuivre.

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) Hé quoi! toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée!

Cette converſation, que j'ai tâché de rendre préciſe & animée, renferme, ce me ſemble, quelque choſe d'odieux dans le Roman. L'époux dit à Pſiché, que ſi elle parvient à le voir, il la quittera. Et moi, je vous retiendrai, répond-elle. » Mais » ſi j'ai juré par le Styx, continue ſon époux? Qui eſt-il ce » Styx, dit notre héroïne? Je vous demanderois volontiers s'il » eſt plus puiſſant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le » ſeroit, pourriez-vous ſouffrir que j'erraſſe par l'univers, & » que Pſiché ſe plaignît d'être abandonnée de ſon mari ſur un » prétexte de curioſité, & pour ne pas manquer de parole au » Styx? Je ne vous puis croire ſi déraiſonnable. Et le ſcandale

» & la honte ! .... *Il paroît bien que vous ne me connoiſſez* » *pas*, repartit l'époux, *de m'alléguer le ſcandale & la honte :* » *ce ſont choſes dont je ne me mets guères en peine* ». Cette réponſe, ſi je ne trompe, montre bien peu de délicateſſe de la part de ce jeune époux. A quel propos ſe trahit-il ainſi lui-même ? Il ne fait guères d'honneur à Pſiché, s'il ſuppoſe qu'en ſe peignant à elle ſous ces traits choquans, il parviendra aiſément à calmer l'inquiétude dont ſon ame eſt agitée.

(1) L'époux ſurpris, après quelques momens,
Lui dit : Hé bien ! perdez-vous, j'y conſens ;
Vous les verrez ces ſœurs que je redoute.

La Fontaine fait dire ici à cet époux : » Vous êtes tombée » juſtement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de » nuire aux perſonnes de votre ſexe, la curioſité, la vanité, & » *le trop d'eſprit*. Je ne réponds pas à vos argumens, ajoute-t-il, » ils ſont *trop ſubtils* ». On ne voit pas bien ce qu'il y a de ſi ſpirituel, de ſi ſubtil dans les remontrances de Pſiché : elles ſont toutes ſimples, chez la Fontaine lui-même, & telles que la ſituation de cette jeune perſonne doit naturellement les lui inſpirer. Je me ſuis beaucoup plus efforcé, quant à moi, d'y mettre de la naïveté & du ſentiment, que de l'eſprit & de la ſubtilité.

L'époux continue : » Puiſque vous voulez votre perte, & que » le Deſtin le veut auſſi, je vais y mettre ordre, & commander » au Zéphire de vous apporter vos ſœurs. *Plût au Sort qu'il* » *les laiſſât tomber en chemin* ». Voilà un ſouhait que je ne pardonne pas encore à cet époux : il faut avouer qu'il traite un peu durement la pauvre Pſiché. Il ſemble exiger d'elle qu'elle ait un mauvais cœur. Qu'il lui peigne vivement l'appréhenſion où il eſt que ſes ſœurs ne la ſéduiſent, à la bonne heure ; mais qu'il ſouhaite qu'elles ſe caſſent le col, & qu'il le lui diſe à elle-même, cela n'eſt, ce me ſemble, ni plus déli-

eat, ni plus honnête que ce que j'ai oſé reprendre dans la note précédente.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

(1) Loin, loin ces fards que l'humaine foibleſſe
Oppoſe au Tems, ce tyran redouté.

La Fontaine plaiſante ici à ſon ordinaire: il fait une deſcription un peu groteſque de tout l'*attirail* qui formoit, dit-il, *la béatitude* de Pſiché, & qui étoit rangé *dans des magaſins dont à peine on voyoit le bout.* » Équipage de jour & de nuit, vaſes » & baignoires d'or ciſelé, inſtrumens du luxe; *laboratoires*, » non pour les fards; de quoi euſſent-ils ſervi à Pſiché, puiſque » l'uſage en étoit alors inconnu »? C'eſt-à-dire que s'il eût été connu, Pſiché en auroit profité: mais pourquoi avancer qu'il ne l'étoit pas, puiſque dans le reſte de l'hiſtoire, Vénus charge cette Belle d'aller aux enfers, demander *à la Reine de ces lieux-là une boîte de ſon fard*; & qu'à ſon retour, Pſiché n'eſt curieuſe d'ouvrir cette boîte que *par le deſir naturel & bien innocent de remédier, en s'appliquant un peu de ce fard, au déchet où étoient tombés ſes appas?* Elle en connoiſſoit donc l'uſage. Mais elle étoit trop belle pour y avoir recours avant le tems *où les ennuis, le hâle & mille autres choſes l'auroient tellement changée, qu'elle ne ſe reconnoîtroit plus elle-même.* C'étoit la raiſon que la Fontaine devoit alléguer, ce me ſemble, pour faire valoir d'avantage la beauté de ſon héroïne dans ſa brillante fortune. Il continue: » On n'avoit pas encore vu » de ces femmes qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une » d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, & la troiſieme de vermil- » lon, font ſubſiſter leurs charmes comme elles peuvent. Cer- » tainement l'Amour leur eſt obligé de la peine qu'elles ſe

» donnent. Les *laboratoires* dont il s'agit n'étoient donc que » pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en eſſences, en » paſtilles, & en mille eſpèces dont je ne ſais pas les noms, » & qui n'en eurent poſſible jamais. *Quand tout l'Empire de* » *Flore, avec les deux Arabies, & les lieux où naît le baume* » *ſeroient diſtillés*, on n'en feroit pas un aſſortiment de ſen- » teurs comme celui-là ». La Fontaine paſſe aux joyaux, aux perles, aux habits *chamarrés de diamans*, & finit par dire qu'*il y avoit de quoi armer un million de Belles de toutes piéces.* Il m'a fallu ſubſtituer d'autres idées à celles-là, qui, toutes plaiſantes qu'elles ſont, ne pouvoient me convenir. J'ajoute qu'elles me convenoient même d'autant moins qu'elles ſont plus plaiſantes. C'eſt une vérité de ſentiment que je cherche à graver dans l'eſprit de mes Lecteurs : il y auroit plus que de la mauvaiſe humeur à vouloir la contredire, après toutes les preuves que j'en ai déja données, & auxquelles j'en ajouterai encore beaucoup d'autres dans les Notes qui accompagneront les derniers Chants.

(2) Dès ce moment l'Envie au teint livide.

S'il y a quelque mérite dans la manière dont j'ai peint la jalouſie des ſœurs de Pſiché depuis ce vers juſqu'à la fin du Chant, j'oſe dire que je n'en dois preſque rien à la Fontaine. Il n'y conſacre guères qu'une vingtaine de lignes, où tout ce que j'ai pu mettre à profit ſe réduit, à peu-près, à ceci : » Les » maudites femmes s'étoient propoſé de tenter toutes ſortes de » moyens pour engager leur ſœur à ſe perdre, ſoit en lui don- » nant de mauvaiſes impreſſions de ſon mari, ſoit en renou- » vellant dans ſon ame le ſouvenir d'un de ſes amans ».

(3) Elle y joignit ſa robe nuptiale,
Pour confirmer aux yeux de ſes parens
De ſon hymen les récits ſurprenans.

» Le

» Les préſens que leur fit Pſiché, dit la Fontaine, furent » des eſſences, des pierreries; force raretés à leurs maris; toutes » ſortes de jouets à leurs enfans : quant aux perſonnes dont la » Belle tenoit le jour, deux phioles d'un élixir capable de ra- » jeunir la vieilleſſe même ».

Comme les ſœurs à leur retour dans la Gréce, ſe gardent bien *de révéler ces merveilles, pour ne point contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette*, & qu'elles diſent *que leur voyage a été inutile*, j'ai cru qu'il étoit trop odieux de les charger d'un élixir propre à rajeunir leurs parens, & dont leur ſecrette jalouſie les empêcheroit de faire uſage. C'eſt bien aſſez de peindre des plus noires couleurs la haine que ces deux Princeſſes conçoivent contre leur cadette, ſans en faire encore des filles dénaturées. Le ſilence ſur ſa robe de noces, que je ſubſtitue aux deux phioles, a, ſi je ne me trompe, quelque choſe de moins révoltant, & qui entre encore mieux dans les vues de cette baſſe jalouſie qui les anime l'une & l'autre.

NOTES DU SIXIEME CHANT.

(1) Leur tendre ſœur toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir.

La Fontaine s'amuſe dans cet endroit à parler du départ & de l'arrivée des ſœurs de Pſiché. » Un mois étoit à peine écoulé, qu'elles » propoſèrent un ſecond voyage. Les parens l'approuvèrent fort. » Les maris ne le déſapprouvèrent pas : c'étoit autant de tems paſſé » ſans leurs femmes. Elles partent donc, laiſſent leur train à » l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher ſans obſtacle & » ſans dragons. Le Zéphire ne parut point & ne laiſſa pas de » les enlever.

» Ce méchant couple amenoit avec lui
» La curieuſe & miſérable Envie,
» Pâle Démon que le bonheur d'autrui
» Nourrit de fiel & de mélancolie.

» Cela ne les rendit pas plus peſantes : au contraire la Mai» greur étant inſéparable de l'Envie, la charge n'en fut que » moindre, & elles ſe trouvèrent en peu d'heures dans le Palais » de leur ſœur ». La Fontaine oublie, en s'égayant ſur ces détails, que la première choſe qui doit occuper Pſiché à l'arrivée de ſes ſœurs, eſt ſa tendreſſe pour ſes parens ; qu'elle doit les queſtionner ſur la ſanté de ces Vieillards, ſur l'uſage de cette phiole merveilleuſe qu'elle leur a envoyée, ſur la joie qu'a dû leur cauſer le récit de ſa brillante fortune. Il n'y a pas un mot de cela dans le Roman. La Fontaine paſſe tout de ſuite à la nouvelle peinture que Pſiché eſſaie de faire de ſon jeune époux, & qui ne ſe trouvant pas conforme à la première, donne beau jeu à ſes ſœurs pour lui arracher ſon ſecret. C'eſt, s'il m'eſt permis de le dire, précipiter un peu trop le récit ; c'eſt pécher contre la bienſéance ; c'eſt négliger un moyen tout naturel de rendre Pſiché intéreſſante.

(2) Pſiché reſta quelques jours dans les pleurs.

Autre reproche que j'oſe encore faire ici à la Fontaine : au lieu de peindre Pſiché accablée d'une douleur réelle, & agitée tour à tour

D'eſpoir, de crainte & de haine & d'amour ;

il dit que pendant l'abſence de ſes ſœurs, *elle eut grand ſoin de s'affliger, & encore plus grand ſoin de diſſimuler ſon affliction.* » Tous les artifices dont les femmes ont coutume de ſe » ſervir, quand elles veulent tromper leurs maris, furent em» ployés par la Belle : ce n'étoit qu'embraſſemens & careſſes,

» complaiſances perpétuelles, proteſtations & ſermens de ne » point aller contre le vouloir de ſon cher époux. On n'y » omit rien, non-ſeulement envers le mari, mais envers les Nym- » phes : les plus clairvoyantes y furent trompées ». Il eſt bien queſtion, après avoir peint Pſiché au déſeſpoir, après avoir dit qu'ingénieuſe à ſe tourmenter, elle en revenoit toujours à l'idée que ſon mari étoit un Monſtre, tel que l'Oracle l'avoit décrit, un Dragon, tel que ſes ſœurs diſoient l'avoir vu, il eſt bien queſtion, dis-je, de la repréſenter maintenant accablant ce Monſtre, ce Dragon, d'embraſſemens & de careſſes ; comme ſi l'on pouvoit ſuppoſer qu'elle en eût le courage ! Il me ſemble qu'il étoit plus naturel de la peindre comme j'ai fait,

Ne ſouffrant plus ſon époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémiſſement,
Forcée encor de cacher ſon tourment ;

& non s'affligeant par art, & employant volontairement toute la diſſimulation dont une femme eſt capable pour tromper ſon mari : caractère odieux, & dont le moindre trait offert au Lecteur dans cet inſtant critique, eſt capable de détruire tout l'intérêt qu'il prend alors au ſort de Pſiché.

(3) Il lui promit que la lampe fidelle
Éclaireroit tous les traits du dragon,
Et que le fer trempé dans du poiſon
Lui porteroit une atteinte mortelle.

Dans la Fontaine, Pſiché ne voit pas plutôt arriver ſes ſœurs, qu'elle leur *demande dès l'abord* où ſont la lampe & le poignard : c'eſt une ſuite néceſſaire du caractère qu'il prête à cette Belle, & que j'ai oſé condamner dans la Note qu'on vient de lire. Écoutons la réponſe des ſœurs :

» Les voici, dit ce couple ; & nous vous aſſurons
» De la clarté que fait la lampe.
» Pour le poignard, il eſt des bons,
» Bien affilé, de bonne trempe.
» Comme nous vous aimons, & ne négligeons rien
» Quand il s'agit de votre bien,
» Nous avons eu le ſoin d'empoiſonner la lame :
» Tenez-vous ſûre de ſes coups :
» C'eſt fait du Monſtre votre époux,
» Pour peu que ce poignard l'entame.
» A ces mots, un trait de pitié
» Toucha le cœur de notre Belle.
» Je vous rends graces, leur dit-elle,
» De tant de marques d'amitié.

La Fontaine, je le dirai encore hardiment, pouvoit ſe diſpenſer d'employer ici le langage de la Poéſie : je ne vois pas trop quel agrément il a prétendu ajouter à ſon récit par des vers ſi peu dignes de lui. Il n'y a guères que les quatre derniers de paſſables.

(4) Puis vers le lit à peine oſant marcher....

La timidité de Pſiché, la crainte qu'elle a d'être ſurpriſe par ſon époux, les précautions dont elle uſe pour ne le point éveiller, ſont très-bien décrites dans le Roman. On la voit *s'en allant le plus doucement qu'il lui eſt poſſible vers l'endroit du lit où le Monſtre étoit couché, avançant un pied, puis un autre* (je crois que c'eſt, *puis l'autre*, qu'il doit y avoir,) *& prenant bien garde à les poſer par meſure, comme ſi elle eût marché ſur des pointes de diamans. Elle retenoit juſqu'à ſon haleine, & craignoit preſque que ſes penſées ne la décélaſſent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât ſon ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.* Le reſte de la deſcription eſt en

vers : mais que de négligences encore dans ce morceau, le plus intéreſſant de tout l'ouvrage, & celui par conſéquent où la Fontaine auroit dû employer toutes les reſſources de ſon génie ! Bien loin de-là ; il plaiſante à ſon ordinaire, il prend un ton goguenard & badin ; il ſemble ſe jouer du Lecteur, & craindre qu'il ne s'affecte trop de ce qu'il lui raconte : il refroidit l'intérêt, il l'éteint, il l'anéantit. Il y a néanmoins dans cette peinture quelques traits d'un pinceau délicat & précieux ; & c'eſt pour cela même qu'on regrette qu'ils ſoient ſi rares.

» A pas tremblans & ſuſpendus,
» Elle arrive enfin où repoſe
» Son époux aux bras étendus,
» Époux plus beau qu'aucune choſe :
» C'étoit auſſi l'Amour : ſon teint, par ſa fraîcheur,
» Par ſon éclat, par ſa blancheur,
» Rendoit le lys jaloux, faiſoit honte à la roſe.
» Avant que de parler du teint,
» Je devois vous avoir dépeint,
» Pour aller par ordre en l'affaire,
» La poſture du Dieu. Son col étoit penché ;
» C'eſt ainſi que le Somme en ſa grotte eſt couché :
» Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
» Ses bras à demi-nuds étaloient des appas,
» Non d'un Hercule ou d'un Atlas,
» D'un Pan, d'un Sylvain ou d'un Faune ;
» Ni même ceux d'une Amazone ;
» Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
» Ses cheveux épars & flottans,
» Et que les mains de la Nature
» Avoient friſés à l'aventure,
» Celles de Flore parfumés,
» Cachoient quelques attraits dignes d'être eſtimés :

» Mais Pſiché n'en étoit qu'à prendre plus facilé ;
» Car pour un qu'ils cachoient, elle en ſoupçonnoit mille.
» Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
» Tour à tour de Pſiché reçurent tous les vœux :
» Chacun eut part à ſon hommage.
» Une choſe pourtant nuiſit à ces cheveux ;
» Ce fut la beauté du viſage.
» Que vous en dirai-je ? & comment
» En parler aſſez dignement ?
» Suppléez à mon impuiſſance.
» Je ne vous aurois d'aujourd'hui
» Dépeint les beautés de celui
» Qui des Beautés a l'intendance.
» Que dirai-je des traits où les Ris ſont logés ?
» De ceux que les Amours ont entr'eux partagés,
» Des yeux aux brillantes merveilles
» Qui ſont les portes du deſir ?
» Et ſur-tout des lévres vermeilles
» Qui ſont les ſources du plaiſir » ?

Si quelqu'un trouvoit à redire aux critiques que je me ſuis permiſes dans les Notes précédentes, j'en appellerois au témoignage de la Fontaine lui-même ; & alors peut-être conviendroit-on qu'elles ſont fondées. Il avoue avec cette ingénuité qui ſied ſi bien aux grands talens, que la manière d'écrire qu'il a choiſie, l'a fait tomber dans un défaut général, qui eſt préciſément la ſource de tous ceux que j'ai cru appercevoir dans ſon Roman, & ſur leſquels je me ſuis expliqué d'autant plus librement, que j'avois cet aveu à préſenter ici pour ma juſtification. On a vu dans la Préface, que Poliphile interrompt ſon récit au moment où l'Amour, éveillé par la douleur que lui cauſe l'accident de la lampe, apperçoit le poignard dont s'étoit armée Pſiché. » Diſpenſez-moi de vous raconter le reſte, dit-il

» à ſes amis ; vous ſeriez touchés de trop de pitié au récit que » je vous ferois ». Ariſte & Acante l'engagent à continuer, dût-il leur arracher des larmes : mais Gélaſte, qui ſemble être là pour excuſer la Fontaine, dit que quand Poliphile ne feroit pas tant le pathétique, la choſe n'en iroit que mieux. Ariſte reprend, que ; pour lui, il voudroit que Poliphile pût lui attendrir le cœur, que la pitié eſt celui des mouvemens du diſcours qui lui plaît le plus, qu'il le préfère *de bien loin* aux autres ; mais qu'il ne faut pas pour cela que Poliphile ſe contraigne, *qu'il eſt bon de s'accommoder à ſon ſujet, mais qu'il eſt encore meilleur de s'accommoder à ſon génie*, qu'ainſi il peut ſuivre le conſeil que lui a donné Gélaſte. » Il faut bien que je le ſuive, dit alors » Poliphile : comment ferois-je autrement ? J'ai déja mêlé mal- » gré moi de la gaieté parmi les endroits les plus ſérieux de » cette hiſtoire ; je ne vous aſſure pas que tantôt je n'en mêle » auſſi parmi les plus triſtes. C'eſt un défaut dont je ne ſaurois » me corriger, quelque peine que j'y apporte. Défaut pour dé- » faut, dit Gélaſte, j'aime beaucoup mieux qu'on me faſſe rire » quand je dois pleurer, que ſi l'on me faiſoit pleurer lorſque » je dois rire ». A conſidérer la choſe ſuivant les principes du goût, l'un certainement ne vaut pas mieux que l'autre ; & ce n'eſt ici qu'une ſaillie que la Fontaine n'a pas prétendu qui fût priſe ſérieuſement. Tenons-nous-en donc à l'aveu qu'il fait par la bouche de Poliphile, que la gaieté qu'il a mêlée aux endroits de cette hiſtoire qui en étoient le moins ſuſceptibles, eſt réelle-ment un défaut qui lui eſt échappé malgré lui, & qu'il a laiſſé ſubſiſter, parce qu'il ne lui a pas été poſſible de le corriger. J'ai déja parlé de la longue digreſſion qui ſe trouve à la ſuite de cette converſation des quatre amis. Ce qu'il y a de remar-quable dans cette digreſſion, qui a pour objet la pitié & le rire, c'eſt que la Fontaine ſoutient beaucoup mieux le parti d'Ariſte qui eſt pour l'une, que celui de Gélaſte qui eſt pour l'autre. Ainſi il achève de paſſer condamnation ſur le mauvais

emploi qu'il a fait de ce dernier, & que ſans cela je n'aurois jamais eu la témérité de relever.

NOTES DU SEPTIEME CHANT.

(1) Cherche tes ſœurs, & me les ſacrifie :
A ce ſeul prix je puis t'aimer encor.

L'Amour, dans la Fontaine, s'exprime beaucoup plus durement: » Que ſi tu as deſſein de m'obliger, venge-moi, dit-il, » de tes deux démons de ſœurs; n'écoute ni conſidérations, ni » ſang, ni pitié; ſacrifie-les moi ». Et l'épouſe, au lieu des réflexions que je lui fais faire ſur la barbarie de cet ordre,

.... Trahir ſes ſœurs! quoique coupables,
Pſiché jamais n'y pourra conſentir;
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'eſt aſſez les punir :

L'Épouſe, dis-je, s'écrie : » Exécrable lampe! maudite lampe! » Avoir brûlé un Dieu ſi ſenſible & ſi délicat! l'Amour! Pleure, » pleure, Pſiché : ne te repoſe ni jour ni nuit : cherche ſur les » monts & dans les vallées quelque herbe pour le guérir & » porte-la lui ». Et où l'ira-t-elle trouver? *Il eſt parti*, ajoute-t-elle tout de ſuite; *il eſt parti, ſans me laiſſer aucune eſpérance de le revoir.* Néanmoins elle s'habille, & prend la réſolution *d'aller par le monde cherchant quelque herbe pour la brûlure de ſon mari.* Rien de tout cela ne s'accorde avec l'ordre qu'elle vient de recevoir de la bouche même de cet époux. J'ai cru devoir donner à ſon voyage un objet fixe & relatif à cet ordre, ſans pourtant la mettre abſolument dans le cas de le remplir, ainſi que je l'explique ailleurs;

Pour toute peine, à ces ſœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaiſſement,
De ſon état faire un ſecret tourment.

Elle eſpéroit que l'Amour, touché de ſon obéiſſance, ne l'obligeroit pas à tirer d'elles une vengeance plus éclatante. Dans la Fontaine, à peine ſa fortune a-t-elle été renverſée, pour n'avoir pas obéi à l'Amour, que la voilà qui lui déſobéit de nouveau, en faiſant toute autre choſe que ce qu'il lui a commandé.

(2) Pſiché voyant des troupeaux arriver. . . . .

C'eſt ici qu'il y a dans le Roman un Épiſode de trente pages que j'ai entièrement ſacrifié, ainſi que beaucoup d'autres, pour obſerver le précepte d'Horace, *ſemper ad eventum feſtina.* Ils interrompent la narration, ils partagent l'intérêt, ils trompent l'impatience du Lecteur, qui deſire avidement de ſavoir ce que deviendra Pſiché. D'ailleurs la plûpart de ces Épiſodes comme on a dû le voir dans ma Préface, ne pouvoient guères être racontés en vers: c'étoit une raiſon de plus pour les abandonner:

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.

Dans celui dont il eſt ici queſtion, on voit un Vieillard, devenu Pêcheur & Solitaire, après avoir eu à la Cour d'un Roi *la charge de premier Philoſophe de ſa maiſon.* Il avoit une fille *de beauté exquiſe*, que celui qui commandoit les armées du Roi avoit épouſée, & à laquelle il avoit donné le lendemain de ſon mariage des eſpions & des gardes. Les haſards de la guerre mirent fin à ſa tyrannie; il fut tué dans un combat, & laiſſa ſa femme mère d'une fille & groſſe d'une autre. Le tems de

l'affliction paſſé, notre veuve eſt pourſuivie par une foule d'amans : elle ſe retire avec ſon père dans une maiſon de campagne qu'il avoit ; les amans viennent l'y trouver : elle quitte avec lui le Royaume, & va chercher un aſyle chez des peuples du voiſinage ; ils l'y ſuivent encore. Elle s'enfuit au deſert ; ils découvrent dès le troiſiéme jour la retraite de ſon père & la ſienne : *un amant vient leur demander le chemin ; un autre ſe met à couvert de la pluie dans leur cabane ; les voilà déſeſpérés & n'attendant plus de tranquillité qu'aux champs Eliſées.* Enfin la Philoſophie apparoît en ſonge au père & lui indique une habitation inacceſſible aux amans : c'eſt à cette habitation champêtre, entourée de rochers & de bois, & fermée par un fleuve, que Pſiché arrive, après avoir échappé aux recherches des Satellites de Vénus. Le Vieillard & ſes deux petites filles, (car pour la mère, on ne ſait ce qu'elle eſt devenue) y exercent à ſon égard tous les devoirs de l'hoſpitalité. Le voiſinage du fleuve les faiſoit ſubſiſter, & l'Ex-Philoſophe y prenoit du poiſſon qu'il alloit vendre dans une ville voiſine. Pſiché paſſa huit jours dans cette retraite, demandant conſeil au Vieillard, s'amuſant avec ſes deux filles, ou entretenant les bois de ſon malheur. *Un jour elle ſe rappella les idées de la Poéſie que les Nymphes lui avoient données, & fit les hêtres participans de ces vers* :

» Que nos plaiſirs paſſés augmentent nos ſupplices !
» Qu'il eſt dur d'éprouver après tant de délices,
» Les cruautés du Sort !
» Falloit-il être heureuſe avant qu'être coupable ?
» Et ſi de me haïr, Amour, tu fus capable,
» Pourquoi m'aimer d'abord ?

» Que ne puniſſois-tu mon crime par avance !
» Il eſt bien tems d'ôter à mes yeux ta préſence
» Quand tu luis dans mon cœur ;

» Encor ſi j'ignorois la moitié de tes charmes :
» Mais je les ai tous vus ; j'ai vu toutes les armes
» Qui te rendent vainqueur.

» J'ai vu la Beauté même & les Graces dormantes ;
» Un doux reſſouvenir de cent choſes charmantes
» Me ſuit dans les déſerts.
» L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
» Ma mémoire me dit : Quoi ! Pſiché, tu reſpires,
» Après ce que tu perds !

» Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait défenſe
» D'attenter ſur des jours qu'il tient en ſa puiſſance,
» Tout malheureux qu'ils ſont.
» Le cruel veut, hélas ! que mes mains ſoient captives.
» Je n'oſe me ſouſtraire aux peines exceſſives
» Que mes remords me font.

» C'eſt ainſi qu'en un bois Pſiché contoit aux arbres
» Sa douleur, dont l'excès faiſoit fendre les marbres
» Habitans de ces lieux.
» Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendreſſe,
» Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de ſa triſteſſe
» Ont verſés ſes beaux yeux ».

Une autre fois elle ſurprit les deux Bergères s'entretenant enſemble ſur ce qu'eſt l'Amour, ſur ce qu'on entend par un Mari, par un Amant. L'aînée s'en étoit inſtruite *dans certaines Fables amoureuſes que l'on compoſoit alors à-peu-près comme nos Romans.* Le Vieillard avoit interdit cette lecture à la cadette, parce qu'elle avoit *l'eſprit trop ouvert, trop éveillé.* Elle preſſoit ſa ſœur de lui apprendre ce qu'il y avoit dans ſes livres. Pſiché arrive, Pſiché blâme le père de ſa rigueur, ſatisfait la curioſité de la jeune fille, & lui inſpire des ſentimens que la Fontaine s'efforce

en vain d'excuſer, en diſant qu'*elle plaidoit la cauſe de ſon époux:* Enſuite il ſe tient entre les trois Belles un conſeil ſecret touchant les affaires de notre héroïne. L'avis de la cadette eſt que Pſiché attende *que ſon mari revienne au logis ;* celui de l'aînée au contraire eſt qu'*elle ſe mette en quête de lui*, & qu'elle tâche de le regagner par ſes ſoumiſſions, par ſon repentir. Pſiché s'arrête à ce dernier conſeil, & part dès le lendemain, après avoir pris l'habit de cette Bergère, & lui avoir laiſſé le ſien, qui, quoique de deuil, étant ſon habit de noces, pouvoit tenter les paſſans par les diamans dont il étoit chargé, ou la faire reconnoître des Satellites de ſon ennemie. Telle eſt en ſubſtance ce long Épiſode, dont je n'ai pris que ce qui étoit abſolument néceſſaire pour amener la dernière circonſtance. (Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface.)

NOTES DU HUITIEME CHANT.

(1) Et cependant, l'Amour à ces deux Reines
Séparément inſpire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.

Dans le Roman, c'eſt Pſiché elle-même qui perſuade à ſes ſœurs d'aller la remplacer auprès de l'Amour. Pour cela elle fait à chacune d'elles un récit artificieux, où elle ſuppoſe que ce Dieu lui a exalté *la beauté*, *l'eſprit*, *la prudence de ſon aînée* (ce qui convient également à toutes deux ;) qu'il l'a chargée de lettres pour Vénus ſa mère, qui lui donnera, à elle, *l'emploi de garder certains oiſons qu'elle nourrit dans ſa ménagerie d'Amathonte*, & qui trouvera bon qu'après l'avoir répudiée, il épouſe une perſonne moins curieuſe, moins légère qu'elle. Elle va juſqu'à feindre que l'Amour lui a tenu le langage ſuivant : » Vous direz

» à votre ſœur que je l'aime, & que ſi elle veut m'épouſer, » tous ces tréſors ſont à elle. Je vous ai traitée comme une » étourdie & comme un enfant; je la traiterai d'une autre ma- » nière, & lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle » vienne ſeulement & s'abandonne à l'haleine du Zéphire, com- » me déja elle a fait: j'aurai ſoin qu'elle ſoit enlevée dans mon » Palais ». Certainement c'eſt faire jouer à Pſiché un rôle trop odieux; & le Lecteur achève d'être indigné contre elle, quand, à la première entrevue, la Fontaine ajoute *qu'elle s'appercevoit bien que ſon aînée avoit mordu à l'hameçon, & que de ce même pas elle s'en alla faire à ſon autre ſœur la même ambaſſade*; ambaſſade monſtrueuſe, qui a pour but d'obliger ſes ſœurs à ſe précipiter du haut en bas d'un rocher! La Fontaine a beau s'égayer ſur la manière dont périt la première, il a beau dire qu'*au lieu d'être enlevée dans le Palais de l'Amour, elle tomba premièrement ſur une pointe de rocher, & puis ſur une autre, de roc en roc*; que *chacun d'eux emporta ſa piéce*; qu'*ils ſe la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proſerpine*: toutes ces circonſtances, & beaucoup d'autres que je ne rapporte point, ne ſervent qu'à rendre Pſiché plus coupable, & par conſéquent plus odieuſe. Je n'ai pas voulu mettre ſur ſon compte une auſſi cruelle vengeance; je l'ai miſe en entier ſur celui de l'Amour.

(2) Avant ce Temple eſt un bois ſolitaire,
Bordé par-tout de myrte & de jaſmin.

La Fontaine, comme on l'a vu dans la Préface, renvoie Pſiché, de Cérès à Junon, de Junon à Diane, & de celle-ci à Cythérée. Elle s'informe du plus prochain Temple de cette dernière, & prend la réſolution, ſi elle ne l'y trouve pas, de s'embarquer & d'aller en Cypre. On lui en indique un très-fré-

quenté, où la Déeſſe ſe plaiſoit, & où on l'avoit vu tenir pluſieurs fois *ſon Tribunal*. Elle eſpère d'y voir l'Amour, *n'y ayant point d'apparence que ſa mère vînt ſi ſouvent en un lieu ſans l'y amener*. Ce Temple étoit dans une vallée ſpacieuſe, ceinte de côteaux *merveilleuſement agréables*. La Fontaine fait une deſcription riante de ces lieux, après quoi il remonte à l'origine du Temple. Un Roi de Lydie avoit prié les Grecs de lui *donner femme*. On lui envoya deux jeunes filles, l'une parfaitement belle, mais à qui Vénus avoit refuſé le don de plaire; l'autre d'une beauté moins parfaite, mais ayant ce don au ſuprême degré. Il préféra celle-ci. La première en mourut de chagrin. Le Roi la fit enterrer honorablement. La ſeconde vécut fort longtems & toujours heureuſe, poſſédant le cœur de ſon mari tout entier. Elle crut devoir quelque reconnoiſſance à Vénus, & engagea ce Prince à lui faire bâtir un Temple. » Il y conſuma » toutes ſes richeſſes; puis ſes ſujets y contribuèrent. La dévo» tion fut ſi grande que les femmes conſentirent qu'on vendit » leurs colliers ». La Reine eut la ſatisfaction, avant que de mourir, de voir *le parachevement de ſon vœu*. Elle voulut être enterrée près du Temple. Son mari, qui lui ſurvécut, exécuta ſes dernières volontés; il lui érigea un mauſolée digne d'elle, fit tranſporter les cendres de ſa rivale dans le même lieu, & les fit mettre en un tombeau preſque auſſi ſuperbe : l'endroit fut en conſéqueuee nommé *les deux ſépultures*. L'un & l'autre monumens étoient accompagnés d'inſcriptions qui inſtruiſoient les paſſans du ſort de ces deux rivales. Pſiché donna des larmes à la dernière. La Fontaine entre dans beaucoup de détails ſur toute cette aventure. Il décrit enſuite le Temple. » L'Architec» ture en étoit exquiſe, & avoit autant de grace que de majeſté. » L'Architecte s'étoit ſervi de l'ordre Ionique à cauſe de ſon » élégance. *De tout cela il réſultoit une Vénus que je ne ſaurois » vous dépeindre*. Le frontiſpice répondoit merveilleuſement bien » au corps ». Le tympan du fronton, les colonnes, leurs ba-

ſes, l'entablement, l'architrave, le parvis, le dedans du Temple, le tabernacle, le ſanctuaire, juſqu'au trône ou Vénus, *à demi couchée ſur des couſſins de ſenteur*, recevoit, quand elle y venoit, les adorations des mortels : tout a ſa deſcription particulière. Vénus arrive au moment où le peuple entouroit Pſiché. La foule étoit ſi grande autour d'elle, que *la Déeſſe eut de la peine à paſſer*. On peut juger de ſa colère. *Ses gardes lui font faire paſſage* ; elle va ſe placer ſur ſon trône, y écoute quelques ſupplians avec aſſez de diſtraction, mande enſuite Pſiché, l'emmène avec elle, & la fait monter dans ſon char, *mais avec trois Divinités de ſa ſuite peu gracieuſes*, la Colère, la Jalouſie & l'Envie : *il y a de toutes ſortes de gens à la Cour*, ajoute ici la Fontaine.

(3) **Les noires ſœurs ſur ce corps délicat**
N'avoient laiſſé nulle retraite aux Graces.

» Prenez vos ſions, filles de la Nuit, dit Vénus dans le » Roman, & m'empourprez ce corps d'albâtre que mon fils » appelle le temple de la blancheur ». Elle y régnoit en effet, continue la Fontaine, avec un éclat que je ne ſaurois vous dépeindre.

» Là, les lys lui ſervoient de trône & d'oreillers,
» Des eſcadrons d'Amours, chez Pſiché familiers,
» Furent chaſſés de cet aſyle.
» Le pleurer leur fut inutile.
» Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer :
» Leurs cœurs furent d'acier ; leurs mains furent de fer.
» La Belle eut beau ſouffrir : il fallut que ſes peines
» Allaſſent juſqu'au point, que les ſœurs inhumaines
» Craignirent que Clothon ne ſurvînt à ſon tour.
» Ah ! trop impitoyable Amour,

» En quels lieux étois-tu, dis, cruel, dis, barbare ?
» C'eſt toi, c'eſt ton plaiſir, qui cauſa ſa douleur :
» Oui, tigre, c'eſt toi ſeul qui t'en dois dire auteur :
» Pſiché n'eût rien ſouffert ſans ton courroux bizarre.
» Le bruit de ſes clameurs s'eſt au loin répandu ;
» Et tu n'en as rien entendu !
» Pendant tous ſes tourmens tu dormois, je le gage ;
» Car ta brûlure n'étoit rien.
» La Belle en a ſouffert mille fois davantage,
» Sans l'avoir mérité ſi bien.
» Tu devois venir voir empourprer cet albâtre :
» Il falloit amener une troupe de Ris ;
» Des ſouffrances d'un corps dont tu fus idolâtre,
» Vous vous ſeriez tous divertis.
» Hélas ! Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes ;
» Quand tu ſus de Pſiché la peine & le tourment ;
» Et tu lui fis trouver un baume pour ſes charmes,
» Qui là guérit en un moment ».

NOTES DU NEUVIEME CHANT.

(1) Jamais ſans vous la mère des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.

Dans la Fontaine, lorſque Vénus, après tous les commandemens bizarres dont elle s'eſt aviſée, & que Pſiché a exécutés ponctuellement, lui ordonne d'aller demander à Proſerpine une boîte de ſon fard, voulant à toute force la perdre, cette Déeſſe dit : » J'en ai beſoin, comme vous voyez : la maladie de mon » fils m'a toute changée. Apportez-moi ſans tarder, ce que l'on » vous aura donné, & n'y touchez point ». Et deux lignes auparavant, elle avoit dit au contraire : *Si vous voulez ne point revenir*

revenir des enfers, j'en ſuis contente. Mais on peut excuſer cette contradiction en alléguant que cette Déeſſe ſe trahit ſans le vouloir, que ſa jalouſie perce malgré elle. Après cela vient l'hiſtoire de la vieille Tour qui parle, puis le détail du voyage de Pſiché aux enfers, puis enfin la deſcription de ces lieux. Arrivée ſur les bords du Styx, Pſiché y vit des gens de tous états. Il y avoit dans la barque, lorſque la Belle paſſa, un Roi qui pleuroit de ce qu'il lui falloit quitter un ſéjour où étoient de ſi beaux objets; un Philoſophe qui au contraire louoit les Dieux de ce qu'il en étoit ſorti avant que de voir un objet ſi capable de le ſéduire; des ſoldats qui ſe diſputoient entr'eux à qui s'aſſeoiroit le plus près d'elle ſans aucun reſpect pour le Roi, ni aucune crainte d'un Général d'armée, qui ſe trouvoit-là auſſi; mais *qui n'avoit pas ſon bâton de commandement.* J'ai toujours été étonné, en liſant ce morceau, que la Fontaine, pour faciliter l'entrée des enfers à ſon héroïne, ait eu recours à la fiction de cette Tour, qui lui fournit une lampe, un paquet de ficelle, ſix boules de cire & deux deniers. C'eût été une idée, ce me ſemble, bien plus conforme à l'eſprit de galanterie qui règne dans toute l'hiſtoire de cette Belle, que de ſuppoſer les plus redoutables Puiſſances de ces lieux, tellement épriſes de ſes charmes qu'aucun Monſtre, qu'aucun Démon ne s'oppoſât à ſon paſſage. Auſſi eſt-ce à cette idée ſeule que je me ſuis attaché; &, ſi je ne me trompe, elle vaut bien ce long narré de la Tour, qui après avoir donné à Pſiché d'aſſez burleſques inſtructions, finit par lui ſouhaiter un bon voyage.

(2) Pſiché s'avance, & parmi les victimes.....

Le ſupplice auquel je ſuppoſe ici que Rhadamante a condamné les ſœurs de Pſiché n'eſt pas de mon invention. On va voir comment la Fontaine l'a rendu. Il fait dire à Poliphile que *les ſingularités des enfers ſont tellement étranges, qu'il a*

beſoin d'un ſtyle extraordinaire pour les décrire. C'eſt toujours la raiſon qu'il allégue, quand il paſſe de la proſe à la poëſie.

» Le Royaume des Morts a plus d'une avenue:
» Il n'eſt route qui ſoit aux humains ſi connue.
» Des quatre coins du monde on ſe rend aux enfers:
» Tiſiphone les tient inceſſamment ouverts.
» La faim, le déſeſpoir, les douleurs, le long âge,
» Mènent par tous endroits à ce triſte paſſage;
» Et quand il eſt franchi, les filles du Deſtin
» Filent aux habitans une nuit ſans matin.
» Orphée a toutefois mérité par ſa lyre,
» De voir impunément le ténébreux Empire.
» *Pſiché par ſes appas obtint même faveur:*
» Pluton ſentit pour elle un moment de ferveur.
» Proſerpine craignit de ſe voir détrônée:
» Et la boîte de fard à l'inſtant fut donnée.
» L'eſclave de Vénus, *ſans guide & ſans ſecours*,
» Arriva dans les lieux où le Styx fait ſon cours.
» Sa cruelle ennemie eut ſoin que le Cerbère
» Lui lançât des regards enflammés de colère ».

Qu'en avoit-elle à craindre, puiſque la Tour l'avoit aſſurée que les boules de cire auroient la force d'endormir ce terrible portier des enfers? La Fontaine ſemble oublier ici tout ce qu'il a dit auparavant. Pſiché n'arrive pas *ſans guide & ſans ſecours* dans ces lieux, puiſquelle a un paquet de ficelle pour ſe conduire, deux deniers pour Caron, ſix boules de cire pour empâter les gueules de Cerbère; & qu'en outre deux Démons des Champs Éliſées doivent venir au-devant d'elle, pour la conduire juſqu'au trône de Proſerpine. Ce n'eſt point *à ſes appas qu'elle doit la faveur de voir impunément le ténébreux Empire*; c'eſt à l'aſſiſtance de cette Fée plus puiſſante que Vénus, de cette Fée

qui faiſoit parler les pierres, à qui rien n'étoit impoſſible, qui ſe moquoit du Deſtin, diſpoſoit des vents & des aſtres, & faiſoit aller le monde à ſa fantaiſie. La Fontaine avoit trop de jugement pour ne pas ſentir le défaut de cette fiction meſquine. Il l'abandonne dans tout le reſte du récit; & il n'y eſt queſtion ni de la rencontre de l'âne boîteux, ni de l'uſage des choſes que contient le panier dont la Tour a recommandé à Pſiché de ſe munir.

» Par les Monſtres d'enfer rien ne fut épargné.
» Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enſeigné.
» Mille Spectres hideux, les Hydres, les Harpies,
» Les triples Géryons, les mânes des Tities,
» Préſentoient à ſes yeux maint fantôme trompeur,
» Dont le corps retournoit auſſi-tôt en vapeur.
» Les cantons deſtinés aux Ombres criminelles,
» Leurs cris, leur déſeſpoir, leurs douleurs éternelles,
» Tout l'attirail qui ſuit tôt ou tard les méchans,
» La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.
» Là, ſur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
» Triſte chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
» S'efforçoit de paſſer en des lieux moins cruels,
» Et par-tout rencontroit des feux continuels.
» Tantale aux eaux du Styx portoit en vain ſa bouche,
» Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche;
» Et Siſyphe, en ſueur, eſſayoit vainement
» D'arrêter ſon rocher pour le moins un moment.
» Là, les ſœurs de Pſiché, dans l'importune glace
» D'un miroir que ſans ceſſe elles avoient en face,
» Revoyoient leur cadette heureuſe, & dans les bras,
» Non d'un Monſtre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
» En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
» Le miroir ſe plaçoit toujours à l'oppoſite.

» Pour les tirer d'erreur leur cadette accourut ;
» Mais ce couple s'enfuit ſitôt qu'elle parut ».

Il n'y a dans toute cette longue deſcription que ces huit derniers vers dont j'aie tiré parti. Encore en ai-je abſolument changé & l'expreſſion & le tour.

» Non loin d'elles, Pſiché vit l'immortelle tâche
» Où les cinquante ſœurs s'excercent ſans relâche.
» La Belle les plaignit, & ne put ſans frémir,
» Voir tant de malheureux occupés à gémir.
» Chacun trouvoit ſa peine au plus haut point montée.
» Ixion ſouhaitoit le ſort de Prométhée.
» Tantale eût conſenti, pour aſſouvir ſa faim,
» Que Pluton le livrât à des flammes ſans fin.
» En un lieu ſéparé l'on voit ceux de qui l'ame
» A violé les droits de l'amoureuſe flamme,
» Offenſé Cupidon, mépriſé ſes autels,
» Refuſé le tribut qu'il impoſe aux mortels.
» Là, ſouffre un monde entier d'Ingrates, de Coquettes ;
» Là, Mégère punit les langues indiſcrettes ;
» Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
» Se ſont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
» Par de cruels vautours l'Inhumaine eſt rongée ;
» Dans un fleuve glacé la Volage eſt plongée ;
» Et l'Inſenſible expie, en des lieux embraſés,
» Aux yeux de ſes amans les maux qu'elle a cauſés.
» Miniſtres, Confidens, Domeſtiques perfides,
» Y laſſent ſous les fouëts, les bras des Euménides.
» Près d'eux ſont les auteurs de maint hymen forcé,
» L'Amant chiche, & la Dame au cœur intéreſſé ;
» La troupe des Cenſeurs, peuple à l'Amour rebelle ;
» Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque Belle ».

(3) Près de Pluton Pſiché fut introduite.

La Fontaine met dans la bouche de cette héroïne le diſcours ſuivant, où il n'y a aſſurément rien de ce que Vénus lui a ordonné. Car voici les propres termes de la Déeſſe : *Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de ſon fard.* Or, Pſiché, dans toute cette harangue, ſemble au contraire demander le fard pour elle-même.

» Vous, ſous qui tout fléchit, Déïtés dont les loix
» Traitent également les Bergers & les Rois ;
» Ni le deſir de voir, ni celui d'être vue,
» Ne me font viſiter une Cour inconnue.
» J'ai trop appris, hélas ! par mes propres malheurs
» Combien de tels plaiſirs engendrent de douleurs.
» Vous voyez devant vous l'eſclave infortunée
» Qu'à des larmes ſans fin Vénus a condamnée.
» C'eſt peu pour ſon courroux des maux que j'ai ſoufferts ;
» Il faut chercher encore un fard juſqu'aux enfers.
» Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
» Il porte votre nom ; & c'eſt ce qui m'étonne.
» Ne vous offenſez point, Déeſſe aux traits ſi doux :
» On s'apperçoit aſſez qu'il n'eſt pas fait pour vous.
» Plaire ſans fard eſt choſe aux Déeſſes facile.
» A qui ne peut vieillir cet art eſt inutile.
» C'eſt moi qui dois tâcher, en l'état où je ſuis,
» A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
» Mais j'ai quitté le ſoin d'une beauté fatale.
» La Nature ſouvent n'eſt que trop libérale.
» Plût au Sort que mes traits, à préſent ſans éclat,
» N'euſſent jamais paru que dans ce triſte état !
» Mes ſœurs les envioient : que mes ſœurs étoient folles !
» D'abord je me repus d'eſpérances frivoles.

» Enfin l'Amour m'aima, je l'aimai ſans le voir:
» Je le vis; il s'enfuit; rien ne put l'émouvoir:
» Il me précipita du comble de la gloire.
» Souvenir de ce tems, ſortez de ma mémoire.
» Chacun ſait ce qui ſuit; maintenant dans ces lieux
» Je viens pour obtenir un fard ſi précieux.
» Je n'en mérite pas la faveur ſingulière;
» Mais le nom de l'Amour ſe joint à ma prière.
» Vous connoiſſez ce Dieu: qui ne le connoît pas?
» S'il deſcend, pour vous plaire, au fond de ces climats,
» D'une boîte de fard récompenſez ſa femme.
» Ainſi durent chez vous les douceurs de ſa flamme:
» Ainſi votre bonheur puiſſe rendre envieux
» Celui qui pour ſa part eut l'Empire des Cieux ».

NOTES DU DIXIEME CHANT.

(1) De ſon hymen naquit la Volupté.

J'ai, avant ce vers, eſſayé de tirer quelques moralités de mon Poëme; mon deſſein, en le compoſant, ayant été, ainſi que je l'ai dit dans la Préface, qu'on pût le regarder comme une vraie Fable, dont toute l'action concourt à une inſtruction marquée. Puiſſe cette Fable, du genre de celles qui ſont fondées ſur le ſentiment; être auſſi favorablement reçue du Public, que pluſieurs autres du même genre qu'il paroît avoir principalement goûtées dans mon Recueil! La Fontaine, dont le but n'a pas été tout-à-fait le même, conſerve juſqu'à la fin du Roman ce ton de gaieté & de plaiſanterie que j'ai eu pluſieurs fois occaſion de faire remarquer dans mes Notes. Dès que l'hymen de Pſiché eſt réſolu, il fait prendre à toute la Cour de Vénus le chemin de l'Olympe, & dit que *les Graces ſe promettaient bien de danſer aux noces*. Il finit par un hymne à la

Volupté, fille de Pſiché & de l'Amour, *qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vit.*

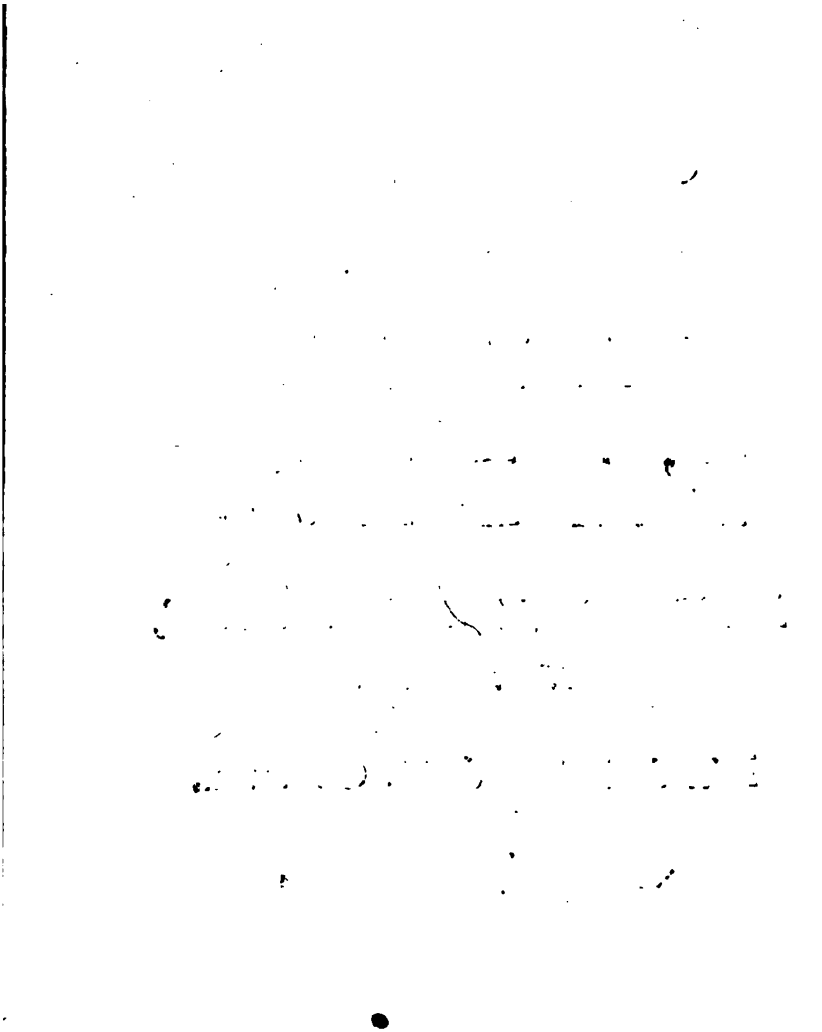
» O douce Volupté, ſans qui, dès notre enfance,
» Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux ;
» Aimant univerſel de tous les animaux,
» Que tu ſais attirer avecque violence !
» Par-toi tout ſe meut ici bas :
» C'eſt pour toi, c'eſt pour tes appas,
» Que nous courrons après la peine.
» Il n'eſt Soldat, ni Capitaine,
» Ni Miniſtre d'État, ni Prince, ni Sujet ;
» Qui ne t'ait pour unique objet.
» Nous autres Nourriſſons, ſi pour fruit de nos veilles,
» Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
» Si nous ne nous ſentions chatouillés de ce ſon,
» Ferions-nous un mot de chanſon ?
» Ce qu'on appelle gloire, en termes magnifiques,
» Ce qui ſervoit de prix dans les jeux Olympiques,
» N'eſt que toi proprement, divine Volupté.
» Et le plaiſir des ſens n'eſt-il de rien compté ?
» Pourquoi ſont faits les dons de Flore ?
» Le Soleil couchant, & l'Aurore ?
» Pomone & ſes mets délicats ?
» Bacchus, l'ame des bons repas ?
» Les forêts, les eaux, les prairies,
» Mères des douces rêveries ?
» Pourquoi tant de beaux arts qui tous ſont tes enfans ?
» Mais pourquoi les Cloris aux appas triomphans,
» Que pour maintenir ton commerce ?
» J'entends innocemment : ſur ſon propre deſir
» Quelque rigueur que l'on exerce,
» Encore y prend-on du plaiſir.

» Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtreſſe
» Du plus bel eſprit de la Gréce,
» Ne me dédaignes pas ; viens-t'en loger chez moi ;
» Tu n'y ſeras pas ſans emploi.
» J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Muſique ;
» La Ville & la Campagne ; enfin tout : il n'eſt rien
» Qui ne me ſoit ſouverain bien,
» Juſqu'au ſombre plaiſir d'un cœur mélancolique.
» Viens donc ; & de ce bien, ô douce Volupté,
» Veux-tu ſavoir, au vrai, la meſure certaine ?
» Il m'en faut tout au moins un ſiécle bien compté ;
» Car trente ans, ce n'eſt pas la peine ».

LA MORT D'ABEL,

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS,

Imité du Poëme de M. GESSNER.



PRÉFACE.

JE puis répéter ici, en changeant ſeulement les noms des deux genres de Poëſie, ce que M. Geſſner dit au commencement de ſa Préface : » Riſquer un » *Drame* après n'avoir donné que des *Fables*, c'eſt » une entrepriſe bien hazardeuſe. J'ai cru pourtant » que l'un n'excluoit pas néceſſairement l'autre ; & » qu'après avoir chanté ſur un ton ſimple, il étoit » au moins permis d'eſſayer ſi l'on ne pourroit pas » s'élever à un ton plus ſublime «.

LE Poëme de *la Mort d'Abel* eſt ſi généralement eſtimé, la Traduction que M. Huber en a donnée en 1760, a eu un ſi grand ſuccès, que je n'ai pu réſiſter au deſir de le mettre en action, & d'en rendre l'acquiſition en quelque ſorte plus particulière à la Littérature Françoiſe, par le moyen de la Poëſie. J'en ai d'abord fait une Piéce en cinq actes. Les réflexions de pluſieurs perſonnes de goût que j'ai conſultées, me l'ont enſuite fait réduire en trois. C'eſt dans cet état que j'oſe préſenter aujourd'hui cet ouvrage au Public.

SI dans les avis que j'ai recueillis ſur ce Drame, il ne s'en étoit pas trouvé un grand nombre, où, en mettant à part les défauts de l'exécution, j'ai apperçu de la répugnance pour le fond même du

ſujet; je croirois accuſer ce Siécle de trop d'irréligion, en le ſoupçonnant capable de rejetter cette Piéce, par la ſeule raiſon que le ſujet en eſt tiré des Livres Saints. Pourquoi, malgré cette expérience, qui peut ne pas s'étendre à tout le Public, ne me perſuaderois-je pas plutôt, ſi mon ouvrage n'eſt pas goûté, qu'il y manque beaucoup de choſes, qui dans d'autres mains l'auroient rendu digne d'un applaudiſſement général? Le ſuccès du Poëme n'eſt-il pas une preuve que les faits conſacrés par l'Écriture, peuvent encore réuſſir, quand ils ſont bien traités?

METTONS moins de rigueur dans nos jugemens ſur le Public. Il eſt encore des ames vertueuſes pour qui les grands principes de la Religion, préſentés avec la dignité qui leur convient, ſont infiniment préférables, dans l'ordre même des plaiſirs purement littéraires, à toutes les extravagances de la Mythologie. Eh! où en ſerions-nous, ſi la Poëſie dégradée, avilie, ne pouvoit plus être rappellée à ſa première origine, ſans exciter le plus grand mépris! Que le François ſoit frivole, bouffon même; peu importe: au moins eſt-il amuſant aux yeux de l'Étranger. Mais s'il devenoit jamais impie, il ceſſeroit d'être plaiſant. Écoutons le Poëte Allemand: « Il y a, dit-il, dans » le monde une claſſe d'hommes aimables & galans, » à qui ne ſauroient plaire des perſonnages qui par- » lent d'un ton grave & religieux, qui ne ſongent » jamais à faire étalage d'eſprit. Mieux ces perſon- » nages ſeront caractériſés ſuivant leurs uſages, leurs » ſentimens & leurs idées; moins ils auront d'at- » traits pour tout ce qu'on appelle beau monde ». M. Geſſner, qui ſemble avoir voulu nous peindre dans

ce paſſage, ajoute, que, pour avoir le ſuffrage de ces hommes du Siécle ſi galans & ſi polis, il a réſolu de traiter le ſujet de *la Mort d'Abel*, d'une manière qui leur convienne mieux: « Abel ſera un jeune Sei-» gneur bien maniéré, bien doucereux. Caïn ſera un » Capitaine Coſaque ou Hongrois, à leur choix: » & Adam ne dira rien que ne puiſſe dire en » bonne compagnie un François d'un âge fait, qui » connoît le monde ». Cette plaiſanterie eſt bonne, parce qu'il n'eſt queſtion ici que de la manière de faire agir & parler les perſonnages d'un Poëme ſérieux: mais M. Geſſner eût pris un autre ton, s'il eût eu à craindre de voir tourner en ridicule l'événement même ſur lequel ce Poëme eſt fondé; événement, qui, ainſi que l'obſerve ſon Traducteur, eſt *le plus remarquable de l'Hiſtoire Sainte, après la chûte de nos premiers Parens, dont il eſt la ſuite & l'effet.*

Celui de *la Mort d'Adam*, mis en Tragédie par M. Klopſtock, quoique très-intéreſſant, ne me paroît pas auſſi propre à former une action dramatique, qui entraîne par degrés le Spectateur aux derniers termes de la Terreur & de la Pitié. Cependant quels éloges la Tragédie Allemande, dont la Traduction a paru en 1762 (a), n'a-t-elle pas reçus, quant au choix du ſujet, de la part des meilleurs Juges en ces ſortes de matières. Je trouve dans les Réflexions préliminaires qui l'accompagnent, quantité de traits qui ont avec le mien une analogie frappante. Qu'il me ſoit permis d'en citer quelques-uns:

(a) Chez Prault petit-fils, & Deſſain *junior*, quai des Auguſtins, à Paris.

ils pourront juſtifier mon entrepriſe aux yeux des Lecteurs les plus prévenus.

» La mort du Père de tous les hommes, l'exé-
» cution de l'arrêt terrible porté contre lui & contre
» toute ſa poſtérité : quel ſujet ! Le Théâtre ancien
» & moderne en a-t-il jamais offert un qui réunît à
» tant de ſimplicité, tant d'importance, de grandeur
» & d'intérêt ? Car enfin, il ne s'agit pas ici du ſort
» d'un particulier, d'une famille, d'une nation mê-
» me ; il s'agit de la deſtinée du genre humain.
» La cataſtrophe eſt tout à la fois terrible & tou-
» chante : c'eſt un homme coupable, frappé de mort :
» mais le premier de tous les hommes, deſtiné à
» l'immortalité par la main toute-puiſſante qui l'avoit
» formé. C'eſt un Père malheureux qui entraîne dans
» le tombeau toute ſa race avec lui, & qui eſt moins
» touché de ſa propre infortune que du malheur de
» ſa poſtérité ; un Père, qui par ſes larmes, par ſon
» repentir & ſes remords, auroit mérité le pardon de
» ſa foibleſſe, ſi ce pardon fût entré dans les deſ-
» ſeins irrévocables de l'Etre Suprême ». Ne peut-on pas, à quelques différences près, enviſager la mort d'Abel ſous un point de vue pareil ? Continuons :
» Il n'y a dans la Piéce de M. Klopſtock, ni mépri-
» ſes, ni échange, ni incidens romaneſques, ni évé-
» nemens imprévus, ni coups de Théâtre, ni nœuds
» embrouillés, ni dénouement extraordinaire, ni
» cataſtrophe précipitée, ni deſcriptions pompeuſes,
» ni ſentences philoſophiques, ni tous ces échaffau-
» dages des Tragédies récentes. ». Cependant rien de ſi touchant que cette Piéce ſi ſimple. « Tel eſt
» l'empire du ſentiment, de la nature & de la vérité ».

Pendant que l'abus de la Philoſophie, l'eſprit & l'affectation, dit M. l'Abbé Arnaud (a), *corrompent la Poëſie parmi nous, elle reſpire la ſimplicité, la nobleſſe, le naturel & la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées & nos caprices; ils peignent la nature. Nous ne nous occupons qu'à nous faire voir, qu'à nous faire ſentir; ils s'oublient entièrement pour ne montrer que la choſe qu'ils imitent. Nous courons après la ſentence; ils mettent tout en ſentiment.*

En voilà aſſez, je crois, pour faire approuver le choix d'un ſujet, que ſa ſimplicité même rendoit recommandable à mes yeux, dans un tems où toutes les idées à cet égard ſemblent être renverſées (b),

(a) *Journal Étranger* de Mars 1761.

(b) Elles ne le ſont guères moins à l'égard du ſtyle, & je ne croirai pas trop dire, en avançant qu'aujourd'hui la Tragédie peut être impunément épique, lyrique, comique même; que c'eſt ſouvent lorſqu'elle s'écarte le plus du genre de couleur qui lui eſt propre, qu'elle eſt le plus applaudie; qu'elle ſemble ſur-tout avoir adopté depuis quelque tems celui de l'Épopée; qu'enfin le Public, dont on a habitué l'oreille au ton étranger qu'elle a pris, ſouffre difficilement qu'on lui préſente un Drame dont le ſtyle n'eſt *qu'une imitation du langage ordinaire*. Cependant, ſi l'on admet le précepte d'Ariſtote, rapporté par M. l'Abbé Batteux dans ſon excellent ouvrage des *Beaux Arts réduits à un même principe*, page 249, tout le charme de la Poëſie dramatique ſe réduit à cette imitation: *elle n'a, pour ſe diſtinguer de la Proſe, que la métaphore, & ce qui eſt compris ſous le nom d'ornement*; c'eſt-à-dire, comme l'explique dans une note (pag. 242) le judicieux Écrivain que je cite, *le nombre, l'harmonie, les liaiſons fines*, LES CHUTES *VARIÉES, ADOUCIES, en général tout ce qui rend le ſtyle agréable & poli. La couleur du genre dramatique*, dit-il ailleurs (p. 246,) *eſt celle d'une action qui ſe fait, ou par des Rois*, voilà

où, plus on charge une action quelconque d'incidens bizarres, qui ſe croiſent, ſe heurtent, ſe confondent, plus on penſe mériter les applaudiſſemens du Public; comme ſi c'étoit un moyen bien sûr de lui plaire, que de lui faire une fatigue de ſes plaiſirs; comme ſi le ſentiment étoit tellement aſſoupi dans les cœurs, qu'il fallût leur donner à chaque inſtant des ſecouſſes violentes & imprévues, pour l'y réveiller.

C'est encore un point dont je ne conviendrai pas entièrement avec les Détracteurs du Siécle, que cette ſorte d'anéantiſſement des facultés de l'ame, dans lequel on prétend que l'extrême libertinage eſt venu aujourd'hui à bout de plonger grands & petits, hommes & femmes, jeunes & vieux. Si quelqu'un a des raiſons légitimes de croire cette condamnation outrée, c'eſt, ſans doute, celui qui a eu le bonheur

pour la Tragédie, *ou par des hommes du peuple*, voilà pour la Comédie. Mais, ſi dans une Piéce tragique, ce ne ſont pas des Rois que l'on fait agir, ſi ce ſont des hommes ſimples, bornés & même un peu groſſiers, en un mot les premiers hommes; quelle couleur faudra-t-il adopter pour leur langage? Toujours celle du langage ordinaire, mais en prodiguant moins les ornemens dont il vient d'être parlé. Tel eſt le principe auquel je me ſuis attaché. Si l'on conſidère dans tout autre point de vue ma verſification, elle pourra paroître négligée: mais je déclare ici que je n'ai rien eu tant à cœur que d'éviter le reproche fait à nos Poëtes d'aujourd'hui, pag. 252 de l'ouvrage en queſtion: « Ils paſſent » la plûpart, dit l'Auteur, ſans » façon & ſans apprêt, dans la » même Piéce, dans la même » ſcène, dans le même couplet, » ſuivant la chaleur qu'ils éprou- » vent dans l'inſtant, du drama- » tique au lyrique ou à l'épi- » que, du tragique au comique, » du comique au tragique, & » qui pis eſt, du ſentiment & » des paſſions à l'ingénieux & » au métaphyſique ».

dans

dans ce Siécle, que l'on juge ſi dépravé, de voir accueillir de légères fictions où le ſentiment n'eſt qu'effleuré, & dont cependant l'effet a été tel qu'il ſe l'étoit promis, puiſque c'eſt ſur-tout par cet endroit qu'elles ont obtenu quelque faveur.

Je m'eſſaye aujourd'hui dans un genre, où avec plus d'appareil, je réuſſirai peut-être moins à émouvoir l'ame de mes Lecteurs. Je ne m'en prendrai point à une prétendue corruption générale; je n'en accuſerai qu'une témérité indiſcrette qui m'aura fait hazarder un ouvrage apparemment au-deſſus de mes forces: & trouvant même un motif de conſolation dans la difficulté que j'aurai eue à peindre l'homme méchant, je retournerai à mes premiers Acteurs, d'autant plus volontiers que, ſous quelques couleurs que je les repréſente, je n'aurai point de procès à eſſuyer à leur Tribunal.

Je pourrois terminer cette Préface, ſans rendre compte au Public de la manière dont je m'y ſuis pris, pour mettre en action le Poëme de M. Geſſner. Cet ouvrage eſt ſi connu, qu'il n'y a guères de Lecteurs qui ne puiſſent d'eux-mêmes faire la comparaiſon de mon travail avec celui de l'Auteur Allemand. Cependant, afin de n'avoir rien à me reprocher à l'égard de ceux qui exigent que tout Écrivain les prévienne ſur l'enſemble & ſur les parties de l'ouvrage qu'il leur préſente, voici en peu de mots le plan de ma Piéce: il fera voir d'un coup d'œil en quoi j'ai ſuivi le Poëme, en quoi je m'en ſuis écarté.

Acte I. Maladie d'Adam. Ses craintes ſur la mort.

Il en fait part à ſa famille aſſemblée. Abel propoſe d'offrir en commun des vœux au Ciel pour détourner le coup fatal. Caïn, reſté ſeul avec Méhala, développe en partie ſon jaloux caractère. Il promet cependant de s'adoucir, ſi Dieu accorde à ſa prière la guériſon d'Adam.

Acte II. Le Ciel s'eſt déclaré pour Abel. Un Ange lui a indiqué des ſimples, dont il a fait un breuvage qui a rendu la vie à ſon Père. Déſeſpoir de Caïn. Il va cacher ſa honte au fond d'un antre. Abel, profitant de la faveur du Ciel, court le prier de fléchir ſon Frère. Eve arrache celui-ci de ſon antre & l'amène devant Adam. Caïn éclate en reproches & en menaces contre Dieu, contre Abel, contre ſon Père même. Il prend la réſolution de fuir. Abel, dont les vœux pour lui ont été vains, fait les plus tendres efforts pour le calmer. Caïn feint d'être adouci, conſent d'offrir à Dieu, avec toute ſa famille, un ſacrifice en action de graces de la guériſon d'Adam, promet de reſter, ſi ce ſacrifice eſt bien reçu, mais n'a effectivement d'autre deſſein que de dérober plus aiſément ſa fuite aux yeux de ſes Parens.

Acte III. Caïn fuit. Adam le ſurprend au moment de ſon départ, & le maudit lui & ſes Enfans. Méhala, qui ne l'a point perdu de vue, arrive ſoudain avec ſes Enfans qu'elle jette aux pieds d'Adam, partage ſa douleur entre ſon Père & ſon Époux, fait tant par ſes larmes, jointes à celles de ſon Père, que Caïn attendri, ſe détermine à reſter & à offrir le ſacrifice qu'on exige de lui. Il ne les a pas quittés que ſa jalouſie renaît. Il refuſe de ſacrifier avec Abel. Il offre ſeul des fruits. Son ſacrifice eſt rejetté. Déſeſpoir d'Eve & de Méhala. Fureurs de Caïn. Il les

chaſſ[illegible]e & l'autre de devant lui. Reſté ſeul, il voit [illegible]s l'éloignement la flamme du ſacrifice d'Abel m[illegible] juſqu'au Ciel. La rage s'empare de ſon cœur. [illegible]prit s'égare. Abel arrive. Caïn, qui ne ſe poſ[illegible] plus, ſe précipite ſur lui & lui porte un coup [illegible]rtel. Abel mourant prie Dieu pour ſon Frère. Re[illegible]ords de Caïn. Abel meurt. Toute la famille arrive, [illegible]oit le crime, ſe déſole, reçoit en ſanglotant les adieux du coupable. Caïn & Méhala fuient deſeſpérés.

On voit par ces détails, que la diſpoſition des parties de mon Drame n'eſt pas ce qui m'a le plus coûté. J'ai cependant eu une peine incroyable à partager & à lier les Scènes, parce qu'étant borné à ſix Perſonnages, que l'union du ſang, la néceſſité, l'inexpérience, tiennent en quelque ſorte enchaînés les uns près des autres, il n'étoit guères poſſible de les faire agir ſéparément, ſans choquer la vraiſemblance; de les réunir tous, ſans riſquer de faire des Scènes longues & froides, ſans précipiter le dénouement; de diſtribuer avec œconomie leurs entrées & leur ſorties, ſans paroître manquer de motifs ſuffiſans pour les éloigner & les rapprocher, ſans laiſſer du vuide dans les Scènes.

Mais ces difficultés pour l'action, quelque grandes qu'elles fuſſent réellement, ne peuvent entrer en comparaiſon avec celles qu'il m'a fallu vaincre pour prêter à ces Perſonnages un langage conforme à leur ſituation. C'eſt ſur-tout à cet égard que je crois mériter quelque faveur de la part du Public. Qu'on me diſe quel modèle j'avois à ſuivre dans notre langue pour l'élocution poëtique de ce Drame; & alors je

conſens d'être jugé auſſi ſévèrement que l'on voudra. Mais s'il eſt vrai qu'il n'y en ait point; ſi l'on conſidère que je n'ai pû même imiter le ſtyle du Poëme, qui en cette partie, tient plus de l'Idylle (a) que du Drame, & qui a d'ailleurs été compoſé par M. Geſſner, en Proſe meſurée (b), *genre particulier, dont la Langue Allemande eſt plus ſuſceptible qu'une autre, genre mitoyen entre les Vers & la Proſe commune, genre qui a preſque toute l'aiſance de celle-ci,* mais qui n'a *qu'une partie des agrémens de ceux-là;* on conviendra qu'il m'a fallu en quelque ſorte adopter une verſification nouvelle, laquelle, ſans s'écarter de cette ſimplicité qui caractériſe le langage des premiers hommes, eût cependant toute la nobleſſe & toute l'énergie du ſtyle tragique. Dialogue, comparaiſons, maximes, tout devenoit neuf dans une Piéce, où rien de ce qui forme le coloris des Tragédies ordinaires ne pouvoit être mis en uſage, tel que les métaphores priſes de la Fable, des Sciences ou des Arts, les expreſſions ſans nombre que les beſoins ont fait trouver, à meſure qu'ils ſe ſont multipliés, ou dont on doit l'invention à l'établiſſement des ſociétés, aux changemens arrivés dans les mœurs, aux progrès de l'eſprit humain.

Un ſeul exemple, par lequel je vais finir, fera voir à quels moyens j'ai été obligé d'avoir recours, pour employer des couleurs plus mâles, plus foncées que celles qui font le ton général du tableau de M.

(a) Les endroits où M. Geſſner excelle, *ſont les images riantes de la nature préſentée dans ſon beau.* Préface du Traducteur.

(b) *Ibidem.*

Geſſner. Une des plus agréables images qui ſoient dans ſon Poëme, c'eſt, ſans doute celle-ci : (a) « Eve vit » preſque au-deſſus de ſa tête un oiſeau foible, dont le » plumage ſembloit hériſſé, voler avec peine en pouſ- » ſant des cris plaintifs, tournoyer quelques inſtans dans » l'air, & s'abattre enſuite ſans force parmi des broſ- » ſailles. Elle approcha, & en vit un autre étendu ſans » mouvement ſur l'herbe, que celui-ci ſembloit pleu- » rer. Eve l'examina long-tems, courbée ſur lui; puis » le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle » croyoit un ſommeil : Il ne ſe réveille pas, dit-elle » avec effroi; & elle le repoſa ſur l'herbe d'une main » tremblante : il ne ſe réveillera même jamais. A ces » mots elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle, » en apoſtrophant celui qui pouſſoit des cris lamenta- » bles, c'étoit peut-être là ta compagne. C'eſt moi, » malheureuſe, qui ai attiré la malédiction & la mi- » ſère ſur chaque créature; c'eſt moi qui te fais ſouf- » frir, innocente volatille! Ses pleurs redoublèrent; » & ſe tournant vers moi (c'eſt Adam qui parle) : » Quel accident eſt-ce là, me dit-elle? Quel engour- » diſſement affreux! Je ne lui vois plus de ſentiment, » ſes membres roides refuſent leur ſervice. Parle, » Adam, ne ſeroit-ce point la mort? Ah, ce l'eſt, » j'en frémis; un friſſon glacé me pénètre juſqu'aux » os! Ah, ſi la mort dont nous ſommes menacés eſt » de même, ô qu'elle eſt terrible! » J'aurois bien deſiré de pouvoir faire entrer dans ma Piéce cette image touchante. Mais n'étoit-elle pas trop naïve, trop champêtre, pour y être employée heureuſement? De quelque manière que je l'euſſe rendue, ne ſe feroit-on pas plaint qu'elle coupoit trop avec le coloris ſom-

(a) *Page* 68.

bre que j'ai eſſayé de répandre ſur toutes les parties de ce Drame ? J'y ai ſubſtitué une deſcription d'un autre genre, qui, en même-tems qu'elle ajoute à la peinture du caractère de Caïn, m'a ſemblé plus propre à retracer vivement l'idée effrayante que durent avoir de la mort les premiers hommes, quand le premier exemple leur en fut offert. Que cette mort ſoit violente, que ce ſoit par la main de Caïn qu'elle arrive, que l'animal qui périt ſoit une Géniſſe & non un foible oiſeau; toutes ces circonſtances m'ont paru devoir exciter davantage la terreur dans une Piéce tragique. Mais cette adreſſe, ſi réellement c'en eſt une, ne m'a pas peu coûté (a). Voici ce morceau, tel que je le mets dans la bouche d'Adam, Scène VI du II Acte.

Hélas! je me ſouviens que ce malheureux fils,
Raillant un jour Abel, dont les ſens interdits
Conſommoient en tremblant un premier ſacrifice,
Égorgea ſans pâlir une tendre Géniſſe.

(a) On trouve bien dans le Poëme le récit d'un pareil ſacrifice. Mais c'eſt Adam qui le conſomme; & la manière dont il eſt rendu, ſe reſſent toujours du caractère de l'Auteur, de ſa façon de raconter, plus affectueuſe qu'énergique, plus touchante que terrible. « Je ſortis, » dit Adam, & j'égorgeai le » plus beau des agneaux, la » première créature vivante que » j'aie miſe à mort. O mes enfans, qu'il m'en coûta pour » le faire! Un frémiſſement me » ſaiſit, les mains me tombèrent ſans force, & je n'aurois jamais pû m'y réſoudre, » ſi l'ordre exprès du Seigneur » n'eût ſoutenu mon courage. » Je ſouffre encore par l'idée » ſeule de l'innocent animal » cherchant à s'échapper, ſe » débattant ſous le *couteau*, luttant pour ſa vie, & annonçant les derniers inſtans de » ſon exiſtence, par des mouvemens qui me glacèrent d'horreur, juſqu'à ce qu'enfin il » reſta immobile & ſans vie ». *Pages* 106 *&* 107.

Je crois le voir encor: D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.
Le ſang coule; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang,
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Qu'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

PROLOGUE.

J'ai fait parler les animaux:
Dans mes foibles récits leur langage a ſu plaire.
Fier de l'heureux ſuccès de ces légers travaux,
Je peins l'homme aujourd'hui, l'homme tel qu'à la terre
Dieu le montra d'abord, féroce, ſanguinaire,
Ne pouvant ſouffrir de rivaux,
Capable par ſes mœurs ſauvages,
De m'inſpirer quelque regret
D'avoir abandonné mes premiers perſonnages
Pour crayonner ſon odieux portrait.
Que de changemens la nature
A depuis éprouvés! Que maint Sage en murmure:
Je veux bien être au rang de ces fous prétendus,
Qui penſent que l'humaine eſpèce,
En ſe civiliſant a gagné des vertus.
Je vois la ſuprême Sageſſe
Donnant à l'univers des Maîtres & des Loix.
Dans cet ordre ſi beau j'admire ſon ouvrage,
Et ne ſuis pas tenté d'aller au fond des bois
Déplorer un doux eſclavage,
Que j'eſtime mieux mille fois
Que de la liberté le dangereux uſage.
Mais le joug qui pèſe le plus,
Celui contre lequel, par un honteux abus,

Ce Siécle ingrat s'irrite & combat davantage,
C'eſt la Religion, le ſoûtien des États.
Inutiles efforts ! Sous un Monarque ſage,
Le ſophiſme & l'erreur ne l'ébranleront pas.
Après avoir ſu rendre, à l'aide de la feinte,
A la Morale un hommage éclatant ;
Plus hardi, plus vrai maintenant,
A cette Religion ſainte
J'oſe ériger un monument :
Heureux ſi, de Geſſner imitant le génie,
Je puis en rallumer l'amour dans tous les cœurs !
Heureux ſi pour ſa gloire & pour celle des mœurs
Je fais avec ſuccès ſervir la Poëſie !

PERSONNAGES.

ADAM.

EVE.

CAIN.

MÉHALA, *femme de Caïn.*

ABEL.

THIRZA, *femme d'Abel.*

DEUX ENFANS *de Caïn.*

La Scène eſt dans une Campagne, où l'on voit pluſieurs Cabanes à quelque diſtance les unes des autres.

LA MORT D'ABEL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADAM *ſeul*;

Les bras appuyés ſur un autel, où il y a un reſte de feu allumé.

Que ton courroux eſt lent, ô Père des humains!
Je ſens que cette argile, ouvrage de tes mains,
Se briſe, ſe diſſout, va retomber en poudre.
Dieu vengeur, hâte-toi! Lance ſur moi ta foudre;
Et qu'en un ſeul inſtant mes membres conſumés,
Par un ſouffle orageux ſur la terre ſemés,

Ne laiſſent après moi qu'une inviſible trace
Du criminel Auteur d'une coupable race....
Innocente ſans lui, mais qu'un fatal décret
Charge éternellement du poids de ſon forfait.

(*Il s'avance ſur la Scène.*)

Un feu ſéditieux, allumé dans mes veines,
Vient m'offrir de la mort mille ombres incertaines:
La mort.... Quel eſt ce mal que je ne comprends pas?
Hélas! Dieu tout-puiſſant, quand j'implore ton bras,
Quand j'aſpire à rentrer au ſein de la pouſſière,
Je ne ſais ſi j'irrite ou calme ta colère;
Je ne ſais, quel qu'il ſoit, ſi le terme où je cours,
De mes maux pour jamais doit arrêter le cours.
Je deſire & je crains de quitter cette vie,
Où, ſur moi chaque jour ta main appeſantie,
Des débiles ſoûtiens de mon fragile corps
Ruine par degrés les pénibles reſſorts.
Eve, le cœur ému du feu qui me dévore,
Inquiéte, égarée, a devancé l'aurore,
Et, troublant leur repos par ſes gémiſſemens,
De ſa terreur mortelle entretient mes Enfans:
Bientôt je reverrai ma famille éperdue
Accroître par ſes pleurs la douleur qui me tue.
Ne puis-je mourir ſeul!.... Sans doute le trépas
Du premier des mortels, du premier des ingrats,
Signalant du Très-haut la vengeance éclatante,
Remplira ce ſéjour d'horreur & d'épouvante.
Eve, chère compagne, unie à mon deſtin,
Enfans qu'elle a portés dans ſon généreux ſein,
Si je meurs avant vous, ſi les maux que j'endure
Sont les derniers combats que ſoûtient la nature;

Le germe de la mort, répandu dans mes ſens ;
Et tranſmis par ma chûte à tous mes Deſcendans,
Du moins, livrant à Dieu ſa première victime,
Commencera d'éclore à la ſource du crime :
Du moins d'aucun des miens le trépas douloureux
N'aura hâté la fin de mes jours malheureux.

SCENE II.

ADAM, MÉHALA.

MÉHALA *éplorée.*

O MON PERE ! Rendez le calme à ma tendreſſe :
Eve a dans tous mes ſens fait paſſer ſa triſteſſe ;
Eve m'a fait frémir au récit de vos maux.

ADAM.

Ils m'annoncent, ma Fille, un éternel repos.

MÉHALA.

O Ciel ! que dites-vous ? Cet air ſombre me glace ;
Eh ! quoi ? de vous porter la terre déja laſſe,
Entr'ouvriroit ſes flancs..... O mon Père, du moins ;
Priez, priez le Ciel, qui veille à nos beſoins,
Puiſqu'il faut à la mort un premier ſacrifice,
Que ce ſoit Méhala que ſon courroux choiſiſſe.
Puis-je chérir la vie en l'état où je ſuis ?
Caïn à chaque inſtant augmente mes ennuis ;

Et mon ſenſible cœur, que le cruel déchire,
A tant de maux bientôt ne pourra plus ſuffire.

ADAM.

O douleur qui m'accable! A quels nouveaux tourmens
Le Ciel livre-t-il donc l'aîné de mes Enfans?

MÉHALA.

Un aſcendant fatal, dont le pouvoir l'entraîne,
Allume dans ſon cœur je ne ſais quelle haine,
Qui, verſant ſes poiſons juſques ſur nos liens,
Corrompt de plus en plus & ſes jours & les miens.
(Si ma bouche aujourd'hui révèle ce myſtère,
Si je répands mes maux, c'eſt dans le ſein d'un Père).
J'avois conçu l'eſpoir de toucher cet Époux:
Mais, plus je fais d'efforts, plus j'aigris ſon courroux.
Aux traits de la pitié ſon ame impénétrable,
Nourrit d'un vain orgueil le ſentiment coupable.
Le cruel a pour moi mille ſecrets cachés:
Ses farouches regards à la terre attachés,
Semblent avec regret tomber ſur ſa famille,
Semblent craindre les miens, quand la tendreſſe y brille.
Il m'aime cependant: mais dans ſon triſte cœur,
L'amour même, l'amour eſt toujours en fureur.

ADAM.

Ma Fille, croyez-vous que Caïn inflexible,
Verra ſans s'émouvoir le ſpectacle terrible
D'un Père environné des ombres de la mort?

MÉHALA *vivement.*

Non, je ne le crois pas... Mais quel eſt donc mon ſort!

Dieu ne peut-il, ſenſible à ma douleur ſincère,
Me rendre mon Époux ſans m'arracher mon Père?
Depuis le jour fatal où j'ai reçu ſa main,
Mes timides diſcours n'ont pu fléchir Caïn:
Et ce Dieu, dont Adam nous vante la juſtice,
Attend pour le toucher qu'Adam même périſſe!
Ah! s'il ne peut guérir ſans ce remède affreux,
Vivez: je ſoutiendrai mon deſtin rigoureux.
Vivez: dût mon Époux, augmentant mes allarmes,
Me forcer en ſecret de dévorer mes larmes.
Je cherche d'où provient cette féroce humeur:
C'eſt un vice du ſang, non un crime du cœur.
Hélas! toujours en proye à l'ennui qui le ronge,
Il s'y livre le jour, & la nuit l'y replonge.
Ce matin même encor, tandis qu'à mes côtés,
Le ſommeil enchaînoit ſes eſprits agités;
Mes yeux, ouverts ſur lui pendant la nuit entière,
Ont aux premiers rayons que répand la lumière,
Apperçu cet Époux qu'un ſonge tourmentoit:
Par de lugubres cris ſon courroux éclatoit;
Les cheveux hériſſés, le teint ſombre & livide,
On eût dit qu'il tramoit quelque complot perfide.
Tel doit être un Lion dans ſon antre couché:
Par la fuite du jour au carnage arraché,
Même au ſein du repos ſa fureur ſe déploye;
Et juſqu'en ſon ſommeil il menace ſa proye.
Jugez de ma frayeur! Je venois en ces lieux
Pleurer auprès de vous un Époux furieux;
Eve accourt & m'apprend qu'il faut pleurer un Père.

ADAM.

Ma Fille, ſuſpendez votre douleur amère:
Dieu peut-être nous veut l'un & l'autre éprouver.

Mais, quand à ſa juſtice il plairoit d'achever
Le cours empoiſonné d'une coupable vie ;
Ce Dieu, ſans murmurer veut qu'on lui ſacrifie
Le limon dont il a pétri ce corps mortel.
L'homme, atôme inſenſible aux yeux de l'Éternel,
Trop fier d'une exiſtence & triſte & paſſagère,
Reſſembleroit, ma Fille, à la vapeur légère
Que le ſoleil fait naître & diſſipe à l'inſtant,
Si Dieu, qui l'anima d'un ſouffle bienfaiſant,
Dieu, jaloux qu'il connût, qu'il révérât ſon Maître,
A ce limon groſſier eût borné tout ſon être.

SCENE III.

ADAM, EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA, THIRZA.

ADAM.

APPROCHEZ, mes Enfans, & retenez vos pleurs,

EVE.

Cher Époux!

ABEL.

O mon Père!

THIRZA.

O mortelles douleurs!

ADAM *aſſis.*

Dieu, qui voulus qu'Adam fut ſemblable à toi-même,
Et dont j'oſai trahir la volonté ſuprême :

Dieu

Dieu puiſſant, devant toi vois les premiers mortels
Deſtinés à remplir tes décrets éternels :
Malheureux rejettons d'une tige coupable,
Pour eux, pour leurs Enfans, la mort inévitable,
Rappellera ſans ceſſe au monde épouvanté
Qu'Adam fut l'aſſaſſin de ſa poſtérité.
Sans doute qu'à jamais maudiſſant ma mémoire....
Grand Dieu ! Si c'eſt ainſi que l'ordonne ta gloire,
J'y ſouſcris : cependant, avant que de mourir,
Permets qu'ici ma bouche, eſſayant d'adoucir
L'amertume des maux répandus ſur la terre,
Conſole, s'il ſe peut, mes Enfans & leur Mère.
Objets infortunés du plus ſincère amour,
Peut-être verrez-vous avant la fin du jour,
Adam rendre au néant ſa dépouille mortelle.
Dans mes membres briſés une douleur cruelle,
Sur mes yeux aſſoupis un nuage inconnu,
Tout, depuis mon réveil, me dit que j'ai vêcu.
Ainſi la mort viendra tour-à-tour nous ſurprendre :
Trop heureux, puiſque rien ne peut nous en défendre,
Que ſa fatale main, qui ſembloit m'oublier,
Conduite par le Ciel, me frappe le premier !
J'entends à ce diſcours votre cœur qui murmure :
J'aurois, j'aurois dû ſeul payer à la nature
Ce funeſte tribut, le prix de mon forfait.
Jugez du crime, hélas ! par ſon cruel effet !
Mais retenez du Ciel la fidèle promeſſe :
L'exécrable ennemi qui trompa ma foibleſſe,
Dieu l'a prédit lui-même, un jour ſera vaincu.
O d'un Dieu courroucé bienfait inattendu !
Eve, tu t'en ſouviens ; lorſque ſa voix ſévère
Daigna nous annoncer ce ſublime myſtère ;
Lorſqu'en un ſens obſcur il prédit au Serpent,

Qu'un jour il ſubiroit un juſte châtiment;
D'un reſpect pur & ſaint nos ames pénétrées,
Adorèrent alors ſes paroles ſacrées.

THIRZA.

Oui, le Ciel déſarmé par de profonds regrets,
Juſque dans la mort même épanchant ſes bienfaits,
Épargnera le Juſte à ſon heure dernière.

EVE.

Mes Enfans, ce fut moi qui troublai la première
Des bontés du Très-haut le cours illimité:
C'eſt par moi que la terre a perdu ſa beauté.
Depuis qu'Eve ſéduite a ſéduit votre Père,
Tout retrace à nos yeux la céleſte colère;
Tout meurt: la fleur ſe fane & le fruit ſe corrompt;
Ces chênes orgueilleux, ces ormes périront:
Hélas! j'ai dans ma chûte entraîné la nature.
Dieu juſte, tu le ſais; j'ai ſouffert ſans murmure
Les peines de l'exil, les injures du tems,
Les maux, les maux affreux qui déchiroient mes flancs,
Chaque fois que le Ciel rendant Eve féconde,
D'un nouvel habitant enrichiſſoit le monde:
Mais à de plus grands maux ce Ciel me réſervoit.
Je n'avois rien perdu, puiſqu'Adam me reſtoit:
Mon Époux va périr! Dieu! prends plutôt ma vie.
C'eſt moi qui t'outrageai; je n'en ſuis pas punie:
Dieu! je le ſerai trop s'il périt avant moi.

ABEL.

O ma Mère, calmez un inſtant votre effroi.
Par le coupable excès d'un amour légitime,
N'allez pas contre Dieu commettre un nouveau crime.

Occupons-nous plutôt du ſoin de l'appaiſer.
Nos cœurs en ſa bonté doivent ſe repoſer :
Il a rempli le mien d'une ſainte eſpérance.
Les yeux noyés de pleurs, allons dans le ſilence,
Le prier pour mon Père ; & par des vœux ardens,
Peut-être obtiendrons-nous qu'il ranime ſes ſens.
Thirza m'aſſiſtera dans ce ſaint exercice.
Caïn de ſon côté, par un pur ſacrifice,
Aidé de Méhala, fera ſur ſon autel,
Éclater ſa ferveur aux yeux de l'Éternel.
Par les premiers humains imploré pour un Père,
Le Seigneur pourra-t-il rejetter leur prière ?

THIRZA.

Cher Époux, Dieu t'inſpire un ſi pieux deſſein.
Déja je ſens l'eſpoir renaître dans mon ſein.
Que nos Enfans auſſi partagent nos allarmes ;
Qu'ils offrent au Seigneur leurs innocentes larmes ;
Tant de pleurs réunis nous rendront ſon amour.

MÉHALA.

Qui ſait ſi ſa bonté n'a pas choiſi ce jour
Pour nous faire éprouver en un malheur extrême,
Qu'il n'eſt rien au-deſſus de ſa grandeur ſuprême ;
Et que nos foibles jours, protégés par ſon bras,
Peuvent, quand il lui plaît, triompher du trépas ?

— EVE.

Que j'aime à voir en vous cette foi vive, ardente,
Qu'oſe à peine écouter mon ame impatiente !
Pourſuivez, mes Enfans ; & puiſſe le Seigneur,
Prompt à récompenſer une ſi juſte ardeur,

De la mort d'un Époux m'épargner le ſpectacle!
A votre piété le Ciel doit ce miracle.

ABEL.

Le Ciel ne nous doit rien: mais ſi nos foibles voix
Pour de légers beſoins l'ont touché quelquefois;
Si ſa bonté, propice à de moindres demandes,
A daigné quelquefois agréer nos offrandes;
Quand nous brûlons d'ardeur pour mon Père & pour vous,
Ce Ciel, qui tempéra l'effet de ſon courroux
En embraſant nos cœurs d'une flamme ſi pure,
S'attendrira peut-être au cri de la nature.

ADAM.

Si l'heure eſt arrivée, où des terreſtres biens
Mon ame, ayant briſé ſes douloureux liens,
Dans le ſein de ſon Dieu doit perdre la mémoire,
Vos efforts ſeront vains.

EVE *vivement.*

Ah! je ne ſaurois croire
Qu'ayant borné nos jours, la main du Tout-puiſſant
Si près de leur aurore ait marqué leur couchant.
Dieu ne voit point nos pleurs avec indifférence:
Hâtez-vous, mes Enfans, d'implorer ſa clémence,
Pleurez & gémiſſez. Adam, ſous ces berceaux,
Cherchera cependant quelque calme à ſes maux;
Tandis que vos ſoupirs, portés juſqu'à ſon trône,
Ramèneront à lui le Dieu qui l'abandonne.

(*Ils ſortent tous en ſoûtenant Adam. Caïn reſte ſeul, plongé dans une profonde réverie*).

SCENE IV.

CAIN, MÉHALA *revenant ſur ſes pas.*

MÉHALA.

CAIN ne les ſuit pas! Son ſilence profond,
Ses yeux déja ſéchés, tout en lui me confond:
Couverts d'un voile épais, ſes yeux offrent l'image
D'une nuit qu'obſcurcit l'approche de l'orage....
Cher Époux! prends pitié de mon trouble mortel;
Les ſouffrances d'Adam, la piété d'Abel
Ont gliſſé ſur ton cœur!

CAIN *d'un ton furieux.*

Abel!

MÉHALA.

Il eſt ton frère:
Pourquoi prononces-tu ſon nom avec colère?

CAIN.

Moi! I. Je ne le hais point: mais Dieu n'aime que lui:
Connois, connois enfin la ſource de l'ennui
Qui dévore un Époux, indigne de te plaire:
Depuis que je ſuis né, vil fardeau de la terre,
Des douceurs du repos mes membres ſont privés;
Des ſueurs de mon front nos champs ſont abbreuvés;
Et, lorſque de leurs fruits j'offre à Dieu les premices,
Dieu, qui reçoit d'Abel les ſanglans ſacrifices,

Rejette avec horreur les dons que je lui fais.
Le trop heureux Abel, comblé de ſes bienfaits;
De mes cruels Parens a toute la tendreſſe;
Et moi, toujours courbé ſous ſa main vengereſſe,
Né le premier d'un ſang que ſa haine a maudit,
Objet d'inimitié, perſécuté, proſcrit,
Des poiſons qui naîtront de ce ſang ſi coupable
Je renferme en moi ſeul la ſource intariſſable.

MÉHALA.

(*A part.*)
Arrête, cher Époux! Ciel! il comble mes maux.

CAIN.

Vois cet Abel, comptant ſur des bienfaits nouveaux,
Se charger d'adoucir la vengeance ſuprême!
Il ne me reſte plus, dans mon malheur extrême,
Que de le voir bientôt l'arbitre de nos jours.
N'as-tu pas entendu ſon perfide diſcours?
Le cruel! Il ſait bien que le Ciel me déteſte;
Il ſait que, pour aigrir la colère céleſte,
Il ſuffit que Caïn tente de l'appaiſer;
Que la foudre auſſi-tôt iroit tout embraſer:
Et le traître employant une ironie amère,
Feint d'attendre de moi le ſalût de mon Père!
Il m'outrage!

MÉHALA.

Qu'entends-je? Un Frère vertueux
Allume dans ton ſein ce courroux furieux!
Contre le tendre Abel ta rage ſe déchaîne!
Ce qui le fait aimer excite en toi la haine!

Et les noires vapeurs qui troublent ta raiſon,
Juſques à la vertu, tournent tout en poiſon!

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

La vertu! Par ſon crime Adam, pour héritage,
Va, ne nous a laiſſé que l'orgueil en partage.

MÉHALA *vivement.*

Hé bien, livre-toi donc à cet orgueil affreux!
N'élève vers le Ciel tes regards ténébreux,
Que pour hâter ſur nous la chûte du tonnerre!
Puiſqu'aucune vertu n'eſt laiſſée à la terre,
Puiſqu'Abel eſt coupable au gré de ton courroux,
Le Ciel à ſa fureur doit nous immoler tous.
Barbare! Tu te plains que ce Ciel redoutable,
Aux prières d'Abel ſans ceſſe favorable,
Pour toi toujours d'airain, rejette tes préſens!
Dieu d'un amour égal chérit tous ſes Enfans:
Mais apprends que celui dont la bouche parjure
D'un cœur ſouillé d'orgueil lui fait l'offrande impure,
Plus il charge l'autel de ſes dons odieux,
Plus de ce Dieu jaloux il irrite les yeux.
(*Affectueuſement*).
Pardonne, cher Époux. Si ton cœur inflexible,
Pour Méhala du moins peut devenir ſenſible;
Si la mort, qui menace un Père infortuné,
Peut fléchir un moment ton courroux obſtiné;
Examine ton cœur, & deſcends dans toi-même:
Interroge ce Dieu que ta bouche blaſphême.
L'homme s'eſt en naiſſant contre lui révolté:
Du faîte du bonheur l'homme précipité,
Par la rébellion privé de ſa préſence,
Peut encore en jouir dans un humble ſilence,

Peut entendre du moins la voix de ſon Auteur.
Dieu ſe tait à ſes yeux; mais il parle à ſon cœur!
C'eſt de lui que nous vient cette heureuſe foibleſſe
Ce ſentiment ſecret de douceur, de tendreſſe,
Cette ardente pitié pour les peines d'autrui,
Par qui ce Dieu ſi bon, nous égalant à lui,
Semble à ſa providence aſſocier la terre.
C'eſt Dieu qui de ces noms & de Père & de Mère,
A fait des noms ſacrés & chers comme le ſien.
C'eſt lui qui béniſſant notre tendre lien,
M'ordonne, ſi je puis, d'adoucir l'amertume
Des maux dont en ſecret l'atteinte te conſume.
(*Regardant Caïn qui s'attendrit*).
Ce Dieu, qui fait couler tant de pleurs de mes yeux,
Puiſque tu t'attendris, les rend délicieux.

CAIN *un peu ému.*

Laiſſe-moi, Méhala; laiſſe-moi: je m'abhorre.

MÉHALA *ſe jettant dans ſes bras.*

Cruel!.....

CAIN *vivement, après avoir un peu rêvé.*

Me réponds-tu que le Ciel m'aime encore?

MÉHALA.

Ah! tu n'eſt pas touché ſi tu perds cet eſpoir.

CAIN.

Allons: pour un ingrat c'eſt aſſez t'émouvoir.
A l'ardeur de mes vœux que Dieu rende mon Père;
Je bénirai ſon nom; j'embraſſerai mon Frère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EVE, THIRZA.

EVE.

Dis-tu bien vrai, ma Fille, & puis-je me flatter
Qu'en un danger ſi grand le Ciel daigne écouter
Les vœux de ton Époux ?

THIRZA.

Le Ciel nous eſt propice :
Il nous a diſpenſés d'un trop lent ſacrifice.
Nous vous quittions à peine, Abel impatient :
Viens, Thirza, m'a-t-il dit, plein d'un ſaint mouvement ;
Le tems preſſe, & le Ciel, en de telles allarmes,
Pourra ſe contenter du tribut de nos larmes.
Sur la terre auſſi-tôt humblement proſterné :
» Dieu, s'eſt-il écrié, Dieu qui nous a donné
» Un Père, dont la bouche, en dictant ta loi ſainte,
» Nous inſpire à la fois & l'amour & la crainte,
» L'amour ſur-tout, feu pur, émané de ton ſein,
» Source d'un tendre eſpoir en ton appui divin ;

» Contre la mort, grand Dieu, prens ſoin de le défendre!
» Pour nous, pour nos Enfans, laiſſe un Père ſi tendre
» Accoutumer encor nos mains à te ſervir,
» Nos cœurs à te louer, nos ſens à t'obéir,
» Et, par l'exemple enfin d'un repentir ſincère,
« Nous montrer comme on peut déſarmer ta colère »:
Tandis qu'Abel parloit, un nuage à nos yeux
Deſcend, s'ouvre, & nous montre en ſes flancs radieux
Un de ces Favoris du Maître du tonnerre,
Qu'il choiſit pour dicter ſes ordres à la terre.
Écoutez quel ſecret il révèle à nos cœurs:
De ce limon que l'homme arroſe de ſes pleurs,
Il nous apprend que Dieu, (qui juſqu'en ſa ruine,
Nous veut de notre corps rappeller l'origine)
Par un ſoin paternel, au ſein des végétaux
Forme un ſuc précieux qui peut calmer nos maux.
Il diſparoît alors, & laiſſe dans notre ame
Échapper un rayon de ſa divine flamme.
Nous admirions combien le Ciel autour de nous
Mit d'adouciſſemens à ſon juſte courroux:
Quand ſoudain apprêtant le céleſte breuvage,
Abel me quitte; & moi, ſans tarder davantage,
J'accours vous raconter la plus grande faveur
Dont le Ciel ait jamais couronné notre ardeur.

EVE.

Quelqu'irrité qu'il ſoit contre un cœur qui l'offenſe,
Son courroux n'eſt jamais égal à ſa clémence;
Tu le vois.

SCENE II.

EVE, ABEL, THIRZA.

EVE.

O MON FILS! que ne te dois-je pas?

ABEL.

Rendez graces au Ciel : il arrache au trépas
Le premier des humains. Par ma main apprêtée
A mon Père mourant la liqueur préſentée,
A déja ranimé ſes ſens appeſantis.

EVE *tranſportée.*

Je vole vers Adam : embraſſe-moi, mon Fils.

CAIN *au fond du Théâtre.*

Contre moi juſqu'au bout le Ciel pourſuit ſa haine!
Fuyons. (*Il ſort*).

EVE.

Quai-je entendu? Caïn voit avec peine
Les tranſports de ma joie! Il fuit! Il ne vient pas
En des momens ſi doux ſe jetter dans mes bras!
Ta bouche, Fils ingrat, par un jaloux murmure,
Quand Dieu ſauve ton Père, outrage la nature!
Ainſi nous ne ſaurions jouir d'un bien parfait :
Ciel, l'orgueil de Caïn altère ton bienfait.

Pour qu'il fût humble, hélas! ta fatale vengeance
Trop près de ma révolte a placé ſa naiſſance.
(*A ſes Enfans*).
Quand j'aurai près d'Adam acquité mon amour;
J'irai forcer Caïn de venir à ſon tour,
L'embraſſer, le bénir, & lui peindre ſon zèle.
Mes Enfans, cachons-lui cette allarme nouvelle.

SCENE III.

ABEL, THIRZA.

ABEL.

AINSI chaque bienfait que j'obtiens du Seigneur,
Rend mon Frère jaloux & me ferme ſon cœur!
Tu ſais, Thirza, tu ſais combien dans mes prières
A l'Éternel pour lui j'offre de vœux ſincères:
Je vais les redoubler, & tâcher d'obtenir
Le changement d'un cœur qui ne peut me ſouffrir.

THIRZA *vivement.*

Va; cours: ſaiſis l'inſtant où Dieu t'eſt favorable.

SCENE IV.

THIRZA *ſeule.*

MAIS quelle crainte encor, quel trouble inſupportable
Agite mes eſprits ? Méhala ne vient pas :
Mon Frère loin de nous retiendroit-il ſes pas ?
Et ma Sœur elle-même.....

SCENE V.

MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *entrant précipitamment.*

AH ! que vais-je t'apprendre !
A nos vœux pour Adam le Ciel vient de ſe rendre ;
Il a rempli l'eſpoir qu'Abel avoit conçu :
L'infortuné Caïn, par Abel prévenu,
Dans un antre, où ſes cris ont conduit ſon Épouſe,
Se livre avec tranſport à ſa fureur jalouſe ;
Et, ſemblant oublier que ſon Père eſt ſauvé,
Se ſouvient ſeulement qu'Abel a triomphé.

THIRZA.

Dieu ! que va dire Adam, s'il ne voit point mon Frère,
Partager de nos cœurs l'allégreſſe ſincère !
Cache tes pleurs, hélas ! c'eſt lui que j'apperçoi.

SCENE VI.

ADAM, MÉHALA, THIRZA,

ADAM *guéri.*

LA foudre, mes Enfans, ne gronde plus ſur moi.
Il ſemble que le Ciel n'ait menacé ma vie,
Que pour faire éprouver à mon ame attendrie,
Par vos regrets touchans, par votre juſte effroi,
Juſqu'à quel point je peux compter ſur votre foi.
Embraſſez votre Père, & louez Dieu ſans ceſſe. . . . .
(*A Méhala*).
Pourquoi ce ſombre accueil en un jour d'allégreſſe?
Pourquoi ces pleurs?

MÉHALA *embarraſſée.*

Hélas! pardonnez. . . . mon Époux. . .

THIRZA *l'interrompant.*

Caïn eſt excuſable: hélas! il eſt ſi doux
De ſauver du trépas un Père qu'on adore,
D'acquérir ſur ſon cœur de nouveaux droits encore,
De rendre à ſon amour ce qu'on en a reçu;
Que contre un tel bonheur la plus pure vertu
Aux fureurs de l'envie aiſément s'abandonne.

ADAM *d'un ton ſévère.*

J'entends: parce qu'Abel eſt celui que couronne
Du Souverain des Cieux l'équitable bonté,
D'un ſi glorieux choix Caïn eſt irrité.

Peut-être applaudirois-je à ſon injuſte envie;
Si, lorſque je touchois aux bornes de la vie,
J'avois vu cet ingrat s'attendrir ſur mon ſort.
Qui n'eût cru qu'aujourd'hui l'image de ma mort
Porteroit la pitié dans ſon ame orgueilleuſe?

MÉHALA.

Eh! pourquoi ſoupçonner que cette image affreuſe
Sur le cœur de Caïn n'a point eu de pouvoir?
Si tantôt à vos yeux mon cruel déſeſpoir
Sous de noires couleurs a pu vous le dépeindre,
Il étoit moins coupable: Adam ſembloit le plaindre.
Permettez qu'à préſent devenu criminel,
Offenſant à la fois & ſon Père & le Ciel,
Quand vous l'abandonnez, je prenne ſa défenſe.
Non, Caïn n'a pu voir avec indifférence
Le trépas menacer des jours ſi précieux:
Croyez-en Méhala; j'ai vu, j'ai vu ſes yeux
Répandre ſur Adam les plus ſincères larmes;
Je l'ai vu ſe promettre un bonheur plein de charmes,
Si Dieu, (Dieu dont Abel reçut tant de faveurs)
Se ſervoit de Caïn pour eſſuyer nos pleurs,
Et, par ce ſeul bienfait l'égalant à ſon Frère,
Lui rendoit en un jour tout l'amour de ſon Père.

ADAM.

Eh! quoi? m'avez-vous vu, prodigue pour Abel,
Répandre ſur lui ſeul mon amour paternel?
Ah! Dieu m'en eſt témoin; ſi quelque préférence
D'aucun de vous jamais a diſtingué l'enfance,
Ce fut envers celui qui la première fois
Au tendre nom de Père accoutuma ſa voix,

Qu'avec plus de tranſports mon amour dut paroître !
Mais, d'une injuſte ardeur bientôt me rendant maître,
Je pris Dieu pour modèle, & je ne comptai plus
Les jours de mes Enfans : je comptai leurs vertus.
Il en faut convenir, celui qui t'intéreſſe
Ne juſtifia pas ma première tendreſſe.
Je compris, Méhala, que le Ciel outragé,
Dans ma poſtérité voulant être vengé,
Avoit, pour gage affreux des malheurs de la terre,
Imprimé ſur Caïn le ſceau de ſa colère.
Je reſpectai ſa loi : mais, ſans l'approfondir,
Je crus que par des pleurs je pourrois l'adoucir.
Le Ciel ne remplit pas toujours notre eſpérance :
Je voyois chaque jour, depuis ſa tendre enfance,
Caïn développer ce poiſon déteſté,
Cet orgueil qu'en naiſſant il avoit apporté.
Je l'entendois vanter ſon féroce courage,
Signe trop éclatant d'un naturel ſauvage.
Hélas ! je me ſouviens que ce malheureux Fils,
Raillant un jour Abel, dont les ſens interdits
Conſommoient en tremblant un premier ſacrifice,
Égorgea ſans pâlir une tendre Géniſſe.
Je crois le voir encor : D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.
Le ſang coule ; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang,
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Q'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

MÉHALA.

MÉHALA.

Quelle injuſtice, ô Ciel! On lui cherche des crimes;
On reproche à Caïn juſqu'au ſang des victimes
Dont Dieu veut que l'autel ſoit rougi par nos mains!
Vous le haïſſez donc?

ADAM.

Ma Fille, je le plains.

SCENE VII.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

(*Caïn entre en ſe débarraſſant avec fureur des bras de ſa Mère*).

EVE *à Caïn.*

RIEN ne peut t'arracher à ce deſſein barbare!
Vois du moins quels chagrins ta fuite nous prépare:
Plutôt que d'échapper pour jamais à nos bras,
Rentre au fond de ton antre, & ne nous quitte pas.

CAIN.

Non, non: j'irai, vous dis-je, aux deux bouts de la terre;
Chercher quelque caverne encor plus ſolitaire,
Où nourri de mes pleurs, dans l'ombre enſeveli,
Mes jours affreux, couverts d'un éternel oubli,
Languiront ignorés du monde & du Ciel même.

EVE.

Quoi toujours insensible à ma douleur extrême,
Fils ingrat.....

CAIN *l'interrompant.*

Laissez-moi dévorer mon ennui.
Abel a triomphé; je vous quitte aujourd'hui.
Allez à votre Abel prodiguer vos caresses.
Dieu me hait; Dieu répand sur lui seul ses largesses:
Que voulez-vous d'un Fils, qui, du Ciel abhorré,
Des humains désormais doit vivre séparé?
Tremblez: vous me forcez de revoir la lumière:
Je pourrois..... Quelle est donc la vertu singulière
De l'insolent Pasteur que l'on préfère à moi?
Le Ciel nous imposa la rigoureuse loi
De déchirer le sein de cette terre avare,
D'arracher à nos champs l'aliment qui répare
L'épuisement d'un corps à périr condamné:
Je le fais: je subis ce joug infortuné.
Mes membres endurcis par ces travaux pénibles,
Sont, ainsi que mon cœur, moins foibles, moins sensibles
Que ceux de cet Abel, devenu votre appui,
Conducteur de troupeaux aussi lâches que lui.
Si cette âpre vigueur doit m'être reprochée;
Si des pleurs dans mes yeux la source desséchée,
Me fait haïr de Dieu, de vous, de tous les miens;
Ah! laissez-moi vous fuir, & rompre des liens
Qu'avec plus de fureur je briserois peut-être.
Je vous l'ai déja dit; le Ciel m'a fait connoître
Par un songe, qu'envain j'ai voulu vous cacher,
Que, des liens du sang prompt à se détacher,
Que, contre l'homme même ardent à se défendre,
Lorsque dans l'Univers ils viendront à s'étendre,

L'homme de ſes pareils fera couler le ſang :
L'exécrable poiſon que Dieu mit dans mon flanc,
Secondant trop alors ſon courroux implacable,
Remplira les mortels d'une haine indomptable ;
Et, par leurs propres mains les faiſant tous périr,
Soulagéra le Ciel du ſoin de les punir.
Vous, ſans qui Dieu jamais n'eût lancé le tonnerre,
Parens dénaturés, qui n'aimez que mon Frère ;
Tremblez que ces fureurs ne commencent à moi !

MÉHALA.

Ciel ! Il me fait frémir : barbare Epoux !

CAIN.

Tais-toi.
Tu m'as rendu tantôt capable de foibleſſe ;
Tu te ſouviens alors quelle étoit ma promeſſe :
Vois comme Dieu me traite & ſois juge entre nous.

MÉHALA.

Qui ! moi ! que j'oſe à Dieu reprocher ſon courroux !
Qu'élevant vers ſon trône un front couvert de honte,
J'oſe de ſes décrets lui faire rendre compte !
Que j'oſe contre Abel tenter d'armer ſa main !

THIRZA *à Caïn, affectueuſement.*

Abel en ce moment l'implore pour Caïn :
Abel acquiert des droits ſur ta reconnoiſſance.

CAIN.

Lui ? Ciel ! Qui l'a chargé de prendre ma défenſe ?

THIRZA *rapidement.*

Sa piété, nos pleurs, & ta haine pour lui.

CAIN *d'un ton de rage.*

Dieu cruel! Eſt-ce aſſez me confondre aujourd'hui?

ADAM.

De ton Frère & de toi telle eſt la différence:
Lorſqu'il court appaiſer la céleſte Puiſſance,
Tu prends droit des malheurs que Dieu répand ſur nous,
Pour immoler ton Père à ton affreux courroux.
Hélas! ſi ſur mes jours ce Ciel que tu blaſphêmes,
Déploya, malheureux, des châtimens extrêmes,
Ce fut en me donnant un Fils ſemblable à toi.

CAIN *avec audace.*

Que me reprochez-vous? Suis-je maître de moi?

ADAM *vivement.*

Oui, tu l'es: Fils ingrat, oui, le Dieu qui nous juge;
Ce Dieu de l'innocent le conſolant refuge,
A créé l'homme libre, & ne le traite pas
Comme un vil inſtrument que fait agir ſon bras.
Dis-moi, lorſque ton cœur dans le crime ſe plonge,
D'où vient enſuite, ingrat, le remords qui le ronge?
Quel gage plus certain, que, libre dans ſon choix,
Il pouvoit écouter une ſecrette voix
Qui balançoit en lui ſon penchant déteſtable?
Il convient qu'il eſt libre en s'avouant coupable.
O comble affreux d'horreur! tu veux rendre le Ciel
Complice des forfaits de ton cœur criminel!

L'Éternel, par nos mains fouillant ſa propre image,
Sur nos mains, qu'il guidoit, rejette cet outrage!
Nous conduit & nous juge! & porte la fureur
Juſqu'à punir en nous une invincible erreur!
Monſtre d'impiété! Tremble que ce ſyſtême
N'allume ſur les tiens ſa vengeance ſuprême.
Tremble.... Mais quel eſprit m'échauffe en ce moment?
Qui peut produire en moi ce ſoudain mouvement?
J'entends de l'Éternel le ſublime Interprête:
Poſtérité d'Adam, quels maux Caïn t'apprête!
Le Ciel à mes regards dévoile l'avenir.....;
Fils ingrat! ſi ton cœur par un prompt repentir
N'appaiſe du Très-haut l'éternelle juſtice,
Apprends de quels forfaits tu deviendras complice:
Tes Fils dénaturés, par un juſte retour,
A ton barbare cœur refuſeront l'amour
Qu'au Père le plus tendre aujourd'hui tu refuſes.
Dieu les rejettera. Dieu que toi-même accuſes,
Par leur organe impur ſans ceſſe blaſphémé,
En Tiran de la terre à leur gré transformé,
Voyant de jour en jour s'accroître leur audace,
Aux Eſprits infernaux livrera cette race.
L'orgueil de l'homme alors, par l'Enfer excité,
Cet orgueil, dont le Ciel juſtement irrité,
Voulut faire paſſer la vengeance éternelle
Dans les derniers rameaux d'une tige rebelle,
De ſon venin caché corrompant tous les cœurs,
Juſqu'au trône de Dieu portera ſes fureurs.
On verra l'homme ingrat inſulter à ſon Maître,
Sous cent noms odieux le faire méconnoître,
A ſa foible raiſon meſurer ſon pouvoir,
Dans l'univers entier refuſer de le voir;
Et par un dernier trait d'aveuglement extrême,

Nier, même en mourant, ſa puiſſance ſuprême.
Plus l'homme avec éclat combattra l'Éternel,
Plus, croyant s'élever ſur les débris du Ciel,
Inſenſé, revêtu du vain titre de Sage,
De ſes pareils ſéduits il briguera l'hommage.
Un autre excès naîtra de ſon impiété :
Contre les droits du ſang ſon eſprit révolté,
Pour anéantir Dieu détruira la nature,
Tarira dans les cœurs cette ſource ſi pure
De devoirs mutuels, impoſés par l'amour,
Seul embelliſſement du terreſtre ſéjour ;
Et ; lui faiſant briſer ſes chaînes les plus chères,
Il iſolera l'homme au milieu de ſes Frères.

CAIN *à part.*

Tous mes ſens ſont troublés & je reſte interdit.
Dieu l'inſpire en effet. (*Haut*). Mon ſonge & ce récit
Ne m'annoncent que trop la céleſte vengeance.

ADAM *affectueuſement.*

Rends-toi donc à nos pleurs : crains que ta réſiſtance
Par tes Enfans un jour ne perde l'Univers.

CAIN *après un moment de ſilence, reprenant ſon ton audacieux.*

Eh ! que m'importe à moi le monde & ſes revers ?
C'eſt vous qui le premier avez perdu ma race.

(*Adam fait un mouvement de colère, & ſe retire confus. Thirza ſort avec lui de deſſus la Scène*).

SCENE VIII.

EVE, CAIN, MÉHALA,

EVE *très-vivement.*

Quoi! pouſſer juſques-là ton exceſſive audace!
Ah! n'adreſſe qu'à moi tes redoutables coups;
Accable moi d'affronts; je les mérite tous:
Songe qu'Adam ſans moi n'eût point été rebelle;
Que ma main a rendu la ſienne criminelle.
Inſenſé! choiſis mieux le cœur qu'il faut frapper.
Le mien s'efforceroit envain de t'échapper:
Son orgueil a creuſé les gouffres effroyables
Où tout doit s'engloutir, innocens & coupables.
La mort eſt mon ouvrage; & tu n'étois pas né,
Que ta Mère déjà t'avoit aſſaſſiné.

MÉHALA.

Que faites-vous? pourquoi lui fournir cette excuſe?
Voulez-vous devant moi que l'ingrat vous accuſe?
D'une Mère & d'un fils combat humiliant!
Il combleroit ſon crime en ſe juſtifiant.
N'a-t-il pas déja fait aſſez rougir ſa Mère?
Mais j'apperçois Abel.

SCENE IX.

EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA.

MÉHALA *continuant.*

O mon ſoutien! mon Frère!

EVE.

O mon Fils!

ABEL.

Vous pleurez.... Mes vœux ont été vains.

CAIN *à Abel.*

Je maudirois mon ſort, adouci par tes mains.
Le Ciel, à qui je rends outrage pour outrage,
M'épargne enfin l'affront que j'ai craint davantage;
Et je goûte en partant, graces à ſes rigueurs,
Le plaiſir de le voir inſenſible à tes pleurs.

MÉHALA *à Eve, à part.*

N'irritons plus, ma Mère, un courroux ſi funeſte.
Pour empêcher ſa fuite un ſeul moyen me reſte:
S'il eſt infructueux, je perdrai tout eſpoir.
Abel, retiens ſes pas; tâche de l'émouvoir.

SCENE X.

CAIN, ABEL,

ABEL *avec tendreſſe.*

Mon Frère, vois leurs pleurs, & rentre dans toi-même;
Qui peut t'aigrir ainſi contre un Frère qui t'aime?
Si par quelque bienfait précieux à mon cœur,
L'Éternel a pour moi ſignalé ſa faveur,
C'eſt lorſqu'il a daigné rendre un Père à la vie:
De ma timide main ſa bonté s'eſt ſervie;
Mais une égale ardeur éclatoit entre nous:
Sa faveur eſt dès-lors un bien commun à tous.
Pour ravir à la mort cette chère victime
Il a choiſi ton Frère: & tu m'en fais un crime!
Ah! quoique d'un tel choix je ſente tout le prix,
Si ce Dieu t'eût chargé du ſoin qu'il m'a remis,
Occupé du deſir de conſerver mon Père,
Son ſalut m'eût rendu ton amitié plus chère;
Et je regarderois ce bienfait précieux
Comme un gage aſſuré que déſormais les Cieux
Devenus dès ce jour plus ſereins pour mon Frère,
Accepteroient enfin tes préſens ſans colère.
Dieu ne l'a pas voulu; Dieu t'afflige aujourd'hui:
C'eſt ſouvent par les pleurs qu'il nous ramène à lui.
Peut-être en t'envoyant cette épreuve dernière,
Son deſſein eſt d'ouvrir tes yeux à la lumière,
D'humilier ton cœur pour gagner ta raiſon. . . . .
Peut-être cet inſtant eſt celui du pardon.

Un Père (& c'eſt à Dieu que nous devons la vie)
Eſt près de pardonner au moment qu'il châtie :
(*Vivement*).
Mon Frère ! il va t'aimer ; il va nous réunir.

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

Abel ſe ſeroit-il flaté de m'attendrir ?

ABEL *du ton le plus paſſionné.*

Eh ! pourquoi voudrois-tu me ravir cette joie ?
Pourquoi, par la douleur où tu me vois en proie,
Ne pourrois-je inſpirer des ſentimens plus doux
A ton cœur irrité, moins ingrat que jaloux ?
Pour m'ôter tout eſpoir tu te feins trop coupable :
Ton ſein n'enferme pas une haine implacable ;
Non, non : &c, quand ta bouche en feroit le ſerment,
Je ne crois point ton cœur privé de ſentiment.
Tandis que le ſang parle à toute la nature,
Qu'il fait au fond des bois entendre ſon murmure ;
Caïn, ſourd à ſes cris, tireroit vanité
De ſurpaſſer le tigre en ſa férocité !
Non ; ton ame à ce point ne peut être endurcie ;
Non : mon Frère aime encor ceux dont il tient la vie ;
Ceux que le Ciel forma du même ſang que lui.
Eh ! qui pourroit contre eux t'animer aujourd'hui ?
N'es-tu pas le premier dont l'heureuſe naiſſance
De nos tendres Parens a comblé l'eſpérance,
Le premier qui connut, qui goûta leur amour,
Qui dut avec tranſport les payer de retour ?

CAIN *à part.*

Feignons, pour lui laiſſer un gage de ma haine :
Eſſayons de tromper cette ame lâche & vaine.

Qui ne veut qu'obtenir un triomphe de plus.

ABEL.

Le repentir éclate en ſes regards confus :
Ah ! mon Frère eſt touché.

CAIN *feignant d'être ému.*

Oui, je le ſuis, ſans doute ;
Mais comment échapper aux maux que je redoute ?

ABEL *avec vivacité.*

Appaiſe le Seigneur ; il en eſt encor tems :
Lorſqu'il te rend un Père, offre lui des préſens.

CAIN *diſſimulant toujours.*

Ils ſeront rejettés, je le ſais : mais n'importe ;
Sur la haine du Ciel mon courage l'emporte :
Pour la dernière fois heureux ou malheureux,
Ma fuite dépendra du ſuccès de mes vœux.

ABEL *précipitamment.*

Ah ! ne crois pas que Dieu puiſſe être inexorable,
Quand il remarque en nous un retour véritable.
Vien ; & qu'Adam connoiſſe à ta ſincère ardeur,
Que le Ciel eſt calmé, qu'il a changé ton cœur.

(*Il ſort*).

SCENE XI.

CAIN *ſeul.*

VA, cours à tes Parens vanter cette victoire!
Tu ne jouiras pas long-tems de cette gloire.
Penſes-tu que Caïn ait formé le projet
De rendre grace au Ciel des faveurs qu'il te fait,
Perfide? En ce moment je ne veux que diſtraire
Les yeux que ſur ma fuite un feint amour éclaire.
Si ma lâche pitié rempliſſoit ton eſpoir,
Je ſaurois te punir d'avoir ſu m'émouvoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ADAM *ſeul.*

CAIN promet enfin de s'unir à ſon Frère,
Pour payer au Seigneur un tribut néceſſaire.
Mais qu'eſpérer d'un Fils, à nous fuir empreſſé,
Qui, ſi Dieu ne reçoit ſon hommage forcé,
Perſiſte à déteſter ce ſéjour qu'il profane,
Au plus affreux exil lui-même ſe condamne,
Rompt les nœuds les plus chers, s'arrache de nos bras?
Son Épouſe égarée obſerve en vain ſes pas.
Mais moi-même, malgré ſa ſombre jalouſie,
Laiſſerai-je mon Fils!.... Ah! qu'il parte, qu'il fuie!
Sa préſence a déja trop fatigué mes yeux.
Je ſuis Père; & je ſens que, s'il reſte en ces lieux,
Dieu, qui ſemble imprimer avec ce caractère,
Sa bonté dans mon cœur, ainſi que ſa colère,
Peut-être forceroit ma main à le punir.

SCENE II.

ADAM, CAIN.

CAIN *au fond du Théâtre, ſans voir Adam.*

Qui! moi! qu'à ſon courroux j'aille encore m'offrir!
Que je tente ce Dieu qui me pourſuit ſans ceſſe!
Qu'Abel croie obtenir de moi cette foibleſſe,
Abel!.... De mes Parens j'ai trompé les regards:
Par des pleurs fatiguans preſſé de toutes parts,
J'ai feint d'être touché d'une plainte éternelle;
J'ai d'un Frère orgueilleux confondu le faux zèle;
Il va voir quel effet ſes larmes ont produit:
Je quitte ce ſéjour.... Un ſeul regret me ſuit:
Une Épouſe & deux Fils vont pleurer mon abſence,
Et.... Mais avec Abel ils ſont d'intelligence:
Adieu. N'eſpère plus me revoir en ces lieux:
Je pars, Famille injuſte, & vais, loin de tes yeux,
Rendre au Ciel ſes mépris, & braver le tonnerre.

ADAM *avec éclat, en s'avançant vers lui.*

Tu n'emporteras pas les regrets de ton Père,
Ingrat! Je te maudis; je maudis tes Enfans.

SCENE III.

ADAM, CAIN, MÉHALA, DEUX ENFANS DE CAIN.

MÉHALA,

Avançant précipitamment avec ſes deux Enfans, qu'elle jette aux pieds d'Adam.

ARRETEZ: quel courroux! leurs cœurs ſont innocens;
Mon Père, à vos genoux vous voyez ces victimes....
Hélas! ils n'ont jamais trempé dans aucuns crimes;
(*à Caïn*).
Et vous les maudiſſez!.... Et toi, Père cruel!
Toi, digne d'aſſouvir le courroux éternel,
Tu croyois m'échapper: dans ta fureur jalouſe,
Tu fuyois tes Enfans; tu fuyois ton Épouſe;
Tu ne t'adouciſſois que pour mieux m'accabler.
Tu ne fuiras pas ſeul: j'irai, j'irai troubler
Aux lieux les plus deſerts ta ſolitude affreuſe.
Malheureuſe avec toi, ſans toi plus malheureuſe,
Je prétens, quel qu'il ſoit, partager ton deſtin.
Ces Enfans, que ton ſang a formés dans mon ſein,
Par mes bras fatigués, fût-ce au bout de la terre,
Seront traînés par-tout ſur les pas de leur Père.
A ton cœur qui les hait je veux les attacher;
Et tu nous entendras tous trois te reprocher
Ces malédictions que Caïn ſeul mérite,
Ces derniers châtimens d'un Père qu'on irrite.

(Se tournant vers Adam).

Adam nous abandonne, & je n'ai plus d'eſpoir!
O mon Père, pardon!.... Il ſemble s'émouvoir :
Mes Enfans, à ſes pieds, fondez, fondez en larmes.

(Les deux Enfans embraſſent tendrement les genoux d'Adam).

ADAM *troublé, à Méhala.*

Je les aime toujours. Va, va, tu me déſarmes.
(Montrant Caïn).
Voilà, voilà le cœur difficile à toucher,
Le cœur qui nous hait tous.

(Les Enfans font un mouvement vers Caïn).

CAIN *les repouſſant.*

Gardez-vous d'approcher.

(Ils ſe retirent vers Adam).

MÉHALA *à Caïn.*

Tu rejettes leurs pleurs, barbare! Prens ma vie:
Plonge-toi dans mon ſang: aſſouvis ta furie
Sur ce ſein déchiré qui leur donna le jour.
Monſtre, à qui j'ai pour eux prodigué mon amour,
Tu ne méritois pas que Méhala fût Mère :
Tu me ferois haïr ce ſacré caractère.
Pourſuis, pourſuis le cours de tes iniquités ;
Irrite le Seigneur par tes impiétés :
Commence dès ce jour à combler la meſure
Des crimes dont tu veux étonner la nature.

CAIN *après un ſilence.*

Que me demandes-tu?

MÉHALA

MÉHALA *vivement.*

Que tu ſois Père, Époux,
Fils & Frère ſenſible; & qu'à ces noms ſi doux
Je ne t'entende plus oppoſer cette haine,
Capable de laſſer la bonté ſouveraine:
Que ton ame plus calme & rendue à mes pleurs
Étouffe le projet d'aller porter ailleurs
Des jours dont tu dois compte à ma vive tendreſſe;
Qu'au ſort de tes Enfans tout ton ſang s'intéreſſe:
Que, du ſalut d'Adam rendant graces au Ciel,
De tes dons les plus beaux tes mains couvrent l'autel.

CAIN.

Ah! cruelle! tu veux que je m'expoſe encore
A me voir rejeté de ce Ciel qui m'abhorre!

MÉHALA *affectueuſement.*

Écoute: ſi ton cœur eſt pur comme tes dons
Si, de tes ſens troublés domptant les paſſions,
Tu t'adreſſes à Dieu dans un reſpect ſincère,
Avec l'ardeur d'un Fils qui recouvre ſon Père;
Ce Dieu, qui voit nos cœurs, recevra tes préſens.
Tout l'amour que pour toi j'inſpire à tes Enfans,
Tu le dois à ton Père. O Caïn, vois mes larmes;
Par un tendre retour diſſipe mes allarmes;
Prends d'un Fils vertueux les pieux ſentimens:
Vois, cruel, vois combien d'objets attendriſſans
(*Avec véhémence*);
Te demandent ton cœur! Tu détournes la vue,
Barbare! C'en eſt fait: ton Épouſe éperdue
Va mourir à tes pieds de honte & de douleur.
(*Elle tombe aux pieds de Caïn*).

CAIN *après un long ſilence.*

(*Reprenant ſon ton furieux*).

Lève-toi : j'obéis.... Non, non : ce Ciel vengeur
A juré de me perdre.

ADAM.

O blaſphême effroyable !
Dieu peut-il deſirer la perte du coupable ?
Hélas ! aux premiers pleurs qui pourront t'échapper,
Je ſens tout mon courroux prêt à ſe diſſiper ;
Et tu veux que ce Ciel, de qui vient ma clémence,
Pour tes égaremens montre moins d'indulgence !
Tu t'abuſes, Caïn. Rentre dans ton devoir.
Tes erreurs, ô mon Fils ; ne ſont pas ſans eſpoir.
D'un Frère qui te bleſſe examine la vie ;
Si c'eſt à ſa vertu que tu portes envie,
Venge-toi, je le veux.

CAIN *vivement.*

Comment ?

ADAM.

En l'imitant ;
En balançant ſes vœux auprès du Tout-puiſſant ;
En portant à l'autel une ardeur auſſi pure,
Un cœur auſſi jaloux d'honorer la nature ;
En rendant, ſi tu peux, Abel même envieux
Des biens qu'en ta faveur nous obtiendrons des Cieux.

CAIN *d'un ton plus radouci.*

Ah ! ne me flatez pas d'une vaine eſpérance :
Je me connois, Adam ; je connois l'impuiſſance
Des vœux qu'à l'Éternel je pourrois adreſſer.
Malheureux ! Je ſuis né pour vous faire verſer

Des pleurs continuels, ſans pouvoir en répandre.

MÉHALA *à Adam, vivement.*

Mon Père, pourſuivez: il eſt prêt de ſe rendre.

ADAM *avec beaucoup de tendreſſe.*

Hé bien, mon Fils, hé bien! renferme ta douleur:
Que tes pleurs détournés retombent ſur ton cœur.
Ah! pourvu que ton Père apprenne de ta bouche
Qu'un ſecret repentir te pénètre, te touche;
Qu'importe que tes yeux démentent ce récit?
Pour un Père indulgent ta parole ſuffit.

CAIN *après avoir rêvé un moment.*

Je vous ſuis à l'autel.

MÉHALA *tranſportée.*

O Caïn, quelle joie!

SCENE IV.

ADAM, CAIN, MÉHALA. THIRZA.

MÉHALA *continuant.*

Accours, chère Thirza! Caïn n'eſt plus en proie
Au coupable tranſport qui tantôt l'agitoit.
Il fuyoit ce ſéjour, hélas! il me quittoit:
J'arrive: mes Enfans, mon Père, & Dieu, ſans doute,
Diſſipant par degrés les maux que je redoute,

Attendriſſent ſon cœur. Ce ſoir même avec nous,
Caïn va prendre part aux vœux de ton Époux.

THIRZA.

Ah! Dieu!

CAIN.

Je ſuis touché: je n'ai pu m'en défendre.
Auprès d'Eve & d'Abel, mes Fils, allez vous rendre.
(*A Méhala*).
Et toi qui m'as vaincu par de tendres efforts,
Vien, avant qu'à leurs yeux j'étale mes remords,
M'aider à recueillir mon ame encor troublée
Des reproches amers dont tu l'as accablée.

SCENE V.

ADAM, THIRZA.

THIRZA.

J'AI peine à concevoir ce changement ſoudain.
Quoi? mon Frère eſt touché! Quoi? je verrai Caïn
Vers un Dieu qui pardonne élever des mains pures,
Et de ſon cœur jaloux réparer les murmures!
Je verrai, dans ce cœur Abel juſtifié,
Recouvrer tous les droits de la tendre amitié!

ADAM *attendri.*

Oui, ma Fille, le Ciel, qui te conſerve un Père,
Met le comble à ſes dons en te rendant ton Frère.
Le Ciel daigne calmer mon plus cruel ennui:
Caïn, à mes Enfans s'uniſſant aujourd'hui

Ainſi que leurs vertus, va partager ſes graces.
(*A part*).
Dieu, qui rends, quand tu veux, nos larmes efficaces;
Conſomme ton ouvrage.

THIRZA.

O Ciel! s'il eſt ainſi,
Si nos vœux en ce jour nous ont tous réuſſi,
Nous devons au Seigneur un double ſacrifice.
Eve a tout diſpoſé pour bénir ſa juſtice:
Mais, hélas! en faiſant ces ſolemnels apprêts,
L'abſence de Caïn excitoit ſes regrets.

ADAM.

Ah! je vais lui conter qu'elle faveur nouvelle
Le Ciel répand ſur nous.

THIRZA.

Je vous ſuis auprès d'elle.

SCENE VI.

THIRZA *ſeule.*

Qui me retient? Pourquoi n'oſé-je qu'en tremblant
D'un auſſi doux tranſport ſuivre le mouvement?
Pourquoi, lorſqu'avec nous il ſe reconcilie,
De Caïn contre Abel redouté-je l'envie?
Je ne ſais; mais tantôt un horrible deſſein
Vingt fois m'a ſemblé prêt d'échapper de ſon ſein.

Eh! qui ſait juſqu'où va l'oubli de la nature?
Hélas! Adam lui-même, Adam qui me raſſure,
N'a-t-il pas de ſon Fils éprouvé la fureur?
Caïn, même appaiſé, me remplit de terreur.
Mais que craindre? Son cœur s'acquitte envers un Père:
Je n'en dois point douter, ſon retour eſt ſincère.

SCENE VII.

ÈVE, THIRZA.

ÈVE.

Qui t'arrête en ces lieux? Abel impatient,
Voulant faire au Seigneur agréer ſon préſent,
A déja couronné ſa victime choiſie:
Et Méhala bientôt, de ton Frère ſuivie,
Si j'en crois leurs Enfans, viendra ſe joindre à nous.

THIRZA.

(*A part*).

Allons. Daigne, grand Dieu! veiller ſur mon Époux.

(*Elle ſort*).

ÈVE *ſeule.*

Quels gages te donner de ma reconnoiſſance,
Dieu clément! Ta bonté paſſe mon eſpérance.

SCENE VIII.

EVE, MÉHALA.

MÉHALA *conſternée.*

Mes malheurs ſont comblés: tout eſt perdu pour moi.
Du Ciel qui le pourſuit la rigoureuſe loi
Vient d'ôter à Caïn ſa dernière reſſource.

EVE.

Dieu!

MÉHALA.

La foudre n'eſt pas plus prompte dans ſa courſe
Que tant de châtimens accumulés ſur nous.

EVE.

Achève: quels ſont-ils?

MÉHALA.

Ma Mère, peignez-vous
D'un ſacrifice affreux l'horreur encor préſente:
Caïn ſort de ces lieux, &c, contre mon attente,
Veut ſacrifier ſeul à ce Ciel irrité:
Laiſſons, laiſſons, dit-il, Abel de ſon côté,
Adreſſer au Seigneur une offrande agréable;
Et voyons ſi, pour moi Dieu las d'être implacable,
Honorera mes dons d'une entière faveur.
A ce bruſque diſcours, je ſens que dans ſon cœur

Caïn n'a point encore éteint la jalouſie :
Je n'oſe cependant combattre ſon envie.
Quelques fruits, qu'au hazard il avoit ramaſſés ;
Par ſes coupables mains ſont à peine embraſés ;
Soudain l'air s'obſcurcit, & les buiſſons s'agitent ;
Sur l'autel enflammé les vents ſe précipitent :
Et de feux dévorans Caïn enveloppé,
Semble être à mes regards de la foudre frappé.
Il fuit ; &, ſur ſes pas tandis que je me traîne,
La flamme en tourbillons le pourſuit dans la plaine.
Elle ceſſe ; & la nuit, plus ſombre en ce moment,
Dérobe mon Époux à mon empreſſement.
Ses lamentables cris, devenus mes ſeuls guides,
Bientôt ne frappent plus mes oreilles timides.
J'erre autour de ces lieux ; & je vous trouve enfin ;
Et je puis dépoſer mes pleurs dans votre ſein :
Ah ! Dieu !

EVE.

Que je te plains, ô ma fille !

MÉHALA.

O ma Mère !
Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre.
Mais où porter mes pas ? Où retrouver Caïn ?
Ah ! peut-être la foudre. . . .

SCENE IX.

EVE, CAIN, MÉHALA.

CAIN

O barbare deſtin!

EVE.

Je l'entends.

MÉHALA *courant à lui.*

Cher Époux!

CAIN *la repouſſant.*

Évite ma colère.
Va jouir loin de moi du bonheur de ton Frère:
Fuis. C'eſt toi qui me perds: c'eſt toi qui par tes pleurs
A retenu mes pas que je tournois ailleurs.
Je partois moins haï, peut-être moins coupable,
Moins chargé du courroux de ce Ciel qui m'accable.
Fuis, te dis-je, perfide! Il m'en a trop coûté
De t'avoir obéi.

MÉHALA

Dieu! quelle cruauté!

CAIN.

Tu m'as trahi deux fois: deux fois ta douleur feinte,
Impoſant à mon cœur une indigne contrainte,

M'a forcé de courir au devant de l'affront
Dont la haine du Ciel vient de couvrir mon front.
Soit que j'aille à ſes pieds l'implorer pour un Père;
Soit que, voyant Abel déſarmer ſa colère,
Pour le bonheur d'autrui j'offre à Dieu des préſens;
Ce Dieu ne me répond que par des châtimens.
A tes lâches conſeils je ne veux plus me rendre.

EVE.

O mon Fils!

CAIN *avec fureur.*

Laiſſez-moi: je ne veux rien entendre.
Fuyez un noir courroux, qu'à peine je retiens.
Je vous rends votre amour, je briſe nos liens.

MÉHALA *éperdue.*

Ciel! ô Ciel! je ne puis ſurvivre à tant de rage:
Je me meurs.

(*Eve ſort en ſoûtenant Méhala*).

SCENE X.

CAIN *ſeul.*

DIEU cruel! contemple ton ouvrage:
Vois un foible mortel, jouet de ton courroux,
Oubliant les devoirs & de Fils & d'Époux,
Et réduit à venger, quand ta main l'abandonne,
Tes injuſtes mépris ſur ce qui l'environne.
N'as-tu plus en ces lieux de foudres à lancer?

(Le fond du théâtre paroît éclairé par la flamme d'un ſacrifice).

Quel ſpectacle nouveau vient encor me bleſſer!
Les ombres de la nuit tout-à-coup s'éclairciſſent:
Ah! ce n'eſt que pour moi que les Cieux s'obſcurciſſent.
J'apperçois un feu pur qui s'élève dans l'air:
Les vents ſont ſuſpendus.... C'eſt cet Abel ſi cher,
C'eſt ce lâche, dont Dieu reçoit le ſacrifice:
Sa haine à mes regards réſervoit ce ſupplice.
Achève, Dieu terrible! arrache-moi le cœur;
Ou ſauve ton Abel de ma juſte fureur.
Je ne me connois plus. L'Enfer eſt dans mon ame.....
Un ſpectre affreux m'attire en des torrens de flamme!
Que vois-je! Des ſerpens, qu'il preſſe dans ſa main,
Repliés vers mon cœur, y lancent leur venin....
Un gouffre eſt entr'ouvert, où d'un bras homicide,
Sur des traces de ſang ce phantôme me guide.
Arrête.... Je te ſuis: mais je veux entraîner
Ce Favori que Dieu s'obſtine à couronner.

SCENE XI.

CAIN, ABEL.

ABEL *ſans voir Caïn.*

DIEU! pourquoi ta bonté ſur moi s'épuiſe-t-elle?
J'eſpérois partager cette grace nouvelle
Avec un Frère, hélas! dont je plains le tourment:
Tu n'as pas attendu que ſon cœur pénitent

Vint s'unir à nos cœurs pour bénir ta juſtice.
(*Appercevant Caïn*).
O mon Frère! As-tu fait à Dieu ton ſacrifice?
Réponds.

CAIN.

Non, lâche, non: la victime eſt ici;
Et je vais l'immoler.
(*Il court arracher un des ſoutiens de l'Autel qui eſt ſur le théâtre, & pourſuit Abel*).

ABEL *fuyant dans la couliſſe.*

O Dieu! pardonne-lui.

CAIN *derrière le théâtre.*

Meurs, perfide!

ABEL.

O Caïn!

CAIN.

Meurs.

ABEL *d'une voix mourante.*

Arrête: ô mon Frere!
(*Le tonnerre gronde avec violence*).

CAIN *revenant ſur le théâtre.*

Impitoyable Dieu! que me veut ta colère?
(*D'une voix altérée*).
Meurtrier de celui que tu chériſſois tant,
J'attends, j'attends la mort pour dernier châtiment:
Frappe: ou, ſi juſques-là tes mains me ſont avares,
Je cours livrer mon cœur à mes Parens barbares.

SCENE XII.

ABEL *ſeul, ſe traînant ſur le théâtre.*

DIEU! détourne les yeux de deſſus mon trépas.
Du crime de Caïn, Dieu, ne t'irrite pas.
N'en étends pas du moins la peine ſur ſa race:
Permets, permets qu'un jour le repentir l'efface.
Prends pitié de mon Frère. Épargne à mes Parens
La douleur de le voir traîner des jours errans,
Blaſphêmer ton ſaint Nom, creuſer l'horrible abyme
Qu'entr'ouvre ſous ſes pas l'excès d'un dernier crime.
Si, tant que j'ai vêcu mes pleurs t'ont attendri,
De mon ſang, quand je meurs, n'écoute point le cri.
Entends mes vœux encore; & pour faveur dernière,
Pardonne, Dieu clément, à la main meurtrière
Qui, penſant ſe venger, rejoint Abel à toi....
Soûtiens auſſi Thirza qui va pleurer ſur moi:
Raffermis ſa vertu, ranime ſon courage.
Mes regards affoiblis ſe couvrent d'un nuage;
Mon ame vers ſon Dieu s'apprête à retourner....

SCENE XIII.

CAIN, ABEL.

ABEL *continuant en regardant ſon Frère.*

PÉRIRAI-JE, Caïn, ſans t'avoir vu donner
Des larmes à ma mort ?

CAIN *ému.*

Ciel ! Il pâlit : mon Frère !
Je reviens égaré, ſans deſſein, ſans colère....
Dieu m'a parlé.... Mon cœur pour la première fois
De la nature, hélas ! entend la triſte voix.
Loin de moi, bois fatal, inſtrument déteſtable !
(*Il jette l'inſtrument de ſon crime*).
Abel.... que vas-tu dire au Juge redoutable ?....

ABEL *tendrement.*

Mon Frère !

CAIN *pénétré.*

Ah ! Dieu !

ABEL.

Je meurs ; & j'ai vu tes remords.
(*Il expire*).

CAIN *déſeſpéré.*

Il n'eſt plus !.... Quel Démon a guidé mes tranſports ?

Sortez tous des Enfers, noirs Eſprits dont la rage
Du Très-Haut par mes mains anéantit l'ouvrage ;
Sortez : diſputez-vous ce cœur déſeſpéré ;
Et qu'en lambeaux ſanglans tout mon corps déchiré,
Malgré ce Ciel vengeur, devienne votre proye.
(Se jetant ſur le corps d'Abel).
Mon Frère ! vois enfin les pleurs où je me noye.
A mes féroces yeux, juſqu'alors deſſéchés,
Quand je n'ai plus d'eſpoir, des pleurs ſont arrachés !
Ce ſont des pleurs de ſang.
(Il s'appuye contre un des Berceaux, dans un coin du théâtre).

SCENE XIV & dernière.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *avançant lentement.*

C'ÉTOIT vers ce lieu-même
Que ces feux éclatoient ; & ma crainte eſt extrême
(Appercevant la maſſue).
Que Caïn foudroyé.... Ciel ! du ſang ! Je frémis :
Ah ! mon Époux eſt mort !

ADAM.

Avançons.

MÉHALA.

Je ne puis.

EVE *appercevant le corps d'Abel.*

Ce n'eſt point ton Époux : c'eſt mon Fils.

ADAM.

Dieu ! qu'entens-je ?

THIRZA.

Abel ! Abel n'eſt plus !

(*Elle tombe évanouie près du corps d'Abel.*)

MÉHALA *avançant précipitamment.*

Quelle infortune étrange !
Le coupable triomphe & l'innocent périt !

ADAM.

En croirai-je mes yeux ? celui que Dieu chérit...

EVE.

Abel eſt mort ! ô Ciel !... Quelle main exécrable
A commis en ces lieux ce meurtre abominable ?

CAIN *d'une voix ſanglotante, en avançant au milieu d'eux.*

C'eſt moi, c'eſt moi. Tremblez : reconnoiſſez Caïn.
Sa fureur a verſé le premier ſang humain.

ADAM.

Ciel ! Et tu vis encore !

MÉHALA.

Aſſaſſiner ton Frère !

EVE

EVE *troublée.*

Achève, malheureux! égorge auſſi ta Mère.
Le voilà donc rempli ce projet abhorré
Que m'annonçoit tantôt ton eſprit égaré!
(*Courant au corps d'Abel*). (*Revenant vers ſes Enfans*).
O mon Fils! mon cher Fils... Eve a tout fait... C'eſt elle...
Mes Enfans, oui, c'eſt moi par qui la mort cruelle...
(*Courant à Thirza, revenue à elle*).
Ton Époux ne vit plus: ton Frère eſt l'aſſaſſin!
(*Thirza retombe évanouie*).

CAIN *à Thirza.*

Ton Époux eſt vengé: le Ciel proſcrit Caïn.
Je fuis: aux châtimens je vais offrir ma tête.
(*Se jetant aux pieds d'Adam*).
Je fuis déſeſpéré.... Votre courroux m'arrête:
Que j'emporte en fuyant un regard de vos yeux.
Je ne ſuis plus, hélas! ce Caïn furieux,
Qui blaſphémoit le Ciel, qui bravoit le tonnerre.
Ce généreux mortel, cet adorable Frère,
Dont j'ai connu trop tard la vertu, l'amitié,
Il eſt mort en jetant des regards de pitié
(*Se relevant*).
Sur moi.... J'en ſuis encor plus digne de colère.
Je laiſſe auprès de vous l'Épouſe la plus chère,
Pour attendrir vos cœurs ſur mon malheureux ſort,
Pour vous faire oublier que la première mort,
Que la mort de mon Frère eſt mon cruel ouvrage.

MÉHALA.

Tu me laiſſes!... Malgré tout l'excès de ta rage,

Malgré le juſte éclat du céleſte courroux,
Mon devoir eſt encor de ſuivre mon Époux:
Un Époux aſſaſſin, l'horreur de la nature!
Ton nom va devenir une éternelle injure
Pour tes Fils.... Mais je dois reſpecter tes remords.
Vien, barbare, expier tes horribles tranſports:
Fuyons; & que m'offrant avec toi pour victime,
Dans l'abandon affreux que mérite ton crime,
Quelqu'un du moins partage & tes maux & tes pleurs.
(*A ſes Parens*).
Adieu.... S'il eſt poſſible, oubliez les fureurs
D'un Monſtre dont la rage ôte un Fils à ſon Père,
Un Époux à ſa Sœur, à ſon Épouſe un Frère.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LE VŒU
DE JEPHTÉ.

POEME.

AVERTISSEMENT.

DANS le tems que M. de Mondonville donnoit au Concert Spirituel des Motets François, il me prit envie de m'exercer dans ce genre. Le Vœu de Jephté ſe préſenta à mon eſprit comme un ſujet propre à être traité de cette manière. Je me mis à y travailler; & ces morceaux n'exigeant pas beaucoup d'étendue, j'eus bientôt compoſé le Poëme ſuivant, qui par ſa nature m'a paru pouvoir être placé ici.

INTERLOCUTEURS.

JEPHTÉ, *Chef des Hébreux.*

IPHISE, *Fille de Jephté.*

CHŒUR D'HOMMES, } *Peuple d'Iſraël.*
CHŒUR DE FEMMES, }

LE VŒU DE JEPHTÉ.

POEME.

CHŒUR D'HOMMES.

AU ſerment de Jephté le Seigneur s'eſt rendu;
Il a lancé ſon tonnerre.
Nos ennemis couvroient la terre:
Sa main les a frappés, ils ont tous diſparu.

JEPHTÉ.

Je tremble d'acquitter ce ſerment téméraire:
De noirs preſſentimens mon cœur eſt agité.
Souvent le Seigneur irrité,
En exauçant nos vœux ſignale ſa colère.

De ſon Peuple choiſi ce Dieu tendre eſt le Père:
C'eſt un de ſes Enfans que je vais immoler:
De quel œil verra-t-il couler,
Le ſang d'une victime à ſes regards ſi chère!

LE CHŒUR.

Rejetez un coupable effroi
Qui peut allumer ſa vengeance.
Tremblez que ce Dieu ne s'offenſe
De vous voir lui manquer de foi.

JEPTHTÉ.

Peuples, ne craignez rien, je lui ſerai fidèle.

Nos ennemis troublés ont fui devant ſes yeux;
Il nous a couverts de ſon aîle:
Peut-on trop acheter une faveur ſi belle?

Le premier que le ſort conduira dans ces lieux,
Ainſi je l'ai juré dans l'ardeur de mon zèle,
De ce triomphe glorieux
Rendra par ſon trépas la mémoire éternelle.

CHŒUR *de femmes éloignées.*

Iphiſe nous appelle:
Suivons, ſuivons ſes pas.
Dieu répand ſes bienfaits ſur elle.
Jephté s'eſt couronné d'une gloire immortelle,
En ſauvant nos jours du trépas.
Iphiſe nous appelle:
Suivons, ſuivons ſes pas.

JEPHTÉ *&* *le premier* CHŒUR.

Iphiſe, ô Ciel!

JEPHTÉ *ſeul.*

Quelle victime!
Malheureuſe n'approche pas.

LE PREMIER CHŒUR.

Fuyez, fuyez.

JEPHTÉ.

Mon ſerment eſt un crime.
Ah! ma Fille, n'approche pas.

IPHISE.

Je viens célébrer la victoire
Qui par vos mains ſignale ce beau jour.
Il eſt bien juſte que l'amour
Soit le premier à chantor votre gloire.

JEPHTÉ.

De mes affreux ſuccès périſſe la mémoire!
Ma Fille.... Un horrible ſerment,
Source de cette gloire odieuſe & funeſte,
Un ſerment que mon cœur déteſte,
Ordonne que pour prix de ton empreſſement....

IPHISE.

O mon Père, achevez.

JEPHTÉ.

Ma main te ſacrifie.

LE SECOND CŒUR.

Iphiſe! hélas!

IPHISE.

Le Ciel redemande mes jours;
C'eſt du Ciel & de vous qu'Iphiſe tient la vie.
Il veut qu'elle me ſoit ravie:
Vous pouvez en trancher le cours.

LE MEME CHŒUR.

Non, Dieu ne veut point voir répandre
Un ſang ſi beau, ſi précieux.
Le Dieu que nous ſervons eſt équitable & tendre:
C'eſt à la foiſ du ſang qu'on connoît les faux Dieux.

IPHISE.

J'offre au Ciel un cœur pur: je deviendrois coupable,
Si j'oſois l'accuſer d'une injuſte rigueur.
Des décrets d'un Dieu redoutable
Eſt-ce à nous de vouloir percer la profondeur?

Mon Père, retenez vos larmes.
Vous ne m'entendrez point murmurer contre vous.
J'aſſure par ma mort le ſuccès de vos armes:
Puis-je éprouver un ſort plus doux?

JEPHTÉ.

Ciel! prends pitié de ma foibleſſe:
Révoque, Dieu puiſſant, un arrêt ſi cruel.

LE PREMIER CHŒUR.

Nous plaignons comme vous Iphiſe & ſa jeuneſſe;
Mais il faut obéir aux loix de l'Éternel.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périſſe?

LE MEME CHŒUR.

Nos Femmes, nos Enfans ſont au Dieu d'Iſraël.

JEPHTÉ.

Dieu pourra-t-il ſouffrir qu'un tel vœu s'accompliſſe?

LE MEME CHŒUR.

Votre infidélité forceroit ſa juſtice
De nous abandonner à nos fiers ennemis.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périſſe?

LE MEME CHŒUR.

Le Seigneur autrefois d'un Père plus ſoumis
Obtint un pareil ſacrifice.

JEPHTÉ.

Ce Peuple m'apprend mon devoir.
Envers un Dieu vengeur ne ſoyons point parjure:
L'obéiſſance eſt notre unique eſpoir.
Ma Fille.... Allons au temple outrager la nature.

Et vous, Peuple victorieux,
Qui recueillez le fruit d'un ſerment que j'abhorre,
A mon cœur qui balance encore
Priez Dieu qu'il pardonne en ces momens affreux.

LE CHŒUR.

Iphiſe tend au fer une tête innocente:
Dieu terrible, le ſang que Jephté te préſente,
Doit trouver grace devant toi.

UNE VOIX DU SECOND CHŒUR.
dans l'éloignement.

Du Souverain des Cieux la juſtice eſt contente:
Jephté vient d'acquitter ſa foi.
(*La Symphonie imite le bruit des vents & du tonnerre*).

LE PREMIER CHŒUR.

O Ciel ! quelle nuit profonde
Dérobe le Soleil à nos yeux effrayés !
L'air ſiffle, la foudre gronde,
La terre tremble ſous nos pieds.
Le courroux de Dieu ſe déclare.

UNE VOIX DU CHŒUR.

Pour n'avoir oſé le trahir,
Jephté ſeroit-il un barbare
Qu'il s'apprêteroit à punir ?

LE CHŒUR.

Dieu dans tes jugemens notre raiſon s'égare.
Quel mortel péſera tes droits ?

Adorons le Seigneur, & reſpectons ſes loix.

FIN.

POÉSIES DIVERSES.

Je réunis ſous ce titre, outre quelques Piéces fugitives, dont pluſieurs ſont fort anciennes, les Épitres qui ont paru à la ſuite du Poëme de Pſiché, & les Contes moraux qui terminoient chaque Livre de Fables dans l'Édition de 1773. La plûpart des Épitres ont rapport à l'Apologue; & c'eſt pour cette raiſon que je les conſerve toutes, même la cinquieme, quelque mince qu'en ſoit le ſujet. Je les ai écrites avec une effuſion de cœur qui n'a certainement rien d'affecté; & j'y reviens ſi ſouvent ſur le mérite de la Fontaine, qu'elles pourront ſervir à prouver combien j'en ſuis vivement pénétré, malgré la liberté que j'ai priſe de relever les endroits foibles de ſon Roman.

ÉPITRE

A M. DE W***,

SUR L'APOLOGUE.

Vous vous plaignez, Monſieur, de ne ſavoir à quoi vous en tenir ſur ce qui conſtitue la Naïveté dans l'Apologue; d'avoir inutilement conſulté, ſur une qualité auſſi eſſentielle à ce genre de poéſie, pluſieurs Écrivains eſtimables qui en ont traité; de ne trouver même à cet égard que des idées peu ſatisfaiſantes, dans les diſſertations dont preſque tous les Succeſſeurs de la Fontaine ont accompagné leurs Fables : vous me mandez qu'en général on paroît réduire la Naïveté à un certain ton familier & enfantin, capable d'amuſer ceux pour qui l'on veut que l'Apologue ſoit uniquement deſtiné. Mais, en convenant que l'enfance peut beaucoup profiter de la lecture des Fables, vous penſez, comme moi, qu'elles ne lui ſont pas toujours propres, qu'elles paſſent ſouvent ſon intelligence, & qu'il s'en faut bien que la Fontaine ait prétendu ne travailler que

pour cet âge. Vous me rappellez à ce ſujet le paſſage de l'Encyclopédie, que j'ai cité dans l'Avant-propos qui eſt à la tête de mon Recueil : *les Fables de la Fontaine ſont devenues la nourriture des eſprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.* Vous ne pouvez concilier cet éloge, qui certainement n'a rien d'outré, avec le ſyſtême de ceux qui exigent que toute Fable ſoit à la portée des enfans. Vous approuvez encore moins que, pour la plus grande perfection de ſon art, on oblige un Fabuliſte à paroître ſimple & crédule, à nous perſuader par une illuſion paſſagère qu'il eſt fort au-deſſous de nous, à pouſſer cette illuſion juſqu'à nous faire rire à ſes dépens, juſqu'à faire retomber ſur lui-même le ridicule des contes puériles qu'il débite ; & que l'on faſſe conſiſter dans cet air de ſimplicité, de crédulité, de bonne foi, la Naïveté du récit & du ſtyle.

J'ai, ainſi que vous, Monſieur, une idée bien différente de cette qualité. La définir de la ſorte, c'eſt, ſelon moi, dégrader l'Apologue. Vous verrez par l'Épître ſuivante, que je la fais conſiſter à rapprocher le grand du petit, & que je ſuis d'accord en cela avec d'excellens Auteurs, qui penſent très-judicieuſement qu'il n'y a rien de plus philoſophique, & en même tems rien de plus naïf que ces contraſtes. Je vois par-tout dans la Fontaine, un Philoſophe pénétré du ſentiment de notre foibleſſe,

mais

mais qui, au lieu de s'en affliger, comme pourroit faire un Cynique, prend le parti d'en plaiſanter, & de la peindre ſous toutes les formes ridicules par leſquelles elle le frappe davantage, pour nous exciter nous-mêmes à en rire. Or, voilà un ſentiment bien oppoſé à celui dont je viens de parler : car ſuivant le ſyſtême en queſtion, c'eſt à ſes propres dépens que la Fontaine nous fait rire ; & ſelon moi c'eſt tout le contraire.

Non je ne conviendrai jamais
Que d'un crédule Pédagogue
Le langage ſot & niais
Soit le vrai ton de l'Apologue ;
Que dans ce genre ingénieux,
L'Auteur le plus digne de gloire,
Soit celui qui trompe le mieux
En faiſant ſemblant de tout croire ;
Ni qu'aviliſſant ſes talens
Par une étude ingrate & triſte,
Il faille que tout Fabuliſte
S'abaiſſe au niveau des enfans.

Quoi! la Fontaine, quoi! mon maître,
Ces Écrits où tu fais paroître
Tant de graces, tant de raiſon,
N'auroient que le foible avantage
D'occuper, comme Cendrillon,
Les loiſirs d'un enfant volage ?
Quoi! ces Récits où le plus ſage
Pourroit puiſer quelque leçon,

Seroient, ſans nulle différence,
Mis au rang de ces contes bleus,
Dont, en leur impoſant ſilence,
Une Bonne avec confiance,
Endort un grouppe de morveux?
Non, non, des talens que j'admire
Et dont je fais ma paſſion,
Quoique maint Auteur puiſſe en dire, (a)
Je n'ai point cette opinion.

Je ſais que la plus belle Fable
Eſt celle où la Naïveté
Fait, ſous une image agréable,
Briller l'auſtère Vérité:
Je ſais qu'un trop obſcur emblême
Nuiroit à la ſimplicité,
Qui de ce modeſte Poëme
Fait la principale beauté.
Mais par quel étrange ſyſtême
Veut-on qu'en des champs ſi féconds,
Les plus abondantes moiſſons
Soient pour l'âge où d'une poupée
L'ame uniquement occupée,
Prend les Fables pour des ſermons?
Par quelle abſurdité frivole
Transforme-t-on groſſièrement
La Fontaine en maître d'école,
Et ſon Recueil en rudiment?

(a) J'en citerois une foule, qui ont prétendu que toute Fable devoit être à la portée des enfans. Qu'ils faſſent donc le procès à la Fontaine pour s'être ſi ſouvent élevé au-deſſus de l'intelligence bornée de cet âge.

Que le Fabuliſte s'applique
A raconter ingénuement,
Soit l'effroi du peuple aquatique
Si le Soleil fait des enfans, (a)
Soit l'Ane orgueilleux de l'encens
Qu'au Dieu ſous lequel il ſe quarre;
Avec reſpect offrent les gens; (b)
Quel eſt l'enfant dont l'eſprit rare
Pourra développer le ſens
Que, vus d'un œil philoſophique,
Sous leur écorce allégorique,
Offrent ces récits éloquens?
Il voit l'Ane, il voit la Relique;
Du milieu des joncs il entend
Mainte Grenouille coaſſant:
Mais ſon eſprit eſt-il capable
D'appliquer ce conte admirable
A tel & tel gouvernement,
De comparer l'Ane inſolent
A tel autre inſolent ſemblable?
Écoutez le ſage Roſeau
Humiliant l'orgueil du Chêne: (c)
Voyez le Loup qui dans la plaine
Fait fuir un timide troupeau,
(Non pas le loup, mais ſon image)
Tandis que *juſqu'au moindre Agneau*,
Tous promettoient de faire rage: (d)
Votre œil, en liſant ces leçons,
Lorgne, à travers leur enveloppe,

(a) *Le Soleil & les Grenouilles*, Fable.
(b) *L'Ane portant des Reliques.*
(c) *Le Chêne & le Roſeau.*
(d) *Le Berger & ſon Troupeau.*

Les gens que le rival d'Ésope
Appelle Loup, Chêne ou Moutons.
L'enfance n'y voit que ces noms.
C'eſt vainement que la Fontaine
Pour elle apprête ſes pinceaux :
L'œil du Sage démêle à peine
Tous les grands traits de ſes tableaux.

Hé! quoi? lorſqu'on voit ſur la ſcène
Les Caligulas, les Nérons,
Foulans aux pieds l'aigle Romaine ;
Lorſque, pour peindre à l'univers
L'aveuglement où s'abandonne
Un tyran qui le met aux fers,
Melpomène à côté du trône
Décrit des gouffres entr'ouverts;
Ces exemples, quoique ſublimes,
Le ſont-ils plus que les Récits
Dont la Fontaine dans ſes rimes
Souvent étonne nos eſprits?
Quelle majeſtueuſe image
Offre ce Chêne audacieux,
Dont le pied touche au noir rivage,
Et dont la tête fend les cieux! (a)
Croit-on que ce ſoit-là l'ouvrage
D'un Conteur, qui pour tout talent,
Afin de mieux tromper cet âge,
Affecteroit dans ſon langage
Le ton crédule d'un enfant?

(a) Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine ;
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts

Fable du Chêne & du Roſeau.

Croit-on, quand, nouveau Démoſthène,
Un Sauvage avec liberté,
Sous le pinceau de la Fontaine,
Des Romains peint l'avidité, (a)
Que de cette mâle éloquence
L'étonnante ſublimité,
Par ſon air d'ingénuité,
Soit le partage de l'enfance?
Non; j'oſe encor le répéter:
Et dans cet art ſi difficile
Il eſt pour ſe faire goûter
De plus ſûrs moyens à tenter;
Que cette étude puérile
A laquelle on aſſujettit
La raiſon, le goût & le ſtyle
D'un Écrivain, dont tout l'eſprit
Seroit de paroître imbécile.

Voyons ce que le goût preſcrit:
Chaque art imite la nature:
Mais ſur les faces de l'objet
Chaque art doit varier l'effet
De cette agréable peinture.
Ainſi, quand, la trompette en main,
Soufflant les fureurs de Bellone,
Un Poëte qui nous étonne,
Célèbre un héros aſſaſſin;
Si d'un œil plus philoſophique
On enviſage ſes fureurs,
Tout cet étalage héroïque,
Préſenté ſous d'autres couleurs,
Devient l'objet de la critique.

(a) *Le Payſan du Danube.*

De l'aimable Naïveté
Telle eſt la ſource inépuiſable :
Tout dans les tableaux de la Fable
Sous cet aſpect eſt préſenté.
Envain l'homme veut qu'on le priſe
Pour le rang, pour la qualité ;
Le Fabuliſte avec franchiſe
Se moque de ſa vanité.
S'il peint l'innocente imprudence
D'un Chaſſeur qui de bonne foi,
Court offrir un Milan au Roi,
Comme un don de grande importance,
Et l'oiſeau ſans reſpect aucun,
Fondant ſur la noble aſſiſtance ;
Le nez royal dans l'occurrence
Eſt pris comme un nez du commun. (a)
S'il veut railler de la richeſſe ;
Un Savetier gaillard, diſpos,
Dort la nuit, le jour rit ſans ceſſe,
Tandis que, privé du repos,
Son voiſin, qui de gaîté chomme,
Au ſein des tréſors eſt fâché
Qu'on ne puiſſe pas au marché
A prix d'or acheter le ſomme. (b)

Tel eſt, pour mieux corriger l'homme,
Cet art par Ésope ébauché,
Porté ſi loin par la Fontaine,
Où, ſans humeur, ſans âpreté,
De toute paſſion humaine
Saiſiſſant le foible côté,

(a) *Le Roi, le Milan & le Chaſſeur.*
(b) *Le Savetier & le Financier.*

On nous peint avec vérité,
Un Roi qui croit qu'à ſon injure
Les Dieux doivent s'intéreſſer; (a)
Un Lourdaut qui veut s'efforcer
D'être galant contre nature; (b)
Un Avare qui, ſans meſure
Pour vivre à jeun veut amaſſer; (c)
Un Eſprit-Fort, un Incrédule,
Sentant quelque peu le fagot,
Qui par un défi ridicule
Croit mettre le ciel en défaut: (d)
Un Ruſtre enfin, qui ſur la terre
Croit que tout en eût mieux été,
Si dans ſes œuvres, pour bien faire,
Le Créateur l'eût conſulté. (e)
On démaſque avec liberté
Le Dervis qui, dans ſa retraite,
Peu touché des beſoins d'autrui,
Pour toute grace lui ſouhaite
Que le ciel ait pitié de lui. (f)
On peint des couleurs les plus vives
Ceux qui flattant Sa Majeſté,
D'un Roi vantent l'autorité,
Pour tenir ſes bontés captives; (g)
Ceux qu'on voit, au gré de ſes goûts,
Gens à reſſorts, Singes du Maître,

(a) *L'Éléphant & le Singe de Jupiter.*
(b) *L'Ane & le petit Chien.*
(c) *L'Avare qui a perdu ſon tréſor.*
(d) *L'Oracle & l'Impie.*
(e) *Le Gland & la Citrouille.*
(f) *Le Rat qui s'eſt retiré du monde.*
(g) *Les Animaux malades de la peſte.*

A la Cour tâcher de paroître ;
Triſtes ou gais, ſages ou fous ; (a)
Et *ceux qu'un vain luxe environne*,
Mais dont l'air inquiet, tremblant,
Montre *que la Fortune vend*
Ce que l'on penſe qu'elle donne. (b)

C'eſt à la faveur de ce ton,
Que le plus aimable Génie
A fait avec profuſion,
Servir à notre inſtruction
Les tréſors de la Poéſie.
Voyez quelle Philoſophie
Anime ſon expreſſion!
Juſqu'en ſa ſimplicité même,
Il emploie une adreſſe extrême
A tourner en dériſion
Ces titres où l'orgueil s'appuie,
Ces préjugés que fortifie
La vanité, l'opinion,
L'intérêt & la flatterie.
Mais, parce que cet Écrivain,
Même en ſes plus ſublimes Fables,
Tâche, en inſtruiſant ſes ſemblables,
De leur en cacher le deſſein;
Croit-on rendre un brillant hommage
A ſes admirables talens,
Soit en peignant cet Auteur ſage
Comme un crédule perſonnage,
Qui nous fait rire à ſes dépens;
Soit en réduiſant l'importance

(a) *Les Obſèques de la Lionne.*
(b) *Philémon & Baucis.*

De l'art qu'illuſtra ſon pinceau,
Au mérite rare & nouveau
De plaire à la frivole enfance?

Jugeons mieux de cet art ſi beau,
Si profond, ſi philoſophique,
Si favorable à la critique,
Dont il paroît peu s'occuper,
Si propre enfin à détromper
Tout état, tout ſexe, tout âge,
Des faux biens, des fauſſes vertus
Que tant de ſots ont en partage;
Du pouvoir & de ſes abus,
Des rangs uſurpés ou vendus,
De l'ambition, de l'envie;
De la ridicule manie
D'amaſſer des biens ſuperflus;
De l'incrédulité, hardie
Quand Jupiter ne tonne plus; (a)
Et de la baſſe hypocriſie
Des Courtiſans & des Reclus.

(a) *Jupiter & le Paſſager.*

ÉPITRE II.

A M. DE ***, *qui avoit daigné applaudir aux premières Fables de l'Auteur.*

MA Muſe n'eſt pas aſſez vaine
Pour eſpérer, par ſes eſſais,
Égaler les brillans ſuccès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connoît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne:
Mais tu daignas l'encourager;
Et ſi ſon vol eſt téméraire,
Dès qu'elle t'a déja ſu plaire,
Que riſque-t-elle à s'y livrer?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans ceſſe une importune crainte
Devant moi venoit ſe montrer:
Aujourd'hui la douce eſpérance
Y guide, y ranime mes pas;
Je cède au ſéduiſant appas
D'une trop flatteuſe indulgence:
Et comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main diſpenſe?

Je n'ai pas les charmans pinceaux
De l'ami de la Sablière;
Mais ſur l'homme & ſur ſes défauts,
Je puis, dans de rians tableaux,

Répandre à mon tour la lumière,
Et du ſceptre juſqu'au rabot,
Prouver à l'homme qu'il eſt ſot.
Tous les animaux dans mes Fables,
Lions, fourmis, aigles, moineaux,
Peuvent, par quelques traits nouveaux,
Trahir l'orgueil de mes ſemblables.
Ta voix a chanté des héros;
Mais qu'il ſoit d'Athène ou de Rome,
De Pétersbourg ou de Paris,
Tes philoſophiques écrits
Font voir que tout héros eſt homme.
Écoutons ce Ruſtre hébêté
Que fait raiſonner la Fontaine:
Il voudroit, plein de vanité,
Que celui qui créa le chêne
Dans ſes œuvres l'eût conſulté.
L'homme eſt plus ou moins entêté
De quelqu'orgueilleuſe foibleſſe.
L'Apologue fut inventé
Pour corriger avec adreſſe,
Des grands l'inſolente fierté,
Des flatteurs l'indigne baſſeſſe,
Des petits l'indocilité.
Heureux ſi, plein d'un zèle extrême
Sur les ridicules d'autrui,
Un Auteur corrigeoit lui-même
Les défauts qu'on remarque en lui:
Mais, quoique l'on en puiſſe dire,
Fier d'un ſi glorieux accueil,
On verra croître mon orgueil,
Si mes Fables te font ſourire.

ÉPITRE III.

A M. P**. DE S. A**, PEINTRE,

*Qui, au ſujet de l'*ACCORDÉE DE VILLAGE, *Conte moral, dont l'idée eſt priſe d'un tableau de M. Greuze, avoit fait un paralléle en vers entre l'Auteur & ce Peintre célèbre.*

POUR un Conte que m'a dicté
L'admiration légitime
Qu'inſpire le tableau ſublime
Du Peintre de la vérité,
Tu flattes trop ma vanité.
Je ne partage point l'eſtime
Dûe à ce chef-d'œuvre parfait,
Que de tout Paris ſatisfait
Couronne la voix unanime.
J'ai vu ce fidèle tableau,
Où des champs l'aimable innocence
Préſente un ſpectacle ſi beau,
Toucher d'un ſentiment nouveau
Le Robin, l'homme de Finance,
Et le petit Maître à manteau.
J'ai vu la Beauté dont l'image
Y répand un tendre intérêt,
Arracher des larmes de rage
A plus d'un viſage coquet.
J'ai vu maint décrépit Objet,

De ſon fard tirant avantage,
Blâmer, en dreſſant ſon corſage,
L'effort que ce Greuze avoit fait
Pour peindre un minois de village.
Ainſi tout excellent ouvrage
Produit un différent effet,
Suivant le goût, le ſexe & l'âge.
Pour moi, qui, depuis que les vers
Font tout le charme de ma vie,
Ne m'occupe que des travers
Que m'offre l'humaine folie,
J'avoue avec ſincérité
Que je fus d'abord enchanté
De cette ſcène attendriſſante.
Je ſentis mon cœur agité
Par la douce ingénuité
De la jeune & modeſte amante,
Et par l'émotion touchante
De l'époux de cette Beauté.
Soudain je fis la différence
De cette ſincère union
A ces fers que l'ambition
Fait rechercher à l'opulence,
Pour acheter l'indifférence
D'un Faquin qui porte un grand nom.
Je comparai cet hymen tendre,
Fondé ſur des vœux mutuels,
A ces engagemens cruels
Qu'un coupable intérêt fait prendre;
Et, rempli d'une juſte horreur,
Je maudis ce ſiécle où le cœur
Eſt ſouvent forcé de ſe rendre
Au plus offrant enchériſſeur.

Ainſi de la ſimple nature
Empruntant les vives couleurs,
Greuze fait ſervir la peinture
A la critique de nos mœurs.
Ainſi, tel que cet Auteur ſage,
Dont l'aimable naïveté,
Sous une familière image,
Intéreſſoit l'humanité;
Par un enchantement ſemblable,
Greuze inſtruit la ſociété;
Et ſon chef-d'œuvre eſt une Fable
Qui fait valoir la vérité.
Pardon, ſi je fais trop paroître
Mon goût pour cet art ſéduiſant,
Par qui l'homme apprend en riant
Ce qu'il eſt, ce qu'il devroit être.
Dans cet art utile & fécond
La Fontaine eſt mon premier maître;
Greuze deviendra le ſecond.

Auteurs, dont la plume orgueilleuſe
Peint la Nature en précieuſe,
Et défigure ſes appas,
Apprenez aujourd'hui de Greuze
A ſaiſir ſes traits délicats.
Et toi, qu'un attrait pur excite
A louer le pinceau charmant
De cet Artiſte que j'imite
Dans des vers rimés foiblement;
Pourſuis, rends juſtice au mérite;
Cher Ami, cet exemple eſt beau.
Juge éclairé de ſon tableau,
L'équité régle ton ſuffrage.

Habile Peintre, aimable Auteur,
Tu jouis d'un double avantage,
Qui rend à la fois ton hommage
Et plus ſincère & plus flatteur.

ÉPITRE IV.

AU MÊME,

LE JOUR DE SA FESTE.

AU lieu de ce commun langage
De vœux, de zèle & de retour,
Dont j'entends ſouvent tour-à-tour
Tant d'ingrats faire un fol uſage ;
Au lieu de ces fades propos
De talens & de vertus rares,
Dont les gens ſages ſont avares,
Et que prodiguent tant de ſots ;
Ami, reçois le ſimple hommage
D'un cœur qui t'eſt tout dévoué.
Tu ne veux pas être loué ;
Et je hais le vain étalage
D'un éloge déſavoué
Par ceux qu'il flatte davantage.
Car l'Orgueil a beau s'écrier
Que c'eſt par fauſſe modeſtie
Qu'un homme que l'encens ennuie,
S'efforce de s'humilier ;
Je ſais qu'aux yeux de la Sageſſe

L'éloge le mieux mérité,
Enchante bien moins qu'il ne bleſſe,
S'il n'eſt avec art apprêté.
Je ſais que l'amitié ſe paſſe
De ces faſtueux complimens
Dont, ſans leur faire aucune grace,
Un faux zèle accable les gens.
Hé! croit-on, quand la ſympathie
Unit étroitement deux cœurs,
Que par de publiques fadeurs
Leur union ſe fortifie?
Non: c'eſt à des gages ſecrets,
Que l'Amitié doit ſa conſtance;
C'eſt par les plus touchans effets
Qu'éclate ſa vive éloquence.
Ainſi J*. n'oubliera jamais
Combien en certaine occurence,
C**. prenant ſes intérêts,
S'irrita contre cette engeance,
Qui, ſans eſprit, goût, ni ſcience,
Tous les jours en butte aux ſifflets,
Au mépris, à l'indifférence,
Hors des tréteaux, tire vengeance
Du Public & de ſes arrêts,
En oſant avec inſolence
Faire à ſes Maîtres leur procès.
Ainſi quand mes foibles eſſais
Obtiennent d'importans ſuffrages,
Tu prends part à ces avantages
Autant qu'à tes propres ſuccès.
Ami, d'une ardeur auſſi pure
Mon cœur pour toi ſe ſent épris.
En un ſallon dont la Peinture

Décore

Décore les riches lambris,
Lorſque je vois de tout Paris,
Dans l'accès d'une douce ivreſſe,
Les regards ſe fixer ſur toi ;
Il me ſemble que c'eſt à moi
Que ce brillant honneur s'adreſſe :
Et ſi d'ineptes Barbouilleurs
Venoient à blâmer tes ouvrages,
J'oppoſerois à leurs outrages
Le goût de tes admirateurs.
De tous ces Juges recuſables,
Cher Ami, je fais peu de cas :
Il n'appartient qu'aux Phidias
D'oſer cenſurer leurs ſemblables.

ÉPITRE V.

AU MÊME,

Au ſujet de quelques plaiſanteries qu'il avoit faites ſur ce que l'Auteur alloit prendre perruque.

Oui, cher Ami, ris ſi tu veux
De cette commune aventure,
Grace à Neuhaus (1) de faux cheveux
Vont garantir de toute injure
Mon crâne pelé, catharreux.
La dépouille de quelque gueux
Réparant en moi la nature,
Va, par un artifice heureux,
Ombrager ma maigre figure.
Mais ſous cet accoûtrement-là,
Ami, tu me fais peu de grace
D'imaginer qu'on me prendra
Pour un Échevin du Parnaſſe.
A cet Auteur qui ſit parler
Le Loup, l'Agneau, le Porc immonde,
Juſqu'au peuple muet de l'onde,
J'aime cent fois mieux reſſembler
Qu'à tous les Échevins du monde.
Auſſi ſimple que ſes acteurs,
Et rejettant toute parure,
Ses écrits, ſes habits, ſes mœurs,

(1) Nom d'un Perruquier

Tout annonçoit une ame pure,
Sans amour-propre, ſans enflure,
Sans eſtime pour les grandeurs.
Ami, lorſque tu peins les Graces,
Tu les ſurprens en négligé;
Tu n'aimes point un teint chargé
De blanc, de rouge, & de grimaces:
Tu hais ces charmes empruntés,
Attirail des Beautés vulgaires.
Le corſet blanc de nos Bergères.
Vaut tout l'or que dans les cités
Portent ces Belles douairières
Qui fardent leurs appas gâtés.
La nature, Ami, la nature,
Voilà l'objet de tous mes vœux....
Mais en parlant de faux cheveux,
Des vers la magique impoſture
A conduit bien loin mes crayons:
Je reviens donc à tes ſoupçons
Sur ma ridicule encolure,
Et ſur la gravité future
Dont mon viſage s'armera,
Et ſur les ris que produira
Cette groteſque chevelure.
Ami, j'ai prévu tout cela:
Mais dût-on rire d'âge en âge,
De ma gravité de Bedeau,
Je ſerai toujours aſſez beau
Si tu veux peindre mon image
Dans cet affublement nouveau.

ÉPITRE VI.

AU MÊME,

Sur un Tableau allégorique, où quelques jours après l'envoi de l'Épître précédente, il avoit peint le portrait de l'Auteur à côté de celui de la Fontaine.

Oui ce tableau plein d'élégance
Me peint l'amitié ſous des traits
Qui paſſent ma reconnoiſſance.
Oui, je vais croire déſormais
Qu'auprès du Phèdre de la France,
J'ai par de minces fictions,
Mérité la place honorable
Que, ſous un emblême agréable,
M'aſſignent tes charmans crayons.
Que maint envieux s'en offenſe!
Contre l'orgueil que dans mon cœur
Fait naître un préſent ſi flatteur,
Ma raiſon n'a point de défenſe.
Je te l'avoue ingénument:
Dût-on traiter d'aveuglement
Une complaiſance ſi vaine,
J'aime à me voir dans ce deſſein,
Le front couronné par ta main
De mêmes fleurs que la Fontaine.
Et comment n'être pas épris

De l'éclat de cette couronne!
C'eſt l'amitié qui me la donne,
Elle eſt pour moi du plus grand prix.
Mais autant ce préſent me flatte,
Autant il devroit m'irriter:
Mon ame déformais ingrate,
Envers toi ne peut s'acquitter.
La Muſe qui ſur le Parnaſſe
Préſide au bel art de Zeuxis,
Sème à pleines mains ſur ta trace
Diamans, perles & rubis.
Celle qui devers l'Hypocrène
Des Rimeurs conduit le troupeau,
Les traite comme Diogène,
Et ne leur donne que de l'eau.

ÉPITRE VII.

AU MÊME,

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Depuis, Ami, que de la fiction
Je ſemble avoir abjuré l'artifice;
Depuis que j'ai, d'un timide crayon,
Du premier meurtre oſé tracer l'eſquiſſe (1),
On peut penſer que juſques à ce tems,
A l'Amitié dans des rimes coupables,
En lui vantant mes tendres ſentimens,
Je n'ai jamais débité que des Fables.
De cette erreur je veux te garantir:
Pour mon deſſein ce jour eſt favorable.

Imiter Phèdre & ſon rival aimable,
Cher S. A**, loin que ce ſoit mentir,
Tu l'avoueras, c'eſt rendre reſpectable
La vérité, c'eſt la faire chérir.
En vain Rouſſeau, dans ſon étrange Émile,
A l'Apologue inſulte fièrement.
Il veut prouver que ce genre eſt futile,
Et qu'au rebours d'un ſage enſeignement,
On n'en ſauroit déduire pour l'enfance
Que fauſſeté, malice & ſuffiſance (2):

(1) Dans le Drame intitulé: *La Mort d'Abel.*

(2) M. Rouſſeau dit nettement dans ſon Émile, Tome I. Liv. II. que la morale des Fables de la Fontaine eſt plus capable de porter au vice qu'à la vertu; que celle du Renard & du Corbeau eſt pour les enfans *une leçon de la plus baſſe flatterie*; celle de la Cigale, *une leçon*

Mais, ſelon moi, c'eſt lui-même qui ment.
Qu'a fait ce Sage avec ce ton cynique,
Cette âpreté dans ſes triſtes leçons ?
Tel qui le lit reprouve ſes raiſons,
Goûte ſa proſe, & blâme ſa logique.
Que la Fontaine au contraire a d'appas !
Que ſa morale eſt modeſte & touchante !
En inſtruiſant il badine, il plaiſante ;
Et contre lui l'on ne raiſonne pas :
Méthode ſûre & toujours conſéquente !
Cet Écrivain, plein d'ingénuité,
Au lieu du fiel d'une morgue inſultante,
Va droit au cœur ; & ſa gaîté charmante
Triomphe mieux de notre vanité,
Que tout l'effort d'un Cenſeur trop rigide,
Qui ne ſait pas mettre de ſon côté
De nos défauts ce vengeur intrépide.

Partant, Ami, cet art ingénieux
Mis en crédit par le bon la Fontaine,
Et que j'ai fait revivre de mon mieux,
A tes regards ne peut rendre incertaine
Mon amitié ; puiſque mentir ainſi
C'eſt être vrai, ſans affecter de l'être,
Sans vanité, ſans morgue & ſans ennui.
Juſqu'à ce jour tel je t'ai pu paroître ;
Tel je ſerai juſqu'à l'éternité :
Et, pour finir par une vérité,
Je veux t'aimer comme j'aime mon Maître,
Comme lui-même aima l'humanité.

d'inhumanité ; celle du Lion en ſociété avec la Géniſſe, la Chèvre & Brebis, *une leçon d'injuſtice ;* celle du Lion & du Moucheron, *u leçon de ſatyre ;* celle du Loup maigre & du Chien gras, *une leç d'indépendance.*

ÉPITRE VIII.

A M. Q**.

Q**, c'eſt en vain qu'on déclame
Contre les honneurs & le bien;
Et, ſans être Épicurien,
Je ſens tous les jours qu'à mon ame
Mon corps tient par un tel lien,
Qu'avec la plus mâle conſtance,
S'il manque au dernier quelqu'aiſance
L'autre ne ſe porte pas bien.

Je ſais que la Philoſophie
Nous apprend à borner nos vœux,
Et que nous ſerions plus heureux,
Sans la ridicule manie
De vouloir rendre notre vie
Exempte de tout ſoin fâcheux.
Je ſais que pour la ſanté même
Il faût fuir la cupidité;
Et qu'un revenu limité
Vaut mieux qu'une abondance extrême,
Que l'on mange avec dignité.
Mais je n'approuve pas qu'un Sage,
Donnant dans l'autre extrémité,
Et, plus auſtère en ſon langage
Qu'un Docteur de la Faculté,
Prêche à notre ſobriété
Pour tous mets ceux du premier âge.

Je n'approuve pas les chagrins
D'un Auteur qui ſe formaliſe
De la vanité qu'aux humains
Le Ciel indulgent a permiſe,
Et qui ne voit dans la grandeur
Dont ſe pare notre foibleſſe,
Qu'un vernis couvrant la baſſeſſe
Des ſentimens de notre cœur.
Oui, cher Q**, l'on a beau rire
Des cordons, des croix, des chapeaux,
Où l'orgueil de l'homme s'admire;
Ces honneurs ſeront toujours beaux,
Quand on en ſaura faire uſage
En Philoſophe qui ménage
L'amour-propre de ſes égaux.
Il eſt des hochets pour tout âge;
Et ceux qui brillent davantage
Sont toujours les plus enviés:
Mais à nos ſens humiliés,
Sous un éclat qui nous irrite
S'ils font briller le vrai mérite,
Faudra-t-il les fouler aux pieds?
Non, les honneurs, ni la richeſſe,
Ne doivent être mépriſés
Quand par la ſuprême Sageſſe
En des mains pures dépoſés,
Ceux qu'elle en a favoriſés
Sont amis de l'humaine eſpèce.

Hé! quel autre prix la vertu
Pourra-t-elle ici-bas prétendre,
Si du Ciel n'ayant rien reçu,
Au monde elle n'a rien à rendre?

Car, entre tous ſes attributs,
Celui qui la flatte le plus,
Tu le ſais, c'eſt la bienfaiſance;
Penchant qui ne ſe ſatisfait
Qu'à l'aide de quelqu'opulence,
Et qui flétri par l'impuiſſance,
Dans l'ame à la fin s'éteindroit,
Mais qu'anime la jouiſſance.
Laiſſons donc aux Stoïciens
Pour les honneurs & pour les biens
Une ſtupide indifférence.
Dans le partage qu'elle en fait
Je reſpecte la Providence:
Mais, hélas! je vois à regret
Que la vertu dans l'indigence
Eſt un ſentiment ſans effet,
Un mérite ſans récompenſe.

ÉPITRE IX.

A M. LE DUC DE LA VRILLIERE,

En 1765, ſur l'accident qui lui étoit arrivé à la Chaſſe.

Qu'une Secte philoſophique
Veuille à préſent armer mes ſens
D'une indifférence ſtoïque
Pour les grandeurs & pour les grands
Que, par un odieux ſyſtême,
Que mon cœur n'approuva jamais,
Une autre aſſure que l'on n'aime
Qu'au gré des plus vils intérêts:
Tout ce qu'à mon ame attendrie
A fait éprouver ton malheur,
D'une abſurde philoſophie
Démontre évidemment l'erreur;
Si ſe voir aimé pour ſoi-même
Eſt le plus précieux des biens,
Au cœur de tous les citoyens
Tu jouis de ce bien ſuprême.
Les pleurs qu'ils ont verſés ſur toi
En ſont l'éclattant témoignage:
Mais en faut-il un autre gage
Que les allarmes de ton Roi?

Un Grand, modeſte, humain, affable,
Chéri du Prince & des ſujets,

Et qui, d'une main équitable
Aime à répandre les bienfaits ;
Un Grand qui, malgré les orages,
Toujours conſtant dans ſon devoir,
Par les meſures les plus ſages
De ſon Maître remplit l'eſpoir ;
Un Grand de qui la vie entière
S'emploie à faire des heureux,
Eſt l'image & l'ami des Dieux,
Et, comme eux utile à la terre,
En doit être adoré comme eux.
Ainſi de nos larmes ſincères
L'unique ſource eſt la vertu ;
Ainſi, quand mon cœur s'eſt ému,
L'intérêt ne l'occupoit guères.
Le premier regret de ce cœur,
Dans cette triſte circonſtance,
Fut pour toi-même & pour la France ;
Le ſecond pour mon Protecteur.
Maintenant que par la nature
L'art utilement ſecondé,
A preſque fermé ta bleſſure,
Et que la Martiniére aidé
Par une main adroite & ſûre
A Louis promet ta ſanté ;
Mon allégreſſe eſt auſſi pure
Que mes allarmes l'ont été.

Ah ! rends-nous bientôt ta préſence ;
Viens jouir du fruit de nos vœux ;
Entends les cris tumultueux
Que déja la reconnoiſſance
Brûle de porter juſqu'aux cieux.

Mais de ta précieuſe vie
Ne va plus hazarder le cours :
C'eſt s'affliger pour la patrie,
Que de s'affliger pour tes jours.

CONTES MORAUX.

TÉLAMON ET ZIRPHÉ,

HILAS ET ZÉNÉIDE.

A cet heureux inſtinct qu'on nomme la nature,
Je conſacre aujourd'hui ma plume & mon encens :
Je chante des vertus la ſource la plus pure.
Dieux, qui touchez les cœurs, animez mes accens !
Télamon & Zirphé, couple auſſi beau que ſage,
Couple chéri du ciel, jadis vivoient heureux.
Tous deux nés dans un bourg, de parens vertueux,
Tous deux s'aimant dès le printems de l'âge,
Par les nœuds de l'Hymen virent combler leurs vœux.
Bientôt l'affreux trépas termina la carrière
De ceux dont ils tenoient le jour.
Ce couple généreux ſignala ſon amour
Par la douleur la plus ſincère.
Le ciel récompenſa leur tendre piété ;
Il bénit leur hymen, & Zirphé devint mère.
Pour ces jeunes époux quelle félicité !
Elle eut un fils : rien n'égala leur joie.
Puiſſe Cloton filer d'or & de ſoie

Les jours de cet enfant chéri !
Par Zirphé même il fut nourri.
Jamais aux bois vit-on la Tourterelle (a)
Pour paître ſes petits & veiller ſur leurs jours,
D'une autre mère emprunter le ſecours ?
La nature parloit, Zirphé lui fut fidèle.
Au bout de trois printems ſon fils eut une ſœur.
Il s'appelloit Hilas, elle eut nom Zénéïde.
Faſſe le ciel qu'aucun aſtre perfide
Ne nuiſe à cette jeune fleur !
Télamon à ſon fils voulut ſervir de guide :
Avant l'eſprit il lui forma le cœur.
Zénéïde apprit de ſa mère
L'art de bien vivre, enſuite l'art de plaire.
Qu'il étoit beau de voir ces deux enfans
Puiſer au cœur de leurs tendres parens
De douces mœurs, un ſage caractère,
Des deſirs purs, de nobles ſentimens !
Ils apprenoient de l'un ce qu'ils devoient à l'autre.
Siécle charmant ! plus heureux que le nôtre,
Où la vertu, ſimple & ſans ornemens,
Plaiſoit dans la bouche d'un Père !
Aimer autrui, craindre & ſervir les Dieux,
Des malheureux ſoulager la misère,
Reſpecter les vieillards, fuir les gens vicieux,
Mettre à profit le tems, être juſte, ſincère,
Reconnoiſſant, humain, modeſte, officieux,
Vaincre ſes paſſions, apprendre à ſe connoître :
Tels étoient les ſages avis

(a) *Tourterelle*, oiſeau des bois, aſſez commun & de la groſſeur d'un Pigeon, qu'on donne pour le ſymbole de la chaſteté conjugale, parce que le mâle & la femelle vont toujours enſemble, & qu'on prétend qu'après la mort de l'un, l'autre paſſe le reſte de ſes jours dans le veuvage.

Dont Télamon entretenoit ſon fils.
Son fils l'aimoit ; & de l'amour du maître
Le cœur paſſe aiſément à l'amour des leçons.
Déja la jeune Zénéïde,
Déja le jeune Hilas, ont vu quinze moiſſons.
A quinze ans le cœur ſe décide
Pour le vice ou pour la vertu.
Quel parti prit notre couple ingénu ?
Hilas & Zénéïde aimoient avec tendreſſe
Les charmans Auteurs de leurs jours :
Hilas & Zénéïde, en les aimant toujours,
Cueillirent à l'envi les fruits de la ſageſſe.
Dans les yeux de Zirphé, dans ceux de Télamon,
Voyoient-ils un nuage, un air d'indifférence ;
Au même inſtant, ſans aucune indulgence,
De leur conduite ils ſe rendoient raiſon :
L'un d'eux étoit coupable & réparoit ſon crime.
Un jour Hilas, (c'étoit dans la ſaiſon
Où le Dieu du vin nous anime
A ſavourer ſon dangereux poiſon)
Un jour Hilas au fond d'un verre
De ſa raiſon éteignit le flambeau.
Dans ſon ivreſſe il offenſa ſon père.
Du ſommeil la main ſalutaire
Diſſipa les vapeurs qui troubloient ſon cerveau.
Zénéïde lui dit : Qu'avez-vous fait, mon frère !
A quel excès vous êtes-vous porté !
Que je vous plains ! Mon père eſt irrité.
Hilas croyoit ſortir d'un ſonge ;
Mais à ces mots demeurant interdit :
O ciel ! dans quel état cette liqueur nous plonge,
Dit-il ! quoi ? ce poiſon du cœur & de l'eſprit,
Breuvage affreux que la raiſon abhorre,

Aveugle

Aveugle l'homme, & l'homme l'aime encore!
Il m'a fait violer le reſpect, le devoir;
Il m'a fait outrager le père le plus tendre:
Mais croyez-en mon déſeſpoir,
Ma ſœur, à l'avenir je ſaurai m'en défendre;
Ce poiſon ſur mes ſens n'aura plus de pouvoir.
Il tint parole, & l'Amant d'Érigone
En vain pour lui fit déſormais
Courber le Vendangeur ſous le précieux faix
Des tréſors que ce Dieu nous donne.
Touché de ſes regrets, Télamon lui pardonne.
Télamon avoit des jardins
Que Flore embelliſſoit, qu'enrichiſſoit Pomone,
Où l'arbriſſeau croiſſoit cultivé par ſes mains.
Là pour nourrir Zirphé l'arbriſſeau ſe couronne
Des fruits les plus délicieux:
Là naiſſent mille fleurs pour enchanter ſes yeux.
Les fruits mûrs, Télamon, au lever de l'Aurore,
Devoit en dépouiller les fertiles rameaux.
Hilas dit: Je ſerai plus matinal encore;
Avant l'heure où l'Aurore éclairant nos travaux,
Sème la roſe & chaſſe les pavots,
J'irai cueillir nos fruits; j'irai dans le ſilence
Aux paternelles mains épargner ce labeur.
Il le fit: Télamon ſenſible à cette ardeur,
Lui rend toute ſa bienveillance.
Ainſi vivoit Hilas. Zénéïde ſa ſœur,
Conſervoit la même innocence.
Dans le verger couroit une Perdrix (b)

(b) *Perdrix*, oiſeau commun dont on diſtingue pluſieurs eſpèces: les Perdrix griſes, qui ſont les ſeules connues dans les pays du Nord; les Perdrix rouges, qui ſont en abondance dans les pays chauds; les blanches, qui ſont velues par les pieds. Il s'en trouve de cette eſpèce dans

Qu'aimoit Zirphé, qu'elle avoit élevée :
La volatile étoit privée.
Des tendres cœurs ces oiſeaux ſont chéris.
D'autre part une Tourterelle
Que Zénéïde aimoit comme ſes yeux,
Jeune, charmante, auſſi ſenſible qu'elle,
Avoit dès le berceau ſon foyer dans ces lieux.
Entre nos deux oiſeaux ſurvint une querelle.
Les gens d'un doux tempérament,
Quand ils ſont irrités pardonnent moins que d'autres.
Oiſeaux, nos paſſions diffèrent peu des vôtres!
Nous avons la raiſon pourtant.
Du couple ailé le combat fut ſanglant :
La Tourterelle en ſortit triomphante.
Zénéïde arrive au moment
Que la Perdrix étoit mourante.
O déſeſpoir! Que va dire Zirphé?
Perfide oiſeau, qui ravis à ma mère
La Perdrix qu'elle aimoit, tu dois être étouffé!
Zénéïde dans ſa colère,
A l'oiſeau de Vénus alloit donner la mort :
Un reſte d'amitié l'attendrit ſur ſon ſort ;
A vivre en d'autres lieux elle borna ſa peine.
Et cependant aux mains de la Parque inhumaine,
Grace à d'heureux ſecours, la Perdrix échappa.
Pour le vainqueur on eſpéra.
Il n'avoit pas, dit-on, le premier pris les armes,
Contre l'inſulte il s'étoit défendu.
N'importe; au déſeſpoir que ſa mère auroit eu,
Zénéïde immola cet oiſeau plein de charmes.
Son exil en ſecret lui fit verſer des larmes,

les Alpes, ſans parler de celles de Laponie, qui blanchiſſent en hyver, comme la plûpart des animaux du même pays.

Mais ſans ébranler ſa vertu.
Zirphé pour Télamon brodoit un riche ouvrage,
Où la laine étaloit de ſi vives couleurs
Qu'à l'éclat des plus belles fleurs
Elle eût diſputé l'avantage.
Zénéide voulut en partager l'hommage :
Sous des liens dorés elle y broda des cœurs ;
Symbole heureux, agréable peinture
De l'union conſtante & pure
Dont elle éprouvoit les douceurs.
Mais, ô chagrin mortel ! une fiévre fatale,
Vint le jour que Zirphé devoit offrir ce don,
Entre ſes bras, attaquer Télamon.
Ce feu caché, dans ſa marche inégale,
Trompant de tous les arts l'art le plus incertain,
De Télamon bientôt menaça le deſtin.
Peignez-vous Zirphé gémiſſante,
Peignez-vous ſes enfans conſternés, abbatus,
A chaque inſtant voyant la mort préſente,
La mort qui foule aux pieds & tendreſſe & vertus !
Zénéide dit à ſon frère :
Allons au temple, allons prier les Dieux
De ne lancer que ſur nous leur tonnerre.
Victime dévouée aux vengeances des cieux,
Je ſuis prête à verſer tout mon ſang pour un père.
Hilas avec tranſport goûte l'eſpoir flatteur
De détourner la colère céleſte.
Puiſſe-t-elle à moi ſeul funeſte,
M'accepter pour victime & refuſer ma ſœur,
Dit-il ! & dans l'inſtant, pleins d'une noble ardeur,
Ils vont tous deux s'offrir en ſacrifice.
Zirphé l'apprend, Zirphé vole au temple avant eux.
Arrêtez, leur dit-elle, enfans trop généreux !

C'eſt moi qui dois du ciel appaiſer la juſtice ;
Le ciel ne reçoit point vos vœux.
Il a parlé ; c'eſt mon ſang qu'il demande.
Vous périr, dit Hilas ! les Dieux, les juſtes Dieux
Ont-ils pu demander un ſang ſi précieux !
Le fléau qu'aujourd'hui notre cœur appréhende
Par un autre fléau ſeroit donc racheté !
Le ciel nous forceroit de haïr ſa bonté !
Ah ! s'il lui faut du ſang, il peut ſe ſatisfaire :
Mais qu'il épargne au moins une tête ſi chère ;
Une ſeconde fois qu'il détourne ſes coups !
Nous allions mourir pour un père,
Nous mourrons à préſent pour vous.
Tandis qu'Hilas parloit, Zénéide à genoux,
Embraſſoit les pieds de ſa mère.
Zirphé fondoit en pleurs. Une vive lumière
Soudain brille à leurs yeux & ſuſpend leurs ſanglots.
Au même inſtant, de la voûte du temple
Sort une voix qui prononce ces mots :
« L'Olympe avec plaiſir contemple
» Vos généreux combats, vos tendres mouvemens.
» Vivez donc pour ſervir d'exemple
» Aux cœurs privés de ces doux ſentimens.
» Jupiter dont les ſoins juſqu'aux Fourmis s'étendent,
» Ne veut point voir le ſang couler ſur ſes autels :
» Il ſuffit des vœux des mortels.
» Télamon plaît aux Dieux, & les Dieux vous le rendent ».

ENVOI A MA MERE.

ON ſe plaint que le tems n'eſt plus
Où l'on voyoit briller des mœurs ſi reſpectables :
Mais notre amour & vos vertus
Prouvent à l'univers que ces jours mémorables
Ne ſont pas tout-à-fait perdus.

* *L'AMOUR PATERNEL.*

L'ART de régner, cet art ſi difficile
Eſt fondé ſur l'amour : on l'a dit mille fois.
Mille fois les flatteurs qui corrompent les Rois,
Ont rendu ſur leur cœur ce précepte inutile.

Il fut jadis un Prince, un Prince ce n'eſt rien,
Un homme, qui, doué d'un heureux caractère,
Deſtiné par les Dieux à les peindre à la terre,
Voulut connoître le moyen
De faire le bonheur de ſon peuple & le ſien.
Il voyagea ; les Cours les plus polies
N'offrirent à ſes yeux que des charmes trompeurs,
Que des crimes adroits mieux déguiſés qu'ailleurs,
De faux biens, fruits amers d'heureuſes perfidies ;
Des ingrats étalant avec de grands efforts,
Les plaiſirs & l'ennui, le faſte & les remords.
Il vit que le bonheur n'étoit-là qu'en peinture :
Au cœur de mainte Majeſté,
Il vit les ſoins croître à meſure
Que s'augmentoit l'autorité.
Il vit chez les ſujets la crainte & le murmure ;
Nulle part la félicité,
Cette félicité ſi pure
Qui naît d'un mutuel amour.
Enfin les Dieux jaloux d'éclairer ſa ſageſſe,
Lui firent adreſſer ſes pas vers un ſéjour
Où de la plus pure tendreſſe
Brilloient les pieux ſentimens.
Un Père y préſidoit, qui parmi ſes enfans

Avec égalité partageant ſes careſſes,
Dans leur cœur attendri faiſoit paſſer le ſien,
De ſon ame à leurs yeux déployoit les richeſſes,
Leur dictoit les devoirs d'homme & de citoyen,
Leur peignoit la vertu ſi belle,
Qu'aſpirant tous à ce ſuprême bien,
Ils en étudioient d'après lui le modèle.
Une Mère.... Comment vous faire le tableau
De la tendreſſe d'une Mère!
Le plus rare tréſor, le préſent le plus beau
Que le ciel ait fait à la terre,
Eſt cette affection, eſt cet amour ardent,
Qui d'un ſexe chéri conſacrant les foibleſſes,
A ſon cœur enflammé nous attache en naiſſant.
Une Mère ſur qui le ciel en la formant,
Avoit épuiſé ſes largeſſes,
Aux dons du cœur joignant ceux de l'eſprit,
Secondoit à l'envi les heureux ſoins du père,
Mettoit dans ſes diſcours ce charme qui ſéduit,
Cette douceur qui rend la raiſon moins auſtère.
Nous aimons le devoir quand il nous eſt dicté
Par une bouche qui ſait plaire.
De ces tendres parens l'empire reſpecté
D'un règne heureux offrit l'image
A ce Roi vertueux qui voyageoit en Sage.
Il vit des cœurs ſoumis chériſſant leurs liens,
Et dans leurs plus doux entretiens
Mêlant aux noms des Dieux ceux de père & de mère;
Il entendit dans tous leurs jeux
Ces enfans célébrer les objets de leurs vœux,
Et conclut qu'il n'eſt point de puiſſance ſi chère
Que celle où par des nœuds ſecrets
L'Amour tient à ſon char & Monarque & Sujets.

L'ACCORDÉE DE VILLAGE. (a)

UN Financier, rempli de ſentiment,
(Qualité qu'on voit rarement
Sous un habit doré,) poſſédoit une Terre
Où ſon généreux caractère
S'appliquoit chaque jour à faire des heureux:
Étude rare, mais facile
A qui ſait eſtimer ces penchans vertueux
Que nous ignorons à la ville,
Mais que des champs les ſimples citoyens
Cultivent ſagement, comme les premiers biens.
Ce Riche, quoique jeune, avoit vu dans le monde
Beaucoup d'hymens brillans, peu qui l'euſſent tenté;
Et ſon cœur éprouvoit une douleur profonde
De voir qu'on mît par-tout l'enchère à la beauté.
Le hazard conduiſit ce Sage
Au logis d'un Fermier, l'exemple du village,
Vénérable Vieillard, bon Père & bon Époux.
Il marioit ſa Fille; & ce jour-là ſon Gendre
Touchoit la dot, gage d'un nœud ſi doux;
Gage moins cher pour lui qu'un cœur ſincère & tendre!
En un réduit propre, mais ſans éclat,
Se faiſoit la cérémonie.
Un Payſan, coëffé d'un chapeau plat,
En manteau noir, bas blancs, culotte cramoiſie,
Dans un coin dreſſoit le contrat.

(a) L'idée de ce Conte eſt priſe du Tableau de M. Greuze, expoſé au Salon du Louvre en 1761, & gravé en 1770, par J. J. Flipart.

Le Patriarche assis, l'air noble & respectable,
Parloit au Gendre avec bonté,
Lui donnoit des leçons de mœurs, de probité,
Qu'embellissoit sa bouche aimable.
L'autre debout, l'œil fixe, & l'air reconnoissant,
Avec émotion écoutant son beau-Père,
D'une main recevoit l'argent,
Et de l'autre attiroit la Beauté jeune & chère
Qu'à ses tendres desirs assuroit ce présent.
De ses doigts délicats cette Beauté timide
A peine osoit toucher la main de son Amant;
Elle cédoit négligemment
Aux transports de ce nouveau guide.
Aussi fraîche que le printems
Ses regards trahissoient le trouble de ses sens:
Cet air ému, contraint, la rendoit plus charmante.
Le lin qui composoit ses légers vêtemens,
Embrassoit les contours de sa taille élégante.
Sa jeune Sœur qui l'aimoit tendrement,
Sur son sein agité laissoit couler des larmes.
Une autre plus âgée, en cet heureux moment
Paroissoit envier ses charmes.
Sa Mère, dont les bras ne pouvoient la quitter,
Peignoit dans ses regards la tristesse & la joie,
Sembloit la plaindre & la féliciter,
Sembloit chérir & regretter
Le sort d'une aussi belle proie.
Le jeune Financier, en voyant ce tableau,
Goûtoit d'un sentiment nouveau
Les délices inexprimables;
Et troublant à regret un spectacle si beau,
De ne chérir que l'or il plaignoit ses semblables.
Cependant il pria ces Époux estimables

D'accepter un riche préſent.
Mais il leur dit, touché de l'ardeur vive & pure
Que faiſoit éclater ce couple attendriſſant :
Ce que fit pour vous la nature
Ne peut être égalé par ce foible bienfait.
Je me retire ſatisfait ;
J'ai vû deux cœurs unis & s'aimant pour eux-mêmes,
Éprouver des douceurs extrêmes,
Que chez ceux de ma ſorte étouffe l'intérêt;

*ATYS ET DAMON.

Las de courir après une chimère,
Las de chercher ce qu'on nomme bonheur,
Atys, dit-on, prit le monde en horreur.
Atys étoit d'un ſombre caractère,
Doux cependant, mais inquiet, rêveur,
De tout défaut trop rigide cenſeur,
De la vertu partiſan trop ſévère.

Quel âge donc avoit votre Héros,
Dira quelqu'un en liſant cet exorde?
L'âge où commence à finir le repos
Qu'à l'homme enfant la Providence accorde;
L'âge où rempli de mille paſſions,
Comme un torrent notre cœur ſe déborde.

Moitié penchant, moitié réflexions,
Guidé d'ailleurs par les leçons d'un Sage,
De ſa raiſon Atys faiſoit uſage,
Qu'à peine en lui brilloit ce don ſi beau
Que fit le Ciel à notre ingrate eſpèce;
Pâle lueur dans l'ombre du berceau,
Flambeau trop pur pour l'œil de la jeuneſſe,
Et qui s'éteint aux portes du tombeau.
Ce fut alors que du plus tendre père,
L'affreux trépas priva le jeune Atys.
Figurez-vous la douleur d'un tel fils!
Moins malheureux lorſqu'il perdit ſa mère:
De cette perte il ignoroit le prix,

N'étant encor qu'à l'âge où la nature
Aux maux du corps borne le ſentiment.
Mais cette fois il ſentit un tourment
Dont je ne puis qu'ébaucher la peinture.
Il lui ſembla qu'on déchiroit ſon cœur :
Le déſeſpoir aigrit ſa ſombre humeur.
Il réſolut de renoncer au monde,
D'aller porter ſa triſteſſe profonde
Dans un aſyle écarté des humains.
Rien ne pouvoit adoucir ſes deſtins :
Le monde étoit inconſéquent, volage ;
Ce monde injuſte, en proye à mille erreurs ;
L'inſulteroit, riroit de ſes malheurs.
Eh ! qu'offroit-il qui pût tenter le Sage !
Je veux le fuir : le deſſein en eſt pris.
Ainſi parloit le malheureux Atys.
Il ne fut pas long-tems dans ſa retraite ;
Un ami tendre un jour vint l'y trouver :
C'étoit Damon. Vous voulez m'éprouver,
Lui dit Atys : votre amitié parfaite
Eſt le ſeul bien digne de mes regrets.
Sur moi les Dieux ont épuiſé leurs traits ;
Laiſſez-moi ſeul dévorer ma triſteſſe.
Fuyez, Damon, un malheureux ami ;
Fuyez un cœur par les larmes flétri,
Où tout s'éteint, juſques à la tendreſſe.
Cet univers eſt un mélange affreux
De maux, de ſoins, de liens dangereux.
Nuls biens parfaits, nulle volupté pure ;
Tout nous y dit que l'avare Nature
Ne nous fit point, Damon, pour être heureux.
Le ſentiment y paſſe pour foibleſſe :
Aux juſtes pleurs qui coulent de mes yeux,

Ce monde ingrat inſulteroit ſans ceſſe.

Non, dit Damon, non, je n'approuve pas
Que vous perdiez ainſi votre jeuneſſe.
Il faut, Atys, il faut ſuivre mes pas.
De vos refus mon amitié s'irrite.
Dans l'univers il eſt beaucoup d'ingrats;
Mais croyez-vous que la vertu proſcrite
Faſſe à vous ſeul chérir ſes doux appas?
Damon auſſi ſera-t-il la victime
De cet injuſte & barbare courroux?
Votre douleur ſans doute eſt légitime;
Mais quand le Ciel nous frappe de ſes coups,
Au monde entier faut-il en faire un crime?
Prenez, ami, des ſentimens plus doux.
Venez jouir du plus charmant ſpectacle:
Cruel Atys, s'il ne vous touche point,
A vos projets je ne mets plus d'obſtacle.

Depuis douze ans l'hyménée avoit joint
L'heureux Damon à l'aimable Julie;
Et ce jour-là leur famille chérie,
Par mille jeux où préſidoit l'Amour,
D'un nouvel an célébroit le retour,
Priant les Dieux de conſerver leur vie.
Atys ſortant de ſon triſte ſéjour,
Fut malgré lui témoin de cette fête.
Mais que ſon cœur eût en peu de momens,
Déſavoué cette haine ſecrette
Qu'entretenoient ſes chagrins dévorans!
Il renonça dès-lors à la retraite.
Damon, Julie, & leurs jeunes enfans,
A ſes regards retracèrent cet âge,

Où du devoir les loix étoient l'ouvrage,
Où l'amour ſeul diſtribuoit les rangs :
Son tendre ami lui parut un Roi ſage,
Qu'avec tranſport adoroient ſes ſujets.
Ils célébroient ſes vertus, ſes bienfaits :
Des deux époux la joie étoit extrême.
Je me trompois, dit Atys en lui-même ;
L'homme ici-bas goûte des biens parfaits.
Déja ſon cœur ſe livre à l'eſpérance
D'avoir un jour des enfans vertueux,
D'être l'objet de leurs aimables jeux,
Et d'obtenir de leur reconnoiſſance
Les plus doux noms, les plus ſinceres vœux.
Bientôt Atys changea de caractère :
D'un digne objet Atys devint l'époux ;
Le Ciel bénit cette union ſi chère ;
Atys goûta le deſtin le plus doux.

L'AMOUR FILIAL. (a)

IL fut un ſiécle où la licence
Règnoit dans les eſprits ainſi que dans les mœurs;
Où le hardi ſophiſme, uſurpant les honneurs
Dûs à la modeſte ſcience,
Tâchoit d'accréditer de funeſtes erreurs.
Tel ſe mettoit au rang des plus ſages Auteurs,
Qui n'avoit envers ſes ſemblables
Que le mérite affreux de dégager leurs cœurs
Des liens les plus reſpectables.
Un de ces Écrivains prétendoit démontrer
Qu'on n'eſt tenu de révérer
Ceux à qui l'on doit la naiſſance,
Qu'autant qu'ils ont pris ſoin de former notre enfance.
Quant à cet inſtinct précieux,
Qui nous porte à chérir en eux notre exiſtence,
Ce n'étoit au fond qu'ignorance,
Que préjugé, que foibleſſe à ſes yeux.
La vie étoit un préſent odieux,
Fruit du hazard & de l'incontinence,
Qui, ſuivant le ſyſtême outré
De ce Docteur dénaturé,
N'impoſoit à nos cœurs nulle reconnoiſſance.

LE ciel prit ſoin de l'éclairer.
Vers un Bourg, où du premier âge
Les vertus ſembloit reſpirer,

(a) L'idée de ce Conte eſt priſe du Tableau de M. Greuze, expoſé au Salon du Louvre en 1763, & gravé en 1769, par J. J. Flipart.

Le ciel guida les pas de ce prétendu Sage.
Un logis ſe préſente où des enfans heureux
Envers un Père infirme acquittoient la nature;
Heureux par la volupté pure
Qu'au premier des devoirs attachèrent les Dieux.
Un fauteuil ſimple étoit le trône
Où, ſur un couſſin de duvet,
Le Vieillard d'un air ſatisfait
Recevoit ces doux ſoins que l'amour aſſaiſonne.
Ses bras tomboient, privés de ſentiment;
Son cœur ſeul eſt entier & vole ſur ſa bouche:
De ſes Enfans la piété le touche.
Son Gendre, leur donnant l'exemple en ce moment,
Aidé par une Sœur aimable
Qui ſoûtenoit ce corps foible & ſouffrant,
Nourriſſoit de ſes mains ce Père reſpectable:
Un autre Enfant s'avance, & porte un vaſe plein
De la liqueur enchantereſſe
Qui conſole, ranime & ſoûtient la vieilleſſe.
Un troiſieme, a ſon air impatient, chagrin,
Trop jeune encor, fait voir une vive contrainte
De ne pouvoir ſervir ce Père à ſon déclin.
Sous un tiſſu de laine un quatrieme enfin
Entretient de ſes pieds la chaleur preſque éteinte.
Une Sœur déja mère, inſtruite en l'art d'aimer,
Tendre & belle ſans impoſture,
Orne auſſi cette ſcène où brille la nature,
Et tient un livre pour charmer
Les maux que ce Vieillard endure.
La Mère les voit tous à l'envi s'animer:
La Mère ſuſpend un ouvrage
Deſtiné pour ce digne Époux,
Et lit dans l'avenir tout ce que lui préſage

Pour

Pour elle-même un ſpectacle ſi doux.
Le plus jeune de la famille,
Un enfant, qui comptoit à peine trois printems,
Fruit précieux de l'hymen de ſa Fille,
Veut auſſi prendre part à des ſoins ſi touchans,
Accourt de ſes bras innocens
Offrir le foible miniſtère,
Et de ſon jeune cœur ſuivant le mouvement;
Pour diſtraire l'ennui du reſpectable Père,
Lui préſente un oiſeau qu'il chérit tendrement.
Ce dernier trait fit répandre des larmes
A l'Écrivain qui juſques à ce jour
Avoit du filial amour
Oſé défigurer les charmes.
Sa raiſon applaudit, ſon cœur troublé ſe rend:
Son cœur convient que ſi l'Etre ſuprême
Ne nous inſpiroit pas cet amour en naiſſant,
Il faudroit pour l'honneur de l'humanité même,
Ériger en vertu ce pieux ſentiment.

*COLIN ET LISETTE.

LE ſoleil s'éteignoit, & la voûte azurée
A l'horiſon étoit dorée,
Quand Liſette & Colin retournant au logis,
Par trois brigands furent ſurpris.
Colin de Liſette étoit Frère.
A leurs communs parens Liſette étoit ſi chère
Que dans leur cœur elle effaçoit Colin;
Colin n'en avoit pas moins d'amitié pour elle.
Que faire en ce danger certain,
Pour ſe ſauver, pour ſauver cette belle?
Les brigands ſans efforts trancheroient ſon deſtin.
Colin ſentit quelle douleur amère
En la perdant ſon Père éprouveroit.
Pour ſa Mère, elle en périroit:
Rien n'adoucit les chagrins d'une Mère.
Colin s'avance, & dit aux brigands: Mes amis,
Je tiens votre fortune faite,
Si vous voulez écouter mes avis.
Je me livre en vos mains: laiſſez partir Liſette.
Car auſſi-bien, que retireriez-vous
De ſa dépouille, & même de la mienne?
Un gain chétif. Mais qu'à cela ne tienne:
Voilà ma bourſe & de menus bijoux,
Tels qu'on en peut poſſéder à notre âge.
Prenez tout; & de plus, je demeure en ôtage,
Et vous offre un moyen de vous enrichir tous.
Mon Père habite au plus prochain village;

Il a pour ma rançon deux cens louis comptant :
Il eſt riche, & nullement homme
A nous les refuſer dans un beſoin preſſant.
Ma Sœur vous va bientôt apporter cette ſomme ;
Sinon chacun de vous, ainſi qu'il lui plaira,
De mon deſtin diſpoſera.
L'air aſſuré dont il tient ce langage
Les perſuade. (On notera
Qu'ils n'en étoient encor qu'à leur apprentiſſage.)
Liſette eſt libre ; & de l'argent
Ils font d'avance le partage.
Liſette retourne en pleurant
Raconter de Colin l'action généreuſe.
Pour ſes parens ô conjoncture affreuſe !
Ils ne poſſédoient pas cent louis ſeulement,
Pas cinquante ! quelle apparence
Qu'ils puſſent délivrer leur fils ?
Colin n'avoit imaginé ce prix,
Que pour mieux éblouir la ſcélérate engeance
Dont ſa Sœur eût été victime ſans cela :
Le pauvre enfant, il périra !
Voler à ſon ſecours eſt choſe périlleuſe.
Qui ſait ſi de ces brigands-là
La troupe, diſoit l'un, n'eſt pas bien plus nombreuſe ?
Les bois voiſins en ſont remplis.
Et puis, qu'on aille à leur pourſuite ;
Ils l'entraîneront dans leur fuite,
Ils l'aſſaſſineront pour les avoir trahis.
Dures extrêmités, dit la Mère interdite !
O ma Fille, combien par un tel ſacrifice
Votre Frère aujourd'hui me devient précieux !
Nous n'avions que pour vous des yeux :
Il nous apprend trop tard à lui rendre juſtice.

Ainſi s'exhaloit leur chagrin ;
Et cependant le Ciel récompenſa Colin.
Aux ſentimens de la nature,
Le Ciel toujours réſerve un prix certain.
Nos trois brigands joyeux gagnoient une mazure
Où leurs vols étoient enfouis :
Les ſcélérats ſe faiſoient fête
D'y compter les deux cens louis ;
Lorſqu'un gros de ſoldats fond ſur eux, les arrête,
Et reconduit Colin au paternel logis.
Sa récompenſe fut dans l'extrême tendreſſe
Que ſa famille eut pour lui déſormais,
Sans compter les plaiſirs ſecrets
Qu'une bonne action nous laiſſe.

Fin des Contes Moraux.

ÉLÉGIE (a)

Sur la Mort d'une jeune Perſonne fort aimable, parente d'un ami de l'Auteur.

IRIS n'eſt plus : pleurez, Dieux de Cythère ;
Briſez vos traits, éteignez vos flambeaux ;
Ne laiſſez plus de roſes ſur la terre,
S'il faut qu'un jour fane des traits ſi beaux :
La pâle Mort moiſſonne avec ſa faulx
La Roſe ainſi que la Fleur la moins belle ;
Iris en eſt une preuve cruelle !....
Pleurez, Amours : ne chantez plus, oiſeaux,
Ou bien prenez le ton de Philomèle,
Ce ton qui ſait attendrir les échos.
Ceſſez, Ruiſſeaux, votre aimable murmure :
Feuilles, tombez : taiſez-vous, doux Zéphirs ;
Quittez le ſoin d'animer la nature,
Et ne laiſſez parler que mes ſoupirs.
Onde, à mes yeux vous paroiſſez trop pure :
Aſtre du jour, pourquoi vous montrez-vous ?
Ne répandez qu'une lumière obſcure :
Tant de clarté met mon cœur en courroux.
Iris n'eſt plus : dans ma douleur amère,
Hormi les pleurs, rien ne me paroît doux.
Laiſſez, Amour, les ris à votre mère :
Des yeux d'Iris les ſiens étoient jaloux ;
Elle eſt contente : Iris à la lumière

(a) Cette Piéce & les deux ſuivantes ont été imprimées en 1753, dans un papier public.

Vient de fermer ſes beaux yeux pour jamais.
L'Aube, au matin, achevant ſa carrière,
Laiſſe le Jour éclipſer ſes attraits;
Mais ce n'eſt pas pour ne plus reparoître;
Encore un peu, pour annoncer Phébus
Auſſi brillante on la verra renaître.
Mais vous, Iris, vous ne paroîtrez plus!
Non; c'en eſt fait, & ſur votre paupière
Vient de s'étendre un nuage ſans fin:
Mes cris perdus vous rappellent en vain.

Amours, levez cette funeſte pierre,
Percez la nuit de ce triſte tombeau;
Interrogez ces cendres encor chères:
Qu'avez-vous fait de l'objet le plus beau?
Le doux Zéphir ſur ſes aîles légères
L'a-t-il porté dans un monde nouveau?
Les Immortels dont elle étoit l'image,
N'ont-ils pas dû, jaloux de leur pouvoir,
Éterniſer leur plus charmant ouvrage?
Près de Vénus n'ont-ils pas dû l'aſſeoir?

Oui, j'en croirai mon cœur & leur ſageſſe;
N'en doutons plus, l'Olympe eſt ſon palais.
Les Dieux ont fait d'Iris une Déeſſe,
Pour qui l'encens offert par la tendreſſe,
Dans l'Univers doit brûler déſormais.
Mais ici-bas, puiſqu'elle étoit ſi belle,
N'eût-elle pas dès ſes plus jeunes ans,
Du monde entier reçu le même encens,
Si plus long-tems elle eût été mortelle?

AUTRE,

Sur la Mort d'un Ami.

JE l'ai perdu cet Ami ſi fidèle!
Coulez, mes pleurs, arroſez ſon tombeau.
Notre union eût ſervi de modèle
A l'Univers: mon ſort étoit trop beau!
Sous le tranchant de ta faulx redoutable,
Jalouſe Mort, il a fini ſes jours.
Et moi, je vis! Déeſſe impitoyable!
Pour qui des miens réſervez-vous le cours?
Retrouverai-je une amitié ſi tendre?
Non, non, mon cœur, ne nous en flattons pas:
On cherchera par-tout à vous ſurprendre?
Défions-nous des piéges d'ici-bas.
Hé! pourriez-vous, trop facile à vous rendre,
Trahir des nœuds jadis ſi pleins d'appas?
A la vertu quand elle doit ſes charmes,
L'Amitié dure au-delà du trépas.
Une autre main, loin d'eſſuyer mes larmes,
Me retraçant de tendres ſouvenirs,
Rappelleroit des jours ſemés d'allarmes,
Où l'amitié faiſoit mes ſeuls plaiſirs.
Entre ſes bras je retrouvois la joye;
Mes maux alors pouvoient être adoucis:
Mais mon cœur triſte, au comble des ſoucis,
De ſa douleur eſt devenu la proye.
Il ſe ſoulève à l'approche des ris.
Dans les chagrins que le Deſtin m'envoye

Oſera-t-on mériter mon courroux
En m'arrachant les pleurs où je me noye ?
Me viendra-t-on porter de nouveaux coups,
Par ces détours que l'artifice employe
Pour délivrer un cœur de ſes dégoûts ?
Je l'ai perdu cet Ami ſi fidèle !
Dans l'Univers n'en eſt-il rien reſté ?
Tu l'as plongé dans la nuit éternelle,
Aveugle Sort ; l'avois-je mérité ?

Par le penchant guidé vers la tendreſſe,
Par la raiſon confirmé dans ſon choix,
Mon cœur épris s'applaudiſſoit ſans ceſſe
D'avoir ſubi d'auſſi charmantes loix.
De tous nos goûts l'heureuſe ſympathie
Semoit de fleurs ces inſtans prodigués,
Où dans les bras de la Philoſophie,
Nous délaſſions nos eſprits fatigués
Des ſoins fâcheux attachés à la vie,
Par l'agrément des plus doux entretiens
Sur la vertu, les Dieux, ou nos liens.
Ils ſont perdus ces momens de délices !
Le ſentiment n'offre plus à mon cœur
Que les regrets de tant de ſacrifices,
Et les tranſports de ma juſte douleur.

IMPROMPTU

Adreſſé à une Dame qui ſe plaignoit de ce que la vieilleſſe n'épargne pas les belles perſonnes.

LES lys de la beauté mutilés par le tems
Tous les ans, dites-vous, perdent leurs plus doux charmes :
Pourquoi vous chagriner de pareils changemens ?
Vous êtes ſur ce point à l'abri des allarmes :
Vénus eſt belle tous les ans.

VERS

A Madame DE **, *que le Roi venoit de nommer à une Abbaye.*

EN vous les plus beaux dons ſecondent la nobleſſe ;
L'aimable modeſtie ajoute à tous vos droits :
LOUIS, pour ſignaler ſon auguſte ſageſſe
Pouvoit-il faire un plus beau choix ?

D'un aſyle ſacré la retraite profonde
Vous déroba trop-tôt à la foule des cœurs :
Vous auriez pu donner d'aimables loix au monde,
Si vous n'aviez fui ſes douceurs.

Mais en vain de l'éclat que trop de gloire entraîne
Vous avez prétendu toujours vous éloigner ;
D'un Empire nouveau vous voilà Souveraine :
Vous êtiez faite pour régner.

LA ROSE.

CANTATE.

FLORE des feux légers du Zéphire infidèle
Réſolut de punir le malin Cupidon :
La Déeſſe un matin dans la belle ſaiſon
Fit briller à ſes yeux une Roſe nouvelle.

Vole, Amour, vole & va choiſir
Quelqu'autre fleur moins ſéduiſante :
L'éclat de la Roſe t'enchante,
Mais garde-toi de la cueillir.

L'objet qui nous plaît davantage
Eſt ſouvent celui qu'il faut fuir :
Plus l'attrait du plaiſir engage,
Plus il faut craindre le plaiſir.

Vole, Amour, vole & va choiſir
Quelqu'autre fleur moins ſéduiſante :
L'éclat de la Roſe t'enchante,
Mais gardes-toi de la cueillir.

L'Amour, ſage Raiſon, refuſa de te croire :
Ce Dieu cueille la fleur, ſent l'épine & frémit.
La Déeſſe triomphe & rit de ſon dépit.
Il lui fit payer cher cette foible victoire ;
Il lance un trait & la punit.
Flore adore à jamais Zéphire qui la fuit ;
L'Amour a réparé ſa gloire.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour,
Quand ce Dieu règne ſur notre ame :
Craignons, pour ſe venger un jour,
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

Laiſſons à ce vainqueur charmant
Le ſoin d'adoucir notre peine :
Un Eſclave en ſe révoltant
Ne fait que reſſerrer ſa chaîne.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour,
Quand ce Dieu règne ſur notre ame :
Craignons, pour ſe venger un jour,
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

BOUQUET :

Sur un air connu.

JE voudrois des plus belles fleurs
Vous compoſer une guirlande :
Mais, belle Églé, par cette offrande
Je rendrois jaloux bien des cœurs. *bis.*

Quels ſouhaits pourrois-je vous faire ?
Vous avez tout ; talens, beauté :
Vous auriez l'immortalité,
Si j'étois Racine ou Voltaire. } *bis.*

VERS

*A Mad. DE L**, qui partoit pour les Eaux.*

OUI, ſi dans des Eaux ſalutaires,
L** vous puiſez la ſanté,
J'en jure Euterpe & ſes graves myſtères,
Votre retour ſera chanté.
J'en jure l'amitié, ce ſentiment ſi tendre,
Que je n'ai jamais mieux goûté
Que lorſqu'à vos vertus mon cœur s'eſt laiſſé prendre.
Ce fut l'ouvrage d'un moment :
Je vous vis, je vis la nature
Autour de vous, avec empreſſement,
Du plus ſincère attachement
Offrir la touchante peinture.
Je m'écriai : Quel Époux, quels Enfans!
Et l'on ſent bien que vous voyant ſi chère
A des cœurs vertueux, tendres, reconnoiſſans,
Je dus dire auſſi : Quelle Mère!

CHANSON

Pour une Fête.

METTONS à profit les momens
D'un jour marqué pour la tendreſſe;
Qu'à nos tranſports on reconnoiſſe
Quel eſt l'objet de nos accens :

C'eſt l'ami le plus véritable;
C'eſt le plus zélé citoyen ;
C'eſt un Père adorable :
Ah! que nous l'aimons bien!

Chez lui d'un mortel généreux
On voit briller le caractère;
Par les heureux qu'il aime à faire,
Lui-même il ſait ſe rendre heureux :

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

D'un amour ſi juſtement dû
Lui tracer l'exacte peinture,
C'eſt moins acquitter la nature
Que rendre hommage à la vertu :

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

Il a ſu par des dons ſi beaux
Captiver la publique eſtime ;
Et dans l'ardeur qui nous anime,
Tous ſes amis ſont nos rivaux :

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

Lorſque d'un ſentiment ſi doux
Nous donnons quelque témoignage ;
Auſſi-tôt d'un commun langage,
Tout le monde dit avec nous :

C'eſt l'ami le plus véritable ;
C'eſt le plus zélé citoyen ;
C'eſt un Père adorable :
Ah ! que nous l'aimons bien !

VERS

SUR L'INCONSTANCE.

DEPUIS qu'elle a quitté les cieux,
La fraîche Hébé loge à Cythère.
La Vieilleſſe aux yeux creux, au front pâle & ſévère,
Le jour qu'elle y parut habitoit ces beaux lieux :
(On radotoit alors ſur le galant rivage ;
Les tranſports amoureux duroient juſqu'aux vieux ans) ;
La jeune Déïté lui fit plier bagage,
Et ne voulut plus voir d'Amours en cheveux blans.

De-là vient qu'à préſent l'on n'aime qu'au bel âge ;
Et de-là vient auſſi que l'on change toujours :
Du tems trop-tôt paſſé que durent les Amours
Par la variété le cœur ſe dédommage.
Il faut bien être un peu volage,
Puiſqu'on ne doit aimer qu'au printems de ſes jours.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE.

A M. le Duc DE ***.

MALGRÉ les rêves qu'à Paris
On prête aux Enfans d'Uranie, (1)
Le Globe va ſon train. Auſſi fait notre vie :
Voilà douze mois accomplis ;
Et nous en commençons douze autres.
Hélas ! quels deſtins ſont les nôtres !
Sur les ailes du Tems nos jours ſont emportés :
Heureux qui ſait en faire un légitime uſage !
Par des bienfaits nouveaux tous les tiens ſont comptés.
Qu'ils ſoient ſereins & ſans nuage ;
Et qu'un ſiécle y ſoit ajouté !
Voilà le ſincère langage
D'un cœur épris de ta bonté.
Reçois ce vœu, reçois ce ſimple hommage :
C'eſt celui de l'humanité.
Ah ! ſi le Ciel doit de longs jours au Sage,
Il te doit l'immortalité.

(1) Alluſion au bruit qui couroit que les Aſtronomes avoient obſervé un changement conſidérable dans la poſition du Globe.

VERS

VERS

A MADAME B***.

QUAND vous vintes au monde, on prétend qu'une Fée,
Qui vous reçut dans ſon giron,
Voulut, en vous douant, s'ériger un trophée
Qui mît au déſeſpoir Caraboſſe & Grognon.
Elle y parvint. De-là vient votre nom. (1)
Auſſi-tôt le couple en colère,
Courut chercher parmi les Dieux
Un vengeur: mais ils ont des yeux;
Et vous réuniſſiez tout ce qu'il faut pour plaire.
Plutus ſeul ſatisfit un courroux odieux:
On ſait que ce Dieu n'y voit guère.

(1) Victoire.

COUPLETS

Pour un Bal particulier.

LA ſœur du Dieu de Cythère
Appelle ici Ris & Jeux,
Et ſemble inviter ſon Frère
A ſe mêler avec eux.
Belles, le fripon vous guette,
Et déja chante tout bas :
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand le cœur n'en eſt pas.

Je vois maint objet aimable,
L'ornement de ces beaux lieux,
Dont le langage agréable
Ajoute au plaiſir des yeux :
On répond à la fleurette
Par des propos délicats.
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand l'eſprit n'en eſt pas.

Devant l'aimable folie
Ici la raiſon ſe tait,
Et des ſaiſons de la vie
L'intervalle diſparoît.
Enfans, Mamans, tout s'apprête
A former gaiment des pas.
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand les ris n'en ſont pas.

VERS

A M. le Comte DE ***, *retiré à ſa terre.*

Si des rares préſens que vous fit la nature
Ma Muſe oſoit tracer la fidelle peinture,
Quelqu'étranger diroit: Ce portrait eſt flatté.
M**. qui voit de près tant de dons eſtimables,
S'écriroit: Ce Conteur de Fables
A pourtant dit la vérité.

QUATRAIN,

A M. le Duc DE LA VRILLIERE,

Venant poſer la première pierre du Collége Royal, le 22 Mars 1774.

Du Temple des Beaux-Arts relevez les débris.
C'eſt-là que l'on inſcrit les vertus bienfaiſantes:
Dans ces murs déſormais nos voix reconnoiſſantes
Mêleront votre éloge à celui de LOUIS.

ODE

AUX POETES DU TEMS,

Sur les louanges ridicules dont ils fatiguent
LOUIS XVI.

Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincère.
BOILEAU, Epître IX.

Eh! quoi? Rimeurs glacés, troupe importune & baſſe,
On vous dit que LOUIS haïra les flatteurs;
Et pour l'honorer mieux, votre Minerve entaſſe
Les plus inſipides fadeurs!

Croyez-vous l'enivrer de l'encens mercénaire
Qu'à ſes jeunes vertus vous courez tous offrir?
Non; & ſi vous aviez ce deſſein téméraire,
Il faudroit tous vous en punir.

Ne fût-il point armé par un dégoût extrême
Contre les vains efforts que vous oſez tenter;
D'un ſi groſſier encens l'importunité même
Suffiroit pour l'en dégoûter.

Du grand art de régner il connoît l'importance ;
Il nous en a fait voir déja d'heureux eſſais :
Mais il n'a point encor rempli notre eſpérance ;
Et ſon cœur veut d'autres ſuccès.

A peine, à peine eſt-il entré dans la carrière,
Vous l'y faites courir en jeune audacieux :
Je le vois, plus prudent, reſter à la barrière,
Et ſur le but fixer ſes yeux.

Je le vois conſulter ceux que l'expérience
Y fait marcher d'un pas toujours ferme & certain ;
Et montrer à vingt ans la ſage défiance
D'un grave & prudent Souverain.

Pour la Religion, les Mœurs, l'Économie,
Son zéle a dès long-tems commencé d'éclatter :
Il ne ſouffrira pas que la Philoſophie, (1)
Sous lui nous vienne tout ôter.

Mais des maux qu'elle a faits la profonde racine
Veut, pour être arrachée, un bras plein de vigueur :
C'eſt beaucoup que LOUIS médite ſa ruine
A l'âge où l'on chérit l'erreur.

(1) Il eſt clair que c'eſt de la fauſſe Philoſophie qu'il s'agit ici, de celle qui a enfanté le monſtrueux *Syſtême de la Nature*, & tant d'autres ouvrages non moins pernicieux.

Son début eſt pour nous du plus flatteur augure;
Son amour nous promet un avenir brillant:
Mais un Monarque ſage agit avec meſure,
Afin d'agir plus sûrement.

Il veut notre bonheur; il s'apprête à le faire:
Les Graces près de lui, ſecondent ſes projets.
Par elles puiſſe-t-il bientôt devenir Père!
Il l'eſt déjà de ſes ſujets.

DISCOURS

SUR LES PROGRÈS DE LA LANGUE

ET

DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

Et ſur la néceſſité d'en étudier le génie & le caractère.

Prononcé par l'Auteur le 24 Décembre 1773, pour l'ouverture de ſes Leçons au Collége Royal.

QUEL ſujet vais-je traiter ? De quelle Langue m'a-t-on permis de me ſervir (1) ? A quelles fonctions faudra-t-il déſormais me livrer ? Dans ces queſtions que je me fais à moi-même, (MONSIEUR LE DOYEN & MESSIEURS) je vois, & toute l'étendue de mes devoirs, & toute la reconnoiſſance que méritent ceux qui me les ont impoſés. Puiſſé-je la faire partager à l'auguſte Aſſemblée qui m'écoute, cette reconnoiſ-

(1) Il eſt d'uſage de faire ces Diſcours en latin ; mais le Miniſtre, par rapport à la nature de l'enſeignement, jugea qu'il étoit plus convenable de compoſer celui-ci en françois : & MM. les Profeſſeurs Royaux furent du même avis.

ſance, & vive & pure, dont le ſentiment difficile à rendre, me feroit preſque accuſer d'indigence, en commençant ce Diſcours, la Langue pour laquelle cependant je viens aujourd'hui ſolliciter d'éclatans hommages! Mais, ne nous trompons pas, il eſt des circonſtances où ces ſignes imaginés pour communiquer nos idées, nos affections, nos vœux, quelque perfectionnés qu'ils puiſſent être, ne peignent que foiblement ce qui ſe paſſe dans notre ame. Telle eſt celle où je me trouve, MESSIEURS; & je me ſervirois de la Langue dans laquelle les plus grands hommes de l'antiquité ont été dignement célébrés, je m'en ſervirois avec la même habileté que les trois Orateurs qui ſe ſont fait entendre ici avant moi (1), diſons plus, elle me ſeroit auſſi familière qu'à tous les membres de ce Corps illuſtre (2) où ſa pureté & ſon élégance ſe perpétuent, qu'en y cherchant des expreſſions conformes au ſentiment qui m'anime, je regretterois encore, malgré ſa richeſſe, de n'en pas trouver d'aſſez juſtes, d'aſſez énergiques. J'ai un Auguſte, j'ai un Mécène à louer; j'ai à faire valoir les bontés paternelles de l'un, & la vigilance éclairée de l'autre: ô inſuffiſantes reſſources de la parole! vous me manquez au moment même où j'aurois le plus beſoin d'être éloquent.

(1) M. l'Abbé Delille, M. l'Abbé Giraud de Keroudou, & M. Bouchaud.
(2) L'Univerſité.

MAIS pourquoi voudrois-je, par une recherche étudiée, m'efforcer ici de le paroître, MESSIEURS, ſi cet Art ne conſiſte pas, comme on ſemble le croire à préſent, dans une vaine pompe d'expreſſions, dans un vain étalage de mots; ſi expoſer ſimplement ce qu'un bon Roi & un ſage Miniſtre font aujourd'hui pour les Lettres, ſuffit; ſi vous faire ſeulement remarquer leurs vûes dans un établiſſement qui manquoit à l'éducation publique, doit naturellement exciter votre admiration, & redoubler votre attachement? Mânes de François I, applaudiſſez à une inſtitution qui, après plus de deux cens ans, conſomme l'ouvrage qu'un Budée, qu'un Ramus ne purent qu'ébaucher! Félicitez-vous de voir pluſieurs enſeignemens utiles donner à cet ouvrage une perfection que l'accroiſſement & la réunion des lumières, que le génie & le caractère de la Langue plus approfondis & mieux développés, que ſur-tout l'abondance des richeſſes dont nous jouiſſons à préſent, & qu'il eſt tems de conſidérer d'un œil curieux & attentif, pouvoient ſeuls lui faire acquérir! Les connoiſſances trop éparſes alors, & trop ſuperficielles, avoient beſoin de ſe rapprocher, de s'unir, de ſe fortifier mutuellement, pour arriver au degré de ſolidité & de majeſté où nous les voyons maintenant: ſemblables, dans leur marche, s'il m'eſt permis d'uſer de cette comparaiſon, à ces parties de nuages condenſées, qui couvrent les ſommets glacés des montagnes du Nord,

& qui, s'en détachant par couches légères ou par pelotons iſolés, ſe rencontrent, ſe joignent dans leur progreſſion plus ou moins rapide, s'accroiſſent ſucceſſivement en s'incorporant les unes aux autres, & vont former, au pied de la montagne, une maſſe impoſante, & qui a acquis une conſiſtance capable de réſiſter au tems.

LA LANGUE FRANÇOISE, formée des débris du Celtique, du Grec & du Latin, conſerve dans les ſurnoms que l'admiration & l'amour ont donnés à quelques-uns de nos Rois, la marque ſenſible de ſon origine. Obligée de céder à la Latine ſous Charlemagne, comme le nom même de cet Empereur, qui porte l'empreinte de celle-ci, l'indique, elle reſta informe pendant pluſieurs ſiécles, s'éleva enſuite peu-à-peu ſous Saint Louis, ſous Charles V, ſous Louis XII, & enfin devint floriſſante à l'avénement de François I au trône. Elle remplaça alors le Latin dans les Actes publics. Il étoit réſervé au Père des Lettres de la répandre par ce moyen dans toute l'Europe. On l'y adopta d'autant plus facilement, qu'une heureuſe ſimplicité lui donnoit des charmes que n'ont pas les autres Langues; qu'elle avoit ſur la Grecque même & ſur la Latine, l'avantage d'exprimer plus naturellement, & les conceptions de l'eſprit & les ſentimens du cœur. Cette naïveté admirable fut ſon caractère

dominant juſqu'au ſiécle de Louis XIV, où elle arriva au plus haut degré de gloire. Elle donna un ſurnom à ce Monarque, comme la Langue Latine, près de mille ans auparavant, en avoit donné un au fils de Pepin-le-Bref. Son génie alors s'anoblit par les chef-d'œuvres des Corneilles, des Racines, des Deſpréaux; mais elle conſerva néanmoins ce caractère de naïveté qu'aucune autre Langue ne partage avec elle.

Qu'on cherche ailleurs, MESSIEURS, pour vous en donner un exemple ſenſible & récent, qu'on cherche une expreſſion, qui, ſans s'écarter du reſpect, marque une tendreſſe familière, un amour de reconnoiſſance & de penchant, une affection vive, pure, ſincère, & rapprochant le Sujet du Monarque, dans la proportion établie par la nature & par le devoir, entre un fils reſpectueux & un père chéri; on n'en trouvera point, j'oſe le dire, ni dans les Langues mortes, ni dans les Langues vivantes, qui égale ce cri de toute la Nation, devenu déſormais le ſigne authentique auquel on reconnoîtra dans notre Hiſtoire un des meilleurs Princes qui aient régné ſur la France: LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

ELLE méritoit bien, cette Langue ſi expreſſive dans ſa ſimplicité, d'attirer l'attention des Souverains qui ont encouragé les Lettres. Charlemagne l'aima avec paſſion;

mais un des plus sûrs moyens de la faire proſpérer lui échappa : il n'aſſujettit pas ſes nouveaux ſujets à la parler ; & on a eu raiſon de s'étonner que ce héros, au milieu de ſes vaſtes conquêtes, ait préféré le langage des vaincus, à la gloire d'établir parmi eux celui de leur vainqueur ; eſpèce de joug que les Romains, dont la politique, à l'égard de leurs ennemis, embraſſoit tous les genres de ſervitude, n'avoient pas manqué d'impoſer aux Gaulois en devenant leurs maîtres. Cependant ce que Charles fit pour les Lettres en général ne fut pas perdu pour la Langue. La faveur qu'il accorda au Grec & au Latin dut néceſſairement préparer, quoique de très loin, le triomphe d'un idiôme qui s'eſt ſucceſſivement enrichi des dépouilles de ces deux Langues, & principalement de la dernière.

D'AILLEURS, MESSIEURS, pour qu'une Langue ſe perfectionne, il ne faut pas ſeulement qu'elle acquiere des mots ; il faut que les eſprits eux-mêmes s'éclairent, que les imaginations s'échauffent, que les conceptions s'agrandiſſent. Ces premiers pas faits, ſuppoſez tel Langage que vous voudrez ; quelque groſſier, quelque foible qu'il puiſſe être, il ſe polira, il ſe fortifiera inſenſiblement : s'il eſt pauvre & ſans harmonie, la richeſſe des idées ſaura bientôt le rendre abondant & nombreux ; peu pittoreſque, il ſe façonnera aux images que le génie lui donnera à peindre ; peu ſouple, peu

boulant, le goût & le ſentiment l'aſſujettiront à des formes qui rompront ſa roideur, qui adouciront ſon âpreté. Ainſi, l'Artiſte dominé par l'enthouſiaſme que lui inſpire un ſujet fortement conçu, ſi d'autres moyens pour l'exécuter lui manquent, ſait donner une valeur aux premiers inſtrumens que le hazard lui préſente, rend dociles les pinceaux les moins flexibles, & fait reſpirer la toile ſous des couleurs heurtées & tranchantes. Or, MESSIEURS, au tems du premier Reſtaurateur des Lettres, rien ne pouvoit mieux faire prendre aux eſprits cet eſſor qui triomphe de tous les obſtacles, que l'étude des Langues Grecque & Latine; & Charlemagne, en ouvrant ces deux ſources inépuiſables de tréſors réels, de beautés ſolides, traçoit à la Langue Françoiſe la route qu'elle devoit ſuivre pour en acquérir de ſemblables.

TELLES furent auſſi les vues de François I, quand il fonda ce monument antique, dont un Monarque, non moins aimable que lui, non moins grand que Charles, relève aujourd'hui la ſplendeur. Il en fit un des ornemens de ce Corps fameux, déja fort par ſon ancienneté, déja reſpectable par ſes lumières, qui depuis a été comme le dépôt unique des premiers élémens, des premières connoiſſances; mais qui, en même tems, a vu naître autour de lui, & ſortir de ſon ſein même, d'autres Corps deſtinés à rendre fé-

conds ces germes, ces ſemences, & chargés de l'emploi glorieux d'en répandre les fruits dans leur maturité. Ces dernières fonctions, remplies avec honneur par une foule de grands hommes dont leurs ſucceſſeurs n'ont point dégénéré, ont un degré d'importance qu'on voudroit en vain méconnoître : elles ſont diſtinguées, & par elles-mêmes, & par les faveurs du Souverain; mais l'éclat en rejaillit toujours ſur la première mère des ſciences, comme les grades élevés que d'importans ſervices font obtenir aux enfans des Nobles, ajoutent un nouveau luſtre à la gloire de leurs Ancêtres.

François I fit d'abord entrer dans ſon plan les Langues ſavantes, baſe éternelle du bon goût, des vraies connoiſſances, & dont il faudra perpétuellement ranimer l'étude, ſi l'on ne veut pas retomber dans la barbarie; mais croyez, Messieurs, qu'il eût donné à ſa propre Langue les mêmes ſoins, croyez qu'il eût même eu pour elle une prédilection marquée, s'il l'eût jugée digne alors d'être enſeignée publiquement. Cependant, dès le treizieme ſiécle, ſous ce ſaint Roi, qui, ſuivant les Hiſtoriens du tems, fut *libéral envers les Gens de Guerre & envers les Gens de Lettres*, cette Langue jouiſſoit déja d'une telle réputation, que nos voiſins envoyoient à Paris leurs enfans pour s'y perfectionner, que les Poëtes d'Italie les plus eſtimés, formés tous par la lecture des nôtres, avouoient qu'elle

étoit par ſon harmonie & ſa richeſſe, la plus propre à traiter tous les genres. Mais, je vous l'ai déja fait remarquer, ſon caractère eſſentiel, & le ſeul peut-être qu'elle eût en un degré éminent, étoit la naïveté; qualité certainement très-précieuſe, qui a ſa ſource dans les mœurs franches de la Nation, & qui étant, comme on l'a définie, l'expreſſion la plus vraie des idées les plus ſimples, doit régner dans tous les ouvrages, mais n'y doit pas régner ſeule. Il faut y joindre de la fécondité, du nerf, une grande correction de deſſin, un coloris pur & bien fondu, ſur-tout une certaine élévation, une certaine nobleſſe ſage & élégante dans les images; propriétés qui manquoient toutes aux plus fameux Écrivains de ces tems reculés, & qu'il étoit réſervé à un autre ſiécle d'ajouter au Langage ingénu & ſimple de nos pères. Je les comparerai, ces Écrivains aimables & pleins de graces, mais ſans préciſion, ſans force, ſans chaleur, aux enfans, qui, n'ayant encore qu'un uſage borné de la parole, en ont retenu les ſignes les plus propres à inſpirer de l'intérêt pour leur âge tendre, à les faire aimer, chérir, à leur attirer des louanges, des carreſſes, à faire voler au-devant de leurs beſoins, de leurs deſirs, de leurs fantaiſies même, ceux qui les entourent: tant la nature, attentive à rapprocher les hommes par le cœur, s'eſt plus occupée à perfectionner en eux le ſentiment que l'eſprit! D'où réſulte cette conſéquence, que plus on

ſacrifie à celui-ci, plus on s'éloigne des premières intentions de cette mère prudente & ſage.

Qu'on parcoure nos anciennes Poéſies, on trouvera dans leur naïveté, je ne ſai quoi d'inſinuant, de touchant, qui reſſemble au langage d'un enfant vivement affecté; je ne ſai quoi de familier & de libre, qui tient également de ce langage ingénu & ſans fard, d'où ſemble exclu par la nature, tout ce qui s'appelle égards, politeſſe, bienſéance, tout ce qui ſent la recherche & l'affectation. De-là s'eſt formé ce mot, auſſi nouveau dans la Langue, que ce qu'il repréſente eſt devenu rare dans les mœurs, *la bonhommie*, par lequel on caractériſe ceux de nos vieux Auteurs dont la lecture fait encore aujourd'hui nos délices, & qui, appliqué depuis, excluſivement, à l'un des plus beaux génies du dernier ſiécle, mort au commencement du nôtre, ſemble indiquer le terme où l'on a ceſſé d'écrire avec cette naïveté ſi recommandable.

Ce qui manquoit à cette qualité précieuſe pour en étendre le charme aux genres ſérieux & élevés, les grands hommes de ce ſiécle brillant le lui communiquèrent au plus haut degré. La Langue entre leurs mains, devint féconde, nerveuſe, pittoreſque. Rivale de l'Eſpagnole & de l'Italienne, formées comme elle des débris de la Langue Latine, & du mêlange des différens idiômes introduits par les Barbares, elle ſut éviter

éviter le faſte exceſſif de l'une, & les faux brillans de l'autre. Noble ſans enflure, grave ſans affectation, elle parvint à allier la dignité aux graces, l'énergie à la correction, la hardieſſe à la pureté & à l'élégance. Elle proſcrivit la plupart des diminutifs adoptés par nos vieux Auteurs, & les abandonna aux Italiens. Elle rejetta les expreſſions hautaines & pompeuſes qui donnent au diſcours un air d'apprêt & de luxe, & laiſſa aux Eſpagnols la liberté de les prodiguer, même dans les ouvrages qui en ſont le moins ſuſceptibles. Elle ſut être majeſtueuſe avec cette affabilité douce, qui écarte la contrainte & la gêne; caractère qu'elle puiſa dans celui de nos Princes, comme elle avoit puiſé la naïveté dans les affections franches & cordiales des ſujets. Elle bannit les métaphores trop hardies; & ſi elle parut quelquefois ſe permettre l'hyperbole, ce fut aux yeux des Étrangers, dans ces divertiſſemens ſomptueux, où Louis XIV étalant toute la magnificence de ſa Cour, & ſemblant être un Dieu au milieu de l'Olympe, recevoit des hommages exagérés pour quiconque n'eſt pas né François: ſpectacle, MESSIEURS, qui s'eſt renouvellé pluſieurs fois de nos jours, & qui, dans les efforts que chaque Citoyen fait pour y briller, & pour rendre le ſéjour de la France agréable à de jeunes Princeſſes qu'il ne connoît pas encore, (1) montre

(1) Les auguſtes Épouſes de nos Princes, dont les mariages venoient d'être célébrés ſucceſſivement par des fêtes magnifiques.

combien il mérite de ne les connoître que par les vertus bienfaisantes qu'elles annoncent, & que lui promet le glorieux sang dont elles sont sorties.

Ces fêtes si brillantes, où ce qu'il y avoit de plus excellens génies dans le dernier siécle étoit jaloux de plaire au Monarque qui les ordonnoit, ne contribuèrent pas peu elles-mêmes à perfectionner la Langue. Pour varier les louanges qu'on y prodiguoit au plus grand des Souverains, il falloit épuiser toutes les richesses de cet idiôme qui ne faisoit que de sortir de la barbarie, & lui en chercher de nouvelles. Tout est facile au François quand il a conçu le dessein de captiver la bienveillance de ses Maîtres. Cet art si délicat de louer avec autant d'enthousiasme que de dignité & de réserve, des qualités qui inspirent à la fois l'amour, l'admiration & le respect, fit prendre à la Poésie une forme toute nouvelle; &, au lieu que dans nos anciens Écrivains, elle tenoit absolument de l'enflure Espagnole ou de l'afféterie Italienne, elle apprit à garder un juste milieu entre ces deux Langues, & fut désormais modeste & retenue, même dans ses plus grands écarts. Je ne vous la montrerai pas, Messieurs, sublime & imposante chez Corneille; riche, pure & élégante chez Racine; naïve, franche & respirant le goût antique chez la Fontaine: elle réunit dans Despréaux tout ces caractères; Despréaux qu'on s'est tant efforcé autre-

ſois, & qu'on s'efforce encore aujourd'hui, avec une animoſité qui trahit l'orgueilleuſe foibleſſe de ſes détracteurs, d'arracher de la place éminente d'où il commande au Parnaſſe François. Oui, MESSIEURS, il y commande; il en a chaſſé une foule d'uſurpateurs & de ſéditieux qui l'infeſtoient. Je le comparerois volontiers, permettez-moi cette figure, au puiſſant fils de Saturne, lorſque, dans Homère, il fait trembler les Dieux ſubalternes qui oſent méconnoître ſa ſupériorité, qu'il les menace de leur faire éprouver la force de ſon bras, qu'il les défie, tous tant qu'ils ſont, Dieux & Déeſſes, de le faire chanceler ſur ſon trône; tandis que lui, il les enlevera tous à la fois, & les précipitera dans les profonds abymes du Tartare. Ce fut ainſi, MESSIEURS, que notre redoutable Satyrique fit juſtice, en ſon tems, de ce ramas de pygmées qui l'aſſailloient de toutes parts; & il les terraſſa tous, bien moins pour ſe venger de leurs mépriſables attaques, que pour faire triompher le bon goût en France, & achever ce grand ouvrage de la perfection de la Langue & de la Poëſie, que deux ſiécles de lumières n'avoient pû encore amener au point où Racine & lui nous l'ont enfin laiſſé.

MAIS une inſtitution qui devoit ſur-tout contribuer à opérer cette révolution dans le Langage, fut celle qu'avoit imaginée ſous le règne précédent, ce Génie

ſublime, qui portant ſes regards juſque dans l'avenir; y avoit vu la proſpérité de l'État ſuivre celle de la Langue, & qui, pour faire fleurir celle-ci, jetta les fondemens d'une Compagnie choiſie, qu'il rendit dépoſitaire de la pureté du goût & des règles de l'éloquence. Les ſuccès de ce bel établiſſement paſſèrent les eſpérances de Richelieu. Tous nos voiſins, comme il l'avoit prévu, voulurent parler une Langue que les hommes les plus éclairés & les plus polis de la Nation s'occupoient à enrichir & à perfectionner; tous deſirèrent de lire dans leurs propres écrits, nos Hiſtoriens, nos Orateurs & nos Poëtes; & ce goût devint plus vif à meſure que les chef-d'œuvres ſe multiplièrent, & que l'Académie fut attentive à en rechercher les Auteurs & à s'honorer de leur adoption. Qu'il eſt glorieux, MESSIEURS, pour cette Compagnie célèbre de compter parmi ſes membres, les Corneilles, les Racine, les Deſpréaux, les la Fontaine, les la Bruyere; les Boſſuet, les Maſſillon, les Fénelon & les Fléchier! Il ne manque à cette liſte que Molière & Rouſſeau; &, diſons la vérité, ſi ces deux noms, qui ne s'y trouvent pas pour des raiſons qu'on doit reſpecter, y étoient inſcrits, elle préſenteroit le tableau complet des hommes de la France à qui la Langue a le plus d'obligation. Ces Génies du premier ordre, & une infinité d'autres, qui, ſans être au même rang, n'ont pas laiſſé d'avoir une influence puiſſante ſur les progrès

d'un Langage devenu en peu de tems celui de tous les peuples civiliſés, ont tellement accru nos richeſſes littéraires, que ce que nous avons à envier à cet égard, aux Grecs & aux Latins, ſe réduit aujourd'hui à peu de choſe, & que nous leur ſommes même ſupérieurs dans des genres eſtimables, qu'ils n'ont, pour ainſi dire, qu'apperçus.

Le tems eſt venu où ces richeſſes, plus précieuſes pour nous, plus intéreſſantes que les leurs, ont enfin paru mériter d'entrer, avec celles-ci, dans l'ordre des objets qui partagent l'éducation publique. Les vues d'un Miniſtre qu'une longue expérience éclaire, qu'un zèle inépuiſable anime, & qui a l'avantage unique de voir les établiſſemens qu'il crée, s'accroître, ſe perfectionner ſous ſes yeux, & s'affermir ſur des fondemens auſſi inébranlables, que la faveur, toujours égale, dont il jouit auprès du plus chéri des Monarques, eſt conſtante & méritée, ſe ſont portées avec ardeur vers cet enſeignement utile. Il s'eſt empreſſé d'ajouter un nouvel avantage au plan conçu par Richelieu, en facilitant la communication d'un bien que les Étrangers nous envient, dont les Nationnaux ne profitent pas aſſez, & auquel il ne manquoit, dans ce plan, qu'un canal avantageuſement ſitué, par où il pût librement ſe répandre.

Car, Messieurs, c'eſt une remarque faite il y a

long-tems, qu'il eſt abſurde d'étudier ſoigneuſement les Langues étrangères, & de négliger ſa Langue maternelle; de ſe familiariſer avec les Auteurs Grecs & Latins, & de dédaigner ceux du pays où on eſt né; d'apprendre à rendre raiſon des conſtructions & des tours d'Homère & de Virgile, d'Anacréon & d'Horace, d'Ariſtophane & de Plaute, de Xénophon & de Tite-Live, de Démoſtène & de Cicéron, tous placés ſi loin de nous & pour les lieux & pour le tems, & de ne s'inſtruire que ſuperficiellement de ce qui conſtitue l'élocution & les graces des Orateurs & des Poëtes, des Hiſtoriens & des Annaliſtes, nos contemporains & nos compatriotes, ceux-ci gardiens fidèles des faſtes de notre Nation, ceux-là Panégyriſtes éloquens des grands hommes qui l'ont illuſtrée ou qui l'ont rendue heureuſe. Qu'a donc ce Langage, à la fois élégant & auſtère, délicat & noble, riche & précis, ſuſceptible de toutes ſortes de formes, également propre au Théâtre & à la Chaire, à la Poéſie Lyrique & à la Satyre, à la Fable & à l'Hiſtoire, à l'Éloquence & à la Philoſophie, au ſtyle Épiſtolaire & à celui du Barreau, qu'a-t-il qui doive lui faire préférer des Langues mortes, qui n'exiſtent plus que dans les Livres, qui nous coûtent des peines infinies à apprendre, encore très-imparfaitement, & à l'étude deſquelles nous ſacrifions toute notre jeuneſſe, quoique nous n'en devions jamais faire un uſage habituel? Qu'a-t-il qui nous

autoriſe à n'y donner aucun tems de notre vie, à ne le point cultiver, même dans les Écoles, quand nous voyons les ſoins qu'ont pris pour l'épurer, pour le polir, des hommes uniques, dont la Gréce & Rome ſe ſeroient fait honneur? un Corneille, qui, auſſi ſublime dans les penſées qu'Homère l'eſt dans les images, a fait parler les hommes, comme celui-ci fait agir les Dieux: un Racine, qui a porté le mécaniſme de notre Poéſie à un tel degré de perfection, qu'on oublie en le comparant avec Virgile, que celui-ci eût une Langue meſurée & proſodique; tant il a ſu, ainſi que Deſpréaux, donner à la nôtre, la cadence, l'harmonie, le nombre, tout ce qui peut enchanter des oreilles délicates & ſuperbes: un la Fontaine, qui en a fait la Langue des Dieux, des hommes, des animaux & des plantes, & qui, bien ſupérieur dans ſon genre, à tout ce que l'antiquité a de plus eſtimable, l'a tellement rendu propre à chacun de ces êtres, que, ſi toute la nature parloit, il ſemble qu'elle ne pourroit employer un autre langage que celui de cet inimitable Fabuliſte.

Et, ſi ce n'eſt pas aſſez de l'intérêt de la Langue, revenons, Messieurs; & conſidérons-en de plus chers dans cette préférence qu'on s'obſtine à donner aux Hiſtoriens, aux Poëtes & aux Orateurs de la Gréce & de Rome, ſur ceux que notre pays a vu naître. Que

nous importe, j'oſe ici vous le demander à tous, d'être bercés dans l'enfance de ce qu'ont fait Annibal, Cyrus, Achille, Énée, ſi les belles actions d'un Bayard, d'un Turenne, d'un Condé, d'un Catinat, ne nous ſont connues que par une lecture tardive & qui ne trouve plus notre mémoire docile ? Que nous importe d'avoir, dès notre bas-âge, une idée exacte des mœurs des Anciens, ſi, quand nous ſommes jettés dans le monde, il nous faut commencer à étudier celles des hommes avec qui nous aurons deſormais à vivre ? Que nous importe d'être de bonne heure inſtruits de la manière dont on plaidoit la cauſe des citoyens dans la Tribune aux harangues, ſi arrivés au tems où nous aurons des droits à réclamer, des intérêts à diſcuter, des biens à défendre, nous ſommes auſſi neufs ſur ces matières que ſi nous n'euſſions jamais dû nous en occuper ?

Eh ! quoi ? N'y a-t-il pas encore d'autres conſidérations plus importantes, & que je ne ſaurois taire ? Vous ne vous offenſerez pas de mes réflexions, ô vous à qui notre premiere éducation eſt confiée ! J'attaque des abus dont vous n'êtes point complices, dont vous gémiſſez ſouvent dans le ſilence, & que pluſieurs d'entre vous ſe ſont déja efforcés de détruire. Que devient le génie François dans ce commerce habituel & preſque excluſif, avec les Grecs & les Latins ? Hélas ! le dirai-je ? toujours tranſplantés dans Athènes ou dans

Rome, toujours converſant avec les peuples qui habitèrent ces deux villes, toujours excités à les admirer, à les révérer, dans l'âge où les impreſſions ſont ſi profondes qu'elles ne s'effacent jamais, nos goûts, nos affections, nos ſentimens, notre langage, toute notre exiſtence ſe façonne ſur la leur; nous oublions avec eux notre patrie, nous la négligeons, nous la répudions même en quelque ſorte; &, ſans le zèle attentif des Inſtituteurs, qui nous y rappelle conſtamment, il ſembleroit, à la manière dont nous ſommes élevés, que le premier vice qu'il y eût à réformer dans notre enfance, fût l'orgueil d'être François.

Souvenons-nous, Messieurs, des plaintes qu'a renouvellées dans tous ſes ouvrages, cet habile & ſage Rhéteur dont le nom ſera à jamais cher à l'Univerſité & au Collége Royal (1), ce ſavant & judicieux Hiſtorien, qui, par une exception aſſez rare, quoiqu'habitué à vivre avec les peuples anciens, n'en eſtimoit, n'en conſidéroit pas moins les modernes. Il reprochoit continuellement aux François de ne pas ſavoir leur Langue, de la manière au moins dont la ſavent les Étrangers, plus jaloux en effet que nous-mêmes de l'apprendre: il les blâmoit hautement de n'en point connoître les règles, de n'en point étudier

(1) M. Rollin. Voyez, entr'autres, ſon Hiſtoire ancienne, *Tome XI. page 609 & ſuiv.*

le génie & le caractère ; il s'écrioit dans l'amertume de ſon cœur, que la négliger de la ſorte, c'eſt négliger l'honneur de la Nation ; & il n'héſitoit pas à qualifier de *ſtupide indolence*, notre dédaigneuſe & coupable indifférence à cet égard. Elles ont été entendues, ces plaintes tant de fois répétées, ces accuſations ſi juſtement fondées ; & l'avantage que j'ai aujourd'hui de vous parler en François, eſt d'un heureux augure pour cette Langue admirable & à préſent ſi répandue, qu'on croyoit autrefois ne pouvoir exclure avec trop de rigueur des exercices publics, comme ſi on avoit craint de ne pas multiplier aſſez les preuves inſultantes du joug humiliant que les Romains impoſèrent à nos Ancêtres.

Il eſt plus convenable, ſans doute, & plus conforme au caractère François, de montrer, comme dans une eſpèce de lointain, le point d'où notre idiôme eſt parti, & de conſidérer avec une ſorte de reſpect & d'amour nationnal, les progrès qu'il a faits juſqu'à nos jours ; de recueillir, de peſer, en nous félicitant, les tréſors dont il s'eſt enrichi, & de nous rendre compte à nous-mêmes de leur valeur ; d'entretenir un commerce ſuivi & intime avec les grands hommes à qui nous ſommes redevables de ces richeſſes, & d'approfondir les moyens par leſquels il nous les ont procurées. Telles ſont, Messieurs, les fonctions

intéreſſantes dont je me trouve chargé, & qui ſuppoſent des lumières qu'un travail de plus de vingt ans peut à peine m'avoir fait acquérir.

Elles euſſent été beaucoup mieux remplies, ces fonctions également utiles & agréables, par l'élégant interprête des Légiſlateurs de la Poéſie Grecque, Latine & Françoiſe, auquel je ſuccéde (1); par cet Écrivain aimable & plein de goût, qui, d'une main moiſſonne les plus brillantes fleurs dans le champ des Belles-Lettres, & de l'autre arrache les épines dont celui de la Philoſophie eſt couvert; qui, par les graces qu'il répand ſur les matières d'érudition, & par l'analyſe qu'il porte dans celles de pur agrément, méritoit d'appartenir à deux Corps, où il étoit également certain de briller par le talent & par le ſavoir; qui enfin, dans ce Lycée, où ces mêmes qualités ſont le partage de tous ceux que le choix éclairé du Monarque y fait préſider à l'inſtruction, avoit trouvé l'art de rendre lumineux & fécond, un enſeignement par lui-même abſtrait & ſtérile (2), qu'on a ceſſé de trouver recommandable, auſſi-tôt qu'on a pu prévoir qu'il alloit paſſer en d'autres mains que les ſiennes.

Si, à l'entrée de la carrière où je me trouve engagé,

(1) M. l'Abbé Batteux.

(2) La Philoſophie Grecque & Latine.

MESSIEURS, quelque choſe peut ſoûtenir mon zèle & ranimer mon courage, c'eſt l'eſpérance que j'ai de faire goûter à mes Auditeurs, des leçons, au moins bien digérées, dans leſquelles M. l'Abbé Batteux me ſervira ſouvent de guide, où j'expoſerai les régles qu'il m'a lui-même appriſes, où j'eſſairai de reduire à des notions exactes, claires & méthodiques, les élémens des Beaux-Arts, comme il les a réduits lui-même dans l'ouvrage qui a fondé ſa réputation; livre précieux, durable, qui reſpire le goût du beau, du vrai, & qui ſeroit unique dans notre Langue, ſi l'Auteur n'en avoit pas publié d'autres dont les vrais Connoiſſeurs ont été également ſatisfaits.

A LA voix d'Ariſtote, de Platon, de Cicéron, qui continueront ailleurs de ſe faire entendre avec avantage, vont ſuccéder, dans cette Chaire, d'autres voix plus familières, plus attrayantes, & qui doivent nous intéreſſer plus particulièrement. Le cahos de la Philoſophie ancienne va être remplacé par cette lumière vive & pure qu'ont répandue ſur les Lettres & ſur les Arts, les premiers hommes de notre Nation. Au lieu d'errer péniblement dans ces ſpéculations, ſublimes à la vérité, mais preſque toujours vaines, où ſe ſont égarés & où s'égarent encore tant d'eſprits inquiets, orgueilleux, & qui veulent tout connoître, même ce qui ne ſauroit être connu; on ſe repoſera ſur des chef-d'œuvres de

goût, de raiſon & de ſentiment. L'ame agréablement récréée par une étude douce, facile & ſatisfaiſante, ſe rappellera alors, pour ſe conſoler de la perte d'un exercice qui a quelque choſe de plus actif, de plus impoſant, cette penſée vraie & déſeſpérante, par laquelle l'Auteur de l'*Hiſtoire des Cauſes premières*, indique lui-même le vuide des connoiſſances où aboutit l'étude purement métaphyſique de ces Cauſes : « Le » Temple eſt ouvert à tous, & le ſanctuaire eſt fermé; » quand le Philoſophe veut faire un pas de plus que le » Vulgaire, la majeſté du lieu ſemble le repouſſer, » & le rejetter dans la foule ».

LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
A L'AUTEUR. (a)

PREMIERE LETTRE.

Aux Délices, route de Lyon à Genève, le 22 Mars 1758.

JE n'ai reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne, où je ſuis de retour, la Lettre pleine d'eſprit & de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre Livre, qui me rend encore votre Lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-tems a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos Fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la Philoſophie la plus digne de l'homme. Celles du MERLE, du PATRIARCHE, des FOURMIS ſont de ce nombre. De telles Fables ſont du ſublime écrit avec naï-

(a) Voyez, ſur ce qui m'a obligé de joindre ici ces Lettres, la note (c) de l'Avertiſſement, au commencement du premier volume.

veté. Vous avez le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paroiſſoit avoir été dit. Je vous remercie & je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettoit les longues Lettres. Je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite & à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime que je vous dois, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

SECONDE LETTRE.

Au Château de Ferney, le 15 Juin 1761.

Vous vous êtes mis, Monſieur, à côté de la Fontaine; & je ne ſai s'il a jamais écrit une meilleure Lettre en vers que celle dont vous m'honorez. *Tous les Lecteurs vous ſauront gré de vos Fables*, & j'ai par-deſſus eux une obligation perſonnelle envers vous. Je dois joindre la reconnoiſſance à l'eſtime; & je vous aſſure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troiſiéme dont je devrais m'acquitter, ce ſeroit de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je ſuis vieux & malade. Mon malheur veut encore que je ſois ſurchargé d'occupations qui ſont bien oppoſées aux charmes de la Poéſie. Je peux encore ſentir tout ce que vous valez, mais je ne peux vous payer en même monnoie. Faites-moi donc grace, en me rendant la juſtice d'être bien perſuadé que perſonne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner ſi foiblement, Monſieur, les ſentimens véritables avec leſquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

TABLE

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce ſecond Volume.

PRÉFACE. page 3
PSICHÉ, Poëme en X Chants,
Chant I, 27
Chant II, 36
Chant III, 45
Chant IV, 55
Chant V, 63
Chant VI, 72
Chant VII, 82
Chant VIII, 91
Chant IX, 99
Chant X, 107
Notes du I Chant; 115
Du II, 119
Du III, 124
Du IV, 125
Du V, 127
Du VI, 129
Du VII, 136
Du VIII, 140
Du IX, 144
Du X, 150
LA MORT D'ABEL, Drame en III Actes, en vers; 155
PRÉFACE, 168
PROLOGUE, 171
Acte I, 185
Acte II, 205
Acte III, 231
LE VŒU DE JEPHTÉ, Poëme,

POÉSIES DIVERSES.

Épitre à M. de W***, ſur l'Apologue, page 238
Épître II, à M. de ***, qui avoit daigné applaudir aux premières Fables de l'Auteur, 250
Épître III, à M. P**, de S. A***, Peintre, au ſujet d'un Parallele en vers entre l'Auteur & M. Greuze, 252
Épître IV, au même, le jour de ſa Fête, 255
Épître V, au même, au ſujet de quelques plaiſanteries qu'il avoit faites ſur l'Auteur, 258
Épître VI, au même, ſur un Tableau allégorique où il avoit peint le portrait de l'Auteur à côté de celui de la Fontaine, 260
Épître VII, au même, le premier jour de l'An, 262
Épître VIII, à M. Q**, 264
Épître IX, à M. le Duc de la Vrilliere, en 1765, ſur l'accident qui lui étoit arrivé à la Chaſſe, 267
Contes Moraux. Télamon & Zirphé, Hilas & Zéneïde, 270
L'Amour paternel, 278
L'Accordée de village, 280
Atys & Damon, 283
L'Amour filial, 287
Colin & Liſette, 290

PIÉCES FUGITIVES.

Élégie ſur la Mort d'une jeune Perſonne fort aimable, parente d'un Ami de l'Auteur, 293
Autre, ſur la Mort d'un Ami, 295
Impromptu adreſſé à une Dame qui ſe plaignoit de ce que la vieilleſſe n'épargne pas les jeunes perſonnes, 297
Vers à Mad. de **, que le Roi venoit de nommer à une Abbaye, ibid.
La Roſe, Cantate, 298
Bouquet, ſur un air connu, 299
Vers à Mad. de L**, qui partoit pour les Eaux, 300
Chanſon pour une Fête, 301
Vers ſur l'Inconſtance, 303

Souhaits de bonne Année, à M. le Duc de ***, page 304
Vers à Mad. B**, 305
Couplets pour un Bal particulier, 306
Vers à M. le Comte de ***, retiré à ſa terre, 307
Quatrain à M. le Duc de la Vrilliere, venant poſer la première pierre du Collége Royal, le 22 Mars 1774, *ibid.*
Ode aux Poëtes du tems, ſur les louanges ridicules dont ils fatiguent LOUIS XVI. 308
DISCOURS ſur les progrès de la Langue & de la Littérature Françoiſe, & ſur la néceſſité d'en étudier le génie & le caractère, prononcé par l'Auteur le 24 Décembre 1773, pour l'ouverture de ſes Leçons au Collége Royal, 312
LETTRES de M. de Voltaire à l'Auteur. Première Lettre, 334
Seconde Lettre, 336

Fin de la Table du Tome Second.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, la nouvelle Édition des *Fables* de M. l'Abbé AUBERT, & ſes *Œuvres diverſes*, dont je crois que la publication ſera agréable au Public. Donné à Paris, le 25 de Juillet 1774.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

Le Privilége ſe trouve à la fin de l'Édition des Fables petit *in*-12, publiée en 1773, & du Poëme de Pſiché, imprimé du même format.

De l'Imprimerie de L. F. Delatour. 1774.

53108

23